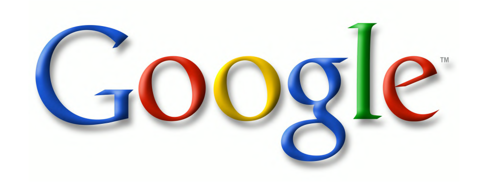
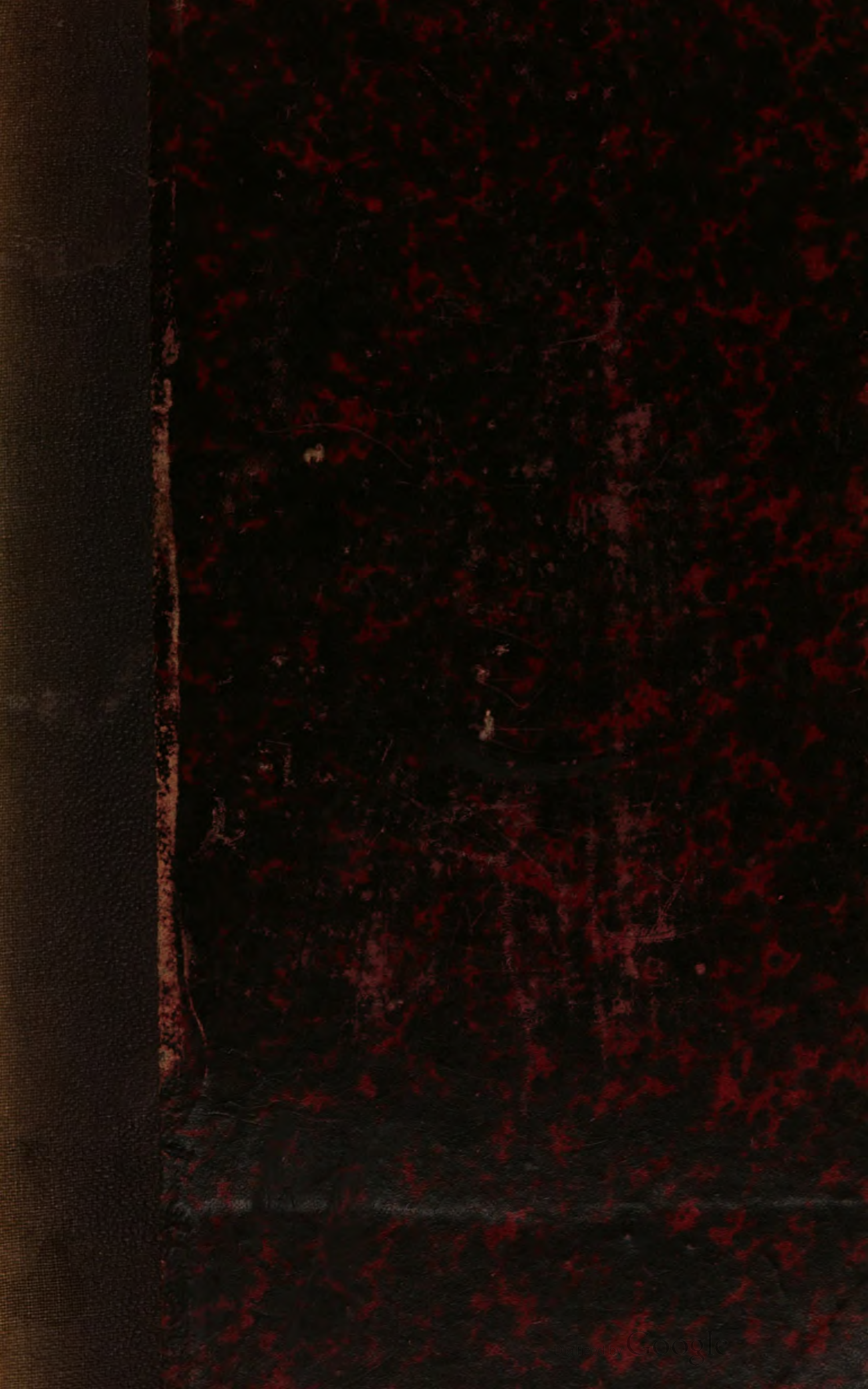
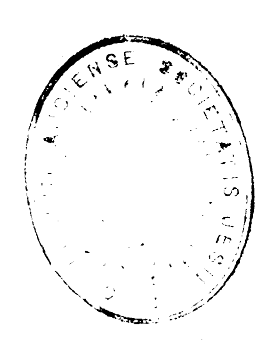




BIBLIOTHÈQUE

FRANCISCAINE



LA

CITÉ MYSTIQUE

DE DIEU

SOIT

LA VIE DE LA T.-S. VIERGE MARIE

MANIFESTÉE PAR LA MÊME SAINTE VIERGE A LA VÉNÉRABLE MÈRE

MARIE DE JÉSUS D'AGRÉDA

DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

Qui l'a écrite par le commandement de ses supérieurs et de ses confesseurs

Traduite de l'espagnol

PAR LE R. P. CROSET, FRANCISCAIN

REVUE PAR UN RELIGIEUX DU MÊME ORDRE

TOME III



PARIS

LIBRAIRIE DE Mme Ve POUSSIELGUE-RUSAND

RUE SAINT-SULPICE, 23

1857

LA

CITÉ MYSTIQUE

DE DIEU

CHAPITRE XVI

Le voyage que la très-sainte Vierge fit pour aller visiter sainte Élisabeth, et son entrée dans la maison de Zacharie.

200. *En ce temps-là*, dit le texte sacré, *l'auguste Marie partit pour s'en aller promptement dans les montagnes, en une ville de Juda* (1). Ce mouvement de notre Reine n'aboutissait pas seulement à une démarche extérieure et au départ pour la maison de Zacharie; il se produisait aussi dans son esprit et dans sa volonté, sous une divine impulsion, pour faire sortir son âme de cette pauvre retraite intérieure où elle se tenait dans une fort humble estime d'elle-même. Elle sortit de là comme du pied du trône de Dieu, où elle attendait sa volonté pour en exécuter les ordres, comme la plus humble servante, qui a, selon David, les yeux fixés sur les mains de sa maîtresse (2), pour

(1) Luc., I, 39. — (2) Ps. CXXII, 2.



saisir les moindres signes de ses commandements. S'étant donc levée à la voix du Seigneur, elle s'anima des plus doux sentiments pour accomplir sa très-sainte volonté, en hâtant autant qu'il lui fut possible la sanctification du précurseur du Verbe incarné, qui était dans le sein d'Élisabeth, comme renfermé dans la prison du péché originel. C'était là le but de cet heureux voyage. Et c'est pour ce sujet que la Princesse du ciel se leva, et marcha avec la diligence que saint Luc exprime dans son Évangile.

201. Or les très-chastes époux Marie et Joseph, ayant laissé la maison de leurs parents et oublié leur peuple (1), se mirent en chemin pour aller à la maison de Zacharie dans les montagnes de Judée, qui étaient à vingt-sept lieues de Nazareth; une grande partie de la route était âpre et rude pour une jeune femme si frêle et si délicate. L'unique ressource qu'elle eût contre des fatigues si au-dessus de ses forces était un petit animal, dont elle se servit durant tout le voyage. Il n'avait été pris que pour son service et pour son soulagement, néanmoins la plus humble et la plus modeste des créatures en descendait souvent, et priait son époux Joseph de partager les peines et les commodités, et de se reposer lui-même de temps en temps, en y montant à son tour. Ce que le discret époux ne voulut jamais faire, mais pour condescendre en quelque chose aux prières de la divine Dame, il permettait qu'elle fût de temps en temps à pied avec lui, au-

(1) Ps. XLIV, 11.

tant qu'il lui semblait que son tempérament délicat le pouvait souffrir sans une trop grande fatigue. Ensuite le saint lui disait avec beaucoup de respect, de ne point refuser ce petit soulagement, et la Reine du ciel obéissait en se remettant sur sa monture.

202. Ils continuaient leur voyage dans ces humbles débats, et ils y employaient si bien le temps, qu'il n'y eut aucun moment qui ne fût rempli de quelque acte de vertu. Ils marchaient seuls, sans être accompagnés des créatures humaines; mais les anges qui gardaient la couche de Salomon (1), l'auguste Marie, les assistaient en toutes choses; et quoiqu'ils s'y trouvassent sous une forme visible pour servir leur Reine et son très-saint Fils, qu'elle portait dans son sein, il n'y eut pourtant qu'elle qui les vit; et ayant égard aux anges et à son époux Joseph, la Mère de la grâce marchait avec tant de modestie, qu'elle remplissait par sa présence les champs et les montagnes des doux parfums de ses vertus et des louanges divines, auxquelles elle s'occupait continuellement. Elle s'entretenait quelquefois avec ses anges, et ils faisaient alternativement des cantiques divins avec des motifs différents, tirés des mystères de la Divinité et des œuvres de la création et de l'incarnation; de sorte que dans cet entretien le cœur très-pur de notre Princesse s'embrasait de nouveau de l'amour de Dieu. Saint Joseph contribuait à tout cela par le discret silence qu'il gardait, recueilli en lui-même et absorbé dans une très-sublime

(1) Cant., III, 7.

contemplation, afin de permettre, pensait-il, à sa dévote épouse d'en faire autant.

203. D'autres fois, les saints époux parlaient ensemble et conféraient de beaucoup de choses qui regardaient le salut de leur âme, les miséricordes du Seigneur, la venue du Messie, les prophéties qui l'avaient annoncé aux patriarches, et divers autres mystères et secrets du Très-Haut. Il arriva à saint Joseph dans ce voyage une chose qui lui causa de l'admiration : il aimait tendrement son épouse d'un amour très-saint et très-chaste, ordonné par une grâce spéciale et une dispensation de l'amour divin lui-même (1); d'ailleurs le saint était d'un naturel très-noble, très-honnête, très-agréable et très-obligeant; tout cela lui inspirait une sollicitude prudente et affectueuse, à laquelle le portaient déjà la sainteté même et la grandeur qu'il reconnaissait en sa divine épouse, comme en l'objet spécialement favorisé des plus beaux dons du ciel. C'est ainsi que le saint marchait à côté de la très-sainte Vierge, plein de soins et de prévenances, ne cessant de lui demander si elle ne se lassait et se fatiguait point, ou en quoi il pouvait l'aider et la soulager. Or, comme la Reine du ciel portait dans son sein virginal le feu divin du Verbe incarné, le saint ressentait dans son âme, par les paroles et la conversation de son aimable épouse, des effets tout nouveaux dont il ignorait la cause, si bien qu'il se voyait toujours plus enflammé de l'amour divin, et élevé à une

(1) Cant., II, 4.

plus haute connaissance des mystères qui faisaient le sujet de leur entretien, par une flamme intérieure et une nouvelle lumière qui spiritualisaient et renouvelaient tout son être; en sorte que plus ils s'avançaient dans le chemin et prolongeaient ces entretiens célestes, plus ces faveurs augmentaient. C'est pourquoi saint Joseph comprenait que les paroles de son épouse, qui pénétraient son cœur et enflammaient sa volonté du divin amour, étaient comme les organes par où elles lui étaient communiquées.

204. Il y avait là quelque chose de si étrange, que le discret époux Joseph ne put manquer d'en être fortement frappé, et quoiqu'il n'ignorât point que tout cela lui arrivait par le moyen de l'auguste Marie, et que, dans l'admiration où il était, il lui eût été d'une consolation singulière d'en rechercher et d'en apprendre la cause sans une vaine curiosité, néanmoins sa modestie fut telle, qu'il n'osa lui demander aucune chose pour s'en éclaircir; le Seigneur le disposant de la sorte, parce qu'il n'était pas encore temps de lui découvrir le secret du grand Roi (1), qui était caché dans le sein virginal. La divine Princesse regardait son époux, connaissant tout ce qui se passait dans le fond de son cœur; et réfléchissant en elle-même avec sa prudence ordinaire, elle vit bien qu'il fallait naturellement que son très-cher et très-chaste époux s'aperçût dans la suite de sa grossesse, et qu'elle ne la lui pouvait pas cacher. Notre aimable Reine ignorait alors les voies dont Dieu

(1) Tob., XII, 7.

se servirait pour conduire ce mystère; mais, quoiqu'elle n'eût reçu aucun ordre du Seigneur de le lui cacher, son extrême prudence et sa propre discrétion lui apprirent combien il était bon de le faire, comme un divin secret, et comme le plus grand de tous les mystères : ainsi, après que l'ange le lui eut annoncé, elle le tint caché sans le découvrir à son époux, ni dans cette occasion ni plus tard, lors des angoisses où saint Joseph se trouva quand il eut connaissance de sa grossesse, comme nous le dirons ci-après.

205. O discrétion admirable! O prudence plus qu'humaine! Notre grande Dame s'abandonna entièrement à la divine Providence en attendant ce qu'elle en ordonnerait; mais elle ressentit quelque peine en prévoyant qu'elle ne pouvait ni empêcher ni dissiper d'avance ses perplexités. Et ce qui augmentait ses peines, c'étaient les réflexions qu'elle faisait sur les grands soins que le saint prenait de sa personne, auxquels elle croyait devoir un juste retour en tout ce qui lui serait prudemment possible. Elle fit pour cela une prière particulière au Seigneur, lui représentant ses pénibles sentiments, son désir de bien faire, et le besoin que Joseph avait de son secours dans l'occasion qu'elle prévoyait, le priant de l'assister et de la diriger en toutes choses. Dans cette anxiété, notre divine Maîtresse exerça des actes héroïques de foi, d'espérance, de charité, de prudence, d'humilité, de patience et de force, donnant la plénitude de sainteté à tout ce qu'elle faisait, parce qu'elle opérait toujours le plus parfait.

206. Ce fut le premier voyage que le Verbe incarné fit en ce monde, quatre jours après y avoir fait son entrée : cet ardent amour qu'il avait ne put point souffrir de plus longs retards; il fallait que déjà il commençât, en donnant le principe à la justification des mortels en son divin Précurseur (1), à allumer le feu qu'il venait répandre. C'est pourquoi il communiqua cette ardeur à sa très-sainte Mère, afin qu'elle partît en diligence pour aller visiter Élisabeth (2). La divine Dame servit dans cette occasion de char au véritable Salomon; mais bien plus riche, mieux orné et plus léger que celui du premier, auquel le même Salomon la compara dans ses cantiques (3) : ainsi cette sortie fut beaucoup plus glorieuse, agréable et magnifique pour le Fils unique du Père, parce qu'il allait plus commodément dans le sein virginal de sa Mère, où il jouissait de ses délices amoureuses dans lesquelles elle l'adorait, le bénissait, le contemplait, lui parlait, l'écoutait et lui répondait; car elle seule, qui était alors la dépositaire de ce divin trésor et la confidente d'un si magnifique mystère, l'honorait et lui témoignait beaucoup plus de reconnaissance pour les faveurs qu'elle et tout le genre humain en recevaient, que tous les hommes et les anges ensemble ne l'auraient su faire.

207. Durant le trajet qu'ils parcoururent en quatre jours, nos saints voyageurs n'exercèrent pas seulement les vertus qui ont Dieu pour objet et beaucoup

(1) Luc., XII, 49. — (2) Luc., I, 39. — (3) Cant., III, 9.

d'autres intérieures, mais ils pratiquèrent aussi plusieurs actes de charité envers le prochain, parce que notre charitable Dame ne pouvait pas être oisive en présence de ceux qui avaient besoin de secours. Ils ne trouvaient pas partout le même accueil; parce que quelques-uns, laissés dans leur naturelle inadvertance, les congédiaient avec rusticité : d'autres, mus de la divine grâce, les recevaient avec plaisir et amour. Mais la Mère de la miséricorde ne refusait à personne celle qu'elle pouvait exercer en sa faveur; c'est pourquoi elle n'en laissait échapper aucune occasion; et si elle pouvait décemment visiter ou chercher les pauvres, les malades et les affligés, elle les secourait et les consolait, ou bien elle les guérissait de leurs maladies. Je ne m'arrête point à raconter tous les faits de ce genre. Je dirai seulement l'heureuse rencontre qu'une pauvre fille malade eut de notre grande Reine dans un village par où elle passait, au premier jour de son départ. La charitable Princesse la vit, et, touchée de compassion de l'état dangereux dans lequel elle était, se servit de son pouvoir, et, comme Maîtresse des créatures, elle commanda à la fièvre de quitter cette fille, et aux humeurs de reprendre leur cours et leur tempérament naturel. Grâce à ce commandement et à la très-douce présence de la très-pure Marie, le corps de la malade se trouva aussitôt dans une parfaite santé, et son âme dans un meilleur état : elle vécut ensuite fort saintement, parce qu'elle ne perdit jamais le souvenir de sa bienfaitrice; elle en conserva toujours l'image dans son imagination, et elle lui porta toute sa vie un

amour intime, quoiqu'elle ne revît plus notre divine Princesse, et que ce miracle ne fût point divulgué.

208. Le quatrième jour de leur voyage ils arrivèrent à la ville de Juda, qui était le lieu où Élisabeth et Zacharie demeuraient. C'était le nom propre de cette ville, où les parents de saint Jean se trouvaient alors, et c'est pour cela que l'évangéliste saint Luc l'appelle *Juda* (1), quoique la plupart des commentateurs de l'Évangile aient cru que ce n'était pas son nom propre, mais qu'elle le tirait de cette province qu'on appelait *Juda* ou *Judea*, comme l'on appelait aussi pour cette raison montagnes de Judée celles qui de la partie australe de Jérusalem s'étendent vers le midi. Mais ce qui m'a été manifesté, est que la ville était appelée *Juda*, et que l'évangéliste la nomme par son propre nom, bien que les docteurs aient pris communément pour le nom de Juda celui de la province où elle se trouvait. Cela vient de ce que cette ville, appelée Juda, fut ruinée quelques années après la mort de notre Seigneur Jésus-Christ; et comme les commentateurs n'en ont trouvé nulle part aucune mention, ils ont cru que saint Luc, par le nom de *Juda*, avait entendu la province et non point le lieu; et c'est à cela qu'il faut attribuer les diverses opinions sur la difficulté de savoir qu'elle était la ville où se fit la visitation.

209. Et parce qu'il m'a été ordonné de déclarer plus exactement cet article à cause de la nouveauté

(1) Luc., I, 39.

que l'on y peut trouver; ayant fait ce que l'obéissance m'a prescrit à cet égard, je dis que la maison de Zacharie et d'Élisabeth où la visitation se fit, fut dans le même endroit où maintenant ces mystères divins sont honorés par les fidèles qui habitent les saints lieux de la Palestine, et par les pèlerins qui y vont satisfaire leur dévotion. Et bien que la ville de Juda, où la maison de Zacharie se trouvait, ait été ruinée, le Seigneur ne permit point que l'on perdît entièrement la mémoire de lieux si vénérables, témoins de tant de mystères et consacrés par les pas de la très-pure Marie, de notre Seigneur Jésus-Christ, de Jean-Baptiste et de ses saints parents. Ainsi les anciens fidèles qui firent construire ces églises et qui réparèrent les lieux saints, furent éclairés, indépendamment du flambeau de la tradition, d'une lumière divine, pour connaître la vérité dans tous ces cas, afin que la mémoire de mystères si admirables fût renouvelée, et que les fidèles eussent dans la suite le bonheur de les adorer, confessant la foi catholique dans les lieux sacrés de notre rédemption.

210. Il faut remarquer, pour confirmer ce point, que le démon ayant reconnu, au moment de la mort de Jésus-Christ, que cet adorable Seigneur était Dieu et rédempteur des hommes, travailla avec une fureur incroyable à en effacer la mémoire de la terre des vivants, comme dit Jérémie (1), aussi bien que celle de sa très-sainte Mère. Ainsi il fit en sorte que la sainte

(1) Jerem., XI, 19.

croix une fois fût cachée et enterrée, une autre fois prise et emportée en Perse, et dans cette même vue il fit que plusieurs des lieux saints furent ruinés et abolis. De là vint que les anges transportèrent si souvent la sainte maison de Lorette, parce que le même dragon qui persécutait cette divine Dame (1) avait déjà excité les esprits des habitants du pays à la destruction complète du sanctuaire dans lequel s'est opéré le très-haut mystère de l'incarnation. Or, c'est par les mêmes machinations de l'ennemi que l'ancienne ville de Juda tomba en ruine, tant à cause de la négligence de ses habitants qui l'abandonnèrent successivement, que par suite de divers accidents et calamités qui lui arrivèrent; mais le Seigneur ne permit point que la maison de Zacharie fût entièrement ruinée, à cause des mystères qui y avaient été célébrés.

211. Cette ville était éloignée, comme j'ai dit, de vingt-sept lieues de Nazareth, et environ de deux lieues de Jérusalem, dans cette partie des montagnes de Judée où le torrent de Sorec a sa source. Après la naissance de saint Jean, et quand la très-pure Marie et son saint époux eurent pris congé pour s'en retourner à Nazareth, sainte Élisabeth eut une révélation divine qui lui apprit qu'un désastre effroyable frapperait bientôt les enfants de Bethléem et des environs (2). Et bien que cette révélation fût faite dans ces termes vagues et généraux qui ne précisaient et

(1) Apoc., XII, 13. — (2) Matth., II, 16.

ne spécifiaient rien, elle détermina la mère de saint Jean à se retirer avec son mari Zacharie à Hébron, distante de Jérusalem d'environ huit lieues. Les saints y allèrent, parce qu'ils étaient riches, nobles, et qu'ils avaient des maisons et des biens non-seulement en Juda et en Hébron, mais en plusieurs autres endroits. Et quand notre Reine et saint Joseph, fuyant la cruauté d'Hérode, partirent pour l'Égypte (1) (quelques mois après la naissance du Verbe, qui eut lieu après celle de Jean-Baptiste), alors sainte Élisabeth et Zacharie habitaient à Hébron; et Zacharie mourut quatre mois après que notre Seigneur Jésus-Christ fut né, et dix après qu'Élisabeth eut mis son fils au monde. J'en ai dit assez pour éclaircir ce doute; ainsi la maison où la visitation a eu lieu n'était ni à Jérusalem, ni à Bethléem, ni à Hébron, mais en la ville qu'on appelait Juda. Et c'est ce que j'ai découvert par la lumière du Seigneur, aussi bien que les autres mystères de cette divine histoire, et l'ayant ensuite demandé une autre fois à l'ange, pour obéir à de nouveaux ordres, il me le déclara de nouveau.

212. Ils arrivèrent enfin à cette ville de Juda et à la maison de Zacharie. Saint Joseph prit les devants pour prévenir ceux qui s'y trouvaient; et les appelant il les salua de ces paroles : *Le Seigneur soit avec vous et remplisse vos âmes de sa divine grâce*. Sainte Élisabeth était déjà avertie, car le Seigneur lui-même lui avait révélé que sa cousine Marie de Nazareth partait

(1) Matth., II, 14.

pour la visiter. Elle apprit seulement dans cette vision combien la divine Dame était agréable aux yeux du Très-Haut; quant au mystère de la maternité divine, il ne lui fut révélé qu'au moment où elles se saluèrent en particulier. Or Élisabeth, informée de son arrivée, sortit incontinent avec quelques-uns de sa famille pour recevoir la très-sainte Vierge, qui (comme la plus humble et la moins avancée en âge) fut la première à saluer sa parente, et lui dit : *Le Seigneur soit avec vous, ma très-chère cousine. Et le même Seigneur* (répondit Élisabeth) *vous récompense d'avoir pris la peine de venir me donner cette consolation.* Après cela elles montèrent à la maison de Zacharie, et s'étant toutes deux retirées en particulier, il arriva ce que je dirai dans le chapitre suivant.

—

Instruction que notre Reine et Maîtresse me donna.

213. Ma fille, quand la créature donne le juste prix aux bonnes œuvres et à l'obéissance qu'elle doit au Seigneur, qui les lui ordonne pour sa gloire, elle éprouve alors un grand bonheur à les pratiquer, une douceur singulière à les entreprendre, et une vive ardeur pour les continuer, et ces effets rendent témoignage de la vérité et du profit qu'elles renferment. Mais l'âme ne peut pas ressentir ni expérimenter ces

mêmes effets, si elle n'est entièrement soumise au Seigneur, et attentive à tout ce que sa divine volonté demande d'elle pour l'écouter avec joie, et l'exécuter avec une agréable diligence, sans se soucier de ses propres inclinations et commodités, comme le serviteur fidèle qui cherche uniquement à faire la volonté de son maître et non la sienne. C'est la manière utile d'obéir que toutes les créatures doivent à Dieu, et surtout les religieuses, qui s'y sont obligées par un vœu particulier. Et afin que vous la pratiquiez, ma très-chère fille, dans toute sa perfection, considérez avec quelle estime David parle en plusieurs endroits des commandements du Seigneur, de ses paroles, de la justice de ses prescriptions, des effets qu'elles produisaient en lui et qu'elles produisent toujours dans les âmes, lorsqu'il proclame qu'elles donnent la sagesse aux enfants, qu'elles réjouissent le cœur humain, qu'elles éclairent les yeux de l'intelligence, qu'elles lui servent d'une très-claire lumière pour se conduire dans toutes ses voies, qu'elles sont plus douces que le miel, plus désirables et plus estimables que l'or et que les pierres les plus précieuses. Cette prompte soumission à la volonté et à la loi divine rendit David selon le cœur de Dieu; car tels il veut ses serviteurs et ses amis (1).

214. Or regardez, ma fille, avec une très-grande estime les œuvres de vertu et de perfection que vous savez être du bon plaisir de votre Seigneur; ayez soin

(1) Lib. Psal., passim; II Reg., XIII, 14; Act., XIII, 22.

de n'en mépriser, de n'en rejeter, de ne laisser d'en entreprendre aucune, quelque violence qu'il vous faille faire à votre faiblesse et à vos inclinations. Placez votre confiance en Dieu; mettez-vous bravement à l'œuvre, et vous verrez que son pouvoir vaincra incontinent toutes les difficultés; aussitôt vous reconnaîtrez par une heureuse expérience combien léger est le fardeau et combien doux est le joug du Seigneur (1), et qu'en parlant ainsi, le divin Maître n'a trompé personne, comme voudraient se l'imaginer les lâches et les négligents, qui par leur mollesse et leur peu de confiance combattent tacitement cette vérité. Je veux aussi que, pour m'imiter dans cette perfection, vous fassiez réflexion sur la faveur que la divine clémence me fit en me donnant une pitié et une affection très-douce envers les créatures, comme étant des ouvrages qui participent à la bonté et en quelque façon à l'Être divin. Je souhaitais par cette affection de consoler, de soulager et d'animer toutes les âmes, et par une compassion naturelle, je leur procurais toute sorte de bien spirituel et corporel; je ne désirais du mal à personne, pour grand pécheur qu'il fût: au contraire, c'est vers les pécheurs que je m'inclinais vivement de toute la compatissance de mon cœur, pour leur obtenir le salut éternel. C'est de cette tendre affection que j'avais pour tous les hommes que naissait la peine que j'avais en pensant combien ma grossesse tourmenterait mon époux Joseph, lui

(1) Matth., XI, 30.

que je devais plus aimer que tous les autres. Cette douce pitié, je l'éprouvais surtout pour les affligés et les malades, et je tâchais toujours de leur procurer quelque soulagement. Et je veux que dans les applications de ce sentiment, dont vous devez user avec prudence, vous m'imitiez autant qu'il vous sera possible.

CHAPITRE XVII

Le salut que la Reine du ciel fit à sainte Élisabeth, et la sanctification de Jean.

215. Sainte Élisabeth avait accompli le sixième mois de sa grossesse, et le précurseur futur de notre Seigneur Jésus-Christ était dans la prison du sein maternel, lorsque la très-sainte Mère Marie arriva à la maison de Zacharie. La condition du petit corps de Jean était dans l'ordre naturel, et beaucoup plus parfaite que celle des autres, à cause du miracle qui se fit dans la conception d'une Mère stérile, et parce que Dieu lui destinait la plus grande sainteté qu'il y eût entre les enfants des hommes (1). Mais son âme

(1) Matth., xi, 11.

était alors plongée dans les ténèbres du péché qu'elle avait contracté en Adam, comme les autres enfants de ce premier et commun père du genre humain. Et comme, par la loi commune et générale, les mortels ne peuvent recevoir la lumière de la grâce qu'après avoir reçu celle du soleil matériel, c'est pour cela qu'en suite du premier péché que l'on contracte avec la nature, le sein maternel nous sert comme d'une prison ou d'un cachot, d'autant que nous sommes coupables en notre père et chef Adam (1). Notre Seigneur Jésus-Christ voulut devancer, au profit de son grand prophète et précurseur, l'heure de ce grand bienfait, en lui accordant par anticipation la lumière de la grâce et la justification six mois après que sainte Élisabeth l'eut conçu, afin que sa sainteté fût privilégiée, comme devait être l'office de précurseur et de baptiste.

216. Après le premier salut que la très-pure Marie fit à sa cousine Élisabeth, elles se retirèrent toutes deux en particulier, comme j'ai dit à la fin du chapitre précédent. Et dans cette retraite la Mère de la grâce salua de nouveau sa parente (2), et lui dit : *Dieu vous garde, ma très-chère cousine! et sa divine lumière vous communique la grâce et la vie.* A ces paroles de la très-sainte Vierge, Élisabeth fut remplie du Saint-Esprit (3), et son intérieur fut si fort éclairé qu'elle connut dans un instant de très-hauts mystères et de très-profonds secrets. Ces effets et ceux que

(1) Rom., v, 12. — (2) Luc., I, 40. — (3) *Ibid.*, 41.

l'enfant ressentit en même temps dans le sein de sa mère, résultèrent de la présence du Verbe incarné dans celui de Marie, où, se servant de la voix de sa très-sainte Mère comme d'un instrument, il commença d'user de la puissance que le Père éternel lui donna, pour sauver et justifier les âmes, en qualité de leur restaurateur (1). Et comme il exerçait cette puissance en tant qu'homme, ce petit corps adorable, quoiqu'il ne fût conçu que depuis huit jours (chose merveilleuse), ne laissa pas que de se mettre dans ce même sein virginal, en une posture humble pour prier le Père; et dans cette prière il demanda la justification de son précurseur futur; et la très sainte Trinité la lui accorda.

217. Saint Jean, qui était dans le sein de sa mère, fut le troisième pour lequel notre Rédempteur pria particulièrement, étant lui-même dans celui de Marie : car celle-ci fut la première pour qui il rendit grâces et adressa à son Père diverses demandes et prières; saint Joseph, en qualité de son époux, obtint le second rang dans les prières que fit le Verbe incarné, comme nous l'avons dit au chapitre douzième; et le précurseur eut le troisième dans l'intercession spéciale qu'il offrit en faveur de personnes déterminées et nominativement désignées. Le bonheur et le privilége de saint Jean furent si grands, que notre Seigneur Jésus-Christ présenta au Père éternel ses mérites, la passion et la mort qu'il venait souffrir pour les hommes; et, en vertu de

(1) Matth., IX, 6.

tout cela, il demanda la sanctification de cette âme, et il nomma et signala l'enfant qui devait naître saint pour être son précurseur, pour rendre témoignage de sa venue au monde (1), et pour disposer le cœur de son peuple à le connaître et à le recevoir (2); il sollicita en faveur de cet élu toutes les grâces, tous les dons, toutes les faveurs convenables et proportionnées à la sublimité de son ministère, et le Père accorda tout ce que son Fils unique humanisé lui demanda.

218. Cela se fit avant le salut et les paroles de la très-sainte Vierge Et au moment où la divine Dame prononça la formule que nous avons rapportée, Dieu regarda l'enfant dans le sein de sainte Élisabeth, lui donna le plus parfait usage de la raison, et l'éclaira par des secours extraordinaires de la divine lumière, afin qu'il se préparât à sa mission en connaissant le bien qu'il recevait. Par cette disposition, il fut délivré du péché originel et sanctifié, constitué fils adoptif du Seigneur et rempli du Saint-Esprit, avec une grâce très-abondante et une plénitude de dons et de vertus, de sorte que toutes ses facultés furent sanctifiées, dociles et soumises à la raison. Ainsi s'accomplit ce que l'ange saint Gabriel avait dit à Zacharie, que son fils serait rempli du Saint-Esprit jusque dans le ventre de sa mère (3). Au même instant l'heureux enfant vit, du lieu où il était, le Verbe incarné : le sein maternel lui servant comme d'un verre fort clair, et celui de l'auguste Marie, d'un très-pur cristal; et, se mettant

(1) Joan., I, 7. — (2) Luc., I, 17. — (3) *Ibid.*, 15.

à genoux, il y adora son Créateur et son Rédempteur. Et ce fut le tressaillement de joie que sainte Élisabeth sentit et remarqua en son enfant et dans son sein (1). Le petit Jean reconnut par beaucoup d'autres actes pieux le bienfait dont il était l'objet; il exerça toutes les vertus qui se rattachent à la foi, à l'espérance, à la charité, au culte, à la gratitude, à l'humanité, à la dévotion, et les autres vertus qu'il pouvait opérer dans cet état. Il commença dès lors à mériter et à croître en sainteté, sans en déchoir jamais, et sans cesser d'agir avec toute la force de la grâce.

219. Sainte Élisabeth connut au même moment le mystère de l'incarnation, la sanctification de son fils, la fin et les mystères de cette nouvelle merveille. Elle connut aussi la pureté virginale et la dignité suprême de l'auguste Marie. En cette occasion, la divine Reine étant toute absorbée dans la vision de ces mystères et de la Divinité qui opérait en son très-saint Fils, fut toute divinisée et remplie de la lumière des dons auxquels elle participait. Sainte Élisabeth la vit dans cette majesté; elle vit aussi comme à travers la glace la plus transparente le Verbe humanisé dans le sein virginal, comme dans une couche d'un cristal ardent et animé. L'instrument efficace de tous ces admirables effets, ce fut la voix de la très-pure Marie, aussi forte et aussi puissante que douce aux oreilles du Très-Haut; toute cette vertu était comme émanée de celle qu'eurent ces puissantes paroles : *Fiat mihi secundum*

(1) Luc., I, 44.

verbum tuum (1), par lesquelles elle attira le Verbe éternel du sein du Père dans son entendement et dans ses sacrées entrailles.

220. Sainte Élisabeth, ravie en admiration par les choses qu'elle ressentait et découvrait en des mystères si divins, fut toute transportée d'une joie spirituelle du Saint-Esprit, et, considérant la Reine de l'univers et ce qu'elle y apercevait, elle exhala ses sentiments en s'écriant à haute voix, suivant le récit de saint Luc : « Vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit de votre « ventre est béni. Et d'où me vient ce bonheur, que « la Mère de mon Seigneur me visite? Car je n'ai pas « plutôt entendu votre voix, lorsque vous m'avez « saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans mon « sein. Vous êtes bienheureuse d'avoir cru, car les « choses que le Seigneur vous a dites seront accom- « plies (2). » Sainte Élisabeth renferma dans ces paroles prophétiques de grandes excellences de l'auguste Marie, voyant à la lumière divine ce que le pouvoir du Tout-Puissant avait opéré en elle, ce qu'il opérait alors, et ce qu'il y devait opérer dans la suite. En entendant ces paroles, le petit Jean connut et comprit tout cela dans le sein de sa mère, qui, tout éclairée à l'occasion de sa sanctification, exalta pour elle-même et pour son fils, comme l'instrument de leur commun bonheur, cette très-pure Marie, que lui ne pouvait encore ni bénir ni louer par sa propre bouche, dans l'état où il était.

(1) Luc., I, 38. — (2) *Ibid.*, 42-45.

221. A ce discours de sainte Élisabeth, qui élevait si haut notre grande Reine, la Maîtresse de la sagesse et de l'humilité répondit en renvoyant toutes ses louanges à l'auteur même de ces merveilles, et de la voix la plus douce et la plus mélodieuse elle entonna le cantique du *Magnificat*, que nous répète saint Luc : « Mon âme glorifie le Seigneur; et mon « esprit se réjouit en Dieu mon Sauveur, de ce qu'il a « regardé la bassesse de sa servante, car désormais je « serai appelée bienheureuse dans la durée de tous les « siècles. Parce que le Tout-Puissant a fait en moi de « grandes choses, et son nom est saint. Sa miséri- « corde s'étend de génération en génération sur ceux « qui le craignent. Il a déployé la puissance de son « bras; il a dissipé les desseins que les hommes su- « perbes formaient dans leur cœur. Il a renversé les « puissants de leurs trônes, et il a élevé les humbles. « Il a comblé de biens ceux qui étaient pressés de la « faim, et a réduit à la disette ceux qui vivaient dans « l'abondance. Il a pris en sa protection Israël son « serviteur, se souvenant de sa miséricorde, qu'il avait « promise à nos pères, à Abraham et à sa postérité « pour jamais (1). »

222. Comme sainte Élisabeth fut la première qui ouït ce doux cantique de la bouche de la très-pure Marie, elle fut aussi la première qui l'approfondit et qui le commenta par l'intelligence infuse qu'elle en avait reçue. Elle y découvrit plusieurs des grands

(1) Luc., I, 47-57.

mystères qu'y avait renfermés en si peu de paroles celle qui l'avait composé. L'esprit de l'auguste Marie glorifia le Seigneur pour l'excellence de son être infini (1); elle lui rapporta et lui donna toute la gloire et toute la louange, comme au principe et à la fin de toutes ses œuvres (2), comprenant et confessant que la créature ne se doit glorifier et réjouir qu'en Dieu seul, puisque lui seul est tout son bien et toute sa félicité (3). Elle confessa aussi l'équité et la magnificence du Très-Haut dans les soins qu'il prenait des humbles (4), en leur communiquant son amour et son esprit divin avec largesse; et combien il était juste que les mortels vissent, connussent et considérassent que ce fut par cette humilité qu'elle mérita que toutes les nations l'appelassent bienheureuse, et que par cette vertu tous les humbles mériteront aussi le même bonheur, chacun selon son degré. En un mot elle manifesta aussi toutes les miséricordes et tous les bienfaits que le Tout-Puissant lui fit, et toutes les faveurs qu'elle recevait de son saint et admirable nom (5), les appelant de grandes choses, parce qu'il n'aurait su y en avoir de petites, avec une capacité et une disposition aussi immenses que celles de cette grande Reine.

223. Comme les miséricordes du Très-Haut débordèrent de la plénitude de l'auguste Marie sur tout le genre humain, comme elle est la porte du ciel par où elles sortirent et sortent toutes, par où nous

(1) Luc., I, 47. — (2) I Tim., I, 17; Apoc., I, 8. — (3) II Cor., X, 17, 18. — (4) Ps. CXXXVII, 6. — (5) Luc., I, 49.

devons tous entrer dans la participation de la Divinité, elle confessa que la miséricorde du Seigneur s'étendra par elle sur toutes les générations pour se communiquer à ceux qui le craignent (1). Et comme ses miséricordes infinies élèvent les humbles et cherchent ceux qui le craignent, de même le puissant bras de la justice dissipe et détruit les superbes (2), et tous les vains projets qu'ils forment dans leur cœur, les renversant de leur trône pour y placer les pauvres et les humbles (3). Cette justice du Seigneur appliqua avec beaucoup de gloire ses premiers et admirables effets sur Lucifer, le chef des superbes, et sur ses adhérents, lorsque le puissant bras du Très-Haut les dissipa et les abattit (car ils se précipitèrent eux-mêmes) de ce rang élevé quant à l'ordre de la nature et quant à l'ordre de la grâce qu'ils occupaient primitivement dans le plan divin, et dans les desseins de l'amour infini qui veut que tous soient sauvés (4). Ils se précipitèrent par leur orgueil avec lequel ils essayèrent de monter là où ils ne pouvaient ni ne devaient parvenir (5); par cet orgueil ils tombèrent sous le poids des justes et impénétrables jugements du Seigneur, qui dissipèrent et abattirent l'ange superbe et tous ses partisans; et les humbles furent mis en leur place par le moyen de la très-sainte Vierge et Mère, qui est la dépositaire des anciennes miséricordes.

(1) Luc, I, 51. — (2) *Ibid.*, 51. — (3) *Ibid.*, 52. — (4) I Tim., II, 4. — (5) Isa., XIV, 13.

224. C'est pour cette même raison que cette divine Dame dit et confesse que Dieu a enrichi les pauvres (1), les comblant de l'abondance de ses trésors de grâce et de gloire; et que quant aux riches de leur propre estime, aux hommes enflés d'une présomptueuse arrogance, à ceux dont l'âme n'aspire qu'à se gorger des faux biens dans lesquels le monde fait consister l'opulence et la félicité, le Très-Haut a renvoyé et renvoie toujours ceux-là vides de la vérité, qui ne peut entrer dans des cœurs qu'occupent tout entiers le mensonge et la vanité. Il prit sous sa protection Israël, son serviteur et son enfant, se souvenant de sa miséricorde (2), pour lui enseigner où est la prudence, où est la vérité, où est l'entendement, où sont la longue vie et la nourriture, où sont la lumière des yeux et la paix. Il lui enseigna le chemin de la prudence et les voies cachées de la sagesse et de la discipline, que n'ont point su découvrir les princes des nations, et qu'ont ignorés les puissants qui dominent sur les animaux de la terre, qui prennent leur plaisir avec les oiseaux du ciel, et qui amassent des trésors d'or et d'argent, non plus que les enfants d'Agar et les habitants de Theman, qui sont les sages, les prudents et les superbes de ce monde (3). Le Très-Haut communique cette sagesse à ceux qui sont enfants de lumière et d'Abraham par la foi, par l'espérance et par l'obéissance (4), parce qu'il le promit ainsi et à lui

(1) Luc., I, 53. — (2) *Ibid.*, 54. — (3) Baruch., III, 14, 16, 17, 18, 20, 23, 24, 37. — (4) Gal., III, 7.

et à sa postérité spirituelle (1), par le béni et heureux fruit du ventre virginal de la très-pure Marie.

225. Sainte Élisabeth pénétra ces mystères cachés en entendant les paroles de la Reine des créatures, et non-seulement ce que je puis exprimer de ce que cette heureuse Dame y découvrit, mais plusieurs autres grands secrets qui dépassent mon intelligence; je ne veux pas non plus m'étendre sur ce qui m'en a été révélé, parce que je serais trop diffuse dans ce discours. Mais les deux saintes et prudentes dames Marie et Élisabeth me rappelèrent, dans les doux et divins entretiens qu'elles eurent, ces deux séraphins qu'Isaïe vit autour du trône du Très-Haut, chantant alternativement ce cantique sublime et toujours nouveau; *Saint*, *saint*, etc., et ayant chacun six ailes, deux dont ils voilaient leur face, deux dont ils cachaient leurs pieds, et deux autres dont ils volaient (2). Il est sûr que l'ardent amour de ces très-saintes Dames surpassait celui de tous les séraphins, puisque la seule Marie aimait beaucoup plus qu'eux tous ensemble. Elles s'enflammaient dans ce divin embrasement, étendant les ailes de leur cœur pour se le découvrir mutuellement, et pour voler à la plus haute intelligence des mystères du Très-Haut. Elles voilaient leur face par deux autres ailes d'une rare sagesse, parce qu'elles résolurent toutes deux de garder toute leur vie le secret du grand Roi (3), et parce qu'elles assujettirent aussi leur raison à une foi

(1) Luc., I, 55. — (2) Isa., VI, 3 et 4. — (3) Tob., XII, 7.

soumise, exempte d'orgueil et de curiosité. Elles voilèrent les pieds du Seigneur aussi bien que les leur par des ailes séraphiques, étant humiliées et anéanties dans une très-basse estime d'elles-mêmes à la vue d'une si grande Majesté. Que si la très-pure Marie renfermait le souverain Seigneur dans son sein virginal, nous pouvons dire avec raison et avec vérité qu'elle voilait le trône où le Seigneur faisait sa demeure.

226. Quand l'heure arriva pour les deux saintes femmes de sortir de leur retraite, sainte Élisabeth s'offrit elle-même comme esclave à la Reine du ciel; elle mit toute sa famille à son service et toute sa maison à sa disposition; elle la pria d'accepter pour son oratoire une chambre où elle même avait l'habitude de vaquer à l'oraison, comme le lieu le plus tranquille et le plus propre aux pieux exercices. La divine Princesse l'accepta avec d'humbles remerciements, et se proposa de s'en servir pour s'y recueillir et pour y prendre son repos; et dès lors personne n'y entra que les deux saintes cousines. Notre aimable Reine s'offrit à son tour de servir et d'assister sainte Élisabeth comme sa servante, lui disant que c'était un des principaux motifs de la visite qu'elle lui faisait. Oh! quelle amitié si douce, si sincère et si inséparable, resserrée par le plus fort lien de l'amour divin! Je vois que le Seigneur est admirable, de découvrir le grand mystère de son incarnation à trois femmes plutôt qu'à aucun autre du genre humain: la première fut sainte Anne, comme nous avons dit en son lieu;

la seconde fut sa Fille et la Mère du Verbe, la très-pure Marie; la troisième fut sainte Élisabeth et son fils avec elle; mais comme il était alors dans le sein de sa mère, on ne le prend pas pour une autre personne: d'où l'on peut inférer que ce qui semble folie en Dieu surpasse toute la sagesse des hommes, comme dit saint Paul (1).

227. Notre divine Reine et sa cousine Élisabeth sortirent de leur retraite à l'entrée de la nuit; après y avoir demeuré un assez long temps, la très-sainte Vierge vit Zacharie qui était devenu muet; elle lui demanda sa bénédiction comme au prêtre du Seigneur, et le saint la lui donna. Mais quoiqu'elle ne pût le voir dans cet état sans ressentir une affectueuse pitié, comme elle savait le mystère que cette affliction renfermait, elle ne s'empressa pas de lui procurer le remède; néanmoins elle pria pour lui. Sainte Élisabeth, qui connaissait le bonheur du très-chaste époux Joseph (que lui-même ignorait), le traita avec beaucoup d'estime et de vénération, et le combla des plus tendres prévenances. Après que le saint eut demeuré trois jours dans la maison de Zacharie, il demanda permission à sa divine épouse de s'en retourner à Nazareth, la laissant en la compagnie de sainte Élisabeth, afin qu'elle l'assistât dans ses couches. Il prit congé avec promesse de revenir chercher notre aimable Princesse quand elle le ferait avertir. Sainte Élisabeth lui offrit quelques présents, le priant de les

(1) I Cor., I, 25.

accepter et de les porter à sa maison; mais il n'en voulut recevoir que fort peu de chose, et cela à cause de ses vives instances, parce que l'homme de Dieu n'était pas seulement amateur de la pauvreté, mais il était aussi d'un cœur magnanime et généreux. Ensuite il prit le chemin de Nazareth avec la petite monture qu'il avait empruntée. Étant arrivé à sa maison, il y fut servi, dans l'absence de son épouse, par une de ses parentes et voisines qui avait le soin de leur porter les choses nécessaires du dehors, lorsque notre très-sainte Dame s'y trouvait.

—

Instruction que la divine Reine me donna.

228. Ma fille, afin que votre cœur soit toujours plus embrasé de la flamme du désir que vous avez continuellement d'acquérir la grâce et l'amitié de Dieu, je souhaite fort que vous connaissiez la grande dignité, l'excellence et la félicité de l'âme qui parvient à en être embellie; mais cette beauté est si ravissante et d'un si haut prix, que toutes mes explications ne suffiront point pour vous en donner une juste idée, et il vous sera encore moins possible de l'exprimer par vos paroles. Contemplez le Seigneur, et regardez-le à la divine lumière dont il vous éclaire; elle vous fera voir qu'il lui est bien plus glorieux de justifier une seule âme que d'avoir créé tous les globes

du ciel et de la terre avec cette suprême perfection naturelle qu'ils présentent. Que si les créatures connaissent la grandeur et la puissance de Dieu par ces merveilles (1), dont elles n'aperçoivent la plupart que par leurs sens corporels, que diraient-elles, que penseraient-elles, si elles voyaient des yeux de l'âme les charmes ineffables que la grâce répand sur tant de créatures capables de la recevoir?

229. Ce ne sont point des mots, ce ne sont point des phrases qui peuvent faire comprendre ce que sont ces communications du Seigneur, cette participation aux perfections divines, dont fait jouir la grâce sanctifiante : on en dit fort peu de chose en l'appelant plus pure et plus blanche que la neige, plus brillante que le soleil, plus précieuse que l'or et les pierreries, plus douce, plus aimable, plus agréable, que les dons les plus riches, que les caresses les plus délicieuses; plus belle enfin que tout ce que les créatures peuvent rêver dans leurs désirs. Considérez aussi, ma fille, la laideur du péché, afin que vous puissiez arriver à une plus grande connaissance de la grâce par son contraire : car les ténèbres, la corruption, les choses les plus horribles et les plus monstrueuses n'en sauraient figurer la difformité et la puanteur. Les martyrs et les saints l'ont bien compris, puisque, pour acquérir et conserver cette beauté, et pour ne pas tomber dans cet abîme de malheur, ils n'ont appréhendé ni les prisons, ni les ignominies, ni le feu, ni les bêtes fé-

(1) Rom., I, 20.

roces, ni les rasoirs, ni les tourments, ni la longueur des peines et des douleurs, ni la mort même (1). Tout cela ne vaut et ne pèse que bien peu de chose; tout cela doit se compter pour rien, s'il s'agit de s'élever d'un seul degré sur l'échelle de la grâce. Et ce degré, et successivement beaucoup d'autres degrés peuvent être franchis par une âme, fût-elle la plus rabaissée par le monde. Voilà ce qu'ignorent les hommes qui n'estiment et ne convoitent que la beauté passagère et trompeuse des créatures, et à qui les objets qui en sont dépourvus paraissent vils et méprisables.

230. Par tout ce que je viens de dire, vous jugerez jusqu'à un certain point du bienfait que le Verbe incarné fit à son précurseur dans le sein de sa mère. Lui-même l'apprécia, et c'est pourquoi il y tressaillit de la joie la plus vive. Vous saurez aussi ce que vous devez faire, et ce que vous devez souffrir pour acquérir et conserver ce bonheur, et pour ne point ternir une si grande beauté par le moindre péché, pour ne point en retarder le développement par la plus légère imperfection. Je veux qu'en imitant ce que je fis dans la visite que je rendis à ma cousine Élisabeth, vous n'acceptiez ni ne recherchiez aucune amitié humaine, et que, parmi les créatures, vous ne fréquentiez que celles avec qui vous pouvez et devez parler des œuvres et des mystères du Très-Haut, et qui peuvent vous enseigner le véritable chemin de son bon plaisir. Et quelque grands que soient vos embarras et vos occu-

(1) Hebr., XI, 36 et 37.

pations, qu'ils ne vous fassent jamais oublier les exercices spirituels et les règlements de la vie parfaite, parce qu'on doit les observer et les suivre, non-seulement dans la tranquillité, mais encore dans les contradictions, dans les difficultés et dans les occupations les plus pénibles, d'autant plus que la nature imparfaite se relâche à la moindre occasion.

CHAPITRE XVIII

La très-pure Marie règle ses exercices dans la maison de Zacharie, et quelques particularités qui arrivèrent entre les deux saintes cousines.

231. Le précurseur du Seigneur ayant été sanctifié, et sa mère sainte Élisabeth renouvelée par de plus grands dons et par des faveurs spéciales dont la communication était le but principal de la visite de la très-sainte Vierge, cette grande Reine voulut régler les occupations auxquelles elle devait se livrer dans la maison de Zacharie, parce qu'elles ne pouvaient pas être en tout conformes à celles qu'elle avait dans la sienne. Et afin de conduire son désir par la direction de l'Esprit divin, elle se retira dans son oratoire, où elle se prosterna en la présence du Très-Haut, et lui demanda, selon sa coutume, de la gouverner et de lui prescrire ce qu'elle devait faire pendant le temps

qu'elle demeurerait dans la maison de ses serviteurs Élisabeth et Zacharie, afin qu'elle lui fût agréable en toutes choses, et qu'elle accomplît entièrement ce qui plairait le plus à sa divine Majesté. Le Seigneur exauça sa prière, et lui répondit : « Mon Épouse et ma « Colombe, je règlerai toutes vos actions, et je con- « duirai vos pas à ce qui me sera le plus agréable; je « vous marquerai le jour que je veux que vous re- « tourniez à votre maison. Pendant que vous serez « dans celle de ma servante Élisabeth, vous conver- « serez avec elle. Au surplus, vous continuerez vos « exercices et vos prières, surtout pour le salut des « hommes; vous demanderez toujours que je n'use « point de ma justice envers eux à cause des offenses « continuelles qu'ils commettent et qu'ils multiplient « contre ma bonté. Et en intercédant ainsi pour eux « vous offrirez l'Agneau sans tache, que vous portez « dans votre sein, et qui ôte les péchés du monde (1). « Voilà quelles seront vos occupations pour le pré- « sent. »

232. C'est d'après cette leçon et ce nouveau commandement du Très-Haut que la Princesse du ciel régla toutes les occupations qu'elle devait avoir dans la maison de sa cousine Élisabeth. Elle se levait à minuit, sans manquer jamais à cette pieuse pratique, pour vaquer incessamment à la contemplation des mystères divins, donnant à la veille et au sommeil ce qui était précisément nécessaire à l'état

(1) I Petr., I, 19; Joan., I, 29.

naturel du corps. Elle recevait du Très-Haut, en chacun de ces temps, des faveurs, des lumières, des élévations et des caresses toujours plus particulières. Pendant les trois mois qu'elle demeura avec sa cousine, elle eut plusieurs visions de la Divinité, de cette manière abstractive qui lui était la plus familière ; elle jouissait encore plus souvent de la vision de la très-sainte humanité du Verbe dans l'union hypostatique; parce que son sein virginal où elle le portait, lui servait d'un autel et d'un oratoire perpétuel. Elle le regardait avec les accroissements que ce sacré corps recevait chaque jour; et à la vue de ce développement, à la vue du mystère qu'elle découvrait chaque jour dans le champ immense de la Divinité et de la puissance divine, l'intelligence de cette illustre Dame grandissait aussi. Maintes fois elle aurait succombé à l'excès de son amour, consumée du feu de ses ardentes affections, si la vertu du Seigneur ne l'eût fortifiée. Elle ne laissait pas de s'employer parmi ces occupations secrètes à tout ce qui regardait le service et la consolation de sa cousine Élisabeth, sans y consacrer néanmoins un moment de plus que ce que la charité demandait. Elle s'en retournait incontinent dans sa petite solitude, où elle répandait son esprit en la présence du Seigneur avec plus de liberté.

233. Ses applications intérieures ne l'empêchaient pas non plus de s'occuper bien souvent à des ouvrages manuels. Et le divin précurseur fut si heureux en tout, que cette grande Reine lui fit elle-même les bandes et les langes dans lesquels il fut enveloppé; parce que la

dévotion et la prévoyance de sa mère sainte Élisabeth lui procurèrent cette faveur, qu'elle sollicita de notre divine Maîtresse avec beaucoup d'humilité et de respect. La très-pure Marie s'empressa de faire la layette avec une incroyable charité et obéissance : elle voulait, pour s'exercer à cette dernière vertu, obéir à celle qu'elle était disposée à servir comme la moindre de ses servantes, surpassant toujours toutes les créatures en humilité et en obéissance. Quoique sainte Élisabeth tâchât de la prévenir en plusieurs choses qui regardaient son service, elle la devançait néanmoins par sa rare prudence et par sa sagesse incomparable, et sa constante prévoyance lui faisait toujours remporter la palme de la vertu.

234. Les deux saintes cousines avaient ainsi de grandes et douces disputes qui étaient fort agréables au Très-Haut, et faisaient l'admiration des anges : car sainte Élisabeth prenait un grand soin de servir notre aimable Princesse, et de porter tous ceux de sa famille à en faire de même; mais celle qui était la Maîtresse des vertus, toujours plus officieuse, prévenait et évitait avec une adresse admirable les soins de sa cousine, et lui disait : « Ma cousine, je trouve ma consolation « à être commandée, et mon plaisir est de toujours « obéir : il n'est pas juste qu'étant la plus jeune, votre « amitié me prive des douceurs que cette habitude me « procure; la même raison demande que non-seule- « ment je vous serve comme ma Mère, mais que je « serve aussi tous ceux de votre maison. Traitez-moi « donc comme votre servante tant que je jouirai de

« votre compagnie. » Sainte Élisabeth lui répondit : « Madame et ma bien-aimée, au contraire je dois vous « obéir, et vous devez me commander et me gouver- « ner en toutes choses; et je vous demande cette grâce « avec bien plus de justice, parce que si vous voulez, « Madame, exercer l'humilité, moi je dois le culte et « la révérence à mon Dieu et à mon Seigneur, que « vous portez dans votre sein virginal; et je connais « votre dignité, qui mérite toute sorte d'honneur et « de respect. » Mais la très-prudente Vierge lui repartait : « Mon Fils et mon Seigneur ne m'a pas élue pour « Mère afin que l'on me regardât pendant cette vie « comme Maîtresse; car son royaume n'est pas de ce « monde (1), et il n'y vient pas pour être servi, mais « pour y servir (2), y souffrir et y enseigner aux mor- « tels la pratique de l'obéissance et de l'humilité (3), « en condamnant leur luxe et leur orgueil. Or, si la « Majesté souveraine me donne cette leçon et s'appelle « l'opprobre des hommes (4), comment permettrai-je, « moi qui suis sa servante et qui ne mérite point la « compagnie des créatures, que celles qui sont for- « mées à son image et à sa ressemblance (5) me « servent? »

235. Sainte Élisabeth persistait dans ses sentiments, et disait à sa très-sainte cousine : « Madame, ce que « vous dites pourrait servir à ceux qui ignorent le « mystère que vous renfermez; mais moi, qui en ai

(1) Joan., XVIII, 36. — (2) Matth., XX, 28. — (3) Matth., XI, 29. — (4) Ps. XXI, 7. — (5) Gen., I, 27.

« reçu du Seigneur la connaissance sans l'avoir méri-
« tée, je serais fort blâmable devant lui si je ne lui
« rendais en votre personne l'honneur que je lui dois
« comme à mon Dieu, et à vous comme à sa Mère :
« car il est juste que je vous serve tous deux comme
« une esclave sert ses maîtres. » La divine Marie, ré-
pondant à cela, lui disait : « Ma très-chère sœur, cette
« vénération que vous désirez justement témoigner
« est due au Seigneur, que je porte dans mon sein,
« qui est notre souverain bien et notre Sauveur : mais
« moi, qui ne suis qu'une simple créature, et parmi
« les créatures qu'un petit ver de terre, ne me consi-
« dérez donc qu'en ce que je suis par moi-même, tout
« en adorant le Créateur, qui m'a choisie pour sa
« pauvre demeure ; ainsi, par la même lumière de la
« vérité, vous donnerez à Dieu ce qui lui est dû, et à
« moi ce qui m'appartient ; c'est-à-dire que vous me
« laisserez servir et me mettre au-dessous de tout le
« monde, et c'est ce que je vous demande pour ma
« consolation et pour l'amour du même Seigneur que
« je porte dans mon sein. »

236. Les deux saintes cousines passaient d'heureux et assez longs moments dans ces édifiants débats. Mais la sagesse divine rendait notre Reine si ingénieuse en matière d'humilité et d'obéissance, qu'elle en sortait toujours victorieuse, imaginant mille moyens de se faire commander pour pouvoir obéir. C'est ainsi qu'elle agit avec sainte Élisabeth tout le temps qu'elles demeurèrent ensemble ; mais la chose se passait de telle sorte, que toutes deux traitaient respectivement

avec magnificence le mystère du Seigneur qui était caché et mis en dépôt dans le sein de la très-pure Marie, comme Mère et Maîtresse des vertus et de la grâce; et dans le cœur de sa cousine Élisabeth, comme matrone très-prudente et remplie de la lumière du Saint-Esprit. Ce fut par cette même lumière qu'elle régla la manière de se comporter envers la Mère de Dieu, en lui obéissant autant que possible, et en combinant la déférence qu'elle montrait à ses désirs avec le respect qu'elle devait à sa dignité, et en elle, à son Créateur. Elle se dit donc en elle-même que si elle ordonnait quelque chose à la Mère de Dieu, ce ne serait que pour lui obéir et pour la satisfaire; lorsqu'elle le faisait, elle en demandait la permission et pardon au Seigneur : loin, d'ailleurs, de lui donner jamais aucun ordre en termes impératifs, elle employait la prière, et elle n'usait d'une certaine autorité que lorsqu'il s'agissait de procurer quelque soulagement à notre aimable Reine, comme de la faire manger ou dormir. Elle la pria aussi de faire quelques petits ouvrages pour elle, ce que notre Princesse fit avec bien du plaisir : mais sainte Élisabeth ne s'en servit jamais, parce qu'elle les garda avec beaucoup de vénération.

237. La très-sainte Vierge acquérait par ces moyens la pratique de la doctrine que le Verbe incarné venait enseigner, s'humiliant, lui qui était la forme du Père éternel, la figure de sa substance (1), et Dieu véritable

(1) Hebr., I, 3.

de Dieu véritable, jusqu'à prendre la forme et le ministère d'esclave (1). Cette auguste Dame était Mère de Dieu, Reine de tout ce qui est créé, supérieure en dignité et en excellence à toutes les pures créatures, et cependant elle se soumit toujours aux moindres; elle n'en reçut jamais aucun service comme une chose qui lui fût due, elle ne s'enorgueillit point et ne sortit jamais des très-bas sentiments qu'elle avait d'elle-même. Quelles excuses pourront alléguer ici notre présomption et notre vanité insupportable, puisque étant remplis de péchés abominables, nous sommes si insensés que de croire, par la plus horrible des folies, que tout nous soit dû, et que le monde entier doive fort s'empresser de nous honorer et de nous rendre service? Et si on nous le refuse, nous perdons aussitôt le peu de bon sens que nos passions nous peuvent avoir laissé. Toute cette histoire divine est un tableau d'humilité qui condamne notre orgueil. Et attendu qu'il ne m'appartient pas d'enseigner ni de corriger, mais plutôt d'être enseignée et dirigée, je prie tous les fidèles enfants de lumière de se mettre comme moi cet exemplaire devant les yeux, afin que nous nous humiliions à son imitation.

238. Il n'aurait pas été difficile au Seigneur d'exempter sa très-sainte Mère de toutes ces actions d'une humilité si extrême par lesquelles il l'exerçait; il aurait bien pu aussi lui donner quelque marque de distinction parmi les créatures, ordonnant qu'elle

(1) Philip., II, 6 et 7.

eût été louée et honorée de toutes, avec les démonstrations que le monde fait pratiquer envers ceux qu'il veut honorer et élever, comme Assuérus le fit à l'endroit de Mardochée (1). Et si tout cela avait été soumis au jugement des hommes, peut-être eussent-ils ordonné que la femme qui était plus sainte que toutes les hiérarchies célestes, et qui portait dans son sein le Créateur des anges et des cieux eux-mêmes, eût toujours vécu à l'écart, entourée des égards et de l'adoration de toutes les créatures; il leur eût paru indigne qu'elle se fût adonnée à des occupations vulgaires et serviles, qu'elle n'eût pas usé en tout de son empire, et qu'elle n'eût pas reçu toute sorte de vénération et d'autorité. C'est tout ce que la sagesse humaine, si l'on peut l'appeler sagesse, aurait pu faire, parce qu'elle ne pénètre pas plus loin. Mais ces illusions sont étrangères à la véritable science des saints, émanée de la sagesse infinie du Créateur, qui donne le nom et le juste prix aux honneurs, et qui ne renverse point les conditions des créatures. Le Très-Haut aurait ôté beaucoup à sa très-chère Mère, et lui aurait donné fort peu en cette vie s'il l'eût privée et retirée des œuvres d'une très-profonde humilité, et élevée en même temps par les applaudissements et les honneurs extérieurs des hommes; et le monde aurait fait une fort grande perte, s'il n'eût pas eu cette doctrine pour le désabuser, et cet exemple pour humilier et confondre son orgueil.

(1) Esth., VI, 10.

239. Sainte Élisabeth fut fort favorisée du Seigneur dès le jour qu'elle eut le bonheur de l'avoir pour hôte dans le sein de sa Mère, vierge. Par les entretiens familiers de cette divine Reine et par la connaissance qu'elle avait des mystères de l'incarnation, elle croissait en toute sorte de sainteté, comme celle qui la puisait à sa propre source. Elle méritait de voir quelquefois la très-sainte Vierge dans ses extases, élevée de terre, et remplie d'une splendeur si divine et d'une beauté si éblouissante, qu'il ne lui était pas possible de la regarder au visage, et elle n'aurait pas même pu soutenir l'éclat de sa présence si la vertu divine ne l'eût fortifiée. Quand elle la pouvait voir à son insu dans ces occasions, comme aussi dans plusieurs autres, elle se prosternait à ses pieds, et elle adorait le Verbe incarné dans le sein virginal de sa très-heureuse Mère, comme dans son temple sacré. Cette sage matrone garda dans son cœur tous les mystères qu'elle connut par la lumière divine et par la fréquentation qu'elle eut avec notre grande Reine, comme une très-fidèle et très-prudente dépositaire du secret qui lui avait été confié. Que si après la naissance du petit Baptiste, elle s'entretint avec lui et avec Zacharie de quelques mystères, ce ne fut que de ceux qui leur étaient communs, et nous pouvons dire qu'elle fut en toutes choses une femme forte, sage et sainte.

—

Instruction que la Reine du ciel me donna.

240. Ma fille, les bienfaits du Très-Haut et la connaissance de ses divins mystères font naître dans les âmes bien disposées un goût et une estime de l'humilité qui les portent aussi doucement qu'efficacement à se mettre à leur place légitime et naturelle, comme le feu tend à s'élever par sa légèreté, comme la pierre tend à descendre par son propre poids. Voilà ce que fait la véritable lumière : elle procure et donne à la créature la claire connaissance d'elle-même, et elle renvoie les œuvres de la grâce à leur origine, d'où vient tout don parfait (1). Elle établit ainsi chaque chose dans son centre ; et c'est l'ordre parfait qu'indique la droite raison, mais qui trouble et violente pour ainsi dire la vaine présomption des mortels. C'est pourquoi l'orgueil et l'orgueilleux ne sauraient désirer le mépris, ni le supporter avec patience, ni souffrir un supérieur, ni même s'accorder avec des égaux ; ils font tous leurs efforts pour dominer seuls sur tous les autres. Mais c'est au milieu des plus grands bienfaits que le cœur humble s'abaisse davantage ; ils ne font que produire en lui, malgré le calme dont il jouit, une sainte et ardente cupidité des humiliations ; il cherche toujours la dernière place, et il est comme à la torture lorsqu'il ne la trouve pas derrière tous les autres, lorsque les

(1) Jac., I, 17.

occasions de pratiquer l'humilité lui échappent.

241. Vous connaîtrez en moi, ma très-chère fille, la véritable pratique de cette doctrine, puisque parmi tant de bienfaits que je reçus de la droite du Tout-Puissant, il n'y en eut aucun de petit; cependant mon cœur ne s'éleva et ne s'enfla jamais de présomption (1), et il ne sut désirer que les abaissements qui pouvaient me mettre au-dessous de toutes les créatures. Je tiens singulièrement à ce que vous m'imitiez en cela, à ce que tout votre soin soit d'être la dernière de toutes, d'obéir toujours, d'être soumise à tous, d'être réputée la plus inutile; enfin vous devez vous estimer moins que la poussière devant le Seigneur et devant les hommes. Vous ne pouvez pas nier que vous n'ayez été plus favorisée que mille générations, et que vous ne soyez celle qui l'a le moins mérité; or comment vous acquitterez-vous de cette grande obligation, si vous ne vous humiliez envers tous et plus que tous les enfants d'Adam, si vous ne concevez une très-haute estime pour l'humilité, et si vous n'aimez tendrement cette vertu? Il est juste que vous obéissiez à vos supérieurs, et c'est ce que vous devez toujours faire. Mais j'exige de vous que vous alliez plus loin, et qu'en tout ce qui ne sera point péché, vous obéissiez au plus petit comme vous obéiriez au plus grand; et c'est ma volonté que vous soyez fort exacte en cette pratique comme je l'étais.

(1) Ps. cxxx, 1.

242. Vous prendrez seulement garde à exercer cette soumission envers vos inférieurs avec plus de retenue, de peur que, ne connaissant point le désir que vous avez d'obéir, elles ne veuillent que vous le fassiez quelquefois en ce qui n'est pas convenable. Mais vous pouvez acquérir de grands mérites sans qu'elles perdent rien de leur obéissance, en ne leur montrant l'exemple qu'avec ce juste tempérament qui sauvegarde les droits de la supérieure. Si l'on vous fait quelque tort, si l'on vous donne quelque sujet de déplaisir, souffrez-le, acceptez-le (pourvu qu'il vous soit personnel) avec une grande estime, sans ouvrir la bouche pour vous défendre ni pour vous en plaindre; et reprenez les fautes qu'on commettra contre Dieu sans y mêler vos intérêts avec ceux de sa divine Majesté : car vous ne devez jamais croire utile de défendre votre propre cause, et vous devez toujours croire important de défendre l'honneur de Dieu; mais gardez-vous bien de vous laisser aller, soit pour l'un, soit pour l'autre, à la colère ou à une agitation désordonnée. Je veux aussi que vous cachiez avec une grande prudence les faveurs du Seigneur, parce que l'on ne doit pas découvrir légèrement le secret du grand Roi (1); d'autant plus que les hommes charnels ne sont ni capables ni dignes des mystères du Saint-Esprit (2). Imitez-moi, suivez-moi en toutes choses, puisque vous souhaitez d'être ma très-chère fille; et sachez qu'en m'obéissant vous la deviendrez, et vous

(1) Tob., XII, 7. — (2) I Cor., II, 14.

porterez le Tout-Puissant à vous fortifier et à diriger vos pas de manière à vous faire atteindre le but auquel il veut vous conduire. Ne lui résistez pas, mais au contraire soyez prompte à obéir à sa lumière et à sa grâce. Faites en sorte de la faire fructifier (1), d'y correspondre avec fidélité et avec diligence, et de rendre par son secours toutes vos actions parfaites.

CHAPITRE XIX

Quelques conférences que la très-sainte Vierge eut dans la maison de sainte Élisabeth avec ses anges, et celles qu'elle y eut avec la même sainte.

243. La plénitude de la sagesse et de la grâce de la très-pure Marie ne lui permettait pas, avec son immense capacité, de laisser aucun moment, aucun lieu, aucune occasion qu'elle ne remplît de la plus grande perfection, opérant en tout temps et en toutes circonstances ce qu'elle exigeait, et ne négligeant jamais, autant que possible, ce que la vertu avait de plus saint et de plus excellent. Et, comme habitante du ciel, elle n'était partout qu'une étrangère sur la terre, comme elle était elle-même le ciel intellectuel le plus glorieux,

(1) II Cor., VI, 1.

le temple vivant où Dieu faisait sa résidence; elle portait toujours avec elle l'oratoire et le sanctuaire, qu'elle trouvait aussi bien chez sa cousine Élisabeth que dans sa propre maison, sans qu'il y eût aucun lieu, aucun temps, aucun emploi qui l'empêchassent de s'y retirer. Elle était au-dessus de tout cela, et, sans en être embarrassée, elle agissait continuellement à la vue et sous l'impression toute-puissante de l'amour. Cependant notre très-prudente Dame ne laissait pas de converser avec les créatures quand l'occasion s'en présentait, et de donner à toutes choses ce qui leur était convenable. Et comme ses entretiens les plus fréquents, pendant les trois mois qu'elle fut dans la maison de Zacharie, étaient avec sainte Élisabeth et avec les anges de sa garde, je dirai dans ce chapitre quelque chose des conférences qu'elle eut avec eux, et de ce qui lui arriva avec sa cousine.

244. Notre divine Princesse, se trouvant libre et seule, passait une grande partie de ce temps ravie dans les contemplations et dans les visions divines. Elle avait coutume de s'entretenir, quelquefois pendant, quelquefois après ces visions, avec ses saints anges des mystères et des trésors sacrés que renfermait son cœur amoureux. Un des premiers jours qu'elle passa dans la maison de Zacharie, elle leur tint ce discours : « Esprits célestes, mes gardes et mes compagnons, « ambassadeurs du Très-Haut, acolytes de sa divi- « nité, venez et soulagez mon cœur épris et blessé de « son divin amour; affligé de sa propre étroitesse, ce « cœur gémit de ne pouvoir satisfaire par des œuvres

« aux obligations qu'il reconnaît, ne fût-ce que dans « la limite de ses désirs. Venez, princes célestes, et « louez avec moi le nom admirable du Seigneur; glo- « rifions ensemble la sainteté de ses desseins et de ses « œuvres. Aidez ce pauvre vermisseau à bénir son « Créateur, qui a daigné regarder sa petitesse avec « miséricorde. Parlons des merveilles de mon Époux; « traitons de la beauté de mon Seigneur et de mon « très-aimable Fils : permettez à ce cœur de se sou- « lager en exhalant ses profonds soupirs auprès de « vous, mes compagnons et mes amis, qui connaissez « mon secret et mon trésor, que le Tout-Puissant a « déposé dans les étroites parois d'un vase si fragile. « Ces secrets divins sont grands, et ces mystères sont « admirables : je les contemple enivrée des plus doux « sentiments; mais leur suprême hauteur m'anéantit, « leur profondeur m'abîme, et la force même de mon « amour me consume et change tout mon être. Mon « cœur embrasé ne peut jamais être satisfait; il ne sau- « rait jouir d'un entier repos, parce que mes désirs « surpassent mes œuvres, et que mes obligations sont « au-dessus de mes désirs : je me plains de moi-même, « parce que je n'effectue point ce que je désire, que « je ne désire pas tout ce que je dois, et que je me « trouve toujours dans l'impuissance de rendre le « juste retour. Sublimes séraphins, écoutez mes amou- « reuses plaintes; je languis d'amour (1); ouvrez-moi « vos cœurs enflammés, où la beauté de mon divin

(1) Cant., II, 5.

« Maître rejaillit, afin que les splendeurs de sa lumière
« et les traits de ses infinies perfections conservent et
« entretiennent ma vie, qui se consume de son
« amour. »

245. « Mère de notre Créateur et notre Reine, lui
« répondirent les saints anges, vous êtes en la véri-
« table possession du Tout-Puissant et du souverain
« bien; et puisque vous le tenez par un lien si étroit
« et que vous êtes sa véritable Épouse et sa propre
« Mère, jouissez éternellement de cette possession.
« Vous êtes l'Épouse et la Mère du Dieu d'amour, et,
« si l'unique principe et la source de la vie se trouve
« en vous, personne ne vivra de cette vie comme vous,
« ô Reine et Maîtresse de l'univers ! Mais ne prétendez
« point trouver le repos dans un amour si ardent,
« puisque la condition et l'état de voyageuse où vous
« êtes ne permettent pas que vos affections arrivent
« maintenant à ce terme, où vous ne pourriez plus
« acquérir de nouveaux surcroîts de plus grands mé-
« rites, et obtenir une plus brillante couronne. Vos
« obligations surpassent sans comparaison celles de
« toutes les nations; mais elles doivent croître et se
« multiplier encore : quelque ardent, quelque expansif
« que devienne votre amour, il ne pourra jamais em-
« brasser son objet, parce qu'il est éternel, incommen-
« surable, infini en perfections; vous serez toujours
« heureusement vaincue par sa gloire, puisqu'il ne
« peut être compris ni aimé autant qu'il le doit être
« que par lui seul. Vous trouverez en lui, auguste
« Princesse, de quoi désirer et aimer toujours de plus

« en plus, et cela convient à sa grandeur et à notre « gloire. »

246. Ces entretiens ne faisaient qu'attirer dans le cœur de la très-pure Marie le feu du divin amour, parce qu'en elle devait justement s'accomplir ce commandement du Seigneur, qui ordonnait que le feu de l'holocauste fût continuellement allumé dans son tabernacle et sur ses autels, et que l'ancien prêtre l'alimentât de manière qu'il fût perpétuel (1). La chose fut exécutée en notre grande Dame avec bien plus de perfection, où se trouvaient tout ensemble le tabernacle, l'autel, le souverain et le nouveau prêtre, notre Seigneur Jésus-Christ, qui conservait ce divin brasier et l'augmentait chaque jour, en lui fournissant, comme une nouvelle matière, mille faveurs, mille bienfaits, mille influences de sa divinité; et notre souveraine Maîtresse apportait de son côté ses nouvelles œuvres, dont les nouveaux dons du Seigneur rehaussaient l'incomparable valeur, en augmentant et sa sainteté et sa grâce. Sitôt que cette sublime femme fut entrée dans le monde, l'incendie du divin amour s'alluma sur l'autel de son âme pour ne s'éteindre jamais pendant toute l'éternité de Dieu lui-même. Tant il est vrai que le feu de ce sanctuaire vivant fut et sera perpétuel et sans fin.

247. D'autres fois elle conversait avec les anges dans des moments où ils lui apparaissaient sous une forme humaine, comme je l'ai dit en divers endroits,

(1) Levit., VI, 12.

et ses plus fréquents entretiens roulaient sur les mystères du Verbe incarné; elle était si profonde en cela et dans la science des Écritures et des prophètes, qu'elle causait de l'admiration aux esprits angéliques. Parlant avec eux de ces sacrés mystères dans une certaine occasion, elle leur dit : « Mes seigneurs, qui « êtes serviteurs et amis du Très-Haut, mon cœur est « blessé et pénétré des flèches de douleur, en considérant ce que les saintes Écritures disent de mon « très-saint Fils, et ce qu'Isaïe et Jérémie ont écrit « des cruels tourments qui l'attendent : Salomon dit « qu'on le condamnera à un très-ignominieux genre « de mort, et les prophètes parlent toujours de sa « passion, de sa mort et de tout ce qui lui doit arriver en des termes singulièrement énergiques (1). « Oh! si c'était la volonté de sa divine Majesté que je « vécusse alors pour me livrer à la mort pour l'auteur « de ma vie! Que mon esprit s'afflige en réfléchissant « sur ces vérités infaillibles, sachant que mon Seigneur ne doit sortir de mon sein que pour souffrir! « Oh! qui pourrait le préserver de ses ennemis? « Dites-moi, princes célestes, par quelles œuvres ou « par quels moyens pourrai-je obliger le Père éternel de tourner contre moi la rigueur de sa justice, « et d'en délivrer l'innocent qui ne peut avoir aucun « péché? Je sais bien qu'il ne faut pas moins que les « œuvres d'un Dieu incarné pour satisfaire un Dieu

(1) Gen., XXII, 2; Num., XXI, 8; Ps. XXI; Dan., IX, 26; Isa., LIII, 2; Jerem., XI, 18.

« infini, offensé par les péchés des hommes; mais « mon très-saint Fils a plus mérité par la première « de ces œuvres que le genre humain n'a pu perdre « et n'a pu l'offenser par ses ingratitudes. Or, si cela « suffit, dites-moi, ne sera-t-il pas possible que je « meure pour empêcher sa mort et ses tourments? Je « ne crois pas qu'il rejette mes humbles désirs et que « mes angoisses lui déplaisent. Mais que dis-je, où « est-ce que ma peine et mon affection me transpor- « tent? puisque je veux que la volonté divine soit « accomplie en tout, et lui être entièrement sou- « mise. »

248. La très-sainte Vierge tenait ce discours et plusieurs autres semblables avec ses anges, principalement dans le temps de sa grossesse. Et ces divins esprits lui répondaient avec le plus grand respect sur tous les sujets de ses peines; ils la fortifiaient et la consolaient en lui rafraîchissant la mémoire des mystères qu'elle connaissait, et en lui alléguant les raisons et les convenances qu'il y avait, que notre Seigneur Jésus-Christ mourût pour la rédemption du genre humain, pour vaincre le démon et le dépouiller de sa tyrannie, pour la gloire du Père éternel et l'exaltation de son très-saint Fils (1). Les mystères qui se passèrent entre cette grande Reine et ses anges furent si relevés et en si grand nombre, qu'il n'est pas possible qu'une langue humaine les raconte, et

(1) Tit., II, 14; Joan., XII, 31; Joan., XIV, 13; Luc., XXIV, 26; Joan., XII, 32.

que notre entendement les comprenne en cette vie. Quand nous jouirons du Seigneur, nous verrons en lui ce que nos organes ne peuvent pas atteindre maintenant. Et par le peu que j'en ai dit, notre piété pourra arriver à la considération des autres choses plus grandes.

249. Sainte Élisabeth était aussi fort éclairée et fort versée dans les divines Écritures, et elle le fut beaucoup plus après la visitation; ainsi notre Reine s'entretenait avec elle des mystères divins que la sainte matrone connaissait, et ses connaissances augmentèrent par les enseignements de la très-pure Marie, par l'intercession de laquelle elle reçut de grands bienfaits et des dons singuliers du ciel. Elle se trouvait bien souvent dans l'admiration de voir et d'ouïr la profonde sagesse de la Mère de Dieu, et la bénissant de nouveau, elle lui disait : « Soyez bénie, « ma Maîtresse et Mère de mon Seigneur, entre toutes « les femmes (1), et que toutes les nations exaltent « et connaissent votre dignité. Vous êtes très-heu- « reuse par le très-riche trésor que vous portez dans « votre sein virginal : je vous félicite par avance avec « de très-humbles affections de la joie que vous éprou- « verez quand vous aurez le Soleil de justice entre « vos bras, et que vous le nourrirez du propre lait « de vos mamelles virginales. Souvenez-vous alors, « ma Maîtresse, de votre servante, et offrez-moi à « votre très-saint Fils et mon Dieu véritable en la

(1) Luc., I, 42.

« chair humaine, afin qu'il reçoive mon cœur en « sacrifice. Oh ! qui pourrait mériter de vous servir « et de vous assister? Mais si je ne suis pas digne « d'obtenir ce bonheur, accordez-moi au moins celui « de recevoir mon cœur dans votre sein, puisque ce « n'est pas sans sujet que je crains qu'il ne se déchire « quand il faudra me séparer de vous. » Sainte Élisabeth exprimait en présence de l'auguste Marie d'autres délicieux sentiments de l'affection la plus tendre; et notre très-prudente Dame la consolait, la ranimait et la vivifiait par ses divines et efficaces réponses. Notre Reine mêlait parmi des actions si excellentes et si sublimes, plusieurs autres actions d'humilité et d'abnégation, servant non-seulement sa cousine Élisabeth, mais même les servantes de sa maison. Elle balayait toujours sa petite chambre, et bien souvent la maison de sa parente; elle lavait la vaisselle avec les servantes, et s'occupait à beaucoup d'autres choses d'une profonde humilité. Qu'on ne soit pas surpris que je particularise des actions si petites et si basses en apparence, car la grandeur de notre Reine les ennoblit et les rehausse pour notre instruction, afin que son exemple dissipe notre orgueil et rabatte notre sotte fierté. Quand sainte Élisabeth apprenait quels humbles offices remplissait la Mère de piété, elle en souffrait et tâchait de l'empêcher; c'est pourquoi dans ces sortes d'occasions, la divine Dame faisait tout son possible pour se dérober aux yeux de sa cousine. .

250. O Reine du ciel et de la terre! notre refuge

et notre avocate, quoique vous soyez la Maitresse de toute sainteté et de toute perfection, j'ose bien vous demander, ma bonne Mère, dans l'admiration où je suis de votre humilité, comment est-ce que vous pouviez concilier la majesté de votre dignité, qui vous donnait l'empire sur toutes choses, et l'adorable présence du Verbe incarné que vous portiez dans votre sein virginal, avec des occupations si viles, comme de balayer le sol et de faire d'autres choses semblables, puisqu'il nous semble que vous pouviez vous en dispenser, pour la révérence qui était due à votre très-saint Fils, sans que vous eussiez pour cela manqué à votre humble désir? Le mien est, mon auguste Dame, que vous me fassiez la grâce de m'éclaircir cette difficulté.

—

Réponse et instruction de la très-sainte Vierge.

251. Ma fille, pour répondre à votre doute, vous devez savoir (outre ce que vous avez écrit dans le chapitre précédent) qu'en matière de vertu il n'est point d'occupation ou d'acte extérieur, pour humble et vil qu'il soit, qui puisse empêcher, si l'on s'en acquitte comme il faut, de rendre au Créateur de toutes choses l'hommage de son culte, de ses adorations et de ses louanges : car ces vertus ne sont point incompatibles; elles peuvent au contraire se rencontrer toutes dans

une même créature, et elles se concilièrent surtout en moi, qui eus toujours présent le souverain bien, sans que je le perdisse de vue pour quoi que ce fût. Ainsi je l'adorais et je l'honorais dans toutes mes actions, les rapportant toujours à sa plus grande gloire; le Seigneur, qui a fait et ordonné toutes choses, n'en méprise aucune, et les choses les plus basses ne sauraient non plus ni le rabaisser ni l'offenser. Il n'en est donc point de viles que dédaigne l'âme qui l'aime véritablement, fût-elle en sa divine présence, parce qu'elles tendent, qu'elles aboutissent toutes à lui comme au principe et à la fin de toutes les créatures. Et, parce que celle qui est terrestre ne peut pas vivre sans ces actions basses et sans plusieurs autres qui sont inséparables de la condition fragile et de la conservation de la nature, il est nécessaire de bien entendre cette doctrine pour les faire avec fruit : car si en accomplissant ces actes, en s'acquittant de ces occupations, on négligeait de les rapporter au Créateur, on ferait souvent de longues haltes dans le chemin du bien et du mérite, on se retarderait dans la pratique des vertus intérieures; et c'est là un défaut aussi funeste que répréhensible, auquel les créatures terrestres attachent trop peu d'importance.

252. C'est d'après cette doctrine que vous devez régler vos actions ordinaires, pour petites qu'elles soient, afin que vous ne perdiez point le temps, qu'on ne peut jamais recouvrer : et soit que vous mangiez, ou que vous travailliez, ou que vous reposiez, soit que vous dormiez, ou que vous veilliez, en quelque temps,

en quelque lieu et en quelque occupation que ce soit, adorez, honorez et regardez en tout et partout votre grand et tout-puissant Seigneur (1), qui remplit et conserve toutes choses. Je veux aussi que vous sachiez que ce qui m'excitait le plus à pratiquer tous les actes d'humilité, c'était de considérer que mon très-saint Fils venait tout humble (2) pour enseigner par sa doctrine et par son exemple cette vertu dans le monde, pour bannir la vanité et l'orgueil des hommes, et pour arracher cette mauvaise semence que Lucifer a semée parmi les mortels par le premier péché. Et sa divine Majesté me donna une si haute connaissance de la manière incroyable dont il se complaît dans cette vertu, que j'eusse souffert les plus rudes tourments du monde pour pouvoir faire un seul de ces actes que vous avez racontés, comme de balayer le sol ou de baiser les pieds à un pauvre. Vous ne trouverez point de termes pour exprimer cette affection que j'eus, non plus que pour faire comprendre l'excellence et la noblesse de l'humilité. Vous connaîtrez en Dieu ce que vous ne pouvez rendre par vos faibles paroles.

253. Gravez cette doctrine dans votre cœur, conservez-la comme la règle de votre vie, et en vous exerçant toujours à tout ce que la vanité humaine méprise, faites en sorte de mépriser vous-même cette vanité comme exécrable et odieuse aux yeux du Très-Haut. Que, dans cette humble conduite, vos pensées soient toujours très-nobles, et votre conversation dans le

(1) I Cor., x, 31. — (2) Matth., xi, 29.

ciel (1), avec les esprits angéliques : conversez habituellement avec eux ; ils vous donneront une nouvelle lumière de la Divinité et des mystères de Jésus-Christ mon très-saint Fils. Que vos entretiens avec les créatures soient tels, que vous en sortiez toujours plus fervente, et que vous leur inspiriez l'humilité et l'amour divin. Accoutumez-vous de prendre en vous-même la dernière place parmi toutes les créatures ; et quand l'occasion se présentera d'exercer les actes d'humilité, vous serez prompte à les mettre en pratique; et vous serez maîtresse de vos passions, si vous commencez par vous juger vous-même comme la moindre, la plus faible et la plus inutile de toutes.

CHAPITRE XX

Quelques bienfaits singuliers de la très-sainte Vierge dans la maison de Zacharie, à l'égard de personnes particulières.

254. C'est une qualité de l'amour assez connue que celle d'être véhément, actif comme le feu, s'il trouve une matière sur laquelle il puisse agir ; et ce feu spirituel a cela de particulier, que s'il n'a pas cette ma-

(1) Philip., III, 20.

tière, il la cherche. Ce maître ingénieux a enseigné tant d'inventions et tant de nouvelles manières de pratiquer les vertus aux amants de Jésus-Christ, qu'il ne leur laisse point un instant de loisir. Et comme il n'est ni aveugle ni insensé, il connaît fort bien la qualité de son très-noble objet, et il sait craindre uniquement une chose : c'est que tous ne l'aiment pas; aussi tâche-t-il de communiquer cet aimable feu sans recherche personnelle et sans envie. Que si dans le grand amour que tant de saints personnages ont eu pour Dieu, et que nous pouvons appeler faible (pour fervent qu'il ait été) en comparaison de celui de l'auguste Marie, le zèle qu'ils eurent pour le salut des âmes fut si admirable et si puissant, comme nous le pouvons conjecturer par tout ce qu'ils ont fait pour le leur procurer, quel devait être celui qui animait cette grande Reine en faveur du prochain, puisqu'elle était la Mère de l'amour divin (1), et qu'elle portait dans ses entrailles le feu vivant et véritable qui venait embraser le monde (2)! Les mortels connaîtront dans toute cette divine histoire combien ils sont redevables à cette charitable Dame. Et quoiqu'il me soit impossible de détailler les bienfaits particuliers dont elle combla beaucoup d'âmes, je ne laisserai pas de dire dans ce chapitre quelques-unes des choses de ce genre qui arrivèrent durant le temps que notre Reine passa dans la maison de sa cousine Élisabeth, pour que ces quelques traits fassent deviner les autres.

(1) Eccl., xxiv, 24. — (2) Luc., xii, 49.

255. Il y avait dans cette maison une servante d'un très-mauvais naturel, chagrine, colère, toujours prête aux jurements et aux imprécations. Elle fatiguait ses maîtres par son humeur hautaine, et elle était si fort assujettie au démon par tous ces vices et par plusieurs autres désordres, que ce tyran l'entraînait sans peine dans toute sorte de déréglements funestes. Il y avait environ quatorze ans qu'une bande de démons l'accompagnait sans la quitter un moment, pour s'assurer la proie qu'ils prétendaient faire de son âme. Les ennemis de notre salut ne s'en éloignaient que quand elle était en la présence de la Maîtresse de l'univers; parce que, comme j'ai dit ailleurs, la vertu de notre Reine les tourmentait, surtout depuis qu'elle portait dans son sein virginal le Seigneur tout-puissant et le Dieu des armées (1). Et comme cette servante ne ressentait plus les mauvais effets de cette méchante compagnie lorsque ces cruels persécuteurs de nos âmes étaient forcés de la quitter par la présence de la très-sainte Vierge, qui lui procurait des faveurs toutes nouvelles, elle commença à s'attacher par une vive affection à sa restauratrice. Elle cherchait à l'assister avec un tendre empressement, à lui rendre mille petits services, et à se ménager le plus de temps possible pour se trouver auprès de notre divine Princesse, qu'elle regardait avec respect; car parmi ses inclinations dépravées, elle en avait une bonne : c'était une certaine com-

(1) Ps. XXIII, 10.

passion naturelle pour les pauvres et pour les personnes humbles, à qui elle souhaitait même de faire du bien.

256. La divine Princesse, pénétrant les inclinations de cette femme, l'état de sa conscience, le péril de son âme, et les mauvais desseins des démons à son égard, tourna les yeux de sa miséricorde et la regarda avec une affection de mère. Et quoique cette charitable Reine sût que cette obsession des démons était le juste châtiment des péchés de cette femme, elle fit néanmoins des prières pour elle, et lui obtint le pardon, la guérison et le salut. Elle commanda incontinent à ces esprits rebelles, par la puissance qu'elle avait, d'abandonner cette créature et de ne plus la troubler ni la molester. Et comme ils ne pouvaient résister à l'autorité de notre invincible Princesse, ils cédèrent et s'enfuirent pleins de terreur, ignorant la cause du pouvoir de l'auguste Marie; mais ils conféraient ensemble, partagés entre l'admiration et l'indignation, et ils disaient : Quelle est cette femme qui a sur nous un empire si extraordinaire? D'où lui vient ce pouvoir exorbitant qui lui permet de faire tout ce qu'elle veut? Les ennemis conçurent à cette occasion une nouvelle rage contre celle qui leur écrasait la tête (1). Mais cette heureuse pécheresse fut délivrée de leurs mains; et notre aimable Maîtresse l'avertit, la corrigea, lui enseigna le chemin du salut, adoucit son cœur revêche, et changea son mauvais naturel. Et

(1) Gen., III, 15.

elle persévéra toute sa vie dans cet heureux changement, reconnaissant qu'elle en était redevable aux charitables soins de notre seule Reine, bien qu'elle ne pénétrât point le mystère de sa dignité; ainsi elle fut humble, reconnaissante, et elle finit sa vie saintement.

257. Il y avait près de la maison de Zacharie une autre femme qui n'était pas mieux morigénée que cette servante, et à cause du voisinage, elle avait coutume d'y entrer pour s'entretenir avec les domestiques de sainte Élisabeth. Elle vivait dans le libertinage, sans se soucier de conserver l'honnêteté, et comme elle apprit l'arrivée de notre grande Reine dans cette ville, sa modestie et sa retenue, elle dit par une espèce de légèreté et de curiosité : « Qui est cette étrangère que nous venons de recevoir pour voisine, et dont la sainteté et la vie solitaire font tant de bruit? » Poussée par ce vain et impatient désir de connaître les nouvelles et les nouveautés, qui n'est que trop ordinaire à ces sortes de personnes, elle tâcha de voir notre divine Dame, pour observer sa mise et son air. Cette curiosité était impertinente et oisive dans son but, mais les effets n'en furent point inutiles; car cette femme, ayant satisfait son désir, se trouva si fort touchée de la présence et de la vue de l'auguste Marie, qu'elle fut à l'instant toute changée, et transformée en un être nouveau. Elle n'eut plus les mêmes inclinations, et sans connaître la puissance de l'agent, elle subit son efficace influence; ses yeux versèrent des torrents de larmes, et son cœur fut percé d'une intime douleur de ses

péchés. Cette heureuse femme, pour n'avoir que regardé avec une attention curieuse la Mère de la pureté virginale, reçut en échange la vertu de chasteté, elle fut délivrée de ses mauvaises habitudes et de ses inclinations sensuelles. Alors elle se retira abîmée dans cette douleur, pour pleurer les désordres de sa vie. Elle sollicita dans la suite le bonheur de voir et d'entretenir la Mère de la grâce; cette charitable Reine voulut bien l'accueillir, pour l'affermir dans sa conversion, elle qui savait parfaitement ce qui venait d'arriver, et qui portait dans son sein la source même de la grâce, de la sainteté et de la justification, en vertu de laquelle l'avocate des pécheurs opérait. Elle la reçut avec une affection maternelle, elle lui donna de sages avis, et l'instruisit à la pratique de la vertu, de sorte qu'elle la laissa saintement renouvelée, et fortifiée pour persévérer dans le bien.

258 Notre grande Reine fit un très-grand nombre de bonnes œuvres et de conversions aussi admirables que celles-là, mais toujours en les cachant des ombres du silence et du secret. Elle sanctifia toute la famille de sainte Élisabeth et de Zacharie par sa conversation; elle augmenta la perfection de ceux qui étaient justes, et leur acquit de nouveaux dons et de nouvelles faveurs; elle justifia et éclaira par son intercession ceux qui ne l'étaient pas, et l'amour respectueux que tous avaient pour elle, les lui soumit avec tant de force, que chacun à l'envi s'empressait de lui obéir, et de la reconnaître pour sa Mère, pour son asile et pour sa consolatrice dans toutes ses nécessités. Sa seule vue

produisait tous ces effets, qui lui coûtaient fort peu de paroles, bien qu'elle ne refusât jamais celles qui étaient nécessaires dans de telles occasions. Comme elle pénétrait le secret des cœurs et l'état des consciences, elle appliquait à chacun le remède le plus convenable. Le Seigneur lui manifestait quelquefois si ceux qu'elle voyait étaient du nombre des élus ou des réprouvés. Mais cette connaissance produisait dans son cœur des effets admirables d'une très-parfaite vertu; car elle donnait mille bénédictions aux justes et aux prédestinés (ce qu'elle fait encore maintenant du haut du ciel), et le Seigneur la félicitait de la joie qu'elle en recevait, et de son côté, elle le priait avec des instances incroyables de les conserver dans sa grâce et dans son amitié. Quand elle voyait quelqu'un dans le péché, elle intercédait du plus profond de son cœur pour sa justification, et ordinairement elle l'obtenait; que s'il était réprouvé, elle pleurait avec beaucoup de douleur, et elle s'humiliait en la présence du Très-Haut pour la perte de cette image et de cet ouvrage de la Divinité, et elle faisait de très-ardentes oraisons, des offrandes particulières et des actes d'une humilité sublime, afin qu'aucun autre ne tombât dans ce malheur déplorable; de sorte que nous pouvons dire qu'elle était une pure flamme de l'amour divin, qui se trouvait dans un mouvement perpétuel, et qui ne cessait jamais d'opérer de grandes choses.

Instruction que la très-sainte Vierge me donna.

259. Ma très-chère fille, il y a deux pôles autour desquels doivent se mouvoir toutes vos puissances et toute votre activité; il y a deux points qui doivent constituer toute l'harmonie de votre âme : l'un, c'est de vous tenir vous-même dans l'amitié et dans la grâce du Très-Haut; l'autre, c'est de travailler à y établir les autres : que ce soit donc là le but de toute votre vie et de toutes vos occupations. Je veux que vous n'épargniez, s'il est nécessaire, ni travail ni fatigue pour arriver à de si hautes fins, et que vous suppliiez le Seigneur de vous y faire parvenir, en vous offrant de souffrir jusqu'à la mort, et en souffrant en effet tout ce qui se présentera et tout ce que vous pourrez endurer. Et, quoique pour travailler au bien spirituel des âmes vous ne deviez pas recourir à des moyens extraordinaires, qui ne conviendraient pas à votre sexe, vous devez pourtant tâcher d'y employer avec prudence toutes les secrètes industries que vous jugerez pouvoir être les plus efficaces. Si vous êtes ma fille et l'épouse de mon très-saint Fils, considérez que les créatures raisonnables sont les richesses de notre maison; qu'il les a rachetées, comme le plus cher héritage, au prix de sa vie, de sa mort et de son propre sang (1), parce qu'il les avait perdues par leur désobéissance, après

(1) I Cor., VI, 20; I Petr., I, 19.

les avoir créées et destinées pour sa possession (1).

260. Or, quand le Seigneur vous adressera quelque âme nécessiteuse dont il vous fera connaître l'état, travaillez avec beaucoup de fidélité à lui procurer le remède; pleurez et priez avec une intime et fervente affection pour obtenir de Dieu qu'il la délivre d'un si grand mal et d'un péril si formidable; tentez toutes les voies divines et humaines, autant que votre condition le pourra permettre, pour apporter le salut et la vie à cette âme qui aura été remise à vos soins. Avec la prudence et la discrétion que je vous ai recommandées, ne vous lassez ni dans les représentations ni dans les prières qui vous paraîtront utiles, et tâchez, sans bruit ni éclat, de la mettre dans le bon chemin. Je veux même, si l'occasion se présente, que vous commandiez aux démons avec un empire absolu, au nom du Tout-Puissant et au mien, de s'éloigner des âmes que vous connaîtrez être sous leur tyrannie : et comme la chose doit se passer en secret, vous pouvez bien l'exécuter sans crainte et avec une pleine liberté. Sachez que le Seigneur vous a mise et qu'il vous mettra dans des occasions où vous pourrez pratiquer ce que je vous dis : gardez-vous bien de l'oublier ou de le négliger, car sa divine Majesté vous oblige, en qualité de sa fille, d'avoir soin du bien et de la maison de votre Père; et souvenez-vous que vous ne devez point être en repos que vous ne vous soyez acquittée de cette obligation avec la dernière exactitude. Ne craignez

(1) Gen., III, 6.

point, ma fille, vous viendrez à bout de tout par la grâce de Celui qui vous fortifie (1); et son pouvoir infini armera votre bras pour de grandes entreprises (2).

CHAPITRE XXI

Sainte Élisabeth prie la Reine du ciel de ne point l'abandonner au moment de ses couches. — Elle est avertie de la prochaine naissance de Jean.

261. Il y avait déjà plus de deux mois que la Princesse du ciel était arrivée à la maison de sainte Élisabeth, qui commençait à se disposer à la douleur que le départ et l'absence de la Maîtresse de l'univers lui devaient causer. Elle aurait voulu ne pas perdre la possession d'un pareil bonheur, tout en comprenant qu'on ne le pouvait humainement mériter. L'humble sainte pesait sans cesse dans son cœur ses propres fautes, craignant qu'elles ne déterminassent l'éclipse de cette belle Lune, c'est-à-dire le départ de Celle qui renfermait le Soleil de justice dans son sein virginal. Elle pleurait bien souvent lorsqu'elle était seule, et elle jetait de profonds soupirs de ce qu'elle ne pouvait

(1) Philip., IV, 13. — (2) Prov., XXXI, 17.

trouver les moyens d'arrêter ce divin Soleil, qui l'avait éclairée, comme d'un jour nouveau, de la lumière de la grâce. Elle suppliait le Seigneur avec beaucoup de larmes d'inspirer à sa cousine et à sa maîtresse, l'auguste Marie, de ne la laisser pas seule, ou du moins de ne la pas priver sitôt de son aimable compagnie. L'entourant sans cesse du plus grand respect et des soins les plus assidus, elle méditait sur ce qu'elle ferait pour l'obliger à prolonger son séjour. Et il ne faut point s'étonner si cette illustre femme, si pieuse, si sage, si prudente, sollicitait une faveur qu'auraient pu envier les anges eux-mêmes; car, outre cette grande lumière qu'elle avait reçue du Saint-Esprit pour connaître la sainteté et la dignité suprême de la Vierge Mère, cette Reine incomparable lui avait ravi le cœur par les charmes de sa divine conversation, et par les effets merveilleux qu'elle lui faisait éprouver par sa présence, de sorte que sainte Élisabeth n'aurait plus pu vivre loin d'elle, après des rapports si intimes et si doux, sans un secours spécial du Ciel.

262. Sainte Élisabeth résolut, pour se consoler dans sa peine, de découvrir ce qui se passait dans son cœur à notre divine Dame, qui n'en ignorait pas le secret; ainsi elle lui dit avec beaucoup de soumission et de respect : « Ma cousine et ma bonne Maîtresse, je n'ai « pas osé jusqu'à présent vous déclarer le désir et la « peine qui m'occupent et qui m'affligent, par l'appré- « hension que j'avais de manquer au respect que je « vous dois : permettez-moi donc, s'il vous plaît, de « chercher quelque soulagement en vous faisant le

« récit de mes inquiétudes, puisque je ne vis que dans « l'espérance que mes souhaits seront accomplis. Le « Seigneur m'a fait dans sa bonté une grâce singulière « en vous amenant ici, afin que j'eusse le bonheur, « que je ne puis mériter, de converser avec vous, et « de connaître les mystères que la divine Providence « a renfermés dans votre auguste personne. Je lui « rends, malgré mon indignité, d'éternelles actions « de grâces, et je ne cesserai jamais de le louer pour « une si grande faveur. Vous êtes le temple vivant de « la gloire du Très-Haut, l'arche du Testament, qui « gardez la manne dont les anges mêmes se nourris- « sent; vous êtes les tables de la véritable Loi, écrite « par l'Être même de Dieu (1). Considérez ma bas- « sesse, et combien sa divine Majesté m'a enrichie « dans un instant, en envoyant dans ma maison le « trésor des cieux, et celle qu'il a choisie entre toutes « les femmes pour sa propre Mère : je crains avec « sujet que, vous ayant déplu et qu'ayant offensé le « fruit de votre ventre par mes péchés, vous n'aban- « donniez cette pauvre servante, et ne la priviez du « bien inestimable dont elle jouit maintenant. Le Sei- « gneur peut, si c'est votre volonté, m'accorder ce « bonheur de vous servir toute ma vie, et de ne point « me séparer de vous le reste de mes jours : que s'il y « avait trop d'inconvénients à ce que je vous suive dans « votre maison, il vous serait très-facile de demeurer « dans la mienne et d'y appeler votre saint époux Jo-

(1) Dan., III, 53; Hebr., IX, 4; Ps. LXXVII, 55, Exod., XXXI, 18.

« seph, afin que vous y soyez tous deux comme nos « maîtres et nos seigneurs, et que je vous y serve « comme votre servante avec la même affection qui « cause mon désir. Et, bien que je ne mérite point la « grâce que je vous demande, je vous supplie de ne « pas rejeter mon humble prière, puisque le Très-« Haut a déjà surpassé par ses faveurs et mes mérites « et mes souhaits. »

263. La très-sainte Vierge écouta avec de très-douces complaisances la proposition et la supplique de sa cousine Élisabeth, et elle lui répondit : « Très-« chère amie de mon âme, le Seigneur agréera vos « saints et pieux sentiments, et vos désirs sont « agréables à ses yeux. J'en suis touchée jusqu'au « fond du cœur; mais nous devons entièrement sou-« mettre nos projets et notre volonté au bon plaisir « divin. Et quoique cette obligation soit commune à « tous les mortels, vous savez bien, ma chère amie, « que je lui suis plus redevable que toutes les créa-« tures ensemble, puisque le pouvoir de son bras « m'a élevée de la poussière, et qu'il a regardé ma « bassesse avec une bonté infinie (1). Toutes mes « paroles et tous mes mouvements doivent être gou-« vernés par la volonté de mon Seigneur et de mon « Fils; en dehors et au delà de ses divines disposi-« tions, je n'ai ni à vouloir ni à ne vouloir pas. Nous « présenterons vos désirs à la Majesté souveraine, et « ce qu'elle décidera comme lui plaisant davantage,

(1) Luc., I, 48 et 51.

« nous le ferons. Je dois aussi obéir à mon époux « Joseph, et je ne puis, ma très-chère cousine, sans « son ordre, régler mes occupations, ni choisir soit le « lieu de ma résidence, soit ma demeure; il est juste « que nous soyons soumises à ceux qui sont nos chefs « et nos supérieurs (1).

264. Sainte Élisabeth se rendit aux raisons si efficaces de la Princesse du ciel, et lui dit avec une humble soumission : « Je veux, chère Maîtresse, « suivre votre volonté, et j'ai une respectueuse défé« rence pour tous vos sentiments. Je vous repré« sente seulement de nouveau l'intime amour de mon « cœur, que je consacre à votre service. Que si je ne « puis obtenir l'accomplissement de mes désirs, et « s'ils ne sont pas conformes, en ce que je vous ai pro« posé, à la volonté divine, au moins je souhaite, ma « bonne Reine, si cela est possible, que vous ne me « quittiez point avant la naissance de l'enfant que je « porte, afin que, comme il a connu et adoré son « Rédempteur dans mon sein, il jouisse dans le vôtre « de sa présence et de sa lumière divine, avant que « de jouir d'aucune autre chose, et qu'il reçoive « votre bénédiction qui accompagnera les premiers « pas de sa vie, à la vue de Celui qui les doit tous « conduire par les voies de la justice (2); et que vous, « qui êtes la Mère de la grâce, le présentiez à son « Créateur, et lui obteniez de sa bonté infinie la per« sévérance de cette grâce première qu'il reçut par

(1) Ephes., v, 22. — (2) Prov., xvi, 9.

« l'organe de votre très-douce voix, quand j'eus le
« bonheur de l'ouïr sans l'avoir mérité. Permettez-
« moi donc, mon asile assuré, que je voie mon fils
« entre vos bras, où le même Dieu qui a créé le ciel
« et la terre qui subsistent par son commandement (1),
« doit reposer et prendre ses délices. Que la gran-
« deur de votre pitié maternelle ne se rebute point
« par mes défauts; ne me refusez point cette conso-
« lation, et accordez à mon fils un si grand bonheur;
« je ne mérite point d'être exaucée, mais c'est comme
« mère que je sollicite et que je désire si vivement
« cette faveur. »

265. La très-sainte Vierge ne voulut pas refuser cette dernière demande à sa cousine, elle s'offrit de demander au Seigneur la réalisation de ses vœux, et lui conseilla d'en faire de même pour apprendre sa très-sainte volonté. Après cela, les deux mères des deux plus saints fils qui aient jamais été au monde, se retirèrent dans l'oratoire de la divine Princesse, et s'y étant mises en oraison, elles présentèrent leurs demandes au Très-Haut. Pendant ce temps-là notre auguste Reine fut ravie en extase, où elle connut par une nouvelle lumière, le mystère, la vie et les mérites du précurseur saint Jean, et la mission qu'il devait remplir en préparant par sa prédication les voies du cœur des hommes (2) à recevoir leur Rédempteur et leur Maître; mais de tous ces grands mystères elle ne

(1) Isa., XLII, 5. — (2) Matth., III, 3; Marc., I, 3; Luc., III, 4; Joan., I, 23.

découvrit à sainte Élisabeth que ce qu'il était convenable qu'elle sût. Elle connut aussi la grande sainteté de sa cousine, qu'elle mourrait dans peu de temps, et que sa mort arriverait après celle de Zacharie. Notre miséricordieuse Mère présenta sa parente au Seigneur avec le tendre amour qu'elle lui portait; elle le pria de l'assister à sa mort, et elle lui représenta les désirs qu'elle avait qu'elle se trouvât à la naissance de son fils. Pour ce qui est de demeurer dans la maison de Zacharie, la très-prudente Vierge n'en fit aucune demande, parce qu'elle comprit aussitôt par la divine science dont elle était éclairée qu'il n'était ni convenable ni conforme à la volonté du Très-Haut qu'elle demeurât toujours dans la maison de sa cousine, comme celle-ci le souhaitait.

266. Sa divine Majesté lui répondit : « Mon Épouse « et ma Colombe, c'est mon bon plaisir que vous « assistiez et que vous consoliez de votre présence « ma servante Élisabeth dans ses couches, qui ne « sont pas fort éloignées, puisqu'elles arriveront dans « huit jours; et après que le fils qu'elle enfantera « aura été circoncis, vous retournerez à votre maison « avec votre époux Joseph. Vous me présenterez mon « serviteur Jean sitôt qu'il sera né, car il me doit « être un sacrifice fort agréable ; persévérez toujours, « ma chère, à me demander le salut éternel pour les « âmes. » En même temps sainte Élisabeth joignait ses prières à celles de la Reine de l'univers, et suppliait le Seigneur d'ordonner à sa très sainte Mère et Épouse de ne la point abandonner dans ses couches;

alors il lui fut révélé qu'elles étaient fort proches, et plusieurs autres particularités qui lui furent d'une grande consolation dans ses peines.

267. La très-pure Marie revint de son extase, et les deux mères ayant achevé leur oraison, conférèrent ensemble sur ce que les couches de sainte Élisabeth commençaient déjà de s'approcher, selon l'avis qu'elles en avaient reçu du Seigneur; dans cet entretien la sainte dit à notre Reine avec cet ardent désir qu'elle avait de son bonheur : « Dites-moi, je vous « prie, chère Maîtresse, si j'obtiendrai la faveur que « je vous ai demandée, de vous avoir près de moi au « moment de mes couches, qui sont si proches? » L'auguste Dame lui répondit : « Ma très-chère cou- « sine, le Très-Haut a exaucé nos demandes, et il a « daigné me commander d'accomplir votre souhait et « de vous servir dans cette occasion; c'est ce que je « ferai avec plaisir, attendant non-seulement que « vous accouchiez, mais aussi que votre fils soit « circoncis selon la loi, car le tout s'exécutera dans « quinze jours. » Cette résolution de la très-sainte Vierge renouvela la joie de sa cousine Élisabeth, qui, en reconnaissance d'un si grand bienfait, rendit d'humbles actions de grâces au Seigneur et à son auguste Mère. Et après s'être réjouie et consolée de ces bonnes nouvelles et de ces douces promesses, elle songea à se préparer à ses couches, et à se résoudre au départ de notre souveraine Princesse.

—

Instruction que la très-sainte Vierge me donna.

268. Ma fille, lorsque le désir de la créature naît d'une affection pieuse, et qu'il est conduit par une intention droite à de saintes fins, il ne déplaît pas au Très-Haut qu'on le lui expose, pourvu que ce soit avec soumission et avec résignation, pour exécuter ce qui lui sera le plus agréable, selon que sa divine providence en voudra disposer. Car lorsque les âmes se mettent en présence du Seigneur avec cette conformité à sa volonté, avec cette indifférence, il les regarde comme un Père plein de tendresse, et il leur accorde toujours ce qui est juste (1), ne leur refusant que ce qui ne l'est pas, ou ce qui n'est point convenable à leur véritable salut. Le désir que ma cousine Élisabeth avait de m'accompagner et de ne s'éloigner point de moi le reste de ses jours, provenait d'un saint zèle, excellent dans ses motifs; mais cela n'était pas convenable, ni conforme à ce que le Très-Haut avait déterminé relativement aux opérations, aux voyages et aux événements auxquels je m'attendais. Et bien qu'il lui refusât cette demande, elle ne déplut pas au Seigneur, puisque sa divine Majesté lui accorda ce qui ne s'opposait point aux décrets de sa sainte volonté et de sa sagesse infinie, et ce qui était pour son bien et pour celui de son fils. Le Tout-Puissant

(1) Ps. XXXIII, 16.

les enrichit tous deux, et leur départit de très-grands dons par mon intercession et en considération de l'amour que le fils et la mère me portèrent. C'est toujours un moyen très-efficace auprès de Dieu que de lui demander ce qu'on désire obtenir avec une bonne volonté, par ma médiation et en s'appuyant sur la dévotion que l'on a pour moi.

269. Toutes vos demandes et toutes vos prières, je veux que vous les offriez au nom de mon très-saint Fils et au mien; et soyez sûre, sans jamais craindre le contraire, qu'elles seront exaucées si vous les adressez avec la droite intention de ne chercher que le bon plaisir de Dieu. Regardez-moi avec une tendre affection comme votre Mère et votre asile, consacrez-vous à ma dévotion et à mon amour, et sachez, ma fille, que le désir que j'ai de votre plus grand bien m'oblige de vous enseigner le moyen le plus puissant et le plus efficace par lequel vous puissiez, avec la science de la grâce divine, obtenir de la main libérale du Seigneur de grands trésors et des faveurs considérables. Prenez garde à ne point vous en rendre indigne et à ne point les retarder par votre lâcheté et par vos méfiances. Si vous voulez que je vous aime comme ma plus chère fille, faites en sorte de m'imiter dans tout ce que j'ai pratiqué et que je vous enseigne; tâchez d'y appliquer toutes vos forces et tous vos soins, et croyez que tout ce que vous ferez pour acquérir le fruit de mes instructions sera très-bien employé.

CHAPITRE XXII

La naissance du précurseur de Jésus-Christ, et ce que notre souveraine Maîtresse y fit.

270. L'heure arriva où devait paraître l'étoile avant-courière du Soleil de justice et du jour si désiré de la loi de grâce. Il était déjà temps que le grand prophète du Très-Haut, qui surpassait tous les autres prophètes, vînt au monde pour préparer nos cœurs et nous montrer du doigt l'Agneau (1) qui devait le réparer et le sanctifier. Avant que ce bienheureux enfant sortît du sein maternel, le Seigneur lui manifesta que l'heure de sa naissance s'approchait, et qu'il allait voir le jour commun et entrer dans la carrière ouverte à tous les mortels. Le saint enfant avait le parfait usage de la raison, il était éclairé de la lumière divine et de la science infuse, que lui avait communiquées la présence du Verbe incarné; à leur clarté il vit et reconnut qu'il venait prendre port sur une terre maudite et toute couverte d'épines dangereuses (2), et mettre les pieds dans un

(1) Joan., v, 35; Luc., I, 76; VII, 26; I, 17; Joan., I, 29. — (2) Gen., III, 17.

monde rempli de piéges et parsemé d'écueils, où beaucoup faisaient naufrage et périssaient malheureusement.

271. Le sublime enfant hésitait pour ainsi dire à naître, en suspens entre cette connaissance et l'accomplissement de la loi naturelle et divine. Car d'un côté les causes naturelles avaient épuisé leur action et donné à la formation successive du corps le plus parfait développement, de sorte qu'il était naturellement forcé de naître, et il comprenait, il sentait que le sein maternel allait bientôt le congédier. D'ailleurs l'efficace de la nature était ici secondée par la volonté expresse du Seigneur qui l'appelait à la vie. D'un autre côté, il considérait les périls redoutables de la carrière dans laquelle il devait s'engager, et, partagé entre la crainte et l'obéissance, il semblait tantôt s'arrêter de frayeur, tantôt s'avancer avec zèle. Il eût voulu résister, il eût voulu obéir, et il se disait : « Où « vais-je m'exposer au hasard de perdre Dieu? Com« ment entrerai-je dans la conversation des mortels, « dont tant s'égarent et perdent, avec la raison, le « chemin de la vie. Il est vrai que je suis dans les « ténèbres, étant encore dans le sein de ma mère; « mais je m'en vais passer dans d'autres bien plus « dangereuses. Je me suis trouvé comme emprisonné « dès que j'ai reçu la lumière de la raison; mais « l'élargissement et la liberté des mortels m'affligent « davantage. Allons pourtant dans le monde, puisque « vous le voulez, Seigneur : car le mieux est toujours « de faire votre volonté. Que si ma vie et mes facultés

« peuvent, ô puissant Roi, être employées à votre « service, cela seul suffit pour me faciliter ma sortie « et pour me faire commencer avec joie la course de « mes jours. Donnez-moi, Seigneur, votre bénédic- « tion, afin que je passe dans le monde. »

272. Le précurseur de Jésus-Christ mérita par cette demande que sa divine Majesté lui renouvelât dans le moment qu'il naquit, et sa bénédiction et sa grâce. Le saint enfant en sentit l'effet : car, plein de la présence de Dieu, il comprit qu'il était envoyé pour opérer de grandes choses pour son service, et que les grâces nécessaires pour les exécuter lui étaient promises. Avant de raconter le très-heureux accouchement de sainte Élisabeth, et afin d'accorder le temps dans lequel il arriva avec le texte des sacrés évangélistes, je suis bien aise que l'on sache que la grossesse de cette admirable conception dura neuf mois moins neuf jours (1); car en vertu du miracle qui rendit féconde la mère stérile, le corps qu'elle avait conçu fut perfectionné dans cet espace de temps, et il se trouva au terme de sa naissance; et quand l'archange Gabriel dit à la sainte Vierge que sa cousine Élisabeth était dans le sixième mois de sa grossesse, il faut entendre qu'il n'était pas encore accompli, parce qu'il y manquait environ huit à neuf jours. J'ai dit aussi dans le chapitre XVI que notre divine Dame partit le quatrième jour après l'incarnation du Verbe pour aller voir sainte Élisabeth; et c'est parce que la

(1) Luc., I, 36.

chose n'arriva pas immédiatement après, que saint Luc dit que la très-pure Marie partit en ces jours pour s'en aller promptement dans les montagnes (1); et ils employèrent quatre autres jours dans leur voyage, comme nous l'avons dit au même endroit.

273. On doit aussi remarquer que quand le même évangéliste dit que la très-pure Marie demeura près de trois mois dans la maison d'Élisabeth (2), il ne leur manqua que deux à trois jours pour être accomplis; parce que le texte de l'Évangile a été en tout fort ponctuel. Et selon cette supputation, il faut nécessairement inférer que notre auguste Maîtresse ne se trouva pas seulement à la naissance de saint Jean, mais aussi à la circoncision, et à la détermination de son nom mystérieux, comme je m'en vais le dire. Car en comptant huit jours après l'incarnation du Verbe, on trouve que notre Dame et saint Joseph arrivèrent à la maison de Zacharie le 2 avril, d'après notre manière de supputer les mois solaires, et ils arrivèrent sur le soir. Ajoutant maintenant trois autres mois moins deux jours, qui commencent à courir du 3 avril, on atteint, comme terme de cette période, le 1er juillet, qui est le huitième jour de la naissance de saint Jean, et celui de la circoncision; et la très-sainte Vierge partit le lendemain matin, pour s'en retourner à Nazareth. Et bien que l'évangéliste saint Luc raconte le retour de notre Reine dans sa maison, avant l'accouchement de sainte Élisabeth (3), il n'eut

(1) Luc., I, 39. — (2) *Ibid.*, 56. — (3) *Ibid.*, 56, 57.

pas lieu avant, mais après, le texte sacré anticipant le récit du retour de la divine Marie pour achever tout ce qui la regardait, et pour poursuivre ensuite l'histoire de la naissance du précurseur sans interrompre le récit de son discours, et c'est ce qui m'a été déclaré, afin que je l'écrivisse.

274. Or, le moment si désiré de la délivrance s'approchant, sainte Élisabeth sentit que l'enfant se remuait dans son sein comme s'il se fût dressé sur ses pieds, et c'était un effet de la nature et de l'obéissance de l'enfant. Lorsque des premières douleurs peu intenses survinrent à la mère, elle fit avertir sa cousine Marie, sans oser pourtant la prier de se trouver présente à son accouchement; parce que le grand respect qu'elle avait pour sa dignité et pour l'adorable fruit qu'elle portait, lui fit croire qu'il n'était pas décent de demander cette faveur. Aussi notre auguste Reine n'alla point alors dans l'appartement de sa cousine, mais elle lui envoya les langes qu'elle avait préparés pour emmailloter le très-heureux enfant. Il naquit quelques moments après, et on le vit dans toute la perfection qu'on pouvait désirer, découvrant dans la pureté de son corps celle qui embellissait son âme : car sa naissance fut en quelque façon plus pure que celle des autres enfants. On l'emmaillota dans les langes, qui étaient déjà dignes d'une vénération singulière, étant l'ouvrage des mains de la très-sainte Vierge. Lorsque tous les arrangements eurent été pris autour de sainte Élisabeth, qui commençait à pouvoir se reposer, alors la très-sainte Vierge sortit

de son oratoire par le commandement du Seigneur, et alla voir le fils et la mère, qu'elle félicita de ses heureuses couches.

275. A la prière de sa mère, la Reine du ciel prit dans ses bras le nouveau-né, et le présenta comme une nouvelle oblation au Père éternel. Sa divine Majesté la reçut avec complaisance, comme les prémices des œuvres du Verbe incarné, et comme l'exécution de ses divins décrets. Le très-heureux enfant, rempli du Saint-Esprit, reconnut sa Reine légitime, il lui fit la révérence, qui ne fut pas seulement intérieure, mais aussi extérieure, par une petite inclination de tête, et il adora derechef le Verbe fait homme dans le sein de sa très-pure Mère, où il le découvrit alors par une lumière très-particulière. Et appréciant aussi le bienfait qu'il avait reçu entre les mortels, il fit des actes sublimes de reconnaissance, d'amour, d'humilité et de vénération à Jésus-Christ et à sa Mère vierge. La très-sainte Dame, en l'offrant au Père éternel, fit pour lui cette prière : « Seigneur d'une « majesté suprême, Père saint et puissant, recevez à « votre service les prémices de votre très-saint Fils, « mon Seigneur. C'est celui qu'il a sanctifié, et ra« cheté du pouvoir et des effets du péché et de vos « anciens ennemis. Recevez ce sacrifice du matin, « donnez-lui, avec votre sainte bénédiction, votre di« vin Esprit, afin qu'il soit fidèle dispensateur du mi« nistère auquel vous le destinez pour votre honneur « et pour celui de votre Fils unique. » La prière de notre Reine fut en tout efficace, et elle connut que sa

divine Majesté enrichissait l'enfant qu'elle avait choisi pour son précurseur, et cet heureux enfant ressentit dans son âme l'effet de tant de faveurs ineffables.

276. Pendant que la Maîtresse de l'univers tint le petit Baptiste entre ses bras, elle demeura secrètement dans une très-douce extase l'espace de quelque peu de temps; et c'est dans cet état qu'elle l'offrit, qu'elle pria pour lui, le tenant appuyé sur son sein, où le Fils unique du Père éternel et le sien devait bientôt reposer. Ce fut un privilége singulièrement étonnant du grand précurseur, qui ne fut accordé à aucun autre saint. Et l'on ne doit pas être surpris que l'ange le proclamât grand en la présence du Seigneur, puisque sa divine Majesté le visita et le sanctifia avant qu'il naquît, et qu'en naissant il fut mis sur le trône de la grâce (1). Ce saint enfant eut le bonheur de se voir le premier entre les bras qui devaient porter le Dieu fait homme lui-même, et de donner un motif à sa très-douce mère de désirer plus vivement y serrer son propre Fils et Seigneur, ce souvenir redoublant en même temps dans le cœur de notre auguste Dame de saintes affections pour son petit précurseur. Sainte Élisabeth connut ces divins mystères, parce que le Seigneur les lui manifestait, en regardant son fils miraculeux entre les bras de Celle qui lui était beaucoup plus mère qu'elle-même, puisqu'il ne devait à sainte Élisabeth que l'être naturel, et qu'il était redevable à la très-pure Marie de celui d'une grâce si excellente.

(1) Luc., I, 15.

Toutes ces merveilles faisaient une très-douce harmonie dans le cœur des deux très-heureuses mères, et du petit Baptiste, qui pénétrait aussi des mystères si profonds et si vénérables, qui exprimait la joie de son âme par toute sorte de démonstrations enfantines et par les mouvements de ses faibles membres, et qui se pressait contre notre divine Dame, dont il sollicitait les caresses et témoignait ne point vouloir se séparer. Elle le caressait, mais c'était avec tant de majesté et de retenue, qu'elle ne le baisa jamais, comme une Vierge peut d'ordinaire se le permettre envers des enfants de cet âge; car elle réservait sa très-chaste bouche pour son très-saint Fils. Elle n'arrêta pas même sa vue sur le visage du saint enfant, parce qu'elle ne regarda que la sainteté de son âme, et à peine l'aurait-elle connu par le rapport de ses yeux, si grande était la prudence et la modestie de l'incomparable Reine du ciel.

277. La naissance de Baptiste fut incontinent divulguée, comme dit saint Luc (1); tous les parents et les voisins en vinrent féliciter Zacharie et sainte Élisabeth, parce que c'était une maison riche, noble, estimée de toute la contrée, et qu'ils s'étaient acquis par leur sainteté les cœurs de tous ceux qui les connaissaient. D'ailleurs, comme on les avait vus un si long temps sans héritier par la stérilité de sainte Élisabeth, et qu'elle se trouvait dans un âge fort avancé, l'admiration et la joie que fit éprouver à tout le monde

(1) Luc., I, 58.

un fait si inattendu, furent d'autant plus grandes; on comprenait que cet enfant tenait plus du miracle que de la nature. Le saint prêtre Zacharie, toujours muet, ne pouvait exprimer ses sentiments par des paroles; car l'heure n'était pas encore arrivée où sa langue devait être déliée avec tant de mystère. Mais il manifestait la joie intérieure dont il était inondé par d'autres démonstrations, et au fond de son âme il ne cessait d'offrir des cantiques de louanges et d'actions de grâces pour le bienfait inouï qu'il commençait d'expérimenter et de reconnaître après son incrédulité. Je dirai dans le chapitre qui suit comment la parole lui fut rendue.

—

Instruction que la Reine de l'univers me donna.

278. Ma très-chère fille, ne soyez pas surprise que mon serviteur Jean appréhendât si fort d'entrer dans le monde; car les ignorants du siècle ne sauraient l'aimer autant que les sages savent l'avoir en horreur, et craindre ses dangers par la science divine et la lumière céleste qui les éclaire. Celui qui naissait pour être le précurseur de mon très-saint Fils avait l'une et l'autre dans un sublime degré, et connaissant par là le dommage que le monde fait essuyer à l'âme, il était naturel que la crainte suivît cette connaissance. Ainsi cette crainte lui servit pour entrer heureuse-

ment dans le monde; car plus on le connaît et on l'abhorre, plus sûrement on traverse ses flots agités et ses abîmes profonds. L'enfant béni commença sa course avec un tel dégoût, une telle aversion, une telle horreur pour tout ce qui est terrestre, qu'il ne donna jamais aucune trêve à cette inimitié. Il ne fit point de paix avec la chair, il ne voulut souffrir aucune de ses trompeuses flatteries, il n'abandonna point ses sens à la vanité, il ne daigna pas même la regarder, et dans cette haine qu'il avait vouée au monde et à toutes ses maximes, il donna sa vie pour la justice (1). Le citoyen de la véritable Jérusalem ne saurait s'accorder ni s'allier avec Babylone, il n'est même pas possible de s'attirer la grâce du Très-Haut, de résider dans cette sainte cité, et de nouer en même temps des rapports avec ses ennemis déclarés (2), parce que personne n'a jamais pu, personne ne peut servir deux maîtres opposés (3), ni faire que la lumière et les ténèbres se trouvent ensemble (4), et que Jésus-Christ soit d'accord avec Bélial.

279. Gardez-vous plus que du feu, ma très-chère, de ceux qui sont possédés des ténèbres et amateurs du monde (5); car la sagesse des enfants du siècle est charnelle et diabolique, et leurs voies ténébreuses mènent à la mort. Si, devant conduire quelqu'un à la véritable vie, il vous fallait pour cela sacrifier celle qui vous est naturelle, vous n'en devriez pas moins

(1) Marc., VI, 17. — (2) Jacob., IV, 4. — (3) Matth., VI, 24. — (4) II Cor., VI, 14. — (5) Rom., VIII, 7.

conserver toujours la paix de votre intérieur. Je vous destine trois lieux, afin que vous y demeuriez et que vous n'en sortiez jamais; et s'il arrive que le Seigneur vous commande de vous occuper des besoins des créatures, je veux que vous le fassiez sans perdre cet asile, comme celui qui, étant dans un château entouré d'ennemis, se trouverait obligé de paraître à la porte pour quelque affaire importante; il négocierait de ce poste ce qui serait précisément nécessaire avec tant de circonspection, qu'il songerait beaucoup plus au chemin par où il devrait s'en retourner et se mettre à couvert, qu'aux affaires du dehors, et sa prudence le mettrait toujours en garde contre l'imminence du péril. Voilà ce que vous devez faire, vous aussi, si vous voulez vivre en sûreté; car vous ne doutez pas que vous ne soyez environnée d'ennemis bien plus cruels et plus venimeux que les aspics et les basilics.

280. Les lieux de votre demeure doivent être la divinité du Très-Haut, l'humanité de mon très-saint Fils, et le secret de votre intérieur. Vous devez être dans la Divinité comme la perle dans sa nacre et le poisson dans la mer, pouvant étendre vos affections et vos désirs dans ses espaces infinis. La très-sainte humanité de mon Fils sera le mur qui vous défendra, et son cœur ouvert, la couche royale où vous reposerez sous l'ombre de sa protection (1). Votre intérieur vous donnera une joie pacifique par le témoignage de la bonne conscience, et si vous la conservez pure, elle

(1) Ps. xvi, 8.

vous facilitera le doux commerce de votre Époux (1). Afin que la retraite matérielle et corporelle vous aide en tout cela, je veux, et c'est mon bon plaisir, que vous vous la procuriez en restant dans votre tribune ou dans votre chambre, et que vous n'en sortiez que quand la vertu de l'obéissance ou l'exercice de la charité vous y obligera. Un secret que je vous découvre, c'est qu'il y a des démons choisis par Lucifer et spécialement chargés d'attendre les religieux et les religieuses quand ils sortent de leur retraite, et de les attaquer alors par toutes sortes de tentations pour tâcher de les abattre. Ceux-là n'entrent pas facilement dans les chambres, parce qu'il n'y a pas tant d'occasions de parler, de voir, et d'user mal des sens, ce en quoi ils trouvent d'ordinaire leur proie, à laquelle ils s'attachent comme des loups carnassiers. Et c'est pour ce sujet qu'ils sont enragés de voir les religieux dans la retraite et le recueillement, parce qu'ils désespèrent de les vaincre, tant qu'ils ne les surprennent point parmi les dangers de la conversation humaine.

281. En général, il est certain que les démons n'ont aucun pouvoir sur les âmes, lorsqu'elles ne s'assujettissent point à eux par le péché mortel, ou bien qu'elles ne leur donnent point entrée par le péché véniel; car le péché mortel leur donne sur celles qui le commettent comme un droit propre, dont ils usent pour les entraîner à d'autres. Quant au péché

(1) II Cor., I, 12.

véniel, comme il diminue les forces de l'âme, de même il augmente celles que l'ennemi peut déployer dans la tentation. Autant, en effet, les imperfections atténuent le mérite et retardent les progrès de la vertu sur le chemin de la perfection, autant elles animent l'adversaire. Car quand il s'aperçoit que l'âme tolère sa propre tiédeur ou s'engage légèrement dans le péril par une oisiveté imprudente et par l'oubli du tort qu'elle se fait, alors, semblable à un serpent rusé, il l'épie et la suit pour lui communiquer son mortel venin; il la pousse devant lui comme un jeune oiseau sans expérience, jusqu'à ce qu'elle tombe dans un des piéges nombreux qu'il lui a tendus.

282. Or, considérez, ma fille, avec admiration ce que vous savez là-dessus par la lumière divine, et pleurez avec une intime douleur la perte de tant d'âmes ensevelies dans ce sommeil dangereux. Elles vivent dans les ténèbres de leurs passions et de leurs inclinations dépravées, sans faire nulle réflexion sur le péril qui les menace, insensibles à leur propre mal, inconsidérées dans les occasions; bien loin de les éviter et de les craindre, elles les cherchent avec tout l'aveuglement de l'ignorance; elles suivent avec une impétuosité furieuse leurs mauvaises inclinations, qui les précipitent dans de faux plaisirs; elles ne mettent un frein ni à leurs passions ni à leurs désirs; et sans prendre garde où elles mettent les pieds, elles s'engagent dans toutes sortes de dangers et de précipices. Les ennemis sont innombrables, leur ruse diabolique et infatigable, leur vigilance continuelle,

leur haine implacable, leur activité incessante; après tout cela doit-on s'étonner si de semblables extrémités, ou, pour mieux dire, si de tant de dangers divers résultent pour les vivants tant de maux irréparables; que le nombre des insensés étant infini (1), celui des réprouvés soit sans nombre, et que le démon s'enorgueillisse de tant de triomphes que les mortels lui ménagent par leur propre et effroyable perte? Dieu vous préserve, ma fille, d'un si grand malheur! pleurez et lamentez celui de vos frères, et demandez-en le remède avec autant de ferveur qu'il vous sera possible.

CHAPITRE XXIII

Les avis que la très-sainte Vierge donne à sainte Élisabeth. — A sa demande on circoncit l'enfant, et on lui donne son nom. — Zacharie prophétise.

283. Le précurseur de Jésus-Christ étant né, le retour de l'auguste Marie à Nazareth était inévitable; et, bien que sainte Élisabeth fût trop sage et trop prudente pour ne pas se conformer à cet égard à la divine volonté, et ne pas modérer jusqu'à un certain

(1) Eccles., I, 15.

point sa douleur par cette soumission, elle souhaitait néanmoins d'adoucir en quelque façon sa solitude par les avis de la Mère de la Sagesse. Elle lui dit dans cette espérance : « Madame et Mère de mon Créateur, « je vois bien que vous vous préparez à votre départ, « et que par là je serai privée de la consolation de « votre aimable compagnie. Je vous supplie, ma très-« chère cousine, de me faire la grâce de me laisser « quelques instructions qui puissent me servir en « votre absence à diriger toutes mes actions selon « le bon plaisir du Très-Haut. Vous portez dans « votre sein virginal le Maître qui corrige les sages, « et la source de la lumière (1), et vous venez par « lui la communiquer à tous : faites part, mon « aimable Maîtresse, à votre servante de quelques-« uns de ces rayons qui éclatent dans votre très-pur « esprit, afin que le mien soit éclairé et conduit par « les droits sentiers de la justice jusqu'à ce que j'aie « le bonheur de voir le Dieu des dieux dans Sion (2). »

284. Ce discours de sainte Élisabeth causa en la très-pure Marie de la tendresse et de la compassion, et dans ces sentiments elle répondit à sa cousine en lui donnant des instructions célestes pour se conduire le reste de sa vie, qui devait se terminer dans fort peu de temps; elle l'assura aussi que le Très-Haut prendrait soin du petit Baptiste, et qu'elle-même le recommanderait à sa divine Majesté. Et quoiqu'il ne soit pas possible de raconter tout ce que notre au-

(1) Sap., VII, 15; Eccles., I, 5. — (2) Ps. XXII, 8; LXXXIII, 8.

guste Reine conseilla à sainte Élisabeth dans les très-doux entretiens qu'elle eut avec elle lorsqu'elle en prit congé, je dirai pourtant quelque chose de ce que j'en connais en la manière que je l'ai appris, ou selon que la faiblesse de mes termes me le permettra. Or, la très-pure Marie lui dit : « Ma cousine et ma très-« chère amie, le Seigneur vous a choisie pour ses « œuvres et pour ses très-hauts mystères, dont il a « daigné vous communiquer une si grande lumière, « voulant bien aussi que je vous ouvre mon cœur. « Je vous y tiens gravée pour vous présenter à sa « divine Majesté; je n'oublierai jamais les humbles « bontés que vous avez eues pour la plus inutile des « créatures, et j'espère que vous en recevrez une « grande récompense de mon très-saint Fils, mon « Seigneur.

285. « Élevez toujours votre esprit aux choses « célestes, et, vous aidant de la lumière de la grâce « que vous avez, ne perdez jamais de vue l'Être im-« muable de Dieu éternel, ni la munificence de sa « bonté infinie, qui l'a porté à tirer les hommes du « néant pour les élever à sa gloire et les enrichir de « ses dons (1). Cette obligation commune à toutes les « créatures, la miséricorde du Très-Haut nous l'a « rendue beaucoup plus étroite, quand elle nous a « poussée dans cette voie lumineuse, afin que nous « avancions toujours et que nous allions jusqu'à sup-« pléer par notre reconnaissance à la noire ingrati-

(1) Eccles., xxxii, 17.

« tude des mortels, qui les empêche toujours davan-
« tage de connaître et de glorifier leur Créateur. Et
« c'est ce que nous devons faire, en débarrassant
« notre cœur des engagements du monde, afin qu'il
« marche en pleine liberté à son heureuse fin. C'est
« pour cela, ma bonne amie, que je vous recom-
« mande beaucoup de le détourner et de l'éloigner
« de tout ce qui est terrestre, même des choses qui
« vous appartiennent, afin que, délivrée des empê-
« chements de la terre, vous éleviez votre esprit aux
« vocations divines, que vous espériez la venue du
« Seigneur, et que, quand il vous appellera, vous
« lui répondiez avec joie (1) et sans la violence dou-
« loureuse que l'âme ressent lorsqu'il faut qu'elle
« se sépare du corps, et de tout le reste qu'elle aime
« à l'excès. Maintenant que c'est le moment de souf-
« frir et d'acquérir la couronne, tâchons de la mé-
« riter et de marcher avec diligence, pour arriver à
« l'union intime de notre véritable et souverain bien.

286. « Soyez fort soigneuse d'obéir à Zacharie,
« votre mari et votre chef, de l'aimer et de le servir
« tant qu'il vivra, avec une très-grande soumission.
« Offrez continuellement votre fils miraculeux à son
« Créateur; et en lui et pour lui vous le pouvez aimer
« comme mère, car il sera un grand prophète, il
« défendra la loi et l'honneur du Très-Haut avec le
« zèle d'Élie, que sa divine Majesté lui donnera, et
« il travaillera pour l'exaltation de son saint nom (2).

(1) Luc., XII, 36. — (2) Malac., IV, 5; Luc., I, 17.

« Mon très-saint Fils, qui l'a choisi pour son pré-
« curseur et pour l'ambassadeur de sa venue et de sa
« doctrine, le protégera comme son favori, le com-
« blera des dons de sa droite, le rendra grand et
« admirable parmi les nations, et fera éclater sa
« grandeur et sa sainteté dans le monde (1).

287. « Travaillez avec un zèle ardent à faire
« craindre, honorer et révérer dans toute votre mai-
« son, dans toute votre famille, le saint nom de notre
« Dieu et Seigneur, du Dieu d'Abraham, d'Isaac et
« de Jacob. Ayez un très-grand soin de soulager les
« pauvres dans leurs nécessités, autant qu'il vous
« sera possible (2); enrichissez-les des biens tempo-
« rels que le Très-Haut vous a départis de sa main
« avec abondance, afin que vous les leur dispensiez
« avec la même libéralité, car ils leur appartiennent
« plus qu'à vous (3), puisque nous sommes tous en-
« fants du Père qui est aux cieux, auquel tout ce qui
« est créé appartient; et il n'est pas juste que le Père
« étant riche, un enfant veuille avoir et conserver le
« superflu, pendant que ses frères vivent dans la
« pauvreté et le dénûment : par cette pratique de la
« charité vous vous rendrez fort agréable au Dieu
« immortel des miséricordes. Continuez ce que vous
« faites, et exécutez ce que vous avez projeté, puisque
« Zacharie laisse la chose à votre disposition. Avec
« cette permission vous pouvez être libérale. Vous

(1) Joan., I, 7; III, 29; Luc., I, 15; Matth., XI, 9. — (2) Tob., IV, 7 et 8. — (3) II Cor., VIII, 14.

« confirmerez votre espérance par toutes les épreuves « que le Seigneur vous enverra, et dans vos rapports « avec les créatures vous serez pleine de bénignité et « de mansuétude, humble, pacifique, toujours pa- « tiente, bien que plusieurs doivent vous exercer « sans cesse et vous fournir comme la matière de « votre couronne : cette conduite répandra au fond « de votre âme une sainte allégresse. Bénissez éter- « nellement le Seigneur pour les très-hauts mystères « qu'il vous a manifestés, demandez-lui le salut des « âmes avec un amour et un zèle continuel, et priez « sa divine Majesté qu'elle me gouverne et me con- « duise, afin que je dispense dignement le sacrement « que sa bonté immense a confié à la plus humble « et à la plus pauvre de ses servantes. Envoyez « querir mon époux, qui me remmènera. Et préparez « cependant toutes choses pour la circoncision de « votre fils, qui doit être appelé Jean, parce que « c'est le nom que le Très-Haut lui a donné, et c'est « le décret de sa volonté immuable (1). »

288. Ce discours, accompagné de plusieurs autres paroles de vie éternelle que la très-sainte Vierge dit à sainte Élisabeth, produisit dans son cœur des effets si divins, quelle resta quelques instants muette et subjuguée par la force de l'esprit qui l'enseignait, l'illuminait et ravissait toutes ses pensées et tous ses sentiments sur les hauteurs d'une doctrine si céleste : car le Très-Haut se servait des paroles de sa très-pure

(1) Luc., I, 13.

Mère, comme d'un instrument animé, pour vivifier et renouveler le cœur de sa servante. Et, après qu'elle fut revenue à elle-même et qu'elle eut modéré ses larmes, elle dit à la Vierge sacrée : « Madame et « Reine de tout ce qui est créé, la douleur et la con- « solation que j'éprouve me réduisent également au « silence. Entendez les paroles qui se forment au plus « intime de mon cœur, et que je ne saurais en déga- « ger. Mes sentiments vous diront ce que ma langue « est impuissante à exprimer. Je m'en rapporte au « Tout-Puissant pour le retour qu'exigent toutes vos « faveurs : car c'est lui qui récompense de ce qui est « donné à des pauvres tels que nous. Je vous de- « mande seulement que, comme vous êtes en toutes « choses ma protectrice et la cause de mon bien, vous « m'obteniez la grâce et les forces nécessaires pour « pratiquer vos leçons, et pour supporter la privation « de votre douce compagnie; car ma douleur est « excessive. »

289. Ensuite l'on se disposa pour la circoncision du petit Baptiste, parce que le temps déterminé par la loi s'approchait (1). Beaucoup de parents et amis de cette sainte famille s'assemblèrent donc dans la maison de Zacharie, conformément à l'usage des Juifs (surtout parmi les nobles); ils se mirent à conférer sur le nom qu'on donnerait à l'enfant. Car, en règle générale, ils attachaient une grande importance au choix du nom qu'il convenait de donner aux enfants,

(1) Luc., I, 59.

et prenaient à cet égard des précautions vraiment minutieuses; et le cas qui se présentait était tout à fait extraordinaire, tant à cause de la qualité de Zacharie et de sainte Élisabeth que parce que chacun admirait la merveille de la grossesse et de l'enfantement d'une mère vieille et stérile : on y pressentait quelque grand mystère. Zacharie était muet, ainsi il fallut que sa femme sainte Élisabeth présidât dans cette assemblée : et, outre qu'on avait pour elle un très-grand respect et une estime toute particulière, elle était si renouvelée et si rehaussée en sainteté depuis la visite de la Reine du ciel, sa fréquente conversation et la connaissance de ses mystères, que tous ceux qui la virent s'aperçurent de ce changement : parce qu'on remarquait même jusque sur son visage une espèce de splendeur qui la rendait en même temps et vénérable et admirable; c'était la réverbération des rayons de la sainteté près de laquelle il lui était donné de vivre.

290. La divine Marie se trouva présente à cette assemblée, parce que sainte Élisabeth la pria instamment de s'y rendre, et surmonta toutes ses résistances en se servant d'une espèce de commandement fort respectueux et fort humble. La grande Reine obéit; mais ce fut après avoir obtenu du Très-Haut qu'il ne la ferait point connaître, et qu'il ne manifesterait aucune chose de ses bienfaits cachés par où elle pût être honorée. Le désir de la très-humble entre les humbles fut accompli. Et comme les gens du monde laissent dans l'humilité ceux qui ne se distinguent pas du commun par un extérieur éclatant, il n'y eut per-

sonne qui fît à elle aucune attention particulière, excepté sainte Élisabeth : elle fut la seule qui la traita avec une vénération intérieure et extérieure, reconnaissant que c'était sous sa direction que se déciderait la grande affaire dont on s'occupait. Il arriva ensuite ce qui est raconté dans l'Évangile de saint Luc (1), que quelques-uns voulaient nommer l'enfant Zacharie, du nom de son père. Mais la prudente mère, assistée de la très-sainte Maîtresse, dit : « Mon fils sera appelé *Jean*. » Les parents lui répondirent qu'il n'y avait aucun de sa famille qui portât ce nom : en quoi l'on peut remarquer qu'on a toujours fait une grande estime des noms des plus illustres prédécesseurs, afin qu'en les portant on les imitât en quelque chose. Sainte Élisabeth persista à dire que son fils devait être nommé *Jean*.

291. Quoique Zacharie fût muet, les parents souhaitèrent qu'il leur fît connaître dans cette occasion son sentiment par quelque signe, et, s'étant fait donner une plume, il écrivit ces mots : *Son nom est Jean* (2). A l'instant où il les écrivait, la très-pure Marie, usant du pouvoir de Reine que Dieu lui avait donné sur les choses naturelles et créées, commanda à la langue de Zacharie de se délier et de bénir le Seigneur, parce que le moment était venu. A cet ordre divin le saint se trouva libre, et il commença de parler, jetant, comme dit l'Évangile, dans l'admiration et dans la crainte tous ceux qui étaient présents (3).

(1) Luc., I, 59, 60, 61. — (2) *Ibid.*, 62, 63. — (3) *Ibid.*, 64, 65.

Et quoiqu'il soit vrai que l'archange Gabriel dit à Zacharie, comme on le voit dans le même Évangile, qu'à cause de son incrédulité il demeurerait muet, jusqu'à ce que ce qu'il lui annonçait fût accompli (1), cela n'est pas néanmoins contraire à ce que je dis ici; car lorsque le Seigneur révèle quelque décret de sa divine volonté, bien qu'il soit efficace et absolu, il ne déclare pourtant pas toujours les moyens par lesquels il le doit exécuter, comme il les prévoit dans sa science infinie : ainsi l'ange déclara à Zacharie qu'il deviendrait muet en punition de son incrédulité; mais il ne lui dit point qu'il serait guéri par l'intercession de la sainte Vierge, quoique le Seigneur l'eût prévu et déterminé de la sorte.

292. Or, comme la voix de l'auguste Marie servit d'instrument pour sanctifier le petit Baptiste et sa mère Élisabeth, de même son ordre secret et sa prière furent le puissant ressort qui rendit le mouvement à la langue de Zacharie, lorsque, plein du Saint-Esprit, il s'écria d'une voix prophétique :

« Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, de ce « qu'il est venu visiter et racheter son peuple,

« Et qu'il nous a suscité un puissant Sauveur dans « la maison de son serviteur David ;

« Ainsi qu'il l'avait promis par la bouche de ses « saints prophètes qui ont vécu dans les siècles « passés,

« Pour nous délivrer de la puissance de nos enne-

(1) Luc., I, 20.

« mis et de la main de tous ceux qui nous haïssent,
« Afin d'exercer sa miséricorde envers nos pères,
« et de se souvenir de sa sainte alliance :
« Selon le serment qu'il avait fait à notre père
« Abraham de se donner à nous,
« Pour que, délivrés de la main de nos ennemis,
« nous le servions sans crainte,
« Marchant devant lui dans la sainteté et dans la
« justice tous les jours de notre vie.
« Et vous, petit enfant, vous serez appelé le pro-
« phète du Très-Haut, car vous irez devant la face
« du Seigneur afin de préparer ses voies,
« En donnant la connaissance du salut à son peuple,
« afin qu'il reçoive la rémission de ses péchés;
« Par les entrailles de la miséricorde de notre
« Dieu, qui ont porté le Soleil levant à nous visiter
« d'en haut,
« Pour éclairer ceux qui demeurent dans les ténè-
« bres et dans l'ombre de la mort, et pour conduire
« nos pas dans le chemin de la paix (1). »

293. Zacharie fit dans ce divin cantique un abrégé des très-hauts mystères de la divinité, de l'humanité et de la rédemption du Christ, dont les anciens prophètes avaient parlé avec plus d'étendue; il renferma en peu de mots plusieurs sublimes et divins secrets, et il les pénétra par l'abondance de la grâce, qui éclaira son esprit et transporta son âme de ferveur en présence de tous ceux qui assistaient à la circonci-

(1) Luc., I, 68-79.

sion de son fils; car tous furent témoins du miracle qui lui fit recouvrer l'usage de la parole et prophétiser en même temps des mystères si divins, qu'il ne m'est pas possible d'en donner toute l'intelligence que le saint prêtre en eut.

294. Il dit : *Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël* (1), dans la connaissance qu'il avait que le Très-Haut, pouvant par un seul acte de sa volonté, ou par une seule parole, racheter son peuple et lui donner le salut éternel, ne se servit pourtant pas de sa seule puissance, mais aussi de sa bonté et de sa miséricorde infinie, le Fils du Père éternel descendant pour visiter ce peuple et pour faire l'office de frère en la nature humaine, de maître par sa doctrine et par ses exemples, et de rédempteur par sa vie, par sa passion, et par la mort de la croix. Zacharie connut alors l'union des deux natures en la personne du Verbe, et il vit par une lumière surnaturelle ce grand mystère réalisé dans le sein virginal de la très-pure Marie (2). Il découvrit aussi l'exaltation de l'humanité du Verbe et la gloire du triomphe que Jésus-Christ, Dieu et homme, devait remporter en donnant le salut éternel au genre humain, selon les divines promesses que son père David en avait reçues (3); et que ces mêmes promesses avaient été faites au monde par les oracles des prophètes depuis son commencement et le principe de son existence; car dès la création, dès

(1) Luc., I, 68. — (2) *Ibid.*, 69. — (3) II Reg., VII, 12; Ps. CXXXI, 11, 70.

la formation primitive du monde, Dieu fit avancer, pour ainsi dire, la nature et la grâce pour y préparer sa venue, dirigeant toutes ses œuvres vers cette heureuse fin, à partir de la formation d'Adam.

295. Il comprit comment le Très-Haut voulut que nous obtinssions par ces moyens la grâce et la vie éternelle, que nos ennemis ont perdues par leur orgueil et leur désobéissance obstinée, lorsqu'ils furent précipités dans les profonds abîmes, et que les siéges qui leur étaient destinés s'ils eussent été obéissants, fussent réservés pour ceux qui le seraient parmi les mortels (1). Que dès lors l'ancien serpent tourna contre ceux-ci la haine qu'il avait conçue contre Dieu lui-même (2), dans l'entendement duquel nous étions déjà renfermés et prédestinés à l'être par sa sainte et éternelle volonté; et que nos premiers parents Adam et Ève étant déchus de son amitié et de sa grâce, il leur tendit la main, les mit dans un état d'espérance, et ne les abandonna point comme les anges rebelles (3); mais pour assurer leurs descendants de la miséricorde dont il voulait user envers eux, il fit entendre les oracles prophétiques et appropria les figures que l'Ancien Testament renferme, et que sa divine Majesté devait confirmer et accomplir dans le Nouveau par la venue du Rédempteur. Et afin que cette espérance reposât sur un fondement inébranlable (4), le Seigneur confirma par le serment

(1) Luc., I, 71. — (2) Apoc., XII, 17. — (3) Luc., I, 71; Sap., X, 2. — (4) Luc., I, 72.

la promesse qu'il fit à Abraham de le constituer le père de son peuple et de la foi (1), pour qu'assurés d'un bienfait si admirable et si inouï, comme l'était celui de nous promettre et de nous donner son propre Fils fait homme, et la liberté des enfants d'adoption (2) en laquelle nous étions régénérés par lui-même, nous servissions sa divine Majesté sans crainte de nos ennemis, qui étaient déjà abattus et vaincus par notre Rédempteur.

296. Et pour nous apprendre comment le Verbe éternel nous a mis à même, par sa venue, de servir le Très-Haut avec liberté (3), il dit aussi que ce fut par la justice et par la sainteté qu'il renouvela le monde, et qu'il fonda sa nouvelle loi de grâce pour tous les jours du siècle présent et pour tous ceux de chacun des enfants de l'Église, où ils doivent vivre dans la sainteté et dans la justice (4); et c'est ainsi que tous vivraient, si tous faisaient les efforts dont ils sont capables. Puis Zacharie discerna en son fils Jean le principe de l'exécution de tant de mystères que la divine lumière lui découvrait; c'est pourquoi, se tournant vers lui, il l'en félicita, et lui prédit sa dignité, sa sainteté et son ministère, disant : Et vous, mon fils, vous serez appelé le prophète du Très-Haut; car vous irez devant la face du Seigneur (qui est sa divinité), préparant ses voies (5) par la lumière que vous donnerez à son peuple sur la venue

(1) Gen., XXII, 16 et 18. — (2) Luc., I, 73; Gal., IV, 5. — (3) Luc., I, 74. — (4) *Ibid.*, 75. — (5) *Ibid.*, 76.

de son Rédempteur, afin que par votre prédication les Juifs aient connaissance de leur salut éternel (1), qui est notre Seigneur Jésus-Christ, le Messie promis; qu'ils le reçoivent en s'y disposant par le baptême de la pénitence et la rémission des péchés (2), et qu'ils sachent qu'il vient pardonner les leurs et ceux de tout le monde (3); car les entrailles de sa miséricorde l'ont porté à tout cela (4), et c'est par elle, et non par nos mérites, qu'il a daigné nous visiter (5), en descendant du sein de son Père éternel et en naissant parmi nous pour éclairer ceux qui, ignorant la vérité depuis tant de siècles, ont été et sont comme ensevelis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort éternelle, et pour conduire leurs pas et les nôtres dans le chemin de la véritable paix que nous attendons (6).

297. Zacharie connut tous ces mystères par la divine révélation d'une manière plus complète et plus approfondie, et il les comprit dans sa prophétie. Quelques-uns même de ceux qui l'entendirent furent aussi éclairés par les rayons de la lumière du Très-Haut, pour pressentir que le temps du Messie et de l'accomplissement des anciens oracles était déjà venu. Et tout émerveillés à la vue de tant de nouveaux prodiges, ils disaient : « Quel sera donc cet enfant envers qui la main du Seigneur se montre si puissante et si admirable (7)? » Le petit Baptiste fut circoncis, et on

(1) Luc., I, 77. — (2) Marc., I, 4. — (3) Joan., I, 29. — (4) Luc., I, 78. — (5) Tit., III, 5. — (6) Luc., I, 79. — (7) *Ibid.*, 66.

l'appela Jean; son père et sa mère concoururent miraculeusement à son nom : ils se conformèrent à toutes les prescriptions de la loi, et le bruit de toutes ces merveilles se répandit dans les montagnes de Judée (1).

298. Reine et Maîtresse de l'univers, ravie de ces œuvres merveilleuses que le bras du Tout-Puissant opéra par votre entremise en vos serviteurs Élisabeth, Jean et Zacharie, je considère les différentes conduites que la divine Providence et votre rare discrétion y eurent. Car votre très-douce voix fut l'instrument dont le Saint-Esprit se servit pour sanctifier pleinement, par une opération secrète, le fils et la mère; et pour faire parler et illuminer Zacharie, vous n'employâtes qu'une prière et un commandement intérieur, et toute l'assemblée fut témoin de ce bienfait éclatant, et de la grâce que le Seigneur faisait au saint prêtre. J'ignore la raison de ces prodiges, et je représente mon ignorance à votre bonté maternelle, afin que vous m'enseigniez comme ma Maîtresse.

—

Réponse et instruction que la très-sainte Vierge me donna.

299. Ma fille, c'est pour deux raisons que les divins effets que mon très-saint Fils opéra par mon organe

(1) Luc., I, 65.

en saint Jean et en sa mère Élisabeth, ne furent pas manifestes comme ceux qu'éprouva Zacharie. L'une est que ma servante Élisabeth s'étant déjà exprimée en termes si clairs lorsqu'elle me glorifia avec le Verbe incarné dans mon sein, il ne fallait pas que ni le mystère ni ma dignité fussent alors découverts avec plus d'éclat, parce que la venue du Messie devait être manifestée par d'autres moyens plus convenables. L'autre raison fut que tous les cœurs n'étaient pas disposés, comme celui d'Élisabeth, à recevoir une semence si précieuse et si nouvelle; ils n'eussent pas même aperçu des mystères si relevés avec la vénération qui leur était due. Il était d'ailleurs plus à propos que le prêtre Zacharie fût, à cause de sa dignité, chargé de manifester ce qu'il était opportun; on devait naturellement recevoir de lui les premières communications de la lumière avec plus de respect qu'on n'eût fait de sainte Élisabeth se trouvant en la présence de son mari; et ce qu'elle dit fut réservé pour être divulgué en son temps. Et quoique les paroles du Seigneur portent avec elles la force et l'efficace nécessaire pour s'insinuer, néanmoins dans cette occasion, l'organe du prêtre était un moyen plus doux et plus convenable, tant pour les ignorants que pour ceux qui étaient peu versés dans les mystères divins.

300. Il fallait aussi honorer et mettre en crédit la dignité du sacerdoce, dont le Très-Haut fait une si grande estime, que, s'il trouve chez ceux qui en sont revêtus les dispositions convenables, il ne manque jamais de les élever et de leur communiquer son

esprit, afin que le monde les vénère comme ses élus et ses oints ; outre que les merveilles du Seigneur ne courent pas chez eux le même risque d'être compromises, avec quelque éclat qu'elles se produisent au dehors. Que s'ils répondaient à leur dignité, ils agiraient parmi les autres créatures comme des séraphins et apparaîtraient comme des anges. On découvrirait une rayonnante majesté sur leur visage, comme sur celui de Moïse quand il sortit de la présence du Seigneur (1). Au moins ils doivent converser avec les autres hommes d'une telle façon, qu'ils s'attirent leur respect après qu'ils les auront portés à honorer leur Créateur. Je veux, ma chère fille, que vous sachiez que le Très-Haut est maintenant fort indigné contre le monde, parmi tant de péchés qui s'y commettent en particulier, à cause de ceux dont se rendent coupables en cette matière les prêtres aussi bien que les laïques : les prêtres, parce que, oubliant l'éminence de leur dignité, ils l'outragent eux-mêmes en se rendant méprisables par leurs mauvais exemples et leurs scandales, et en négligeant tout à fait leur sanctification ; les laïques, parce que leur conduite est téméraire et irrévérencieuse à l'égard des oints, qui malgré leurs imperfections et leurs habitudes répréhensibles, doivent toujours être honorés et respectés comme tenant sur la terre la place de Jésus-Christ mon très-saint Fils.

301. Je n'agis point à l'égard de Zacharie comme

(1) Exod., xxxiv, 29.

j'avais fait à l'égard de sainte Élisabeth, à cause de cette vénération qui était due à sa dignité. Car bien que le Très-Haut voulût que je fusse le canal ou l'instrument par lequel leur serait communiqué son divin esprit ; néanmoins je montrai dans le salut que je fis à Élisabeth une espèce de supériorité, afin de commander au péché originel que son fils avait ; et dès lors il lui devait être pardonné par le moyen de mes paroles, qui devaient remplir le fils et la mère du Saint-Esprit. Et comme je n'avais point contracté le péché originel, attendu que j'en fus exempte, je pus en cette occasion exercer sur lui un plein empire, en le dominant du haut du triomphe que le Très-Haut, en m'en préservant, m'avait fait remporter sur lui, et non comme une esclave semblable à tous les enfants d'Adam qui ont péché en lui (1). Or, pour délivrer Jean de cette servitude et de ces chaînes du péché, le Seigneur voulut que je commandasse comme celle qui ne lui avait jamais été soumise. Je ne saluai point Zacharie avec ces marques d'autorité, mais je priai pour lui, témoignant à sa personne les égards et la vénération qu'exigeaient sa dignité et ma modestie. Et quoique le commandement que je fis à sa langue de se délier ne fût que mental, je ne l'aurais pas fait à cause du respect que je portais au prêtre, si le Très-Haut ne me l'eût ordonné, en me faisant aussi connaître que l'imperfection et l'infirmité qui le rendaient muet, amoindrissaient ses bonnes dispositions ;

(1) Gen., III, 5 ; Rom., V, 12.

car un prêtre doit avoir la libre jouissance de toutes ses facultés pour servir et louer le Seigneur. Dans une autre occasion je m'étendrai davantage sur le respect que l'on doit porter aux prêtres ; ainsi ce que je viens de vous dire suffit pour répondre à votre doute.

302. L'instruction que je vous donne maintenant est que vous tâchiez d'être enseignée dans le chemin de la vertu et de la vie éternelle par toutes les personnes que vous fréquenterez, soit qu'elles vous soient supérieures, soit qu'elles vous soient inférieures. Et demandant à toutes, avec la prudence qui vous doit toujours accompagner, qu'elles vous redressent et vous conduisent, vous imiterez ce que ma servante Élisabeth fit principalement envers moi, car le Seigneur fait bien souvent consister la bonne direction des âmes en cette humilité, et par elle il les conduit au véritable but, et il leur envoie sa divine lumière ; il en sera de même à votre égard si vous agissez avec une discrétion sincère et avec un zèle ardent de la vertu. Tâchez aussi de rejeter bien loin toutes les flatteries des créatures, et de vous éloigner des conversations où vous les pouvez entendre, parce que l'enchantement qu'elles produisent obscurcit la lumière et pervertit le sens de l'intelligence crédule (1). Et le Seigneur est si jaloux des âmes qu'il aime tendrement, qu'à l'instant il se retire si elles reçoivent les louanges humaines et se plaisent à leurs douceurs,

(1) Sap., IV, 12.

parce qu'elles se rendent indignes de ses faveurs par cette légèreté. Il n'est pas possible qu'une âme jouisse à la fois des adulations du monde et des caresses du Très-Haut, qui sont véritables, saintes, pures, sérieuses, qui humilient, purifient, apaisent et illuminent le cœur, tandis qu'au contraire les caresses et les flatteries des créatures sont vaines, inconstantes, trompeuses, impures et mensongères, comme sortant de la bouche de ceux qui sont accoutumés à mentir, et tout ce qui est mensonge est œuvre de l'ennemi (1).

303. Votre Époux, ma très-chère fille, ne veut pas que vos oreilles s'appliquent à ouïr des discours faux et terrestres, ni que les flatteries du monde les infectent et les souillent; ainsi je veux que vous les teniez fermées à toutes ces tromperies empoisonnées, par une forte résolution de ne leur donner aucun accès. Que si votre Seigneur et Maître se plaît à faire entendre à votre cœur des paroles de vie éternelle, il est juste que pour être prête à ses divins épanchements et attentive à son amour, vous vous rendiez insensible, sourde et muette à tout ce qui est terrestre, et que toutes les douceurs passagères et vaines vous soient un tourment et une mort. Sachez que vous lui avez de très-grandes obligations, et que tout l'enfer ensemble, se prévalant de la facilité de votre naturel, veut le pervertir, afin que vous l'ayez doux envers les créatures, et ingrat envers Dieu. Faites

(1) Joan., VIII, 44.

tous vos efforts pour résister en la foi de votre divin Maître et de votre Époux bien-aimé (1).

CHAPITRE XXIV

La très-sainte Vierge prend congé de la famille de Zacharie pour retourner à Nazareth.

304. Saint Joseph ayant été averti par ordre de sainte Élisabeth, partit de Nazareth pour aller prendre l'auguste Marie, son épouse, et la ramener dans sa maison. Et étant arrivé en celle de Zacharie, où on l'attendait, il y fut accueilli par la pieuse famille avec un respect extraordinaire, car le saint prêtre savait alors que le grand patriarche était le dépositaire des mystères et des trésors du ciel qu'il n'avait pas encore découverts. La très-sainte Vierge le reçut avec les humbles démonstrations d'une joie contenue, et, s'agenouillant à ses pieds, elle lui demanda sa bénédiction, selon sa coutume, et le pria de lui pardonner si elle avait manqué de le servir durant les trois mois ou environ qu'elle avait consacrés à sa cousine Élisabeth. Et, quoique en cela notre Reine n'eût commis aucune faute ni imperfection, mais qu'elle eût au contraire

(1) I Petr., v, 9.

accompli la volonté divine, tout à fait au gré et suivant le bon plaisir du Seigneur lui-même et avec le consentement de son époux, néanmoins elle voulut par cette humble et tendre déférence le dédommager des consolations dont elle l'avait privé par son absence. Le saint lui répondit que sa présence lui faisait oublier toutes les peines que son éloignement lui avait causées. Et après qu'ils eurent pris quelques jours de repos, ils fixèrent celui de leur départ.

306. Ensuite notre Princesse prit congé de Zacharie, qui, déjà éclairé de la lumière du Seigneur, dont il reconnaissait en Marie la Mère Vierge, lui parla avec la plus profonde vénération, comme au sanctuaire vivant de la divinité et de l'humanité du Verbe éternel. « Illustre Dame, lui dit-il, louez et bénissez « éternellement votre Créateur, qui a daigné, par sa « miséricorde infinie, vous choisir entre toutes les « créatures pour être sa Mère et l'unique dépositaire « de ses plus grands biens et de ses plus sublimes « mystères : souvenez-vous de votre serviteur, et « priez notre Dieu de me retirer de ce lieu d'exil pour « me conduire à la tranquille possession du véritable « bien que nous espérons; faites que je puisse, par « votre intercession, mériter de voir sa divine face, « qui est la gloire des saints. Souvenez-vous aussi, « Madame, de ma famille, singulièrement de mon fils, « et priez le Très-Haut pour votre peuple. »

L'auguste Dame se mit à genoux devant le prêtre, et lui demanda avec une profonde humilité sa bénédiction. Zacharie s'excusait de la donner, et suppliait

Marie de lui accorder plutôt elle-même la sienne. Mais personne ne pouvait vaincre en humilité celle qui était Maîtresse et Mère de cette vertu aussi bien que de toute la sainteté : ainsi elle obligea le prêtre à la bénir, et il le fit, poussé par l'inspiration divine. Et, se servant des paroles de la sacrée Écriture, il lui dit : « Que la droite du Tout-Puissant et du véritable « Dieu vous assiste toujours et vous garde de tout « mal (1); qu'il vous accorde la grâce de sa protec- « tion efficace; qu'il vous donne en abondance le pain « et le vin, la rosée du ciel et la graisse de la terre; « que les peuples vous servent et que les tribus vous « adorent (2), parce que vous êtes le tabernacle de « Dieu (3) : vous serez Maîtresse de vos frères, et les « enfants de votre mère se prosterneront en votre « présence (4). Celui qui vous exaltera et vous bénira « sera exalté et comblé de bénédictions : et celui qui « ne vous bénira et ne vous louera pas sera maudit. « Que toutes les nations connaissent en vous le Très- « Haut, et que le nom du grand Dieu de Jacob soit « glorifié par vous (5). »

307. En reconnaissance de cette bénédiction prophétique, l'auguste Marie baisa la main de Zacharie, et le pria de lui pardonner les embarras qu'elle pouvait avoir causés dans sa maison. Le saint vieillard fut fort attendri de cet adieu, et des discours de la plus pure et de la plus aimable des créatures : il garda

(1) Ps. cxx, 5, 7. — (2) Gen., xxvii, 28, 29. — (3) Eccles., xxiv, 12. — (4) Gen., xxvii, 29. — (5) Judith., xiii, 31.

toujours dans son cœur le secret des mystères qui lui avaient été révélés en la présence de la très-sainte Vierge. Une fois seulement, comme il se trouvait au milieu des prêtres, qui se réunissaient ordinairement dans le temple, et qui le félicitaient de la naissance de son fils et du recouvrement de la parole, mû par la force de son esprit et répondant au sujet que l'on traitait, il dit : « Je crois d'une foi infaillible que le Très-« Haut nous a visités, nous envoyant au monde le « Messie promis qui doit racheter son peuple. » Mais il n'en dit pas davantage sur ce qu'il savait du mystère. Néanmoins le saint prêtre Siméon, qui était présent, ayant ouï ces paroles, fut saisi d'un vif enthousiasme, et s'écria dans ses transports : « Ne permettez pas, « Seigneur d'Israël, que votre serviteur sorte de cette « vallée de misères sans voir le Sauveur et le Restau-« rateur de votre peuple. » C'est à ce vœu qu'il fit plus tard allusion par les paroles qu'il proféra dans le Temple (1), lorsque, comme nous le dirons plus loin, il prit dans ses bras l'Enfant-Dieu quand il y fut présenté. Et dès ce jour-là, le désir ardent qu'il avait de voir le Verbe incarné s'enflamma de plus en plus.

308. Notre Princesse ayant laissé Zacharie baigné de larmes et tout ému de tendresse, alla prendre congé de sa cousine Élisabeth : douée, comme femme, d'un cœur plus sensible, parente, amie ayant joui tant de jours de la douce conversation de la Mère de la grâce, et ayant obtenu par son intercession tant de faveurs

(1) Luc., II, 28-33.

de la main du Seigneur, elle était sur le point de s'évanouir de douleur, en pensant qu'elle allait être séparée de la cause de tant de biens reçus, privée de sa présence, dépouillée de l'espérance d'en recevoir beaucoup d'autres. Le cœur de la sainte se brisait au moment de ce dernier adieu de la Maîtresse de l'univers, qu'elle aimait plus que sa propre vie, et elle lui découvrait le fond de son âme beaucoup plus par ses larmes et ses sanglots que par ses paroles; car elle était incapable de s'exprimer. La sérénissime Reine, toujours maîtresse d'elle-même, inaccessible à tous les mouvements des passions naturelles, s'adressant à sainte Élisabeth, lui dit avec une douce sévérité : « Ma « très-chère cousine, ne vous affligez pas si fort de « mon départ, puisque la charité du Très-Haut, en « laquelle je vous aime véritablement, ne connaît ni « séparation ni distance de temps et de lieu. Je vous « regarde et je vous aurai présente en sa divine Ma- « jesté, et vous me trouverez toujours en elle. Le « temps pendant lequel nos corps peuvent être éloi- « gnés est fort court (1), puisque si courts sont les « jours de la vie humaine; et, en remportant par le « secours de la divine grâce la victoire sur nos enne- « mis, nous nous verrons bientôt, et nous jouirons « éternellement l'une de l'autre dans la Jérusalem « céleste, où il n'y a ni douleurs, ni larmes, ni sépa- « ration (2). En attendant cet heureux temps, ma « très-chère, vous trouverez en Dieu toute sorte de

(1) Job., XIV, 5. — (2) Apoc., XXI, 4.

« bien, et vous me trouverez et me verrez en lui; je « souhaite qu'il fasse sa demeure dans votre cœur et « qu'il vous console. » Pour arrêter les pleurs d'Élisabeth, notre très-prudente Reine ne prolongea pas davantage cet entretien, et, se mettant à genoux, elle lui demanda sa bénédiction et pardon des peines qu'elle pouvait lui avoir occasionnées par son séjour. Elle insista jusqu'à ce que sainte Élisabeth eût cédé à ses désirs; celle-ci, à son tour, sollicita la bénédiction de notre divine Dame, qui la lui donna, pour ne point lui refuser cette consolation.

309. Notre auguste Maîtresse alla voir aussi le petit Baptiste, et, le recevant entre ses bras, elle le couvrit de bénédictions efficaces et mystérieuses. L'enfant miraculeux, par un privilége divin, parla à la Vierge, quoiqu'à voix basse et d'une manière en rapport avec son âge. « Vous êtes Mère de Dieu, lui dit-il, et Reine « de tout ce qui est créé; vous êtes la dépositaire du « trésor inestimable du ciel, l'asile et la protectrice « de votre petit serviteur; donnez-moi votre béné-« diction, et favorisez-moi toujours de votre inter-« cession et de votre grâce. » Il baisa trois fois la main de notre Reine; il adora dans son sein virginal le Verbe humanisé, lui demanda sa bénédiction et sa grâce, et s'offrit à son service avec une très-profonde vénération. L'Enfant-Dieu regarda favorablement et avec bienveillance son précurseur. La bienheureuse Vierge-Mère voyait et contemplait ce doux spectacle. Elle procédait et agissait en toute chose avec plénitude de science divine, donnant à chacun de ces grands

mystères toute la vénération et toute l'estime qu'il demandait : car elle avait de très-hautes idées de la sagesse de Dieu et de ses œuvres (1).

310. Toute la maison de Zacharie resta sanctifiée de la présence de la très-chaste Marie et du Verbe incarné dans son sein, édifiée par son exemple, instruite par ses leçons et ses entretiens, ravie de sa modestie et de l'incomparable douceur de ses manières. Et ayant captivé les cœurs de tous les membres de cette heureuse famille, elle les laissa remplis des dons célestes, qu'elle leur mérita, et obtint de son très-saint Fils. Son saint époux Joseph s'attira toute la vénération de Zacharie, d'Élisabeth et du petit Baptiste, qui connurent sa dignité avant qu'elle fût révélée à lui-même. Et après que l'heureux patriarche eut pris congé de tous, joyeux d'avoir son trésor (quoiqu'il n'en pénétrât pas entièrement la valeur), il partit pour Nazareth. Je dirai dans le chapitre suivant ce qui arriva dans le voyage. Mais avant de l'entreprendre, la très-sainte Vierge demanda à genoux la bénédiction à son époux, selon qu'elle avait coutume de faire dans de semblables rencontres, et après qu'elle l'eut reçue ils se mirent en chemin.

(1) II Machab., II, 9.

—

Instruction que notre auguste Reine me donna.

311. Ma fille, l'âme bienheureuse que Dieu choisit pour lui faire part de ses caresses et pour l'élever à une haute perfection doit toujours avoir le cœur préparé et tranquille (1), pour y laisser opérer sa divine Majesté sans résistance, selon qu'elle juge à propos, et de son côté elle doit concourir avec promptitude à l'exécution de ses desseins. C'est ce que je fis quand le Très-Haut m'ordonna de sortir de ma maison et de m'arracher à mon aimable retraite pour aller rendre visite à ma servante Élisabeth; c'est ce que je fis encore quand il me prescrivit de la quitter. J'exécutai l'un et l'autre avec une joyeuse promptitude, et, quoique j'eusse reçu d'Élisabeth et de toute sa famille tous les bienfaits et toutes les marques d'amour et de bienveillance que vous avez appris, néanmoins, au milieu de toutes les obligations que je leur avais, du moment où je connus la volonté du Seigneur, je mis de côté toutes mes affections personnelles, ne donnant plus à la charité et à la compassion que ce qui était compatible avec l'obéissance empressée que je devais au divin commandement, à toutes mes propres affections, et je n'en témoignai que ce qui pouvait s'accorder avec la charité et avec la compassion.

312. Ma très-chère fille, avec quelle ardeur ne

(1) Eccles., II, 20.

tâcheriez-vous pas d'acquérir cette véritable et parfaite résignation, si vous en appréciiez entièrement la valeur, si vous saviez combien elle est agréable aux yeux du Seigneur, et utile et profitable à l'âme! Appliquez-vous donc à la pratiquer à mon imitation, ainsi que je vous y pousse et vous y convie si souvent. Ce qui empêche le plus de parvenir à ce degré de perfection, ce sont les inclinations ou les attachements particuliers aux choses de la terre : car ils infectent l'âme d'une indignité qui ne permet pas au Seigneur de la choisir pour ses délices et de lui manifester sa volonté. Et s'il arrive qu'elle la connaisse, l'amour qu'elle porte aux créatures la retient; et, par cette attache, elle n'est pas capable de cette promptitude et de cette joie avec laquelle elle doit obéir au bon plaisir de son Seigneur. Parez à ce danger, ma fille, et ne donnez entrée dans votre cœur à aucune affection particulière : car je souhaite que vous soyez fort parfaite et fort savante en l'art de l'amour divin, et que votre obéissance soit angélique et votre amour séraphique. Je veux que vous soyez telle dans toutes vos actions, puisque mon amour vous y oblige, puisque la science et la lumière que vous recevez vous enseignent à le devenir.

313. Je ne prétends pas vous dire par là d'être insensible, car cela est naturellement impossible à la créature; mais je veux vous engager, quand il vous arrivera quelque chose de fâcheux ou qu'il vous manquera ce qui pourrait vous paraître utile, ou nécessaire, ou désirable, à vous abandonner alors entièrement au

Seigneur avec une indifférence joyeuse, et à lui offrir un sacrifice de louange en reconnaissance de ce que sa sainte volonté s'accomplit à votre égard. Et si vous ne considérez que son bon plaisir, convaincue que tout le reste est passager, il vous deviendra facile de vous vaincre promptement vous-même, et vous profiterez de toutes les occasions qui se présenteront de vous humilier sous le pouvoir de la main du Seigneur (1). Je vous recommande aussi de m'imiter dans le respect et dans la vénération dus aux prêtres, et de leur demander toujours la bénédiction avant de leur parler ou de prendre congé d'eux ; vous pratiquerez la même chose envers le Très-Haut, avant que de commencer le moindre travail. Présentez-vous toujours avec une humble soumission devant vos supérieurs. Si les femmes qui viennent vous demander conseil sont mariées, avertissez-les d'être obéissantes à leurs maris, dociles, pacifiques dans leurs familles, retirées dans leurs maisons, et soigneuses à s'acquitter de toutes leurs obligations (2). Mais qu'elles prennent garde aussi de trop se plonger dans les affaires, sous prétexte de nécessité, parce qu'elles y doivent beaucoup plus réussir par la bonté et par la libéralité du Très-Haut que par leur trop grande industrie. Les divers événements parmi lesquels je me suis trouvée vous fourniront à cet égard une leçon, un véritable exemple : ma vie entière est un modèle dont les âmes doivent se servir pour arriver à la perfection qu'exigent tous les états ;

(1) I Petr., v, 6. — (2) Tit., II, 5.

c'est pourquoi je ne vous donne point d'instruction pour chacun.

CHAPITRE XXV

La très-pure Marie retourne à Nazareth.

314. Pour retourner de la ville de Juda à celle de Nazareth, notre grande Reine, ce tabernacle animé du Dieu vivant, traversa en partant les montagnes de Judée, accompagnée de son très-fidèle époux Joseph. Et quoique les évangélistes ne parlent point de la célérité avec laquelle elle exécuta ce voyage, comme saint Luc l'a fait du premier (1), à cause du mystère particulier que renfermait cette hâte, elle ne laissa pourtant pas que d'effectuer son retour à Nazareth avec la même diligence, à cause des événements qui l'attendaient dans sa maison. Et nous pouvons dire que tous les voyages de cette divine Dame furent une démonstration mystique de ses progrès spirituels et intérieurs; parce qu'elle était le véritable tabernacle du Seigneur, qui ne s'arrêtait et ne se reposait jamais dans la pérégrination de la vie mortelle (2); passant

(1) Luc., I, 39. — (2) I Paral., XVII, 5.

au contraire chaque jour d'un état fort relevé de sagesse et de grâce à un autre plus sublime, elle avançait toujours, voyageuse toujours sans égale sur ce chemin de la terre promise, et elle portait constamment avec elle le véritable propitiatoire (1), où elle nous procurait continuellement le salut éternel par les accroissements de ses dons et de ses faveurs.

315. Notre grande Reine et saint Joseph firent le trajet en quatre jours, comme lors du voyage que j'ai raconté au chapitre XVIe. Quant à la manière de voyager et aux divins entretiens auxquels ils se livrèrent durant leur route, les choses se passèrent de même; il n'est donc pas nécessaire d'en rapporter ici les détails. Dans les luttes d'humilité qui s'élevaient souvent entre eux, la sainte Vierge l'emportait toujours, excepté dans les cas où son saint époux interposait son autorité; car la plus grande humilité consistait à se soumettre à l'obéissance. Mais comme elle était déjà enceinte de trois mois, elle marchait avec plus de précaution. Ce n'est pas que son fardeau lui parût lourd et gênant; elle éprouvait au contraire, à le porter, un sentiment de bonheur délicieux. Mais l'attentive et prudente mère prenait un grand soin de son trésor, parce qu'elle le regardait avec les accroissements naturels que le très-saint corps de son Fils recevait chaque jour dans son sein virginal. Nonobstant cette facilité et cette légèreté de sa grossesse, les difficultés du chemin et la

(1) Num., VII, 89.

chaleur la fatiguaient parfois; parce que, pour avoir le moyen de souffrir, elle ne se servait point des priviléges de Reine et de Maîtresse des créatures, et que, loin d'éviter ce qui lui pouvait être pénible, elle donnait lieu aux incommodités et à la lassitude, afin d'être en toutes choses Maîtresse de la perfection et conforme à son très-saint Fils.

316. Comme sa divine grossesse était, en ce qui regarde la nature, si parfaite, et sa constitution à la fois si délicate et si excellente, qu'il n'y eût en sa personne rien de défectueux, son état se trahissait naturellement par des signes extérieurs, et la plus discrète des épouses s'apercevait bien qu'il serait impossible de les cacher longtemps à son très-chaste et très-fidèle époux. Dans cette pensée, elle se mettait à le regarder avec plus de tendresse et de compassion, à cause des angoisses dont il devait être bientôt assailli, et dont elle aurait souhaité le délivrer, si elle avait su que tel eût été le bon plaisir divin. Mais le Seigneur ne dissipa point ses inquiétudes à cet égard, parce qu'il conduisait la chose par les moyens les plus convenables à sa gloire, et au mérite de saint Joseph et de sa Mère Vierge. Néanmoins notre auguste Dame priait intérieurement la Majesté divine de prévenir le cœur du saint époux par la patience et par la sagesse dont il avait besoin, et de l'assister de sa grâce, afin que dans les circonstances qu'elle prévoyait, il ne fît rien qui ne lui fût agréable; car elle jugeait toujours qu'il éprouverait une profonde douleur en la voyant enceinte.

317. La Maîtresse de l'univers fit, en retournant à Nazareth, plusieurs œuvres admirables, mais toujours à l'ombre et d'une manière secrète. Ils arrivèrent en un lieu assez peu éloigné de Jérusalem, et la même nuit, des gens d'un autre petit village vinrent loger dans la maison où ils étaient; ces gens allaient à la sainte cité, et y menaient une jeune femme malade, pour lui chercher quelque remède, comme dans une localité plus populeuse et plus importante. Et quoiqu'ils sussent qu'elle était fort malade, ils ignoraient pourtant la nature et la cause de ses douleurs. Cette femme avait été fort vertueuse; mais l'ennemi commun, connaissant son caractère et ses progrès dans la vertu, s'acharna contre elle, comme il fait toujours contre ceux qui sont amis de Dieu, et il la persécuta si fort qu'il la fit tomber dans quelques péchés, et pour la précipiter d'un abîme dans un autre, il la tenta par de fausses illusions de désespoir et par une douleur excessive de son propre déshonneur; et lui ayant troublé l'esprit, ce dragon trouva le moyen d'entrer dans cette femme affligée et de la posséder avec plusieurs autres démons. J'ai déjà dit dans la première partie que le dragon infernal conçut une grande colère contre toutes les femmes vertueuses, depuis qu'il vit dans le ciel cette femme revêtue du soleil, de laquelle les autres qui la suivent forment la famille, comme on peut l'inférer du chapitre XII[e] de l'Apocalypse; et par suite de cette haine, il s'enorgueillissait hautement de la possession du corps et de l'âme de cette pauvre femme, et il la traitait en tyran féroce.

318. Aussitôt que notre Princesse la vit à l'hôtellerie, elle connut le mal que tous ignoraient, et mue de sa miséricorde maternelle, elle pria son très-saint Fils de lui donner la santé de l'âme et du corps. Et sachant que la volonté divine penchait à la clémence, elle usa de son pouvoir de Reine, pour commander aux démons de sortir à l'instant de cette femme, de la laisser libre, sans la tourmenter jamais plus, et de rentrer dans les profonds abîmes, comme dans leur légitime et propre demeure. Notre grande Reine ne se servit point de paroles pour intimer cet ordre, mais elle le donna mentalement, de manière que les esprits immondes pussent le comprendre; et il fut si efficace et si puissant, qu'aussitôt Lucifer et ses compagnons sortirent de ce corps, et furent précipités dans les ténèbres infernales. L'heureuse femme se trouva délivrée et fort surprise d'un cas si extraordinaire; mais dans cet étonnement, elle tourna son cœur vers notre très-pure et très-sainte Dame. Elle la regarda avec une vénération et une tendresse singulière, et par cette vue, elle reçut deux autres bienfaits : l'un, que son âme fut pénétrée d'une intime douleur de ses péchés; l'autre, qu'elle fut affranchie des mauvais effets qu'avaient produits et débarrassée des vestiges qu'avaient laissés dans son corps ces injustes possesseurs, dans le temps qu'elle avait été soumise à leur empire. Elle reconnut que cette divine étrangère qu'elle avait eu le bonheur de rencontrer, avait beaucoup contribué au bienfait qu'elle sentait avoir reçu du Ciel. Elle lui parla, et notre Reine lui répondant au cœur,

l'exhorta par de sages avis à la persévérance, et même elle la lui mérita pour l'avenir. Les parents qui l'accompagnaient connurent aussi le miracle, mais ils l'attribuèrent à la promesse qu'ils avait faite de la mener au temple de Jérusalem, et qu'ils allaient accomplir en y portant quelques offrandes. C'est ce qu'ils firent en louant le Seigneur, mais en ignorant l'instrument dont il s'était servi pour un tel bienfait.

319. Grands furent le trouble et la colère dont Lucifer fut saisi en se voyant chassé de cette femme et précipité par le seul commandement de la très-chaste Marie; tout stupéfait, il disait avec une furieuse indignation : « Quelle est cette femmelette qui nous commande et qui nous opprime avec tant de force? Quelle nouveauté est celle-ci, et comment est-ce que mon orgueil la souffre? Il faut que nous prenions tous garde à cela, et que nous travaillions à l'écraser. » Et comme je dois m'étendre davantage sur ce sujet dans le chapitre qui suit, je le quitte maintenant pour revenir à nos divins voyageurs, qui arrivèrent dans une autre hôtellerie dont le maître était d'un très-mauvais naturel et d'une vie fort déréglée. Par une première grâce qui devait être le principe du bonheur de cet homme, Dieu voulut qu'il accueillît l'auguste Marie et son époux Joseph avec des sentiments de bienveillance et des marques d'intérêt. Il leur montra plus de courtoisie et leur rendit plus de services qu'il n'avait accoutumé de faire aux autres étrangers. Et afin que la récompense surpassât le bienfait, notre grande Reine, qui connut l'état dé-

pravé de la conscience de son hôte, pria pour lui, et lui laissa le fruit de cette prière pour le paiement de son bon accueil; de sorte qu'elle lui procura la justification de son âme, l'amendement de sa vie, et l'augmentation de ses biens. En effet, Dieu fit prospérer son établissement dans la suite, pour les petits services qu'il avait rendus aux saints voyageurs. La Mère de la grâce opéra beaucoup d'autres merveilles dans ce voyage; car il sortait d'elle comme des effluves divins (1), au moyen desquels elle sanctifiait toutes les âmes. Enfin ils arrivèrent à Nazareth, où la Princesse du ciel nettoya sa maison, assistée de ses saints anges, qui, émulateurs de son humilité et jaloux de lui témoigner leur zèle et leur vénération, la secondaient toujours et l'aidaient dans les plus basses occupations. Saint Joseph s'occupait à son travail ordinaire pour la subsistance de notre Reine, et elle ne frustrait point l'espérance de son époux. Elle se ceignait d'une nouvelle force pour les mystères qu'elle attendait; elle portait la main à de grandes choses (2), et dans le secret de son âme elle jouissait de la vue continuelle du trésor renfermé dans son sein, et puisait dans cette vue des faveurs, des délices et des consolations ineffables. Elle acquérait d'incomparables mérites, et se rendait extraordinairement agréable au Seigneur.

(1) Cant., IV, 13. — (2) Prov., XXXI, 11, 17, 19.

Instruction que la Reine du ciel me donna.

320. Ma fille, les âmes fidèles qui connaissent Dieu par la lumière de la foi et qui sont filles de l'Église, ne devraient point faire de différence de temps, ni de lieux, ni d'occupations pour pratiquer cette vertu comme celles qui leur sont infuses avec elle. En effet, Dieu est présent en toutes choses, il remplit toutes choses de son Être infini (1), et il n'y a point de lieu, il n'y a point d'occasion où la foi ne se trouve pour l'adorer et le reconnaître en esprit et en vérité (2). Et comme la création par où l'âme reçoit le premier être est suivie de la conservation, comme la vie suppose le jeu continu de la respiration, aussi bien que de la nutrition et de la croissance, jusqu'au complet développement des organes, de même la créature raisonnable, une fois régénérée par la foi et par la grâce, devrait, loin de jamais interrompre l'accroissement de sa vie spirituelle, constamment produire en tout temps et en tout lieu des œuvres de salut par la foi, l'espérance et l'amour. Mais, oublieux et négligents qu'ils sont, les hommes, et surtout les enfants de l'Église, rendent tout à fait stérile cette vie de la foi, car ils la laissent mourir en perdant la charité (3). Voilà ceux qui, suivant l'expression de David (4), ont reçu en vain une âme nouvelle,

(1) Jerem., XXIII, 24. — (2) Joan., IV, 22 et 23. — (3) Jacob., II, 26. — (4) Ps. XXIII, 4.



puisqu'ils ne s'en servent non plus que s'ils ne l'avaient point reçue.

321. Je veux, ma très-chère fille, qu'il n'y ait pas dans votre vie spirituelle plus d'intermittence qu'il n'y en a dans votre vie naturelle. Vous devez, usant des dons du Très-Haut, agir toujours par la vie de la grâce, dans la prière, dans la charité, dans la louange, dans la foi, dans l'espérance, dans l'adoration du Seigneur, en esprit et en vérité, sans différence de temps, ni d'occupations, ni de lieux (1); car il est présent en toutes choses, et il veut être aimé et servi de toutes les créatures raisonnables. C'est pourquoi je vous ordonne de prier pour les âmes avec une vive foi et une ferme espérance, quand elles s'adresseront à vous, coupables de cet oubli ou d'autres fautes, et affligées par le démon; que si le Seigneur ne fait pas toujours avec éclat ce que vous souhaitez et ce qu'elles demandent, il le fera secrètement, et vous acquerrez le mérite de lui avoir plu, en travaillant comme une fille et une épouse fidèle. Et si vous agissez en tout comme il l'exige, je vous assure qu'il vous accordera, dans l'intérêt des âmes, beaucoup de privilèges d'épouse. Considérez ce que je faisais quand je voyais les âmes dans la disgrâce du Seigneur, remarquez le soin et le zèle avec lesquels je travaillais au bien de toutes, et surtout de quelques-unes. Si vous voulez m'imiter et me plaire, quand le Très-Haut vous découvrira l'état de certaines âmes,

(1) Joan., IV, 23.

ou qu'elles-mêmes vous le déclareront, ne manquez pas de travailler et de prier pour elles; reprenez-les avec prudence, humilité et douceur; car le Tout-Puissant ne veut pas que vous fassiez du bruit, ni que votre activité produise au dehors des effets éclatants; il veut qu'ils soient cachés : et en cela il se conforme à votre timidité naturelle et à vos désirs, et en même temps il adopte pour vous le parti le plus sûr. Et quoique vous deviez prier pour toutes les âmes, vous prierez avec plus d'ardeur pour celles auxquelles vous saurez que Dieu veut surtout que vous vous intéressiez.

CHAPITRE XXVI

Les démons tiennent un conciliabule dans l'enfer contre la très-pure Marie.

322. J'ai dit au paragraphe 130 du chapitre XIe, qu'au moment où s'opéra le mystère ineffable de l'incarnation, Lucifer et tous les autres esprits rebelles sentirent la vertu du bras du Tout-Puissant, qui les précipita dans le plus profond des abîmes. Ils y furent abattus quelques jours, jusqu'à ce que le même Seigneur, par sa providence admirable, leur permit de

se relever de cet abattement dont ils ignoraient la cause. Or, après s'être redressé, le grand dragon s'avança vers le monde, pour reconnaître, en parcourant toute la terre, s'il était survenu quelque chose de nouveau à quoi il pût attribuer le coup imprévu qui l'avait frappé, lui et tous ses ministres. Le superbe prince des ténèbres ne voulut point confier cette recherche à ses seuls compagnons; mais il se mit lui-même en campagne avec eux, et explorant le monde entier avec autant de ruse que de méchanceté, il alla s'enquérant partout, guettant de toutes parts les faits pour tâcher de découvrir ce qu'il brûlait de savoir. Il employa trois mois à cette ardente recherche; au bout de ce temps il dut retourner dans l'enfer, aussi ignorant de la vérité qu'il en était sorti, parce que le moment n'était pas encore venu pour lui de pénétrer des mystères aussi divins, sa malignité étant si ténébreuse, qu'il ne devait pas jouir de leurs effets admirables, ni en glorifier et bénir son Créateur comme nous, qui devions participer aux fruits de la rédemption.

323. L'ennemi de Dieu se trouvait toujours plus confus et tourmenté, sans savoir à quoi attribuer son nouveau malheur : ce qui fut cause qu'il convoqua toutes les troupes infernales, sans excepter aucun démon, pour délibérer sur ce cas. Et ayant pris la première place dans ce conciliabule, il leur tint ce discours : « Vous savez bien, mes sujets, avec quelle ardeur j'ai travaillé à me venger de Dieu, en faisant tout pour détruire sa puissance, depuis qu'il nous a

dépouillés de la nôtre et bannis de notre maison. Et quoique je ne puisse point l'atteindre lui-même, je n'ai point perdu un instant, je n'ai point négligé une occasion pour attaquer les hommes, qu'il aime, et pour les réduire sous mon empire (1); j'ai peuplé par mes forces et par mes soins mon royaume, et j'ai un grand nombre de nations qui me suivent et qui m'obéissent (2); je gagne tous les jours une quantité innombrable d'âmes que j'éloigne de la connaissance de Dieu et de l'obéissance qu'elles lui doivent, afin qu'elles ne parviennent point à jouir de ce que nous avons perdu; je prétends au contraire les entraîner dans les supplices éternels que nous endurons, puisqu'elles ont suivi ma doctrine et mes traces, et j'assouvirai sur elles la haine que j'ai conçue contre leur Créateur. Mais tout cela me paraît peu de chose, et je suis encore tout étourdi de la nouvelle secousse que nous avons ressentie; car depuis que nous avons été chassés du ciel, il ne nous était rien arrivé de semblable, et jamais nous n'avions été frappés, terrassés d'une manière aussi violente : je reconnais que ce coup a singulièrement ébranlé mes forces comme les vôtres. Un effet aussi insolite, aussi extraordinaire, ne peut s'expliquer que par une cause nouvelle, et le sentiment de notre faiblesse me fait vivement craindre la ruine de notre empire.

324. « Cette affaire demande une nouvelle attention, ma fureur persiste, et l'ardeur de la vengeance

(1) Job., XLI, 25. — (2) Luc., IV, 6.

me dévore toujours. J'ai quitté l'abîme, j'ai parcouru toute la terre, j'en ai examiné avec un très-grand soin tous les habitants, et je n'ai trouvé aucune chose notable. J'ai observé et persécuté toutes les femmes vertueuses et parfaites appartenant à la race de l'ennemie implacable que nous avons connue dans le ciel, pour tâcher de la rencontrer parmi elles; mais aucun indice ne me marque qu'elle soit née, car je n'en vois aucune avec les qualités que me paraît devoir réunir la femme appelée à être la Mère du Messie. Une fille que je craignais à cause de ses grandes vertus, et que je persécutai dans le Temple, est maintenant mariée: ainsi elle ne peut être celle que nous cherchons, car Isaïe a dit qu'elle doit être vierge (1). Néanmoins je la crains et je la déteste, car étant si vertueuse, il pourrait bien arriver que d'elle naquît la Mère du Messie ou quelque grand prophète; il ne m'a pas été possible de me l'assujettir jusqu'à présent en aucune chose, et je pénètre moins dans la conduite de sa vie que dans celle des autres. Elle m'a toujours résisté avec une fermeté invincible; je la perds facilement de vue, et quand je pense à elle, je ne puis m'en approcher autant que de ses compagnes. Je ne parviens point à discerner si cette difficulté et cet oubli proviennent d'une cause mystérieuse, ou s'ils résultent du mépris même que je fais d'une simple femmelette. Mais j'y prendrai bien garde à l'avenir, car elle nous a commandé en deux occasions récentes où

(1) Isa., VII, 14.

nous n'avons pu résister à son empire, ni à l'énergie souveraine avec laquelle elle nous a privés de la possession que nous avions des personnes dont elle nous a chassés. Cela est digne de toute notre attention, et cette créature mérite mon indignation par cela seul qu'elle a opéré dans ces occasions. C'est pourquoi je jure de la persécuter et de la dompter, et pour cette entreprise je demande le concours de toutes vos forces, de toute votre malice; car celui qui se signalera dans cette victoire que je me promets de remporter, recevra de ma grande puissance des récompenses considérables. »

325. Toute la populace infernale, après avoir écouté attentivement Lucifer, loua et approuva ses intentions; elle lui dit de ne pas craindre que cette femme compromît ses succès ou ternît ses triomphes, puisque son pouvoir était si grand, qu'il avait assujetti à son empire le monde presque entier (1). Les démons convinrent ensuite des moyens qu'ils prendraient pour persécuter la très-chaste Marie, comme femme distinguée par ses vertus et par une sainteté singulière, et non point comme Mère du Verbe incarné; car, comme je l'ai dit, ils ignoraient alors le mystère caché. Après qu'ils eurent pris cette résolution, notre divine Princesse eut à soutenir un long combat contre Lucifer et ses ministres d'iniquité, afin qu'elle pût écraser d'autant plus souvent la tête à ce dragon infernal (2). Et quoique dans le cours

(1) Ephes., II, 2; Joan., XIV, 30. — (2) Gen., III, 15.

de la vie de cette Vierge puissante, ç'ait été là une grande et mémorable bataille, elle en livra une plus grande encore au prince des ténèbres, lorsqu'elle resta sur la terre après l'ascension de son très-saint Fils. Je parlerai de celle-ci dans la troisième partie de cette divine histoire, à laquelle on me l'a fait rapporter, car elle fut fort mystérieuse, attendu qu'à cette époque Lucifer connaissait la Mère de Dieu; saint Jean en a fait mention au XII[e] chapitre de l'Apocalypse, comme je le dirai en son lieu.

326. La providence du Très-Haut fut admirable dans la dispensation des mystères incompréhensibles de l'incarnation, et elle l'est maintenant dans le gouvernement de l'Église catholique. Et il est sûr qu'il fallait que cette forte et douce Providence cachât plusieurs choses aux démons qu'il n'était pas à propos qu'ils sussent, tant parce qu'ils sont indignes de connaître les mystères sacrés, que parce que à l'égard de ces ennemis, la puissance divine doit se manifester avec plus d'éclat que les autres attributs, afin de les accabler de tout son poids. En outre, grâce à leur ignorance des œuvres que Dieu leur cache, l'économie de l'Église et l'exécution de tous les mystères que Dieu y opère, se déroulent sur un plan plus doux; c'est une barrière contre laquelle viennent se briser tous les efforts du démon furieux, pour les choses que la Majesté divine veut soustraire à ses attaques. Sans doute elle peut et pourrait toujours le dompter et le retenir; mais le Seigneur dispense toutes choses en la manière qui convient le mieux

à sa bonté infinie. C'est pour cette raison que le Très-Haut cacha à ces esprits rebelles la dignité de l'auguste Marie, le miracle de sa grossesse, son intégrité virginale avant et après l'enfantement, et en lui donnant un époux, il tenait cela dans un plus grand secret. Ils ne connurent non plus la divinité de notre Seigneur Jésus-Christ avec certitude qu'à l'heure de sa mort; et dès lors ils découvrirent plusieurs mystères de la rédemption sur lesquels ils s'étaient mépris et aveuglés; car, s'ils eussent connu auparavant cet adorable Seigneur, ils eussent plutôt tâché d'empêcher sa mort, comme le dit l'Apôtre (1), qu'excité les Juifs à lui en infliger une aussi cruelle, ainsi que je le rapporterai en son lieu. Ils auraient prétendu détourner la rédemption, et publier eux-mêmes devant le monde qu'il était le Christ vrai Dieu; et c'est pour cela que quand saint Pierre le reconnut et le confessa pour tel, il lui ordonna à lui et aux autres apôtres, de n'en rien dire à personne (2). Et bien que les démons se doutassent que le Sauveur fût le Messie, et qu'ils l'appelassent même Fils du Très-Haut, à cause des miracles qu'il faisait et de ce qu'il les chassait des corps, comme le raconte saint Luc (3), sa divine Majesté ne permettait pourtant pas qu'ils dissent avec une ferme assurance ce qu'ils pensaient; car, en voyant notre Seigneur Jésus-Christ pauvre, méprisé et outragé, les doutes qu'ils

(1) I Cor., II, 8. — (2) Matth., XVI, 20. — (3) Luc., VIII, 28; IV, 34.

avaient se dissipaient aussitôt; c'est qu'aveuglés par leur orgueil démesuré, ils ne purent jamais pénétrer le mystère de l'humilité du Sauveur.

327. Or, comme Lucifer ne connaissait point en la très-pure Marie la dignité de Mère de Dieu lorsqu'il lui prépara la terrible persécution que l'on verra bientôt, il lui en fit depuis subir une beaucoup plus cruelle, sachant qui elle était. Car s'il eût su, dans la circonstance dont je vais parler, que c'était celle qu'il avait vue dans le ciel revêtue du Soleil (1), et celle qui lui devait écraser la tête (2), il eût été pris d'un tel accès de fureur et de rage, qu'il se fût transformé en un feu comparable à celui de la foudre. Que si en la regardant seulement comme une femme sainte et parfaite, les démons conçurent tous contre elle une si grande indignation, il est certain que s'ils eussent connu son excellence, ils eussent, dans la limite de leur pouvoir, bouleversé la nature entière pour mieux la persécuter et même pour l'exterminer. Mais comme le dragon et ses complices ignoraient d'un côté le mystère caché de notre divine Dame, et que d'un autre ils découvraient en elle une vertu si puissante et une sainteté si sublime; dans la confusion où toutes ces choses les mettaient, ils allaient tâtonnant et se perdant en conjectures; ils se demandaient les uns aux autres quelle pouvait être cette femme contre laquelle ils reconnaissaient que tous leurs efforts étaient si impuissants, et si ce n'était point par hasard

(1) Apoc., XII, 1. — (2) Gen., III, 15.

celle qui devait occuper le rang le plus éminent entre les simples créatures?

328. Certains répondaient qu'il n'était pas possible que cette femme fût la Mère du Messie que les fidèles attendaient, parce que, outre qu'elle était mariée, son mari et elle étaient fort pauvres, fort humbles et fort peu connus dans le monde; qu'ils ne se distinguaient point par des miracles, et qu'ils ne se faisaient ni estimer ni craindre des hommes. Et comme Lucifer et ses ministres étaient si superbes, ils ne pouvaient se persuader qu'un mépris aussi souverain de soi-même et une humilité aussi rare fussent compatibles avec la grandeur et la dignité de Mère de Dieu, et leur chef s'imaginait que le Tout-Puissant, étant d'une nature infiniment supérieure à la sienne, ne choisirait pas une condition qui lui avait tant déplu à lui-même. Enfin il fut trompé par sa présomption même et par son fol orgueil, c'est-à-dire par les vices les plus propres, par les ténèbres qu'ils répandent, à aveugler l'entendement et à précipiter la volonté. C'est pour cette raison que Salomon dit que leur propre malice les avait aveuglés (1) de telle sorte qu'ils ne comprissent point que le Verbe éternel devait choisir de pareils moyens afin d'abattre la hautaine arrogance du dragon, dont les pensées étaient beaucoup plus éloignées des jugements du Très-Haut que le ciel n'est distant de la terre (2); car il croyait que Dieu descendrait sur la terre, pour la combattre, dans

(1) Sap., II, 21 — (2) Isa., LV, 9.

un grand appareil et une pompe éclatante, humiliant d'une main puissante les superbes, les princes et les monarques, dont le démon avait enflé le cœur, comme on le vit chez tant de rois qui régnèrent avant la venue de notre Seigneur Jésus-Christ, hommes si pleins d'orgueil et de présomption, qu'ils paraissaient avoir perdu le sens commun et la connaissance de leur condition mortelle et de leur origine terrestre. Lucifer mesurait tout cela suivant ses idées, et il lui semblait que Dieu dût agir dans cette vue avec la même fureur et les mêmes procédés avec lesquels l'ennemi attaque les œuvres du Seigneur.

329. Mais sa divine Majesté, qui est la sagesse infinie, fit tout le contraire de ce que Lucifer croyait : car pour le vaincre elle ne vint pas seulement avec sa toute-puissance, mais elle se servit aussi de l'humilité, de la douceur, de l'obéissance et de la pauvreté, qui sont les armes de sa milice, et non pas du faste et de l'ostentation de la vanité mondaine, qui s'appuie sur les richesses de la terre (1). Elle vint dans l'obscurité et sans aucun éclat sensible; elle choisit une Mère pauvre, et elle vint mépriser tout ce que le monde estime, et enseigner la science de la vie par la doctrine et par l'exemple; de sorte que le démon se trouva trompé et vaincu par les moyens qui l'humiliaient et le tourmentaient le plus.

330. Dans l'ignorance de tous ces mystères, Lucifer employa quelques jours à étudier et à reconnaître

(1) II Cor., x, 4.

le naturel de l'auguste Marie, son tempérament, ses démarches, ses inclinations, la juste mesure, la tranquillité et l'égalité d'âme qu'elle apportait dans toutes ses actions; car ces choses ne lui étaient point cachées. Et ayant trouvé que tout en elle était si parfait, que, malgré la douceur de son caractère, elle lui présentait comme un mur impénétrable, il consulta de nouveau les démons et leur exposa la difficulté qu'il voyait à pouvoir tenter cette femme, sans dissimuler que l'entreprise était extrêmement ardue. Tous dressèrent leurs batteries, et se préparèrent à l'attaquer de concert par toutes sortes de tentations formidables. Je dirai dans les chapitres suivants comment ils s'y prirent, et j'y raconterai le glorieux triomphe que notre invincible Reine remporta sur tous ces ennemis, et toutes les malices dont ils se servirent contre elle.

—

Instruction que la très-sainte Vierge me donna.

331. Ma fille, je désire que vous preniez bien garde à ne vous laisser pas posséder de l'ignorance et des ténèbres qui aveuglent ordinairement les mortels, en leur faisant oublier leur salut éternel, et en les empêchant de considérer les périls où ils sont exposés parmi les tentations dont les démons les entourent de toutes parts pour les perdre. Les hommes dorment,

s'amusent et s'oublient, comme s'ils n'avaient point d'ennemis forts et vigilants à combattre. Cette effroyable négligence tire son origine de deux causes : la première, c'est que les hommes sont tellement livrés aux choses terrestres, animales et sensibles, qu'ils ne savent plus sentir d'autres blessures que celles qui atteignent leurs sens physiques (1), comme s'il n'y avait rien de vulnérable au dedans d'eux-mêmes; la seconde, c'est que les princes des ténèbres sont invisibles et inaccessibles à nos organes; et comme les hommes charnels ne les touchent, ni ne les voient, ni ne les sentent, ils ne songent point à les craindre (2). Et pourtant c'est pour cela même qu'ils devraient se tenir beaucoup plus sur leurs gardes : car les ennemis invisibles sont plus perfides, plus habiles à porter leurs coups à l'improviste, et par conséquent le danger est d'autant plus certain qu'il est moins apparent, et les blessures d'autant plus mortelles, qu'elles sont moins sensibles, moins perceptibles et moins extérieures.

332. Écoutez, ma fille, les vérités les plus importantes pour la vie véritable, pour la vie éternelle. Soyez attentive à mes conseils, recevez mes avis et conformez-vous à mes leçons : car si vous vous laissez aller à la négligence, je ne vous dirai plus rien. Or, considérez ce que vous n'avez pas assez remarqué jusqu'à présent dans le caractère de ces ennemis, et sachez que parmi les anges comme parmi les hommes,

(1) I Cor., II, 14. — (2) Ephes., II, 12.

aucune intelligence ni aucune langue ne sauraient exprimer la haine forcenée que Lucifer et ses satellites ont conçue contre les mortels, parce qu'ils sont les images de Dieu lui-même et qu'ils sont capables d'en jouir éternellement. Il n'y a que le Seigneur qui puisse sonder les abîmes d'iniquité et de méchanceté creusés par l'orgueil dans cet être rebelle au saint nom qu'il a refusé d'adorer. Que si de son bras puissant il ne tenait pas ces ennemis terrassés, en un clin d'œil ils détruiraient le monde, ils mutileraient tous les hommes et déchireraient leurs chairs avec plus de férocité que des lions affamés, des dragons et des bêtes fauves. Mais le benin père des miséricordes arrête et réprime leur fureur, et garde ses pauvres petits enfants dans ses bras, afin qu'ils ne tombent point sous la dent de ces loups infernaux.

333. Considérez donc maintenant, avec toute l'attention qu'il vous sera possible, si l'on peut concevoir quelque chose d'aussi douloureux, d'aussi lamentable que de voir tant d'hommes plongés dans l'aveuglement et oublieux d'un tel péril, abandonner volontairement l'asile que leur ouvre le Très-Haut, les uns par légèreté, par des motifs frivoles, en vue d'un plaisir qui passe en un moment; les autres par négligence, d'autres encore à cause de leurs appétits désordonnés, pour se livrer tous entre les mains cruelles de tant d'impies et furieux ennemis, qui se promettent d'exercer leur rage sur leurs victimes, non une heure, un jour, un mois ou un an, mais éternellement, par des tourments qu'on ne saurait ni comprendre ni

exprimer. Tremblez, ma fille, et contemplez avec stupéfaction cette horrible, cette effroyable folie des mortels impénitents et des fidèles eux-mêmes, qui, connaissant tout cela par la foi, ont tellement perdu la raison, et se laissent, comme des insensés, au milieu de la lumière que leur fournit la foi catholique et véritable dont ils font profession, aveugler par le démon à un tel point, qu'ils ne voient ni ne connaissent plus le péril, et qu'ils ne savent point l'éviter.

334. Et afin que vous le craigniez davantage et que vous vous gardiez d'y tomber, vous devez faire réflexion que ce dragon vous épie depuis l'heure que vous fûtes créée et que vous naquîtes; qu'il rôde nuit et jour autour de vous, sans se reposer jamais, pour saisir l'occasion où vous lui donnerez prise, et qu'il observe vos inclinations naturelles et même les faveurs que vous avez reçues du Seigneur pour vous attaquer avec vos propres armes. Il complote votre perte avec les autres démons, et il promet des récompenses à ceux qui y travailleront avec plus d'ardeur; et c'est pour ce sujet qu'ils pèsent vos actions avec une grande exactitude, qu'ils mesurent vos pas, et que tous s'emploient à vous tendre des piéges dans tout ce que vous entreprenez. Je veux que vous considériez toutes ces vérités en Dieu, où vous en connaîtrez la portée; mesurez-les ensuite avec les données que vous fournit l'expérience, et vous verrez, en les examinant ainsi, s'il est raisonnable que vous vous endormiez au milieu de tant de dangers. Et quoique cette vigilance soit importante pour tous les vivants, elle vous est plus

nécessaire qu'à qui que ce soit, pour des raisons particulières; et, bien que je ne vous les déclare pas toutes maintenant, vous ne devez pas pour cela douter qu'il ne vous convienne d'apporter à tout ce que vous faites l'attention la plus scrupuleuse; il suffit que vous connaissiez votre caractère doux et faible, dont vos ennemis cherchent à se prévaloir contre vous.

CHAPITRE XXVII

Le Seigneur prépare la très-pure Marie pour combattre contre Lucifer, et le dragon commence à la persécuter.

335. Le Verbe éternel, qui, ayant pris chair humaine dans le sein de Marie, la reconnaissait déjà pour sa Mère, et pénétrait les desseins de Lucifer, non-seulement par sa sagesse incréée en tant que Dieu, mais encore par sa science créée en tant qu'homme, veillait à la défense de son tabernacle, plus précieux que toutes les autres créatures. Et, pour revêtir notre invincible Dame d'une nouvelle force contre la folle témérité de ce traître dragon et de ses troupes perfides, sa très-sainte humanité se mut et se tint comme sur pied dans le tabernacle virginal, comme qui voudrait s'opposer et accourir au combat, et comme indi-

gnée contre les princes des ténèbres. Dans cette posture elle pria le Père éternel, et lui demanda de renouveler ses faveurs et ses grâces envers sa Mère, afin qu'étant fortifiée de nouveau, elle brisât la tête de l'ancien serpent; afin qu'humilié et abattu par une femme, il vit ses projets déjoués et sa puissance affaiblie, de sorte que la Reine du Ciel sortît victorieuse et triomphante de sa lutte contre l'enfer, à la plus grande gloire et louange de Dieu lui-même et de la Mère Vierge.

336. La très-sainte Trinité accorda et décréta tout ce que notre Seigneur Jésus-Christ venait de demander. Et incontinent il le déclara d'une manière ineffable à sa très-pure Mère, qui le portait dans son sein. Dans cette vision, une très-abondante plénitude de biens, de grâces et de dons inconcevables lui furent communiqués, et elle y connut par une nouvelle lumière de très-sublimes et très-profonds mystères que je ne puis exprimer. Elle apprit notamment que Lucifer couvait d'orgueilleux desseins contre la gloire du Seigneur lui-même, et fabriquait de grandes machines de guerre, et que dans sa présomption cet ennemi allait jusqu'à se promettre de dessécher les pures eaux du Jourdain (1). Le Très-Haut lui dit, en lui révélant toutes ces choses : « Mon Épouse et ma « Colombe, l'ardente fureur du dragon infernal « contre mon saint nom et contre ceux qui l'adorent « est si insatiable, que, dans l'excès de sa présomp-

(1) Job., XL, 18.

« tueuse audace il prétend les terrasser tous, sans en « excepter aucun, et effacer mon nom de la terre des « vivants. Je veux, ma bien-aimée, que vous preniez ma cause en main, et que vous défendiez mon « saint honneur en combattant en mon nom contre « ce cruel ennemi; je serai avec vous dans le combat, puisque j'habite votre sein virginal. Et avant « que de naître je veux que vous abattiez et confondiez les démons par ma vertu divine : car ils sont « persuadés que la rédemption des hommes s'approche, et ils aspirent, avant qu'elle arrive, à les « exterminer tous et à séduire les âmes qui sont dans « le monde, sans en excepter aucune. Je confie cette « victoire à votre fidélité et à votre amour. Vous « combattrez en mon nom, et moi en vous contre ce « dragon et cet ancien serpent (1). »

337. Cet avis du Seigneur, et la connaissance de mystères si cachés, firent naître de tels sentiments dans le cœur de la divine Mère, que je ne trouve point de termes pour déclarer ce que j'en sais. Notre très-zélée Reine, sachant que c'était la volonté de son très-saint Fils qu'elle défendît l'honneur du Très-Haut, s'enflamma si fort dans son divin amour, et se revêtit d'une force si invincible, que si chaque démon eût été un enfer tout entier rempli de la fureur et de la malice de tous les autres, ils n'eussent tous été ensemble que de faibles, que d'imperceptibles fourmis, pour s'opposer à la puissance incomparable

(1) Apoc., XII, 9.

de notre protectrice; elle les eût tous anéantis et vaincus par la moindre de ses vertus et par le zèle de la gloire et de l'honneur du Seigneur. Ce divin Défenseur et Rédempteur des hommes destina ce glorieux triomphe sur l'enfer à sa divine Mère; il voulut que ce fût elle qui réprimât l'arrogance superbe de ses ennemis, si impatients de perdre le monde avant que son salut lui vînt; et que tous les mortels se reconnussent obligés, non-seulement à l'amour si inestimable de son très-saint Fils, mais aussi à leur divine Protectrice et Réparatrice, qui, allant au-devant de notre ennemi commun, l'arrêta, le vainquit et l'abattit, pour que le genre humain ne fût plus incapable et comme dans l'impossibilité de recevoir son Rédempteur.

338. O enfants des hommes, d'un cœur tardif et pesant! Comment n'apprécions-nous pas tant d'admirables bienfaits, Seigneur? Qu'est-ce que l'homme, pour mériter que vous l'estimiez et que vous le favorisiez de la sorte (1)? Vous engagez votre propre Mère et notre Maîtresse au combat et au travail pour notre défense. Qui a jamais ouï un tel exemple? Qui a pu trouver le secret d'un amour aussi fort et aussi ingénieux? Où est notre jugement? Quelle dureté est la nôtre? Qui a introduit dans nous une si noire ingratitude? Comment les hommes, si éperdument épris de l'honneur, ne rougissent-ils pas de honte lorsqu'ils se rendent coupables d'une ingratitude aussi indigne,

(1) Ps. I, 5.

aussi infâme, que d'oublier un pareil bienfait? Le reconnaître, le payer de leur propre vie, voilà en quoi les mortels enfants d'Adam devraient faire consister la véritable noblesse, le véritable honneur.

339. La très-obéissante Mère s'offrit de combattre contre Lucifer, pour la gloire de son très-saint Fils, de son Dieu et le nôtre. Et, répondant à ce qu'il lui commandait, elle lui dit : « Mon Seigneur et mon « souverain bien, dont la bonté infinie m'a donné « l'être, la grâce et la lumière, que je confesse « d'avoir reçue, je suis, Seigneur, entièrement à « vous, et vous êtes, par cette même bonté, mon « Fils; faites de votre servante tout ce qui sera de « votre plus grande gloire et de votre bon plaisir; « que si vous êtes, Seigneur, en moi, et moi en « vous, qui sera assez puissant pour résister à votre « volonté? Je serai l'instrument de votre bras invin- « cible; fortifiez-moi, venez avec moi, et allons « combattre contre l'enfer, contre le dragon et contre « tous ses alliés. » Pendant que notre divine Reine faisait cette prière, Lucifer sortit de ses conciliabules avec un tel orgueil et une telle haine contre elle, qu'il semblait ne plus faire cas des autres âmes, dont il ne respire que la perte. Et si nous pouvions nous faire une juste idée de cette fureur infernale, nous concevrions facilement ce que Dieu dit à Job de cet esprit rebelle, qu'il méprisait le fer comme la paille, et l'airain comme un bois pourri (1). Telle était la

(1) Job., XLI, 18.

colère de ce dragon contre la très-sainte Vierge. Et comparativement elle n'est pas moindre maintenant contre les âmes, si nous y mettons quelque espèce de modification; car si son orgueil fait autant de mépris de la plus sainte et de la plus forte que d'une feuille sèche (1), que fera-t-il des pécheurs qui ne lui résistent non plus que de faibles roseaux? La foi animée des bonnes œuvres et l'humilité de cœur nous serviront de doubles armes pour le vaincre glorieusement (2).

340. Lucifer, voulant commencer de donner la bataille, assembla près de lui, avec leurs principaux chefs, les sept légions (3) qu'il destina, lors de sa chute du ciel, à tenter les hommes sur les sept péchés capitaux. Et il recommanda à chacun de ces escadrons d'attaquer vigoureusement notre innocente Princesse et d'employer contre elle leur plus grande adresse. En ce moment l'invincible Reine vaquait à l'oraison, et, le Seigneur le permettant, la première légion s'avança pour la tenter d'orgueil : car c'était le principal ministère de ses ennemis. Pour exciter les passions ou les inclinations naturelles par l'altération des humeurs du corps (c'est leur manière ordinaire de tenter les âmes), ils tâchèrent de s'approcher de notre divine Maîtresse, supposant qu'elle ressemblait aux autres créatures, sujettes, à cause de la faute originelle, aux passions désordonnées; mais ils ne purent l'aborder comme ils auraient voulu;

(1) Job., XLI, 20. — (2) Ephes., VI, 16. — (3) Apoc., XII, 3.

parce qu'ils étaient repoussés par une force irrésistible et une odeur de sainteté qui les tourmentaient beaucoup plus que le feu qu'ils enduraient. Et bien qu'il en fût ainsi, bien que le seul aspect de la très-humble Marie les pénétrât d'une cuisante douleur, la rage qui les transportait contre elle était si violente, si excessive, qu'ils ne comptaient pour rien ce tourment, et ils s'acharnaient à l'envi à s'en approcher davantage, brûlant de la troubler et de l'offenser.

341. Le nombre des démons était considérable, et la très-sainte Vierge n'était qu'une seule et simple femme; mais elle seule leur était aussi formidable et aussi terrible que plusieurs armées rangées en ordre de bataille (1). Ces ennemis l'attaquaient avec autant de violence que de malice (2). Mais notre auguste Princesse, voulant nous enseigner à vaincre, ne se donna point la peine de bouger; elle n'éprouva aucune altération, aucun changement, ni dans ses traits, ni dans son teint. Elle n'en fit non plus de cas que s'ils eussent été de petites fourmis, et elle les méprisa avec un cœur magnanime et invincible : car comme cette guerre se fait avec les vertus, il faut en exclure tout bruit, toute agitation extérieure, tout excès quelconque; il faut n'y apporter que sérénité, calme, paix au dedans, modestie au dehors. Ils ne parvinrent pas non plus à exciter ses passions ou ses appétits, parce que le pouvoir du démon ne s'étendait point jusque-là en notre Reine, qui était entièrement sou-

(1) Cant., VI, 3. — (2) Ps. CXVIII, 85.

mise à la raison, et cette même raison à Dieu : le coup fatal du premier péché n'avait point dérangé l'harmonie de ses facultés, ni troublé leur accord, comme dans les autres enfants d'Adam. C'est pour cela que les flèches de ces ennemis étaient, ainsi que dit David, comme les flèches lancées par de petits enfants (1), et que leurs efforts ressemblaient au tir d'armes non chargées : toute leur force tournait contre eux-mêmes, parce qu'elle ne servait qu'à leur faire sentir plus vivement une infériorité qui les tourmentait. Et quoiqu'ils ignorassent l'innocence et la justice originelle de la très-chaste Marie, et que par conséquent ils ne s'aperçussent point qu'elle était inaccessible aux tentations communes, ils ne laissaient pas de conclure du caractère de grandeur et de constance empreint sur sa physionomie, qu'elle les méprisait et qu'ils lui nuisaient fort peu, ou, pour mieux dire, point du tout; car, ainsi que le dit l'évangéliste dans l'Apocalypse, et que je l'ai marqué dans la première partie, la terre aida la femme revêtue du Soleil, lorsque le dragon lança contre elle les eaux impétueuses des tentations (2), parce que le corps terrestre de notre Dame n'était point vicié en ses facultés ni en ses sensations, comme les autres, qui ont été atteints par le péché.

342. Ces démons prirent des figures corporelles, terribles et épouvantables, et y joignant des hurlements, des cris et des rugissements effroyables, ils

(1) Ps. LXIII, 8. — (2) Apoc., XII, 16.

faisaient entendre des bruits sinistres et menaçants, ils ébranlaient le sol ou la maison, comme si elle avait dû s'écrouler, et se livraient à d'autres extravagances semblables, pour troubler, épouvanter ou émouvoir la Princesse de l'univers; car ils se seraient crus victorieux s'ils eussent seulement remporté quelqu'un de ces avantages sur elle, ou s'ils l'eussent distraite de l'oraison. Mais aucun trouble, aucune altération, aucun changement ne se produisit dans le grand cœur de l'invincible Marie. Il faut remarquer ici que dans ce combat le Seigneur laissa sa très-sainte Mère dans l'état commun de la foi et des vertus qu'elle avait, lui suspendant l'influence des autres faveurs qu'elle recevait continuellement hors de ces occasions. Le Très-Haut le voulut ainsi, afin que le triomphe de sa Mère fût plus glorieux et plus excellent, outre plusieurs autres raisons que Dieu a dans cette manière de conduire les âmes : car dans cette conduite ses jugements sont impénétrables. Notre grande Reine disait quelquefois : « Qui est semblable au Seigneur « notre Dieu, qui habite les lieux les plus élevés, qui « regarde les humbles dans le ciel et sur la terre (1)? » Et par ces paroles elle abattait ces épées tranchantes des deux côtés qui la menaçaient.

343. Ces loups affamés changèrent leur peau et prirent celle de brebis, laissant les figures épouvantables, et se transformant en anges de lumière tout resplendissants de beauté. Étant en la présence de

(1) Rom., XI, 33; Ps. CXII, 5.

notre divine Dame, ils lui dirent : « Vous avez vaincu, vous avez vaincu, vous êtes forte, nous venons vous assister et récompenser votre invincible valeur ; » et après lui avoir débité ces flatteries trompeuses, ils l'environnèrent et s'offrirent de la servir. Mais la très-prudente Reine recueillit tous ses sens, et s'élevant au-dessus d'elle-même (1), elle adora par le moyen des vertus infuses le Seigneur en esprit et en vérité (2) ; et méprisant les piéges de ces langues iniques et éloquentes en mensonges (3), elle s'adressa en ces termes à son très-saint Fils : « Mon Seigneur, mon Maître, « ma force et véritable lumière de la lumière inac-« cessible, toute ma confiance n'est qu'en votre « protection, et qu'en l'exaltation de votre saint « Nom. J'anathématise et je déteste tous ceux qui en « veulent ternir la gloire. » Ces artisans du mal s'obstinèrent à tenir des discours fabuleux à la Maîtresse de la science, et à élever par leurs fausses louanges au-dessus des étoiles Celle qui s'humiliait au-dessous des plus basses créatures ; ils lui dirent qu'ils la voulaient distinguer entre toutes les femmes, et qu'ils prétendaient lui faire une faveur singulière, qui était de la choisir au nom du Seigneur pour Mère du Messie, afin que sa sainteté surpassât celle des patriarches et des prophètes.

344. Lucifer fut auteur d'une entreprise si extravagante, mais sa malice y est découverte, afin que les autres âmes la connaissent. C'était une chose bien ri-

(1) Thren., III, 28. — (2) Joan., IV, 23. — (3) Eccles., LI, 3.

dicule que d'offrir à la Reine du ciel un titre qui lui appartenait déjà, et ils furent eux-mêmes trompés et abusés, non-seulement en ce qu'ils offraient ce qu'il leur était impossible de donner, mais en ce qu'ils ignoraient les secrets du grand Roi, renfermés en cette bienheureuse femme qu'ils persécutaient. La méchanceté du dragon fut pourtant fort grande, car il savait qu'il ne pouvait pas effectuer ce qu'il promettait; mais il voulut voir si dans le cas où notre divine Dame eût été destinée à devenir la mère du Messie, elle montrerait d'une manière quelconque qu'elle le sût. La prudence de la très-sainte Vierge découvrit la fourberie de Lucifer; et la méprisant, elle se tint dans une réserve sévère, et dans une constance admirable. Tout ce qu'elle fit parmi ces trompeuses flatteries, fut de continuer son oraison, et prosternée en terre d'adorer le Seigneur; en le glorifiant, elle s'humiliait elle-même, et se croyait la plus méprisable de toutes les créatures, plus vile même que la poussière qu'elle foulait aux pieds. Pendant tout le temps que cette tentation dura, elle abattit l'orgueil de Lucifer par sa prière et par son humilité. Je n'ai pas cru devoir m'étendre davantage sur les autres cruautés et sur les autres mensonges que leur sagacité inspira aux démons dans cette rencontre, parce que ce que j'en ai dit suffit pour notre instruction, outre que l'on ne doit pas exposer toutes choses à l'ignorance ni à la faiblesse des créatures terrestres.

345. Ces ennemis de la première légion ayant été dissipés et vaincus, ceux de la seconde se présentèrent

pour tenter d'avarice celle qui était la plus pauvre du monde. Ils lui offrirent de grandes richesses, de l'or, de l'argent et des pierres précieuses. Et afin que leurs promesses ne parussent en l'air, ils lui présentèrent plusieurs trésors, quoiqu'ils ne fussent qu'apparents, dans la pensée que les objets présents et délectables avaient une grande force pour émouvoir la volonté. Ils étayèrent leur imposture de beaucoup de raisonnements perfides, et lui dirent que Dieu lui envoyait tout cela afin qu'elle le distribuât aux pauvres. Et comme elle ne voulait rien recevoir, ils changèrent de tactique, et lui alléguèrent que c'était une chose injuste qu'elle fût si pauvre, puisqu'elle était si sainte, qu'il était bien plus raisonnable qu'elle fût maîtresse de ces richesses que tant de pécheurs et ennemis de Dieu, et que ce serait une injustice et un désordre de la providence du Seigneur, de tenir les justes dans la pauvreté, et les méchants dans l'abondance de toute sorte de bien.

346. C'est en vain, dit le Sage, qu'on jette le filet devant les yeux de ceux qui ont des ailes (1). Cela était vrai dans toutes les tentations que les démons inventèrent contre notre auguste Princesse; mais en celle de l'avarice, la malice du serpent était beaucoup plus insensée, puisqu'il tendait ses filets en des choses si terrestres et si viles contre celle qui était le phénix de la pauvreté, et qui, si loin de la terre, avait élevé son vol au-dessus des séraphins eux-mêmes. Jamais la

(1) Prov., I, 17.

très-prudente Dame, quoique remplie d'une sagesse divine, ne se mit à raisonner avec ces ennemis; et c'est ce que personne ne doit faire non plus, puisqu'ils combattent contre la vérité évidente, à laquelle ils ne se rendront pas, bien qu'ils la connaissent. C'est pour cette raison que la sainte Vierge se prévalut de quelques paroles de l'Écriture, prononçant avec une humilité sévère celles du psaume CXVIII : *Hæreditate acquisivi testimonia tua in æternum* (1): « J'ai acquis, Seigneur, les témoignages de votre loi, pour être éternellement mon héritage. » Elle en joignit d'autres à celles-là, louant et bénissant le Très-Haut avec de vives actions de grâces de ce qu'il l'avait créée et conservée, et de ce qu'il l'assistait malgré son indignité. Et par cette conduite pleine de sagesse, elle vainquit et dissipa la seconde tentation, jetant dans une nouvelle confusion et dans de plus grands tourments tous ces ouvriers d'iniquité.

347. La troisième légion se présenta avec le prince impur qui s'attaque à la faiblesse de la chair; ils redoublèrent ici d'efforts, parce qu'ils y trouvèrent plus d'impossibilité à rien faire de ce qu'ils désiraient. Ainsi, ils y réussirent moins, si toutefois il peut, dans un cas, être question de moins par rapport aux autres. Ils essayèrent de la troubler par des suggestions honteuses et par des images abominables et monstrueuses. Mais tout cela se réduisit en fumée, parce que la très-pure Vierge, reconnaissant la na-

(1) Ps. CXVIII, 111.

ture de cette tentation, se recueillit aussitôt dans son intérieur, et suspendit l'usage de ses sens et toutes leurs opérations; de sorte qu'elle ne put être frappée par aucune de ces images : aucune de leurs espèces n'entra même dans sa pensée, car elle leur avait rendu toutes ses facultés inaccessibles. Elle renouvela plusieurs fois avec une volonté fervente le vœu de chasteté en la présence intérieure du Seigneur; et elle mérita plus dans cette occasion que toutes les vierges qui ont été et qui seront dans le monde. Le Tout-Puissant lui donna en cette matière une vertu telle, que la poudre allumée dans un canon ne pousse pas la balle placée devant elle avec autant de force et de vitesse, que la très-pure Marie chassait les ennemis quand ils voulaient l'insulter par une tentation de ce genre.

348. La quatrième légion s'employa contre la douceur et la patience, tâchant d'irriter la très-douce colombe. Cette tentation fut plus incommode que les autres, parce que les ennemis bouleversèrent toute la maison. Ils rompirent et brisèrent tout ce qui s'y trouvait dans les circonstances et de la manière qu'ils croyaient les plus propres à fâcher la plus bénigne des créatures; mais les saints anges réparèrent aussitôt tout ce dommage. Les démons vaincus dans cette première attaque, prirent les figures de quelques femmes connues de la sérénissime Princesse, et ils l'abordèrent ensuite avec bien plus d'insolence et de fureur qu'elles n'eussent pu le faire elles-mêmes; ils lui dirent des injures atroces, et poussè-

rent l'impudence jusqu'à la menacer et lui prendre des choses qui lui étaient les plus nécessaires. Mais toutes ces machinations n'étaient que frivoles pour qui en connaissait les auteurs, comme la pacifique Marie; car ils ne firent point un geste, point un acte dont elle ne pénétrât la malice. Cela ne l'empêchait pas d'en faire entièrement abstraction sans trouble, sans émotion, mais avec une majesté de Reine qui se riait de tous ces efforts. Les malins esprits se doutèrent qu'ils étaient reconnus, et par suite ainsi méprisés. Ils se servirent d'un autre instrument, qui fut une véritable femme d'un naturel propre à leur dessein. Ils l'excitèrent contre la Princesse du ciel avec un artifice diabolique, car un démon prit la forme d'une de ses amies, et lui dit que Marie, femme de Joseph, l'avait déshonorée en son absence, disant d'elle plusieurs indignités que le même démon inventa.

349. Cette femme trompée, qui se mettait d'ailleurs fort facilement en colère, alla trouver, remplie de fureur, notre très-douce brebis, la très-pure Marie, et lui dit en face toutes les injures que l'on peut imaginer. Mais notre paisible Reine lui laissant peu à peu épancher toute sa bile, lui parla ensuite avec tant d'humilité et de douceur, qu'elle la changea entièrement et lui attendrit le cœur. Et la voyant dans une assiette plus raisonnable, elle la consola, l'apaisa et l'avertit de se garder du démon; et après lui avoir fait quelque aumône, parce qu'elle était pauvre, elle la congédia en paix, de façon que ce piége se rompit, comme plusieurs autres que l'auteur du mensonge,

Lucifer, avait tendus, non-seulement pour irriter la très-douce colombe, mais aussi pour la déshonorer en même temps. Mais le Très-Haut pourvut à la défense de l'honneur de sa très-sainte Mère au moyen de sa propre perfection, de son humilité et de sa prudence, en telle sorte que le démon ne parvint jamais à entamer d'aucun côté sa réputation, parce qu'elle agissait envers tous avec tant de sagesse, de douceur et de circonspection, que toutes les machines que le dragon dressait contre elle se détruisaient d'elles-mêmes sans produire aucun effet. La fermeté, la modération et la tranquillité que notre auguste Reine conserva dans ces sortes de tentations, firent l'admiration des anges; les démons eux-mêmes étaient émerveillés (quoique d'une manière fort différente) de voir une créature humaine, et une femme, tenir une pareille conduite, car ils n'en avaient jamais trouvé aucune qui lui fût semblable.

350. La cinquième légion entra avec la tentation de la gourmandise, et bien que l'ancien serpent ne dit point à notre Reine de changer les pierres en pain, comme il le dit depuis à son très-saint Fils (1), parce qu'il ne lui avait pas vu faire d'aussi grands miracles, à cause qu'ils lui avaient été cachés, il la tenta néanmoins de gourmandise comme la première femme (2). Tous les démons de cette légion lui présentèrent les mets les plus délicats, dont le seul aspect aurait pu allécher et exciter son appétit; ils tâchèrent de lui

(1) Matth., IV, 3. — (2) Gen., III, 1.

altérer les humeurs naturelles, afin qu'elle ressentît une sorte de fausse faim, et ils eurent recours à mille ruses pour l'engager à regarder avec quelque attention ce qu'ils lui offraient. Mais tous leurs soins furent vains et sans aucun effet, parce que le grand cœur de notre divine Maîtresse était aussi élevé au-dessus de tous ces objets si matériels et si terrestres, que le ciel l'est au-dessus de la terre; et elle tint ses sens dans une telle retenue, qu'elle ne les aperçut presque point, car ses manières étaient entièrement opposées à celles de notre imprudente mère Ève, qui, sans se méfier du danger, arrêta ses regards sur l'arbre de la science et sur la séduisante beauté de son fruit, puis tendit la main et en mangea, ouvrant ainsi la source de tous nos malheurs (1). C'est ce que la très-prudente Vierge ne fit point, puisqu'elle interdit tous ses sens dans une occasion où elle ne courait pourtant point le même péril que la première femme; aussi celle-ci fut-elle vaincue pour notre perte, tandis que notre grande Reine fut victorieuse pour notre salut et notre rédemption.

351. La sixième légion arriva avec les tentations de l'envie, découragée d'avance par la défaite des légions qui l'avaient précédée; car si elles ne connaissaient pas toute la perfection avec laquelle opérait la Mère de la sainteté, elles n'en sentaient pas moins sa force irrésistible, et elles la trouvaient si inébranlable, qu'elles désespéraient de réussir auprès d'elle

(1) Gen., III, 6.

dans aucun de leurs desseins dépravés. Cependant la haine implacable du dragon ne se rebutait pas plus que son orgueil démesuré ne fléchissait; au contraire, il ordonna à ses ministres d'iniquité de dresser de nouvelles machines pour pousser celle qui était toute embrasée de charité envers le Seigneur et envers le prochain, à envier aux autres ce qu'elle-même possédait, ou ce qu'elle rejetait comme inutile et dangereux. Ils lui firent une longue relation de plusieurs perfections naturelles que d'autres personnes avaient, lui disant que Dieu ne lui avait pas départi les mêmes biens. Et comme si les dons surnaturels devaient plus sûrement la piquer d'émulation, ils lui parlèrent de faveurs insignes, que la droite du Tout-Puissant avait faites à d'autres, et non point à elle. Mais comment était-il possible que ces récits menteurs fissent chanceler Celle qui était la Mère de toutes les grâces et de tous les dons du ciel? Car tout ce que les créatures ensemble pouvaient avoir reçu du Seigneur, était fort au-dessous de la dignité de Mère de l'auteur de la grâce, et celle que sa divine Majesté lui avait départie, aussi bien que le feu de la charité qui brûlait continuellement dans son cœur, lui faisaient souhaiter avec des ardeurs incroyables que la droite du Très-Haut les enrichit et les favorisât avec munificence. Or comment l'envie aurait-elle pu trouver sa place là où abondait la charité (1)? Les cruels ennemis ne se désistaient pourtant pas de leur entreprise. Ils représen-

(1) I Cor., XIII, 4.

tèrent ensuite à notre divine Reine le bonheur apparent de plusieurs qui s'estimaient fort heureux en cette vie, et qui se distinguaient dans le monde par leurs grandes richesses. Et ils suscitèrent en même temps diverses personnes qui allèrent voir la pauvre Vierge Marie et lui dépeignirent les jouissances que leur procuraient l'opulence et la fortune : comme si cette félicité trompeuse des mortels n'eût point été condamnée très-souvent dans les divines Écritures (1); et c'était la haute doctrine que la Reine du ciel et son très-saint Fils venaient enseigner au monde par leurs exemples (2).

352. Notre divine Maîtresse exhortait ces mêmes personnes à user saintement des dons et des richesses temporelles, et à en rendre grâces à Celui qui en était l'auteur, et c'est ce qu'elle-même faisait pour suppléer à l'ingratitude ordinaire des hommes. Et quoique la très-humble Dame se crût indigne du moindre bienfait du Très-Haut, en réalité sa dignité suprême et sa très-haute sainteté protestaient en elle du contraire, puisque c'était en son nom que les sacrées Écritures avaient dit : *Les richesses et la gloire sont avec moi, la magnificence et la justice; car les fruits que je porte sont plus estimables que l'or et les pierres précieuses* (3). *En moi repose toute la grâce de la voie et de la vérité; en moi se trouve toute l'espérance de la vie et de la vertu* (4). Par cette excellence et cette supério-

(1) Ps. XLVIII; Eccles., V, 9; Jerem., XVII, 11. — (2) Matth., XIX, 24; I Tim., VI, 9, et alibi. — (3) Prov., VIII, 18 et 19. — (4) Eccles., XXIV, 25.

rité, elle vainquait les ennemis, les laissant comme étonnés et confus de voir que là où ils déployaient toutes leurs forces et toutes leurs ruses, ils n'aboutissaient qu'à une plus honteuse et plus complète défaite.

353. Ils s'obstinèrent néanmoins dans leurs attaques, puisqu'ils firent avancer la septième légion, celle de la paresse; ils prétendaient l'introduire en l'auguste Marie en tâchant de lui faire éprouver quelques infirmités corporelles, une certaine lassitude, ou langueur, ou tristesse. C'est là une de leurs ruses les moins connues, par le succès de laquelle le péché de paresse fait de grands ravages en beaucoup d'âmes, et les empêche d'avancer dans la vertu. Ils firent encore d'autres tentatives pour tâcher de lui persuader qu'étant fatiguée, elle pouvait bien différer quelques exercices, jusqu'à ce qu'elle se trouvât mieux disposée; ce qui n'est pas une moindre fourberie que quand ils nous trompent en des choses plus considérables; et nous n'y prenons pas assez garde, car souvent nous ne nous en apercevons même pas. Enfin ils cherchèrent à troubler notre très-sainte Dame dans quelques-uns de ses exercices, par l'entremise de créatures humaines, auxquelles ils suggérèrent la pensée de l'aller voir à contre-temps, afin qu'elles la détournassent de ses saintes occupations, n'y en ayant pas une qui n'eût son heure réglée. Mais la très-prudente et très-diligente Princesse connaissait toutes ces malicieuses inventions, et les détruisait par sa sagesse et par sa ponctualité, sans que l'ennemi pût ja-

mais empêcher qu'elle n'opérât en tout avec toute la plénitude de la perfection. Ces ennemis restèrent comme désespérés et épuisés, et Lucifer fut saisi d'un accès de rage contre ses satellites et contre lui-même. Mais, puisant bientôt une nouvelle fureur dans leur orgueil, ils résolurent d'attaquer tous ensemble leur adversaire, comme je le dirai dans le chapitre qui suit.

—

Instruction que la Reine de l'univers me donna.

354. Ma fille, quoique vous ayez réduit en abrégé le récit du long combat de mes tentations, je veux que vous tiriez de ce que vous en avez écrit, aussi bien que du reste que vous avez connu en Dieu, les règles et les instructions pour résister à l'enfer et pour en triompher. La meilleure manière de le combattre, c'est de mépriser le démon en le considérant comme ennemi de Dieu, privé de la sainte crainte de ses enfants, sans espérance d'aucun bien, abandonné dans son malheur, obstiné dans sa méchanceté et incapable de s'en repentir. Appuyée sur cette vérité infaillible, vous devez paraître contre lui avec un air de supériorité et avec un cœur magnanime et inébranlable, le traitant en contempteur de l'honneur et du culte de son Dieu. Et sachant que vous défendez une cause si

juste, vous ne devez pas perdre courage (1) : au contraire, vous devez lutter sans cesse et opposer à toutes ses entreprises la résistance la plus énergique, comme si vous étiez à côté du même Seigneur pour le nom duquel vous combattez; puisqu'il est sûr que sa divine Majesté assiste ceux qui combattent fidèlement. Vous êtes dans un état d'espérance et prédestinée à la gloire éternelle, si vous travaillez avec persévérance pour votre divin Maître.

355. Or, considérez que les démons abhorrent d'une haine implacable ce que vous aimez et ce que vous désirez, c'est-à-dire l'honneur de Dieu et votre félicité éternelle, et qu'ils veulent vous priver de ce qu'ils ne peuvent recouvrer. Mais Dieu a réprouvé le démon, et il vous offre sa grâce, sa vertu et sa force pour vaincre son ennemi et le vôtre, et pour parvenir à votre heureuse fin du repos éternel, si vous travaillez avec fidélité et si vous observez les commandements du Seigneur. Quoique l'arrogance du dragon soit grande, sa faiblesse est encore plus grande (2); ce n'est qu'un misérable atome aux yeux de la puissance divine. Mais comme il surpasse tant les mortels en ruses et en malice (3), il ne faut pas qu'une âme s'amuse à raisonner avec lui, soit qu'il se rende visible, soit qu'il agisse d'une manière invisible; car il sort du sombre fonds de son entendement, comme d'une fournaise allumée, de confuses ténèbres qui obscurcissent le jugement des mortels; et s'ils l'é-

(1) Eccles., IV, 33. — (2) Isa., XVI, 6. — (3) Job., XLI, 24.

coutent, il les remplit de faussetés et de troubles, afin qu'ils ne connaissent ni la vérité, ni la beauté de la vertu, ni la perfidie de ses douceurs empoisonnées. Et alors les âmes ne savent distinguer le précieux d'avec le méprisable (1), la vie de la mort, ni la vérité du mensonge; de sorte qu'elles tombent sous le pouvoir de cet impie et cruel dragon.

356. Faites-vous une règle inviolable de ne point faire de cas de ce qu'il vous propose dans les tentations, de ne pas l'écouter et de ne point approfondir la chose. Et si vous pouvez vous en débarrasser et vous en éloigner de telle sorte que vous ne l'aperceviez plus, que vous oubliiez sa mauvaise intention, ou que vous ne regardiez plus les tentations que de bien loin, ce vous sera le plus assuré; car le démon prend toujours quelques mesures préparatoires avant d'envoyer la tentation, surtout à l'égard des âmes dont il prévoit la résistance, s'il ne s'en facilite l'entrée auparavant. Ainsi il a coutume de commencer l'attaque par la tristesse, par l'abattement de cœur ou par quelque mouvement violent, afin de les distraire de la pensée et de l'affection du Seigneur; et ensuite il leur présente le poison dans une coupe d'or, afin qu'il ne leur cause pas tant d'horreur. A l'instant que vous reconnaîtrez en vous quelqu'une de ces marques (puisque vous avez déjà l'expérience, l'obéissance et les instructions nécessaires), je veux que vous preniez votre essor avec des ailes de colombe, et que vous

(1) Jerem., xv, 19.

vous éloigniez de l'ennemi jusqu'à ce que vous soyez arrivée dans le refuge du Très-Haut (1), le priant de vous être favorable, et lui offrant les mérites de mon très-saint Fils. Vous devez également recourir à ma protection, comme à votre Mère et Maîtresse, et à celle des anges qui vous assistent, aussi bien que de tous les autres du Seigneur. En outre, fermez tous vos sens avec beaucoup de diligence; regardez-vous comme morte ou comme une âme de l'autre vie, sur laquelle le pouvoir tyrannique du serpent ne s'étend point. Appliquez-vous alors avec plus de zèle aux exercices des actes des vertus contraires aux vices qu'il vous propose; multipliez surtout les actes de foi, d'espérance et d'amour divin, pour bannir la lâcheté et la crainte par lesquelles la volonté s'affaiblit et mollit dans sa résistance (2).

357. Il faut que vous cherchiez en Dieu seul les raisons pour vaincre Lucifer; et vous ne devez point les communiquer à cet ennemi, de peur qu'il ne vous remplisse de confuses illusions. Regardez comme une chose indigne (outre qu'elle est dangereuse) de vous arrêter avec l'ennemi de Celui que vous aimez aussi bien que le vôtre. Montrez-vous magnanime et supérieure à lui; protestez de vouloir toujours pratiquer toutes les vertus. Et, contente de ce trésor, vous devez vous y retirer comme dans un asile assuré; car la plus grande adresse des enfants de Dieu dans ce combat est de fuir bien loin, parce que le démon, rempli

(1) Ps. LIV, 6 et 7. — (2) I Joan., IV, 18.

d'orgueil, se confiant en son audace et en ses ruses, souhaite qu'on l'écoute, et se rebute quand on le méprise. De là vient l'acharnement avec lequel il travaille à se ménager au moins une entrevue quelconque : car le menteur ne peut pas se confier en la force de la vérité, puisqu'il ne la dit jamais; ainsi il compte sur ses importunités, et sur l'art avec lequel il déguise ses tromperies sous les apparences du bien et de la vérité. Et tant que ce ministre d'iniquité ne voit point qu'on le méprise, il ne peut jamais croire qu'on l'ait reconnu; c'est pourquoi il se tourne, comme une mouche importune, du côté qu'il voit le plus proche de la corruption.

358. Vous ne devez pas être moins sur vos gardes quand votre ennemi se servira des autres créatures contre vous; ce qu'il peut faire par deux différentes voies, en les portant soit à un amour désordonné, soit au contraire à une haine excessive. Lorsque vous remarquerez une affection trop vive en ceux qui vous fréquenteront, observez les mêmes maximes qu'en fuyant le démon, avec cette différence que vous détesterez cet esprit de ténèbres, que vous considérerez les autres créatures comme les ouvrages du Seigneur, et que vous ne leur refuserez point ce que vous leur devez en Dieu et pour Dieu. Mais en ce qui concernera leur fuite, regardez-les tous comme des ennemis; car pour ce que Dieu demande de vous et dans l'état où vous êtes, celui qui voudra par lui-même ou par autrui vous éloigner du Seigneur et de ce que vous lui devez sera un démon. Que si, par une autre extrémité, on

vous hait, on vous persécute, opposez aux mauvais procédés et aux mauvais traitements l'amour et la mansuétude, priant pour ceux qui vous haïssent et vous persécutent ; et que ce soit avec une affection sincère de votre cœur. Et s'il était nécessaire de calmer quelque personne irritée par des paroles douces ou par quelque éclaircissement en faveur de la vérité, vous ne manquerez pas de le faire; non pas pour vous disculper, mais seulement afin d'apaiser vos frères, pour leur propre bien et pour leur paix intérieure et extérieure : et par cette charitable conduite vous triompherez tout à la fois et de vous-même et de ceux qui vous en veulent. Pour établir tout cela, il faut couper, arracher jusqu'à la dernière racine les péchés capitaux, en mourant à tous les mouvements, à tous les appétits de la nature, où germent les vices dont le démon se sert pour tenter les âmes; car il les sème tous dans les passions et dans les appétits désordonnés et immortifiés.

CHAPITRE XXVIII

Lucifer et les sept légions continuent à tenter la très-sainte Vierge. — La tête de ce dragon est vaincue et brisée.

359. Si le prince des ténèbres était capable de reculer dans sa malice, son orgueil démesuré aurait été

rebuté et humilié par les victoires que la Reine du ciel avait remportées. Mais comme il se révolte toujours contre Dieu (1) sans pouvoir assouvir sa malice, quoique vaincu, il ne se rendit pas encore. Ce qui attisait le feu de son inextinguible fureur, c'était de se voir vaincu, et vaincu à ce point par une humble et faible femme, lorsque lui et ses ministres infernaux avaient soumis un si grand nombre d'hommes courageux et de femmes magnanimes. Cet ennemi parvint à connaître, Dieu le permettant ainsi, la grossesse de la très-pure Marie : il sut seulement toutefois qu'elle portait un enfant véritable, la divinité et les autres mystères restant toujours cachés à ses ennemis; de sorte qu'ils se persuadèrent que ce n'était point le Messie promis, puisque c'était un enfant semblable aux autres hommes. Cette méprise les dissuada aussi que la très-sainte Vierge fût cette Mère du Verbe qu'ils craignaient tant, parce que le Fils et la Mère devaient leur écraser la tête. Néanmoins ils conjecturèrent que quelque grand personnage d'une sainteté insigne naîtrait d'une femme qui leur avait fait paraître tant de force, et qui avait remporté sur eux de tels avantages. Et prévoyant cela, le dragon conçut contre le fruit de l'auguste Marie cette fureur que dépeint saint Jean dans le chapitre douzième de l'Apocalypse, et dont j'ai fait mention dans la première partie, attendant qu'elle l'eût enfanté pour le dévorer.

360. Lucifer regardant cet enfant renfermé dans

(1) Ps. LXXIII, 23.

le sein de sa très-sainte Mère, ressentait une force secrète qui l'accablait. Et bien qu'il comprît seulement qu'en sa présence il se trouvait réduit à l'impuissance et comme enchaîné, cela suffisait pour exciter sa fureur et lui inspirer le dessein de travailler par tous les moyens possibles à détruire cet enfant si suspect à ses yeux, et à perdre la mère, qu'il reconnaissait lui être si supérieure dans le combat. Il se fit voir à notre divine Dame sous diverses figures épouvantables, comme sous celle d'un méchant taureau et d'un dragon formidable; il prit encore d'autres formes pour s'approcher d'elle, mais il ne le pouvait pas. Il faisait tous ses efforts pour l'attaquer de près, et il en était empêché sans savoir par qui ni comment. Il se débattait comme une bête féroce qui se trouve enchaînée, et jetait des hurlements si effroyables, que si Dieu ne les eût étouffés, ils auraient rempli le monde de terreur, et que beaucoup de gens seraient morts de frayeur. Il vomissait du feu mêlé avec une fumée de soufre et de l'écume venimeuse, et la divine Marie voyait et entendait tout cela sans pâlir, sans s'émouvoir plus que si elle n'eût vu qu'un petit moucheron. Il causa d'autres désordres en l'air, sur la terre et dans la maison par des tempêtes et des bouleversements, sans que notre auguste Reine perdît la tranquillité intérieure ni la sérénité extérieure, car elle fut toujours invincible et victorieuse en tout.

361. Lucifer se voyant vaincu avec tant de confusion, ouvrit sa bouche pleine de mensonges et de blasphèmes, et versa tout ce qui lui restait de mé-

chanceté, proposant et énonçant, en présence de notre divine Princesse, toutes les hérésies infernales qu'il avait forgées avec l'aide de ses ministres d'iniquité. Car après qu'ils furent tous chassés du ciel et qu'ils eurent appris que le Verbe devait prendre chair humaine pour être le chef d'un peuple qu'il comblerait de faveurs et enrichirait d'une doctrine céleste, le dragon résolut d'inventer des erreurs, des sectes et des hérésies contre toutes les vérités qu'il découvrirait quant à la connaissance, à l'amour et au culte du Très-Haut. Les démons s'occupèrent à cela pendant tout le temps qui s'écoula jusqu'à la venue de notre Seigneur Jésus-Christ; et Lucifer, l'antique serpent, avait amassé dans son sein tout ce venin qu'il vomit par flots contre la Mère de la vérité et de la pureté; et souhaitant de l'en infecter, il dit toutes les erreurs qu'il avait forgées jusqu'à ce jour contre Dieu et contre sa vérité.

362. Il n'est pas convenable de les rapporter ici, non plus que les tentations du chapitre précédent, parce que ces détails seraient dangereux non-seulement pour les faibles, mais pour les plus forts même, qui doivent craindre ce souffle empoisonné de Lucifer, qui jeta tout son venin dans cette occasion. Et je crois certainement, par ce qui m'en a été révélé, qu'il n'y eut aucune erreur, aucune idolâtrie, ni aucune hérésie de celles qui ont été reconnues jusqu'aujourd'hui dans le monde, que ce dragon ne soutînt devant l'auguste Marie, afin que la sainte Église pût chanter d'elle avec toute vérité, en la félicitant de ses vic-

toires, qu'elle seule dissipa et étouffa toutes les hérésies de l'univers (1). C'est ce que fit notre Sulamite victorieuse (2), car il n'y avait en elle que des bataillons de vertus, rangés en très-bel ordre pour défaire, confondre et anéantir les troupes infernales. Elle détruisit toutes leurs faussetés en général, aussi bien qu'en particulier, elle les détesta et les anathématisa avec une foi inébranlable et par une très-sublime confession, attestant les vérités contraires et s'en servant pour glorifier le Seigneur, comme vérace, juste et saint, par des cantiques de louanges qui exprimaient toutes les vertus et la doctrine saine, pure, sainte et louable. Elle demanda au Seigneur par une ardente prière d'humilier en cela l'insolence et l'orgueil des démons, d'empêcher qu'ils ne répandissent une doctrine si empoisonnée dans le monde, et de ne pas permettre le triomphe des erreurs qu'ils y avaient semées, et de celles qu'ils tâcheraient d'introduire à l'avenir parmi les hommes.

363. Je compris qu'à cause de cette grande victoire que remporta, et de la prière que fit notre divine Reine, le Très-Haut empêcha par justice le démon de semer dans le monde autant d'ivraie d'erreurs qu'il souhaitait et que les péchés des hommes méritaient. Et quoiqu'ils aient donné naissance à tant d'hérésies et de sectes qu'on y a vues jusqu'à ce jour, le nombre en eût néanmoins été bien plus grand, si l'invincible Marie n'eût brisé la tête du dragon par

(1) Offic. Eccl. B. Mariæ. — (2) Cant., VII, 1.

tant d'insignes victoires et de ferventes prières. Et ce qui peut diminuer l'amertume de notre douleur en voyant la sainte Église affligée par tant d'ennemis infidèles, est un grand mystère qui m'a été découvert ici. C'est que dans ce triomphe de l'auguste Marie, et dans un autre qu'elle remporta après l'ascension de son très-saint Fils, et dont je parlerai dans la troisième partie, sa divine Majesté accorda à notre Reine, en récompense de ces combats, d'obtenir par son intercession et par ses vertus la chute et l'extinction des hérésies et des fausses sectes qui s'élèveraient dans le monde contre la sainte Église. Le temps que Dieu a marqué pour une si grande faveur ne m'a pas été découvert; mais bien que l'exécution de cette promesse du Seigneur soit soumise à quelque condition tacite ou secrète, je suis sûre que si les princes catholiques et leurs sujets servaient convenablement cette grande Reine du ciel et de la terre, s'ils l'invoquaient comme leur unique avocate et protectrice, et s'ils consacraient toute leur puissance, toutes leurs richesses, toutes leurs ressources et toute leur autorité à l'exaltation de la foi et à la gloire du nom de Dieu et de la très-pure Marie (ce qui pourrait bien être la condition de la promesse), sa divine Majesté en ferait comme ses instruments pour détruire et abattre les infidèles, et pour bannir les sectes et les erreurs qui causent tant de ravages dans le monde, et il est certain qu'ils remporteraient sur eux de grandes et éclatantes victoires.

364. Avant que notre Rédempteur Jésus-Christ

naquît, le démon crut, comme je l'ai insinué dans le chapitre précédent, que sa venue était retardée par les péchés du monde; et pour l'empêcher tout à fait, il résolut de grossir cet obstacle en multipliant de plus en plus les erreurs et les désordres parmi les mortels; mais le Seigneur confondit cette orgueilleuse malice par le ministère de la très-pure Marie, au moyen des insignes triomphes qu'elle remporta. Après qu'il fut né Dieu et homme pour nous, et qu'il fut mort pour nous racheter, ce même dragon prétendit empêcher le fruit de son sang et l'effet de notre rédemption, et dans ce but il commença d'inventer et de semer les erreurs qui ont affligé et qui affligent la sainte Église depuis les apôtres. Notre Seigneur Jésus-Christ a remis aussi à sa très-sainte Mère la victoire sur cette méchanceté infernale, parce qu'elle seule a mérité et put mériter cette puissance. C'est par elle que l'idolâtrie a été dissipée à la prédication de l'Évangile, par elle que plusieurs autres sectes anciennes ont été détruites, comme celles d'Arius, de Nestorius, de Pélage et de tant d'autres hérésiarques; c'est encore elle qui a secondé les efforts et les soins des rois, des princes, des pères et des docteurs de la sainte Église. Or comment peut-on douter que si à présent les mêmes princes catholiques, tant ecclésiastiques que séculiers, prenaient avec un zèle ardent les mesures en leur pouvoir pour concourir pour ainsi dire à l'œuvre de cette divine Dame, elle ne fût toujours prête à les assister et à les rendre très-heureux en cette vie et en l'autre, enfin qu'elle ne

détruisît toutes les hérésies qui infestent le monde? C'est pour cette raison que le Seigneur a tant enrichi son Église, les royaumes et les monarchies catholiques, car sans cela il vaudrait mieux qu'ils fussent dans la pauvreté. Il n'était pas aussi convenable que tout se fît par la voie des miracles; il fallait donc les laisser agir par les moyens naturels que leur ménageaient les richesses. Mais ce n'est pas à moi à juger s'ils s'acquittent de cette obligation, ou s'ils y manquent. Je dois seulement dire ce que le Seigneur m'a fait connaître, me déclarant que ceux-là sont d'injustes possesseurs des titres honorables et du pouvoir suprême que l'Église leur donne, qui ne l'aident ni ne la défendent, et qui n'emploient pas toutes leurs forces et toutes leurs richesses pour empêcher que le fruit du sang de notre Seigneur Jésus-Christ ne se perde, puisque c'est en cela que les princes chrétiens se distinguent des infidèles.

365. Reprenant mon discours, je dis que le Très-Haut connut par sa prescience infinie l'iniquité du dragon infernal, et prévit que s'il pouvait satisfaire sa haine contre l'Église en répandant toutes les erreurs qu'il avait inventées, il troublerait beaucoup de fidèles, et ferait tomber par sa malice les étoiles du ciel militant, qui sont les justes (1); de sorte que la divine justice serait toujours plus provoquée, et le fruit de la rédemption presque empêché. C'est pourquoi le Seigneur résolut, dans son immense miséricorde, de

(1) Apoc., xII, 4.

détourner ce fléau qui menaçait le monde. Et pour disposer toutes choses avec plus d'équité et à la plus grande gloire de son saint nom, il voulut que l'auguste Marie lui fît violence; car elle seule entre toutes les pures créatures était digne des priviléges, des dons et des prérogatives nécessaires pour vaincre l'enfer, cette incomparable Dame étant seule capable d'une entreprise si difficile et de subjuguer le cœur de Dieu lui-même par sa sainteté, sa pureté, ses mérites et ses prières. Rien ne pouvait rehausser davantage l'éclat de la puissance divine, que de montrer pendant toute l'éternité que le Seigneur avait vaincu Lucifer et tous ses ministres par le moyen d'une simple créature et d'une femme, comme il avait lui-même perdu le genre humain par le moyen d'une autre; et aucune ne pouvait mieux remplir ce rôle glorieux que sa propre Mère, à qui il voulait que l'Église et le monde entier dussent faire remonter ce bienfait; c'est pour cette raison et pour plusieurs autres que nous connaîtrons en Dieu que sa divine Majesté confia le glaive de sa puissance à notre victorieuse Reine, afin qu'elle abattît le dragon infernal, avec la certitude que ce pouvoir ne serait jamais révoqué, et qu'elle s'en servirait au contraire du haut du ciel pour défendre et protéger l'Église militante, selon les travaux et les besoins qui lui surviendraient dans les temps à venir.

366. Or Lucifer, persévérant dans son malheureux dessein, sous une forme visible, comme je l'ai dit, avec ses légions infernales, la sérénissime Marie ne daigna jamais les regarder, ni en faire le moindre cas, quoi-

qu'elle les entendît, ainsi qu'il était convenable. Et comme l'on ne peut pas empêcher l'ouïe, ni se boucher les oreilles aussi bien que les yeux, elle faisait en sorte qu'aucune espèce de ce qu'ils lui disaient n'entrât dans son imagination ni dans son intérieur. Elle ne leur adressa parfois la parole que pour leur commander de cesser leurs blasphèmes. Et ce commandement était si efficace, qu'il les forçait de se mettre la bouche contre terre; et pendant qu'ils étaient dans cet abaissement, notre auguste Princesse chantait les louanges et célébrait la gloire du Très-Haut; seulement à l'entendre converser avec la Majesté suprême, et confesser hautement les vérités divines, ils étaient si abattus et si tourmentés, qu'ils se mordaient les uns les autres comme des chiens enragés, ou comme des loups carnassiers; car la moindre action de notre invincible Reine était une flèche enflammée, la moindre de ses paroles, un éclair qui les perçait d'une douleur plus cuisante que le feu même de l'enfer. Ce n'est pas une exagération, puisque le dragon et ses satellites prétendirent fuir et s'éloigner de la présence de la sainte Vierge, qui les humiliait et les tourmentait; mais le Seigneur les arrêtait par une force occulte, afin d'augmenter le glorieux triomphe de sa Mère et de son Épouse, et pour confondre d'autant plus et écraser l'orgueil de Lucifer. C'est pour cela que sa divine Majesté permit et même ordonna que les démons s'humiliassent jusqu'à demander à notre incomparable Dame de les éloigner et de les chasser de sa présence, là où elle voudrait. Alors elle leur enjoi-

gnit impérieusement de retourner dans l'enfer, où ils demeurèrent quelque espace de temps. Et la grande triomphatrice resta tout absorbée dans les divines louanges et dans les actions de grâces.

367. Lorsque le Seigneur eut permis à Lucifer de se relever, cet ennemi de la paix retourna au combat, usant pour instruments de certains voisins de la maison de saint Joseph; et ayant semé une diabolique zizanie entre eux et leurs femmes sur quelques intérêts temporels, le démon prit la forme d'une commune amie, et leur dit qu'ils n'avaient pas sujet de se tourmenter de la sorte les uns contre les autres, parce que Marie, femme de Joseph, était cause de toute cette dispute. La femme que le démon représentait avait du crédit et de l'autorité, et c'est par là qu'il leur persuada mieux son imposture. Et bien que le Seigneur ne permît pas qu'on attaquât la réputation de sa très-sainte Mère en des choses considérables, néanmoins il consentit à ce que toutes ces personnes trompées exerçassant dans cette occasion sa patience, pour augmenter sa gloire et sa couronne. Elles allèrent de compagnie à la maison de saint Joseph, et ayant appelé la très-innocente Marie, elles lui dirent en présence de son époux des paroles pleines d'aigreur, l'accusant de les inquiéter et de troubler la paix de leurs familles. Ce reproche fut sensible à notre très-sainte Dame, à cause de la peine que saint Joseph en recevait; en outre, il avait déjà remarqué quelque chose de sa grossesse, et elle pénétrait son cœur et ses pensées, qui commençaient à lui donner quelque

souci. Elle tâcha néanmoins, dans sa sagesse et sa prudence, de vaincre cette imposture par l'humilité, par la patience et par une foi ferme et inébranlable. Elle ne voulut point se disculper ni faire paraître son innocence; au contraire elle s'humilia, et pria ces voisines abusées de lui pardonner si elle les avait offensées en quelque chose, et de calmer leurs esprits; et par des paroles pleines de raison et de douceur elle les éclaira et les pacifia, en leur montrant qu'elles n'étaient point coupables les unes envers les autres. Satisfaites alors, et édifiées de l'humilité avec laquelle elle leur avait répondu, ces femmes s'en retournèrent en paix à leurs maisons, et le démon prit la fuite, parce qu'il ne put supporter une si haute sainteté ni une sagesse si céleste.

368. Saint Joseph resta un peu triste et pensif, et se laissa aller à de pénibles réflexions, comme je le dirai dans les chapitres qui suivent. Mais le démon, qui ne perd aucune occasion de nuire aux hommes, quoiqu'il ignorât le principal motif de son chagrin, voulut se prévaloir de celle-ci pour l'inquiéter. Or, après s'être demandé s'il fallait attribuer ce trouble à quelque déplaisir que le saint eût reçu de son épouse, ou à la pauvreté dans laquelle il se trouvait, il visa à son but en conséquence de ces deux suppositions, également fausses. Ainsi cet ennemi de la paix suggéra à saint Joseph de sombres pensées pour le dégoûter de sa pauvreté et la lui faire supporter avec impatience et tristesse; et en même temps il lui représenta que son épouse Marie passait beaucoup de

temps dans ses exercices et dans ses oraisons, qu'elle ne travaillait guère, et qu'eu égard à sa condition elle n'était pas assez active ni laborieuse. Mais saint Joseph, déjà élevé à une sublime perfection, avait le cœur trop droit et trop magnanime pour ne point mépriser ces inventions diaboliques et les rejeter bien loin, outre que la peine intérieure que la grossesse de son épouse lui causait, l'occupait si fort, qu'elle seule suffisait pour lui faire oublier toutes les autres. Et le Seigneur, tout en le laissant dans ces premières inquiétudes, le délivra de la tentation du démon par l'intercession de la sainte Vierge, qui était attentive à tout ce qui se passait dans le cœur de son très-fidèle époux, et qui pria son très-saint Fils de vouloir se contenter de la peine que sa grossesse lui donnait, et de le soulager des autres.

369. Le Très-Haut ordonna que la Princesse du ciel soutînt un si long combat contre Lucifer, et permit à cet esprit de ténèbres, accompagné de toutes ses légions, d'employer encore tout ce qui lui restait de force et de malice, afin qu'ils fussent en tout et partout humiliés et vaincus, et que notre divine Dame remportât le plus grand triomphe que jamais aucune pure créature ait pu obtenir sur l'enfer. Toutes ces troupes rebelles se présentèrent avec leur chef infernal devant l'auguste Marie, et, pleines d'une fureur indicible, elles lui livrèrent un nouvel assaut avec toutes les tentations réunies dont elles s'étaient servies auparavant pour des attaques partielles; elles redoublèrent, s'il était possible, leurs efforts; mais

je n'entre point dans les détails, car ils se trouvent presque tous dans les deux chapitres précédents. Quant à notre incomparable Reine, elle resta aussi ferme et aussi tranquille que l'auraient été les plus hautes hiérarchies des anges, s'ils eussent ouï ces contes de l'ennemi (1). Aucune impression étrangère, aucun nuage ne put troubler la sérénité de ce ciel, c'est-à-dire du cœur de la pure Marie, quoique ces embûches, ces illusions, ces menaces et ces flatteries eussent comme épuisé toute la malice du dragon, qui en ce moment en vomit tous les flots sur cette femme invincible et vraiment forte, la Vierge sans tache (2).

370. Au milieu de ce combat, et lorsque par des actes héroïques elle déployait toutes les vertus contre ses ennemis, elle comprit que le Très-Haut ordonnait et voulait qu'elle humiliât et abattît l'orgueil du dragon en usant du pouvoir de Mère de Dieu et de l'autorité d'une si grande dignité. Et animée d'un ardent courage et d'une valeur invincible, elle se tourna vers les démons, et leur dit : « Qui est semblable à Dieu, « qui habite les lieux les plus élevés (3)? » Et, répétant ces paroles, elle ajouta : « Prince des ténèbres, « auteur du péché et de la mort (4), je te commande « au nom du Très-Haut de te taire, et je t'envoie « avec tes ministres dans l'abîme des cavernes infer- « nales qui vous sont destinées (5), et d'où vous ne « sortirez point que le Messie promis ne vous ait

(1) Ps. CXVIII, 85. — (2) Apoc., XII, 15. — (3) Ps. CXII, 5. — (4) Ephes., VI, 12; I Joan., III, 8; Sap., II, 24. — (5) Jud. Ep., 6.

« domptés et assujettis, ou qu'il ne vous l'ait per« mis. » Notre divine Reine était remplie d'une lumière et d'une splendeur céleste. Le dragon orgueilleux essaya de résister un instant à cet empire : il ramassa toutes ses forces; mais cela ne servit qu'à l'humilier davantage, et à lui attirer une aggravation de peine qui s'étendit à tous les démons. Ils furent précipités tous ensemble et renfermés au fond de l'abîme en la manière que j'ai marquée en parlant du mystère de l'Incarnation, et que je dirai dans la suite en rapportant la tentation et la mort de notre Seigneur Jésus-Christ. Et lorsque ce dragon livra à la Reine du ciel un autre combat dont je ferai mention dans la troisième partie, elle le vainquit avec tant de gloire, que j'ai su que sous ses coups et sous ceux de son très-saint Fils, Lucifer perdit tout son pouvoir, sa tête fut écrasée (1) et toutes ses forces anéanties, de sorte que si les créatures humaines ne les lui rendent par leur propre malice, elles peuvent très-facilement lui résister et le vaincre avec le secours de la grâce.

371. Alors le Seigneur se manifesta à sa très-sainte Mère, et en récompense de la glorieuse victoire qu'elle venait de remporter, il l'enrichit de nouveaux dons et de faveurs singulières : elle vit sous des formes corporelles les mille anges de sa garde, accompagnés d'une infinité d'autres, qui entonnèrent de nouvelles hymnes de louanges à la gloire du Très-Haut et à la

(1) Gen., III, 15.

sienne ; et, avec une harmonie toute céleste, ils lui chantèrent d'une voix à la fois douce et éclatante ce que l'on dit autrefois à Judith, qui fut une figure de ce triomphe, aussi bien que ces paroles que la sainte Église lui applique : « Vous êtes toute belle, Marie ! « il n'est point en vous de souillure du péché ; vous « êtes la gloire de la Jérusalem céleste ; vous êtes la « joie d'Israël ; vous êtes l'honneur du peuple du « Seigneur (1). Vous êtes celle qui glorifie son saint « nom ; vous êtes l'avocate des pécheurs, et vous les « défendez contre leur superbe ennemi. O Marie ! « vous êtes pleine de grâce et de toutes les perfec- « tions (2). » Notre divine Dame fut remplie de joie et de consolation, louant l'Auteur de tout bien, et lui rapportant tous ceux qu'elle recevait ; mais bientôt elle se rappela le chagrin de son époux, comme je le dirai au quatrième livre, dans les chapitres suivants.

Instruction que la Maîtresse de l'univers me donna.

372. Ma fille, le soin que l'âme doit avoir de ne pas se mettre à raisonner avec les ennemis invisibles n'empêchent point qu'elle puisse leur commander avec autorité et avec empire au nom du Très-Haut, de se taire, de s'éloigner et de s'enfuir avec confu-

(1) Judith., xv, 10 ; xiii, 31. — (2) Luc., i, 28.

sion. C'est ce que je veux que vous fassiez dans toutes les occasions où ils vous persécuteront; car les plus puissantes armes dont la créature humaine peut se servir contre la malice du dragon, consistent à le regarder avec mépris et à le maîtriser avec un air de supériorité, en se fondant sur sa qualité de fille de son véritable Père, qui est aux cieux (1), dont elle reçoit cette vertu et cette assurance contre les ennemis de son salut. Il est constant que Lucifer, depuis qu'il fut chassé du ciel, emploie tous ses soins à détourner les âmes de leur Créateur (2), et à semer la division entre le Père céleste et les enfants adoptifs (3), entre l'épouse et l'Époux des âmes fidèles. Et quand il voit l'une d'elles unie à son Créateur, puisant dans son chef Jésus-Christ, comme un membre plein de vie, de nouvelles forces et une volonté énergique pour le combattre et le confondre, alors il a recours pour la perdre à toutes les ruses que peut lui inspirer la fureur de la haine la plus acharnée et la plus perfide; mais quand il voit qu'il ne lui est pas possible d'arriver à son but, et que les âmes trouvent dans la protection du Très-Haut un asile sûr et inaccessible (4), il perd courage et se reconnaît vaincu, et en proie à d'inexprimables tourments. Et si l'Épouse bien-aimée sait le repousser avec hauteur et dédain, il n'est point de vermisseau ni de fourmi plus faible que ce superbe géant.

(1) Matth., VI, 9. — (2) Apoc., XII, 17. — (3) Matth., XIII, 25. — (4) Ps. XVII, 3.

373. Vous devez vous animer et vous affermir par la vérité de cette doctrine, lorsque le Tout-Puissant permettra que, dans les grandes tentations, la tribulation et les douleurs de la mort vous environnent (1), ainsi qu'il m'arriva; car c'est dans ces sortes d'occasions que l'Époux éprouve le mieux la fidélité de la véritable épouse. Et si elle l'est en effet, elle ne doit pas se contenter des seules affections, mais il faut qu'elle produise des fruits plus solides; car le seul désir qui ne coûte rien à l'âme n'est pas une preuve suffisante de son amour, ni de l'estime qu'elle fait du bien qu'elle loue et qu'elle aime. La force et la constance qu'on montre à souffrir les afflictions avec un cœur généreux et magnanime, voilà les témoignages du vrai amour. Que si vous souhaitez si passionnément d'en donner quelque marque à votre Époux pour vous rendre agréable à ses yeux, la plus grande de toutes sera que, quand vous vous trouverez plus affligée et plus dépourvue de tout secours humain, alors vous vous montriez plus inébranlable que jamais, plus confiante dans le Seigneur votre Dieu, et que vous espériez, s'il le faut, contre toute espérance (2); puisque celui qui garde Israël ne dort ni ne sommeille (3), et au moment opportun il commandera aux vents et à la mer de s'apaiser, et il fera renaître le calme désiré (4).

374. Mais prenez garde, ma fille, d'être bien avisée dans les commencements des tentations, où il y a

(1) Ps. XVII, 5. — (2) Rom., IV, 18. — (3) Ps. CXX, 4. — (4) Matth., VIII, 26.

beaucoup de danger si l'âme commence aussitôt à en être troublée, lâchant les passions de l'appétit concupiscible ou irascible par lesquelles la lumière de la raison est obscurcie. Car si le démon remarque ce trouble, s'il s'aperçoit des nuages qu'il élève et de la tempête qu'il excite dans les puissances, comme sa cruauté est toujours implacable, toujours insatiable, il s'anime d'une plus grande ardeur, il ajoute feu sur feu et redouble sans cesse de fureur, se flattant que l'âme n'a personne qui la défende de ses insultes et qui la délivre de ses mains (1) : et la violence de la tentation devenant plus grande, il y a bien plus de sujet de craindre que celle qui a commencé à faiblir dans son principe ne soit pas en état de lui résister lorsqu'elle sera dans toute sa force. Je vous avertis de tout cela afin que vous redoutiez le danger des premières négligences. N'en ayez aucune dans une affaire si importante; au contraire, à quelque tentation que vous soyez exposée, persévérez dans l'égalité de vos actions; continuez intérieurement les dévots entretiens avec le Seigneur, et conservez dans vos rapports avec le prochain cette douceur, cette charité et cette prudente honnêteté que vous devez avoir pour lui; vous opposant par la prière et par le calme de vos passions au désordre que l'ennemi veut y introduire.

(1) Ps. LXX, 12.

LIVRE QUATRIÈME

QUI CONTIENT LA PERPLEXITÉ DE SAINT JOSEPH CONNAISSANT LA GROSSESSE DE LA TRÈS-PURE MARIE. — LA NAISSANCE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST. — SA CIRCONCISION. — L'ADORATION DES ROIS ET LA PRÉSENTATION DE L'ENFANT JÉSUS AU TEMPLE. — LA FUITE EN ÉGYPTE. — LE MEURTRE DES INNOCENTS ET LE RETOUR A NAZARETH.

CHAPITRE I

Saint Joseph découvre la grossesse de son épouse la Vierge Marie, et entre dans de grandes peines, sachant qu'il n'y avait aucune part.

375. La Princesse du ciel était dans le cinquième mois de sa grossesse, lorsque son très-chaste époux Joseph commença d'en découvrir des marques dans la disposition de sa personne sacrée : car elle était si bien faite et si bien proportionnée, comme je l'ai déjà dit, qu'il n'était pas possible que l'on n'y aperçût beaucoup plus facilement que chez les autres le moindre changement. L'auguste Marie sortant un jour de son oratoire, saint Joseph la regarda dans le souci où il

était, et reconnut la nouveauté avec une plus grande certitude, sans que sa raison pût démentir à ses yeux des signes trop visibles (1). L'homme de Dieu en eut le cœur pénétré d'une intime douleur, sans pouvoir résister aux pénibles réflexions qui se pressaient en même temps dans son âme. Il pensait d'abord au très-chaste mais très-vif et très-sincère amour qu'il portait à sa très-fidèle épouse, à laquelle il avait dès les premiers jours donné irrévocablement tout son cœur; les manières agréables, la sainteté sans égale de notre grande Dame avaient encore resserré les liens qui attachaient saint Joseph à son service. Et comme dans sa modestie et dans son humble gravité elle était si parfaite et si ravissante, le saint nourrissait, parmi les soins respectueux dont il l'entourait, le désir, qui était comme naturel à son amour, de voir son épouse y correspondre. Le Seigneur l'ordonnait de la sorte, afin que le souhait de ce retour, de cette réciprocité inspirât au saint un plus grand soin de servir et de respecter notre divine Maîtresse.

376. Saint Joseph s'acquittait de cette obligation en très-fidèle époux et comme le gardien du mystère qui lui était encore caché; et autant il était assidu à servir et à honorer son épouse, autant son amour était pur, chaste, saint et juste, autant et plus ardent était le désir qu'il avait qu'elle y répondît; il ne le lui découvrit pourtant jamais, tant à cause du respect auquel l'humble majesté de son épouse l'obligeait, que

(1) Matth., I, 18.

parce que son dévouement pour elle ne lui avait certes pas été pénible en voyant sa sage conduite, sa douce conversation et sa pureté plus qu'angélique. Mais dans cette occasion embarrassante, où ses yeux étaient témoins d'une nouveauté qu'il ne pouvait mettre en doute, son âme se trouva partagée dans la surprise; et, quoiqu'il fût convaincu de la chose, il ne permit pas à son raisonnement d'aller au delà des apparences (1) : parce que, étant un homme saint et juste, il suspendit, tout en connaissant l'effet, son jugement sur la cause; car s'il eût été persuadé que son épouse était coupable, il serait sans doute mort naturellement de douleur.

377. Il réfléchissait ensuite à la certitude où il était de n'avoir aucune part en cette grossesse, dont il voyait des marques si évidentes; et il se disait que le déshonneur était par là inévitable quand cela se saurait. Et cette prévision tourmentait d'autant plus saint Joseph, qu'il avait l'âme plus noble et plus élevée, et que sa rare prudence lui faisait mieux apprécier et comme savourer d'avance les amertumes de l'infamie personnelle qu'il était exposé à subir avec son épouse. La troisième chose qui torturait le plus le saint époux, c'était la crainte de trahir son épouse, qui eût été lapidée, aux termes de la loi (2) (qui infligeait ce châtiment aux adultères), dans le cas où elle eût pu être convaincue de ce crime. Toutes ces réflexions, comme autant de pointes de fer aiguës, perçaient le cœur de

(1) Matth., I, 19. — (2) Levit., XX, 10; Deut., XXII, 23.

saint Joseph d'une douleur ou plutôt de mille douleurs réunies, auxquelles il ne pouvait trouver alors aucun soulagement que dans la conduite irréprochable de Marie. Mais comme tous les signes extérieurs attestaient le fait le plus étrange, sans que le saint homme sût comment les expliquer, et sans même qu'il osât communiquer à qui que ce fût le sujet de sa douloureuse anxiété, il se trouvait comme environné des douleurs de la mort (1), et il ressentait par sa propre expérience que la jalousie est dure comme l'enfer (2).

378. Il voulait s'entretenir avec lui-même, mais la douleur paralysait toutes ses facultés. Si par la pensée il se mettait à discuter les probabilités fournies par les sens, elles s'évanouissaient toutes comme la glace à l'ardeur du soleil et comme la fumée au souffle du vent, parce qu'il se souvenait de la sainteté éprouvée de sa très-sage et très-prudente épouse : s'il tâchait de suspendre les affections de son très-chaste amour, il n'y parvenait pas, parce qu'elle lui paraissait toujours un objet digne d'être aimé, et, quoique la vérité fût cachée, elle avait plus de force pour l'attirer, que la fausse apparence de l'infidélité pour le rebuter. Ce sacré lien ne pouvait pas se rompre, resserré qu'il était par les nœuds solides de la vérité, de la raison et de la justice. Il ne jugeait pas à propos de s'ouvrir à sa divine épouse, et il était d'ailleurs retenu par cette gravité toujours égale et divinement humble qu'il

(1) Ps. XVII, 5. — (2) Cant., VIII, 6.

admirait en elle. Et quoiqu'il vît des marques si évidentes d'une grossesse, il se disait qu'une conduite aussi pure et aussi simple ne pouvait point aboutir à un oubli du devoir semblable à celui qu'on eût pu présumer; parce qu'une faute aussi grande était incompatible avec tant de pureté, d'égalité, de sainteté et de discrétion, et avec toutes les grâces réunies, dont l'augmentation se rendait tous les jours plus sensible en l'auguste Marie.

379. Le saint époux adressa ses peines au tribunal du Seigneur par la voie de l'oraison; et, s'étant mis en sa présence, il lui dit : « Dieu éternel et mon Sei-« gneur, mes désirs et mes gémissements ne sont « point cachés à votre divine Majesté (1). Je me trouve « combattu par de violentes agitations qui ont frappé « mon cœur par l'organe de ma vue. Ce cœur, je l'ai « donné avec sécurité à l'épouse que j'ai reçue de « votre main (2). Je me suis fié à sa grande sainteté; « mais les signes du changement que je découvre en « elle me jettent dans une perplexité affligeante, et « me font craindre que mes espérances ne soient « frustrées. Il n'est personne qui l'ait connue jus-« qu'aujourd'hui, qui ait pu douter de sa prudente « conduite et de ses excellentes vertus; mais aussi je « ne puis pas nier qu'elle ne soit enceinte. Ce serait « une témérité de penser qu'elle ait été infidèle et « qu'elle vous ait offensé, en voyant en elle une si « rare pureté et une sainteté si éminente : il m'est

(1) Ps. XXXVII, 9. — (2) Prov., XXXI, 11.

« pourtant impossible de nier ce que mes yeux m'as-
« surent; mais il ne me le sera pas de mourir par la
« force de la douleur, s'il ne se trouve ici quelque
« mystère renfermé que je ne saisis point. La raison
« la disculpe, et les sens la condamnent. Je vois bien
« qu'elle me cache la cause de sa grossesse : que dois-
« je faire? Nous nous communiquâmes au commen-
« cement les vœux de chasteté que nous avions faits
« pour votre gloire; que s'il était possible qu'elle eût
« violé votre foi et la mienne, je défendrais votre
« honneur et renoncerais au mien pour votre amour.
« Mais comment pourrait-elle conserver en tout le
« reste tant de pureté et de sainteté, si elle eût com-
« mis un crime si énorme? Et comment se fait-il
« qu'étant si sainte et si prudente, elle veuille me
« cacher ce secret? Je suspends mon jugement, et je
« m'arrête dans l'ignorance de la cause de ce que je
« vois. Je répands en votre présence mon âme affligée,
« ô Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob (3)! Rece-
« vez mes soupirs et mes larmes en sacrifice agréable :
« et si mes péchés ont mérité votre indignation, ayez
« égard, Seigneur, à votre propre clémence, et ne
« méprisez point les peines de votre serviteur. Je ne
« crois pas que Marie vous ait offensé; mais aussi,
« étant son époux, je ne puis présumer aucun mys-
« tère dont je ne saurais être digne. Conduisez mon
« entendement et mon cœur par votre divine lumière,
« afin que je connaisse et que j'exécute ce qui sera
« plus agréable à votre bon plaisir. »

(1) Ps. CXLI, 3.

380. Saint Joseph persévéra dans cette oraison, qu'il accompagna de plusieurs autres affections et demandes : car, bien qu'il lui vînt parfois en pensée qu'il y avait peut-être dans la grossesse de la sainte Vierge quelque mystère qu'il ignorait, il ne pouvait pas s'en assurer; parce que toutes les raisons qu'il se représentait dans la grande estime qu'il avait de la sainteté de notre divine Dame ne furent capables, au plus, que de le persuader qu'elle n'avait point commis de faute dans sa grossesse : aussi le saint ne crut-il jamais qu'elle pût être la Mère du Messie. Quelquefois il écartait ses soupçons, mais l'évidence du fait les ramenait bientôt en plus grand nombre : de sorte qu'il en était terriblement agité; et après avoir été ainsi battu par l'orage de ses pensées, il tombait souvent dans un pénible calme sans pouvoir se déterminer à croire aucune chose qui pût dissiper ses doutes, apaiser son cœur, et lui faire rencontrer cette certitude dont il avait besoin pour régler sa conduite et fixer son esprit. C'est pour cela que la peine de saint Joseph fut si grande, qu'elle put être une preuve éclatante de son incomparable prudence et de sa sainteté, et qu'en la souffrant il mérita que Dieu le rendît capable de la faveur singulière qu'il lui préparait.

381. Tout ce qui se passait dans le cœur de saint Joseph était dévoilé à la Princesse du ciel, qui l'observait à la lumière de la science divine qui l'éclairait. Et quoiqu'elle fût remplie de tendresse et de compassion pour ce que son époux souffrait, elle ne lui parlait point du sujet de ses peines; mais elle se con-

tentait de le servir avec beaucoup de soumission et d'exactitude. L'homme de Dieu, sans faire semblant de rien, ne cessait de la regarder avec une sollicitude plus grande que jamais homme ait pu avoir : et comme notre illustre Reine le servait à table et s'occupait à d'autres choses domestiques, elle devait nécessairement alors (bien que sa grossesse ne lui fût aucunement pénible) prendre certaines précautions et faire certains mouvements qui trahissaient son état. Saint Joseph, qui était attentif à toutes ces occasions, s'assurait toujours de plus en plus de la vérité avec une plus grande affliction de son âme. Et quoiqu'il fût saint et juste, il se laissait pourtant servir et honorer par la sainte Vierge après qu'il l'eut épousée, conservant en tout l'autorité de chef, qu'il savait tempérer par une humilité et une prudence rares. Car tant qu'il ignora le mystère de son épouse, il crut devoir toujours agir en maître, néanmoins avec toute la modération convenable, à l'exemple des anciens patriarches, dont il ne devait pas dégénérer, et à qui leurs femmes étaient soumises et obéissantes. Et il eût fait sagement de gouverner ainsi sa maison si notre divine Dame eût été comme les autres femmes. Mais quoiqu'elle fût si supérieure à toutes, il n'y en eut et il n'y en aura jamais aucune aussi obéissante, aussi soumise à son mari que l'auguste Marie le fut au sien. Elle le servait avec un respect et avec une promptitude incomparable ; et bien qu'elle connût les soucis et les préoccupations que lui causait sa grossesse, elle ne laissa pas que de vaquer à toutes les

occupations qui la regardaient, et elle ne songea ni à dissimuler ni à justifier les opérations qui se passaient dans son sein virginal, parce que les détours, les artifices, la duplicité étaient contraires à la véracité et à la candeur angélique qui la distinguaient, et antipathiques à la grandeur et à la générosité de son très-noble cœur.

382. La Princesse du ciel aurait bien pu alléguer pour sa justification la vérité de son innocence irréprochable et le témoignage de sa cousine Élisabeth et de Zacharie ; attendu que si saint Joseph l'eût soupçonnée d'une faute, c'était à cette époque qu'il était le plus naturel de la faire remonter ; ainsi la divine Marie eût pu par ce moyen, ou par d'autres semblables, se disculper et tirer saint Joseph de peine, sans découvrir pour cela le mystère. Mais la Maîtresse de la prudence et de l'humilité ne le voulut pas faire, parce que ces vertus étaient incompatibles avec les soins qu'elle eût pris de soutenir ses intérêts, et qu'elle ne devait pas hasarder l'explication d'une vérité si mystérieuse sur son propre témoignage. Elle abandonna le tout avec une grande sagesse à la Providence divine. Et quoique la compassion et l'amour qu'elle avait pour son époux, la portassent à le consoler et à le rassurer, elle ne le fit ni en se justifiant ni en cachant sa grossesse; elle se borna à le servir avec des démonstrations plus vives d'affection, tâchant de lui plaire en toutes choses, lui demandant ce qu'il voulait, ce qu'il désirait qu'elle fît, et lui prodiguant d'autres marques de soumission et de ten-

dresse. Elle le servait souvent à genoux, et bien que toutes ces prévenances consolassent en quelque façon le saint époux, elles augmentaient néanmoins par un autre endroit ses motifs d'affliction, en lui faisant mieux sentir combien il devait aimer et estimer celle dont il n'était pas sûr d'avoir lieu de se plaindre. Notre charitable Reine faisait des prières continuelles pour lui, afin que le Très-Haut le regardât et le consolât. Et dans son oraison elle s'abandonnait absolument à sa divine volonté.

383. Saint Joseph ne parvenait pas à lui cacher tout à fait son amer chagrin; il était donc bien souvent pensif, triste, inquiet, et cédant à sa secrète douleur, il parlait quelquefois à sa divine épouse avec plus de sévérité qu'auparavant; c'était comme un effet inévitable de la désolation de son cœur, et non point par indignation ni par vengeance, car il ne connut jamais de pareils sentiments, comme on le verra dans la suite. Mais la très-prudente Dame ne changea rien en ses douces manières, et n'en témoigna aucun ressentiment; au contraire, elle apportait d'autant plus de soin à soulager son époux. Elle le servait à table, lui présentait le siége, lui offrait à manger et lui donnait à boire; et après qu'elle s'était acquittée de tout cela avec une grâce incomparable, saint Joseph, toujours plus convaincu de la certitude de la grossesse, lui ordonnait de s'asseoir. Il est sûr que ces circonstances furent de celles qui exercèrent le plus, non-seulement saint Joseph, mais aussi la Princesse du ciel, et qu'elle y fit pa-

raître avec éclat sa très-profonde humilité et sa sublime sagesse. Le Seigneur fit que toutes ses vertus y furent exercées et éprouvées; car non-seulement il ne lui prescrivit pas de tenir caché le mystère de sa grossesse; mais il ne lui découvrit même pas sa divine volonté avec autant de clarté que dans les autres rencontres. Il semblait que Dieu eût remis et confié le tout à la science et aux vertus célestes de son Élue, en la laissant opérer par elles sans la favoriser d'aucune lumière spéciale. La divine Providence fournissait à la très-pure Marie et à son très-fidèle époux Joseph l'occasion d'exercer par des actes héroïques, chacun selon sa portée, les vertus et les dons qu'elle leur avait départis; elle se plaisait pour ainsi dire à considérer la foi, l'espérance et l'amour, l'humilité, la patience, la paix et la sérénité de ces cœurs candides au milieu d'une affliction aussi pénible. Le Seigneur (si nous pouvons user ici du langage ordinaire) faisait le sourd pour sa plus grande gloire, pour donner au monde cet exemple de sainteté et de prudence, et pour ouïr plus longtemps les douces plaintes de la Vierge-Mère et de son très-chaste époux, qui lui étaient très-agréables; il voulait qu'ils les renouvelassent, et différait à leur répondre jusqu'à ce que le moment opportun fût venu.

—

Instruction que me donna notre très-sainte Reine et Maîtresse.

384. Ma très-chère fille, les pensées et les fins du Seigneur sont très-relevées, sa providence envers les âmes est forte et douce (1), et il est admirable en la conduite de toutes, surtout en celle de ses amis et de ses élus. Si les hommes parvenaient à comprendre le soin amoureux que ce Père de miséricorde prend de les diriger et de les conduire (2), ils s'occuperaient moins d'eux-mêmes et ne se plongeraient point dans tant de soucis pénibles, inutiles et dangereux, qui les tourmentent sans cesse et leur font rechercher mille appuis auprès des autres créatures (3); car alors ils s'abandonneraient avec une entière confiance à sa sagesse et à son amour infini, qui gouverneraient avec une douceur et une suavité paternelles toutes leurs pensées, leurs paroles et leurs actions, et veilleraient à leurs plus chers intérêts (4). Je ne veux pas que vous ignoriez cette vérité; je veux que vous sachiez bien que de toute éternité le Seigneur a présents dans son entendement divin tous les prédestinés qui doivent vivre en différents temps et âges; et qu'il leur dispose et prépare par la force invincible de sa sagesse et de sa bonté infinie, tous les dons qui leur

(1) Sap., VIII, 1. — (2) Ps. LXVII, 36. — (3) Matth., VI, 25. — (4) I Petr., V, 7.

conviennent, afin qu'ils arrivent finalement au but que le Très-Haut a marqué.

385. C'est pour cela qu'il importe tant à la créature raisonnable de se laisser conduire par la main du Seigneur, en se conformant entièrement à ses desseins, parce que les hommes mortels ignorent ses voies et la fin où elles doivent les faire aboutir (1); ils n'en sauraient avec leur ignorance faire eux-mêmes le choix, sans une grande témérité et sans un péril évident de leur perte. Mais s'ils s'abandonnent de tout leur cœur à la providence du Très-Haut, le reconnaissant pour leur Père, et se reconnaissant eux-mêmes pour ses enfants et ses ouvrages, sa divine Majesté se constitue leur protecteur, leur défenseur et leur guide, avec un amour tel qu'il veut que le ciel et la terre sachent (2) que c'est un soin qui le regarde de gouverner lui-même les siens, et de diriger ceux qui se confient en lui et se livrent entre ses mains. Et si Dieu était susceptible de quelque peine ou de quelque jalousie, comme les hommes, il en aurait de voir qu'une autre créature voulût partager avec lui le soin des âmes, et qu'elles allassent chercher la moindre des choses dont elles ont besoin en quelque autre que lui, qui veut se charger lui-même de ce qui les concerne (3). Les mortels ne pourront manquer de comprendre cette vérité, s'ils considèrent ce que parmi eux-mêmes un père fait pour ses enfants, un époux pour son épouse, un ami pour

(1) Eccles., VII, 1. — (2) Deut., XXXII, 1, etc. — (3) Sap., XII, 13.

un ami, et un prince pour le favori qu'il aime et qu'il veut honorer. Tout cela n'est rien en comparaison de l'amour que Dieu a pour les siens, et de ce qu'il veut et peut faire pour eux.

386. Mais quoique les hommes croient en général cette vérité, il n'en est aucun qui puisse pénétrer quel est l'amour divin et quels sont les effets particuliers dans les âmes qui s'abandonnent avec une entière résignation à la volonté du Seigneur. Ce que vous en savez, ma fille, vous ne pourriez vous-même et vous ne devez pas non plus l'exprimer, mais tâchez de le considérer sans cesse en Dieu. Sa divine Majesté dit qu'il ne se perdra pas un cheveu de ses élus (1), parce qu'elle les a tous comptés (2). C'est lui qui conduit leurs pas à la vie et qui les détourne de la mort (3); il surveille leurs actions, il corrige leurs défauts avec amour (4), prévient leurs désirs (5), va au-devant de leurs besoins et de leurs peines, les protége dans le danger (6), les caresse dans la paix et dans le calme (7), les arme pour le combat, les assiste dans les afflictions, les prémunit contre l'erreur par la sagesse, les sanctifie par sa bonté, et les fortifie par sa puissance (8); Être infini à qui personne ne peut résister ni s'opposer (9), il exécute ce qu'il peut, et il peut tout ce qu'il veut (10), et il veut se donner tout entier au juste qui est en sa

(1) Luc., xxi, 18. — (2) Luc., xii, 7. — (3) Ps. xxxvi, 23. — (4) Prov., iii, 12. — (5) Sap., vi, 14. — (6) Sap., v, 17. — (7) Cant., viii, 4. — (8) Ps. xxvi, 3; xc, 15. — (9) Esth., xiii, 9. — (10) Ps. cxiii, 11.

grâce et qui se confie en lui seul. Ah ! qui pourra concevoir le nombre et la grandeur des bienfaits qu'il répand dans un cœur disposé de la sorte pour les recevoir ?

387. Si vous voulez, mon amie, avoir part à ce bonheur, vous devez faire tous vos efforts pour m'imiter, et travailler dès aujourd'hui à acquérir efficacement une véritable résignation à la Providence divine. Et si elle vous envoie des tribulations, des peines, des travaux, recevez-les, embrassez-les avec égalité d'âme, avec tranquillité d'esprit et avec une patience inébranlable, une foi vive et une ferme espérance en la bonté du Très-Haut, qui vous donnera toujours ce qui sera le plus sûr et le plus convenable pour votre salut. Gardez-vous bien de faire choix d'aucune chose, car Dieu connaît toutes les voies que vous devez suivre ; confiez-vous en votre Père et Époux céleste, qui vous protége avec l'amour le plus fidèle. Soyez attentive à toutes mes œuvres, puisqu'elles ne vous sont point cachées ; et sachez qu'après la douleur que me causa la vue des maux endurés par mon très-saint Fils, la plus grande que j'aie ressentie dans toute ma vie a été celle dont m'accablèrent la tristesse et l'inquiétude de mon époux Joseph, dans la circonstance que vous racontez.

CHAPITRE II

Les soupçons de saint Joseph s'augmentent. — Il se résout à quitter son épouse, et consulte Dieu à cet égard.

388. Dans la tourmente des soucis qui agitaient son cœur si droit, saint Joseph tâchait bien souvent de se procurer par sa prudence un certain calme, pour pouvoir respirer un peu à l'aise après une trop cruelle oppression : il réfléchissait donc dans la solitude de son âme et s'efforçait de révoquer en doute la grossesse de son épouse. Mais le changement de plus en plus sensible qui se produisait dans l'état de la sainte Vierge, lui rendait impossible une illusion en dehors de laquelle le glorieux patriarche semblait n'avoir plus d'heureuse chance à espérer, et cette chance lui échappait bien vite, puisqu'il passait du doute auquel il s'attachait à une certitude contraire, de plus en plus forte à mesure que la grossesse se prononçait davantage. Plus notre divine Princesse approchait de son terme, plus elle devenait exempte des infirmités habituelles, plus elle s'embellissait de grâce, de santé, d'agilité. Nouveaux motifs d'anxiété pour saint Joseph ! et en même temps charmes irrésistibles qui attiraient son très-chaste amour, sans

qu'il pût se défendre de tous ces sentiments qui se disputaient son cœur. Après toutes ces agitations, il finit par se rendre à l'évidence; et quoique son esprit se conformât toujours à la volonté de Dieu, cela n'empêcha pas que la faiblesse de la chair ressentît l'excessive douleur de son âme, qui augmenta à un tel point qu'il ne sut plus où trouver de remède à sa tristesse. Il sentit diminuer ou s'épuiser les forces de son corps, et, bien qu'il ne fût réellement atteint d'aucune maladie déterminée, il s'affaiblit et maigrit beaucoup, et sa physionomie trahissait la sombre et profonde mélancolie qui l'affligeait. Et comme il la tenait secrète, sans la communiquer à personne et sans chercher au dehors aucun soulagement (comme le font ordinairement les autres hommes), il en résultait que les peines que le saint souffrait étaient naturellement plus grandes et plus incurables.

389. Le cœur de la très-pure Marie n'était pas pénétré d'une moindre douleur; mais quoiqu'elle fût très-grande, sa généreuse magnanimité l'était encore davantage, et par cette vertu, elle ne tenait presque aucun compte de ses peines, mais elle ne s'en préoccupait pas moins de celles de son époux Joseph, de sorte qu'elle résolut de l'aider en toutes choses plus que jamais et de redoubler les soins qu'elle prenait de sa santé. Et comme notre très-prudente Reine se faisait une loi inviolable d'agir en toutes ses actions avec plénitude de sagesse et de perfection, elle continuait à cacher la vérité du mystère qu'elle n'avait pas ordre de découvrir, et bien que seule elle eût pu, en

le lui révélant, tranquilliser saint Joseph, elle s'en abstint, pour respecter et garder le secret du Roi céleste (1). En ce qui la regardait, elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour le soulager, s'informait souvent de l'état de sa santé, et lui demandait ce qu'il désirait qu'elle fît pour son service et pour la guérison de ce malaise, qui le réduisait à une si grande faiblesse. Elle l'engageait à se reposer, à se rafraîchir, puisqu'il était juste de subvenir aux besoins et de réparer les forces du corps, afin de travailler ensuite pour le Seigneur. Saint Joseph, attentif à tout ce que sa divine épouse faisait, considérant tant de vertu et tant de discrétion, et sentant les saints effets de la conversation et de la présence de Marie, se disait : « Est-il « possible qu'une femme aussi vertueuse et en qui « la grâce du Seigneur se manifeste avec tant d'éclat, « me mette dans une telle perplexité ! Comment con- « cilier cette prudence, cette sainteté avec les signes « qui me la font paraître infidèle à Dieu, infidèle à « l'époux qui l'aime si tendrement ? Si je veux la ren- « voyer ou m'éloigner, je perds sa désirable compa- « gnie, toute ma consolation, ma maison et mon re- « pos. Quel bien trouverai-je qui lui soit comparable, « si je me retire ? et quelle consolation si celle-ci me « manque ? Mais tout cela me touche moins que l'in- « famie qui peut résulter d'un cas si malheureux, et « que le danger de laisser croire que j'aie été com- « plice de quelque crime. Cacher le fait est impos-

(1) Tob., xii, 7.

« sible ; car le temps ne le découvrira que trop, quand
« bien même je fermerais maintenant mes yeux et ma
« bouche. Me reconnaître l'auteur de cette grossesse,
« serait un vil mensonge aussi contraire à ma con-
« science qu'à ma réputation. Je ne puis, ni m'attri-
« buer la paternité, ni remonter à une cause que
« j'ignore. Que ferai-je donc dans un tel embarras?
« Le parti le moins fâcheux, ce sera de m'absenter et
« de quitter ma maison avant le moment de la déli-
« vrance, où je me trouverais plus confus et plus af-
« fligé sans savoir quel conseil suivre, quelle déter-
« mination prendre, en voyant chez moi un enfant
« qui ne m'appartiendrait pas. »

390. La Princesse du ciel, qui considérait avec une vive douleur la résolution que son époux avait prise de la quitter et de partir, s'adressa aux saints anges de sa garde, et leur dit : « Esprits bienheureux, mi-
« nistres du souverain Roi, qui vous a élevés à la féli-
« cité dont vous jouissez, et qui par un ordre de son
« infinie bonté m'accompagnez, comme ses très-fidèles
« serviteurs et mes gardes très-vigilants, je vous prie,
« mes bons amis, de représenter à sa divine clémence
« les afflictions de mon époux Joseph. Suppliez sa
« Majesté de le consoler et de le regarder véritable-
« ment en Dieu et en Père. Et vous qui obéissez avec
« promptitude à toutes ses paroles, écoutez aussi mes
« prières ; au nom de Celui qui, étant infini, a bien
« voulu s'incarner dans mon sein ; je vous demande,
« je vous supplie et je vous conjure de tirer au plus
« tôt de l'anxiété dans laquelle il gémit le cœur de

« mon très-fidèle époux, d'adoucir ses peines et de « lui ôter l'envie et la pensée qu'il a de s'absenter. » Les anges qu'elle choisit à cet effet obéirent à leur Reine, et envoyèrent secrètement au cœur du patriarche une foule de saintes inspirations, lui persuadant de nouveau que son épouse Marie était très sainte et très-parfaite, et qu'on ne pouvait croire d'elle aucune chose indigne de sa vertu ; que Dieu était incompréhensible dans ses œuvres et impénétrable dans ses jugements (1), et qu'il était toujours très-fidèle envers ceux qui se confient en lui (2), qui ne méprise et n'abandonne personne dans l'affliction (3).

391. Ces pieuses réflexions et d'autres semblables calmaient quelque peu l'esprit agité de saint Joseph, bien qu'il ne sût par quel ordre elles lui étaient inspirées; mais comme l'objet de sa tristesse ne diminuait point, il y retombait incontinent, sans pouvoir s'arrêter, pour se rassurer, à rien de fixe et de certain. C'est pourquoi il reprit le dessein de partir et de quitter son épouse. Notre divine Dame. qui pénétra sa pensée, jugea qu'il était nécessaire de prévenir ce danger, et de prier avec plus d'instance le Seigneur de l'écarter. Elle s'adressa directement à son très-saint Fils, qu'elle portait dans son sein virginal, et lui dit avec une intime affection et une ardente ferveur : « Mon Seigneur et mon souverain Bien, si vous me le « permettez, je parlerai en votre divine présence, « quoique je ne sois que cendre et que poussière (4),

(1) Eccles., XI, 4. — (2) Thren., III, 25. — (3) Ps. XXXIII, 19. — (4) Gen., XVIII, 27.

« et je vous ferai entendre mes gémissements, qui ne « peuvent vous être cachés (1). Il est juste, mon divin « Maître, que je ne néglige point le soulagement de « l'époux que vous m'avez donné de votre main. Je « vois dans quelle affliction il se trouve par une dis- « position de votre providence; il serait cruel de ma « part de le laisser en cet état. Si j'ai trouvé grâce de- « vant vous, Seigneur (2), j'oserai bien vous supplier, « par l'amour qui vous a porté à venir dans le sein de « votre servante pour le salut des hommes (3), de dai- « gner consoler votre serviteur Joseph et de le prépa- « rer à coopérer à l'accomplissement de vos grandes « œuvres. Il ne serait pas séant que votre servante « demeurât sans époux, qui la protége, l'assiste et la « mette à couvert de la calomnie. Ne permettez pas, « mon Seigneur et mon Dieu, qu'il exécute son des- « sein et qu'il m'abandonne. »

392. Le Très-Haut répondit en ces termes à la demande de notre Reine, « Ma Colombe et ma Bien- « Aimée, je consolerai bientôt mon serviteur Joseph, « et quand je lui aurai déclaré par l'organe de mon « ange le mystère qu'il ignore, vous lui en pourrez « parler, et lui direz clairement tout ce que j'ai opéré « en vous, sans désormais vous renfermer à cet égard « dans le silence. Je le remplirai de mon esprit, et « le rendrai capable de ce qu'il doit faire dans ces « mystères. Il vous y aidera et vous assistera dans « tous les événements qui vous arriveront. » L'au-

(1) Ps. xxxvii, 10. — (2) Exod., xxxiv, 9. — (3) I Joan., iv, 9.

guste Marie, toute fortifiée et consolée par cette promesse du Seigneur, lui rendit de très-humbles actions de grâces, de ce qu'il disposait toutes choses avec un ordre admirable, et avec poids et mesure (1); car outre la consolation que cette grande Dame ressentit en se trouvant délivrée d'une peine si sensible, elle comprit combien il était utile pour son époux Joseph d'avoir passé par cette tribulation, qui avait éprouvé et comme élargi son âme à la mesure des grandes choses qui lui devaient être confiées.

393. Cependant saint Joseph continuait à peser ses doutes. Il avait déjà vécu deux mois dans cette grande affliction, lorsque, vaincu par la difficulté, il dit : « Je ne trouve point de remède plus propre à ma « douleur que de m'absenter. J'avoue que mon épouse « est très-parfaite, et je ne vois rien en elle qui n'at- « teste sa sainteté; mais enfin elle est enceinte, et je « ne comprends pas ce mystère. Je ne veux point of- « fenser sa vertu en la soumettant à l'application de « la loi, mais aussi je ne dois pas attendre le moment « de la délivrance. Je partirai sans différer, et je m'a- « bandonnerai à la providence du Seigneur, qui pren- « dra soin de moi. » Il résolut donc de partir la nuit suivante; et ayant préparé à cet effet un habit et quelques hardes qu'il avait pour changer, il fit du tout un paquet. Il avait reçu un peu d'argent qu'on lui devait de son travail, et avec cette petite provision il se disposa à partir, vers minuit. Mais tant à

(1) Sap., xi, 21.

cause de l'étrangeté du cas que par une pieuse habitude, il se recueillit pour méditer sur l'importance de son entreprise, et adressant ensuite sa prière au Seigneur, il lui dit : « Grand Dieu de nos pères Abra-
« ham, Isaac et Jacob, unique et véritable protecteur
« des pauvres et des affligés, la douleur dont mon
« cœur est pénétré n'est point cachée à votre divine
« clémence. Vous connaissez aussi, Seigneur, quoique
« d'ailleurs je ne sois pas exempt de péché, mon in-
« nocence touchant le sujet de ma peine, comme l'in-
« famie et le danger dont je suis menacé par l'état de
« mon épouse. Je ne la crois pas adultère, parce que
« je reconnais en elle de très-grandes vertus et une
« perfection éminente, mais je vois avec certitude
« qu'elle est enceinte. J'en ignore la cause, il est vrai,
« mais je ne trouve aucun moyen de calmer mon es-
« prit. Je choisis, comme un moindre mal, de m'en
« aller loin d'elle en un endroit où personne ne me
« connaisse, et d'achever ma vie dans quelque désert,
« où je m'abandonnerai à votre providence. Ne me
« délaissez pas, Seigneur, car je ne désire que de
« m'employer à votre service, pour votre plus grande
« gloire. »

394. Saint Joseph se prosterna, et fit vœu d'aller offrir au Temple de Jérusalem une partie de la petite somme qu'il avait pour son voyage; et c'était afin que Dieu garantît son épouse des calomnies des hommes, et qu'il la préservât de tout mal : si grande était la droiture de l'homme de Dieu et l'estime qu'il faisait de notre divine Reine ! Après cette prière il prit un peu

de repos, pour sortir ensuite vers minuit, à l'insu de son épouse : et il lui arriva en songe ce que je dirai dans le chapitre suivant. La grande Princesse du ciel (comptant sur la promesse divine) observait de son oratoire tout ce que faisait et se proposait saint Joseph, car le Tout-Puissant le lui découvrait. Et, remplie de tendresse et de compassion à la connaissance du vœu qu'il avait fait pour elle, et à la vue du peu de bardes et d'argent qu'il avait préparés, elle fit de nouvelles prières pour lui et rendit des actions de grâces au Seigneur, le glorifiant dans ses œuvres, et pour la sagesse qu'il y déploie au delà de tout ce que les hommes peuvent imaginer ou espérer.

395. Sa divine Majesté permit que la très-sainte Vierge et son saint époux fussent réduits à cette extrémité de douleur intérieure, afin que, outre les mérites qu'ils amassaient par un si long martyre, le bienfait de la consolation divine fût en eux et plus admirable et plus singulier. Et quoique notre auguste Princesse, soutenue par la foi, espérât toujours fermement que le Très-Haut remédierait en temps et lieu à toutes leurs peines (ce qui lui faisait garder le secret du grand Roi (1), qui ne l'avait point chargée de le communiquer), elle ne laissa pas que d'être vivement affligée de la résolution de saint Joseph : parce qu'elle se représenta les grands inconvénients auxquels elle serait exposée, une fois seule, sans appui et sans compagnie qui l'assistât et qui la consolât, selon l'ordre commun

(1) Tob., XII, 7.

et naturel; car on ne doit pas toujours chercher les choses par des voies miraculeuses et surnaturelles. Mais ces pensées accablantes ne purent l'empêcher de pratiquer les vertus les plus excellentes, comme celle de la magnanimité, en supportant les afflictions, les soupçons et les résolutions de saint Joseph; celle de la prudence, en considérant que le mystère qu'elle renfermait était grand, et qu'il ne convenait pas qu'elle le découvrît de son propre mouvement; celle du silence, en se rendant maîtresse de sa langue, comme une femme forte qui se distinguait entre toutes les autres, sachant taire ce que tant de raisons humaines l'auraient portée à déclarer; celle de la patience, en souffrant sans se plaindre, et celle de l'humilité, en ne dissipant pas les soupçons de son époux. Elle exerça d'une manière admirable beaucoup d'autres vertus dans cette épreuve, pour nous enseigner à attendre le remède du Très-Haut dans les plus grandes tribulations.

—

Instruction que la Reine du ciel me donna.

396. Ma fille, l'instruction que je vous donne par cette observation du silence dont vous avez parlé, est que vous la preniez pour règle de votre conduite dans les faveurs et dans les mystères du Seigneur, en les gardant dans le plus secret de votre cœur. Et, quoi-

qu'il vous semble quelquefois à propos de les déclarer pour la consolation de quelque âme, vous ne devez pas vous y décider de vous-même sans avoir d'abord consulté Dieu, et ensuite celui qui vous dirige, parce que, dans ces matières spirituelles, il faut ne pas agir d'après l'affection humaine, où les passions et les inclinations de la créature ont une si grande part; car il est fort à craindre qu'elles ne fassent prendre pour convenable ce qui est pernicieux, et pour être du service de Dieu ce qui lui déplaît : ce n'est pas par les yeux de la chair et du sang que l'on parvient à discerner entre les mouvements intérieurs ceux qui sont divins et qui naissent de la grâce, d'avec ceux qui sont humains et produits par les affections désordonnées. Sans doute il y a entre ces deux effets et leurs causes une distance énorme; néanmoins, si la créature n'est pas des plus éclairées, et si elle n'est pas entièrement morte à ses passions, elle ne saurait faire ce discernement, ni séparer ce qui est pernicieux de ce qui ne l'est pas (1). Et la difficulté est bien plus grande quand quelque motif temporel et humain s'y trouve ou s'y mêle : parce qu'alors l'amour-propre et naturel s'avise trop souvent de traiter les choses divines et spirituelles, et expose l'âme à tomber à chaque pas dans de très-dangereux précipices.

397. Que cet avis vous serve pour toute votre vie, de ne déclarer jamais aucune chose sans mon ordre, si ce n'est à celui qui vous conduit. Et puisque j'ai

(1) I Cor., II, 14; Jerem., XV, 19.

bien voulu me constituer votre maîtresse, je ne manquerai pas de vous prescrire et de vous conseiller ce que vous aurez à faire en cela et dans tout le reste, afin que vous ne vous écartiez point de la volonté de mon très-saint Fils. Mais prenez bien garde à faire toujours une grande estime des faveurs et des bienfaits du Très-Haut (1). Regardez-les avec vénération, et préférez le cas que vous en devez faire et la reconnaissance que vous en devez avoir à toutes les choses inférieures, surtout à celles qui sont conformes à votre inclination. La crainte respectueuse que j'eus me fit garder un silence très-exact, persuadée, comme je devais l'être, que le trésor qui m'avait été confié était d'un prix inestimable. Et je m'imposai cette discrétion, ce silence, nonobstant mon état de dépendance naturelle et l'amour que je portais à saint Joseph, mon époux et mon maître, et malgré la douleur et la compassion que je ressentais de ses afflictions, dont j'eusse tant voulu le délivrer, parce que je préférais à tout le bon plaisir du Seigneur, et que je lui remettais une cause qu'il s'était réservée à lui seul. Apprenez aussi par là à ne vous jamais disculper, pour innocente que vous soyez sur ce qu'on vous impute. Rendez-vous agréable au Seigneur en vous confiant entièrement à son amour; abandonnez-lui votre réputation, et cependant vainquez par la patience, par l'humilité, par les bienfaits et par les paroles douces et obligeantes, ceux qui vous offen-

(1) Eccles., XXXIX, 19 et 20.

sent. Je vous recommande particulièrement de ne jamais juger mal de personne, quand même les indices les plus clairs viendraient frapper vos yeux; car la parfaite charité vous apprendra à donner à toutes choses une interprétation prudente et à excuser les fautes d'autrui. C'est pour cela que Dieu a mis pour modèle mon époux saint Joseph; car jamais personne n'eut à la fois de plus justes motifs de suspicion et plus de discrétion à suspendre son jugement, parce que, suivant les règles d'une charité circonspecte et généreuse, on fait acte de sage réserve et non point de témérité, quand on s'en rapporte, pour l'appréciation d'un fait dont la culpabilité n'est pas évidente, à des causes supérieures qu'on ne pénètre pas, plutôt que de juger et que de condamner le prochain. Je ne vous donne pas ici des instructions particulières pour ceux qui sont dans l'état du mariage, parce qu'elles ressortent assez de toute l'histoire de ma vie, et ils en peuvent tous faire leur profit, quoique je vous les donne maintenant pour votre avancement particulier, que je désire avec un amour de mère. Écoutez-moi, ma très-chère fille, et mettez en pratique mes conseils et mes paroles de vie.

CHAPITRE III

L'ange du Seigneur parle à saint Joseph dans un songe, et lui révèle le mystère de l'Incarnation. — Effets de cette ambassade.

398. Les pointes de la jalousie entretiennent dans l'âme de celui qui en est atteint une douleur si vive, que maintes fois, non-seulement elle trouble son sommeil, mais elle l'éloigne de ses yeux et lui ôte entièrement le repos. Personne n'en ressentit si sensiblement les effets que saint Joseph, quoique dans la réalité personne n'en eût moins de sujet, s'il l'eût alors connue. Il était doué d'une science et d'une lumière singulière pour pénétrer la sainteté et les belles qualités de sa divine épouse, qui étaient inestimables. Mais cette science et cette lumière fournissaient les raisons qui l'obligeaient à renoncer à la possession d'un si grand bien; et par conséquent, plus elles lui faisaient connaître ce qu'il allait perdre, plus elles augmentaient les douloureux regrets que lui inspirait son départ (1). C'est pour cela que les peines de saint Joseph surpassèrent tout ce que les hommes ont souffert d'analogue : car aucun n'eut une plus

(1) Eccles., I, 18.

haute idée de l'objet qu'il perdait, aucun ne put le connaître et l'apprécier comme le saint patriarche. Mais il faut que nous mettions une grande différence entre la jalousie et les soupçons de ce fidèle serviteur, et ceux des autres hommes condamnés à la même épreuve. En effet, la jalousie ajoute à un amour violent le vif désir de ne pas perdre, mais de conserver ce que l'on aime; et par une conséquence naturelle, cette affection est suivie de la douleur que cause la crainte de le perdre et de voir quelqu'un nous l'ôter; c'est cette douleur ou cette inquiétude que l'on appelle communément jalousie, laquelle produit en ceux qui ont les passions désordonnées, faute de prudence et des vertus nécessaires, divers sentiments de colère, de fureur et d'envie contre la personne aimée elle-même ou contre le rival, qui empêche le retour de l'amour, qu'il soit bien ou mal ordonné. Alors arrivent comme la tempête les conjectures hasardées, les soupçons téméraires que font naître les mêmes passions. Bientôt mille velléités contraires agitent l'âme : on veut, on se repent, on aime, on abhorre, et les appétits concupiscible et irascible sont continuellement aux prises, sans qu'il y ait ni raison ni prudence pour les maîtriser, parce qu'un mal de ce genre obscurcit l'entendement, pervertit le sens moral et bannit la prudence.

399. Saint Joseph ne fut point sujet à ces désordres vicieux; il ne pouvait même pas l'être, non-seulement à cause de sa sainteté insigne, mais aussi à cause de celle de son épouse, car il ne connaissait en

elle aucune faute qui pût le porter à la moindre indignation, et il ne lui vint pas à l'esprit qu'elle eût mis son amour en aucun autre qu'il dût voir avec envie ou repousser avec colère. La jalousie du saint ne consista qu'en la grandeur de son amour et en une espèce de doute ou de soupçon portant sur le retour qu'il avait obtenu de sa très-chaste épouse, parce qu'il ne trouvait pas le moyen de vaincre ce doute par une raison décisive, comme l'étaient les apparences qui le causaient. Il ne lui fallut point de plus grande certitude pour rendre sa douleur si véhémente; car en un gage aussi cher que l'amour d'une épouse, on ne doit souffrir aucune société, et afin que ces apparences produisissent une telle jalousie, il suffisait que, tandis que l'amour le plus pur et le plus ardent remplissait tout le cœur de saint Joseph, il dût voir la moindre marque d'infidélité et éprouver la crainte de perdre le plus parfait, le plus beau, le plus agréable objet dont s'occupassent son entendement et sa volonté. Car quand l'amour a des motifs si justes, les liens qui retiennent le cœur comme un captif enchaîné, sont d'autant plus forts, d'autant plus indissolubles, surtout quand il n'y a point dans l'objet aimé des imperfections capables de les faire rompre par un violent effort. Notre divine Reine n'en avait aucune, il ne se trouvait rien en elle qui pût diminuer l'amour de son saint époux; au contraire, tout ce qu'elle avait reçu de la grâce et de la nature lui fournissent tous les jours de nouveaux sujets de l'augmenter.

400. Après que le saint eut fait sa prière, il s'endormit dans cette douleur, qui alla jusqu'à la tristesse, assuré qu'il s'éveillerait à temps pour sortir de sa maison à minuit, sans être aperçu, espérait-il, de son épouse. Notre divine Dame attendait le remède et le demandait incessamment par ses humbles prières, parce qu'elle savait que, les peines de son époux étant arrivées à leur plus haut degré, le moment de la miséricorde était proche, où la consolation descendrait dans ce cœur désolé. Le Très-Haut envoya le saint archange Gabriel, le chargeant de découvrir par une révélation divine, à saint Joseph endormi, le mystère de la grossesse de son épouse Marie. Et l'archange s'acquittant de cette mission, apparut au saint dans un songe, comme le marque saint Matthieu, et lui déclara dans les termes que cet évangile rapporte (1), tout le mystère de l'incarnation et de la rédemption. On sera peut-être un peu surpris, aussi bien que moi, de ce que l'archange ait parlé à saint Joseph dans un songe, et non point lorsqu'il veillait, puisque le mystère était si relevé et si difficile à concevoir, surtout dans le trouble extrême où se trouvait le patriarche, tandis que le même mystère fut révélé à d'autres, non durant leur sommeil, mais en pleine veille.

401. Dans ces dispositions du Seigneur, la raison suprême n'est autre que sa divine volonté, toujours juste, sainte et parfaite. Je tâcherai pourtant de dire,

(1) Matth., I, 20 et 21.

pour notre instruction, quelques-unes des choses que j'ai apprises à cet égard. La première est, que saint Joseph était si prudent, éclairé d'une si céleste lumière, et pénétré d'une si haute estime pour la très-sainte Vierge, qu'il ne fut pas nécessaire de recourir à des moyens plus forts pour le convaincre de sa dignité et des mystères de l'incarnation, car les inspirations divines s'insinuent aisément dans les cœurs bien disposés. La seconde est, que son trouble ayant commencé par les sens, à la vue de la grossesse de son épouse, il était juste qu'ils fussent comme mortifiés et privés de la vision angélique, et que la vérité ne fût point introduite dans l'âme par leur organe, puisqu'ils avaient donné l'entrée à la tromperie ou au soupçon. Une troisième raison qui a beaucoup de rapport à celle-là, est parce que saint Joseph, bien qu'il ne commît aucun péché, souffrit un trouble tel, que ses sens contractèrent une espèce de souillure qui les rendit indignes de la vue et de la communication du saint ange; il fallait par conséquent que l'ambassadeur céleste lui parlât dans un moment où les sens scandalisés auparavant, fussent interdits par la suspension de leurs opérations; dans la suite, le saint homme étant revenu à soi, se purifia et se disposa par plusieurs actes, comme je le dirai, à recevoir les influences du Saint-Esprit, car son trouble les eût écartées.

402. On comprendra par là pourquoi Dieu parlait aux anciens pères dans des songes, plus souvent qu'il ne fait maintenant aux fidèles enfants de la loi évan-

gélique, sous le règne de laquelle ces sortes de révélations sont moins fréquentes que celles par lesquelles les anges se manifestent davantage. La raison en est que, dans l'économie divine, les plus grands obstacles qui empêchent que les âmes n'aient des rapports vraiment familiers avec Dieu et avec ses anges, sont les péchés, même légers, et voire les simples imperfections. Mais depuis que le Verbe s'est incarné et qu'il a conversé avec les hommes, les sens se sont purifiés et nos puissances se purifient tous les jours, étant sanctifiées par le bon usage des sacrements sensibles, de sorte qu'elles se dégourdissent, se spiritualisent, s'élèvent et s'habilitent dans leurs opérations à participer aux influences divines. Et ce privilége sur les anciens, nous le devons au précieux sang de notre Seigneur Jésus-Christ, en vertu duquel nous sommes sanctifiés par les sacrements, en y recevant les effets divins de grâces spéciales, et en quelques-uns le caractère spirituel qui nous distingue et nous dispose à de plus hautes fins. Mais quand le Seigneur parlait autrefois, ou qu'il parle maintenant dans des songes, il exclut les opérations des sens comme incapables ou indignes d'assister aux noces spirituelles de sa communication intime et de jouir de ses épanchements célestes.

403. On doit aussi inférer de cette doctrine, que pour recevoir les faveurs secrètes du Seigneur, il faut non-seulement que les âmes soient exemptes de péché, enrichies de grâce et de mérites, mais encore qu'elles aient le calme et la tranquillité de la paix, parce que

si cette république des puissances est agitée comme elle l'était en saint Joseph, elle n'est pas disposée à recevoir des effets aussi divins et aussi spirituels que ceux que produisent dans l'âme la visite et les caresses du Seigneur. Et il n'arrive que trop souvent que ces troubles intérieurs les empêchent, lors même que la créature gagne les plus grands mérites, comme le faisait l'époux de notre Reine, par les peines et les tribulations qu'elle supporte : c'est que la souffrance suppose toujours un travail, une espèce de lutte contre les ténèbres, tandis que la jouissance consiste à se reposer en paix dans la possession de la lumière ; or, la lumière n'est pas compatible avec la présence des ténèbres, dût-elle parvenir à les chasser. Ainsi, dans le plus fort du combat des tentations, que l'on peut comparer avec le sommeil ou avec la nuit, l'on entend ordinairement la voix du Seigneur par le moyen des anges, comme il arriva à notre saint, qui entendit et comprit tout ce que disait saint Gabriel, savoir : qu'il ne craignît point de demeurer avec son épouse Marie, parce que sa grossesse était l'ouvrage du Saint-Esprit (1); qu'elle enfanterait un Fils qu'il nommerait Jésus, et qui serait le Sauveur de son peuple (2), et que dans tout ce mystère serait accomplie la prophétie d'Isaïe qui dit : « Qu'une vierge concevrait et mettrait au monde un fils qui serait appelé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous (3). » Saint Joseph ne vit point l'ange sous une forme sen-

(1) Matth., I, 20. — (2) *Ibid.*, 21. — (3) Isa., VII, 14.

sible, il en ouït seulement la voix au fond de son âme, et connut le mystère. Des termes dont l'ambassadeur céleste se servit, on doit conclure que le saint avait déjà, par la pensée, quitté la très-pure Marie, puisqu'il lui ordonna de la recevoir sans crainte.

404. Saint Joseph s'éveilla convaincu du mystère qui lui avait été révélé, et que son épouse était véritablement Mère de Dieu. Partagé entre la joie de son bonheur et de son sort inespéré, et de nouveaux regrets de sa conduite, il se prosterna à terre, et, troublé cette fois par une humble crainte et une joie ineffable, il fit des actes héroïques d'humilité et de reconnaissance. Il rendit des actions de grâces à Dieu pour le mystère qu'il lui avait découvert, et l'avoir fait époux de Celle qu'il avait choisie pour Mère, lui qui ne méritait pas d'être son esclave. Par cette révélation et ces actes de vertu, l'esprit du saint recouvra sa sérénité et se trouva disposé à recevoir de nouveaux effets du Saint-Esprit. Les doutes et les troubles par lesquels il avait passé servirent à jeter en lui les fondements d'une plus profonde humilité, nécessaire à celui à qui l'on confiait la dispensation des plus hauts conseils du Seigneur; et le souvenir de cet événement fut une leçon qu'il médita durant toute sa vie. Ayant rendu ses actions de grâces à la divine Majesté, le saint homme commença à se faire à lui-même des reproches dans sa solitude, et s'écria : « O ma divine épouse et très-douce colombe, choisie « du Très-Haut pour sa demeure et pour sa propre « Mère, comment cet indigne esclave a-t-il eu la

« hardiesse de mettre en doute votre fidélité ? Com-
« ment celui qui n'est que cendre et que poussière
« a-t-il pu se laisser servir par Celle qui est Reine
« du ciel et de la terre, et Maîtresse de toutes les
« créatures ? Comment n'ai-je point baisé la terre
« qu'ont touchée vos pieds sacrés ? Comment n'ai-je
« pas songé uniquement à vous servir à genoux ?
« Comment oserai-je lever les yeux en votre pré-
« sence, demeurer en votre compagnie, et ouvrir la
« bouche pour vous parler ? Seigneur, faites-moi la
« grâce de me donner assez de force pour la prier
« de me pardonner, inspirez-lui d'user de miséri-
« corde envers moi et de ne point rejeter, suivant
« ses mérites, ce serviteur qui reconnaît sa faute.
« Hélas ! avec combien de clarté ne devait-elle pas
« pénétrer toutes mes pensées, étant remplie de
« lumière et de grâce, et renfermant dans son sein
« le Soleil de justice ! Après avoir été sérieusement
« décidé à la quitter, ne serai-je donc pas téméraire
« quand je paraîtrai devant elle ? Je connais mon
« procédé grossier et ma lourde méprise, puisqu'à
« la vue d'une si grande sainteté j'ai accueilli d'in-
« dignes pensées et des doutes sur la fidélité d'un
« retour que je ne méritais pas. Et si votre justice,
« Seigneur, eût permis pour me châtier que j'eusse
« exécuté ma résolution imprudente, quel serait main-
« tenant mon malheur ? Je vous remercierai éternel-
« lement, mon Dieu, d'un bienfait si incomparable.
« Donnez-moi, Roi tout-puissant, de quoi vous payer
« largement la dette de la reconnaissance. Je me pré-

« senterai à ma Princesse, mon épouse, me confiant
« en la douceur de sa clémence, et, prosterné à ses
« pieds, je lui demanderai pardon, afin qu'à cause
« d'elle, Seigneur, vous me traitiez avec une indul-
« gence paternelle et me pardonniez mon erreur. »

405. Saint Joseph, s'étant éveillé, sortit de son pauvre appartement aussi différent de ce qu'il était avant son sommeil, qu'il se trouvait heureux après son réveil. Et comme la Reine du ciel se tenait toujours dans la retraite, il n'osa point l'interrompre dans sa douce contemplation avant qu'elle en sortît d'elle-même (1). En attendant, l'homme de Dieu délia le petit paquet qu'il avait préparé, fondant en larmes, et animé de sentiments bien contraires à ceux qui le dominaient naguère. Et, vouant dès lors toute sa vénération à sa divine épouse, le saint se mit, tout en pleurant, à arranger la maison, à nettoyer le sol qu'elle devait toucher de ses pieds sacrés, et à s'occuper d'une foule de petites choses dont il avait accoutumé de remettre le soin à la sainte Vierge, lorsqu'il ne connaissait point sa dignité; et il résolut de changer de façons et de conduite envers elle, en s'appropriant l'office de serviteur pour lui réserver celui de maîtresse. Dès ce jour-là ils eurent à ce propos d'admirables disputes, pour savoir lequel des deux devait servir et se montrer plus humble. La Princesse de l'univers découvrait toutes les pensées et tous les mouvements de son époux. Et quand l'heure fut arri-

(1) Cant., II, 7.

vée, il se présenta à la chambre de notre divine Dame, qui l'attendait avec la douceur et la complaisance que je dirai dans le chapitre qui suit.

—

Instruction que la très-sainte Vierge me donna.

406. Ma fille, vous avez dans et avec toutes les choses qui vous ont été enseignées au présent chapitre, un doux motif de louer le Seigneur, en connaissant l'ordre admirable avec lequel, toujours aussi sage que miséricordieux, il ménage à ses serviteurs et à ses élus tour à tour les afflictions et les consolations (1), pour les attirer tous à lui avec une plus grande augmentation de mérite et de gloire. Outre cet avis, je veux que vous en receviez un autre fort important pour votre conduite et pour l'étroit commerce auquel le Très Haut vous appelle. C'est que vous fassiez tous vos efforts pour vous conserver toujours dans la tranquillité et dans la paix intérieure, sans permettre à aucun événement de la vie mortelle de vous les ôter ou de les altérer par le plus léger trouble, profitant, comme d'un exemple et d'une leçon, de ce qui arriva à mon époux Joseph dans la circonstance que vous venez de raconter. Le Très-Haut ne veut point que la créature se trouble par la

(1) I Reg., II, 6.

tribulation, mais qu'elle mérite; il ne veut point qu'elle s'abatte, mais qu'elle fasse l'expérience de ce qu'elle peut avec sa grâce. Et, bien que les vents impétueux des tentations jettent d'ordinaire dans le port d'une plus grande paix et d'une plus haute connaissance de Dieu, bien qu'on puisse tirer de ce trouble la connaissance de soi-même et le sujet de son humiliation, il n'en est pas moins vrai que si l'on ne rentre dans le calme et dans le repos intérieur, on n'est pas disposé à recevoir les visites, les inspirations et les caresses du Seigneur, parce que sa divine Majesté ne vient point dans des tourbillons (1), et qu'on ne saurait apercevoir les rayons de ce suprême Soleil de justice dans un air peu serein.

407. Si le défaut de cette tranquillité suffit pour empêcher à ce point les intimes communications du Très-Haut, il est certain que les péchés sont encore de plus grands obstacles pour arriver à une si haute faveur. Je veux, ma fille, que vous soyez fort attentive à cet enseignement, et que vous ne supposiez pas avoir le droit de le soumettre au contrôle de vos facultés. Et, puisque vous avez si souvent offensé le Seigneur, ayez recours à sa miséricorde, pleurez et purifiez-vous entièrement, et sachez que vous êtes obligée, sous peine d'être condamnée comme infidèle, de veiller sur votre âme et de la conserver toujours pure, chaste et tranquille, comme destinée à servir éternellement de demeure au Tout-Puissant (2), afin

(1) III Reg., XIX, 11 et 12. — (2) I Cor., III, 16.

que son Maître la possède et y trouve une habitation digne de lui. Il doit régner entre vos puissances et vos sens un ordre tel, qu'il en résulte, comme de plusieurs instruments de musique, une très-douce et très-agréable harmonie; et plus cet accord est parfait, plus il est à craindre qu'il ne soit troublé par quelques dissonances : c'est pourquoi il faut garder d'autant plus soigneusement ses sens, pour les préserver du contact des choses de la terre : car il suffit malheureusement que l'âme respire l'air infect qui sort des objets mondains, pour que leur contagion atteigne et frappe les puissances, même le plus étroitement unies à Dieu. Travaillez donc à vous observer, à vous surveiller vous-même, pour conserver un empire absolu sur vos puissances et sur leurs opérations. Et si vous vous apercevez que cet ordre et cette harmonie sont quelquefois troublés, tâchez d'être attentive à la divine lumière, pour la recevoir sans altération et sans crainte, et pour agir avec son secours de la manière la plus pure et la plus parfaite. Je vous donne pour exemple à ce sujet mon époux saint Joseph, qui crut sans hésitation et sans défiance ce que l'ange lui dit, exécutant aussitôt avec une prompte obéissance ce qui lui fut ordonné, par où il mérita d'être élevé à de hautes récompenses et à une éminente dignité. Et si, n'ayant commis aucun péché en ce qu'il fit, il s'abaissa avec tant d'humilité, seulement pour s'être troublé dans une occasion où il avait, du moins en apparence, tant de motifs d'inquiétude, considérez combien vous devez reconnaître votre néant et vous confondre avec

la poussière, vous qui n'êtes qu'un pauvre vermisseau, en pleurant vos négligences et vos péchés, jusqu'à ce que le Très-Haut vous regarde avec les dispositions d'un père et d'un époux.

CHAPITRE IV

Saint Joseph demande pardon à la très-pure Marie, son épouse, et notre divine Dame le console avec une grande prudence.

408. Saint Joseph, qui avait reconnu son erreur, attendait que la sainte Vierge son épouse sortît de son recueillement; et, lorsqu'il crut que l'heure était venue, il ouvrit la porte de la petite chambre qu'occupait la Mère du Roi céleste; et aussitôt il se jeta à ses pieds et lui dit avec une humilité et une vénération profonde : « Puissante Mère véritable du Verbe « éternel, voici votre serviteur prosterné aux pieds « de votre clémence. Au nom du Seigneur votre Dieu « lui-même, que vous portez dans votre sein virginal, « je vous supplie de me pardonner ma témérité. Je « suis certain, Madame, qu'aucune de mes pensées « ne peut être cachée à votre sagesse et à la lumière « divine que vous avez reçue. Je fus bien hardi, « lorsque j'osai former le projet de vous quitter, et

« je ne fus pas moins grossier, lorsque je vous traitai « jusqu'à présent comme mon inférieure, au lieu de « vous servir comme la Mère de mon Seigneur et de « mon Dieu. Mais aussi vous savez que j'ai fait tout « cela par ignorance, parce que le secret du grand « Roi ne m'avait pas été découvert, ni la grandeur de « votre dignité, quoique je révérasse en vous d'autres « dons du Très-Haut. Oubliez, Madame, les igno- « rances d'une vile créature, qui les ayant reconnues, « offre son cœur et sa vie à votre service. Je ne me « lèverai point de vos pieds sans savoir que je suis « dans vos bonnes grâces, que vous m'avez pardonné « mon désordre et accordé votre bienveillance et votre « bénédiction. »

409. En entendant les humbles paroles de son époux Joseph, l'auguste Marie ressentit des impressions diverses; car, si d'un côté elle se réjouissait vivement dans le Seigneur, de voir qu'il était informé des mystères de l'incarnation, et qu'il les confessait et les révérait avec une si haute foi et avec une humilité si profonde, de l'autre, elle fut un peu affligée de la résolution qu'il avait prise de la traiter à l'avenir avec le respect et la soumission qu'il lui offrait; parce que la très-humble Dame craignit de perdre par ce changement les occasions d'obéir et de s'abaisser comme servante de son époux. Et comme quelqu'un qui se trouverait tout à coup dépossédé d'un bijou ou d'un trésor auquel il attachait un grand prix ; ainsi la très-sainte Vierge fut attristée par l'appréhension qu'elle eut que saint Joseph l'ayant reconnue pour Mère du

Seigneur, ne cessât de la traiter en toutes choses comme inférieure. Elle fit lever son époux, et se prosterna elle-même à ses pieds. Il tâcha de l'en empêcher, mais inutilement, car elle était invincible en humilité, et dans cette humble posture, elle dit au saint : « C'est « moi, mon maître et mon époux, qui dois vous de- « mander pardon des peines et des amertumes que « je vous ai causées ; je vous supplie donc, proster- « née à vos pieds, d'oublier vos soucis et la tristesse « qu'ils vous ont donnée, puisque le Très-Haut a exaucé « vos désirs. »

410. Notre divine Dame crut devoir consoler son époux, et c'est plutôt pour cela que pour se disculper, qu'elle lui dit en continuant son discours : « Je « ne pouvais, malgré mon désir à cet égard, vous « rien confier du mystère caché que le Très-Haut a « renfermé en moi, parce que je devais, petite esclave « de sa Majesté souveraine, attendre les ordres de sa « volonté toujours sainte, juste et parfaite. Si j'ai « gardé le silence, ce n'est pas que je cessasse de vous « considérer comme mon maître et mon époux. Je « suis et serai toujours votre fidèle servante, et je « répondrai dans toutes les occasions à vos justes « souhaits et à vos saintes affections. Mais ce que je « vous demande du plus intime de mon cœur, au nom « du Seigneur que j'ai dans mon sein, c'est que dans « vos rapports et dans vos manières, vous conserviez « le même genre qu'auparavant. Le Seigneur ne m'a « pas élevée à la maternité divine pour être servie ni « pour commander pendant cette vie, mais pour être

« la servante de tous, et particulièrement la vôtre;
« c'est pourquoi je vous dois obéir en tout. Voilà, mon
« seigneur, mon rôle; et si vous m'en privez, vous
« me priverez en même temps de ma consolation. Il
« est juste que vous me le laissiez, puisque le Très-
« Haut l'a ordonné de la sorte, en m'assurant vos
« soins et votre protection, afin que je vive tranquille
« à l'ombre de votre nom, et qu'avec votre aide je
« puisse nourrir le fruit que je porte, mon Dieu et
« mon Seigneur. » Par ces paroles et par plusieurs autres pleines de la plus douce éloquence, l'auguste Marie consola et rassura son saint époux; ensuite elle se releva pour lui apprendre tout ce qu'il devait savoir. Et comme notre divine Dame n'était pas seulement remplie du Saint-Esprit, mais qu'elle avait encore dans son sein comme mère, le Verbe divin, dont il procède aussi bien que du Père, elle éclaira d'une manière merveilleuse l'intelligence de saint Joseph, qui reçut en ce moment une abondante effusion des grâces divines. Et l'esprit tout renouvelé et animé d'une nouvelle ferveur, il lui dit :

« **411.** Vous êtes bénie, ma chère Dame, entre
« toutes les femmes, heureuse et bien-heureuse entre
« toutes les nations et toutes les générations. Que le
« Créateur du ciel et de la terre soit glorifié par des
« louanges éternelles, de ce qu'il vous a regardée du
« plus haut de son trône royal et choisie pour sa de-
« meure; il a accompli en vous seule les promesses
« qu'il a faites à nos pères et aux prophètes. Que
« toutes les générations le bénissent de ce qu'en au-

« cune autre créature il ne s'est autant exalté qu'en « votre humilité, et de ce qu'étant le plus vil des « hommes, il m'a choisi par sa divine bonté pour « votre serviteur. » Ces bénédictions et ce langage furent inspirés à saint Joseph par l'Esprit divin, comme la réponse que fit sainte Élisabeth à la salutation de notre grande Reine; seulement la lumière et la science que le saint reçut, furent en quelque façon plus admirables, comme étant en rapport avec sa dignité et avec son ministère. L'auguste Marie, entendant les paroles de son bienheureux époux, lui répondit par le cantique du *Magnificat*, qu'elle répéta dans les mêmes termes qu'à sainte Élisabeth (1), en y ajoutant plusieurs nouveaux versets; et pendant qu'elle les disait, elle fut tout enflammée d'un feu divin, ravie en une très-sublime extase, et élevée de terre dans un globe d'une brillante lumière qui l'environnait; et elle y fut toute transformée, comme si elle avait déjà participé aux dons de la gloire.

412. Saint Joseph fut rempli d'admiration et d'une joie inexprimable à la vue d'un objet si divin; car il n'avait pas encore vu sa très-sainte épouse élevée à un si haut degré de gloire et d'excellence. C'est alors qu'il comprit clairement, entièrement sa grandeur, parce qu'il découvrit en même temps l'intégrité et la pureté virginale de la Princesse du ciel, et le mystère de sa dignité; il vit et reconnut dans son très-chaste sein l'humanité sacrée de l'Enfant-Dieu, et l'union des

(1) Luc., I, 45.

deux natures en la personne du Verbe; il l'adora avec une profonde humilité, le reconnut pour son véritable Rédempteur, et se consacra à son service en multipliant les actes de l'amour le plus généreux. Le Seigneur le regarda avec une grande complaisance, et le distingua entre toutes les autres créatures; car il l'accepta pour son père putatif, et lui en donna le titre; et pour qu'il pût porter dignement un nom si extraordinaire, il lui départit toute la plénitude de la science et des dons célestes que la piété chrétienne peut et doit présumer. Je ne m'arrête point à raconter ce qui m'a été déclaré des excellences de saint Joseph, parce qu'il faudrait m'étendre au delà des bornes que m'assigne le plan de cette histoire.

413. Mais si ce fut une preuve de la magnanimité du glorieux saint Joseph, et une marque très-évidente de sa sainteté éminente, de ne pas mourir par suite de la jalousie qu'il eut de sa très-chère épouse, c'est encore un sujet plus digne d'admiration, de ne le voir pas suffoquer de la joie inespérée dont son âme fut inondée au moment où toutes ses craintes furent dissipées. Dans le premier fait on découvrit sa sainteté, mais dans le second il reçut un tel surcroît de grâces et de dons du Seigneur, que si sa divine Majesté ne lui eût dilaté le cœur, il eût été incapable de les recevoir et de résister à l'enivrement des consolations spirituelles. Tout son être fut renouvelé et éclairé, pour devenir digne de converser avec celle qui était Mère de Dieu aussi bien que son épouse, et pour dispenser de concert avec elle les choses qui regardaient l'in-

carnation et l'entretenement du Verbe humanisé, comme je le dirai dans la suite. Et afin qu'il fût plus apte à sa mission, et qu'il comprît mieux les obligations qu'il avait de servir sa divine épouse, il lui fut manifesté que tous les dons et bienfaits qu'il avait reçus de la main du Très-Haut, lui avaient été départis par elle et pour elle : ceux qui lui furent faits avant que d'être son époux, parce que le Seigneur l'avait choisi pour cette dignité ; et ceux qu'il recevait alors, parce qu'elle les lui avait obtenus et mérités. Il connut aussi l'incomparable prudence qui avait réglé ses rapports avec lui, non-seulement quand elle l'avait servi avec une obéissance si inviolable et avec une humilité si profonde, mais quand elle l'avait consolé dans son affliction, en lui procurant la grâce et le secours du Saint-Esprit, et qu'elle avait dissimulé avec une très-grande discrétion tout ce qui se passait dans son âme ; enfin, quand ensuite elle l'avait calmé, pacifié et animé des dispositions nécessaires pour bien recevoir les influences de l'Esprit divin. Et comme notre grande Reine avait été l'instrument dont Dieu s'était servi pour sanctifier le petit Baptiste et sa mère sainte Élisabeth, de même elle fut l'organe par lequel saint Joseph reçut la plénitude de grâce avec une bien plus grande abondance. Le très-heureux époux comprit tout cela, et il y répondit comme un très-fidèle et très-reconnaissant serviteur.

414. Les saints évangélistes n'ont fait aucune mention de ces grands mystères ni de beaucoup d'autres qui arrivèrent à notre Reine et à son saint époux Jo-

seph, non-seulement parce que ces deux incomparables modèles d'humilité les conservèrent toujours dans leurs cœurs sans les communiquer à personne, mais aussi parce qu'il n'était pas nécessaire d'insérer ces merveilles dans la vie de notre Seigneur Jésus-Christ qu'ils ont écrite, afin que par sa foi la nouvelle Église et la loi de grâce s'étendissent; outre que la connaissance aurait pu n'en être pas utile à la gentilité au commencement de sa conversion. La Providence, toujours admirable dans ses secrets et impénétrables jugements, se réserva de tirer de ses trésors ces choses qui sont à la fois nouvelles et anciennes (1), au moment marqué comme le plus propre par sa divine sagesse, lorsque l'Église ayant déjà été fondée et la foi catholique établie, les fidèles auraient besoin de l'appui et de l'intercession de leur puissante Reine et Protectrice, afin qu'après avoir appris par une nouvelle lumière quelle mère tendre, quelle avocate zélée ils ont en elle dans le ciel auprès de son très-saint Fils, à qui le Père a donné la puissance de juger (2), ils eussent recours à elle dans leurs nécessités comme à l'unique et sûr refuge des pécheurs. Pour savoir si l'Église est arrivée à cette triste époque, il ne faut qu'observer ses larmes et ses tribulations, puisqu'elles n'ont jamais été plus grandes qu'à présent, où ses propres enfants nourris dans son sein sont ceux qui l'affligent, la déchirent et dissipent les trésors du sang de son Époux (3), avec plus

(1) Matth., XIII, 52. — (2) Joan., V, 27. — (3) Hebr., X, 29.

de cruauté que ses ennemis les plus acharnés. Or à quoi songent les plus fidèles, les plus catholiques et les plus constants enfants de cette Mère désolée, quand tant de misères se font sentir, quand le sang répandu de leurs frères, et surtout le sang de notre souverain Pontife Jésus-Christ (1), profané sous divers prétextes de justice, crie vengeance jusqu'au ciel? Pourquoi gardent-ils ce silence? Comment n'invoquent-ils pas, n'appellent-ils pas à haute voix l'auguste Marie? Comment, dans leur détresse, ne font-ils pas violence à son cœur par leurs prières? On ne doit pas être surpris si le remède tarde, puisque nous négligeons de le chercher et de reconnaître cette divine Dame pour véritablement Mère de Dieu lui-même. J'avoue que cette Cité mystique renferme de magnifiques mystères (2), et que nous ne pouvons les annoncer que par une foi vive et constante. Ils sont tels, que la connaissance complète n'en sera accordée qu'après la résurrection générale, époque où les saints les connaîtront en Dieu. Mais en attendant, les âmes pieuses et fidèles doivent admirer la bonté de cette très-aimable et très-amoureuse Reine, qui a bien voulu se servir d'un aussi vil instrument que moi pour leur en révéler quelques-uns; et mes faiblesses et mes lâchetés sont si grandes, qu'il n'y a que le commandement maintes fois réitéré de la Mère de la charité qui puisse encourager mes efforts.

(1) Hebr., XII, 24. — (2) Ps. LXXXVI, 2.

Instruction que la très-sainte Vierge me donna.

415. Ma fille, c'est dans le désir que je vous exprime de vous voir orner votre vie sur le miroir de la mienne, et régler fidèlement toute votre conduite sur mes actions, que je vous découvre dans cette histoire non-seulement les mystères que vous rapportez, mais tant d'autres que vous ne pouvez faire connaître parce qu'ils doivent tous demeurer gravés dans le plus intime de votre cœur. Ainsi, pour m'acquitter de l'office de maîtresse, je vous renouvelle le souvenir de la leçon qui vous doit apprendre la science de la vie éternelle. Soyez prompte à exécuter ce qui vous est ordonné, comme une obéissante et diligente disciple. Que l'humble empressement de mon époux Joseph, sa docilité et l'estime qu'il fit de la lumière et de la doctrine divine, vous servent maintenant d'exemple. Considérez que le Très-Haut voulant trouver son cœur préparé et bien disposé à accomplir avec zèle sa très-sainte volonté, le changea et le réforma entièrement par cette plénitude de grâce dont il avait besoin pour le ministère auquel sa divine Majesté le destinait. Or faites en sorte que la connaissance de vos péchés serve à vous humilier avec soumission, et non pas à empêcher le Seigneur, sous prétexte de votre peu de mérite, de se servir de vous en ce qu'il voudra.

416. Je veux à cette occasion vous manifester les

justes plaintes et le courroux du Très-Haut contre les mortels, afin que par la divine lumière vous en compreniez mieux la raison à la vue de l'humilité et de la douceur que j'eus envers mon époux Joseph. Ces plaintes du Seigneur, que j'exprime aussi de mon côté, sont fondées sur la monstrueuse perversité qui porte les hommes à se traiter sans charité et sans humilité; et en cela concourent trois péchés qui détournent beaucoup le Très-Haut et moi d'user de miséricorde envers eux. Le premier est, que les hommes, sachant qu'ils sont tous enfants d'un Père qui est aux cieux (1), ouvrage de ses mains, formés d'une même nature, entretenus par ses largesses, vivifiés par sa providence (2), et nourris à une même table de ses divins mystères et de ses augustes sacrements, et spécialement du propre corps et du sang précieux de Jésus-Christ, ne laissent pas d'oublier et de ravaler toutes ces choses à la vue du moindre intérêt temporel : comme si cela suffisait pour leur faire perdre la raison, ils se troublent, s'échauffent, se livrent à la discorde, à la rancune, aux trahisons et aux murmures, et parfois à des vengeances inhumaines et à de mortelles inimitiés les uns contre les autres. Le second est, que si, surpris par la fragilité d'une nature immortifiée et par la tentation du démon, ils tombent dans quelqu'une de ces fautes, ils ne tâchent pas aussitôt de s'en relever et de se réconcilier entre eux, comme des frères qui vivent

(1) Act., XVII, 26. — (2) Matth., VI, 25, etc.; Ps. CXXVII, 3.

sous les yeux du juste Juge; au lieu d'avoir en Dieu un Père plein de clémence, ils ne demandent qu'un juge sévère et rigoureux de leurs péchés (1), puisque la haine et la vengeance sont ce qui irrite le plus sa justice. Le troisième qui excite toute son indignation est, que parfois quand quelqu'un veut se réconcilier avec son frère, celui qui se croit offensé le rejette et exige une satisfaction plus ample que celle qu'il sait être capable de satisfaire le Seigneur, et même que celle dont il veut lui-même se servir pour apaiser sa divine Majesté (2); car tous veulent que, contrits et humiliés, ce Dieu qu'ils ont bien plus grièvement offensé les reçoive dans ses bras et leur pardonne; et cependant eux qui ne sont que cendre et poussière prétendent se venger de leur frère, et ne se donnent point pour satisfaits de ce dont le souverain Maître se contente pour leur pardonner.

417. De tous les péchés que les enfants de l'Église commettent, il n'en est point de plus abominables que ceux-là aux yeux du Très-Haut; c'est ce que lui-même vous a fait connaître par la force qu'il a donnée aux prescriptions de sa divine loi, en ordonnant à l'homme de pardonner à son frère, quand même il pècherait contre lui soixante-dix fois sept fois (3), et les offenses dussent-elles se renouveler chaque jour : il suffit, dit le Seigneur, que le coupable exprime son repentir pour que le frère offensé lui pardonne autant de fois, sans en limiter le nombre (4); et il réserve un

(1) Matth., XVIII, 35. — (2) *Ibid.*, 32 et 33. — (3) *Ibid.*, 22. — (4) Luc., XVII, 4.

châtiment effroyable à celui qui manquera à cette obligation, parce qu'il scandalise les autres, comme on le peut inférer de la menace faite par le Seigneur lui-même. « Malheur, dit-il, à celui par qui le scandale arrive (1) ! il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât une meule de moulin au cou, et qu'on le jetât au fond de la mer (2), » signifiant par là combien la réparation de ces péchés est difficile, puisque celui qui les aurait commis serait en un aussi grand danger que le malheureux qui tomberait dans la mer avec une si lourde masse attachée au cou. Il marque aussi la punition que le scandaleux subira dans l'abîme des peines éternelles; et c'est pour cela que les fidèles suivront un salutaire conseil, s'ils aiment mieux s'arracher les yeux et se couper les mains (3), puisque mon très-saint Fils a parlé en ces termes, plutôt que de scandaliser les petits par ces péchés.

418. O ma très-chère fille ! avec combien de larmes de sang devez-vous pleurer la laideur et les dommages de ce péché ! C'est lui qui attriste le Saint-Esprit (4), qui donne de superbes triomphes au démon, qui change les créatures raisonnables en monstres, et qui efface en elles l'image de leur Père céleste. Quoi de plus étrange, de plus vilain et de plus horrible que de voir un homme de terre, destiné à la corruption et aux vers, s'élever contre un de ses semblables avec tant de furie et d'orgueil (5) ?

(1) Matth., XVIII, 7. — (2) Luc., XVII, 2. — (3) Matth., XVIII, 8 et 9 — (4) Ephes., IV, 30. — (5) Matth., V.

Vous ne trouverez point d'expressions assez fortes pour inspirer aux mortels toute l'horreur que mérite une pareille méchanceté, et pour leur persuader de se garder de la colère du Seigneur (1). Quant à vous, ma fille, préservez votre cœur de ce malheur déplorable, et gravez-y profondément les leçons si salutaires que je vous recommande de suivre. Et n'allez pas croire qu'il puisse n'y avoir qu'une faute légère à offenser et à scandaliser son prochain, car tous ces péchés sont grands en la présence de Dieu. Mettez une forte garde à votre bouche, à toutes vos puissances et à tous vos sens (2), pour observer exactement la charité envers les ouvrages du Très-Haut. Donnez cette satisfaction à celle qui veut que vous acquériez dans une vertu si excellente la haute perfection dont je vous fais à vous une obligation rigoureuse, de ne penser, de ne dire et de ne faire jamais rien qui puisse offenser votre prochain, ni de permettre, pour quelque raison que ce soit, que vos inférieures, ni même aucune autre personne, si cela peut dépendre de vous, le fassent en votre présence. Faites de sérieuses réflexions, ma très-chère fille, sur ce que je vous demande, parce que vous y trouverez la science la plus divine et la moins connue des mortels. Que mon humilité et ma douceur servent de remède à vos passions et d'exemple qui vous anime; regardez-les comme un effet de l'amour sincère que je portais, non-seulement à mon époux, mais à tous

(1) Matth., III, 7. — (2) Ps. CXL, 3 et 4.

les enfants de mon Seigneur et de mon Père céleste, parce que je savais à quel haut prix ils ont été achetés et rachetés (1). Apprenez à vos religieuses avec vérité, fidélité et charité, que, bien que tous ceux qui n'accomplissent pas ce commandement que mon Fils appela sien et nouveau, offensent grièvement sa divine Majesté, son indignation est sans comparaison plus grande contre les religieux qui le transgressent. Tandis qu'ils sont plus strictement obligés de se montrer les enfants parfaits du Père (2) qui leur a enseigné cette vertu, il s'en trouve beaucoup qui la détruisent, comme les mondains, mais en se rendant bien plus odieux aux yeux du Seigneur.

CHAPITRE V

Saint Joseph prend la résolution de servir en tout la sainte Vierge avec un très-grand respect. — Ce que fit notre auguste Reine, et plusieurs autres détails relatifs à leur manière d'agir entre eux.

419. Le très-fidèle époux Joseph ayant appris la dignité de son épouse, l'auguste Marie, et le mystère de l'incarnation, conçut une si haute estime pour

(1) I Petr., I, 18; I Cor., VI, 20. — (2) Joan., XV, 12, 13 et 34; Matth., V, 48.

elle, qu'il en devint un nouvel homme, quoiqu'il eût toujours été très-saint et très-parfait : de sorte qu'il résolut de changer de manières et de redoubler sa vénération envers notre divine Dame, comme je le dirai dans la suite. Cela était conforme à la sagesse du saint et dû à l'excellence de son épouse, puisqu'il était serviteur, et elle Maîtresse de l'univers, ainsi que la divine lumière le montra à saint Joseph. Or, pour satisfaire le désir qu'il avait d'honorer Celle qu'il reconnaissait pour Mère de Dieu, quand se trouvant seul avec elle il lui parlait, ou passait devant elle, il pliait le genou, et il ne voulait pas souffrir qu'elle le servît, ni qu'elle se mêlât du ménage, ni qu'elle s'occupât à d'autres humbles offices, comme à balayer la maison, à laver la vaisselle, et à d'autres choses semblables, parce que le bienheureux époux les voulait toutes faire lui-même, pour ne pas déroger à la dignité de notre Reine.

420. Mais la divine Dame, qui était la plus humble d'entre les humbles, et qui ne pouvait être surpassée en humilité, disposa les choses de façon à toujours remporter la palme de toutes les vertus. Elle pria saint Joseph de ne lui point rendre cet honneur, que de plier le genou en sa présence, lui alléguant que, bien que cette vénération fût due au Seigneur qu'elle portait dans son sein, néanmoins, pendant qu'il y restait et qu'il ne se manifestait point, on ne pouvait distinguer dans cette action la personne de Jésus-Christ de la sienne. C'est pourquoi le saint s'accommoda aux désirs de la Reine du ciel, ne rendant ce

culte au Seigneur, qu'elle avait dans son sein virginal, et à elle comme à sa Mère, et toujours dans une juste proportion, que lorsqu'elle ne s'en apercevait pas. Ils eurent d'humbles disputes touchant plusieurs autres actions et sur la pratique des œuvres serviles. Car saint Joseph ne savait pas se résoudre à consentir que notre aimable Maîtresse les fît; et c'est pour cela qu'il tâchait de la prévenir. Elle en agissait de même de son côté, faisant tout son possible pour le devancer. Mais comme le saint avait le temps de vaquer à une foule de petits soins pendant qu'elle était retirée dans son oratoire, il frustrait les désirs continuels qu'elle avait de travailler comme la servante chargée de s'acquitter de toute la besogne de sa maison. Notre divine Dame, trompée dans ses calculs, adressa ses humbles plaintes au Seigneur, et le pria d'obliger effectivement son époux à ne point l'empêcher d'exercer l'humilité autant qu'elle le désirait. Et, comme cette vertu est si puissante au tribunal divin, où elle a toujours ses entrées libres, il n'est point de prières inefficaces quand elle les accompagne, parce qu'elle suffit pour les élever, et pour incliner l'être immuable de Dieu à la clémence (1). Le Seigneur exauça cette demande, et ordonna que l'ange gardien du bienheureux époux lui parlât intérieurement et lui dît ce qui suit : « Ne frustrez point les humbles désirs de Celle « qui est au-dessus de toutes les créatures du ciel et « de la terre. En ce qui regarde les choses exté-

(1) Eccles., xxxv. 21.

« rieures, permettez qu'elle vous serve, et conservez « toujours dans votre intérieur un souverain respect « pour elle ; et rendez en tout temps et en tout lieu le « culte que vous devez au Verbe humanisé, qui a « voulu, comme sa divine Mère, venir pour servir, « et non pour être servi (1), afin d'enseigner au « monde la science de la vie et l'excellence de l'humi-« lité (2). Vous pouvez pourtant l'aider dans quelques « détails, honorant toujours en elle le Maître de « l'univers. »

421. Par cette instruction et ce commandement du Très-Haut, saint Joseph permit les humbles exercices de notre divine Princesse ; et ils eurent ainsi tous deux occasion d'offrir à Dieu un sacrifice agréable de leur volonté, la très-pure Marie en pratiquant toujours la plus profonde humilité et l'obéissance la plus fidèle envers son époux dans tous les actes de vertu, qu'elle exerçait avec une perfection sublime, sans en omettre aucun qui fût en son pouvoir, et saint Joseph en se soumettant à l'ordre du Très-Haut avec une juste et sainte confusion qu'il avait de se voir soigner et servir par Celle qu'il reconnaissait pour Maîtresse de l'univers et Mère du Créateur. Le prudent saint se dédommageait ainsi de ne pouvoir exercer l'humilité dans les autres actes qu'il cédait à son épouse : en effet, cela l'humiliait davantage, l'obligeait de s'abîmer dans le mépris de lui-même, et augmentait la crainte révérentielle avec laquelle il regardait l'auguste Marie, et

(1) Matth., xx, 28. — (2) Matth., xi, 29.

en elle le Seigneur qu'elle portait dans son très-chaste sein, où il l'adorait et lui rendait honneur et gloire. Quelquefois l'Enfant-Dieu humanisé se manifestait à lui d'une manière admirable, en récompense de sa sainteté et de sa crainte respectueuse, ou pour lui en donner un plus grand motif; il le voyait dans le sein de sa très-pure Mère comme à travers un cristal lumineux. Notre incomparable Reine s'entretenait plus familièrement avec son bienheureux époux des mystères de l'incarnation, parce qu'elle ne mettait plus la même réserve dans ses discours, depuis que le saint avait été informé des secrets divins de l'union hypostatique des deux natures divine et humaine dans le sein virginal de son épouse.

422. Il n'est aucune langue humaine qui puisse exprimer les entretiens célestes que la sainte Vierge et son bienheureux époux avaient ensemble. J'en dirai pourtant quelque chose, comme je saurai, dans les chapitres suivants. Mais qui pourra raconter les effets que causait dans le très-doux et très-dévot cœur de ce saint, non-seulement de se voir l'époux de Celle qui était la véritable Mère de son Créateur, mais aussi de recevoir ses services comme si elle eût été une simple servante, tandis qu'il la considérait élevée en sainteté et en dignité au-dessus de tous les séraphins, et inférieure à Dieu seul? Et si la droite du Tout-Puissant enrichit de tant de bénédictions la maison et la personne d'Obédédom pour avoir gardé quelques mois sous sa tente l'arche figurative de l'ancien Testa-

ment (1), de quelles bénédictions ne devait-elle pas combler saint Joseph, à qui sa divine Majesté avait confié l'Arche véritable et le Législateur même qui y était renfermé! Le bonheur et la fidélité de ce saint furent incomparables, non-seulement parce qu'il avait dans sa maison l'Arche vivante et véritable du nouveau Testament, l'autel, le sacrifice et le temple, car tout cela lui fut confié, mais parce qu'il le garda dignement, comme un serviteur prudent et fidèle (2). Aussi le même Seigneur le constitua-t-il sur sa famille, afin qu'il en eût soin pendant le temps convenable, comme un très-fidèle dispensateur. Que toutes les nations le reconnaissent, le bénissent et publient ses louanges (3), puisque le Très-Haut n'a fait à l'endroit d'aucune ce qu'il fit envers ce glorieux saint. Pour moi, qui ne suis qu'un petit vermisseau, à la vue de mystères si augustes, j'exalte de toutes mes forces le Seigneur mon Dieu, et, malgré mon indignité, je confesse et proclame qu'il est saint, juste, miséricordieux, sage et admirable dans la disposition de toutes ses grandes œuvres.

423. La pauvre mais heureuse maison de Joseph ne consistait guère qu'en trois chambres, où les deux saints époux faisaient leur plus ordinaire demeure, car ils n'eurent ni serviteur ni servante. Saint Joseph dormait dans l'une; il travaillait dans l'autre, et y tenait les outils de son métier de charpentier : et la troisième était habituellement occupée par la Reine

(1) I Paral., XIII, 14. — (2) Matth., XXIV, 45. — (3) Ps. CXLVII, 20.

du ciel, qui y couchait dans un petit lit que le saint avait fait : ils prirent ces arrangements dès le commencement de leur mariage et de leur installation dans la maison. Le saint époux allait rarement voir son auguste épouse et maîtresse avant qu'il eût appris sa dignité, parce qu'il vaquait à son travail pendant qu'elle demeurait dans sa retraite, à moins que quelque affaire pressante ne l'obligeât de la consulter. Mais après qu'il eut découvert la cause de son bonheur, le saint homme se montrait beaucoup plus assidu; et, pour renouveler sa consolation, il allait très-souvent visiter notre auguste Princesse dans sa petite chambre, et lui faire offre de ses services. Il ne l'abordait pourtant jamais qu'avec une extrême humilité et une crainte respectueuse, et avant de lui adresser la parole il observait en silence à quoi elle s'occupait; maintes fois il la voyait ravie en extase, élevée de terre et entourée d'une lumière éblouissante : d'autres fois il la trouvait en compagnie de ses anges, avec lesquels elle avait de divins entretiens, et souvent prosternée les bras en croix et conversant avec le Seigneur. Le très-heureux époux eut part à toutes ces faveurs. Mais, quand notre divine Dame était dans cet état où dans ces occupations, il n'osait que la regarder avec un très-profond respect : et il méritait d'ouïr quelquefois la très-douce harmonie du concert céleste que les anges donnaient à leur Reine, et de respirer une odeur de parfums exquis qui le fortifiait et le remplissait entièrement de joie et de consolation spirituelle.

424. Les deux saints époux vivaient seuls dans leur maison, n'y ayant, comme je l'ai dit, aucun serviteur, non-seulement à cause de leur profonde humilité, mais aussi parce qu'il était convenable qu'il n'y eût point de témoins de tant de merveilles sensibles qui se passaient entre eux, et dont ceux du dehors ne devaient avoir aucune connaissance. La Princesse du ciel ne sortait pas non plus de sa maison, si ce n'est qu'elle y fût obligée par quelque occasion pressante qui regardait le service de Dieu et le bien du prochain; car, s'ils avaient besoin de quelque chose du dehors, cette heureuse femme qui servit saint Joseph, ai-je déjà dit, pendant que la sainte Vierge séjourna chez Zacharie, prenait le soin de le leur porter. Et elle reçut une si bonne récompense de ses services, que non-seulement elle fut sainte et parfaite, mais que toute sa famille ressentit les favorables effets de la protection de la Reine de l'univers, qui veilla sur elle d'une manière spéciale, et s'empressa même, comme voisine, de soigner cette femme dans plusieurs maladies, et la combla enfin, elle et tous ceux de sa maison, des bénédictions du ciel.

425. Saint Joseph ne vit jamais dormir sa très-sainte épouse, il ne sut pas même par expérience si elle dormait, quoiqu'il la priât souvent de prendre quelque repos, surtout au temps de sa divine grossesse. Le lieu où elle le prenait était le petit lit que j'ai dit avoir été fait des mains de saint Joseph lui-même; il était couvert de deux couvertures entre les-

quelles elle se mettait pour se livrer quelques instants à un saint sommeil. Son vêtement de dessous était une tunique ou chemise de toile semblable au coton, d'un tissu plus doux que les simples étoffes ordinaires. Elle ne quitta jamais cette tunique après qu'elle fut sortie du Temple. Elle la conserva toujours sans qu'elle s'usât ni se salît, et sans qu'aucune personne la vît. Saint Joseph lui-même ne sut point si elle la portait, parce qu'il ne vit que l'habillement extérieur que tout le monde pouvait voir. Cet habillement était de couleur de cendre, comme je l'ai dit; et la grande Reine du ciel ne changeait quelquefois que celui-là, et les voiles dont elle se servait pour se couvrir la tête; ce n'était pas qu'ils fussent salis, mais c'était pour empêcher qu'on ne s'aperçût, comme ils étaient visibles à tous, qu'elle les conservait toujours dans le même état. Car elle ne salit jamais rien de ce qu'elle portait sur son corps si pur et si virginal, parce qu'elle ne suait point, et qu'elle n'était pas sujette aux incommodités que souffrent les autres enfants d'Adam dans leurs corps souillés par le péché. Il semblait que son extrême pureté contribuât à donner à ses ouvrages manuels quelque chose de plus propre et de plus achevé. Elle s'occupait avec le même soin des habits et des autres effets nécessaires à son époux. Elle s'astreignait dans ses repas à une petite ration qu'elle prenait tous les jours avec saint Joseph; mais elle ne mangea jamais de viande, quoique le saint en mangeât, et qu'elle-même la lui apprêtât. Elle se nourrissait de fruit, de poisson, de

pain ordinaire et de quelques herbes cuites; mais c'était avec poids et mesure, n'en prenant que ce qu'il fallait absolument pour soutenir la nature et pour entretenir la chaleur vitale, sans s'accorder jamais un superflu qui aurait pu l'exposer au danger de l'intempérance; elle observait la même sobriété dans son boire, quoique ses actes de ferveur lui causassent une certaine chaleur plus que naturelle. Elle suivit toujours la même règle dans ses repas quant à la quantité, bien qu'elle les modifiât quant à la qualité, selon les diverses circonstances où elle se trouva dans le cours de sa très-sainte vie, comme je le dirai plus loin.

426. La très-pure Marie fut en toutes choses d'une perfection consommée, sans qu'il lui manquât aucune grâce, et cette perfection qu'elle possédait dans toute la plénitude possible, caractérisait toutes ses actions tant naturelles que surnaturelles. La grâce ne manque qu'à mes paroles pour expliquer ces merveilles, car je n'en saurais jamais être satisfaite, voyant combien elles sont au-dessous de ce que je connais, et beaucoup plus par conséquent au-dessous de ce qu'un objet si sublime renferme en lui-même. Mon insuffisance me jette dans des appréhensions continuelles, et je me plains toujours de la faiblesse de mes termes. Je crains d'être plus hardie que je ne dois en poursuivant ce qui est si au-dessus de mes forces; mais celles de l'obéissance m'emportent avec je ne sais quelle douce violence qui anime ma timidité, excite mon peu de courage, et me fait regarder avec quelque

consolation la grandeur de l'ouvrage et la bassesse de mon langage. J'agis par obéissance, et c'est dans cette voie que tant de biens me viennent à la rencontre. Ceci me servira d'excuse.

Instruction de la Reine du ciel.

427. Ma fille, je veux que vous soyez fort exacte et fort diligente en l'école de l'humilité, comme vous l'enseigneront tous les événements qui se sont passés dans ma vie; vous en devez faire le premier et le dernier de vos soins, si vous voulez vous préparer aux caresses du Seigneur, vous assurer ses faveurs et jouir des trésors de la lumière cachée aux superbes (1); parce qu'aucune créature ne saurait recevoir de si grandes richesses, si elle ne peut présenter l'humilité comme un fidèle garant. Je veux que tous vos efforts ne tendent qu'à vous humilier toujours de plus en plus dans votre propre estime, comme dans celle des autres et dans les actions extérieures, prenant bien garde à ce que vous faites, pour n'agir que suivant l'opinion que vous devez concevoir de vous-même. Ce vous doit être une instruction et un sujet de confusion, aussi bien qu'à toutes les âmes qui ont le Seigneur pour Père et pour Époux, de voir que la présomption et

(1) Matth., xi, 25.

l'orgueil ont plus de pouvoir sur les enfants de la sagesse humaine que l'humilité et la véritable science n'en ont sur les enfants de lumière. Considérez les empressements, le zèle, l'activité infatigables des hommes ambitieux et superbes. Observez leurs démarches pour parvenir dans le monde, leurs prétentions insatiables quoique vaines, comme ils agissent selon ce qu'ils présument faussement d'eux-mêmes, comme ils s'estiment ce qu'ils ne sont pas, et tout en n'étant pas ce qu'ils se flattent d'être, ils n'en travaillent pas moins à acquérir les biens qu'ils ne méritent pas, quoiqu'ils ne soient que terrestres et périssables. Or ce sera une très-grande honte et un très-sensible affront pour les élus, de voir que le mensonge a plus de pouvoir sur les enfants de perdition que la vérité n'en a sur eux (1), et que le nombre de gens au monde qui veulent, au service du Dieu leur Créateur, rivaliser avec ceux qui servent la vanité, soit si restreint, qu'encore que tous soient appelés, il n'y a que peu d'élus (2).

428. Tâchez donc, ma fille, d'acquérir cette science, et d'y gagner la palme sur les enfants de ténèbres; et pour vous opposer à leur orgueil, remarquez ce que j'ai fait pour le vaincre dans le monde par l'industrie de l'humilité. Le Seigneur veut, et moi aussi, que vous en appreniez tous les secrets et toute la sagesse. Ne perdez jamais l'occasion de pratiquer les choses humbles, ne permettez pas non plus que personne

(1) Luc., XVI, 8. — (2) Matth., XX, 16.

vous les enlève, et si les occasions de vous humilier vous manquent ou se présentent trop rarement, cherchez-les, et demandez à Dieu qu'il vous les donne; car sa divine Majesté se plaît à voir cette sollicitude et cette ardeur pour ce qui lui est si agréable. Quand ce ne serait que pour cette seule complaisance, vous devriez, en qualité de fille de sa maison et d'épouse, montrer le plus vif empressement à répondre à ses désirs ; et afin que vous appreniez encore de l'ambition humaine à ne pas être ici négligente, remarquez les fatigues qu'une femme économe s'impose pour accroître les biens et arrondir la fortune de sa famille; elle ne laisse aucune occasion de bénéfice ; rien ne lui coûte, et si elle perd la moindre bagatelle, on croirait qu'elle va défaillir de douleur. Voilà ce qu'enseigne la cupidité mondaine, et il n'est pas juste que la sagesse du ciel soit plus stérile à cause de la négligence de ceux qui la possèdent. Ainsi je veux que l'on ne trouve en vous ni paresse, ni lenteur, ni oubli, en une affaire qui vous importe si grandement; je veux que vous ne perdiez aucune occasion de vous humilier, et de travailler à la gloire du Seigneur; il faut au contraire que vous les recherchiez toutes, et que vous vous en prévaliez comme une fille et une épouse très-fidèle, afin que, suivant votre désir, vous trouviez grâce devant le Seigneur et devant moi.

(1) Luc., xv, 8.

CHAPITRE VI

Quelques entretiens de l'auguste Marie et de saint Joseph sur les choses divines, et quelques autres événements admirables.

429. Avant que saint Joseph fût informé du mystère de l'incarnation, la Princesse du ciel avait coutume de lui faire, aux moments les plus convenables, la lecture des saintes Écritures, surtout des psaumes de David et des autres prophéties; elle les lui expliquait comme une très-sage maîtresse, et le saint époux, qui était aussi capable de cette sagesse, lui adressait une foule de questions; et les divines réponses que son épouse lui faisait le pénétraient à la fois d'admiration et de consolation; de sorte que tous deux louaient et bénissaient tour à tour le Seigneur. Mais après que l'ineffable secret eut été révélé au bienheureux époux, notre Reine lui parlait comme à celui qui était choisi pour être le coadjuteur des œuvres et des mystères admirables de notre rédemption; ainsi ils scrutaient et commentaient plus clairement dans leurs entretiens toutes les prophéties et les oracles divins qui concernaient la conception du Verbe par une mère vierge, sa naissance, son éducation et sa très-sainte vie. Notre auguste Maîtresse expliquait

tout, et ils discouraient sur ce qu'ils devraient faire quand arriverait le jour si désiré auquel l'enfant naîtraît, qu'elle l'aurait entre ses bras, qu'elle le nourrirait de son lait virginal, et qu'entre tous les mortels le saint époux participerait à ce bonheur souverain. C'était sur la mort et sur la passion, et sur ce qu'Isaïe et Jérémie en ont écrit (1), qu'elle s'étendait le moins, parce que la très-prudente Reine ne voulait point affliger son époux, qui était d'un naturel fort sensible, en lui en donnant une plus grande connaissance que celle qu'il pouvait avoir puisée dans les conférences auxquelles se livraient les anciens sur la venue du Messie et sur ce qui lui devait arriver. La très-prudente Vierge voulait aussi attendre que le Seigneur parlât à son serviteur, ou qu'il lui déclarât à elle-même sa sainte volonté.

430. Le très-fidèle et très-heureux époux s'enflammait d'amour au milieu de ces doux entretiens, et, versant des larmes de joie, il disait à sa divine épouse : « Est-il bien possible, illustre Dame, que je voie mon « Dieu et mon Rédempteur entre vos très-chastes « bras? Que je l'y adore? Que j'entende sa douce voix? « Que je le touche? Que mes yeux voient sa divine face? « Que je puisse consacrer la sueur de mon front à « son service et à son entretien? Qu'il demeure avec « nous? Que nous mangions à sa table? Que nous « parlions et conversions avec lui? D'où me viendra « ce bonheur, que personne n'a jamais pu mériter?

(1) Isa., LIII, 7, etc.; Jerem., XI, 19.

« Oh ! combien je regrette d'être si pauvre ! Que n'ai-je « de riches palais pour le recevoir, et beaucoup de « trésors à lui offrir ! » Alors notre auguste Reine lui répondait : « Mon époux et mon maître, il est juste « que votre tendre sollicitude embrasse autant que « possible tout ce qui peut regarder le service de « votre Créateur; mais ce grand Dieu notre Seigneur « ne veut point venir au monde par la voie des ri- « chesses, d'une pompe et d'une majesté temporelles : « car il n'a besoin d'aucune de ces choses-là (1), et « ce n'est pas pour elles qu'il descendra du ciel sur « la terre. Il ne vient que pour remédier aux désor- « dres du monde, et acheminer les hommes dans les « droits-sentiers de la vie éternelle (2); et cela se doit « faire par le moyen de l'humilité et de la pauvreté; « il y veut naître, vivre et mourir pour bannir de « leur cœur cet orgueil, ces convoitises grossières qui « s'opposent à leur félicité. C'est pourquoi il a choisi « notre humble et pauvre maison, et ne veut pas que « nous soyons riches des biens apparents, trompeurs « et passagers, qui ne sont que vanité et affliction « d'esprit (3), qui appesantissent et obscurcissent « l'entendement, et l'empêchent de connaître et de « pénétrer la véritable lumière. »

431. Le saint priait souvent la sainte Vierge de lui enseigner la nature et l'essence des vertus, surtout de l'amour de Dieu, pour savoir comment il devait se comporter envers le Très-Haut humanisé, et pour

(1) Ps. xv, 2. — (2) Joan., x, 10. — (3) Eccles., i, 14.

n'être point rejeté comme serviteur inutile et incapable de le servir. La Reine et la Maîtresse des vertus condescendait à ces demandes, et détaillait à son époux leurs propriétés et la manière de les pratiquer dans toute la plénitude de la perfection. Néanmoins elle se comportait dans ses instructions avec une discrétion si rare et une humilité si profonde, qu'elle ne paraissait point maîtresse de son époux, quoiqu'elle le fût de toutes les créatures : au contraire, elle les donnait en forme d'entretiens, ou en parlant avec le Seigneur, et quelquefois en interrogeant elle-même le saint et en l'éclairant par ses questions. Ainsi elle mettait toujours à l'abri son incomparable humilité, sans qu'on eût pu trouver en notre très-prudente Dame la moindre apparence qui lui fût contraire. Quand le saint était forcé de se livrer au travail corporel, ils l'accompagnaient soit de ces entretiens, soit de la lecture des livres sacrés. Et, quoique la compassion que notre très-aimable Dame lui témoignait, avec une réserve admirable de le voir se fatiguer au travail, eût pu le soulager, elle ajoutait à ce soulagement la doctrine céleste, que l'heureux époux écoutait avec une attention telle, qu'il travaillait plus avec les vertus qu'avec les mains. Ainsi la très-douce colombe le soutenait par cette divine nourriture, avec la prudence de la vierge la plus sage, lui montrant les fruits salutaires qu'on peut tirer des occupations matérielles. Et comme elle se croyait indigne d'être entretenue par le labeur de son époux, elle ne cessait de s'humilier en considérant ce dont elle était rede-

vable aux sueurs de saint Joseph, et qu'elle recevait comme une grande aumône et une pure faveur. Elle s'en croyait autant obligée que si elle eût été la plus inutile de toutes les créatures. Et, bien qu'elle ne pût pas aider le saint dans les ouvrages de son métier, parce qu'il ne s'accordait point avec la faiblesse de son sexe, et beaucoup moins avec la modestie et la dignité de notre divine Reine, néanmoins elle le servait comme une simple servante en tout ce qui n'était point incompatible avec cette modestie; et il est certain que son très-humble et très-noble cœur n'aurait pu s'empêcher de témoigner en cela la reconnaissance qu'elle croyait devoir à saint Joseph.

432. Entre plusieurs choses sensibles et miraculeuses que saint Joseph vit dans le temps qu'il demeura avec l'auguste Marie, il arriva un jour, pendant sa grossesse, qu'un grand nombre d'oiseaux de différentes espèces vinrent récréer la Reine et Maîtresse des créatures, et, voltigeant autour d'elle comme pour lui faire un chœur de musique, ils se mirent à chanter avec une admirable mélodie, comme ils avaient fait autrefois; et leurs chants étaient toujours miraculeux, aussi bien que leurs visites à notre divine Dame. Saint Joseph n'avait pas encore vu cette merveille; et, en étant ravi d'admiration et de joie, il dit à sa très-sainte épouse : « Est-il possible, illustre Dame, que les créa-
« tures irraisonnables s'acquittent mieux de leurs
« obligations que moi? Il est juste que si elles vous
« reconnaissent, vous servent et vous honorent en ce
« qu'elles peuvent, vous me permettiez de m'acquit-

« ter de ce que je vous dois en justice. » Mais la très-prudente Vierge lui répondit : « Mon époux et mon « maître, le Créateur de l'univers nous donne en ce « que ces petits oiseaux font un motif efficace pour « que nous, qui le connaissons, fassions tous nos « efforts pour employer dignement toutes nos forces « et toutes nos puissances à sa louange, comme eux, « qui viennent le reconnaître dans mon sein : pour « moi, je ne suis qu'une simple créature; l'honneur « ne m'est point dû, ainsi il n'est pas juste que je le « reçoive; mais je dois tâcher de porter toutes les « créatures à louer le Très-Haut de ce qu'il a regardé « sa servante, et qu'il m'a enrichie par les trésors de « sa divinité (1).

433. Il arrivait aussi souvent que notre divine Dame et son saint époux se trouvassent dépourvus du nécessaire, parce qu'ils étaient très-libéraux envers les pauvres, et qu'ils ne partageaient point les soucis des enfants de ce siècle, pour s'occuper d'avance de leurs besoins avec les précautions et les inquiétudes d'une convoitise méfiante (2). Le Seigneur ne voulait point que la foi et la patience de sa très-sainte Mère et de saint Joseph fussent oisives. L'auguste Marie trouvait d'ailleurs dans ce dénûment une consolation ineffable, non-seulement à cause de la pauvreté, mais aussi à cause de sa prodigieuse humilité, qui la portait à se croire indigne des aliments nécessaires à la vie; il lui semblait qu'il était très-juste qu'elle seule

(1) Luc., I, 48. — (2) Matth., VI, 25.

en fût privée comme celle qui ne les méritait pas : et en faisant cette confession elle bénissait le Seigneur dans sa pauvreté, et se bornait à demander au Très-Haut de pourvoir aux besoins de son époux, qu'elle estimait seul digne de cette grâce, comme saint et juste, et de lui donner le secours qu'il attendait de sa main libérale. Le Tout-Puissant n'oubliait pas ses pauvres dans leur détresse (1) : car en leur ménageant l'occasion d'augmenter leur mérite et d'exercer les vertus, il leur accordait aussi leur nourriture dans le temps le plus propre (2). C'est ce que sa divine Providence disposait par des voies différentes. Quelquefois elle inspirait à leurs voisins et à ceux qui les connaissaient, de les secourir de quelque honnête présent. Le plus souvent sainte Élisabeth leur envoyait des provisions de sa maison; car après le séjour qu'y fit la Reine du ciel, la très-dévote cousine ne négligea jamais de les assister de temps en temps de quelques-uns de ses bienfaits, auxquels l'humble Princesse répondait toujours en lui offrant des ouvrages de ses mains. Notre aimable Maîtresse usait aussi en certaines circonstances qu'elle jugeait convenable, à la plus grande gloire du Très-Haut, du pouvoir qu'elle avait sur toutes les créatures; ainsi elle commandait aux oiseaux de lui apporter des poissons ou des fruits, et ils lui obéissaient sur-le-champ : quelquefois même ils lui apportaient dans leur bec du pain qu'ils avaient pris à l'endroit désigné par le Seigneur. Et le bienheureux époux était maintes fois témoin de tout cela.

(1) Ps. LXXIII, 22. — (2) CXLIV, 16.

434. En d'autres circonstances, ils étaient aussi secourus d'une manière admirable par le ministère des saints anges; et avant que de raconter un des nombreux miracles qui arrivèrent par leur moyen à l'auguste Marie et à son époux, il faut admettre que la noblesse de cœur, la foi et la libéralité du saint étaient si grandes, que son âme ne put jamais être atteinte de la moindre apparence d'avarice ni de souci de l'avenir. Et, bien qu'ils s'appliquassent tous deux au travail, ils ne demandaient jamais et ne voulaient même pas fixer le prix de leurs ouvrages; car les faisant non par intérêt, mais par obéissance, et pour exercer la charité envers ceux qui en avaient besoin, ils s'en rapportaient à eux pour la rémunération; et ce qu'ils en recevaient, ils l'acceptaient comme une aumône gratuite plutôt que comme le paiement d'un salaire. Telle était la sainteté et telle la perfection que saint Joseph apprenait à l'école du ciel, qu'il avait dans sa maison. Et comme avec un pareil système il arrivait qu'on ne récompensait pas leur travail, ils se trouvaient bien souvent dans une si grande nécessité, qu'ils n'avaient rien à manger à l'heure du repas, jusqu'à ce que Dieu y pourvût. Il arriva donc un jour que l'heure ordinaire étant passée, ils se trouvèrent sans aucune nourriture; et pendant qu'ils prolongeaient très-tard leur oraison pour remercier le Seigneur de cette affliction, en attendant qu'il ouvrît sa main toute-puissante (1), les saints anges leur prépa-

(1) Ps. CXLIV, 17.

rèrent à manger, leur couvrirent la table, et ils y mirent quelques fruits, du pain très-délicat et des poissons, et surtout une espèce de conserve d'un goût exquis et d'une vertu admirable. Bientôt ces esprits bienheureux appelèrent, les uns leur Reine, et les autres saint Joseph, qui, étant sortis de leur retraite, reconnurent le bienfait qu'ils recevaient du ciel, et en rendirent, avec des larmes de joie et de ferveur, des actions de grâces au Très-Haut; puis ils mangèrent, et après le repas ils lui adressèrent de sublimes cantiques de louanges.

435. L'auguste Marie et son époux étaient fort accoutumés à beaucoup d'autres merveilles de cette nature; car comme ils étaient seuls, sans qu'il y eût dans leur maison des témoins à qui il fallût les cacher, le Seigneur en était très-libéral envers eux, qu'il avait établis les dispensateurs du plus grand prodige que son puissant bras eût jamais opéré. Il faut ici remarquer que, quand je dis que notre divine Dame entonnait des cantiques de louanges, ou seule, ou avec saint Joseph, ou avec les anges, on doit toujours entendre qu'ils étaient nouveaux, comme ceux que firent Anne, mère de Samuel, Moïse, Ézéchias et plusieurs autres prophètes (1), après avoir reçu quelque grand bienfait de la main du Seigneur. Et si l'on eût écrit ceux que la Reine du ciel composa, on en aurait pu faire un gros volume que le monde admirerait d'une manière inexprimable.

(1) I Reg., II, 1; Deut., XXXII, 1; Exod., XV, 2; Isa., XII, XXXVIII, 10.

Instruction que notre divine Maîtresse me donna.

436. Ma très-aimée fille, je veux que la science du Seigneur se renouvelle sans cesse en vous et qu'elle devienne éloquente dans votre bouche, afin que vous connaissiez et que vous fassiez connaître aux mortels les dangereuses illusions où les plonge l'amour du mensonge, et les jugements erronés qu'il leur fait porter sur les choses temporelles et sensibles (1). Qui est-ce parmi les hommes qui n'échappe à l'universelle fascination d'une cupidité sans bornes (2)? Ils placent communément leur confiance en l'or et en leurs biens temporels (3), et ils consacrent à les accroître tous les efforts dont sont capables les forces humaines, de sorte qu'ils usent dans un vain labeur la vie et le temps qui leur ont été donnés pour mériter la félicité et le repos éternel. Et ils s'enfoncent dans le labyrinthe de cette activité inquiète, comme s'ils ne connaissaient point Dieu ni sa divine Providence; parce qu'ils oublient de lui demander ce qu'ils désirent, et même ils ne le souhaitent pas d'une manière qui les porte à le lui demander, et à l'attendre de sa main libérale. Ainsi ils perdent tout, parce qu'ils cherchent tout avec une fausse prévoyance dans le mensonge et dans les illusions où ils se flattent de trouver la réali-

(1) Ps. IV, 3. — (2) Sap., IV, 12. — (3) Baruch., III, 17, 18.

sation de leurs désirs terrestres (1). Cette cupidité aveugle est la racine de tous les maux (2); car pour la punir, le Seigneur, indigné d'une telle perversité, permet que les mortels s'abandonnent à la servitude honteuse de l'avarice, et que leur entendement s'y obscurcisse (3), que leur volonté s'y endurcisse de plus en plus. Et bientôt, pour aggraver le châtiment, le Très-Haut en détourne ses regards comme d'objets odieux, et leur refuse sa protection paternelle: dernier malheur qui puisse arriver dans la vie humaine!

437. Il est vrai que personne ne peut se dérober à la vue du Seigneur (4), mais quand les transgresseurs et les ennemis de sa loi provoquent sa colère, il en éloigne de telle sorte ses regards favorables et les attentions de sa providence, qu'il les laisse tomber sous la tyrannie de leurs propres désirs (5). Dès lors ils n'éprouvent plus les effets de la sollicitude paternelle avec laquelle le Seigneur s'occupe de ceux qui mettent toute leur confiance en lui. Ceux qui la mettent en leur propre habileté et dans les trésors qu'ils palpent et qu'ils comptent, recueillent le fruit de ce qu'ils espéraient (6). Mais autant l'Être divin et son pouvoir infini sont distants de la bassesse et de l'impuissance des mortels, autant les effets de la cupidité humaine sont éloignés de ceux de la providence du Très-Haut, qui se constitue l'appui et le protecteur des humbles qui se confient en lui; car sa divine Majesté les re-

(1) Ps. XLVIII, 7. — (2) I Tim., VI, 10. — (3) Ps. XLVIII, 13. — (4) Ps. CXXXVIII, 6, etc. — (5) Ps. LXXX, 11. — (6) Ps. XLVIII, 6.

garde avec amour et les caresse, elle se plaît avec eux, elle les porte dans son sein, elle est attentive à tous leurs désirs et à toutes leurs peines (1). Nous étions, mon saint époux Joseph et moi, fort pauvres, et nous nous trouvions souvent dans des nécessités pressantes; aucune néanmoins ne put introduire dans nos cœurs le poison de l'avarice et de la cupidité. Nous ne cherchions que la gloire du Très-Haut, nous abandonnant pour le reste aux soins de son très-fidèle amour. Et il se complut singulièrement dans cet abandon, comme vous venez de l'apprendre et de l'écrire, puisqu'il secourait notre pauvreté de tant de diverses manières, jusqu'à commander aux esprits angéliques qui forment sa cour, de nous pourvoir et de nous préparer à manger.

438. Je ne veux pas dire par là que les hommes doivent se laisser aller à l'oisiveté et à la négligence; au contraire il est juste qu'ils travaillent tous, et l'inaction est aussi un vice fort blâmable. Mais il faut éviter l'excès dans le repos comme dans les affaires; la créature ne doit pas mettre sa confiance en sa propre industrie (2), il ne faut pas que celle-ci étouffe ni empêche l'amour divin (3); on doit se contenter du nécessaire (4), et être persuadé que la providence du Créateur ne manquera pas d'y pourvoir : que s'il tarde quelquefois d'envoyer son secours, on ne doit ni s'affliger ni se décourager (5). Celui qui est dans l'abon-

(1) Ps. XVII, 21; XXXII, 18; XC, 15. — (2) Ps. XLVIII, 7. — (3) Luc., VIII, 14. — (4) Prov., XXX, 8. — (5) Eccles., II, 11.

dance ne doit pas non plus compter sur elle (1), et se livrer à l'oisiveté, oubliant qu'il est homme sujet à la peine du travail (2). Ainsi il faut attribuer à Dieu l'abondance aussi bien que la pauvreté (3), pour en user saintement et à la gloire du Créateur et Conservateur de l'univers. Si les hommes se conduisaient par cette science, l'assistance du Seigneur, qui est le Père véritable, ne manquerait à aucun, et la nécessité ne serait pas au pauvre ni la prospérité au riche une pierre d'achoppement et de scandale. Pour vous, ma fille, je veux que vous mettiez cette doctrine en pratique; et, bien qu'en vous l'enseignant je l'enseigne à tous, vous devez particulièrement l'inculquer à vos inférieures, afin qu'elles ne se troublent ni ne se découragent dans les nécessités qu'elles endureront, et qu'elles ne prennent des soucis désordonnés touchant leur nourriture et leur vêtement (4), mais au contraire qu'elles se confient dans le Très-Haut et s'abandonnent à sa providence; car si elles répondent à son amour, je les assure que ce dont elles auront besoin ne leur manquera jamais. Avertissez-les aussi de s'entretenir toujours de choses saintes et divines (5), qui soient à la louange et à la gloire du Seigneur, selon la doctrine de ses docteurs, de ses Écritures et des saints livres, afin que leur conversation soit dans le ciel (6) avec le Tout-Puissant, avec moi, qui suis leur Mère et leur Supérieure, et avec les esprits angéliques, qu'elles doivent imiter en l'amour.

(1) Eccles., XXXI, 8. — (2) Job., V, 7. — (3) Eccles., XI, 14. — (4) Matth., VI, 25. — (5) I Petr., I, 15. — (6) Philip., III, 20.

CHAPITRE VII

La très-pure Marie prépare les langes de l'Enfant-Dieu avec un très-ardent désir de le voir bientôt naître.

439. La divine grossesse de la Mère du Verbe éternel la très-pure Marie était déjà fort avancée, et pour agir en tout avec la plénitude de la prudence céleste, quoiqu'elle sût qu'il fallait indispensablement préparer les langes, et les autres choses nécessaires pour l'enfantement si désiré, elle ne voulut rien entreprendre sans la volonté et sans l'ordre du Seigneur, et de son saint époux, afin de remplir en tout les devoirs d'une très obéissante et très-fidèle servante. Elle eût pu se déterminer d'elle-même en ce qui regardait uniquement l'office de mère, et de mère seule de son très-saint Fils, à la formation duquel aucune autre créature n'avait pris part; elle ne le fit pourtant pas, mais elle consulta son saint époux Joseph, et lui dit : « Cher « Seigneur, il est temps de disposer les choses néces-« saires pour la naissance de mon très-saint Fils. Et « quoique sa divine Majesté veuille être traitée comme « les enfants des hommes, en s'abaissant à souffrir « les peines qu'ils ont méritées, il n'en est pas moins « juste que nous témoignions, en le servant et en en-

« tourant son enfance de tous les soins possibles, que « nous le reconnaissons pour notre Dieu, notre Roi « et notre Seigneur véritable. Si vous le permettez, je « commencerai à préparer les langes pour le recevoir. « J'ai une toile de lin filée de ma main, qui servira « pour les premiers; vous, digne époux, ayez soin, je « vous prie, de chercher pour les autres une étoffe « de laine bien souple, bien douce et d'une couleur « foncée; car dans la suite je lui ferai une tunique « sans couture, mais tissue, qui lui conviendra. Et « afin que nous réussissions en tout, faisons une prière « particulière, et demandons à sa divine Majesté de « nous gouverner, de nous conduire et de nous mani- « fester sa très-sainte volonté, de manière que nous « agissions selon ce qui lui sera le plus agréable. »

440. « Épouse vénérée, répondit saint Joseph, s'il « m'était possible de donner le plus pur sang de « mon cœur pour témoigner mon zèle à mon Sei- « gneur et à mon Dieu, et pour faire ce que vous « commandez, je m'estimerais fort heureux de le « verser au milieu des tourments les plus atroces; à « défaut de quoi je voudrais avoir de grandes ri- « chesses et des brocards à vous offrir dans cette cir- « constance. Décidez ce qui sera convenable, car « je veux vous obéir en tout comme votre servi- « teur. » Ils se mirent en oraison, et le Très-Haut leur répondit à chacun en particulier par une même voix, en renouvelant la science et les instructions que notre auguste Princesse avait déjà reçues plusieurs fois, car sa divine Majesté répéta à la très-pure Marie

et à son saint époux Joseph : « Je suis descendu du « ciel sur la terre pour élever l'humilité et abaisser « l'orgueil, pour honorer la pauvreté et mépriser « les richesses, pour détruire la vanité, établir la « vérité, et faire comprendre la valeur des peines de « la vie. C'est pourquoi je veux qu'à l'extérieur vous « me traitiez en l'humanité dont je me suis revêtu, « comme si j'étais votre commun enfant; et inté- « rieurement vous me reconnaîtrez pour Fils de mon « Père éternel et Dieu véritable, avec la vénéra- « tion et l'amour qui me sont dus comme Homme- « Dieu. »

441. L'auguste Marie et Joseph ayant été confirmés par cette voix divine en la sagesse avec laquelle ils devaient agir dans les soins qu'ils prendraient de l'Enfant-Dieu, résolurent de l'honorer, comme le véritable Être infini, du culte le plus élevé et le plus parfait que l'on ait jamais vu entre les pures créatures, et de le traiter en même temps aux yeux du monde comme s'il était leur commun enfant, puisque les hommes le regarderaient comme tel, et que telle était la volonté du Seigneur lui-même. Ils exécutèrent cette résolution et ce commandement d'une manière si accomplie, que le ciel en fut dans l'admiration. Je m'étendrai davantage sur ce sujet dans la suite. Ils convinrent aussi que dans leur humble sphère et leur pauvre condition, il fallait qu'ils rendissent tous leurs services à l'Enfant-Dieu, sans faire autant que possible ni trop ni peu, afin que le secret du grand Roi fût caché sous le voile de l'humble

pauvreté (1), et que l'ardent amour qu'ils lui portaient ne fût point frustré des témoignages qu'ils pourraient lui donner. Ensuite saint Joseph ayant reçu le paiement de quelques-uns de ses ouvrages, alla acheter deux pièces de laine, comme sa divine épouse lui avait dit, l'une blanche et l'autre qui s'approchait plus du violet que du gris: et ce fut la meilleure étoffe qu'il pût trouver. Notre divine Reine en coupa des langes pour son très-saint Fils, et de la toile qu'elle avait filée et tissue elle fit les petites chemises et les bandes du maillot propres à l'envelopper. Cette toile était fort fine, digne des mains qui l'avaient fabriquée; elle la commença dès le jour qu'elle entra dans sa maison avec saint Joseph, se proposant d'aller l'offrir au Temple. Et quoique ce bon désir n'eût fait place qu'à un meilleur, elle porta néanmoins au saint Temple de Jérusalem l'offrande de ce qui en resta après qu'elle eut achevé les petites hardes de l'Enfant-Dieu. La sainte Vierge les fit, les cousit, les arrangea toutes de ses propres mains, se tenant toujours à genoux, et avec des larmes d'une dévotion sans égale. Saint Joseph prépara toutes les fleurs et herbes aromatiques qu'il put trouver, et d'autres ingrédients, dont la diligente Mère fit une eau de senteur plus exquise que les parfums angéliques. Et après en avoir arrosé les langes consacrés à l'Hostie (2) et au sacrifice qu'elle attendait, elle les plia et les mit soigneusement dans un coffre, dans lequel

(1) Tob., xii, 7. — (2) Ephes., v, 2.

elle les emporta plus tard à Bethléem, comme je le dirai en son lieu.

442. On ne doit pas considérer toutes ces œuvres de la Princesse du ciel à travers la lettre morte de mon récit; on ne doit pas les peser ainsi dépouillées de leur mérite, mais richement parées de leur beauté spirituelle, et remplies au delà de toute mesure de la plus haute perfection que l'entendement humain puisse concevoir; car, Mère de la sagesse même et Reine de toutes les vertus, elle traitait avec magnificence tous les ouvrages de la sagesse divine (1). Elle offrait le sacrifice de la nouvelle dédicace (2) et du Temple du Dieu vivant en la très-sainte humanité de son Fils, qui devait bientôt naître. Elle connaissait mieux que tout le reste des créatures la hauteur incompréhensible du mystère de l'incarnation et de la venue de Dieu sur la terre; et elle redisait plusieurs fois, non par incrédulité, mais par admiration, avec un ardent amour et une profonde vénération, ce que Salomon disait en bâtissant le Temple : « Quoi, sera-« t-il possible que Dieu habite avec les hommes sur « la terre? Si tout le ciel et les cieux des cieux ne sont « pas assez spacieux pour le recevoir, combien moins « le sera cette habitation de l'humanité qui a été « construite dans mon sein (3)! » Mais si ce Temple, qui n'était que le trône où Dieu s'asseyait pour y entendre les prières qu'on lui adressait, fut bâti et dédié avec tant d'éclat et une telle profusion d'or,

(1) Ps. xcv, 6. — (2) II Machab., ii, 9. — (3) II Paral., vi, 18.

d'argent, de trésors et de sacrifices (1), que ne devait pas faire la Mère du véritable Salomon dans la construction et la dédicace du Temple vivant où habitait corporellement, dans toute la plénitude de son essence, le Dieu éternel et infini (2)! Tout ce que figuraient ces sacrifices et ces trésors innombrables prodigués dans le Temple matériel, l'auguste Marie l'accomplit, non en entassant l'or, l'argent et les étoffes précieuses (car alors Dieu ne demandait plus ces offrandes), mais en multipliant les actes des vertus les plus héroïques, et en accumulant les richesses de la grâce et des dons du Très-Haut, dont la possession lui inspirait mille hymnes de louange. Elle offrait des holocaustes qu'elle tirait de son cœur tout embrasé du divin amour; elle prenait des Écritures saintes les hymnes, les psaumes et les cantiques, qu'elle appliquait à ce mystère, en y ajoutant plusieurs autres. Elle réalisait véritablement, quoique d'une manière mystique, les figures anciennes, par l'exercice des vertus, et par tous ses actes intérieurs et extérieurs. Elle appelait et conviait toutes les créatures à louer Dieu, à rendre honneur et gloire à leur Créateur, à attendre Celui qui les devait sanctifier par sa venue. Et saint Joseph, le plus fortuné des époux, l'imitait en plusieurs de ces œuvres.

443. Aucune langue, aucune intelligence humaine ou créée ne saurait exprimer les sublimes mérites que la Princesse du ciel acquérait par ces actes et ces exer-

(1) III Reg., VI, VII et VIII. — (2) Colos., II, 9.

cices, ni la grande complaisance que le Seigneur y prenait. Si le moindre degré de grâce qu'une créature, telle qu'elle soit, reçoit par un acte de vertu qu'elle exerce, vaut plus que tout l'univers, qui pourra estimer la valeur de la grâce que recevait Celle qui ne surpassa pas seulement les anciens sacrifices, les offrandes, les holocaustes et tous les mérites des hommes, mais même ceux des plus hauts séraphins, auxquels elle était si supérieure? Les affections amoureuses que notre divine Dame formait dans l'attente de son Fils et de son Dieu, qu'elle aspirait à recevoir entre ses bras, à nourrir de son propre lait, à entretenir, à soigner, à servir, et qu'elle adorait fait homme de sa propre chair et de son sang, étaient si ardentes, qu'elle se serait consumée dans ce très-doux embrasement d'amour si elle n'eût pas été fortifiée par un secours miraculeux. Et elle aurait perdu plusieurs fois la vie, si son très-saint Fils ne la lui eût conservée; car elle le regardait d'ordinaire dans son sein virginal, et par la lumière divine elle voyait son humanité unie à la divinité, tous les actes intérieurs de son âme très-sainte, son adorable corps, les prières qu'il faisait pour elle, pour saint Joseph, pour tout le genre humain, et particulièrement pour les prédestinés. Elle connaissait tous ces mystères et beaucoup d'autres; et, renfermant dans son sein le feu brûlant qui éclaire sans consumer (1), elle s'enflammait de plus en plus du désir de l'imiter et de le louer.

(1) Exod., III, 2.

444. Abîmée dans cet incendie du divin amour, elle disait quelquefois à son très-saint Fils : « Mon « doux bien-aimé, Créateur de l'univers, quand est-« ce que mes yeux jouiront de la lumière de votre « divine face? Quand mes bras consacrés deviendront-« ils l'autel de l'hostie que votre Père éternel attend? « Quand baiserai-je, comme votre servante, la terre « qu'auront foulée vos pieds sacrés? Quand obtien-« drai-je comme Mère le baiser que mon âme désire, « afin de participer par votre divin souffle à votre « propre esprit (1)? Lumière inaccessible que vous « êtes, Dieu véritable de Dieu véritable, lumière de « la lumière (2), quand vous manifesterez-vous aux « mortels, après tant de siècles qui vous ont cachée à « notre vue (3)? Quand est-ce que les enfants d'Adam, « esclaves par leurs péchés, connaîtront leur Ré-« dempteur, verront leur salut, et trouveront parmi « eux leur Maître, leur frère et leur père véritable (4)? « O lumière et vertu de mon âme! mon bien-aimé « pour qui je vis en mourant! Enfant de mes en-« trailles, comment fera-t-elle l'office de Mère, celle « qui ne sait pas faire celui de servante et qui n'en « mérite pas le titre? Comment vous pourrai-je trai-« ter dignement, moi qui ne suis qu'un pauvre ver « de terre? Comment vous servirai-je, vous qui êtes « la sainteté même et la bonté infinie, moi qui ne suis « que cendre et poussière? Comment oserai-je parler

(1) Cant., I, 1, etc. — (2) Joan., I, 9. — (3) Baruch., III, 38. — (4) I Tim., III, 16; Isa., LII, 10; XXX, 20.

« en votre présence, et paraître devant votre divine « Majesté? Maître de tout ce que je suis, qui m'avez « choisie, malgré ma petitesse, parmi les autres filles « d'Adam, gouvernez mes actions, dirigez mes désirs « et enflammez mes affections, afin que je fasse en « tout ce qui vous sera le plus agréable. Que ferai-je, « mon souverain bien, si vous sortez de mon sein « pour souffrir des affronts et mourir pour le genre « humain, si je ne meurs avec vous et si je ne vous « accompagne au sacrifice, vous qui êtes mon être et « ma vie? Faites, Seigneur, que ma vie empêche la « cause qui doit vous ravir la vôtre, puisqu'elles sont « si étroitement unies. Il n'est pas nécessaire que « vous mouriez pour racheter le monde et des mil- « liers de monde : laissez-moi donc mourir pour vous « et endurer vos ignominies, et contentez-vous de « sanctifier le monde et de dissiper les ténèbres des « mortels par votre amour et par votre lumière. Et « s'il n'est pas possible de révoquer le décret du Père « éternel, afin que la rédemption soit abondante (1) « et que votre extrême charité soit satisfaite (2), « agréez mes affections, et faites que j'aie part à tous « les travaux de votre vie, puisque vous êtes et mon « Fils et mon Seigneur. »

445. La variété de ces affections et de plusieurs autres actes intérieurs rendait la Reine du ciel très-agréable et très-belle aux yeux du Prince des éternités (3), qui reposait dans son sein virginal. Et elle les

(1) Ps. CXXIX, 7. — (2) Ephes., II, 4. — (3) Esther., II, 9.

subordonnait toutes aux actions de cette très-sainte humanité déifiée; car la digne Mère ne cessait de les observer pour les imiter. Il arrivait souvent que l'Enfant-Dieu se mettait à genoux dans ce sanctuaire pour prier le Père : quelquefois il y étendait les bras comme voulant s'essayer à la croix. De là (comme il le fait maintenant du suprême trône du ciel) il regardait et connaissait par la science de son âme très-sainte tout ce qu'il connait à cette heure, sans que pût lui être cachée aucune créature présente, passée, ni future, avec toutes ses pensées et tous ses mouvements; et il veillait sur toutes en qualité de Maître et de Rédempteur. Et comme sa divine Mère découvrait tous ces mystères, et que pour répondre à cette science elle était remplie de grâce et de dons célestes, elle agissait toujours avec une si haute plénitude de sainteté et de perfection, que l'éloquence humaine n'a point de paroles pour l'expliquer. Mais si notre jugement n'est perverti, et si notre cœur n'est devenu aussi dur et insensible qu'un rocher, il est impossible qu'à la vue et, pour ainsi dire, au contact de tant de choses qui ne sont pas moins salutaires qu'admirables, notre âme ne soit pénétrée d'une douleur amoureuse et d'une humble reconnaissance.

—

Instruction que la sainte Vierge me donna.

446. Je veux, ma fille, vous convaincre dans ce chapitre de la décence avec laquelle on doit traiter toutes les choses consacrées au culte divin, et blâmer en même temps l'irrévérence par laquelle les ministres du Seigneur eux-mêmes l'offensent dans leur insouciance à cet égard. Qu'ils se gardent bien de mépriser ou d'oublier la colère du Très-Haut, qu'ils s'attirent par la grossière incivilité et par la lourde ingratitude avec lesquelles ils traitent les ornements et les choses sacrées, qu'ils manient d'ordinaire sans la moindre attention et sans le moindre respect. L'indignation de sa divine Majesté est beaucoup plus grande contre ceux qui reçoivent les fruits et les gages de son très-précieux sang, et les prodiguent pour de basses vanités ou pour des choses profanes et plus repréhensibles encore. Ils recherchent pour leurs délices et leurs commodités ce qui est le plus précieux et le plus estimable, et réservent tout ce qu'il y a de plus grossier et de plus vil pour le culte et l'honneur du Seigneur. Je veux que vous sachiez que quand cela arrive, surtout à l'endroit des linges qui touchent le corps et le sang de mon très-saint Fils, tels que les corporaux et les purificatoires, les anges, qui assistent au très-éminent et très-redoutable sacrifice de la Messe, détournent, comme saisis de confusion, leur vue de ces sortes de ministres, et s'étonnent de ce que le Tout-Puissant

les souffre et dissimule si longtemps leur témérité et leur manque de respect. Sans doute tous les prêtres ne commettent pas cette faute, mais il y en a pourtant beaucoup, et il s'en trouve à peine quelques-uns qui se distinguent par leur zèle en ce qui concerne le culte divin, et qui traitent extérieurement les choses sacrées avec la due révérence; encore en est-il parmi ceux-ci qui n'agissent pas avec une intention droite et pour s'acquitter de leur devoir, mais par vanité et pour d'autres fins humaines : de sorte que ceux qui adorent purement et avec un cœur sincère le Créateur en esprit et en vérité (1) sont fort rares.

447. Considérez, ma très-chère fille, ce que nous pouvons sentir, nous qui sommes en la présence de l'Être incompréhensible du Très-Haut, et qui savons que sa bonté immense a créé les hommes, afin qu'ils l'adorassent et lui rendissent un juste culte, et que c'est pour cela qu'il leur a laissé cette loi, fondée sur la nature même, et qu'il leur a livré gratuitement tout le reste des créatures (2). Cependant nous voyons avec quelle ingratitude ils répondent aux largesses de leur Créateur, puisqu'ils lui disputent les mêmes choses qu'ils reçoivent de sa main libérale; et s'ils en destinent quelques-unes à son honneur et à son service, ce ne sont que les plus viles et les plus méprisables (3), réservant pour leurs vanités les plus précieuses et les plus recherchées. On ne fait pas ré-

(1) Joan., IV, 24. — (2) Eccles., XVII, 3, 4, 7 et 8. — (3) Malach., I, 8.

flexion sur ce péché, qui n'est pas assez connu; ainsi je veux que non-seulement vous le pleuriez avec une vive douleur, mais que vous le répariez autant qu'il vous sera possible, pendant que vous serez supérieure. Donnez toujours le meilleur au Seigneur, et recommandez à vos religieuses de s'occuper avec simplicité et dévotion de l'arrangement et de la propreté des ornements sacrés, et d'en faire non-seulement pour leur couvent, mais encore pour les églises pauvres qui peuvent en manquer. Qu'elles soient bien sûres que le Seigneur leur tiendra compte du zèle pieux qu'elles montreront pour le culte divin, qu'il remédiera à leur pauvreté, et qu'il subviendra comme un père aux besoins du monastère, qui ne s'appauvrira jamais par là. C'est l'office le plus propre et le plus légitime des épouses de Jésus-Christ, et elles devraient y employer le temps qui leur reste, après avoir assisté au chœur et satisfait aux autres obligations de l'obéissance. Si toutes les religieuses se portaient avec ardeur à ces occupations si honnêtes, si louables et si agréables à Dieu, il ne leur manquerait jamais rien, et elles formeraient sur la terre un état angélique et céleste. Et parce qu'elles refusent de s'appliquer à ce service du Seigneur, il en est beaucoup qui, privées de l'appui de sa main, se laissent aller à des légèretés et des distractions si dangereuses, qu'étant abominables à mes yeux, je ne veux pas que vous les écriviez ni même que vous y pensiez, si ce n'est pour les pleurer du plus profond de votre cœur, et pour demander à Dieu la cessation de péchés qui l'offen-

sent et qui l'irritent plus qu'on ne saurait se l'imaginer.

448. Mais parce que pour des raisons particulières ma volonté penche à regarder avec amour les religieuses de votre monastère, je veux que vous les engagiez et les excitiez en mon nom et de ma part, avec une douce violence, à vivre toujours retirées et mortes au monde par un oubli constant de tout ce qui s'y trouve; à n'avoir de commerce que dans le ciel et avec les choses divines (1), et à conserver à tout prix la paix et la charité inaltérables que vous leur recommandez si souvent. Et si, m'obéissant sur ce point, elles tâchent de se maintenir en mes bonnes grâces, je leur promets, avec ma protection continuelle, mon intercession efficace auprès de mon très-saint Fils, et je me constitue leur Mère et leur Bienfaitrice, comme je suis la vôtre. A cet effet vous leur inspirerez toujours pour moi la dévotion spéciale et l'amour qui doivent animer leur cœur; car si de leur côté elles sont fidèles, elles obtiendront tout ce que vous souhaitez, outre les autres faveurs que je leur ferai. Et afin qu'elles se portent avec un joyeux empressement aux choses du culte divin, et qu'elles se chargent volontiers de tout ce qui le regarde, rappelez-leur ce que je faisais pour le service de mon très-saint Fils et du Temple. Je veux que vous sachiez que les anges admiraient le zèle, la vigilante attention et la propreté avec laquelle je m'occupais de toutes les

(1) Philip., III, 20.

choses qui devaient servir à mon Fils et Seigneur. C'est dans cette sollicitude aussi tendre que respectueuse que je préparais tout ce qui était nécessaire pour son entretien, sans qu'il me manquât jamais rien (comme certaines personnes le pensent) pour le couvrir et pour le soigner : toute la suite de cette histoire vous montrera qu'à cet égard la moindre négligence, la moindre inadvertance étaient incompatibles avec ma prudence et avec mon amour.

CHAPITRE VIII

On publie l'édit de l'empereur Auguste-César, qui ordonnait le dénombrement de tous les sujets de son empire, et ce que fit saint Joseph quand il en eut connaissance.

449. Il était déterminé par la volonté immuable du Très-Haut que le Fils unique du Père naquît en la ville de Bethléem, et en vertu de ce divin décret, les anciens prophètes l'annoncèrent longtemps avant qu'il arrivât (1), parce que la détermination de la volonté absolue du Seigneur est toujours infaillible, et que le ciel et la terre passeront avant qu'elle cesse de s'ac-

(1) Mich., v, 2; Jerem., xxx, 9; Ezech., xxxiv, 23.

complir (1), puisque personne ne lui peut résister (2). Le Seigneur prépara l'exécution de ce décret immuable au moyen d'un édit que l'empereur Auguste-César fit publier dans l'empire, et par lequel (comme le raconte saint Luc) il ordonnait le dénombrement des habitants de toute la terre (3). Cet empire s'étendait alors sur la plus grande partie du monde connu des Romains; et c'est pourquoi ils s'appelaient les maîtres de l'univers, ne faisant pas grand cas du reste. Ce dénombrement consistait à faire déclarer sujets de l'empereur tous ceux qui s'y trouvaient, et à lui payer en même temps un certain tribut, comme au maître naturel en ce qui regarde les choses temporelles; et pour faire cette reconnaissance, chacun allait se faire inscrire sur le registre commun de sa propre ville (4). Cet édit arriva à Nazareth et à la connaissance de saint Joseph : il retourna chez lui tout affligé (car il était dehors lorsqu'il en ouït parler) et il raconta à sa divine épouse cette nouveauté. Mais la très-prudente Vierge lui répondit : « Il ne faut « pas, cher époux, que l'édit de l'empereur de la « terre vous mette dans cette peine, puisque c'est le « Maître et le Roi du ciel et de l'univers qui règle « tous les événements de notre vie; sa providence « nous assistera et nous guidera dans toute sorte « d'occasions. Abandonnons-nous avec confiance à sa « conduite, nos espérances ne seront point trom- « pées (5). »

(1) Matth., XXIV, 35. — (2) Esth., XIII, 9. — (3) Luc., II, 1. — (4) *Ibid.*, 3. — (5) Eccles., II.

450. La sainte Vierge était versée dans tous les mystères de son très-saint Fils, elle savait de quelle manière les prophéties s'accompliraient, et que le Fils unique du Père et le sien devait naître à Bethléem, comme pauvre et étranger. Mais elle n'en déclara rien à saint Joseph, parce que sans un ordre du Seigneur elle ne voulait pas découvrir son secret. Tout ce qu'il ne lui était pas commandé de dire, elle le taisait avec une discrétion admirable, nonobstant son désir de consoler son très-fidèle époux Joseph, s'abandonnant sans réserve à la divine conduite, et ne voulant point être prudente à ses propres yeux, contrairement au conseil du Sage (1). Ensuite ils conférèrent sur ce qu'ils devaient faire, parce que la grossesse de notre divine Dame étant fort avancée, le moment de sa délivrance approchait, sur quoi saint Joseph lui dit : « Reine du ciel et de la terre, il me semble que je « ne saurais me dispenser, supposé que le Très-« Haut ne vous ait pas ordonné quelque autre chose, « d'aller exécuter cet édit de l'empereur. Et quoiqu'il « suffise d'y aller seul, la prescription ne regardant « que les chefs de famille, je n'oserais pas vous « quitter ni m'éloigner de votre service; je ne sau-« rais d'ailleurs vivre sans votre présence : si je « vous laisse je n'aurai pas un moment de repos, et « mon cœur sera dans de continuelles alarmes. Je « vois que vos divines couches sont fort proches, « et que je hasarderais trop de vous engager à venir

(1) Prov., III, 7.

« avec moi en notre ville de Bethléem, où nous de-
« vons accomplir les ordres de l'empereur; ainsi je
« crains, tant pour cette raison qu'à cause de ma
« grande pauvreté, de vous mettre dans un danger
« si évident. Si vos couches arrivaient dans le voyage
« sans que j'eusse le moyen de subvenir à vos besoins,
« ce serait pour moi un sujet d'une affliction mor-
« telle. Ces pensées me désolent : je vous supplie,
« illustre Dame, de les exposer au Très-Haut, et de
« le prier d'ouïr mes désirs, qui consistent à ne
« point me séparer de votre compagnie. »

451. La très-humble épouse obéit à ce que saint Joseph ordonnait; et, quoiqu'elle n'ignorât pas la volonté divine, elle voulut pourtant profiter de cette occasion pour témoigner son obéissance et sa soumission. Elle présenta au Seigneur la volonté et les désirs de son très-fidèle époux; et sa divine Majesté lui répondit : « Ma Bien-Aimée et ma Colombe, obéissez à
« mon serviteur Joseph en ce qu'il vous a proposé et
« qu'il désire. Accompagnez-le dans le voyage : je
« serai avec vous; je vous assisterai et vous protége-
« rai avec un paternel amour dans les fatigues et dans
« les tribulations que vous endurerez pour moi; et,
« quelque grandes qu'elles doivent être, la puis-
« sance de mon bras vous en fera sortir glorieuse-
« ment. Vos pas seront beaux et agréables à mes
« yeux (1) : ne craignez pas, ma Bien-Aimée, et mar-
« chez, car telle est ma volonté. » Ensuite le Seigneur

(1) Cant., VII, 1.

fit, en présence de la divine Mère, un nouveau commandement aux anges de sa garde de la servir dans ce voyage avec un soin particulier, selon les solennels et mystérieux événements qui l'attendaient. Outre les mille anges qui la gardaient ordinairement, le Seigneur ordonna à neuf mille autres d'assister leur Reine; de sorte que tous les dix mille ensemble furent chargés de l'accompagner dès le jour qu'elle se mettrait en chemin. Ils obéirent tous, comme de très-fidèles ministres du Seigneur, et ils la servirent comme je le dirai dans la suite. Notre grande Reine fut renouvelée et élevée par une lumière divine à la connaissance de nouveaux mystères, touchant les maux qu'elle endurerait après la naissance de l'Enfant-Dieu par la persécution d'Hérode (1) et plusieurs autres tribulations qui arriveraient. Prête à tout, elle tint son cœur invincible dans la paix du Seigneur, et lui rendit mille actions de grâces pour tout ce qu'il opérait et disposait en elle (2).

452. La Princesse du ciel fit part de cette réponse à saint Joseph, et lui déclara que c'était la volonté du Très-Haut qu'elle lui obéît et l'accompagnât dans son voyage de Bethléem. Le saint époux en fut rempli d'une nouvelle joie; et, pour reconnaître cette grande faveur que la main libérale du Seigneur lui faisait, il lui en témoigna son humble gratitude. Et s'adressant ensuite à sa divine épouse, il lui dit : « Chère Dame, « qui êtes la cause de ma joie et de ma félicité, je ne

(1) Matth., II, 16. — (2) Ps. CVII, 2.

« m'afflige plus, dans ce voyage, qu'à la pensée des « peines que vous y souffrirez, n'ayant pas assez de « ressources pour vous en délivrer ni pour vous me- « ner avec la commodité que je souhaiterais. Mais « nous trouverons des amis et des parents à Beth- « léem; j'espère qu'ils nous recevront avec charité, « et que vous pourrez vous reposer chez eux de la « fatigue de la route, s'il plaît au Très-Haut, comme « votre serviteur le désire. » Il est vrai que l'affection du saint époux lui inspirait ces suppositions; mais il ignorait alors ce que le Seigneur avait décidé; et parce qu'il fut trompé dans son attente, il en conçut ensuite une douleur d'autant plus amère, comme on le verra en son lieu. La très-pure Marie ne déclara pas à Joseph ce qu'elle prévoyait en Dieu touchant le mystère de son divin accouchement, quoiqu'elle sût que la chose ne se passerait point comme il se le promettait; elle lui dit, au contraire, pour l'encourager : « Mon époux et mon maître, je suis bien heureuse de « voyager en votre compagnie; nous marcherons « comme les pauvres gens, au nom du Très-Haut, « car sa divine Majesté ne méprise point cette même « pauvreté qu'elle vient chercher avec tant d'amour. « Et, assurés de sa protection dans nos nécessités et « dans nos embarras, mettons en elle notre con- « fiance (1). Il n'est point une seule de vos inquié- « tudes, cher époux, que vous ne deviez rejeter sur « la Providence (2). »

(1) Ps. XVII, 31. — (2) Ps. LIV, 23.

453. Ils arrêtèrent ensuite le jour de leur départ, et le saint époux s'empressa d'aller chercher par Nazareth quelque monture pour porter la Maîtresse du monde : il lui fut très-difficile d'en trouver une, à cause du grand nombre de personnes qui se rendaient en de différentes villes pour y faire enregistrer leurs noms, conformément à l'édit de l'empereur. Mais, à force de démarches et de peines, il finit par trouver un petit âne, heureux, pourrions-nous dire, entre tous les animaux irraisonnables, puisque non-seulement il porta la Reine de l'univers, et avec elle le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, mais même qu'il assista à la naissance de l'enfant, et rendit à son Créateur le service que les hommes lui refusèrent (1), comme je le dirai plus loin. Ils préparèrent le nécessaire pour le voyage, auquel ils employèrent cinq jours; et la provision des divins voyageurs était à peu près la même que celle dont ils se munirent lorsqu'ils allèrent chez Zacharie, comme je l'ai dit plus haut au livre III[e], chapitre xv, § 196, car ils n'emportaient que du pain, du fruit et quelques poissons, dont ils faisaient leur plus ordinaire nourriture. Et comme la très-prudente Vierge savait qu'elle demeurerait longtemps hors de sa maison, elle ne se contenta point de prendre les langes et les autres effets qu'elle avait disposés pour ses divines couches, mais elle régla secrètement les choses de manière qu'elles tendissent toutes à l'accomplissement des fins du Seigneur et des

(1) Isa., I, 3.

événements qu'elle attendait; puis ils chargèrent une personne de soigner leur maison jusqu'à leur retour.

454. L'heure de leur départ arriva; et comme le très-heureux Joseph commençait de traiter avec un nouveau respect sa divine épouse, il recherchait, comme un serviteur vigilant et fidèle, les occasions de la servir et de lui plaire; dans ces empressements il la pria avec les plus vives instances de l'avertir de tout ce qu'elle désirait, et qu'il pourrait lui-même ne pas deviner, pour sa satisfaction, pour son soulagement et pour le bon plaisir du Seigneur qu'elle portait dans son sein virginal. Notre très-humble Reine agréa les saintes affections de son époux; et, les rapportant à la gloire et au service de son très-saint Fils, elle le consola et l'exhorta à ne point se préoccuper des fatigues de la route, en l'assurant de nouveau que sa divine Majesté regardait tous ses soins avec complaisance, et qu'elle voulait qu'ils acceptassent avec un cœur égal et joyeux les incommodités auxquelles leur pauvreté les exposerait dans le voyage. Avant que de le commencer, la Princesse du ciel se mit à genoux, et pria saint Joseph de lui donner sa bénédiction. Et quoique l'homme de Dieu, considérant la dignité de son épouse, voulût à tout prix s'en excuser, néanmoins l'humilité toujours incomparable de l'auguste Marie vainquit ses résistances et l'obligea de la lui donner. Saint Joseph le fit avec beaucoup de crainte et de vénération; ensuite il se prosterna lui-même baigné de larmes, et la conjura de l'offrir de nouveau à son très-saint Fils, et de lui obtenir le par-

don de ses fautes et sa divine grâce. Après cette sainte préparation ils partirent pour Bethléem au plus fort de l'hiver, ce qui rendait le voyage et plus pénible et plus incommode. Mais la Mère de la vie qui la portait dans son sein, n'était attentive qu'à ses divins effets, et qu'à ses intimes colloques avec son Fils; elle ne cessait de le contempler dans ce saint Tabernacle, l'imitant en ses œuvres, lui rendant plus de gloire et lui étant plus agréable que tout le reste des créatures ensemble.

—

Instruction que la très-sainte Vierge me donna.

455. Ma fille, vous découvrirez dans tout le cours de ma vie, et dans chacun des chapitres et des mystères que vous avez écrits et que vous devez écrire, la divine et admirable providence du Très-Haut et son amour paternel envers moi, sa très-humble servante. Et quoique l'entendement humain ne soit ici digne de pénétrer ni capable d'apprécier ces merveilles, qui partent d'une si haute sagesse, il doit néanmoins faire tous ses efforts pour les révérer et se disposer à suivre mon exemple, et à participer aux faveurs que m'accorda le Seigneur. Car les mortels ne doivent pas s'imaginer que Dieu n'ait voulu se montrer saint, puissant et infiniment bon, qu'en moi et pour moi; il est certain que, si toutes les âmes s'aban-

donnaient entièrement à sa disposition et à sa conduite, elles connaîtraient bientôt par expérience cette fidélité, cette ponctualité et cette très-douce efficace avec lesquelles sa divine Majesté disposait à mon égard toutes les choses qui regardaient et sa gloire et son service; elles éprouveraient aussi ces délicieux effets et ces mouvements divins que je sentais par la soumission que j'avais à sa très-sainte volonté; enfin, toutes proportions gardées, elles ne recevraient pas avec moins d'abondance ses dons, qui sont pour ainsi dire retenus dans sa divinité, comme dans un océan infini. Et comme, si l'on ouvrait à la masse des eaux de la mer une issue par laquelle elles pourraient suivre leur libre cours, elles s'échapperaient avec une impétuosité invincible, de même la grâce et les bienfaits du Seigneur se répandraient sur les créatures raisonnables, si, loin de l'empêcher, elles en facilitaient l'écoulement. Les mortels ignorent cette science, parce qu'ils ne prennent pas le temps de penser et de réfléchir aux œuvres du Très-Haut.

456. Je veux, ma fille, que vous les étudiiez et les graviez dans votre cœur, et je veux aussi que vous appreniez de ce que je faisais à garder le secret de votre intérieur, et à pratiquer une prompte obéissance et une humble soumission envers tous, préférant toujours le sentiment d'autrui au vôtre. De sorte que lorsque vos supérieurs et vos pères spirituels vous commanderont quelque chose, vous leur devez obéir aveuglément, quand même vous sauriez que le contraire de ce qu'ils prévoient va arriver; comme je sa-

vais moi que dans le voyage de Bethléem ne se réaliserait pas ce qu'espérait mon saint époux Joseph. Et si c'est un inférieur ou un égal qui vous commande, exécutez sans réplique tout ce qui ne sera point péché ou imperfection. Écoutez tout le monde en silence et avec attention, afin de vous instruire. Vous serez fort circonspecte dans vos paroles, car c'est en cela que consiste la prudence. Je vous avertis aussi de nouveau de demander la bénédiction du Seigneur en tout ce que vous ferez, afin que vous ne vous écartiez point de son bon plaisir. Et s'il vous est possible, demandez-la également à votre Père spirituel; par cette conduite, vous ne perdrez pas le grand mérite et la perfection de vos différentes œuvres, et vous me donnerez la satisfaction que je désire de vous.

CHAPITRE IX

Le voyage que la très-pure Marie fit de Nazareth à Bethléem, en la compagnie de saint Joseph et des anges qui l'assistaient.

457. L'auguste Marie et le glorieux saint Joseph partirent de Nazareth pour Bethléem, aussi seuls que pauvres et humbles voyageurs aux yeux du monde, sans qu'on leur accordât une plus grande estime que

celle que l'humilité et la pauvreté peuvent obtenir. Mais, ô admirables secrets du Très-Haut cachés aux superbes et impénétrables à la prudence de la chair (1)! ils ne marchaient pas seuls, ni pauvres ni méprisés; mais avec un cortége magnifique, des richesses inestimables et une très-grande gloire. Ils étaient le plus digne objet du Père éternel et de son amour immense, et le plus estimable à ses yeux. Ils portaient avec eux le trésor du ciel et de la Divinité même (2). Toute la cour céleste les révérait. Toutes les créatures insensibles reconnaissaient l'Arche vivante et véritable du Testament, bien mieux que les eaux du Jourdain ne reconnurent celle qui n'en était que la figure, lorsqu'elles se divisèrent par respect pour lui frayer un libre passage, et à tous ceux qui la suivaient (3). Ils étaient accompagnés de dix mille anges, que Dieu lui-même avait désignés comme je l'ai dit ci-dessus au paragraphe 451, pour servir le Verbe incréé et sa très-sainte Mère pendant ce voyage. Les bataillons de cette céleste escorte marchaient sous des formes humaines, visibles pour notre divine Dame, et chaque ange était plus resplendissant que plusieurs soleils ensemble. Elle avançait au milieu de tous, bien mieux gardée et défendue que le lit de Salomon ne l'était par les soixante hommes les plus vaillants d'Israël lorsqu'ils l'entouraient l'épée au côté (4). Outre ces dix mille anges, il s'en trouvait beaucoup d'autres qui descen-

(1) Matth., XI, 25. — (2) Colos., II, 3. — (3) Jos., III, 16. — (4) Cant., III, 7.

daient du ciel et y remontaient, envoyés par le Père éternel à son Fils humanisé et à sa très pure Mère, et chargés par ceux-ci de leurs messages.

458. C'est dans ce royal appareil, caché aux yeux des mortels, que marchaient l'incomparable Marie et son saint époux Joseph, sûrs que leurs pieds ne heurteraient point contre la pierre de la tribulation, parce que le Seigneur avait ordonné à ses anges de les porter dans leurs mains, et de les garder dans toutes leurs voies (1). Et ces très-fidèles ministres exécutaient cet ordre, et servaient comme des sujets très-soumis leur grande Reine, exprimant leur admiration et leur joie à la vue de tant de mystères, de tant de perfections, de tant de grandeurs et de tous les trésors de la Divinité réunis dans une simple créature, et cela avec une si digne et si haute raison d'être, qu'elle surpassait leur propre intelligence. Ils chantaient des hymnes nouvelles au Seigneur, au souverain Roi de gloire (2), qu'ils contemplaient appuyé contre son dossier de fin or (3); et à la divine Mère, qu'ils considéraient tantôt comme un char incorruptible et animé, tantôt comme l'épi fertile de la terre promise qui contenait le grain vivant (4), tantôt comme le riche vaisseau d'un marchand (5), qui le portait pour le faire naître dans la maison du pain, je veux dire Bethléem, afin que, mourant sur la terre, il fût multiplié dans le ciel (6). Le voyage dura cinq jours, car le saint époux ne

(1) Ps. xc, 12. — (2) Ps. xxiii, 10. — (3) Cant., iii, 10. — (4) Levit., xxiii, 10. — (5) Prov., xxxi, 14. — (6) Joan., xii, 24.

voulut pas faire de fortes journées à cause de la grossesse de la Mère Vierge. Il n'y eut point de ténèbres pour notre divine Reine, parce que quand parfois le saint couple cheminait une partie de la nuit, les anges répandaient une si grande lumière, que si toutes les étoiles eussent été des soleils, elles n'auraient pas fait un plus beau jour par le temps le plus serein. A ces heures de la nuit, saint Joseph profitait du prodige et jouissait aussi de la vue des anges; et alors il se formait un chœur céleste, où notre auguste Dame et son époux répondaient aux esprits bienheureux par des cantiques et des hymnes admirables de louange, de sorte que les champs se changeaient en de nouveaux cieux. La Reine de l'univers jouit pendant tout le voyage de la vue et de la splendeur de ses ministres et de ses sujets, ainsi que de leurs très-doux entretiens.

459. Le Seigneur mêlait à ces faveurs et à ces priviléges ineffables quelques embarras, quelques souffrances qui se présentaient à sa divine Mère dans le voyage. En effet, la rencontre de tant de gens qui remplissaient les hôtelleries et qui couvraient la route pour obéir à l'édit de l'empereur, gênait sensiblement l'extrême modestie de la très-pure Mère et Vierge, et affligeait son époux : pauvres et timides, ils étaient moins bien reçus que les autres, et exposés à plus d'incommodités que les plus riches; car le monde, qui ne consulte que les apparences, partage d'ordinaire ses faveurs injustement et avec acception des personnes. C'est pourquoi nos saints voya-

geurs entendaient maints propos désagréables dans les hôtelleries où ils arrivaient fatigués ; quelquefois on les congédiait comme des gens inutiles et méprisables, ou bien on reléguait la Maîtresse du ciel et de la terre en un recoin de vestibule ; souvent elle ne l'obtenait même pas, et alors elle et son époux se retiraient dans des réduits encore plus abjects et plus dédaignés par le monde ; mais quelque misérable que fût le lieu, la troupe des courtisans célestes s'y trouvait avec leur souverain Roi et leur auguste Reine ; elle en était incontinent environnée comme d'un mur impénétrable : de sorte que la couche du véritable Salomon était assurée et défendue contre les craintes et les surprises de la nuit (1). Le très-fidèle époux Joseph, voyant la Maîtresse de l'univers si bien gardée, se reposait et s'endormait en paix à la prière de notre charitable Dame, qui tenait beaucoup à ce qu'il se remît un peu de la fatigue du chemin. Et pendant ce temps-là, elle se livrait à des entretiens célestes avec les dix mille anges qui l'assistaient.

460. Quoique Salomon ait renfermé dans les Cantiques de grands mystères de la Reine du ciel sous diverses métaphores et similitudes, il a parlé néanmoins plus expressément au chapitre IIIe de ce qui arriva à la divine Mère pendant la grossesse de son très-saint Fils, et dans le voyage qu'elle fit pour ses couches sacrées ; car ce fut alors que s'accomplit à la lettre tout ce qui est dit du lit de Salomon, de son

(1) Cant., III, 7.

char, du dossier de fin or, de la garde qu'il y mit des plus forts et des plus courageux d'Israël, qui jouissent de la vision divine, et tout le reste que contient cette prophétie, dont ce que j'ai dit afin d'en marquer le sens, doit suffire pour tourner toute mon admiration vers le mystère de la sagesse infinie qui se trouve en ces œuvres si dignes de la vénération de la créature. Or qui d'entre les mortels sera si endurci qu'il ne s'attendrisse? ou si superbe qu'il ne rougisse de confusion? ou si préoccupé qu'il ne s'émerveille à la vue d'un prodige où se rencontrent les extrêmes les plus éloignés? Un Dieu infini et véritablement caché dans le sein virginal d'une jeune fille remplie de beauté et de grâce, innocente, pure, agréable et douce, aimable aux yeux de Dieu et des hommes au delà de tout ce que ce même Seigneur a créé et créera jamais! Cette grande Dame, dis-je, avec le trésor de la Divinité, méprisée, affligée et repoussée par l'ignorance aveugle et le damnable orgueil des mondains! Et pourtant lors même qu'elle est retirée dans les lieux les plus abjects, aimée et estimée de la très-sainte Trinité, favorisée de ses caresses, servie, révérée, défendue et protégée par les anges qui forment sa vigilante garde! O enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti (1)? Combien fausses sont vos balances et trompeurs vos jugements (2), comme dit David? Vous estimez les riches, vous méprisez les pauvres, vous élevez les superbes,

(1) Ps. IV, 3. — (2) Ps. LXI, 10.

vous abattez les humbles, vous rebutez les justes et vous applaudissez à ceux qui sont pleins de vanité (1). Votre discernement est aveugle et votre raison dépravée, de sorte que vous vous trouvez déçus dans vos propres désirs. Ambitieux, qui cherchiez les richesses, et vous êtes trouvés dans la plus grande pauvreté, n'ayant embrassé que de la fumée, si vous eussiez reçu l'Arche véritable de Dieu, vous auriez obtenu mille bénédictions de sa main libérale, comme Obédédom (2); mais parce que vous l'avez méprisée, il est arrivé à un grand nombre d'entre vous ce qui arriva à Oza (3), vous avez été châtiés.

461. Parmi tout cela notre Dame connaissait et observait la diversité des âmes de tous ceux qui allaient et qui venaient; elle pénétrait leurs pensées les plus secrètes, l'état de grâce ou de péché de chacune, et le degré que chacune occupait entre ces extrémités différentes; elle savait aussi, à l'égard de plusieurs âmes, si elles étaient prédestinées ou réprouvées; si elles persévéreraient, tomberaient ou se relèveraient; et toute cette diversité lui donnait occasion d'exercer des actes héroïques de vertu envers les uns et envers les autres; car elle obtenait pour plusieurs la persévérance; aux uns elle procurait un secours efficace pour s'élever du péché à la grâce; elle pleurait et invoquait le Seigneur par des affections intimes pour les autres, et quoiqu'elle ne priât point avec tant d'efficace pour les réprouvés, elle res-

(1) Jacob., II, 2. — (2) II Reg., VI, 11. — (3) *Ibid.*, 7.

sentait une très-vive douleur de leur perte finale. Maintes fois, incomparablement plus accablée de l'excès de ses peines que de la fatigue de la route, elle éprouvait une certaine défaillance corporelle ; et alors les saints anges, remplis d'une éclatante lumière et d'une beauté céleste, l'appuyaient sur leurs bras, afin qu'elle y prît un peu de repos et de soulagement. Elle consolait sur la route les malades, les affligés et les nécessiteux, mais seulement par ses prières, et en demandant à son très-saint Fils de remédier à leurs maux et de pourvoir à leurs besoins : car dans ce voyage elle se tenait en silence à l'écart, le plus loin possible de la foule, ne songeant qu'à sa divine grossesse, qui devenait de plus en plus apparente. Voilà comment la Mère de miséricorde répondait au mauvais accueil que lui faisaient les mortels.

462. Il arriva aussi quelquefois, pour une plus grande honte de l'ingratitude humaine, qu'étant dans la saison la plus rigoureuse, et se présentant aux hôtelleries tout transis de froid, à cause des neiges et des pluies (car le Seigneur voulut qu'ils eussent aussi part à cette incommodité), ils étaient obligés de se retirer jusque dans les sales endroits où se trouvaient les animaux, parce que les hommes ne leur donnaient pas de meilleur gîte ; et alors les bêtes suppléaient à leur inhumanité en se reculant par respect pour leur Créateur et pour sa Mère, qui le portait dans son sein virginal. La Maîtresse des créatures eût bien pu commander aux vents, à la gelée et à la neige de ne les point incommoder, mais elle s'en abstenait, pour imi-

ter son très-saint Fils dans les souffrances avant même qu'il sortît de son très-chaste sein; elle eut donc à subir assez souvent les intempéries de la saison durant sa marche. Le fidèle et soigneux époux Joseph ne négligeait pourtant rien pour l'en mettre à l'abri, et il était plus que secondé par les anges, et surtout par le prince saint Michel, qui se tint toujours au côté droit de sa Reine, sans l'abandonner un seul moment pendant tout ce voyage; et maintes fois il la servait et la soutenait quand elle se trouvait fatiguée. Et quand telle était la volonté du Seigneur, il la préservait de la rigueur du temps et recourait à mille moyens pour le service de notre divine Dame et de Jésus, le fruit béni de ses entrailles.

463. Parmi la diversité de ces miracles successifs nos voyageurs la très-pure Marie et Joseph arrivèrent à la ville de Bethléem le cinquième jour de leur voyage, qui était un samedi, sur les quatre heures du soir, temps auquel, dans le solstice d'hiver, le soleil commence à baisser et la nuit approche. Ils entrèrent dans la ville pour y chercher un gîte; et ayant parcouru plusieurs rues et demandé l'hospitalité non-seulement dans les hôtelleries, mais dans les maisons de leurs amis et de leurs proches parents, ils ne furent reçus nulle part, et dans beaucoup d'endroits ils furent congédiés d'une manière incivile et méprisante. Notre auguste Reine suivait son époux, qui allait de maison en maison et de porte en porte, à travers la cohue formée par tant de personnes. Et, quoiqu'elle sût que les maisons et les cœurs des hommes leur seraient

fermés, elle voulut néamoins, pour obéir à saint Joseph, souffrir cette peine et la confusion que lui inspirait son extrême pudeur; car il lui était bien plus sensible, à cause de sa retenue, de son état et de son âge, de circuler au milieu de cette multitude que de ne pas trouver de logement. Or, continuant d'aller par la ville, ils rencontrèrent la maison où l'on tenait le registre commun; et, pour n'être pas obligés d'y retourner, ils se firent inscrire et payèrent le tribut royal. Débarrassés de cette affaire, ils recommencèrent leurs recherches et se présentèrent à d'autres auberges. Ils demandèrent l'hospitalité en plus de cinquante maisons, où ils essuyèrent un dur refus, tandis que les esprits bienheureux admiraient les très-hauts mystères du Seigneur, la patience et la mansuétude de sa Mère Vierge, et l'insensibilité des hommes. Dans ces sentiments ils bénissaient le Tout-Puissant en ses œuvres et en ses mystérieux desseins, comprenant qu'il voulait dès ce jour-là élever à la plus haute gloire l'humilité et la pauvreté, que les mortels méprisent.

464. Il était environ neuf heures du soir lorsque le très-fidèle Joseph, le cœur plein d'une amère douleur, se tourna vers sa très-prudente épouse et lui dit : « Ma très-douce Dame, je succombe en ce moment à « la douleur, en voyant que je ne puis non-seulement « vous loger selon vos mérites et comme mon affec- « tion me le faisait désirer, mais au moins vous pro- « curer l'abri et le repos qu'on ne refuse jamais, ou « que bien rarement, aux plus pauvres et aux plus

« méprisables. Il y a sans doute ici quelque mystère, « pour que le Ciel ait permis que les cœurs des « hommes n'aient point été portés à nous recevoir « dans leurs maisons. Je me souviens, chère épouse, « d'avoir vu hors des murs de la ville une grotte où « les pasteurs vont ordinairement se retirer avec leurs « troupeaux. Allons-y, car si par hasard cet endroit « n'est pas occupé, le ciel vous y ménagera l'asile que « la terre nous refuse. » La très-prudente Vierge lui répondit : « Mon époux et mon maître, que votre « cœur si sensible ne s'afflige pas de ce que les ardents « désirs produits par l'affection que vous avez pour « le Seigneur ne s'accomplissent point. Et puisque « j'ai le bonheur de le porter dans mon sein, je vous « supplie pour lui-même de lui rendre avec moi des « actions de grâces de ce qu'il lui a plu disposer la « chose de la sorte. Le lieu dont vous me parlez sera « fort conforme à mes souhaits. Changez vos larmes « en joie par l'amour et dans la possession de la pau- « vreté, qui est le trésor inestimable de mon très- « saint Fils (1). Il vient du ciel pour le chercher (2); « ainsi il faut que nous le lui préparions avec une « âme joyeuse; pour moi, c'est là toute ma consola- « tion : ne me l'enviez donc pas en ce moment. Allons « avec plaisir où le Seigneur nous conduit. » Ensuite les saints anges menèrent les divins époux vers ces lieux, leur servant de brillants flambeaux; et étant arrivés à la grotte, ils la trouvèrent inoccupée. Et, remplis

(1) Marc., x, 21. — (2) II Cor., VIII, 9.

d'une joie céleste, ils louèrent le Seigneur de ce nouveau bienfait, et il arriva ce que je raconterai au chapitre suivant.

—

Instruction que la Reine de l'univers me donna.

465. Ma très-chère fille, si vous avez un cœur tendre et docile envers le Seigneur, les divins mystères que vous avez connus et écrits auront le pouvoir d'exciter en vous de douces et amoureuses affections pour l'auteur de tant de merveilles, en la présence duquel je veux que dès aujourd'hui vous attachiez un nouveau prix à vous voir rebutée et méprisée du monde. Et dites-moi, ma bien-aimée, si en échange de cet oubli et de ce mépris acceptés avec joie, Dieu, jetant sur vous ses regards favorables, vous accorde la force de son très-doux amour, pourquoi n'achèterez-vous pas à si bon marché ce qu'on ne doit pas estimer moins que d'un prix infini? Que recevrez-vous des hommes, quand ils vous applaudiront le plus? Et que perdrez-vous, si vous méprisez leur approbation? Ne voyez-vous pas que tout n'est que mensonge et que vanité (1)? Cette estime n'est-elle pas une ombre fugitive qui s'évanouit à l'instant entre les mains de ceux qui prétendent l'attraper (2)? Or, quand

(1) Ps. IV, 3. — (2) Sap., V, 9.

elle ne s'évanouirait pas entre les vôtres, que ne devriez-vous pas faire pour vous en détacher? Considérez combien il vous sera plus facile de la refuser pour acquérir l'amour de Dieu, le mien et celui de ses anges. Renoncez, ma fille, généreusement à tout. Et si le monde ne vous méprise pas autant que vous le devez désirer, méprisez-le vous-même, et tâchez de rester indépendante, dégagée et seule, afin que le souverain bien vous accompagne, que vous receviez avec plénitude les très-heureux effets de son amour, et que vous y correspondiez avec liberté (1).

466. Mon très-saint Fils est un si fidèle amant des âmes, qu'il m'a établie Maîtresse et exemplaire vivant, pour leur apprendre l'amour de l'humilité et le mépris efficace de la vanité et de l'orgueil. Ce fut aussi par son ordre que sa divine Majesté et moi, sa très humble servante et sa Mère, ne trouvâmes aucune retraite parmi les hommes, afin que les âmes, touchées de cet abandon, consacrent au Seigneur toutes leurs affections, et le forcent par leur générosité à venir résider en elles. Il chercha de même la solitude et la pauvreté, non parce qu'il eut besoin de ces moyens pour pratiquer les vertus au degré le plus parfait, mais afin d'enseigner aux mortels que c'était le chemin le plus court et le plus sûr pour arriver aux sublimes hauteurs de l'amour divin et de l'union avec Dieu.

467. Vous savez bien, ma chère fille, que vous êtes continuellement instruite par la lumière céleste, afin

(1) II Petr., I, 4.

qu'ayant oublié tout ce qui est terrestre, vous vous ceigniez de force (1) et vous animiez à m'imiter, en exprimant en vous-même, autant qu'il vous sera possible, les actes et les vertus de ma vie que je vous manifeste. C'est le premier but de la science que je vous enseigne et que je vous dicte, afin que vous trouviez en moi cette règle, et que vous vous en serviez pour diriger votre vie et vos œuvres, en la manière que j'imitais celles de mon très-doux Fils. Vous devez modérer la crainte que ce commandement vous a causée en le croyant au-dessus de vos forces, et vous encourager en vous rappelant ce que mon très-saint Fils dit par la bouche de l'évangéliste saint Matthieu (2) : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.* Cette volonté du Très-Haut, que lui-même propose à sa sainte Église, il n'est pas impossible à ses enfants de la remplir; et si, de leur côté, ils sont bien disposés, cette grâce, pour acquérir la ressemblance du Père céleste, ne sera refusée à personne, parce que mon très-saint Fils l'a méritée pour tous. Mais le pesant oubli des hommes et le peu de cas qu'ils font de leur rédemption empêchent qu'ils n'en obtiennent efficacement le fruit.

468. J'exige spécialement de vous cette perfection, ma fille, et je vous y convie par les prescriptions de la douce loi de l'amour, à laquelle mes instructions aboutissent. Considérez, avec le secours de la divine lumière, quelles obligations je vous impose, et tâchez

(1) Prov., XXXI, 17. — (2) Matth., V, 48.

de vous en acquitter avec la prudence d'une fille fidèle et diligente, sans vous laisser arrêter par aucune difficulté ou affliction, et sans omettre un seul acte de vertu ou de perfection, pour pénible qu'il soit. Vous ne devez pas vous contenter non plus de vous procurer à vous seule l'amitié du Seigneur et le salut éternel; mais si vous voulez être parfaite à mon imitation et accomplir ce qu'enseigne l'Évangile, vous devez travailler au salut des autres âmes et à l'exaltation du saint nom de mon Fils, et servir d'instrument à sa puissante main pour les choses fortes qui seront de son bon plaisir et à sa plus grande gloire.

CHAPITRE X

Notre Seigneur Jésus-Christ naît de la Vierge Marie en Bethléem de Judée.

469. Le palais que le souverain Roi des rois et le Seigneur des seigneurs avait préparé dans le monde pour loger son Fils éternel incarné pour les hommes, était la pauvre et humble cabane ou grotte dans laquelle la très-pure Marie et Joseph se retirèrent après avoir été rebutés de ces mêmes hommes, sans en pouvoir obtenir le moindre témoignage de compassion naturelle, comme il a été dit au chapitre précé-

dent Ce lieu était si misérable, que, la ville de Bethléem se trouvant si remplie d'étrangers qu'il n'y avait pas assez d'hôtelleries pour les recevoir tous, il n'y eut pourtant personne qui daignât s'en emparer : parce qu'en effet il ne pouvait convenir et appartenir qu'aux maîtres de l'humilité et de la pauvreté, notre Seigneur Jésus-Christ et sa très-sainte Mère. Et c'est pourquoi la sagesse du Père éternel le leur réserva, le consacrant, avec les ornements de la solitude et de la pauvreté, comme le premier temple de la Lumière et la première maison du véritable Soleil de justice (1), qui devait naître pour ceux qui ont le cœur droit, de Marie, resplendissante aurore au milieu des ténèbres de la nuit (2), symbole de celles du péché, qui couvraient tout le monde.

470. L'auguste Marie et Joseph entrèrent dans cet asile qui leur avait été préparé, et, à la lumière que répandaient les dix mille anges qui les accompagnaient, ils purent facilement reconnaître avec une grande consolation et des larmes de joie qu'il était pauvre et solitaire comme ils le souhaitaient. Aussitôt les deux saints voyageurs se mirent à genoux, louèrent le Seigneur et lui rendirent des actions de grâces pour ce bienfait, n'ignorant pas qu'il leur avait été destiné par les secrets jugements de la sagesse éternelle. Notre divine Princesse fut celle qui pénétra le plus ce grand mystère, parce qu'en sanctifiant cette petite grotte par sa sacrée présence, elle sentit une plénitude de joie

(1) Malach., IV, 2. — (2) Ps. CXI, 4.

intérieure qui éleva et vivifia tout son être. Elle pria le Seigneur de récompenser avec libéralité tous les habitants de la ville, qui lui avaient procuré, en lui refusant l'hospitalité, un si grand bonheur que celui qu'elle attendait dans cette pauvre cabane. Elle était pratiquée dans un rocher brut et naturel, où l'art n'avait ménagé aucune commodité, de sorte que les hommes ne la jugèrent propre qu'à y loger le bétail : mais le Père éternel l'avait choisie pour servir d'abri et de demeure à son propre Fils.

471. Les esprits angéliques, milice céleste qui gardait sa Reine, se rangèrent en ordre, comme pour monter une garde d'honneur dans ce palais royal. Et, sous cette forme corporelle et humaine qu'ils avaient prise, ils se manifestaient aussi à saint Joseph ; car il était convenable qu'il jouît dans cette occasion de cette faveur, tant pour diminuer sa peine, en voyant ce pauvre réduit si bien orné et embelli par les richesses du ciel, que pour soulager et animer son cœur, et l'élever à la hauteur des événements que le Seigneur préparait cette nuit dans un lieu si méprisé. La grande Reine du ciel, qui était informée du mystère qui devait y être célébré, se résolut à nettoyer elle-même cette grotte qui devait bientôt servir de trône royal et de propitiatoire sacré, afin de ne pas perdre le mérite de cet exercice d'humilité, et de rendre à son Fils unique un culte de respect : c'était tout ce qu'elle pouvait faire en cette circonstance pour l'ornement de son temple.

472. Le saint époux Joseph, attentif à la majesté

de sa divine épouse, qu'elle-même oubliait pour ainsi dire en vue de l'humilité, la supplia de ne le pas priver de cet emploi, qui maintenant lui revenait; et la prévenant, il commença à balayer et nettoyer tous les endroits de la grotte, sans qu'il pût néanmoins empêcher notre humble Dame de le seconder. A leur tour les saints anges, témoins pour ainsi dire confus dans leur forme humaine et visible, de cette pieuse lutte de l'humilité de leur Reine, se hâtèrent avec une sainte émulation d'aider à la besogne, ou, pour mieux dire, ils nettoyèrent en très-peu de temps cette grotte, la mirent dans un état de propreté décente, et la rendirent toute parfumée. Saint Joseph alluma du feu avec les petits instruments dont il s'était muni à cet effet. Et comme le froid était grand, ils s'en approchèrent pour recevoir quelque soulagement; ensuite ils entamèrent pour souper les frugales provisions qu'ils avaient, et ce fut avec une joie inexprimable, quoique la Reine de l'univers se trouvât à cette heure si proche de ses divines couches, tellement absorbée dans le mystère, qu'elle n'aurait rien mangé, si ce n'eût été pour obéir à son époux.

473. Après avoir mangé, ils rendirent grâces au Seigneur selon leur coutume. Ils employèrent quelques instants à cette prière et à s'entretenir des mystères du Verbe incarné; mais bientôt la très-prudente Vierge reconnut que ses très-heureuses couches étaient fort proches. Elle engagea son époux Joseph à prendre quelque repos, parce que la nuit était déjà

bien avancée. L'homme de Dieu obéit à son épouse, et la supplia d'en faire autant; et pour lui en donner le moyen, il ajusta et garnit avec les hardes qu'ils portaient une crèche assez large, pratiquée dans l'aire de la grotte pour servir aux animaux qui s'y réfugiaient. Et, laissant l'auguste Marie s'installer dans ce petit lit, il se retira dans un recoin de l'entrée, où il se mit en oraison. Il y fut aussitôt visité de l'Esprit divin, et il sentit une force aussi douce qu'extraordinaire qui le ravit en une extase où lui fut montré tout ce qui arriva cette nuit dans la grotte fortunée; car il demeura dans ce ravissement sans avoir aucun usage de ses sens, jusqu'à ce que sa divine épouse l'appela. Et le mystérieux sommeil envoyé à saint Joseph fut bien plus sublime et plus heureux que celui d'Adam dans le paradis (1).

474. La Reine des créatures étant dans la crèche, fut au même moment excitée par une forte vocation du Très-Haut et par une douce et efficace transformation, qui la transporta au-dessus de tout ce qui est créé, et elle ressentit de nouveaux effets du pouvoir divin; car cette extase fut une des plus rares et des plus admirables de sa très-sainte vie. Bientôt elle s'éleva plus haut encore pour arriver à la claire vision de la Divinité par de nouvelles lumières et par des propriétés spéciales que le Seigneur lui accorda, dans le genre de celles que j'ai fait connaître en d'autres rencontres. Par ces dispositions le voile lui

(1) Gen., II, 21.

fut ôté, et elle vit Dieu intuitivement, avec tant de gloire et de plénitude de science, que ni les hommes ni même les anges ne sauraient ni l'exprimer ni le comprendre. La connaissance des mystères de la divinité et de la très-sainte humanité de son Fils qu'elle avait reçue dans les autres visions, lui fut renouvelée, et elle découvrit d'autres secrets renfermés dans le sein de Dieu (1), cette source inépuisable. Je n'ai pas de termes assez forts pour rendre ce que j'en ai appris par la divine lumière, car la grandeur et l'abondance de la matière ne fait qu'affaiblir et amoindrir mes paroles.

475. Le Très-Haut annonça à sa Mère Vierge qu'il était temps qu'il sortit de son sein virginal pour venir au monde, et en quelle manière la chose devait s'accomplir. La très-prudente Dame connut dans cette vision les sublimes raisons et les très-hautes fins qui déterminaient des œuvres si admirables et des mystères si profonds, tant du côté du Seigneur qu'en ce qui regardait les créatures, pour qui directement le tout était ordonné. Elle se prosterna devant le trône de la Divinité, et lui rendant honneur, gloire, louanges et actions de grâces, en son nom et en celui de toutes les créatures qui devaient reconnaître une miséricorde si ineffable et une telle preuve de l'amour infini du Seigneur, elle lui demanda une nouvelle lumière et une grâce spéciale pour opérer dignement en tout ce qui concernait le service du Verbe incarné,

(1) Eccles., XI, 4.

qu'elle devait bientôt recevoir entre ses bras et nourrir de son lait virginal. La divine Mère fit cette demande avec une très-profonde humilité, parce qu'elle comprenait la sublimité d'un ministère aussi nouveau que l'était celui d'allaiter et de traiter comme mère un Dieu fait homme, et parce qu'elle se jugeait indigne d'un tel office, dont les plus hauts séraphins n'étaient pas capables de s'acquitter. La Mère de la Sagesse (1) considérait et pesait toutes ces choses avec prudence et avec humilité. Et c'est parce qu'elle s'abaissa jusqu'à la poussière, parce qu'elle s'anéantit en la présence du Très-Haut (2), que sa divine Majesté l'éleva, lui donna de nouveau le titre de sa propre Mère, et lui commanda d'exercer cet office et ce ministère comme Mère légitime et véritable, en le traitant comme Fils du Père éternel, mais en même temps comme fils de ses entrailles. Tout cela pouvait bien être confié à une telle Mère (3), et dans cette qualité je renferme tout ce que je ne puis expliquer par mes paroles.

476. La très-pure Marie jouit plus d'une heure de cette vision béatifique, dont il plut à Dieu de la gratifier immédiatement avant sa divine délivrance. Et au moment où elle en sortait et reprenait ses sens, elle reconnut et vit que le corps de l'Enfant-Dieu se remuait dans son sein virginal, se dégageant et prenant pour ainsi dire congé de ce lieu naturel où il avait demeuré neuf mois, et qu'il se préparait à sortir

(1) Eccles., xxiv, 24. — (2) Luc., i, 48. — (3) Prov., xxxi, 11.

de ce sacré tabernacle. Ce mouvement de l'enfant, non-seulement ne causa point de douleur à la Vierge-Mère, comme il arrive aux autres filles d'Adam et d'Ève lorsqu'elles enfantent (1); mais au contraire, il la renouvela toute dans les transports d'une joie ineffable, de sorte que son âme et son très-chaste corps éprouvèrent des effets si divins et si sublimes, qu'ils surpassent tout ce que l'entendement créé peut concevoir. Son corps, resplendissant d'une beauté céleste, se spiritualisa au point qu'elle ne paraissait plus une créature humaine et terrestre. Son visage jetait des rayons de lumière comme un soleil brillant de tout son éclat. Une majesté admirable était répandue sur toute sa physionomie, et son cœur était enflammé d'un fervent amour de Dieu. Elle se tenait à genoux dans la crèche, les yeux élevés au ciel, les mains jointes contre la poitrine, l'esprit perdu dans la divinité qui la transformait. C'est dans cet état, en sortant de ce divin ravissement, que notre très-auguste Princesse donna au monde le Fils unique du Père et le sien (2), notre Sauveur, JÉSUS, Dieu et homme véritable, à l'heure de minuit, un jour de dimanche, et en l'année de la création du monde que l'Église romaine enseigne être cinq mille cent quatre-vingt-dix neuf, et il m'a été déclaré que cette supputation est certaine et exacte.

477. Tous les fidèles présupposent plusieurs autres circonstances miraculeuses de ce divin accouchement;

(1) Gen., III, 16. — (2) Luc., II, 7.

toutefois, comme elles n'eurent point d'autres témoins que la Reine du ciel elle-même et ses courtisans, on ne peut pas les savoir toutes en détail, excepté celles que le Seigneur a manifestées de diverses manières à sa sainte Église en général ou en particulier à quelques âmes. Et comme il y a, je crois, des opinions contraires sur ce sujet, qui est très-relevé et de tout point vénérable, ayant déclaré à mes supérieurs qui me conduisent ce que j'ai été chargée d'écrire sur ces mystères, ils m'ordonnèrent de les approfondir de nouveau à la divine lumière, et de demander à la Princesse du ciel, ma Mère et ma Maîtresse, et aux saints anges qui m'assistent et résolvent les difficultés que je rencontre, quelques particularités dont l'indication était nécessaire pour compléter le récit des couches sacrées de Marie, Mère de Jésus notre Rédempteur. Et ayant obéi à cet ordre, je reçus les mêmes communications, et il me fut déclaré que la chose arriva comme il suit.

478. A peine la Mère toujours vierge fut-elle sortie de la vision béatifique dont je viens de parler, que le Soleil de justice, le Fils du Père éternel et le sien, naquit d'elle, radieux de beauté et de pureté, la laissant dans son intégrité virginale toujours plus consacrée et plus divinisée, car il ne fit que passer sans aucune altération matérielle à travers les parois du tabernacle immaculé, comme les rayons du soleil qui pénètrent une glace de cristal sans l'ébrécher, et la rendent plus belle et plus éclatante. Et avant que d'expliquer la manière miraculeuse avec laquelle cela

eut lieu, je dis que l'Enfant-Dieu naquit sans cette membrane appelée *secondine*, qui embarrasse les autres enfants à leur naissance et les enveloppe dans le sein de leur mère. Je ne m'arrête point à expliquer comment a pu se répandre l'erreur de l'opinion contraire. Il suffit de savoir et de présupposer qu'en la génération du Verbe humanisé et en sa naissance, le puissant bras du Très-Haut prit et choisit de la nature tout ce qui appartenait à la réalité et à la substance de la génération humaine, afin qu'on pût véritablement dire que le Verbe fait homme a été réellement conçu et engendré de la substance, et est né vrai fils de sa mère toujours vierge. Quant aux autres conditions, qui sont simplement accidentelles et non point essentielles à la génération et à la naissance, on doit en écarter de notre Seigneur Jésus-Christ et de sa très-sainte Mère non-seulement celles qui proviennent du péché originel ou actuel, ou qui s'y rattachent; mais encore beaucoup d'autres qui ne dérogent point à la substance de la génération ou de la naissance, et qui renferment dans les termes de la nature soit quelque chose d'impur, soit quelque chose de superflu, qui n'était pas nécessaire pour qu'on pût appeler la Reine du ciel, Mère véritable, et notre Seigneur Jésus-Christ son propre Fils, et qu'on pût dire qu'il est né d'elle. En effet, ces suites du péché ou ces opérations de la nature, n'étaient essentielles ni à la réalité de l'incarnation humaine de l'Enfant-Dieu, ni à son office de Rédempteur et de Maître, et tout ce que n'exigeait pas l'accomplissement

de ces trois fins, et dont d'ailleurs l'exemption devait contribuer à la plus grande excellence de Jésus-Christ et de sa très-pure Mère, il ne faut l'admettre ni pour l'un ni pour l'autre. Quant aux miracles qui furent nécessaires pour cela, il n'y a pas lieu de les marchander, ni avec l'auteur de la nature et de la grâce, ni avec celle qui fut sa digne Mère, prévenue, ornée et toujours comblée de ses faveurs, car la droite du Tout-Puissant n'a cessé de l'enrichir en tout temps de grâces et de dons, et a mis en elle tout ce qu'une simple créature était capable de recevoir.

479. En conséquence, il ne dérogeait point à la qualité de mère véritable, que Marie demeurant toujours vierge, fût vierge en concevant et en enfantant par l'opération du Saint-Esprit. Sans doute la nature eût pu perdre ce privilége sans lui faire commettre aucun péché; mais en ce cas la divine Mère eût été privée d'une si rare et si particulière excellence : et pour qu'il n'en fût point ainsi, pour que rien ne lui manquât, le pouvoir de son très-saint Fils lui accorda encore cette grâce exceptionnelle. L'Enfant-Dieu eût pu naître aussi avec cette tunique ou membrane qui enveloppe les autres enfants; mais cela n'était point nécessaire pour qu'il naquît comme fils de sa mère légitime; et c'est pour cette raison qu'il ne l'emporta point en sortant du sein virginal et maternel; cet enfantement ne paya pas non plus à la nature les autres tributs humiliants auxquels est assujetti celui de toutes les mères dans l'ordre commun de la naissance. Il n'était pas juste que le Verbe

humanisé passât par les lois communes des enfants d'Adam : au contraire, il devait comme résulter du mode miraculeux de sa naissance, qu'il fût privilégié et exempt de tout ce qui eût pu être matière de corruption ou d'une moindre pureté ; ainsi il ne fallait point que cette membrane ou secondine qui avait si intimement adhéré à son très-saint corps, et qui était une partie du sang et de la substance de sa mère, pût se corrompre hors du sein virginal ; il n'était point non plus convenable de la garder, ni qu'elle fût douée des qualités et des priviléges que cet adorable corps reçut, pour sortir de celui de sa très-pure Mère, en traversant son très-chaste sein, comme je le dirai bientôt. Car le miracle dont aurait dû être l'objet cette membrane sacrée, si elle fût sortie de ce tabernacle vivant, pouvait bien mieux y être opéré en y restant, sans en sortir.

480. L'Enfant-Dieu naquit donc de la très-pure Marie exempt de tous ces tributs. Il en sortit glorieux et transfiguré, car la Sagesse infinie disposa et ordonna que la gloire de l'âme très-sainte rejaillît sur le corps du divin Enfant au moment de sa naissance, et qu'il participât des dons de gloire comme il arriva depuis sur le Thabor, en présence des trois apôtres (1). Ce prodige ne fut pourtant pas nécessaire pour traverser le très-chaste sein de la Mère, tout en le laissant intact dans son intégrité virginale ; car Dieu eût pu, sans ces dons, faire d'autres miracles, par les-

(1) Matth., XVII, 2.

quels l'enfant serait né laissant sa mère toujours vierge, comme le disent les saints docteurs, qui ne connurent point d'autre mystère dans cette nativité. Mais la volonté divine ordonna que la bienheureuse Mère vît la première fois son Fils, Homme-Dieu, glorieux en son corps; et cela pour deux fins. L'une, pour qu'à la vue de cet objet divin, la très-prudente Vierge comprît avec quel profond respect elle devait traiter son Fils, Dieu et homme véritable. Et quoiqu'elle en eût déjà été instruite, le Seigneur disposa néanmoins que par ce moyen, comme expérimental, elle reçût une nouvelle infusion de grâces, proportionnée à la connaissance qu'elle acquérait par ses propres yeux de l'excellence divine de son très-doux Fils, de sa majesté et de ses grandeurs. L'autre fin de ce prodige fut de récompenser la fidélité et la sainteté de la divine Mère, de sorte que ces yeux très-purs et très-chastes, qui s'étaient fermés à tout ce qui était terrestre pour l'amour de son très-saint Fils, le vissent à l'instant même de sa naissance avec une si grande gloire, et reçussent cette joie et ce prix de leur inviolable pureté.

481. L'évangéliste saint Luc dit (1) que la Mère Vierge ayant enfanté son Fils premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche. Et il ne déclare point qui le lui mit entre les mains, récemment sorti de son sein virginal, parce que cela n'entrait point dans le plan de son récit. Mais les deux princes

(1) Luc., II, 7.

saint Michel et saint Gabriel furent chargés de cette mission; car comme ils assistaient au mystère sous une forme humaine et corporelle, à l'instant où le Verbe incarné, traversant par sa propre vertu le très-chaste sein de Marie, vint au monde, ils le reçurent entre leurs mains, à une distance convenable, et avec une vénération sans égale; et en la manière que le prêtre expose la sacrée hostie aux adorations du peuple, ainsi ces deux ministres célestes présentèrent aux yeux de la divine Mère son Fils glorieux et resplendissant. Tout cela se passa en fort peu de temps. Et au moment où les saints anges présentèrent l'Enfant-Dieu à sa Mère, le Fils et la Mère se regardèrent réciproquement, et dans ce regard elle blessa le cœur du très-doux Enfant, et fut en même temps ravie et transformée en lui (1). Et se trouvant entre les mains des deux princes célestes, le Roi de l'univers dit à sa bienheureuse Mère : « Ma Mère, devenez semblable à « moi; car je veux, en échange de l'être humain que « vous m'avez donné, vous en donner dès aujourd'hui, « par des grâces plus sublimes, un autre tout nouveau, « qui fasse, par une parfaite imitation, ressembler une « simple créature à moi qui suis Dieu et homme. » La très-prudente Mère répondit : *Trahe me : post te curremus in odorem unguentorum tuorum* (2): « Attirez-moi, Seigneur, et nous courrons après vous à l'odeur de vos parfums. » Ici furent accomplis plusieurs mystères des Cantiques; et l'Enfant-Dieu et sa Mère Vierge se li-

(1) Cant., VII, 10; IV, 9. — (2) Cant., I, 3.

vrèrent aux autres divins colloques qui y sont rapportés, tels que ceux-ci : *Mon bien-aimé est tout à moi, et je suis toute à lui; et ses regards se tournent vers moi. Vous êtes belle, ma bien-aimée, vos yeux sont des yeux de colombe; mon bien-aimé, c'est vous qui êtes beau* (1) ! Et tant d'autres, que, pour les citer, il faudrait étendre ce chapitre au delà des justes bornes.

482. En même temps que l'auguste Marie entendait les paroles de la bouche de son bien-aimé Fils, les actes intérieurs de son âme très-sainte unie à la Divinité lui furent découverts, afin qu'elle devînt semblable à lui en les imitant. Et ce fut le plus grand bienfait que la très-fidèle et très-heureuse Mère reçût de son Fils homme et Dieu véritable; non-seulement parce qu'il le lui continua dès ce jour-là pendant toute sa vie, mais parce qu'il lui servit d'un exemplaire vivant sur lequel elle modela la sienne avec toute la ressemblance qui était possible entre une pure créature et le Verbe incarné. Aussitôt notre divine Dame reconnut et sentit la présence de la très-sainte Trinité, et elle ouït la voix du Père éternel, qui disait : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui je me plais uniquement* (2). Et la très-prudente Mère toute divinisée parmi des mystères si relevés, répondit : « Père éternel, Dieu infini, Seigneur et Créateur de l'univers, « donnez-moi de nouveau votre bénédiction, afin « qu'avec elle je reçoive entre mes bras le Désiré de « toutes les nations (3); et apprenez à la fidèle esclave

(1) Cant., II, 16; VII, 10; I, 14 et 15. — (2) Matth., XVII, 5. — (3) Agge., II, 8.

« de votre divine volonté à s'acquitter malgré son in« dignité de l'office de mère. » Incontinent elle entendit une voix qui lui disait : « Recevez votre Fils « unique, imitez-le et allaitez-le ; et sachez que vous « devrez me le sacrifier quand je vous le demanderai. « Nourrissez-le comme mère, et honorez-le comme « votre Dieu véritable. » La divine Mère répondit : « Voici l'ouvrage de vos divines mains, ornez-moi de « votre grâce, afin que votre Fils et mon Dieu m'a« grée pour sa servante ; que fortifiée par votre grand « pouvoir, j'aie le bonheur de lui rendre mon service « agréable, et que je ne commette point une témé« rité, si humble créature je porte entre mes mains, « et je nourris de mon propre lait mon Seigneur et « mon Créateur. »

483. Ces entretiens si remplis de mystères divins étant achevés, l'Enfant-Dieu suspendit le miracle, ou plutôt continua de nouveau celui qui ôtait à son très-saint corps les dons de gloire, en les arrêtant dans son âme ; de sorte qu'il se montra tout à coup en son être naturel et passible. Sa très-pure Mère le vit dans cet état, et l'adorant en l'humble posture où elle était avec une très-profonde révérence, elle le reçut des mains des saints anges. Et quand elle l'eut entre les siennes, elle lui dit : « Mon très-doux amour, lumière « de mes yeux, être de mon âme ; venez à la bonne « heure au monde, Soleil de justice (1) ! pour bannir « les ténèbres du péché et de la mort (2). Dieu véri-

(1) Malach., IV, 2. — (2) Isa., IX, 2.

« table de Dieu véritable, rachetez vos serviteurs (1), « et faites que toute chair voie Celui qui lui apporte « le salut (2). Recevez votre servante à votre service, « et suppléez à mon insuffisance. Rendez-moi, mon « très-cher Fils, telle que vous voulez que je sois en- « vers vous. » Ensuite la très-prudente Mère offrit son Fils unique au Père éternel, et lui dit : « Suprême « Créateur de l'univers, voici l'autel et voici le sacri- « fice agréable à vos yeux (3). Regardez maintenant le « genre humain avec miséricorde; et quoique nous « méritions votre indignation, il est temps de l'a- « paiser en vue de votre Fils et du mien. Que désor- « mais la justice se repose, et que votre miséricorde « se magnifie; puisque c'est pour cela que le Verbe « divin s'est revêtu de la ressemblance de la chair du « péché (4), et qu'il est devenu frère des mortels et « des pécheurs (5). A ce titre je les reconnais pour « mes enfants (6), et je prie pour eux du plus pro- « fond de mon cœur. Vous m'avez faite, Seigneur « Tout-Puissant, Mère de votre Fils unique, sans l'a- « voir mérité, car cette dignité est au-dessus de tous « les mérites des créatures; mais je dois en partie aux « hommes l'occasion qu'ils ont donnée à mon bonheur « incomparable, puisque c'est pour eux que je suis « Mère du Verbe fait homme passible, et Rédempteur « de tous. Je ne leur refuserai ni mon amour, ni mes « soins pour leur procurer le remède. Agréez, Dieu

(1) Ps. XXXIII, 22. — (2) Isa., XL, 5; LII, 10. — (3) Malach., III, 4. — (4) Rom., VIII, 3. — (5) Phil., II, 7. — (6) Cant., VIII, 1.

« éternel, mes désirs et mes prières pour tout ce qui « regarde votre bon plaisir et votre sainte volonté. »

484. La Mère de miséricorde s'adressa aussi à tous les mortels, et leur dit : « Que les affligés se con« solent, que ceux qui sont tombés se relèvent, que « les craintifs se rassurent, que les morts ressus« citent, que les justes et les saints se réjouissent, « que les esprits célestes reçoivent une nouvelle joie, « que les prophètes et les patriarches des limbes se « raniment, et que toutes les générations louent et « glorifient le Seigneur qui a renouvelé ses merveilles. « Venez, venez, pauvres; approchez-vous, petits, « sans crainte, car j'ai dans mes bras Celui qui s'ap« pelle Lion changé en un doux Agneau; le puissant « devenu faible, et l'invincible vaincu. Venez à la « vie, cherchez le salut, approchez-vous du repos « éternel, car je le tiens pour tous; il se donnera « gratuitement à vous, et je le communiquerai « sans envie. O enfants des hommes, hâtez-vous, « n'ayez point le cœur appesanti ! Et vous, le doux « bien de mon âme, permettez que je reçoive de vous « ce baiser désiré de toutes les créatures (1). » A l'instant la très-heureuse Mère appliqua sa divine et très-chaste bouche à faire de tendres et amoureuses caresses à l'Enfant-Dieu, qui les attendait comme son fils véritable. Et le gardant dans ses bras, elle servit d'autel et de sanctuaire où les dix mille

(1) Isa., LXI, 1-3, IX, 2; XXI, 8; XVI, 1; LV, 1. Matth., XI, 5. Ps. XCV, 11; LXXI, 17; IV, 3. Eccles., XXXVI, 6. Luc., IV, 18. Sap., VII, 13. Cant., I, 1.

anges adorèrent sous la forme humaine leur Créateur fait homme. Et comme la très-sainte Trinité assistait d'une manière spéciale à la naissance du Verbe incarné, le ciel se trouva comme privé de ses habitants, parce que tous les citoyens de cette cité invisible se rendirent en l'heureuse grotte de Bethléem, pour y adorer leur Créateur sous son costume étranger et nouveau (1). Et les saints anges entonnèrent à sa louange ce cantique jusqu'alors inouï : *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis* (2) ; et ils le redirent avec une très-douce et très-agréable harmonie, ravis des nouvelles merveilles qu'ils voyaient se réaliser, et de la prudence, de la grâce, de l'humilité et de la beauté extraordinaire d'une jeune fille de quinze ans, digne dépositaire et dispensatrice de tant de sublimes mystères.

485. Il était temps que la très-prudente Dame appelât son très-fidèle époux Joseph, qui était, comme j'ai dit, plongé dans une extase divine où lui furent révélés tous les mystères de l'enfantement sacré qui furent célébrés en cette nuit. En effet, il était convenable qu'il vît et touchât par les sens corporels le Verbe humanisé, qu'il lui offrît son culte et ses adorations plus tôt qu'aucun autre des mortels, puisqu'il était le seul choisi entre tous pour être le dispensateur fidèle d'un mystère si sublime. Il sortit de cette extase par le moyen de la volonté de sa divine épouse ; et, revenu à lui-même, le premier objet qu'il aperçut, ce

(1) Philip., II, 7. — (2) Luc., II, 14.

fut l'Enfant-Dieu entre les bras de sa Mère Vierge, appuyé sur son sein et sur son visage sacrés. C'est là qu'il l'adora avec la plus profonde humilité, ému jusqu'aux larmes. Il lui baisa les pieds avec une nouvelle joie et avec une admiration telle, qu'elle lui eût arraché la vie si une vertu divine ne la lui eût conservée; il eût au moins perdu l'usage de ses sens, si Dieu n'eût voulu qu'il pût s'en servir dans cette occasion. Après que saint Joseph eut adoré l'Enfant, la très-prudente Mère demanda à son Fils la permission de s'asseoir (car elle était restée jusqu'alors à genoux); et le saint lui donnant les langes qu'ils avaient apportés, elle l'en enveloppa (1) avec une révérence, une dévotion et un soin incomparables. Lorsqu'il fut ainsi emmailloté, la très-sainte Mère, avec une sagesse divine, le coucha dans la crèche, comme le dit l'évangéliste saint Luc, en mettant quelque peu de paille et de foin sur une pierre, pour placer plus commodément le Verbe incarné dans le premier lit qu'il eut sur la terre hors des bras de sa Mère. Bientôt un bœuf accourut (par la volonté divine) en toute hâte des champs voisins; il entra dans la grotte et se joignit au petit âne qui avait porté notre auguste Reine. Et elle leur commanda d'adorer et de reconnaître leur Créateur avec le respect que pouvaient témoigner des êtres irraisonnables. Les humbles animaux obéirent au commandement de leur Maîtresse; ils se prosternèrent devant l'Enfant; ils le réchauffèrent de leur haleine, et lui

(1) Luc., II, 7.

rendirent le service que les hommes lui avaient refusé. Ainsi Dieu fait homme fut enveloppé de langes et couché dans la crèche entre deux animaux : et c'est alors que fut accomplie miraculeusement la prophétie conçue en ces termes : *Le bœuf connut Celui à qui il appartenait, et l'âne la crèche de son Maître; mais Israël ne le connut point, et son peuple était sans entendement* (1).

Instruction que je reçus de la sacrée Vierge.

486. Ma fille, si les mortels avaient le cœur débarrassé et le jugement sain pour considérer dignement ce grand mystère de piété que le Très-Haut a opéré pour eux, le souvenir qu'ils en auraient suffirait pour les faire entrer dans le chemin de la vie et les porter à l'amour de leur Créateur et de leur Rédempteur. Car les hommes étant capables de raison, s'ils en usaient avec la dignité et la liberté qu'ils doivent, qui d'entre eux serait si insensible et si endurci que de ne pas s'attendrir à la vue de son Dieu humanisé et humilié au point de naître pauvre, méprisé, inconnu, dans une crèche, entre des bêtes brutes, sans autre secours humain que celui d'une Mère pauvre et rebuté par la folie et l'arrogance du monde? Avec la

(1) Isa., I, 3.

connaissance d'une si haute sagesse et d'un mystère si sublime, qui pousserait la témérité jusqu'à aimer la vanité et jusqu'à se livrer à l'orgueil, que le Créateur du ciel et de la terre abhorre et condamne par son exemple? On ne pourrait non plus avoir horreur de l'humilité, de la pauvreté, du dénûment, que le Seigneur lui-même a aimés et choisis pour lui enseigner le véritable moyen d'acquérir la vie éternelle. Il y en a fort peu qui s'arrêtent à considérer cette vérité et cet exemple; et par une si noire ingratitude, il y en a également peu qui obtiennent le fruit de mystères si augustes.

487. Mais si mon très-saint Fils s'est montré si bon et si libéral envers vous en vous éclairant de la connaissance de tant de faveurs admirables qu'il a faites au genre humain, vous devez, ma très-chère fille, bien considérer vos obligations, et peser comment et combien vous devez agir par la lumière que vous recevez. Et, pour vous faire correspondre à ce devoir, je vous exhorte de nouveau d'oublier tout ce qui est terrestre, de le perdre de vue, de ne désirer et de n'accepter du monde autre chose que ce qui peut vous en éloigner et vous cacher à ses habitants; afin qu'ayant le cœur libre et dépouillé de toutes les affections terrestres, vous vous disposiez à y célébrer les mystères de la pauvreté, de l'humilité et de l'amour de votre Dieu humanisé. Apprenez avec quel honneur, quelle crainte et quel respect vous le devez traiter, par l'exemple que je vous ai donné quand je le tenais entre mes bras : vous pratiquerez ces leçons quand

vous le recevrez dans votre sein par la participation au vénérable sacrement de l'Eucharistie, où réside le même Dieu et homme véritable qui naquit de mes entrailles. Dans cet auguste sacrement, vous le recevez et vous le possédez véritablement d'une manière si intime, qu'il se trouve en vous avec la même réalité que je l'avais et que je le portais, quoique sous une forme différente.

488. Je veux que vous excelliez en cette humble révérence et en cette sainte crainte, et que vous sachiez que quand Dieu entre dans votre bouche sous les espèces sacramentelles, il vous dit aussi ce qu'il me disait : *Devenez semblable à moi*, comme vous l'avez entendu et écrit. Sa descente du ciel pour naître sur la terre dans la pauvreté et dans l'humilité, pour y vivre et mourir en donnant de si rares exemples et en enseignant le mépris du monde et de ses fausses promesses et l'intelligence des œuvres du Seigneur, à laquelle il vous a élevée en vous favorisant de si hautes lumières, tout cela doit être pour vous une voix vivante que vous écoutiez avec une profonde attention de votre âme, et dont vous graviez les leçons dans votre cœur, afin de vous approprier avec un pieux discernement les bienfaits communs, et de vous convaincre que mon très-saint Fils et mon Seigneur veut que vous les receviez avec la même reconnaissance que si pour vous seule il fût descendu du ciel pour vous racheter (1) et pour opérer uniquement en votre

(1) Gal., II, 20.

faveur toutes les merveilles et enseigner la doctrine qu'il a laissées dans sa sainte Église.

CHAPITRE XI

Comme les saints anges annoncèrent en divers endroits la naissance de notre Sauveur, et comme les pasteurs vinrent l'adorer.

489. Les courtisans du ciel ayant célébré dans la grotte de Bethléem la naissance de leur Dieu humanisé et de notre Rédempteur, il y en eut quelques-uns qui furent envoyés par le même Seigneur en divers endroits pour annoncer les heureuses nouvelles à ceux qui étaient, selon la volonté divine, disposés à les ouïr. Le prince saint Michel fut envoyé aux Pères des limbes, et il leur apprit comme le Fils unique du Père éternel, qui s'était fait homme, venait de naître et se trouvait dans une crèche entre des animaux, humble et doux, tel qu'ils l'avaient prophétisé (1). Il parla particulièrement à saint Joachim et à sainte Anne de la part de la bienheureuse Mère (car elle le lui avait ordonné), et il les félicita de ce qu'elle tenait enfin dans ses bras le désiré des nations (2), Celui que

(1) Isa., VII, 14; I, 3, IX, 7; Mich., V, 2; Jerem., XXIII, 6; Ezech., XXXIV, 10 et 13; Dan., IX, 24. — (2) Agge., II, 8.

tous les prophètes, patriarches, avaient prédit (1). Ce fut pour cette nombreuse assemblée des justes le jour de la plus grande consolation qu'elle eût encore reçue durant son long exil. Et, reconnaissant tous le nouvel Homme-Dieu pour auteur du salut éternel, ils firent de nouveaux cantiques en sa louange; ils l'adorèrent, ils lui rendirent le culte qui lui était dû. Saint Joachim et sainte Anne prièrent l'ambassadeur céleste, saint Michel, de recommander à leur très-sainte fille de révérer en leur nom l'Enfant-Dieu, le fruit béni de son très-chaste sein (2); et c'est ce que la grande Reine de l'univers fit incontinent, écoutant avec une joie extrême tout ce que le saint prince lui raconta des Pères des limbes.

490. Un autre ange de ceux qui gardaient et assistaient la divine Mère, fut envoyé à sainte Élisabeth et à son fils Jean. Et, lorsqu'il leur eut annoncé la naissance du Rédempteur, la prudente sainte et son fils, tout enfant qu'il était, se prosternèrent à terre, et adorèrent leur Dieu humanisé en esprit et en vérité (3). Et l'enfant qui était consacré pour être son précurseur fut intérieurement renouvelé par un esprit bien plus enflammé que celui d'Élie, tandis que ces mystères causaient aux anges eux-mêmes une singulière admiration et leur fournissaient de nouveaux sujets de louanges. Le petit Baptiste et sa mère supplièrent aussi notre auguste Reine, par l'entremise de cet ange, de vouloir adorer son très-saint Fils en

(1) Act., x, 43; Joan., v, 39. — (2) Luc., i, 42. — (3) Joan., iv, 23.

leur nom, et de les offrir derechef à son service : ce qu'elle s'empressa de faire avec ponctualité.

491. Sainte Élisabeth, ayant appris cette heureuse nouvelle, dépêcha aussitôt à Bethléem un exprès, qu'elle chargea de porter à la Mère de l'Enfant-Dieu un présent qui consistait en quelque peu d'argent, de linge et d'autres petites choses nécessaires au nouveau-né et à sa pauvre Mère, aussi bien qu'au saint époux. Mais l'exprès n'avait ordre que de visiter sa cousine et Joseph de sa part, de leur laisser le présent, de s'informer de leurs besoins, et de lui rapporter des nouvelles certaines de leur santé. Ainsi cet homme ne connut du mystère que ce qui lui en parut à l'extérieur : mais, frappé d'admiration à cette vue et cédant à une force divine, il retourna renouvelé intérieurement, et raconta avec une joie inexprimable à sainte Élisabeth la pauvreté et la complaisance de sa parente, de l'enfant et de Joseph, et les effets qu'il avait ressentis en son âme de les avoir seulement vus; ceux qu'une si naïve relation produisit dans le cœur bien disposé de la pieuse Élisabeth furent beaucoup plus admirables. Et si la volonté divine ne se fût prononcée pour assurer le secret d'un si haut mystère, elle n'aurait pu s'empêcher d'accourir elle-même auprès de la Mère Vierge et de l'Enfant-Dieu nouveau-né. Notre divine Reine prit une partie de ce que sa cousine lui envoya pour suppléer à sa pauvreté, et distribua le reste aux pauvres; car elle ne voulut pas être privée de leur compagnie pendant le temps qu'elle demeura dans la grotte de la Nativité.

492. D'autres anges allèrent aussi annoncer les mêmes nouvelles à Zacharie, à Siméon, à Anne la prophétesse et à quelques autres justes et saints à qui le nouveau mystère de notre rédemption pouvait être confié : car le Seigneur les trouvant dignement préparés pour le recevoir avec actions de grâces et avec fruit, il semblait que ce fût une chose comme due à leur vertu de ne leur point cacher le bienfait qui était accordé au genre humain. Et quoique tous les justes de la terre ne connussent pas alors ce mystère, tous néanmoins éprouvèrent quelques effets divins à l'heure où naquit le Sauveur du monde; tous ceux qui étaient en état de grâce sentirent une joie intérieure extraordinaire et surnaturelle dont ils ignoraient la cause particulière. Et il n'y eut pas seulement du changement dans les anges et dans les justes, mais il y en eut aussi en d'autres créatures insensibles, puisque les influences des planètes devinrent plus actives et plus bénignes : le soleil hâta sa course, les étoiles brillèrent d'un plus grand éclat, et celle qui dirigea miraculeusement les rois mages vers Bethléem (1) fut formée cette nuit-là; plusieurs arbres portèrent des fleurs et d'autres des fruits; quelques temples d'idoles s'écroulèrent; en d'autres, les idoles furent abattues et les démons chassés. Et les hommes, ne soupçonnant pas la véritable cause de tous ces miracles et de beaucoup d'autres qui éclatèrent ce jour-là dans le monde, cherchaient à les expliquer de diverses ma-

(1) Matth., II, 2.

nières. Il y en eut seulement parmi les justes plusieurs qui, par une inspiration divine, supposèrent ou crurent que Dieu était venu au monde, quoique personne ne le sût avec certitude, excepté ceux à qui lui-même le révéla. De ce nombre étaient les mages, auxquels furent envoyés d'autres anges de la garde de notre Reine qui, les allant trouver chacun en particulier dans les endroits de l'Orient où ils étaient, leur révélèrent intellectuellement, par des paroles intérieures, que le Rédempteur du genre humain était né dans la pauvreté et dans l'abjection. Cette révélation leur inspira de nouveaux désirs de le chercher et de l'adorer; et bientôt ils virent l'étoile miraculeuse qui les conduisit à Bethléem, comme je le dirai plus loin.

493. Mille fois heureux entre tous furent les pasteurs de cette contrée qui veillaient, gardant leurs troupeaux, à l'heure même de la nativité (1) : heureux, non-seulement parce que, avec une vigilance louable, ils employaient la nuit à une occupation dont ils supportaient les fatigues pour Dieu, mais heureux surtout parce qu'ils étaient pauvres, humbles, méprisés du monde, justes et simples de cœur; parce qu'ils étaient de ceux qui, dans le peuple d'Israël, attendaient et désiraient ardemment la venue du Messie, dont ils parlaient et s'entretenaient souvent. Ils avaient d'autant plus de ressemblance avec l'auteur de la vie, qu'ils étaient plus éloignés du faste, de la vanité, de

(1) Luc., II, 8.

l'ostentation du monde et de ses ruses diaboliques. Ils représentaient par ces nobles qualités l'office que le bon Pasteur venait exercer, en connaissant ses brebis et en en étant lui-même connu (1). Et comme ils étaient dans des dispositions si convenables, ils méritèrent d'être appelés et conviés, comme les prémices des saints, par le Seigneur lui-même, afin qu'ils fussent les premiers d'entre les mortels à qui le Verbe incarné se manifestât et se communiquât, et dont il reçût les louanges, les services et les adorations. C'est pour cela que l'archange saint Gabriel leur fut envoyé : et, les surprenant dans leur veille, il leur apparut en forme humaine, tout resplendissant d'une éclatante lumière (2).

494. Les pasteurs se trouvèrent tout à coup comme inondés des flots de cette lumière céleste, et, comme ils n'étaient point accoutumés à de pareilles révélations, ils furent saisis d'une grande peur à la vue de l'ange (3). Mais le saint prince les rassura en leur disant : « Hommes sincères, ne craignez point, car je « vous annonce une nouvelle qui vous remplira de « joie : c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, « il vous est né un Sauveur, qui est le Christ notre « Seigneur. Et voici le signe auquel vous le reconnaî« trez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes « et couché dans une crèche (4). » A ces dernières paroles du saint archange survinrent subitement en

(1) Joan., x, 14. — (2) Luc., ii, 9. — (3) *Ibid.* — (4) *Ibid.*, 10, 11 et 12.

grand nombre les hérauts de la milice du ciel, qui, unissant leurs voix harmonieuses, célébrèrent le Très-Haut et chantèrent : *Gloire soit à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* (1). Puis les saints anges disparurent en répétant ce cantique si divin et si nouveau dans le monde. Tout cela arriva dans la quatrième veille de la nuit. Cette vision remplit les humbles et fortunés pasteurs d'une lumière divine, et les laissa également enflammés et animés du désir de jouir de leur félicité, et d'aller reconnaître par leurs propres yeux le sublime mystère que venaient de leur transmettre leurs oreilles.

495. Le signe que l'ange leur avait donné ne semblait pas très-propre à convaincre les yeux de la chair de la grandeur du nouveau-né : car à se trouver dans une crèche, emmailloté de quelques pauvres langes, il n'y avait point d'indice suffisant pour révéler la majesté du Roi, s'ils ne l'avaient découverte à l'aide de la lumière divine dont ils furent éclairés : mais c'est parce qu'ils étaient humbles et vides de la sagesse mondaine qu'ils furent bientôt remplis de la sagesse divine. Et, s'étant mutuellement communiqué ce que chacun pensait de cette étonnante ambassade, ils résolurent d'aller bien vite à Bethléem pour y voir la merveille qu'ils venaient d'ouïr de la part du Seigneur (2). Ils partirent aussitôt, et, entrant dans la grotte, ils trouvèrent, comme le dit l'évangéliste saint

(1) Luc., II, 13 et 14. — (2) *Ibid.*, 15.

Luc, Marie et Joseph, et l'Enfant couché dans la crèche (1). Et, voyant tout cela, ils connurent la vérité de ce qu'ils en avaient ouï (2). Cette expérience et cette visite furent suivies d'une illustration intérieure qu'ils reçurent à la vue du Verbe humanisé; car au moment où les pasteurs jetèrent les yeux sur lui, le divin Enfant les regarda aussi, le visage brillant d'une grande splendeur, dont les rayons et l'éclat blessèrent le cœur innocent de ces pauvres et bienheureux hommes; et par l'efficace divine il les changea et leur donna un nouvel être de grâce et de sainteté, les laissant élevés aux hauteurs et enrichis des trésors d'une science toute céleste sur les ineffables mystères de l'incarnation et de la rédemption du genre humain.

496. Ils se prosternèrent tous ensemble et adorèrent le Verbe incarné : ils le louèrent, le glorifièrent et le reconnurent pour Dieu et homme véritable, pour le Restaurateur et Rédempteur du genre humain, non comme des hommes grossiers et ignorants qu'ils étaient auparavant, mais comme des hommes sages et prudents. La divine Dame et Mère de l'Enfant-Dieu était attentive à tout ce que les pasteurs disaient et faisaient extérieurement et intérieurement; car elle pénétrait jusqu'au fond de leurs cœurs; et, avec une prudence égale à sa sagesse, elle gardait en elle-même et méditait toutes ces choses (3), les confrontant avec les mystères qu'elle connaissait, avec les saintes Écritures et avec les prophéties. Et comme elle servait

(1) Luc., II, 16. — (2) *Ibid.*, 17. — (3) *Ibid.*, 19.

alors d'organe au Saint-Esprit et de langue à l'Enfant, elle parla aux pasteurs, les instruisit et les exhorta de persévérer dans l'amour et dans le service de Dieu. Ils l'interrogèrent aussi à leur façon, et donnèrent beaucoup de détails sur les mystérieuses communications qui leur avaient été faites. Ils restèrent dans la grotte depuis le point du jour jusqu'à midi; et, après que notre auguste Reine leur eut donné à manger, elle les congédia, comblés de grâces et de consolations célestes.

497. Les saints pasteurs firent encore quelques visites à la très-pure Marie, à l'Enfant et à Joseph pendant le temps qu'ils demeurèrent dans la grotte; ils leur portèrent aussi quelques présents proportionnés à leur pauvreté. L'évangéliste saint Luc dit que tous ceux qui les entendirent parler de ce qu'ils avaient vu admiraient ce qu'ils leur en disaient (1) : mais cela n'arriva qu'après que la Reine, l'Enfant et Joseph furent partis de Bethléem; la divine Sagesse le disposant de la sorte, et ne permettant pas que les pasteurs le publiassent avant leur départ. Tous n'ajoutèrent pourtant pas foi à leurs paroles; car il y en eut qui ne les regardèrent que comme des campagnards ignorants : quant à eux, toujours pleins d'une science divine, ils vécurent dans la sainteté jusqu'à leur mort. Hérode fut du nombre de ceux qui leur ajoutèrent créance, quoique ce ne fût point par une foi sainte ni par une piété religieuse, mais par une crainte mon-

(1) Luc., II, 18.

daine et damnable de perdre le royaume. Et parmi les enfants qu'il fit mourir, il y en eut quelques-uns de ces saints hommes qui méritèrent aussi cette grande faveur; et leurs pères les offrirent avec joie au martyre, qu'ils désiraient pour eux-mêmes, heureux de les voir souffrir pour le Seigneur, qu'ils connaissaient.

—

Instruction que je reçus de la Reine du ciel.

498. Ma fille, l'insouciant oubli des œuvres de leur Rédempteur est aussi blâmable qu'il est ordinaire et commun parmi les mortels, étant certain que toutes ces œuvres furent mystérieuses, pleines d'amour, de miséricorde et d'enseignements pour eux. Vous avez été appelée et choisie afin que, par la science et la lumière que vous recevez, vous ne tombiez point dans cette dangereuse et grossière stupidité : je veux donc que vous pénétriez et pesiez, dans les mystères que vous venez de décrire, le très-ardent amour que mon très-saint Fils a fait paraître en se communiquant aux hommes à l'instant même de sa naissance, afin qu'ils participassent aussitôt au fruit et à la joie de sa venue au monde. Les hommes ne comprennent point cette obligation, parce qu'il y en a peu qui pénètrent celles que leur imposent des bienfaits si particuliers, comme il y en eut peu également qui virent le Verbe humanisé dans son premier berceau et qui le remercièrent

de sa venue. Mais ils ignorent la cause de leur malheur et de leur aveuglement, qui ne fut et n'est point du côté du Seigneur ni de son amour, mais de leurs péchés et de leur mauvaise disposition : car si par leur mauvais état ils n'eussent mis obstacle aux desseins de sa miséricorde, ou ne s'en fussent rendus indignes, il aurait donné à tous ou à un très-grand nombre la même lumière qu'il donna aux justes, aux pasteurs et aux mages. Ce petit nombre vous fera connaître à quel malheureux état était réduit le monde lorsque le Verbe incarné naquit; et combien déplorable est maintenant celui des mortels, qui, jouissant d'une plus grande lumière, songent cependant si peu à payer le Seigneur d'un juste retour.

499. Considérez donc le peu de disposition des mortels dans le siècle présent, où les vérités de l'Évangile étant si connues et si bien établies par les œuvres et par les merveilles que Dieu a opérées dans son Église, le nombre des parfaits et de ceux qui veulent se disposer à participer le plus largement possible aux effets et au fruit de la rédemption, est néanmoins si petit. On croit que parmi tant d'insensés (1), et malgré le débordement de tous les vices, le nombre des personnes parfaites est considérable, parce qu'on en voit beaucoup qui ne sont pas aussi rebelles à Dieu : il y en a moins pourtant qu'on ne le croit, et les parfaits le sont beaucoup moins qu'ils ne devraient l'être, à une époque où Dieu est si offensé des infidèles, et si

(1) Eccles., I, 15.

désireux de communiquer les trésors de sa grâce à la sainte Église par les mérites de son Fils unique fait homme. Or, réfléchissez bien, ma très-chère fille, aux obligations que vous impose la connaissance si claire que vous recevez de ces vérités. Soyez attentive, soigneuse et diligente à correspondre à Celui qui vous comble de tant de faveurs, sans perdre ni temps, ni lieu, ni occasion de faire ce que vous saurez être le plus saint et le plus parfait, puisque, en dépit de vos efforts, vous resterez toujours au-dessous de vos obligations. Songez que je vous avertis, que je vous exhorte et que je vous commande de ne point recevoir en vain un bienfait si particulier (1); de ne pas tenir la grâce et la lumière dans l'inaction, mais d'agir avec une plénitude de perfection et de reconnaissance.

CHAPITRE XII

Ce qui fut caché au démon du mystère de la naissance du Verbe incarné, et plusieurs autres choses jusqu'à la circoncision.

500. En tant que cela tenait au Seigneur lui-même, la venue du Verbe incarné sur la terre fut l'événe-

(1) II Cor., VI, 1.

ment le plus heureux pour tous les hommes, car il vint pour donner la vie et la lumière à tous ceux qui étaient dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort (1). Et si les réprouvés et les incrédules ont heurté et heurtent contre cette pierre angulaire, cherchant leur ruine là où ils pouvaient et devaient trouver la résurrection à la vie éternelle, ce n'a pas été la faute de la pierre, mais celle de ceux qui en ont fait une pierre de scandale en y heurtant (2). La nativité de l'Enfant-Dieu ne fut terrible que pour l'enfer, car il était le fort et l'invincible (3) qui venait dépouiller de son pouvoir tyrannique ce fort armé du mensonge, qni gardait depuis longtemps son château avec une paisible mais injuste possession (4). Pour abattre ce prince du monde et des ténèbres, il fallut avec justice lui cacher le mystère de cette venue du Verbe; non-seulement parce qu'il était indigne par sa malice de connaître les secrets de la sagesse infinie, mais aussi parce qu'il était convenable que la divine Providence donnât lieu à la propre malice de cet ennemi de l'aveugler (5), attendu qu'il en avait usé pour introtroduire dans le monde l'erreur et l'aveuglement du péché (6), en entraînant toute la postérité d'Adam dans sa chute (7).

501. Par cette disposition divine plusieurs choses furent cachées à Lucifer et à ses ministres, qu'ils

(1) Luc., I, 79. — (2) Rom., IX, 33; Matth., XXI, 44; I Petr., II, 8. — (3) Ps. XXIII, 8. — (4) Joan., XII, 31; Luc., XI, 21. — (5) Sap., II, 21. — (6) *Ibid.*, 24. — (7) Rom., V, 12.

eussent pu naturellement connaître en la nativité du Verbe et dans le cours de sa très-sainte vie, comme je serai quelquefois obligée de le répéter dans la suite de cette histoire. Car s'il eût su d'une manière certaine que Jésus-Christ était vrai Dieu, il est constant qu'il ne lui aurait point procuré la mort; au contraire, il l'aurait empêchée, ainsi que je le dirai plus loin. Dans le mystère de la nativité, il vit seulement que la très-pure Marie avait enfanté un fils dans la pauvreté et dans une grotte abandonnée, et qu'elle ne trouva ni hôtellerie ni asile dans la ville; ensuite il connut la circoncision de l'enfant, et d'autres choses qui pouvaient (supposé son orgueil) plutôt lui couvrir la vérité que la lui montrer. Mais il ne sut point de quelle manière cette naissance eut lieu, ni que l'heureuse Mère demeurât vierge, ni qu'elle le fût avant que d'enfanter; il n'eut aucune connaissance des messages que firent les anges auprès des justes et des pasteurs, ni des conférences qu'ils eurent sur ce sujet, ni de l'adoration qu'ils rendirent à l'Enfant-Dieu. Il n'aperçut point non plus l'étoile, et ne devina point la cause de l'arrivée des mages; les démons leur virent entreprendre un voyage, mais ils crurent que c'était pour d'autres fins temporelles. Ils ne pénétrèrent pas davantage la cause du changement qu'il y eut dans les éléments, dans les astres et dans les planètes; quoiqu'ils vissent le phénomène et ses effets, ils n'en purent pas découvrir la fin; de même

(1) I Cor., II, 8.

les entretiens que les mages eurent avec Hérode, leur entrée dans la grotte, l'adoration et les présents qu'ils y offrirent, tout cela leur fut caché. Ils connurent la fureur d'Hérode contre les enfants, et y contribuèrent; mais ils ne découvrirent point alors le but de ses mauvais desseins, et c'est pourquoi ils fomentèrent sa cruauté. Et quoique Lucifer lui supposât l'intention de poursuivre le Messie, elle lui parut une folie, et il se moquait d'Hérode, parce que, selon son superbe jugement, il était absurde de croire que le Verbe vînt établir son empire dans le monde, sous d'humbles dehors et d'une manière cachée, sans faire éclater un pouvoir et une majesté dont était si loin l'Enfant-Dieu, naissant d'une mère pauvre et méprisée des hommes.

502. Lucifer ayant remarqué, dans l'erreur où il était, quelques-unes des particularités qui arrivèrent en la nativité, assembla dans l'enfer ses ministres et leur dit : « Je ne trouve aucun sujet de crainte en ce que nous avons découvert dans le monde, car bien que la femme que nous avons persécutée avec tant d'acharnement ait enfanté un fils, ce fils est né dans une telle pauvreté, dans une telle obscurité, que sa mère n'a même pas pu trouver asile dans une hôtellerie; et nous n'ignorons pas combien tout cela se concilie peu avec le pouvoir et la majesté de Dieu. Et si cet enfant doit venir se mesurer avec nous, il n'est pas assez fort tel qu'il nous apparaît, et d'après ce que nous avons appris, pour résister à notre puissance. Il n'y a donc pas lieu de craindre que ce soit là le

Messie, d'autant plus qu'on parle déjà de le circoncire comme les autres hommes; s'il a besoin du remède du péché, cela ne s'accorde certes pas avec la qualité de sauveur du monde. Toutes ces marques sont contraires à l'éclat qui doit accompagner la venue de Dieu sur la terre; c'est pourquoi il me semble que nous pouvons, quant à présent, être assurés qu'il n'y est pas venu. » Les ministres d'iniquité partagèrent l'opinion de leur chef maudit, et restèrent convaincus que le Messie n'était point encore arrivé, parce qu'ils étaient tous complices en la malice qui les aveuglait et causait leur erreur (1). Lucifer ne pouvait pas s'imaginer, dans son orgueil opiniâtre, que la divine Majesté s'abaissât; et comme il désirait les applaudissements, le faste, l'honneur, l'ostentation, et que, s'il avait pu obtenir les adorations de toutes les créatures, il n'aurait pas manqué, lui, de les exiger, il lui était impossible de comprendre que Dieu, assez puissant pour se les faire rendre, permît le contraire, et s'assujettît à l'humilité que ce serpent orgueilleux avait tant en horreur.

503. O enfants de la vanité, quels exemples sont ceux-là pour nous détromper! L'humilité de notre Seigneur Jésus-Christ, notre Maître, doit singulièrement nous attirer et animer; mais si elle ne nous meut point, il faut au moins que l'orgueil de Lucifer nous retienne et nous effraie. O vice formidable au delà de tout ce que les termes humains peuvent expri-

(1) Sap., II, 21.

mer, puisque tu as aveuglé de telle sorte un ange rempli de science, qu'il n'a su former un autre jugement de la bonté infinie de Dieu, que celui qu'il portait sur lui-même et sur sa propre malice! Or quelle pénétration aura l'homme, par lui-même ignorant, s'il joint à cette ignorance l'orgueil et le péché ? O malheureux et stupide Lucifer! Comment t'es-tu trompé en une chose si pleine de raison et de beauté? Quoi de plus aimable que l'humilité et la douceur unies à la majesté et au pouvoir ? Ignores-tu, abjecte créature, que de ne savoir pas s'humilier, c'est une faiblesse d'esprit et la marque d'un cœur sans courage? Celui qui est véritablement grand et magnanime ne se paie point de vanité; il ne doit point désirer ce qui est si vil, et des apparences trompeuses ne suffisent point pour le satisfaire. Il est certain que tu n'es pas assez clairvoyant pour découvrir la vérité, et que tu es un aveugle et un guide d'aveugles (1), puisque tu n'es pas parvenu à comprendre que la grandeur et la bonté de l'amour divin se manifestaient (2) et se glorifiaient par l'humiliation et par l'obéissance jusqu'à la mort de la croix (3).

504. La Mère de la Sagesse pénétrait toutes les erreurs de Lucifer et de ses ministres, et faisant une digne estime de mystères si relevés, elle bénissait et glorifiait le Seigneur de ce qu'il les cachait aux superbes et aux présomptueux, et qu'il les découvrait

(1) Matth., xv, 14. — (2) Rom., v, 8. — (3) Philip., II, 8.

aux humbles et aux pauvres (1), en commençant de vaincre la tyrannie du démon. La miséricordieuse Mère faisait de ferventes prières pour tous les mortels qui étaient indignes par leurs propres péchés de connaître la lumière qui venait de naître pour leur remède (2), et les présentait toutes à son très-doux Fils avec un incomparable amour et une tendre compassion pour les pécheurs. C'est ainsi qu'elle employa la plus grande partie du temps qu'elle habita la grotte de la nativité. Ces exercices ne l'empêchaient point d'apporter tous ses soins à mettre son doux enfantelet à l'abri des injures du temps, auxquelles était si exposée une retraite si incommode. La prudence de notre auguste Dame lui avait fait prendre un petit manteau, outre les langes ordinaires, pour mieux le garantir du froid; et l'en ayant couvert, elle le tenait continuellement dans le sacré tabernacle de ses bras, excepté lorsqu'elle le remettait à son saint époux Joseph; car elle voulut, pour augmenter ses consolations, qu'il l'aidât aussi en cela, et qu'il remplît l'office de père auprès du Dieu incarné.

505. La première fois que le saint reçut l'Enfant-Dieu dans ses bras, la sainte Vierge lui dit : « Prenez, « mon époux et mon protecteur, prenez le Créateur « du ciel et de la terre, jouissez de son aimable com« pagnie et de sa douceur ineffable, afin que mon « Seigneur et mon Dieu trouve ses délices en votre

(1) Matth., XI, 25. — (2) Joan., I, 9 et 10.

« service (1). Recevez le trésor du Père éternel, et « participez au bienfait du genre humain (2). » Et parlant intérieurement à l'Enfant-Dieu, elle lui dit : « Très-doux amour de mon âme, lumière de mes « yeux, reposez entre les bras de votre serviteur et « ami Joseph, mon époux ; prenez avec lui vos plai- « sirs, et qu'ils vous fassent oublier mes manières « grossières. Il m'est fort sensible de rester sans vous « un seul instant ; mais je veux faire part sans en- « vie du bien que je reçois véritablement, à celui « qui en est digne (3). » Le très-fidèle époux, recon- naissant son nouveau bonheur, s'humilia profondé- ment, et répondit : « Reine et Maîtresse de l'uni- « vers et mon épouse, comment oserai-je, moi qui « suis indigne, tenir entre mes mains le même Dieu « en la présence duquel les colonnes du ciel trem- « blent (4) ? Comment ce vermisseau aura-t-il la har- « diesse de profiter d'une faveur si extraordinaire ? « Je ne suis que poudre et que cendre (5) : suppléez, « illustre Dame, à ma bassesse, et priez sa divine « Majesté de me regarder avec clémence et avec sa « grâce. »

506. Le saint époux, balancé entre le désir de recevoir l'Enfant-Dieu et la crainte respectueuse qui le retenait, fit des actes sublimes d'amour, de foi, d'humilité et de révérence profonde ; et s'étant mis à genoux, tremblant d'une respectueuse émotion, il le

(1) Prov., VIII, 31. — (2) Coloss., II, 3. — (3) Sap., VIII, 13. — (4) Job., XXVI, 11. — (5) Gen., XVIII, 27.

prit avec précaution des mains de sa très-sainte Mère, et témoigna par des larmes douces et abondantes la joie et l'allégresse toute nouvelle dont le pénétrait une faveur tout aussi nouvelle. L'Enfant-Dieu le regarda d'un air caressant, et en même temps il renouvela entièrement son âme avec des effets si divins, qu'il n'est pas possible de les raconter. Le saint époux se trouvant enrichi de tant de magnifiques bienfaits, fit de nouveaux cantiques de louange. Et après que son esprit eut joui quelque temps des très-doux effets qu'il ressentit pour tenir en ses mains le même Seigneur qui renferme dans la sienne les cieux et la terre (1), il le remit à sa bienheureuse Mère, étant tous deux à genoux pour le donner et pour le recevoir. La très-prudente Dame le prenait ou le remettait toujours avec cette vénération, et son époux en faisait de même quand son heureux tour arrivait. Et avant de s'approcher de la divine Majesté, ils faisaient trois génuflexions, baisant la terre avec des sentiments héroïques d'humilité et d'adoration, lorsqu'ils se le donnaient et qu'ils le recevaient mutuellement.

507. Quand la divine Mère crut qu'il était temps de donner la mamelle à son très-saint Fils, elle lui en demanda la permission avec beaucoup de respect; car, bien qu'elle dût le nourrir comme le fils de ses entrailles et comme homme véritable, elle le regardait aussi comme vrai Dieu, et connaissait la distance

(1) Isa., XL, 12; XLVIII, 13.

infinie qui sépare l'Être divin de la simple créature telle qu'elle était : cette science étant en la très-prudente Vierge infaillible, complète, perpétuelle, non susceptible de la moindre inadvertance, lui faisait prévoir toutes choses, comprendre et réaliser toujours ce qu'il y avait de plus sublime dans toute la plénitude de la perfection ; ainsi elle s'occupait de nourrir, de servir et d'élever son divin Enfant, non avec des soins inquiets, mais avec une attention, une vénération et une vigilance incessantes, ajoutant chaque jour à l'admiration des anges, dont la science ne parvenait point à embrasser les œuvres héroïques d'une si jeune fille. Et comme ils l'assistaient toujours corporellement, dès qu'elle fut dans la grotte de la nativité, ils l'aidaient en toutes les choses qui étaient nécessaires au service de l'Enfant-Dieu et au sien. Il est constant que tous ces mystères réunis sont si doux, si admirables et si dignes de nos réflexions et de notre souvenir, que nous ne saurions nier que nous ne nous rendions coupables d'une faute grossière en les oubliant, et que nous ne soyons bien ennemis de nous-mêmes en nous privant des divins effets que la mémoire seule en fait éprouver aux enfants fidèles et reconnaissants.

508. La connaissance que j'ai reçue de la vénération avec laquelle la sainte Vierge, saint Joseph et les esprits angéliques traitaient l'Enfant-Dieu, me permettrait d'allonger beaucoup ce discours. Sans le faire, je veux néanmoins confesser que je me trouve au milieu de cette lumière toute troublée, toute

confuse, à la pensée du peu de respect avec lequel j'ai osé traiter avec Dieu jusqu'à présent, et à la vue du grand nombre de péchés qu'il m'a été montré que j'ai commis sur ce point. Tous les anges qui accompagnaient notre auguste Reine restaient visibles sous des formes humaines pour l'aider dans sa besogne, dès la nativité jusqu'au moment où elle se rendit en Égypte avec l'Enfant, comme je le dirai dans la suite. Le soin que l'humble et amoureuse Mère prenait de son adorable Fils était si continuel, qu'il fallait qu'elle eût besoin de prendre quelque nourriture pour qu'elle le remît soit entre les bras de saint Joseph, soit entre ceux des princes saint Michel et saint Gabriel; car ces deux archanges la prièrent de le leur confier pendant qu'ils mangeraient ou que le saint travaillerait. Alors donc ils le laissaient entre les mains des anges, pour que s'accomplît d'une manière admirable ce que dit David : *Ils vous porteront dans leurs mains* (1), etc. Pour garder son très-saint Fils, la très-diligente Mère ne dormait point avant que sa divine Majesté lui dît de dormir et de reposer. A cet effet, le Seigneur lui donna en récompense de ses soins une espèce de sommeil plus nouveau et plus miraculeux que celui qu'elle avait eu jusqu'alors, quand elle dormait et qu'en même temps son cœur veillait (2), de sorte qu'elle n'interrompait point les intelligences et les contemplations divines. Mais dès ce jour-là le Seigneur lui en donna un autre

(1) Ps. xc, 12. — (2) Cant., v, 2.

plus merveilleux; car notre grande Dame dormait autant qu'il lui était nécessaire, et en dormant elle avait assez de force pour soutenir l'Enfant comme si elle eût veillé; elle le regardait avec l'entendement comme si elle l'eût vu avec les yeux du corps, connaissant intellectuellement tout ce qu'elle et l'Enfant faisaient extérieurement. Ce prodige réalisait ce qui est dit dans les Cantiques, au nom de la Vierge-Mère : *Je dors, et mon cœur veille* (1).

509. Il ne m'est pas possible d'exprimer par mes faibles paroles les hymnes de louange et de gloire que la Reine du ciel adressait à l'Enfant, accompagnée des anges et de son époux Joseph. On pourrait faire plusieurs chapitres sur ce seul article; mais la connaissance en est réservée comme un sujet particulier de joie aux élus. Le très-fidèle époux fut en cela singulièrement heureux et privilégié parmi les mortels, car bien souvent il les entendait. Outre cette faveur, il en recevait une autre de la plus grande consolation et du plus grand prix pour son âme, que sa très-prudente épouse lui faisait : en parlant avec lui de l'Enfant, elle l'appelait maintes fois *notre Fils* (2), non qu'il fût fils naturel de Joseph, lui qui n'était Fils que du Père éternel et de sa seule Mère Vierge, mais parce qu'il était réputé tel dans la créance des hommes. Cette faveur causait au saint une joie inexprimable, et c'est pour cela que notre divine Dame son épouse la lui renouvelait souvent.

(1) Cant., v, 2. — (2) Luc., II, 48.

Instruction que la Maîtresse de l'univers me donna.

510 Ma fille, je vous vois dans une sainte jalousie du bonheur que j'avais, ainsi que mon époux, d'agir constamment en la compagnie de mon très-saint Fils, parce que nous l'avions sous les yeux comme vous désireriez l'avoir si la chose était possible. Je veux vous consoler et diriger votre affection en ce que vous devez et pouvez opérer selon votre état, pour obtenir dans une certaine mesure la félicité que vous considérez en nous avec admiration et ravissement. Or, faites réflexion, ma très-chère fille, sur ce que vous avez pu suffisamment connaître des différentes voies dont Dieu se sert pour conduire dans son Église les âmes qu'il aime et qu'il cherche avec une affection paternelle. Vous avez pu acquérir cette science par l'expérience de tant de vocations et de lumières particulières que vous avez reçues, trouvant toujours le Seigneur aux portes de votre cœur (1), qui vous appelait et attendait depuis si longtemps, en vous attirant à lui par des faveurs réitérées et par les plus sublimes leçons, afin de vous enseigner et de vous assurer que sa bonté vous a disposée et choisie pour l'étroit lien de son amour et de ses communications (2), et afin que vous fassiez tous vos efforts pour arriver à la grande pureté que cette vocation demande.

(1) Sap., VI, 15; Apoc., III, 20. — (2) Coloss., III, 14.

511. Vous n'ignorez pas non plus, puisque la foi vous l'enseigne, que Dieu ne soit en tout lieu, par présence, par essence et par puissance (1), et que toutes vos pensées, tous vos désirs et tous vos gémissements ne lui soient découverts, sans qu'il y en ait aucun qui lui puisse être caché (2). Et si, convaincue de cette vérité, vous travaillez comme une fidèle servante à conserver la grâce que vous recevez par le moyen des sacrements et par d'autres canaux que la divine Providence a établis, le Seigneur sera avec vous d'une autre manière par une assistance spéciale; et ainsi il vous aimera et caressera comme son épouse bien-aimée (3). Or, sachant et comprenant tout cela, dites-moi maintenant ce qu'il vous reste à envier, à souhaiter, puisque vous atteignez, vous possédez l'objet de vos plus ardents désirs? Ce qu'il vous reste et ce que je demande de vous, c'est que vous tâchiez, avec une sainte émulation, d'imiter la conversation et de reproduire les qualités des anges et la pureté de mon époux, enfin de modeler, autant que possible, votre vie sur la mienne, afin que vous deveniez la digne demeure du Très-Haut (4). Vous devez faire tous vos efforts pour vous conformer à ces instructions et y apporter cette même vivacité de désirs avec laquelle vous auriez voulu vous trouver à même de voir et d'adorer mon très-saint Fils lors de sa naissance : car si vous m'imitez, vous pouvez être cer-

(1) Act., XVII, 27; Ps. CXXXVIII, 7; Jerem., XXIII, 24. — (2) Ps. XXXVII, 10. — (3) Joan., XIV, 23. — (4) I Cor., III, 17.

taine que je serai votre maîtresse et votre protectrice, et que vous aurez le Seigneur en votre âme par une possession assurée. Dans cette certitude vous lui pouvez parler, prendre vos délices avec lui et l'embrasser comme s'il était près de vous, puisqu'il a revêtu la chair humaine et s'est fait enfant pour communiquer ces délices aux âmes pures et saintes. Toutefois, vous devez toujours dans l'enfant considérer le parfait Homme-Dieu, afin que vos caresses soient accompagnées d'un profond respect et votre amour d'une sainte crainte ; car, quoiqu'il daigne recevoir l'amour par sa bonté infinie et par sa grande] miséricorde, le respect ne lui en est pas moins dû.

512. Vous devez persévérer dans ce commerce du Seigneur sans aucun intervalle de tiédeur qui puisse le dégoûter, parce que votre occupation légitime et continuelle doit consister en l'amour et en la louange de son Être infini. Je veux que vous ne preniez tout le reste qu'en passant, de sorte que les choses visibles et terrestres puissent à peine vous toucher et vous arrêter un instant. C'est à cette hauteur que vous devez élever votre vol, n'aspirant réellement à aucune chose créée en dehors du souverain et véritable bien que vous cherchez. Vous n'avez qu'à m'imiter, qu'à vivre pour Dieu, tout le reste ne doit vous rien être, pas plus que vous pour tout le reste. Quant aux dons et aux biens que vous recevez, je veux que vous les dispensiez et communiquiez à votre prochain avec l'ordre de la charité parfaite que le détachement

augmente de plus en plus, loin de la diminuer (1). En cela pourtant il y a lieu de garder une juste mesure, suivant votre condition et votre état, comme je vous l'ai enseigné et expliqué en d'autres rencontres.

CHAPITRE XIII

L'auguste Marie connut que c'était la volonté du Seigneur que son très-saint Fils fût circoncis. — Elle en parle à saint Joseph. — Le nom sacré de Jésus vient du ciel.

513. Aussitôt que la très-prudente Vierge fut devenue mère par l'incarnation du Verbe dans son sein, elle commença à considérer les souffrances que son très-doux Fils venait endurer. Et comme la connaissance qu'elle avait des Écritures était si profonde, elle pénétrait tous les mystères qu'elles renfermaient; et par cette science elle prévoyait et pesait avec une compatissance indicible ce qu'il devait souffrir pour la rédemption du genre humain. Ces peines. qu'elle repassait dans son âme d'une vue si claire, furent un long martyre pour la très-douce Mère de l'Agneau qui devait être sacrifié (2). Mais pour ce qui regarde

(1) I Cor., xiii, 8. — (2) Jerem., xi, 19.

le mystère de la circoncision, qui se devait faire peu de temps après la naissance, notre divine Dame n'avait reçu aucun ordre exprès et ne connaissait point la volonté du Père éternel. Par cette incertitude le Seigneur excitait la compassion, les affections, et la douce voix de la tendre et amoureuse Mère. Elle considérait dans sa sagacité que son très-saint Fils venait honorer et confirmer sa loi en l'exécutant et en l'accomplissant lui-même (1); qu'il venait en outre souffrir pour les hommes (2); que son très-ardent amour ne refuserait point la douleur de la circoncision, et que pour d'autres motifs encore, il pourrait être convenable qu'il la subît.

514. D'autre part, l'amour maternel et la compassion la portaient à souhaiter que son très-doux Fils fût affranchi de cette peine s'il était possible, d'autant plus que la circoncision était un sacrement destiné pour ôter la souillure du péché originel, dont l'Enfant-Dieu était si exempt, ne l'ayant point contracté en Adam. Saintement indifférente dans cet amour pour son très-saint Fils, et cette soumission aux ordres du Père éternel, la très-prudente Dame fit plusieurs actes héroïques de vertus, qui furent extrêmement agréables à sa divine Majesté. Et quoiqu'elle eût pu sortir de ce doute en demandant tout de suite au Seigneur ce qu'elle devait faire, elle s'en abstenait néanmoins, parce qu'elle était aussi humble que prudente. Elle ne le demanda pas non plus à ses anges,

(1) Matth., v, 17. — (2) Matth., xx, 28.

parce qu'elle attendait en toutes choses avec une sagesse admirable le moment opportun fixé par la divine Providence, et qu'elle ne témoignait jamais d'empressement ni de curiosité pour connaître l'avenir par des voies extraordinaires et surnaturelles, surtout quand il paraissait devoir la soulager de quelque peine. Lorsqu'il se présentait une affaire importante et épineuse, en laquelle le Seigneur pouvait être offensé, ou une occasion pressante pour le bien des créatures, en laquelle il fallait consulter la volonté de Dieu, elle demandait auparavant la permission de le supplier de vouloir lui déclarer son bon plaisir.

515. Cela n'est pas contraire à ce que j'ai écrit en la première partie, liv. II, chap. x, savoir que la très-pure Marie ne faisait rien sans en avoir demandé la permission au Seigneur et sans consulter le Très-Haut; en effet, elle ne recherchait point cette connaissance du bon plaisir divin avec le désir de la recevoir par une révélation extraordinaire; car, comme je l'ai dit, elle était à cet égard très-discrète et très-prudente, ne sollicitant une révelation qu'en des cas fort rares; mais elle consultait, en dehors de ces communications spéciales, la lumière habituelle et surnaturelle du Saint-Esprit, qui la gouvernait et conduisait dans toutes ses actions, et en y élevant la vue intérieure, elle y découvrait la plus grande perfection et la plus haute sainteté qu'on puisse apporter dans la manière de faire les choses et dans les actions communes. Et quoiqu'il soit vrai que la Reine du ciel eût diverses raisons, et comme un droit particulier de demander

au Seigneur par un moyen quelconque la connaissance de sa volonté ; néanmoins, comme cette grande Dame était un exemplaire et une règle de sainteté et de discrétion, elle ne s'en prévalait point, excepté dans les occasions convenables ; et dans tout le reste, elle accomplissait à la lettre ce que dit David : *Comme les yeux de la servante sont attentifs sur les mains de sa maîtresse, de même mes yeux sont fixés sur le Seigneur, en attendant que sa miséricorde soit avec nous* (1). Mais cette lumière ordinaire était plus grande en la Reine de l'univers qu'en tous les mortels ensemble ; et elle lui suffisait pour demander le *Fiat* de la volonté divine qu'elle connaissait.

516. Le mystère de la circoncision était particulier, unique ; c'est pourquoi il exigeait une illumination spéciale du Seigneur que la prudente Mère attendait fort à propos, et dans cette attente, s'adressant à la loi qui l'ordonnait, elle disait en elle-même : « Oh ! « loi commune, tu es juste et sainte ; mais tu ne lais« seras pas d'être bien dure à mon cœur, si tu dois le « blesser en Celui qui en est la vie et l'unique Maître ! « Que tu sois rigoureuse pour laver du péché celui « qui en est souillé, cela est juste ; mais que tu pèses « de toute ta force sur l'innocent en qui l'on ne peut « trouver aucune faute, il me semble que c'est un « excès de rigueur que son amour seul peut autori« ser (2). Oh ! si mon bien-aimé voulait bien éviter « cette peine ! Mais comment la refusera-t-il, lui qui

(1) Ps. cxxii, 3. — (2) Hebr., vii, 26 et 27.

« ne vient que pour souffrir, pour embrasser la croix,
« pour accomplir et perfectionner la loi (1). Oh!
« cruel instrument, si tu exécutais le coup sur ma
« propre vie, plutôt que sur le Maître qui me l'a don-
« née! Oh ! mon très-cher Fils! mon doux amour, lu-
« mière de mon âme, est-il possible que vous versiez
« sitôt un sang qui vaut plus que le ciel et la terre?
« Mon amoureuse peine me porte à empêcher la vôtre,
« et à vous exempter de la loi commune, qui ne vous
« regarde pas, puisque vous en êtes l'auteur. Mais le
« désir que j'ai de l'accomplir m'oblige de vous livrer
« à sa rigueur, si vous, ma douce vie, ne commuez
« pas la peine en me la faisant endurer. C'est moi,
« Seigneur, qui vous ai donné l'être humain, que vous
« avez d'Adam; mais vous l'avez reçu sans aucune
« tache de péché, et c'est pour cela que votre toute-
« puissance m'a dispensée de la loi commune de le
« contracter. En tant que Fils du Père éternel, et
« image de sa substance par la génération éternelle,
« vous êtes infiniment éloigné du péché (2). Or com-
« ment, mon divin Seigneur, voulez-vous vous assu-
« jettir à la loi de son remède? Mais je vois bien, mon
« très-cher Fils, que vous êtes le Maître et le Rédemp-
« teur des hommes, que vous devez confirmer la doc-
« trine par votre exemple, et que vous n'en omettrez
« pas un seul point (3). O Père éternel, faites, s'il
« est possible, que le couteau perde dans cette occa-
« sion sa rigueur, et la chair sa sensibilité, que la

(1) Matth., xx, 28; v, 17. — (2) Hebr., I, 3. — (3) Matth., v, 18.

« douleur échoie à cet abject vermisseau, que votre « Fils unique accomplisse la loi, et que j'en ressente « moi seule la peine douloureuse. O cruel péché, « que tu es prompt à communiquer ton aigreur à « Celui qui n'a pu te commettre ! O enfants d'Adam, « haïssez et craignez le péché, qui a besoin pour son « remède de l'effusion du sang et des souffrances du « Seigneur Dieu lui-même. »

517. Cette tristesse de la pitoyable Mère était mélangée de la joie qu'elle avait de voir le Fils unique du Père né et entre ses bras ; elle passa ainsi les jours qui s'écoulèrent jusqu'à la circoncision, son très-chaste époux Joseph partageant tous ses sentiments : car elle ne parla qu'à lui seul du mystère, et ce fut avec fort peu de paroles, à cause de leur compassion et de leurs larmes. Avant que les huit jours de la naissance fussent accomplis, la très-discrète Reine s'adressant, dans le doute où elle était, à sa divine Majesté, lui dit : « Suprême Roi de l'univers, Père de « mon Seigneur, voici votre servante avec le sacrifice « et l'hostie véritable dans ses mains (1). Mes gémis- « sements et le sujet qui les cause ne sont point « cachés à votre sagesse (2). Découvrez-moi, Sei- « gneur, votre divine volonté quant à ce que je dois « faire avec votre Fils et le mien pour me conformer « à la loi. Et si j'en puis exempter mon très-doux « enfant et mon Dieu en souffrant moi-même les dou- « leurs de sa rigueur et beaucoup plus encore, mon

(1) Ephes., v, 2. — (2) Ps. xxxvii, 10.

« cœur y est tout disposé (1); mais si c'est, Seigneur, « votre bon plaisir qu'il soit circoncis, j'y suis aussi « disposée. »

518. Le Très-Haut lui répondit en ces termes : « Ma Fille et ma Colombe, ne vous affligez pas de « livrer votre Fils au couteau et à la circoncision, car « je l'ai envoyé au monde pour y montrer l'exemple « et pour mettre fin à la loi de Moïse en l'accomplis- « sant entièrement (2). Si ce vêtement de l'humanité « que vous lui avez donné comme mère naturelle doit « être déchiré par la blessure de sa chair et de votre « âme en même temps, il souffrira aussi en son hon- « neur, étant mon Fils naturel par la génération éter- « nelle (3), l'image de ma substance (4), égal à moi « en nature, en majesté et en gloire (5), puisque je « le livre à la loi et au sacrement qui ôte le péché « sans manifester aux hommes qu'il ne saurait l'avoir. « Vous savez bien, ma fille, que vous me devez offrir « votre Fils et le mien pour cette peine, et pour « d'autres plus grandes. Laissez-lui donc verser son « sang, et me donner les prémices du salut éternel « des hommes. »

519. Notre divine Dame, comme coopératrice de notre remède, se conforma à cette détermination du Père éternel avec une telle plénitude de sainteté, qu'il n'est pas possible à l'intelligence humaine de la mesurer. Elle lui offrit aussitôt son Fils unique avec une

(1) Ps. LVI, 8. — (2) Matth., V, 17. — (3) Ps. II, 7. — (4) Hebr., I, 3. — — (5) Joan., X, 30.

très-soumise obéissance et un très-ardent amour, et lui dit : « Seigneur Dieu tout-puissant, je vous offre « de tout mon cœur la victime et l'hostie de votre « sacrifice agréable (1), quoique je sois pénétrée de « compassion et de douleur en voyant que les hommes « ont offensé de telle sorte votre bonté immense, « qu'une juste satisfaction ne peut vous être donnée « que par un être qui soit Dieu. Je vous loue éter- « nellement de ce que vous regardez la créature avec « un amour infini, n'épargnant pas votre propre Fils « pour son remède (2). Pour moi, que vous avez dai- « gné choisir pour sa Mère, je dois être soumise à « votre bon plaisir plus que tous les mortels et que « toutes les autres créatures : ainsi je vous offre le « très-doux Agneau qui doit effacer les péchés du « monde par son innocence (3). Mais s'il est possible « d'adoucir pour mon Fils bien-aimé la rigueur de ce « couteau en le tournant contre mon sein, votre bras « est puissant pour faire cet échange. »

520. L'auguste Marie sortit de cette oraison, et, sans révéler à saint Joseph ce qu'elle y avait appris, elle lui proposa avec une rare prudence et les raisons les plus persuasives de se préparer à la circoncision de l'Enfant-Dieu. Elle lui dit, comme en le consultant, que le temps fixé par la loi pour la circoncision du divin Enfant s'approchant déjà (4), il semblait nécessaire de l'accomplir, puisqu'ils n'avaient point d'ordre

(1) Ephes., v, 2. — (2) Rom., viii, 32. — (3) Joan., i, 29. — (4) Luc., ii, 21; Gen., xvii, 12.

contraire; et qu'étant tous deux plus redevables au Très-Haut que toutes les créatures ensemble, ils devaient aussi, en retour de tant de bienfaits incomparables, être plus ponctuels à se conformer à ses préceptes, et plus prompts à souffrir pour son amour dans le ministère qu'ils remplissaient auprès de son très-saint Fils, devant dépendre de sa divine volonté en toutes choses. Le très-saint époux lui répondit avec beaucoup de respect et de sagesse qu'il se conformait en tout au bon plaisir divin manifesté par la loi commune, puisque le Seigneur ne lui avait appris rien d'autre à cet égard; et que le Verbe humanisé, quoiqu'il ne fût point soumis à la loi en tant que Dieu, étant néanmoins revêtu de l'humanité, et en tout un Maître et Rédempteur très-parfait, voudrait se conformer aux autres hommes en ce qui regardait son accomplissement. Ensuite il demanda à sa divine épouse comment il faudrait procéder à la circoncision.

521. La très-sainte Vierge lui répondit que, tout en accomplissant la loi en sa substance, il lui semblait, quant au mode, qu'il fallait faire comme aux autres enfants que l'on circoncisait; mais qu'elle ne devait point l'abandonner ni le remettre à aucune autre personne; qu'elle même le porterait et le tiendrait entre ses bras; et que, comme par suite de sa complexion délicate l'Enfant éprouverait une plus grande douleur que les autres circoncis, il fallait qu'ils tinssent tout prêt le remède dont on se servait ordinairement pour guérir la blessure. Outre cela elle pria saint Joseph de chercher avec diligence une petite fiole de cristal ou

de verre pour y mettre les sacrées reliques de la circoncision de l'Enfant-Dieu, qu'elle voulait porter sur elle. Cependant la prévoyante Mère prépara des linges pour recevoir le sang qu'on allait commencer à verser pour le prix de notre rachat, afin qu'il n'en tombât pas alors une seule goutte à terre. Après ces préparatifs, notre divine Dame chargea saint Joseph d'avertir le prêtre et de le prier de venir dans la grotte, afin que l'Enfant n'en sortît point et qu'il fît lui-même la circoncision, comme ministre le plus légitime et le plus digne d'un si grand et si profond mystère.

522. Ensuite l'auguste Marie et saint Joseph délibérèrent sur le nom qu'ils devaient donner à l'Enfant-Dieu dans la circoncision ; sur quoi le saint époux dit : « Chère Dame, quand l'ange du Très-Haut me révéla « le grand mystère de l'incarnation, il m'ordonna en « même temps d'appeler votre sacré Fils Jésus. » La Vierge Mère répondit : « Il me désigna le même nom « lorsque le Verbe prit chair dans mon sein; or, « sachant le nom que le Très-Haut veut lui donner « par la bouche des anges ses ministres, il est juste « que nous révérions avec un humble respect les ju- « gements impénétrables de sa sagesse infinie en ce « saint nom, et que mon Fils et mon Seigneur soit « appelé Jésus : c'est ce que nous déclarerons au « prêtre pour qu'il écrive ce divin nom sur le registre « des autres enfants circoncis. »

523. Pendant que la grande Reine du ciel et saint Joseph s'entretenaient sur ce sujet, des troupes innombrables d'anges descendirent de l'empyrée en

forme humaine, avec des vêtements d'une blancheur éclatante, rehaussés par des ornements incarnats d'une richesse admirable. Ils portaient des palmes en leurs mains et des couronnes si brillantes sur leurs têtes, que chacune envoyait plus de lumière que plusieurs soleils ensemble; et, en comparaison de la beauté de ces saints princes, tout ce qu'il y a de visible et de beau dans la nature ne paraît que laideur. Mais ce qui frappait davantage dans leur aspect, c'était une devise, comme gravée sous un cristal sur leur poitrine, où le très-doux nom de Jésus était marqué. Et la splendeur qui en rejaillissait surpassait celle de tous les anges ensemble, de sorte que la variété qui se découvrait dans une telle multitude était si rare et si agréable, qu'il n'est possible ni de l'exprimer par des paroles ni de la concevoir par l'imagination. Ces saints anges, étant entrés dans la grotte, se partagèrent en deux chœurs, regardant tous avec admiration leur Roi et leur Seigneur entre les chastes bras de la bienheureuse Mère. Les deux grands princes saint Michel et saint Gabriel étaient comme les chefs de cette milice céleste; ils avaient aussi un plus grand éclat que les autres anges : et outre cet avantage ils portaient en leurs mains le très-saint nom de Jésus, écrit en plus gros caractères sur des espèces de médaillons d'une beauté et d'une richesse extraordinaires.

524. Les deux princes célestes se présentèrent à part à leur Reine et lui dirent : « Illustre Dame, voici « le nom de votre Fils, qui est écrit de toute éternité « dans l'entendement de Dieu : la très-sainte Trinité

« l'a donné à votre Fils unique, notre Seigneur, avec « puissance de sauver le genre humain (1); elle l'as- « sied sur le trône de David; il y règnera (2), il châ- « tiera ses ennemis, il en triomphera (3) et les humi- « liera jusqu'à s'en servir de marchepied (4); et, « jugeant avec équité, il élèvera ses amis et les placera « dans la gloire de sa droite (5). Mais tout cela doit « arriver au prix de ses peines et de son sang, qu'il « doit maintenant verser en prenant ce nom, parce « que c'est un nom de Sauveur et de Rédempteur; et « ce seront les prémices de ce qu'il doit souffrir pour « obéir au Père éternel. Nous tous, ministres et esprits « du Très-Haut, qui nous présentons ici, avons été « envoyés par la très-sainte Trinité pour servir le Fils « unique du Père et le vôtre, assister à tous les mys- « tères et sacrements de la loi de grâce, et l'accom- « pagner comme serviteurs jusqu'à ce qu'il monte « triomphant à la Jérusalem céleste et qu'il en ait ou- « vert les portes au genre humain; après quoi nous en « jouirons avec une gloire accidentelle qui nous sera « particulière, et au-dessus des autres bienheureux « qui n'auront pas reçu cette mission privilégiée. »
Le bienheureux époux saint Joseph vit et entendit tout cela avec la Reine du ciel, mais l'intelligence n'en fut pas égale; car la Mère de la Sagesse y pénétra de très-hauts mystères de la rédemption. Et quoique saint Joseph en découvrît plusieurs de son côté, ce fut

(1) Matth., I, 21. — (2) Isa., IX, 7. — (3) Coloss., II, 15; Ps. LIV, 19. — (4) Ps. CIX, 9. — (5) Matth., XXV, 33.

d'une manière inférieure à celle de sa divine épouse; ils furent néanmoins tous deux remplis de joie et d'admiration, glorifiant le Seigneur par de nouveaux cantiques. Et il se passa entre eux tant de choses admirables, qu'il n'est pas possible de trouver des termes assez expressifs pour les raconter.

—

Instruction que l'auguste Marie me donna.

525. Ma fille, je veux renouveler en vous la doctrine et la lumière que vous avez reçues, pour traiter votre Seigneur et votre Époux avec une extrême révérence; car l'humilité et la crainte respectueuse doivent croître dans les âmes à mesure qu'elles reçoivent des faveurs plus particulières et plus extraordinaires. C'est manque de cette science que beaucoup d'âmes ou se rendent indignes ou incapables des grands bienfaits, ou, tout en les recevant, se laissent aller à une familiarité aussi grossière que dangereuse, par laquelle elles offensent beaucoup le Seigneur; car il arrive bien souvent que, de la douceur amoureuse avec laquelle plusieurs fois sa divine bonté les caresse, elles prennent une certaine hardiesse ou légèreté présomptueuse qui les fait traiter sa Majesté infinie sans le respect qui lui est dû, et rechercher avec une vaine curiosité, par des voies surnaturelles, ce qui est au-dessus de leur entendement et qu'il ne leur est pas convenable de

savoir. Cette témérité vient de ce qu'elles comparent par une ignorance terrestre le commerce familier avec le Très-Haut à celui qu'une créature humaine a coutume d'avoir avec une autre qui lui est égale, croyant que la chose doive se passer sans aucune différence.

526. Mais on se trompe fort dans ce jugement, par lequel on mesure le respect que l'on doit à la Majesté infinie avec les rapports de familiarité et d'égalité que l'amour humain établit entre les mortels. Chez les créatures raisonnables la nature est égale, malgré la diversité des conditions et des accidents; les sentiments d'une affection intime peuvent faire oublier la différence qui les rend inégales, et régler par les mouvements humains ces relations d'amitié. Mais l'amour divin ne doit jamais oublier l'excellence inestimable de l'objet infini; or, comme il s'adresse à la bonté immense, et que par cet endroit il n'a point de limites, de même le respect s'adresse à la majesté de l'Être divin : et parce que la bonté et la majesté sont inséparables en Dieu, le respect ne doit pas être non plus séparé de l'amour en la créature; la lumière de la foi divine, qui découvre à l'amant l'essence de l'objet qu'il aime, doit toujours le guider; elle doit exciter et entretenir une crainte révérentielle, et régler les affections désordonnées auxquelles se livre ordinairement un amour aveugle et inconsidéré, quand il agit sans se rappeler l'excellence et la supériorité infinie de Celui qu'il aime.

527. Quand la créature a le cœur noble et qu'elle est accoutumée à la sainte et respectueuse crainte, elle

n'est point en danger d'oublier, dans les plus fréquentes et les plus grandes faveurs, la révérence qui est due au Très-Haut; parce qu'elle ne s'abandonne point sans réflexion aux douceurs spirituelles, et qu'elle n'y perd pas la prudente attention qu'on doit toujours porter à sa suprême Majesté; au contraire, plus elle l'aime et la connaît, plus elle l'honore et la révère. C'est avec ces âmes que le Seigneur traite d'une manière familière et comme un ami avec un autre (1). Que ce soit donc pour vous, ma fille, une règle inviolable, que quand vous jouirez des plus tendres caresses, des plus étroits embrassements du Très-Haut, vous soyez d'autant plus soigneuse de révérer la grandeur de son être infini et immuable, de le glorifier autant que vous l'aimerez. Par cette science vous apprécierez beaucoup mieux le bienfait que vous recevez, et vous ne tomberez point dans la hardiesse dangereuse des gens légers qui veulent à tout propos, dans les petites comme dans les grandes choses, rechercher et interroger le secret du Seigneur, et qui demandent que sa très-prudente Providence condescende et se prête à leur vaine curiosité, poussés qu'ils sont par quelque passion désordonnée que font naître des affections humaines et répréhensibles, et non le zèle du saint amour.

528. Considérez à cet égard la discrétion avec laquelle j'agissais et je m'arrêtais dans mes doutes, quoique jamais aucune pure créature n'ait pu être à

(1) Exod., XXXIII, 11.

beaucoup près aussi agréable que moi aux yeux du Seigneur. Cela étant, et lorsque j'avais dans mes bras Dieu lui-même, en qualité de sa véritable Mère, je n'osai néanmoins jamais le prier de me faire connaître quoi que ce fût par des voies extraordinaires, soit pour le savoir, soit pour me soulager de quelque peine, soit pour quelque autre motif humain ; car tout cela aurait marqué une faiblesse naturelle ou une vaine curiosité, ou un défaut blâmable, et c'est ce qu'on ne saurait trouver en moi. Mais quand la nécessité m'y obligeait pour la gloire du Seigneur, ou que le sujet était indispensable, alors je demandais la permission à sa divine Majesté de lui exposer mon désir. Et bien qu'elle me fût toujours très-favorable et qu'elle me demandât avec une bonté merveilleuse ce que je souhaitais de sa miséricorde, je m'anéantissais néanmoins toujours en sa présence, et la priais seulement de m'enseigner ce qui lui serait le plus agréable.

529. Gravez, ma fille, cette instruction dans votre cœur, et gardez-vous bien de chercher jamais avec un désir désordonné et curieux à savoir ou à pénétrer la moindre chose qui soit au-dessus de la raison humaine. Car, outre que le Seigneur ne répond point à ces prétentions insensées, tant elles lui déplaisent, le démon est fort attentif à ce vice, surtout quand il se trouve dans les personnes qui veulent mener une vie spirituelle : et comme il est d'ordinaire l'auteur de ces sentiments de curiosité vicieuse, et qu'il les développe par ses ruses, il arrive souvent qu'elles lui

servent encore à les entretenir, en se transformant en ange de lumière (1), de sorte qu'il trompe les imparfaits et les imprudents. Et quand même ces recherches ne viendraient que d'une inclination naturelle, on ne doit pas non plus l'écouter ni la suivre, parce qu'il ne faut pas dans une affaire si haute qu'est le commerce avec le Seigneur, se laisser aller aux impressions ni aux appétits d'une raison passionnée; car la nature, dépravée, infectée par le péché, est tellement désordonnée, qu'elle n'imprime que des mouvements irréguliers auxquels on ne doit pas obéir, et d'après lesquels on ne doit pas se diriger. Il ne faut pas non plus qu'une créature implore des révélations divines pour être soulagée de ses peines et de ses afflictions; car l'épouse de Jésus-Christ et son fidèle serviteur ne doivent pas user de ses faveurs pour fuir la croix, mais pour la chercher et la porter avec le Seigneur (2), et pour s'attacher à celle que sa divine Providence leur donnera. Je veux que vous pratiquiez tout cela avec une retenue craintive, tendant vers cette extrémité pour vous éloigner du contraire. Je veux que vous perfectionniez dès aujourd'hui les motifs de votre conduite, et que vous agissiez en toutes choses par amour, c'est-à-dire pour les fins les plus parfaites (3). L'amour n'a ni bornes ni mesure : ainsi je veux que vous aimiez avec excès et que vous craigniez avec modération, et autant qu'il sera nécessaire pour ne pas transgresser la loi du

(1) II Cor., XI, 14. — (2) Matth., XVI, 24. — (3) Philip., I, 9.

Très-Haut et pour régler toutes vos opérations intérieures et vos actions extérieures avec droiture. Soyez soigneuse et ponctuelle en cela, quelques difficultés et quelques peines que vous rencontriez : n'ai-je pas souffert aussi en me décidant à faire circoncire mon très-saint Fils (1). Je le fis, parce que la volonté du Seigneur, à qui nous devons en tout et partout obéir, nous était déclarée dans les saintes lois.

CHAPITRE XIV

L'Enfant-Dieu est circoncis et appelé Jésus.

530. Il y avait à Bethléem, comme dans plusieurs autres villes d'Israël, une synagogue particulière où le peuple s'assemblait pour prier (2), c'est pourquoi on l'appelait aussi maison d'Oraison, et pour ouïr faire la lecture de la loi de Moïse, qu'un prêtre lisait et expliquait en chaire d'une voix intelligible, afin que le peuple en comprît les préceptes. Mais on n'offrait point de sacrifices dans cette synagogue, car cela était réservé pour le temple de Jérusalem, si le Seigneur n'en disposait autrement, parce qu'il n'avait

(1) Gen., xvii, 12. — (2) Judith., vi, 21; Act., xiii, 15.

pas laissé le choix du lieu à la liberté du peuple, comme on le voit dans le Deuteronome (1), pour éloigner le péril de l'idolâtrie. Mais le prêtre, qui était le maître ou le ministre de la loi, l'était aussi de la circoncision, non par un précepte qui obligeât, car chacun pouvait circoncire même sans être prêtre, mais par une dévotion spéciale des mères, qui laissait croire à la plupart que les enfants ne courraient pas tant de danger s'ils étaient circoncis par la main du prêtre. Notre auguste Reine voulut, non par cette crainte, mais à cause de la dignité de l'Enfant, que le ministre de sa circoncision fût le prêtre qui se trouvait en Bethléem, et c'est pour cela que son bienheureux époux Joseph l'appela.

531. Le prêtre vint dans la grotte de la nativité, où le Verbe incarné et sa Mère Vierge, qui le tenait entre ses bras, l'attendaient : il était accompagné de deux autres ministres, qui l'aidaient ordinairement dans le ministère de la circoncision. L'horreur de l'humble réduit surprit et contraria un peu le prêtre. Mais notre très-prudente Reine le reçut et lui parla avec tant de modestie et de grâce, qu'elle sut bientôt changer cette impression fâcheuse en dévotion et en admiration des manières si honnêtes, si modestes et si dignes de la Mère ; de sorte qu'il se sentit porté, sans en connaître la cause, à respecter et à vénérer une si rare créature. Et quand il eut jeté les yeux sur la Mère et sur l'Enfant qu'elle avait entre ses bras,

(1) Deut., XII, 5 et 6.

il éprouva dans son cœur quelque chose d'extraordinaire qui lui inspira une très-grande dévotion et une tendresse singulière, étonné de ce qu'il voyait dans une telle pauvreté et dans un lieu si misérable. Et au moment où il toucha la chair déifiée de l'Enfant-Dieu, il fut aussitôt entièrement renouvelé par une vertu secrète qui le purifia et le perfectionna; et lui donnant une nouvelle grâce, elle le rendit saint et fort agréable au souverain Seigneur de l'univers.

532. Pour faire la circoncision avec toute la révérence extérieure qui était possible dans un tel lieu, saint Joseph alluma deux cierges; et le prêtre dit à la Vierge Mère de se retirer un peu, et de remettre l'Enfant aux ministres, afin d'éviter la douleur que la vue du sacrifice lui causerait. Cet ordre mit notre grande Dame dans l'irrésolution, car son humilité la portait à obéir au prêtre, et d'un autre côté l'amour et la révérence qu'elle avait pour son Fils unique la retenaient. Et pour ne point manquer à ces deux vertus, elle pria le prêtre avec beaucoup de soumission de vouloir lui permettre, s'il était possible, d'assister au sacrement de la circoncision, pour la grande estime qu'elle en faisait, disant qu'elle aurait assez de courage et de force pour tenir son très-saint Fils, qu'elle ne saurait se résoudre à quitter, et qu'elle le suppliait seulement de procéder à la circoncision avec toute la douceur possible, à cause de la complexion délicate de l'Enfant. Le prêtre promit de le faire, et permit à la Mère de tenir l'Enfant entre ses bras pendant la cérémonie. De sorte qu'elle fut l'autel sacré

sur lequel les réalités que les anciens sacrifices représentaient, commencèrent d'être accomplies, offrant elle-même de ses mains ce sacrifice nouveau et du matin, afin qu'il fût dans tous ses détails agréable au Père éternel (1).

533. La divine Mère démaillota son très-saint Fils, et tira de son sein un linge qu'elle y échauffait par la chaleur naturelle, à cause du froid rigoureux qu'il faisait alors; elle prit avec ce linge l'Enfant entre ses mains, de manière à y recevoir les reliques et le sang de la circoncision. Le prêtre fit son office, et circoncit l'Enfant-Dieu et homme véritable, qui offrit en même temps avec une charité immense au Père éternel trois choses d'un si grand prix, que chacune suffisait pour la rédemption de mille mondes. La première fut la forme du pécheur qu'il avait prise, étant innocent et Fils du Dieu vivant (2), car il recevait le sacrement qui était administré pour ôter la souillure du péché originel, et s'assujettissait à la loi à laquelle il n'était point obligé. La seconde fut la douleur qu'il ressentit comme homme véritable et parfait. La troisième fut le très-ardent amour avec lequel il commençait à verser son sang pour le prix de la rédemption des hommes; et il rendit des actions de grâces au Père pour lui avoir donné un corps, afin de pouvoir souffrir pour son honneur et pour sa gloire.

534. Le Père reçut avec complaisance cette prière et ce sacrifice de notre Seigneur Jésus-Christ, et com-

(1) Hebr., IX, 6, etc. — (2) Philip., II, 7; II Cor., V, 21.

mença, pourrait-on dire, à considérer le genre humain comme libéré de sa dette. Le Verbe incarné offrit ces prémices de son sang pour gage de ce qu'il le donnerait jusqu'à la dernière goutte, pour consommer la rédemption, et acquitter l'obligation qui grevait les enfants d'Adam (1). La très-sainte Mère observait toutes les actions et les opérations intérieures de son Fils unique, elle pénétrait avec une profonde sagesse le mystère de ce sacrement, et s'associait de son côté, dans les limites de son rôle, à son Fils et à son Seigneur en ce qu'elle faisait. L'Enfant-Dieu pleura comme homme véritable. Et bien que la douleur de la plaie fût excessive, tant à raison de la délicatesse de sa complexion qu'à cause de la rudesse du couteau, fait d'une pierre à feu, ce ne fut pas tant la douleur naturelle qui lui arracha des larmes, que la science surnaturelle avec laquelle il prévoyait la dureté des mortels, plus invincible et plus forte que celle de cette pierre, pour résister à son très-doux amour et à la flamme qu'il venait allumer dans le monde et dans les cœurs des fidèles (2). La tendre et amoureuse Mère pleura aussi comme une simple brebis qui mêle son bêlement à celui de son innocent agneau. Dans leur mutuel amour et leur mutuelle compassion, il se rejeta sur sa Mère, et elle le pressa doucement et avec tendresse contre son sein virginal; elle prit ensuite les sacrées reliques et le sang versé sur le linge, et remit le tout à saint Joseph, pour

(1) Coloss., II, 14. — (2) Luc., XII, 49.

prendre soin de l'Enfant-Dieu et l'envelopper de ses langes. Le prêtre fut en quelque façon surpris des larmes de la Mère, et quoiqu'il en ignorât le mystère, il lui parut que la beauté de l'Enfant pouvait bien exciter en celle qui l'avait mis au monde une sollicitude aussi tendre et une aussi vive douleur.

535. La Reine du ciel montra tant de prudence et de magnanimité dans toutes ces œuvres, qu'elle provoqua l'admiration des chœurs des anges, et mérita toutes les complaisances du Créateur. La divine Sagesse qui la conduisait éclatait en toutes ses actions, donnant à chacune d'elles une perfection consommée, comme si elle n'eût été occupée qu'à une seule. On la vit pleine d'un courage invincible pour tenir l'Enfant pendant la circoncision, soigneuse pour ramasser les précieuses reliques, compatissante pour le plaindre et pour pleurer avec lui en souffrant de sa douleur, amoureuse pour le caresser, diligente pour l'envelopper, fervente pour l'imiter en ses œuvres, et toujours pieuse pour le traiter avec un souverain respect, sans qu'elle laissât aucune interruption entre ces actes, et sans que le soin et la perfection de l'un nuisissent à l'attention que réclamaient les autres. Admirable spectacle en une jeune fille de quinze ans, et fécond en enseignements pour les anges de plus en plus ravis! Cependant le prêtre demanda aux saints époux quel nom ils souhaitaient donner à l'Enfant circoncis, et notre grande Dame, toujours attentive au respect qu'elle portait à saint Joseph, lui dit de le déclarer. Le saint, se tournant vers elle avec une digne

vénération, lui fit connaître qu'un si doux nom devait sortir de sa bouche. Et par une divine disposition, Marie et Joseph dirent en même temps : « Jésus est son nom (1). » Le prêtre répondit : « Les parents sont bien d'accord, et grand est le nom qu'ils donnent à l'Enfant; » puis il l'inscrivit sur le registre commun. En inscrivant ce sacré nom, il fut touché d'une grande tendresse intérieure qui lui fit verser beaucoup de larmes; et étonné de ce qu'il sentait et ignorait, il dit : « Je suis sûr que cet Enfant sera un « grand prophète du Seigneur. Ayez un soin particu- « lier de son éducation, et dites-moi en quoi je puis « vous être utile. » L'auguste Marie et son bienheureux époux répondirent au prêtre par un humble remerciement, et lui donnèrent eux-mêmes en offrande les cierges et quelques autres petites choses, après quoi, il prit congé d'eux.

536. La sainte Vierge et Joseph demeurèrent seuls avec l'Enfant, ils célébrèrent de nouveau le mystère de la circoncision, en faisant le sujet de leur entretien avec de douces larmes et des cantiques sublimes, qu'ils composèrent en l'honneur du très-doux nom de Jésus, et dont la connaissance (comme je l'ai dit des autres merveilles) est réservée pour la gloire accidentelle des saints. La très-prudente Mère pansa la plaie de l'Enfant-Dieu avec les remèdes ordinaires, et le tint jour et nuit entre ses bras pendant tout le temps que sa douleur et sa plaie durèrent, sans le quitter un

(1) Luc., II, 21.

seul moment. On ne saurait comprendre ni exprimer par des paroles humaines les soins amoureux de la divine Mère, car son affection naturelle surpassa celle de toutes les autres mères, et son amour surnaturel fut au-dessus de celui de tous les saints et de tous les anges ensemble. On ne saurait non plus faire connaître par aucun exemple le culte respectueux qu'elle lui rendait. C'étaient bien là les délices que le Verbe incarné désirait et qu'il prenait avec les enfants des hommes (1). Parmi les douleurs qu'il ressentait par les choses que je viens de raconter, son cœur amoureux jouissait de l'éminente sainteté de sa Mère vierge. Et quoiqu'il se complût en elle plus qu'en tous les mortels, et qu'il se reposât en son amour, néanmoins notre très-humble Reine tâchait d'adoucir les peines qu'il recevait d'ailleurs par tous les moyens qui lui étaient possibles. C'est pour ce sujet qu'elle convia les saints anges qui se trouvaient présents de chanter une musique à leur Dieu humanisé, enfant et souffrant. Les ministres du Très-Haut obéirent à leur Reine, et chantèrent avec des voix intelligibles et avec une mélodie céleste les mêmes cantiques qu'elle et son époux avaient composés à la louange du nouveau et très-doux nom de Jésus.

537. Par cette musique si harmonieuse, en comparaison de laquelle le plus beau concert des hommes ne serait qu'un bruit propre à écorcher les oreilles, la divine Dame récréait son très-aimable Fils; et

(1) Prov., VIII, 31.

beaucoup plus encore par celle qu'elle-même lui donnait par l'harmonie de ses héroïques vertus, qui faisaient dans son âme très-sainte comme autant de chœurs et d'escadrons bien rangés, ainsi que le Seigneur lui-même et son époux le lui dit dans les Cantiques (1). Le cœur humain est dur et plus que pesant pour pénétrer et reconnaître des mystères si vénérables, que l'amour immense de son Créateur et Rédempteur a destinés pour son salut éternel. O mon bien et la vie de mon âme ! comme nous vous payons mal de retour pour les tendresses de votre amour infini ! O charité sans borne et sans mesure ! puisque vous ne pouvez pas être éteinte par l'abondance des eaux de nos infidélités et de nos ingratitudes (2). La bonté et la sainteté par essence ne sauraient descendre plus bas, ni nous obliger davantage, que de prendre la forme de pécheur et de recevoir, étant l'innocence même, le remède du péché, qui ne pouvait point l'atteindre (3). Si les hommes méprisent cet exemple, s'ils oublient ce bienfait, comment oseront-ils dire qu'ils ont du jugement et de la raison ? Comment seront-ils assez présomptueux pour se glorifier de leur sagesse et de leur intelligence ? Qu'il serait prudent, ô homme ingrat ! si de pareilles œuvres de Dieu ne te touchent point, de t'affliger de ton insensibilité et de pleurer une si lamentable folie et une dureté si effroyable, que tous les feux de

(1) Cant., VII, 1. — (2) Cant., VIII, 7. — (3) Philip., II, 7 ; II Cor., V, 21.

l'amour divin ne suffisent point pour fondre la glace de ton cœur !

—

Instruction que je reçus de mon auguste Maîtresse.

538. Ma fille, je veux que vous considériez attentivement la faveur que vous recevez lorsque je vous fais connaître avec combien de soin, de sollicitude et de tendre dévotion je servais mon très-saint et très-doux Fils dans les mystères que vous avez décrits. Le Très-Haut ne vous éclaire pas d'une lumière si particulière, pour que vous vous arrêtiez seulement à la consolation qu'elle vous procure par les sentiments dont elle vous pénètre ; mais afin que vous m'imitiez en tout comme une fidèle servante, et qu'étant privilégiée comme vous l'êtes en l'intelligence des mystères de mon Fils, vous vous distinguiez aussi dans la reconnaissance de ses bienfaits. Or, considérez, ma très-chère fille, combien son divin amour est mal payé des mortels, et combien même il est méconnu et oublié des justes. Chargez-vous personnellement de réparer ce tort dans la petite mesure de vos forces, en l'aimant, le remerciant et le servant pour vous et pour tous les autres qui ne le font pas. A cet effet, vous devez être active et prompte comme un ange, fervente dans la dévotion, ponc-

tuelle dans les occasions, et entièrement morte à tout ce qui est terrestre, rompre les chaînes des inclinations humaines pour élever votre vol où le Seigneur vous appelle.

539. Vous n'ignorez pas, ma fille, la douce efficace qu'a le vif souvenir des œuvres que mon très-saint Fils a faites pour les hommes; et quoique cette lumière vous soit d'un puissant secours pour vous exciter à la reconnaissance, je vous avertis pourtant (afin que vous ne tombiez pas dans ce dangereux oubli) que les bienheureux dans le ciel, connaissant en Dieu ces mystères, s'étonnent d'eux-mêmes pour le peu d'attention et de réflexion qu'ils y ont fait pendant qu'ils étaient voyageurs. Car s'ils pouvaient être capables d'y souffrir quelque peine, ils regretteraient amèrement la froideur avec laquelle ils ont apprécié les œuvres de la rédemption et la nonchalance avec laquelle ils ont travaillé à imiter le Christ. Il est certain que la cruauté que montre le cœur de l'homme, tant contre lui-même que contre son Créateur et Sauveur, jette tous les anges et les saints dans une stupéfaction indicible; et, en effet, les mortels n'ont aucune compassion ni des peines que le Seigneur a souffertes pour eux, ni davantage de celles qu'ils doivent souffrir eux-mêmes. Et quand les réprouvés, dans une consternation sans remède, s'apercevront de leur effroyable oubli et du peu d'attention qu'ils ont donné aux œuvres que Jésus-Christ a opérées pour leur salut, la confusion et le dépit leur causeront une peine insupportable, qui à elle seule

sera un châtiment incompréhensible (1), en leur rappelant le mépris qu'ils ont fait de leur surabondante rédemption (2). Écoutez bien, ma fille, prêtez l'oreille à mes conseils et à la doctrine de la vie éternelle (3). Éloignez de vos puissances toute sorte d'image et d'affection humaine ; attachez tout votre cœur et tout votre entendement aux mystères et aux bienfaits de la rédemption (4). Appliquez-vous-y entièrement ; méditez-les, pesez-les, et rendez-en des actions de grâces comme s'ils n'eussent été que pour vous et pour chaque homme en particulier, ou qu'il n'y eût que vous pour les reconnaître. Vous trouverez en eux la vie, la vérité et le chemin de l'éternité (5) ; et si vous le suivez, vous ne marcherez point dans les ténèbres, au contraire vous y rencontrerez la lumière et la paix (6).

(1) Sap., v, 4, etc. — (2) Ps. cxxix, 7. — (3) Ps. xliv, 11. — (4) Galat., ii, 20. — (5) Joan., xiv, 6. — (6) Baruch., iii, 14.

CHAPITRE XV

La très-pure Marie demeure dans la grotte de la nativité avec l'Enfant-Dieu jusqu'à la venue des mages.

540. Notre grande Reine savait par la science infuse qu'elle avait des saintes Écritures et par tant de sublimes révélations, que les mages viendraient de l'Orient pour reconnaître et adorer son très-saint Fils pour le véritable Dieu (1). Elle avait été particulièrement informée de ce prochain mystère par l'ange qui fut envoyé à ces rois pour leur annoncer la naissance du Verbe incarné, comme je l'ai dit au chapitre XI[e] de ce livre, paragraphe 492; car la Mère Vierge eut connaissance de tout cela. Saint Joseph n'avait aucune notion de ce mystère, car il ne lui avait pas été révélé, et sa très-prudente épouse ne lui découvrait pas son secret, elle qui, sage et circonspecte en toutes choses, attendait que la volonté divine opérât en ces mystères, au moment opportun, par sa douce disposition (2). C'est pourquoi, la circoncision étant célébrée, le saint époux proposa à la Reine du ciel de quitter un lieu si pauvre que l'était

(1) Ps. LXXI, 10; Isa., LX, 6. — (2) Sap., VIII, 1.

la grotte, à cause des incommodités que l'Enfant-Dieu et elle y souffraient, lui persuadant qu'ils trouveraient dès lors à Bethléem un logement inoccupé, où ils pourraient se retirer jusqu'à ce que fût arrivé le temps d'aller présenter l'Enfant dans le temple de Jérusalem : ce que le très-fidèle et très-soigneux époux proposa à la sainte Vierge, parce qu'il craignait toujours de ne pas pouvoir, dans sa pauvreté, procurer au Fils et à la Mère toutes les commodités dont ils pouvaient avoir besoin, remettant pourtant le tout à la volonté de sa divine épouse.

541. La très-humble Reine lui répondit, sans néanmoins lui découvrir le mystère : « Mon époux et « mon maître, je suis prête à faire tout ce que vous « m'ordonnerez, et à vous suivre partout où vous « voudrez aller ; faites ce que vous jugerez le plus à « propos. » La divine Reine avait déjà voué un certain attachement à la grotte à cause de la bassesse et de la pauvreté du lieu, et parce que le Verbe incarné l'avait consacrée par les mystères de sa naissance et de sa circoncision, et par celui qu'elle attendait des rois mages, quoiqu'elle ignorât le temps de leur arrivée. Cet attachement était pieux, plein de dévotion et de vénération ; mais il ne l'empêchait pas de préférer l'obéissance à ses goûts particuliers, et de s'y soumettre pour servir en toutes choses d'exemplaire et de règle de la perfection la plus sublime. Cette vertueuse indifférence mit saint Joseph dans un plus grand embarras, parce qu'il désirait que son épouse décidât ce qu'ils devaient faire. Et pendant qu'ils en

conféraient ensemble, le Seigneur répondit par l'organe des princes saint Michel et saint Gabriel, qui s'occupaient visiblement du service de leur divin Seigneur et de leur grande Reine, et qui dirent : « La « volonté divine a ordonné que les trois rois qui « viennent des régions de l'Orient pour chercher le « Roi du ciel, adorent ici même le Verbe fait homme. « Il y a dix jours qu'ils sont en marche, car ils ont « été aussitôt avertis de la sacrée naissance, et ils se « sont mis incontinent en chemin ; ils arriveront dans « très-peu de temps ; ainsi seront accomplies les pré- « dictions des prophètes qui les ont vus et annoncés « de fort loin (1) ».

542. Par ce nouvel avis, saint Joseph fut consolé et informé de la volonté du Très-Haut ; et son épouse la sainte Vierge lui dit : « Mon seigneur, quoique ce « lieu que le Tout-Puissant a choisi pour de si magni- « fiques mystères, soit pauvre et incommode aux yeux « du monde, il est pourtant riche, précieux, le meil- « leur et le plus estimable de la terre aux yeux de sa « sagesse, puisque le Souverain des cieux s'en est « contenté en le consacrant par sa divine présence. « Sa puissance est assez grande pour nous faire jouir « de sa vue dans cet endroit, qui est une véritable « terre promise. Et s'il le trouve à propos, il nous « adoucira les rigueurs de la saison pendant le peu de « temps que nous y demeurerons. » Le discours de « notre très-prudente Reine causa une sensible joie à

(1) Ps. LXXI, 10 ; Isa., LX, 6.

saint Joseph, qui lui répondit que, puisque l'Enfant-Dieu se conformerait aux prescriptions de la loi pour la présentation au Temple, comme il s'y était conformé pour la circoncision, ils pouvaient demeurer dans ce sacré lieu jusqu'à ce que le jour arrivât, sans retourner auparavant, dans la mauvaise saison, à Nazareth, qui était trop éloigné. Que si par hasard la rigueur du froid les forçait à le quitter et à se retirer dans Jérusalem, ils le pouvaient aisément faire, puisqu'elle n'était distante de Bethléem que de deux lieues.

543. L'auguste Marie se plia entièrement à la volonté de son vigilant époux, tout en conservant toujours une secrète inclination pour ce sacré sanctuaire, beaucoup plus saint et plus vénérable que celui du Temple; et en attendant qu'il fût temps d'y aller présenter son Fils, elle fit tout son possible pour le garantir de l'injure du temps. Elle nettoya de nouveau la grotte et fit pour l'arrivée des rois tous les préparatifs que comportait la pauvreté du lieu. Mais la plus grande précaution qu'elle prit pour l'Enfant-Dieu fut de le tenir toujours entre ses bras, quand elle n'était pas absolument obligée de s'en séparer. Elle usa surtout de la puissance souveraine qu'elle avait sur toutes les créatures quand l'hiver déployait sa fureur; car elle commandait au froid, aux vents, à la neige et aux frimas de ne point nuire à leur Créateur, mais d'exercer sur elle seule leur inclémence et les âpres influences des éléments. La divine Reine leur disait : « Détournez vos rigueurs de votre Créateur et Con« servateur, qui vous a donné l'être, la vertu et la fa-

« culté d'opérer. Considérez, ô créatures de mon « bien-aimé, que vous n'en avez été armées qu'à « cause du péché (1), et que pour châtier la dés- « obéissance du premier Adam et sa postérité! Mais « envers le second, qui vient réparer cette chute, et « qui n'a pas pu y être entraîné, vous devez être bé- « nignes et respectueuses, lui rendant, loin de lui « nuire, de justes hommages et services. C'est ce que « je vous commande en son nom, vous défendant de « le gêner et de le faire souffrir. »

544. La prompte obéissance que les créatures irraisonnables rendaient à la volonté divine qui leur était intimée par la Mère de Dieu lui-même, est digne de notre admiration et de notre imitation; car il arrivait, quand elle l'ordonnait, que la neige, les vents et la pluie n'osaient s'en approcher, et s'arrêtaient à une distance de plus de cinq toises, et que l'air ambiant se tempérait et se changeait en une agréable chaleur. Cette merveille était accompagnée d'une autre: c'est qu'en même temps que l'Enfant-Dieu recevait cet adoucissement, la Mère Vierge qui le portait dans ses bras, ressentait la rigueur du froid et souffrait les intempéries de la saison avec toute l'intensité que pouvaient leur donner les forces de la nature. Cela arrivait parce que tout lui était soumis, et qu'elle ne voulait point s'exempter elle-même de la peine, dont Mère amoureuse et Maîtresse des créatures dociles, elle préservait son tendre Fils et son adorable Seigneur. Saint

(1) Sap., v, 18, etc.

Joseph jouissait aussi bien que l'Enfant-Dieu des doux effets de ce privilége, et s'apercevait du favorable changement de la température; mais il ne savait pas que tout cela se produisit par le commandement de sa divine épouse, et par l'action de son pouvoir, attendu qu'elle ne lui faisait pas connaître ce privilége, qu'elle n'avait pas reçu ordre du Très-Haut de lui révéler.

545. La conduite et la règle que la grande Reine du ciel observait en nourrissant son petit Enfant Jésus, était de l'allaiter trois fois par jour, ce qu'elle faisait avec tant de respect, qu'elle lui en demandait très-humblement la permission, le suppliant de lui pardonner son indignité, et se reconnaissant en toutes choses sa sujette. Maintes fois lorsqu'elle l'avait entre ses bras, elle se mettait à genoux pour l'adorer; et si elle avait besoin de s'asseoir, elle le priait de vouloir bien le lui permettre. C'est avec le même respect que, comme je l'ai dit ailleurs, elle le remettait à saint Joseph, et le reprenait de ses mains. Souvent elle lui baisait les pieds, et quand elle souhaitait de le baiser au visage, elle sollicitait intérieurement sa bienveillance et son agrément. Le très-doux Enfant répondait à ses caresses maternelles, non-seulement en les recevant avec un air aimable, que relevait toujours une certaine majesté, mais encore par d'autres actions qu'il faisait de la même manière que les autres enfants, quoique avec plus de sérénité et de retenue. Le plus ordinairement il se penchait avec amour sur le chaste sein de sa très-pure Mère, ou sur son épaule, en entourant son cou de ses petits bras divins. Et la

très-sainte Vierge était si sérieuse et si circonspecte au milieu de toutes ces caresses, qu'elle ne se les attirait pas par des puérilités, et qu'elle ne les repoussait pas non plus par des semblants de menaces, comme font les autres mères. Elle était en tout très-prudente et très-parfaite, sans défaut ni excès : de sorte que le plus grand amour de son très-saint Fils et les sensibles marques qu'il lui en prodiguait lui servaient à s'humilier davantage, et lui inspiraient une profonde vénération qui réglait ses affections et leur donnait un plus vif éclat de sainteté et de perfection.

546. Il y avait entre l'Enfant-Dieu et la Mère Vierge d'autres sortes de caresses mystiques : car, outre qu'elle connaissait toujours par la divine lumière les actes intérieurs de l'âme très-sainte de son Fils unique, comme je l'ai dit, il arrivait souvent que, l'ayant entre ses bras, l'humanité lui apparaissait comme un cristal transparent, et alors la sainte Vierge y voyait l'union hypostatique, l'âme du divin Enfant, et toutes les opérations auxquelles il se livrait en priant le Père éternel pour le genre humain. Alors la divine Dame l'imitait en ses œuvres et en ses prières, et se trouvait toute abîmée et transformée en son propre Fils. Dans cet état le Seigneur la regardait avec une joie accidentelle et en faisait toutes ses délices, comme se récréant en la pureté d'une telle créature et se réjouissant de l'avoir créée, et de ce que la Divinité s'était incarnée pour reproduire une si vive image de cette même Divinité, aussi bien que l'humanité qu'elle avait prise de sa substance virginale. A propos

de ce mystère, il me fut rappelé ce que dirent à Holopherne ses capitaines, quand ils virent la belle Judith dans les champs de Béthulie : « Qui méprisera le « peuple hébreu, et qui condamnera la guerre que « nous lui faisons, puisqu'il a des femmes d'une si « rare beauté (1)? » Ce discours paraît mystérieux et véritable en ce qui regarde le Verbe incarné, qui a pu dire la même chose avec beaucoup plus de raison au Père éternel et à toutes les créatures. Qui niera que je n'aie eu un juste sujet de descendre du ciel sur la terre pour y prendre chair humaine et pour y détruire le diable, le monde et la chair, en les vainquant et en les anéantissant, puisque parmi les enfants d'Adam il se trouve une femme telle que ma Mère? O mon doux amour! vertu de ma vertu, vie de mon âme, aimable et amoureux Jésus! Ah! vous le voyez, dans toute la nature humaine, il n'y a que la seule Marie qui ait une telle beauté! Elle est l'unique, l'élue (2), et si parfaite à vos yeux, mon divin Maître et Seigneur, que non-seulement elle égale tout le reste de votre peuple, mais qu'elle le surpasse à un degré incommensurable; elle seule supplée à la laideur de toute la postérité d'Adam.

547. La très-douce Mère ressentait de si sublimes effets parmi ces délices de son Enfant-Dieu, qu'elle en était toute spiritualisée et déifiée de nouveau. Et, dans les élans qui transportaient son âme très-pure, elle eût rompu cent fois les attaches du corps terrestre

(1) Judith., x, 18. — (2) Cant., vi, 8.

pour l'abandonner; cent fois sa vie se fût consumée dans l'incendie de son amour, si elle n'eût été miraculeusement fortifiée et soutenue. Elle s'adressait mentalement et oralement à son très-saint Fils en des termes si relevés et si mesurés, qu'on ne saurait les traduire dans notre grossier langage. Tout ce que je pourrai dire sera toujours fort au-dessous de ce divin entretien, selon ce qui m'a été manifesté. Elle lui disait : « O mon amour! douce vie de mon âme, qui « êtes-vous, et qui suis-je? Que voulez-vous faire de « moi en abaissant vos grandeurs et vos magnificences « jusqu'à favoriser une poussière inutile? Que pourra « faire votre servante pour votre amour, et pour vous « témoigner sa reconnaissance? Que vous rendrai-je « pour tant de bien que vous m'avez fait (1)? Mon « être, ma vie, mes puissances, mes sens, mes désirs « et mes soupirs, tout cela vous appartient. Consolez « votre servante et votre mère, afin que, dans l'ambition qu'elle a de vous servir, elle ne se décourage « pas à la vue de son insuffisance, puisqu'elle ne peut « pas mourir de votre amour. Oh! que la capacité « des hommes est bornée, que leur pouvoir est petit, « que leurs affections sont faibles, puisqu'ils ne peu- « vent parvenir à payer votre amour d'un juste re- « tour! Vous vaincrez toujours en magnificence et en « miséricorde vos créatures; vous chanterez des vic- « toires et des triomphes d'amour, et nous, qui nous « reconnaîtrons vaincus à la vue de nos impuis-

(1) Ps. cxv, 12.

« sances, nous nous soumettrons à votre pouvoir. « Nous nous enfoncerons humblement dans notre « poussière, et votre nom sera glorifié et exalté dans « les siècles des siècles. » Notre divine Dame connaissait quelquefois, par la science de son très-saint Fils, les âmes qui se distingueraient dans la loi de grâce en l'amour divin; elle discernait les œuvres qu'elles feraient, les martyres qu'elles souffriraient pour imiter le même Seigneur : et par cette intuition elle était enflammée dans son émulation d'un amour si ardent, que le martyre de désir de notre auguste Reine surpassait tous ceux qu'on a effectivement soufferts. Alors elle expérimentait ce que l'Époux dit dans les Cantiques, que l'émulation de l'amour était forte comme la mort et dure comme l'enfer (1). Comme l'amoureuse Mère ne mourait pas, malgré tout le désir qu'elle avait de mourir, son très-saint Fils lui répondait ces paroles, qui y sont rapportées : *Mettez-moi comme un cachet sur votre cœur et sur votre bras* (2), lui en donnant en même temps et l'effet et l'intelligence. Par ce divin martyre, la sainte Vierge fut la première de tous les martyrs. Le très-doux Agneau Jésus paissait au milieu de ces lis, pendant que le jour de la grâce s'approchait et que les ombres de l'ancienne loi commençaient à se dissiper (3).

458. L'Enfant-Dieu ne mangea aucune chose tant qu'il fut à la mamelle virginale de sa très-sainte Mère, et il ne se nourrit que de son seul lait, qui était aussi

(1) Cant., VIII, 6. — (2) *Ibid.* — (3) Cant., II, 16 et 17.

doux et aussi substantiel que le corps de cette auguste Dame, où il se formait, était pur, parfait et réglé en toutes ses humeurs et ses qualités; il surpassa, après celui de notre Seigneur Jésus-Christ, tous les autres corps en santé et en toute autre sorte de perfection : ce sacré lait se serait conservé par ses propres qualités un très-long temps sans se corrompre, et, par un privilége singulier, il ne se serait jamais altéré; étant certain que celui des autres femmes s'aigrit et se corrompt bientôt, comme l'expérience nous l'apprend.

549. Le bienheureux époux Joseph ne jouissait pas seulement des faveurs et des caresses de l'Enfant-Dieu, comme témoin oculaire de celles qui se passaient entre le Fils et la Mère : mais il fut aussi trouvé digne d'en recevoir immédiatement de Jésus lui-même, parce que très-souvent sa divine épouse le lui remettait entre les bras, lorsqu'il fallait qu'elle s'occupât à quelque chose dont l'exécution l'empêchait de le garder avec elle, comme à préparer le repas, à ajuster la layette, à balayer la maison. Alors saint Joseph le tenait, et son âme en ressentait toujours des effets divins. L'Enfant Jésus lui montrait extérieurement un visage agréable, il s'appuyait sur son sein, et, tout en conservant une dignité, une retenue vraiment royales, il lui témoignait son affection par diverses caresses, comme les autres enfants ont accoutumé de faire à l'égard de leurs pères. Toutefois ces faveurs n'étaient pas accordées au saint aussi fréquemment ni aussi tendrement qu'à la véritable Mère et Vierge. Et quand elle laissait l'Enfant, elle prenait en échange les re-

liques de la circoncision, que son glorieux époux portait ordinairement sur lui pour sa consolation. Ainsi ils étaient toujours enrichis l'un et l'autre, Marie par son très saint Fils, et Joseph par le précieux sang qu'il venait de verser et par sa chair déifiée. Ils conservaient ces très-saintes reliques dans une petite fiole de cristal que le saint chercha, comme je l'ai dit, et qu'il acheta de l'argent que sainte Élisabeth leur avait envoyé; notre grande Dame y mit la chair qui fut coupée et le sang qui fut versé en la circoncision, en coupant du linge qui avait servi à ce ministère les endroits où il avait coulé. Et, afin que le tout y fût dans une plus grande sûreté, notre puissante Reine ferma par son seul commandement la petite fiole dont l'ouverture était garnie d'argent, et à sa voix cette garniture recouvrit et embrassa l'orifice de la fiole bien mieux que n'aurait pu faire l'artisan qui l'avait fabriquée. De sorte que la très-prudente Mère y garda ce sacré trésor pendant toute sa vie; elle remit ensuite ce précieux dépôt aux apôtres; et le leur laissa comme appartenant à la sainte Église. Je me trouve si abîmée dans la mer immense de ces mystères et dans une si grande impuissance de les expliquer à cause de l'ignorance de mon sexe et de la faiblesse de mes termes, que je m'en rapporte pour un grand nombre à la foi et à la piété chrétienne.

—

Instruction que la très-sainte Vierge me donna.

550. Ma fille, vous avez été avertie dans un des chapitres précédents de ne rien demander au Seigneur par des moyens extraordinaires, ni pour diminuer vos peines, ni par une inclination naturelle, et moins encore par une vaine curiosité. Je vous recommande maintenant de ne point suivre non plus vos sentiments pour désirer ou exécuter la moindre chose extérieure par aucun de ces motifs, attendu que vous devez modérer et réfréner vos inclinations en toutes les opérations de vos puissances et applications de vos sens, sans leur donner ce qu'ils exigent, fût-ce sous quelque prétexte apparent de vertu ou de piété. Je ne devais pas craindre de dépasser les bornes dans mes affections, à cause de mon innocence irréprochable; le désir que j'avais de demeurer dans la grotte où mon très-saint Fils était né et où il avait reçu la circoncision, ne manquait pas non plus d'une piété sincère; mais malgré tout cela et malgré les questions de mon époux, je ne voulus pas manifester ce désir, parce que je préférai l'obéissance à cette dévotion, sachant que c'était la voie la plus sûre pour les âmes et la plus agréable à Dieu, que de chercher sa sainte volonté par le conseil et l'opinion d'autrui, plutôt que dans ses propres inclinations. Ce fut en moi un plus grand mérite et une plus grande perfection; mais pour vous et pour toutes les autres âmes,

qui courez risque d'errer en suivant votre propre sentiment, ce doit être une loi plus rigoureuse qui vous fasse prévoir ce danger, pour vous en éloigner avec précaution et diligence; car la créature ignorante et au cœur si étroit, s'attache facilement à des bagatelles par une inclination et une affection puériles; et parfois elle s'occupe tout entière d'un mince détail comme d'une grosse affaire : ce qui n'est rien en soi lui paraît quelque chose. Et tout cela la rend incapable, et la prive en même temps des grands biens spirituels, de la grâce, de la lumière et du mérite.

551. Vous graverez cette instruction et toutes celles que je dois vous donner dans votre cœur, et vous tâcherez d'y faire un recueil de tout ce que je faisais, afin que, pénétrée de l'intelligence que vous en aurez, vous le mettiez en pratique. Considérez la révérence, l'amour, le soin que j'avais pour mon très-saint Fils, la réserve et la sainte circonspection avec laquelle je le traitais. Et quoique j'eusse toujours vécu dans cette crainte vigilante, néanmoins, après l'avoir conçu dans mon sein, je ne le perdis plus un instant de vue, et rien ne put ralentir l'amour qu'il me communiqua alors. Mon cœur ne trouvait aucun apaisement dans l'ardeur où j'étais de lui être plus agréable, jusqu'à ce que, unie et abîmée dans la participation de ce souverain bien, de cette dernière fin de toutes choses, je pusse quelquefois m'y reposer comme dans mon centre. Mais bientôt je retombais dans mon inquiétude ordinaire, comme celui qui

poursuit son chemin sans s'arrêter à ce qui ne le peut avancer et qui retarde son désir. Mon cœur était si éloigné de s'attacher à aucune des choses de la terre et de suivre l'inclination sensible, qu'à cet égard je vivais comme si je n'eusse pas été de la commune humaine nature. Et si les autres créatures ne sont pas libres des passions, ou si elles ne les vainquent point autant qu'il leur serait possible, qu'elles se plaignent de leur propre volonté, et non point de la nature : c'est celle-ci qui, dans sa faiblesse, aurait au contraire le droit de se plaindre; car elles pourraient, avec l'empire de la raison, la régler et la diriger, et c'est pourtant ce qu'elles ne font pas; au contraire, elles lui laissent suivre des voies mauvaises, et l'y poussent même par les incitations du libre arbitre, en même temps qu'elles se servent de l'entendement pour la mener à la recherche des objets les plus dangereux et des occasions où elle doit trouver sa perte. Au milieu de tous ces précipices qui bordent la vie humaine, je vous recommande, ma très-chère fille, de ne convoiter et de ne poursuivre aucune chose visible, quelque nécessaire et quelque légitime qu'elle vous paraisse. Faites en sorte de n'user que par obéissance et avec l'agrément de vos supérieurs, des choses indispensables, telles que votre cellule, vos vêtements, votre nourriture et le reste, parce que le Seigneur le veut, et je vous le déclare, afin que vous en usiez pour le service du Tout-Puissant. N'oubliez pas que tout ce que vous ferez doit passer par la règle de toutes les instructions que je vous ai données.

CHAPITRE XVI

Les trois rois mages viennent de l'Orient et adorent le Verbe incarné à Bethléem.

552. Les trois rois mages qui vinrent chercher l'Enfant-Dieu nouvellement né, étaient originaires de la Perse, de l'Arabie et de Saba, régions à l'est de la Palestine. David prophétisa particulièrement leur venue (1), et avant lui, Balaam, quand il bénit par la volonté divine le peuple d'Israël, quoique Balac, roi des Moabites, l'eût appelé pour le maudire (2). Balaam dit, en le bénissant, qu'il verrait le Roi-Christ, mais non pas alors; qu'il le considèrerait, mais non pas de près (3), parce qu'il ne le vit point par lui-même, mais par les mages ses descendants : et ce ne fut pas incontinent, mais plusieurs siècles après. Il dit aussi qu'une étoile sortirait de Jacob (4), parce qu'elle serait destinée à désigner Celui qui naissait pour régner éternellement en la maison de Jacob (5).

553. Ces trois rois étaient fort versés dans les sciences naturelles, aussi bien que dans les Écritures

(1) Ps. LXXI, 10. — (2) Num., XXIII, 24. — (3) Num., XXIV, 17. — (4) *Ibid.* — (5) Luc., I, 32.

du peuple de Dieu, et c'est pour cela qu'ils furent appelés mages. Par les notions qu'ils puisèrent dans les saintes Écritures et dans leurs entretiens avec plusieurs Hébreux, ils arrivèrent à une espèce de créance de la venue du Messie que ce peuple attendait. C'étaient en outre des hommes droits, amis de la vérité, fort observateurs de la justice dans le gouvernement de leurs États : car ils n'étaient pas aussi étendus que le sont les royaumes de notre temps, ils les gouvernaient facilement par eux-mêmes, et y rendaient la justice comme des princes sages et vertueux, ce qui est l'office légitime d'un roi. Et c'est pourquoi le Saint-Esprit dit que Dieu tient son cœur dans ses mains pour le conduire comme une eau courante selon sa sainte volonté (1). Ils avaient l'âme noble, grande et généreuse, incapable de cette avarice et de cette cupidité qui rapetissent, dégradent et tyrannisent tellement les cœurs de certains princes. Et comme leurs États étaient voisins, ils se fréquentaient et se communiquaient les vertus morales qu'ils pratiquaient et les sciences qu'ils professaient, se faisant toujours part des choses importantes qu'ils venaient à apprendre ou à connaître. En un mot, c'étaient des amis intimes, très-fidèles dans leurs relations.

554. J'ai déjà dit au chapitre xie, paragraphe 492, comment dans la même nuit que naquit le Verbe incarné, ils furent informés de sa naissance temporelle

(1) Prov., xxi, 1.

par le ministère des anges. Ce qui arriva en cette manière : un des gardiens de notre Reine, supérieur à ceux que ces trois rois avaient, fut envoyé de la grotte, et comme supérieur il illumina les anges des trois mages, leur déclarant la volonté du Seigneur, qui leur ordonnait de découvrir, chacun à celui qu'il avait sous sa garde, le mystère de l'incarnation et de la naissance de notre Rédempteur Jésus-Christ. Aussitôt les trois anges parlèrent dans un songe, à la même heure, chacun d'eux, au mage qu'il accompagnait. C'est l'ordre commun des révélations angéliques de se transmettre du Seigneur aux âmes en suivant la hiérarchie des anges eux-mêmes. Cette illumination des rois touchant les mystères de l'incarnation fut très-abondante et très-claire, car ils y apprirent que le Roi des Juifs, vrai Dieu et vrai homme, était né; que c'était le Messie et le Rédempteur qu'ils attendaient, celui que les Écritures et les prophéties promettaient; que l'étoile que Balaam avait annoncée leur serait donnée pour guide, et qu'elle les conduirait où il se trouvait (1). Chaque roi apprit aussi que cet avis était donné aux deux autres; qu'une si grande et si merveilleuse faveur ne devait pas être négligée, mais qu'ils devaient coopérer à la divine lumière et faire tout ce qu'elle leur enseignait. Ils furent illustrés par cette lumière, embrasés d'amour et enflammés d'un désir véhément de con-

(1) Gen., XXVIII, 14; II Reg., VII, 18; Isa., IX, 6; Jerem., XXIII, 5; Ezech., XXXIV, 23 et sæpe alibi; Num., XXIV, 17.

naître Dieu fait homme, de l'adorer pour leur Créateur et Rédempteur, et de le servir avec une plus grande perfection; les excellentes vertus morales qu'ils avaient acquises leur servant à tout cela, parce qu'elles les avaient bien disposés à recevoir la lumière divine.

555. Les rois mages s'éveillèrent après avoir reçu cette révélation du ciel; ils se prosternèrent aussitôt et adorèrent en esprit l'être immuable de Dieu. Ils glorifièrent sa miséricorde et sa bonté infinie, de ce que le Verbe avait pris chair humaine d'une vierge pour racheter le monde et donner le salut éternel aux hommes. Étant tous trois particulièrement animés et dirigés par le même esprit, ils résolurent de partir sans délai pour la Judée, et de chercher l'Enfant-Dieu pour l'adorer; ils préparèrent les présents d'or, d'encens et de myrrhe qu'ils devaient lui porter dans une égale quantité, parce qu'ils étaient en tout conduits avec mystère, de sorte que sans qu'ils se fussent rien communiqué, les dispositions et les mesures qu'ils prirent pour leur voyage furent absolument conformes; et pour hâter leur prompt départ, ils préparèrent le même jour les chameaux, les provisions et les domestiques qui leur étaient précisément nécessaires. Et sans s'arrêter à l'effet étrange que produirait aux yeux du peuple, de les voir se rendre dans un royaume étranger avec si peu de faste et de suite, sans avoir même une connaissance certaine du lieu,

(1) Isa., VII, 14. — (2) Isa., XXXV, 4.

ni aucun signe assuré pour reconnaître l'Enfant, ils se décidèrent, dans la ferveur de leur zèle et dans l'ardeur de leur amour, à aller aussitôt le chercher.

556. En ce même moment, le saint ange qui avait été envoyé de Bethléem aux rois, forma de la matière de l'air une très-brillante étoile, quoiqu'elle ne fût pas aussi grande que celles du firmament, car elle ne monta pas plus haut que la fin de sa formation ne l'exigeait; elle resta dans la région aérienne pour conduire les rois jusqu'à la grotte où était l'Enfant-Dieu. Elle avait une clarté propre qui était différente de celle du soleil et des autres étoiles, et par sa très-belle et très-agréable lumière elle éclairait de nuit comme un flambeau radieux, et se distinguait pendant le jour, malgré la splendeur du soleil, par un éclat extraordinaire. Ces rois ne furent pas plutôt sortis de chez eux, qu'ils virent la nouvelle étoile, unique dans son espèce, parce qu'elle fut placée à une telle distance et hauteur, qu'elle parut à tous trois au même instant, quoiqu'ils se trouvassent en des endroits différents. Et comme ils prirent tous trois la route que l'étoile miraculeuse leur marquait, ils ne tardèrent pas de se joindre; et alors elle s'en approcha beaucoup plus; s'abaissant de plusieurs degrés dans la région de l'air, de sorte qu'ils jouissaient de plus près de sa douce lumière. Ensuite ils se communiquèrent leurs révélations aussi bien que

(1) Matth., II, 2.

leurs desseins, qui se trouvèrent être tout à fait les mêmes. Dans cette conférence, ils redoublèrent la dévotion et le désir qu'ils avaient d'aller adorer l'Enfant-Dieu nouveau-né; et, remplis d'admiration et de ferveur, ils glorifièrent le Tout-Puissant en ses œuvres et en ses sublimes mystères.

557. Les mages, guidés par l'étoile, poursuivirent leur chemin sans la perdre de vue, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à Jérusalem. Et comme alors elle disparut, et que cette grande ville était la capitale de la Judée, ils furent portés à croire que c'était le lieu où son légitime et véritable Roi était né. Ils entrèrent dans la ville (1), et demandèrent hautement de ses nouvelles, disant : « Où est le Roi des Juifs qui vient de naître? Nous avons vu en Orient l'étoile qui annonce sa naissance; c'est pourquoi nous sommes venus pour le voir et pour l'adorer (2). » Hérode, qui à cette époque régnait en Judée, quoique sans aucun droit, et qui résidait à Jérusalem, fut averti de l'événement. Et cet inique prince, alarmé d'entendre parler de la naissance d'un autre roi plus légitime que lui, entra dans de très-grandes inquiétudes (3), et tous les habitants de la ville en furent troublés avec lui, les uns pour le flatter, et les autres par la crainte d'une révolution. Aussitôt, comme le raconte saint Matthieu, Hérode fit assembler les princes des prêtres et les scribes, pour savoir d'eux en quel lieu devait naître le Christ, qu'ils attendaient suivant les Écritures (4).

(1) Matth., II, 1. — (2) *Ibid.*, 2. — (3) *Ibid.*, 3. — (4) *Ibid.*, 4.

Ils lui répondirent que, selon la prédiction d'un prophète (c'est Michée), il devait naître à Bethléem, parce qu'il avait écrit que le chef qui conduirait le peuple d'Israël, en sortirait (1).

558. Hérode, informé du lieu de la naissance du nouveau Roi d'Israël, et se promettant dès lors de recourir à la ruse pour le perdre, congédia les prêtres et appela secrètement les mages, pour leur demander quand ils avaient vu paraître l'étoile qui annonçait sa naissance (2). Et après qu'ils le lui eurent appris avec sincérité, il les envoya à Bethléem, leur disant avec une malice hypocrite : « Allez, informez-vous « exactement de l'Enfant, et lorsque vous l'aurez « trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'aille aussi « le reconnaître et l'adorer (3). » Les mages partirent, laissant ce roi perfide tout inquiet et tourmenté des signes si infaillibles qui marquaient l'avénement du Maître légitime des Juifs. Il eût pu se rassurer sur la possession de sa grandeur, en considérant qu'un Enfant qui ne faisait que de naître ne pouvait pas sitôt régner ; mais la fortune humaine est si faible et si trompeuse, qu'un enfant seul, ou la moindre menace d'un objet, même éloigné, suffit pour l'abattre, et de simples soupçons empoisonnent toutes les douceurs et toutes les jouissances qu'elle semble offrir à ses favoris.

559. En sortant de Jérusalem, les mages virent de nouveau l'étoile, qui avait disparu à leurs yeux lors-

(1) Matth., II, 5; Mich., V, 2. — (2) Matth., II, 7. — (3) *Ibid.*, 8.

qu'ils y étaient entrés guidés par sa lumière. Ils arrivèrent à Bethléem, et à la grotte de la nativité, sur laquelle l'étoile s'arrêta (1); s'abaissant ensuite insensiblement et diminuant son volume matériel, elle pénétra par la porte et se plaça sur la tête de l'enfant Jésus, qu'elle couvrit de ses rayons; après quoi elle s'éclipsa pour se dissoudre dans les éléments dont elle avait été formée. Le Seigneur avait déjà fait savoir l'arrivée des rois à notre grande Reine : et quand elle apprit qu'ils étaient proche de la grotte, elle en prévint son saint époux Joseph, non afin qu'il s'écartât, mais afin qu'il se tînt à son côté, comme il fit. Et quoique le texte sacré de l'Écriture ne le porte pas, parce que c'était inutile pour l'exposition du mystère, comme il ne porte pas non plus beaucoup d'autres choses que les évangélistes ont passées sous silence, il est pourtant certain que saint Joseph se trouva présent quand les rois adorèrent l'Enfant Jésus. Il n'était pas nécessaire de prendre des précautions à cet égard, car les mages étaient déjà informés que la mère du nouveau-né était vierge, que son très-saint fils était Dieu (2), et que saint Joseph n'était point son véritable père. Il est constant aussi que Dieu n'aurait pas appelé les rois pour l'adorer sans les avoir auparavant instruits d'une chose si essentielle, et prémunis contre l'erreur qui leur aurait fait croire qu'il était fils de Joseph, et d'une mère qui n'eût pas été vierge. Ils venaient bien instruits de tout, et avec

(1) Matth., II, 9. — (2) Isa., VII, 14; IX, 6.

des sentiments proportionnés à des mystères si sublimes.

560. La divine Mère attendait les dévots et pieux rois avec l'Enfant-Dieu, qu'elle tenait dans ses bras : elle apparaissait ornée d'une modestie et d'une beauté incomparables ; et, à travers son humble pauvreté, on découvrait en elle des marques d'une majesté plus qu'humaine, dont le rayonnement perçait sur son visage. La splendeur de l'Enfant était beaucoup plus grande, et il rejaillissait de son adorable personne une si douce et si agréable lumière, que la grotte en devint un paradis. Les trois rois de l'Orient y entrèrent (1), et au premier aspect du Fils et de la Mère ils furent assez longtemps subjugués par l'admiration. Ensuite ils se prosternèrent, et dans cette posture ils adorèrent l'Enfant, le reconnaissant pour Dieu et homme véritable, et pour le Restaurateur du genre humain. Ils furent de nouveau éclairés intérieurement par la grâce divine et par la présence du très-doux Jésus ; et alors ils virent la multitude des esprits angéliques qui, en qualité de serviteurs et de ministres du grand Roi des rois et du Seigneur des seigneurs (2), assistaient avec une sainte crainte et avec un très-profond respect. Après avoir rendu ce culte, ils se relevèrent et félicitèrent aussitôt leur Reine et la nôtre du bonheur qu'elle avait d'être Mère du Fils du Père éternel ; ils lui témoignèrent leur vénération en fléchissant le genou devant

(1) Matth., II, 11. — (2) Hebr., I, 14 ; Apoc., XIX, 16.

elle, et ils demandèrent à lui baiser la main, comme on le pratiquait dans leurs royaumes envers les reines. La très-prudente Dame retira la sienne, et leur présenta celle du Rédempteur du monde, en leur disant : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit se « réjouit en lui de ce qu'il vous a choisis et appelés « d'entre toutes les nations pour voir et pour con- « naître le Verbe incarné ; c'est un bonheur que « plusieurs rois et prophètes ont souhaité sans l'ob- « tenir (1). Glorifions et louons son saint nom pour « les sublimes mystères, et les grandes miséricordes « dont il use envers son peuple ; baisons la terre « qu'il sanctifie par sa présence réelle. »

561. Après le discours de l'auguste Marie, les trois rois se prosternèrent et adorèrent de nouveau l'Enfant-Jésus; ils reconnurent le grand bienfait qu'ils recevaient du Ciel, qui leur faisait naître si heureusement le Soleil de justice pour dissiper leurs ténèbres (2). Ensuite ils s'adressèrent à saint Joseph, et le félicitèrent du bonheur qu'il avait d'être l'époux de la Mère de Dieu, admirant avec une sorte de compassion que les plus grands mystères du ciel et de la terre fussent cachés en une si extrême pauvreté. Et après avoir passé ainsi trois heures, ils demandèrent la permission à la sainte Vierge d'aller à la ville pour y chercher un logement, la grotte étant trop petite pour pouvoir y demeurer. Ils étaient accompagnés de plusieurs personnes, mais il n'y eut que les seuls

(1) Luc., x, 24. — (2) Malach., iv, 2; Luc., ii, 78.

mages qui participassent aux effets de la lumière et de la grâce. Les autres, qui ne s'attachaient qu'à l'extérieur et qu'à l'état pauvre et méprisable de la mère et de son époux, ne connurent point le mystère ; ils furent seulement surpris de l'étrangeté du spectacle. Enfin les rois prirent congé, et la très-pure Marie et Joseph restèrent seuls avec l'Enfant, glorifiant par de nouveaux cantiques de louange la divine Majesté de ce que son saint nom commençait à être connu et adoré des nations (1). Je raconterai dans le chapitre suivant les autres choses que les mages firent.

Instruction que je reçus de la Reine du ciel.

562. Ma fille, il y a dans les choses que ce chapitre contient, de grandes instructions pour les rois et pour les princes, de même que pour les autres enfants de la sainte Église, s'ils veulent faire réflexion sur la prompte dévotion et la profonde humilité des mages, pour les imiter, et sur l'inique dureté d'Hérode, pour la craindre et l'éviter, car chacun d'eux ne fit que cueillir le fruit de ses œuvres : les rois, celui des vertus et de la justice qu'ils exerçaient, et Hérode, celui de son aveugle ambition, de l'orgueil avec lequel il régnait injustement, et de plusieurs autres

(1) Ps. LXXXV, 9.

péchés dans lesquels le précipitèrent des passions effrénées et insatiables. Cela, joint aux autres avis salutaires que distribue la sainte Église, peut suffire à ceux qui vivent dans le monde. Mais pour vous, ma fille, vous devez vous pénétrer de tout ce que vous avez écrit, et vous approprier les leçons qui en ressortent, considérant que toute la perfection de la vie chrétienne doit être établie sur les fondements des vérités catholiques, et sur une ferme et constante adhésion à ces vérités, comme la sainte foi de l'Église l'enseigne. Et afin de mieux les graver dans votre cœur, vous devez profiter de tout ce que vous lirez et entendrez des divines Écritures, et des autres livres dévots qui contiennent la doctrine des vertus. Il faut que cette foi soit suivie de la pratique de ces mêmes vertus, par l'abondance de toutes les bonnes œuvres, dans la perpétuelle attente de la visite et de la venue du Très-Haut (1).

563. Par cette disposition votre volonté sera prompte comme je veux qu'elle le soit, afin que celle du Tout-Puissant trouve en vous la souplesse et la soumission nécessaire, pour vous empêcher de résister à ce qu'il vous manifestera, et pour vous faire agir sans aucun respect humain, aussitôt qu'il vous aura parlé. Si vous êtes docile à cet avis comme vous devez l'être, je vous promets d'être votre étoile et de vous conduire par les voies du Seigneur, où vous marcherez avec célérité (2), jusqu'à ce que vous parveniez à

(1) Tit., II, 13. — (2) Prov., IV, 11; Ps. LXXXIII, 7.

jouir de la face de votre Dieu, et de votre souverain bien dans Sion. Il se trouve une vérité très-essentielle pour le salut des âmes en cette doctrine, et en ce qui arriva aux dévots rois de l'Orient, mais elle est connue de très-peu de personnes, et il y en a encore moins qui y fassent réflexion. C'est que les inspirations que Dieu envoie aux créatures ont régulièrement cet ordre : que les premières excitent à pratiquer quelques vertus ; et si l'âme répond à celles-là, le Très-Haut lui en envoie d'autres plus vives, afin qu'elle opère avec plus d'excellence : de sorte que, profitant des unes, elle se dispose aux autres, et se ménage de nouveaux et de plus grands secours. Ainsi les faveurs du Seigneur augmentent à proportion que la créature y correspond. Vous découvrirez deux choses en cette vérité : la première, combien il est préjudiciable aux hommes de négliger les actes de quelque vertu que ce soit, et de ne pas les pratiquer selon les mouvements des divines inspirations. La seconde, que bien souvent Dieu départirait de très-grandes grâces aux âmes, si elles commençaient par correspondre aux plus petites ; car il est prêt, et il attend pour ainsi dire qu'on lui permette d'opérer selon l'équité de ses jugements et de sa justice (1). Et parce qu'elles méprisent cet ordre et ce procédé des évolutions de leur vocation, il suspend les effusions de sa Divinité, et ne distribue point les grâces qu'il souhaiterait de communiquer, et que ces mêmes âmes

(1) Apoc., vi, 10.

recevraient si elles n'y mettaient aucun obstacle; et c'est pour cela qu'elles tombent d'abîme en abîme (1).

564. Les mages et Hérode tinrent des chemins bien opposés; car ceux-là correspondirent par des bonnes œuvres aux premières grâces; ainsi ils se disposèrent par la pratique de toute sorte de vertus à être appelés et amenés par la révélation divine à la connaissance des mystères de l'incarnation, de la naissance du Verbe et de la rédemption du genre humain; et avec ce bonheur ils obtinrent celui d'être saints et parfaits dans le chemin du ciel. Mais il advint tout le contraire à Hérode, car sa dureté et le mépris qu'il fit d'opérer le bien par le secours du Seigneur, le portèrent à un fol orgueil et à une ambition démesurée. Et ces vices l'entraînèrent jusque dans le dernier précipice de la cruauté, puisqu'il fut le premier de tous les hommes qui forma le dessein de faire mourir le Rédempteur du monde, se couvrant à cet effet du masque d'une fausse piété et d'une dévotion hypocrite. De sorte que donnant un libre cours à sa fureur, il fit périr tous les innocents enfants, pour l'envelopper dans le massacre général et assurer le succès de ses desseins pervers.

(1) Ps. XLI, 8.

CHAPITRE XVII

Les mages viennent voir et adorer une seconde fois l'Enfant Jésus. — Ils lui offrent leurs présents, et après avoir pris congé ils retournent en leur pays par un autre chemin.

565. Les trois rois sortirent de la grotte où ils étaient entrés par le chemin le plus direct, pour aller reposer dans une des hôtelleries de la ville de Bethléem ; et s'étant retirés tout seuls dans un appartement, ils passèrent la plus grande partie de cette nuit à s'entretenir avec une abondance de soupirs et de larmes, de ce qu'ils avaient vu, des effets qu'ils avaient ressentis, et de ce qu'ils avaient remarqué en l'Enfant-Dieu et en sa très-sainte Mère. Dans ce dévot entretien ils s'enflammèrent davantage du divin amour, et ne cessaient d'admirer la majesté et la splendeur de l'Enfant Jésus, la prudence, la gravité et la modestie incomparables de la divine Mère, la sainteté du bienheureux époux Joseph, leur extrême pauvreté, et la bassesse du lieu où le Seigneur du ciel et de la terre avait voulu naître. Ces rois sentaient une divine flamme qui embrasait leurs cœurs, et ne pouvant contenir leurs délicieux transports, ils exhalaient ensemble les doux sentiments de vénération et d'amour

dont les pénétrait ce mystère; ils disaient : « Quel est « le feu qui nous anime? Quelle efficace est celle de « ce grand Roi, qui excite en nous de tels désirs et « de telles affections? Que ferons-nous pour vivre « encore au milieu des hommes? Comment pour- « rons-nous retenir nos larmes et nos soupirs? Com- « ment devront se comporter ceux qui ont connu un « mystère si nouveau et si sublime? O grandeur du « Tout-Puissant cachée aux hommes (1), et renfer- « mée dans une si grande pauvreté ! O humilité « qui n'aurait jamais pu être imaginée des mortels! « Qui pourrait vous attirer tous dans ce saint lieu, « afin que personne ne fût privé de ce bonheur ! »

566. Dans cette divine conférence les mages se souvinrent des grands besoins de Jésus, Marie et Joseph dans la grotte, et ils voulurent aussitôt leur envoyer quelque présent pour leur témoigner leur tendre affection, et satisfaire jusqu'à un certain point le désir qu'ils avaient de leur être utile, tant qu'ils ne pourraient pas faire davantage. Ils leur firent donc remettre par leurs serviteurs plusieurs de leurs provisions, qu'ils joignirent à d'autres qu'ils se procurèrent. L'auguste Marie et Joseph les reçurent avec une humble reconnaissance, mais leurs remerciements ne consistèrent pas, suivant l'usage ordinaire, en des actions de grâces stériles, mais en beaucoup de bénédictions efficaces qui remplirent les trois rois de joie spirituelle. Grâce à ce secours, notre grande Reine

(1) Isa., XLV, 15.

eut de quoi régaler les pauvres ses conviés habituels, qui, étant accoutumés à ses aumônes, et encore plus attirés par le charme de ses paroles, la visitaient souvent. Les mages, pénétrés d'une consolation divine, prirent leur repos; et l'ange les avertit dans un songe de la route qu'ils devaient prendre.

567. Le jour suivant, ils retournèrent dès l'aube à la grotte de la nativité pour offrir au Roi céleste les dons qu'ils avaient apportés. A peine arrivés, ils se prosternèrent devant lui et l'adorèrent avec une très-profonde humilité; puis ouvrant leurs trésors, comme dit l'Évangile, ils lui présentèrent de l'or, de l'encens et de la myrrhe (1). Ils s'adressèrent à la divine Mère, et la consultèrent sur plusieurs choses qui regardaient les mystères de la foi, leur conscience et le gouvernement de leurs États : car ils souhaitaient de s'informer de tout avant que de partir, pour régler leur conduite sur la plus grande perfection. L'auguste Princesse les écouta avec beaucoup de complaisance, et, lorsqu'ils lui proposaient quelque doute, elle demandait intérieurement à son adorable Fils ce qu'elle devait répondre et enseigner à ces nouveaux enfants de sa sainte loi. Et elle résolut, comme Maîtresse et comme organe de la Sagesse divine, toutes leurs difficultés d'une manière si sublime, elle les instruisit et les sanctifia avec tant d'efficace, que, ravis et charmés de la science et de la douceur de notre aimable Reine, ils ne pouvaient s'en éloigner; de sorte qu'il

(1) Matth., II, 11.

fallut qu'un ange leur dît que c'était la volonté du Seigneur qu'ils retournassent en leur pays. On ne doit pas être surpris de cela, car ils furent, par les paroles de la sainte Vierge, éclairés du Saint-Esprit et remplis d'une science infuse en tout ce qu'ils lui proposèrent et en plusieurs autres matières.

568. La divine Mère reçut les dons des rois, et les présenta à l'Enfant Jésus en leur nom. Et sa Majesté témoigna par un sourire qu'elle les acceptait avec complaisance; elle leur donna sa bénédiction d'une certaine manière, dont les rois purent s'apercevoir, comprenant qu'elle la leur accordait pour les présents qu'ils venaient de lui offrir, avec une abondance de faveurs célestes à plus du centuple (1). Ils présentèrent à la divine Princesse plusieurs joyaux d'un prix fort considérable et qui étaient d'usage dans leur pays; mais, comme ces objets n'avaient point trait au mystère, elle les rendit aux Rois, et ne voulut conserver que les trois dons symboliques de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Et, afin qu'ils s'en retournassent avec plus de consolation, elle leur donna quelques-uns des langes qui avaient servi à l'Enfant-Dieu, n'ayant point d'autre gage sensible dont elle les pût enrichir avant leur départ. Les trois rois reçurent ces reliques avec tant d'estime et de vénération, qu'ils les firent garnir d'or et de pierres précieuses, et les conservèrent avec une très-grande dévotion. Il en sortait, en témoignage de leur excellence, une odeur si

(1) Matth., XIX, 29.

agréable et si pénétrante, qu'on la sentait presque à une lieue de distance : avec cette particularité pourtant qu'elle ne se communiquait qu'à ceux qui avaient foi en la venue de Dieu sur la terre; car les autres qui n'y croyaient pas n'avaient aucune part à cette odeur céleste des précieuses reliques, par le moyen desquelles les mages firent de grands miracles en leur pays.

569. Ils offrirent aussi à la Mère du très-doux Jésus leurs services, leurs revenus et tout ce qu'ils possédaient, lui disant que, si elle préférait demeurer en ce lieu de la naissance de son très-saint Fils, ils lui feraient bâtir une maison où elle trouverait plus de commodités. La très-prudente Mère les remercia de toutes ces offres, sans qu'elle en voulût accepter aucune. Ensuite les rois la supplièrent instamment de bien vouloir ne pas les oublier, et c'est ce qu'elle leur promit et exécuta avec beaucoup de charité; ils demandèrent la même chose à saint Joseph. Et après avoir reçu la bénédiction de Jésus, de Marie et de Joseph, ils leur firent des adieux si affectueux et si tendres, qu'il semblait que leurs cœurs dussent entièrement se fondre en soupirs et en larmes dans ce saint lieu. Ils résolurent enfin de partir et de prendre un autre chemin que celui de Jérusalem pour éviter la rencontre d'Hérode, comme l'Ange les en avait avertis cette même nuit pendant leur sommeil (1); et, au moment où ils sortirent de Bethléem, la même étoile ou

(1) Matth., II, 12.

peut-être une autre leur apparut, et les conduisit par une route différente jusqu'à l'endroit où ils s'étaient rejoints; et là ils se séparèrent pour retourner chacun dans ses États.

570. Tout le reste de la vie de ces fortunés rois répondit à leur divine vocation : car ils agirent comme disciples de la Maîtresse de sainteté, gouvernant selon sa doctrine et leurs âmes et leurs sujets. Ils convertirent un grand nombre de personnes à la connaissance de Dieu et au chemin du salut par leurs bons exemples et par les preuves qu'ils leur donnèrent de l'avénement du Sauveur du monde. De sorte qu'ils achevèrent leur course en toute sainteté et justice, remplis de jours et de mérites, et favorisés pendant leur vie et en leur mort de la Mère de la miséricorde. Après que les rois furent partis, notre divine Dame et son saint époux Joseph se mirent à chanter de nouvelles hymnes de louange pour remercier le Très-Haut des merveilles qu'il venait d'opérer. Ils les confrontaient avec les saintes Écritures et avec les prophéties des patriarches, et ils voyaient avec une joie inexprimable que leurs prédictions commençaient à s'accomplir en l'Enfant Jésus (1). Mais la très-prudente Mère, qui pénétrait profondément ces sublimes mystères, les conservait dans son cœur et les repassait souvent dans son esprit (2). Les anges, qui assistèrent à toutes ces merveilles, félicitèrent leur Reine de ce que son

(1) Ps. LXXI, 10; Isa., LX, 6; Num., XXIV, 17; Tob., XIII, 14. — (2) Luc., II, 19.

très-saint Fils était connu et adoré des hommes (1), et chantèrent de nouveaux cantiques à sa divine Majesté incarnée pour la glorifier des miséricordes qu'elle opérait en faveur des hommes.

—

Instruction que me donna l'auguste Reine du ciel.

571. Ma fille, les dons que les mages offrirent à mon très-saint Fils étaient grands, mais l'affection avec laquelle ils les faisaient et le mystère qu'ils annonçaient étaient encore plus grands. C'est pourquoi ils furent très-agréables à sa divine Majesté. Pour vous, ma bien-aimée, je veux que vous lui offriez d'amoureuses actions de grâces de ce qu'il vous a faite pauvre par votre état : car je vous assure que le don que le Très-Haut estime le plus est la pauvreté volontaire, puisqu'on en trouve très-peu aujourd'hui dans le monde qui fassent un bon usage des richesses temporelles, et qui les consacrent à leur Dieu avec la même générosité et la même affection que ces saints rois. Les pauvres du Seigneur, dont le monde est plein, expérimentent et attestent combien la nature humaine est devenue avare et cruelle, puisqu'au milieu de tant de nécessiteux, il y en a si peu que les riches soulagent dans leur misère. Cette dureté odieuse

(1) Ps. LXXXV, 9.

des hommes blesse les anges et contriste le Saint-Esprit, en prouvant que les âmes sont tellement dégradées, avilies, dégénérées, qu'elles ne rougissent pas d'user toutes leurs forces et toutes leurs facultés à la honteuse poursuite des biens périssables (1). Et ces gens-là s'approprient les richesses comme si elles n'étaient que pour eux; ils en refusent la moindre part aux pauvres, leurs frères par la communauté d'origine et de nature, et les disputent de même au Dieu qui les a créées, qui les conserve et qui peut les donner et les ôter selon sa volonté (2). Et ce qui est le plus déplorable, c'est que lorsque les riches peuvent acheter la vie éternelle par les biens passagers (3), ils s'en servent comme des insensés, pour se procurer leur propre perte par le mauvais usage qu'ils font des largesses du Seigneur.

572. Cette stupidité désastreuse est générale parmi les enfants d'Adam, et c'est pour cela que la pauvreté volontaire est si excellente et si assurée; mais quand dans cette pauvreté on partage avec joie le peu que l'on a avec le pauvre, alors on fait un grand présent au Seigneur de l'univers. Vous pouvez le lui faire, ma fille, en donnant à l'indigent une partie de ce que vous avez pour votre entretien, et en souhaitant de soulager tous les pauvres au prix de vos travaux et de vos sueurs, si la chose était possible. Mais votre offrande continuelle doit être l'or des œuvres de l'amour, l'encens d'une fervente prière, la myrrhe d'une

(1) Eccles., x, 19. — (2) I Reg., ii, 7. — (3) Luc., xvi, 9.

patience inaltérable, et d'une véritable mortification en toutes choses. Et vous offrirez avec une ardente et prompte affection, sans tiédeur ni crainte, tout ce que vous ferez pour le Seigneur; car les œuvres lâches ou mortes ne sauraient être un sacrifice agréable aux yeux de sa Majesté. Pour offrir sans cesse ces dons de vos propres actions, il faut que la foi et la lumière divine brillent toujours dans votre cœur, pour vous montrer l'objet que vous devez louer et glorifier; il faut aussi obéir constamment à cet aiguillon de l'amour dont vous presse sans relâche la droite du Tout-Puissant, afin que vous n'interrompiez jamais ce doux exercice, si propre aux épouses de sa divine Majesté, puisque le titre d'épouse renferme l'obligation d'un amour et d'une affection continuelle.

CHAPITRE XVIII

L'auguste Marie et Joseph distribuent les dons des mages, et demeurent en Bethléem jusqu'à la présentation de l'Enfant Jésus dans le Temple.

573. Les mages étant partis après avoir célébré dans la grotte le grand mystère de l'adoration de l'Enfant Jésus, il ne restait plus à nos saints qu'à la quitter, puisqu'ils n'avaient plus rien à attendre dans ce

pauvre sanctuaire. La très-prudente Mère dit à saint Joseph : « Mon seigneur et mon époux, ces présents « que les rois ont laissés à notre Dieu et à notre En- « fant ne doivent pas être inutiles ; il faut qu'ils « servent à sa Majesté et qu'ils soient bientôt em- « ployés selon son bon plaisir. Je ne mérite rien, et « je ne dois pas me mêler des choses temporelles ; « ainsi disposez de tout cela comme d'une chose qui « vous appartient, à mon Fils et à vous. » Le très-fidèle époux répondit avec son humilité et sa douceur ordinaires, s'en remettant à notre divine Dame du soin de la distribution. Mais l'auguste Reine insista en disant : « Si c'est par humilité, mon seigneur, que « vous écartez ma demande, ayez-y égard par charité « pour les pauvres, qui réclament la part qui leur « revient, puisqu'ils ont droit aux choses que leur « Père céleste a créées pour leur entretien. » Là-dessus, l'auguste Marie et Joseph convinrent d'en faire trois parts : une à porter au temple de Jérusalem ; ce fut l'encens, la myrrhe et une partie de l'or ; une autre à offrir au prêtre qui avait circoncis l'Enfant, afin qu'il l'employât à son service et à celui de la synagogue ou maison de prière qui se trouvait à Bethléem ; et la troisième pour les pauvres. Et c'est ce qu'ils exécutèrent avec beaucoup de libéralité et de ferveur.

574. Pour leur donner occasion de sortir de cette sainte grotte, le Tout-Puissant inspira à une pauvre, honnête et charitable femme, d'y aller quelquefois visiter notre Reine, parce que la maison où elle demeu-

rait était située près des murs de la ville et assez proche de ce sacré lieu. Cette dévote femme ayant ouï parler de l'arrivée des rois, et ignorant ce qu'ils étaient venus faire, alla le lendemain de leur départ trouver la très-sainte Vierge, et lui demanda si elle savait que certains mages qu'on disait être rois, fussent venus de loin pour chercher le Messie. Notre divine Princesse, qui connaissait son bon naturel, profita de la circonstance pour l'instruire de la foi en général, sans lui déclarer en particulier le mystère qui était renfermé en elle et en son très-saint Fils, qu'elle avait entre ses chastes bras (1). Elle lui donna aussi une partie de l'or destiné aux pauvres, afin qu'elle s'en servît dans ses besoins. De sorte que cette heureuse femme se trouva favorisée en toutes les manières, et de plus en plus affectionnée à sa maîtresse et bienfaitrice. Elle lui offrit sa maison, et comme elle était pauvre, elle fut aussi très-propre pour loger les fondateurs de la sainte pauvreté. Elle la pressa fort de l'accepter, voyant combien mal à l'aise étaient dans la grotte l'auguste Marie, le bienheureux époux et le divin Enfant. Notre Reine ne rejeta point les propositions de sa voisine, mais elle lui répondit, avec beaucoup de témoignages de reconnaissance, qu'elle l'avertirait de sa résolution. Elle les communiqua bientôt à saint Joseph, et après en avoir conféré ils déterminèrent d'aller demeurer dans cette maison jusqu'à ce que le temps de la purification et de la présentation au Temple fût ar-

(1) Tob., XII, 7.

rivé. Ce qui les engagea le plus de prendre ce parti, ce fut la proximité du lieu; ce fut aussi l'affluence du peuple qui commençait à accourir, à cause du bruit que faisait la nouvelle de la visite des rois.

575. La très-pure Marie, saint Joseph et l'Enfant quittèrent enfin la sainte grotte, puisqu'il fallait s'y résoudre; mais ce ne fut pas sans émotion et sans de vifs regrets Ils se rendirent à la maison de cette heureuse femme, qui les reçut avec une grande charité, et leur céda les meilleurs appartements de son habitation. Tous les anges les accompagnèrent en la même forme humaine sous laquelle ils les assistaient toujours. Cela arrivait aussi toutes les fois que la divine Mère et son époux allaient visiter ce saint lieu, durant le séjour qu'ils firent dans cette fortunée maison. Et ils ne furent pas plutôt sortis de la grotte, que Dieu y mit un ange avec une épée flamboyante à la porte pour la garder, comme il avait fait au paradis terrestre (1). Et cet ange l'a gardée et la garde encore aujourd'hui; de sorte qu'aucun animal n'y est entré depuis ce temps-là. Et s'il n'en empêche point l'entrée aux ennemis de la foi, qui ont sous leur pouvoir ce sanctuaire et les autres lieux saints, c'est à cause des secrets jugements du Très-Haut, qui laisse agir les hommes pour les fins que sa sagesse et sa justice ordonnent; outre que les princes chrétiens pourraient suppléer à ce miracle, s'ils étaient véritablement zélés pour l'honneur et la gloire de Jésus-Christ, et s'ils

(1) Gen., III, 24.

s'employaient avec ardeur au recouvrement des lieux saints, consacrés par le sang et par les traces du même Seigneur, ainsi que par celles de sa très-sainte Mère, et par les œuvres de notre rédemption. Et quand il ne leur serait pas possible de les recouvrer, ils seraient toujours inexcusables de ne pas veiller, avec toute la sollicitude de la foi, à la décence du culte dans ces lieux pleins de mystères vénérables. Celui qui a la foi transporte les plus grandes montagnes (1); car tout est possible à celui qui croit (2); et il m'a été révélé que la dévotion et la vénération de la Terre-Sainte, est un moyen des plus puissants et des plus efficaces pour établir et affermir les monarchies catholiques. Un prince vraiment chrétien ne saurait nier que s'il employait ses fonds à une si pieuse entreprise, il n'évitât par là même d'autres dépenses excessives et superflues, et qu'il ne fût également agréable à Dieu et aux hommes; car pour justifier celles qu'il ferait pour la Terre-Sainte, il ne serait pas nécessaire de chercher bien loin des raisons.

576. L'auguste Marie s'étant retirée dans la maison qu'elle trouva proche de la grotte, y resta jusqu'au moment où, d'après la loi, elle devait se présenter purifiée au Temple avec son très-saint Fils. Et, pour l'accomplissement de ce mystère, la plus sainte des créatures prit intérieurement la résolution de s'y disposer le mieux possible par de fervents désirs d'aller offrir dans le Temple son adorable Enfant au Père

(1) Matth., XVII, 19. — (2) Marc., IX, 22.

éternel, de s'offrir elle-même avec lui, de l'imiter en toutes choses, et d'orner tellement son âme du mérite d'œuvres sublimes, qu'elle pût devenir une hostie digne d'être offerte au Très-Haut. Dans cette préparation, qui dura tout le temps qui s'écoula jusqu'à la Purification, notre divine Dame fit des actes si héroïques d'amour et de toutes les vertus, que ni les hommes ni les anges ne sauraient l'exprimer. Cela étant, qu'en pourra dire une pauvre et inutile fille pleine d'ignorance comme je suis? Les âmes chrétiennes obtiendront l'intelligence de ces mystères par la piété et la dévotion, et pourront s'y initier aussi par une respectueuse contemplation. Et si l'on veut commencer par considérer les faveurs les plus compréhensibles que reçut la Vierge-Mère, on parviendra à connaître et à deviner les autres, qui dépassent la portée de l'humain langage.

577. L'Enfant Jésus parla à sa très-douce Mère d'une voix intelligible aussitôt qu'il fut né, quand il lui dit : *Devenez semblable à moi, mon Épouse, en m'imitant*, comme je l'ai marqué au chapitre X. Et, bien qu'il lui parlât toujours d'une manière très-distincte, c'était seulement à elle seule; car le saint époux Joseph ne lui entendit jamais prononcer un mot, jusqu'à ce que l'Enfant croissant s'adressa directement à lui, un an après sa naissance. Notre divine Dame ne découvrit point non plus cette faveur au saint, parce qu'elle savait qu'elle lui était personnelle. Les paroles de l'Enfant-Dieu étaient accompagnées d'une majesté digne de sa grandeur et d'une

efficace qui marquait son pouvoir infini, comme étant destinées à la plus sainte, à la plus sage, à la plus prudente de toutes les simples créatures, et à Celle qui était sa propre Mère. Quelquefois il lui disait : *Ma Colombe, ma Bien-Aimée, ma très-chère Mère* (1). Le Fils et la Mère passaient les jours et les nuits dans ces entretiens délicieux que les Cantiques renferment, et en plusieurs autres beaucoup plus tendres; de sorte que notre divine Princesse reçut tant de faveurs et de caresses, et ouït des paroles si douces, qu'elles ont surpassé tout ce qui se trouve dans les mêmes Cantiques, et tout ce que les âmes justes et saintes ont jamais dit ou pourront dire jusqu'à la fin du monde. Parmi ces aimables mystères, le très doux Enfant répétait souvent ces paroles : *Ma Mère et ma Colombe, devenez semblable à moi*. Et comme c'étaient des paroles de vie et d'une vertu infinie, comprises par l'auguste Marie au moyen de la science divine qu'elle avait de toutes les opérations intérieures de l'âme de son très-saint Fils, il n'est pas possible de décrire ni même de concevoir les effets qu'elles produisaient dans le plus intime du très-chaste et très-ardent cœur de la Mère d'un Fils qui était homme et Dieu.

578. Entre les priviléges les plus excellents et les bienfaits les plus rares que reçut l'auguste Marie, le premier et le fondement de tous les autres, ce fut d'être la Mère de Dieu. Le second, d'avoir été conçue sans péché. Le troisième, de jouir maintes fois, dans

(1) Cant., II, 10.

le cours de sa vie, de la vision béatifique. Au quatrième rang vient la faveur permanente qui lui permettait de discerner nettement l'intérieur de l'âme très-sainte de son Fils et toutes ses opérations, afin de les imiter. Il était devant elle comme un très-pur et très-brillant miroir dans lequel elle ne cessait de se regarder, pour s'orner des précieux joyaux de cette âme très-sainte en les reproduisant en elle-même. Elle la voyait unie au Verbe divin, et reconnaissant avec une profonde humilité son humaine infériorité. Elle percevait fort distinctement les actions de grâces et les louanges que cette même âme rendait à Dieu de l'avoir créée et tirée du néant, comme toutes les autres âmes, de lui avoir fait des dons au-dessus de toutes en tant que créature, et surtout d'avoir élevé sa nature humaine jusqu'à l'union inséparable avec la Divinité. Elle observait les prières et les suppliques continuelles que cette âme bienheureuse adressait au Père éternel pour les hommes, et comment en toutes les autres choses elle commençait à travailler à leur rédemption et à leur enseignement, comme l'unique Réparateur et le seul Maître de la vie éternelle.

579. La très-pure Mère se mettait à imiter toutes ces œuvres de l'humanité sacrée de notre Seigneur Jésus-Christ. Nous avons beaucoup de choses à dire sur ce grand mystère dans la suite de cette histoire; car dès l'incarnation et dès la naissance de son Fils, elle eut toujours ce modèle présent et s'en servit pour régler toutes ses actions; de sorte qu'elle formait, comme une diligente abeille, le très-doux rayon de

miel des délices du Verbe incarné. Ce même Seigneur, qui vint du ciel pour être notre Rédempteur et notre Maître, voulut que sa très-sainte Mère, dont il reçut le corps humain, participât d'une manière très-relevée et très-particulière aux fruits de la rédemption générale, et qu'elle fût l'unique et insigne disciple en laquelle sa doctrine dût être gravée tellement au vif, qu'elle la rendît en tout aussi semblable à lui qu'une pure créature le pouvait devenir. On doit mesurer sur toutes ces faveurs et sur ces fins admirables du Verbe incarné la grandeur des œuvres de sa très-sainte Mère, aussi bien que les délices qu'elle prenait avec lui lorsqu'elle l'avait entre ses bras et qu'elle l'appuyait sur son très-chaste sein, qui était la couche fleurie de ce véritable Époux de nos âmes (1).

580. Pendant les jours que notre auguste Reine passa à Bethléem jusqu'à la Purification, elle fut visitée de quelques personnes qui étaient presque toutes des plus pauvres. Les unes allaient chez elle pour les aumônes qu'elles en recevaient, les autres pour avoir appris l'arrivée des mages et leur entrée dans la grotte. Mais toutes s'y entretenaient de cette nouveauté et de la venue du Messie, parce qu'on disait alors publiquement parmi les Juifs (ce qui n'était point sans une disposition particulière de la divine Providence) que le temps de sa naissance s'approchait, et c'était le sujet le plus ordinaire de leur entretien. De sorte que la très-prudente Mère eut dans ces rencontres diverses

(1) Cant., I, 16.

occasions de pratiquer de grandes choses, non-seulement parce qu'elle y gardait son secret et qu'elle y repassait dans son esprit, avec une sagesse admirable, tout ce qu'elle entendait et voyait (1), mais aussi parce qu'elle s'y occupait à conduire les âmes à la connaissance de Dieu, à les confirmer en la foi, à les former à la pratique des vertus, à les éclairer sur les mystères du Messie, qu'elles attendaient, et à les tirer des grandes ignorances où elles étaient, comme personnes du vulgaire très-peu versées dans les choses divines. Ces bonnes gens tenaient quelquefois des propos si fabuleux et si puérils sur ces matières de religion, que le saint et naïf époux en souriait, et admirait en même temps les réponses remplies d'efficace de notre grande Dame, et la sagesse divine avec laquelle elle les instruisait; il était charmé de voir avec quelle patience elle les supportait, et avec combien d'humilité, de majesté et de douceur elle les amenait à la vérité et à la connaissance de la lumière, les laissant toutes satisfaites, consolées, et au courant de ce qu'il leur convenait de savoir, parce qu'elle avait des paroles de vie éternelle (2) qui pénétraient le plus intime de leur cœur, et qui les animaient d'une vive ferveur.

(1) Luc., II, 19. — (2) Joan., VI, 69.

Instruction de la Reine du ciel Marie, notre sainte Maîtresse.

581. Ma fille, à la vue claire de la lumière divine, je connus mieux que toutes les créatures ensemble le bas prix qu'ont aux yeux du Très-Haut les dons et les richesses de la terre. C'est pour cela qu'il me fut pénible et gênant, dans ma sainte liberté, de me trouver chargée des trésors offerts par les rois à mon très-saint Fils. Mais comme l'humilité et l'obéissance devaient paraître dans toutes mes actions, je ne voulus ni me les approprier ni les distribuer que par la volonté de mon époux Joseph. Dans cette résignation, je me regardai comme sa servante, et comme n'ayant aucune prétention sur ces biens temporels; car c'est une chose très-blâmable et très-dangereuse pour vous autres, faibles créatures, de vous approprier quoi que ce soit des biens terrestres, soit richesse, soit honneur, puisque cela ne peut provenir que d'une cupidité sordide, d'une ambition déréglée et d'une vaine ostentation.

582. J'ai voulu, ma très-chère fille, vous dire tout cela, afin que vous soyez informée de toutes choses, et que vous ne receviez ni les dons ni les honneurs humains comme s'ils vous appartenaient, et encore moins lorsque ce sont des personnes distinguées par leur pouvoir et par leur qualité qui vous les font. Conservez votre liberté intérieure, et gardez-vous de

faire parade de ce qui ne vaut rien, et qui ne peut vous justifier devant Dieu. Si l'on vous donne quelque chose, ne dites jamais : On m'a donné, ou je viens de recevoir tel présent; mais dites que le Seigneur l'a envoyé pour la communauté, et faites qu'elle prie sa Majesté pour celui qui a servi d'instrument à sa miséricorde. Vous le pouvez même nommer, afin qu'on le prie en particulier, et qu'on ne frustre point la personne qui fait l'aumône, de son intention. Vous ne devez pas non plus la recevoir par vous-même, car cela trahirait une espèce de cupidité, mais par celles qui sont destinées à cet office. Et si vous êtes obligée, à cause de la charge de supérieure que vous exercez, de remettre l'aumône (après l'avoir reçue dans le monastère) à la religieuse qui doit en faire profiter la communauté, que ce soit avec des marques d'indifférence et des réflexions qui prouvent que vous n'y êtes pas attachée. Cela ne vous dispensera point, bien entendu, de témoigner votre gratitude au Très Haut et à l'auteur du bienfait, tout en vous en reconnaissant indigne. Il faut aussi que vous fassiez les remerciements convenables, en qualité de supérieure, quand on apportera quelque chose aux autres religieuses, en veillant avec soin à ce qu'aussitôt tous les membres de la communauté y aient part, sans jamais rien retenir pour vous. Ne regardez point avec curiosité ce qui arrive au monastère, afin que les sens n'y prennent aucune vaine satisfaction, et ne soient point portés à souhaiter de tels présents, car la nature, fragile et remplie de passions, tombe à chaque pas en

une foule de fautes auxquelles on fait fort peu d'attention. Il ne faut pas se fier à cette nature corrompue, parce qu'elle veut toujours plus qu'elle n'a, sans dire jamais c'est assez, et que plus elle reçoit plus elle convoite.

583. Mais ce en quoi je vous recommande d'être le plus vigilante, c'est dans le commerce intime et fréquent que vous devez avoir avec le Seigneur, par un amour, une louange et un respect continuels. C'est ici, ma fille, que je veux que vous travailliez de toutes vos forces, et que vous appliquiez sans relâche vos puissances et vos sens avec une attention incessante; sans cela, il s'ensuivra nécessairement que la partie inférieure qui appesantit l'âme, l'abattra, l'éloignera du bon chemin, et la précipitera en lui faisant perdre de vue le souverain Bien (1). Ce commerce amoureux du Seigneur est si délicat, qu'il suffit pour le perdre de prêter un seul instant l'oreille aux contes de l'ennemi (2); aussi fait-il tous ses efforts pour s'attirer l'attention des mortels, sachant très-bien que l'âme qui l'écoute sera punie par l'absence de l'objet de son amour (3). Celle qui a ignoré la beauté de cet objet par sa négligence, suit les traces de ses lâchetés, privée qu'elle est des délices divines. Et lorsqu'elle expérimente malgré elle la douleur et l'amertume qui résultent de cette perte, elle veut chercher et recouvrer ses premières délices, mais elle ne les trouve que rarement (4). De sorte que le démon, qui l'a trompée,

(1) Sap., IX, 15. — (2) Cant., V, 6. — (3) Cant., I, 7; V, 7. — (4) Cant., III, 1 et 2.

lui offre d'autres plaisirs très-vils et fort au-dessous de ceux qu'elle avait accoutumé de goûter intérieurement ; et c'est ce qui la jette dans la tristesse, dans le trouble, dans l'abattement, dans la tiédeur, dans le dégoût, et qui la remplit de confusion et l'environne de funestes dangers.

584. Vous avez, ma très-chère fille, quelque expérience de cette vérité, par la négligence que vous avez apportée à reconnaître les bienfaits du Seigneur. Il est temps que vous soyez prudente dans votre simplicité, et constante à conserver le feu du sanctuaire (1), sans perdre jamais de vue le même objet auquel j'ai été toujours attentive avec une continuelle application de toutes les forces et de toutes les puissances de mon âme. Et quoiqu'il y ait une grande distance de vous, qui êtes un chétif vermisseau, à ce que je vous propose d'imiter en moi, et que vous ne puissiez pas jouir du véritable bien aussi immédiatement que j'en jouissais, ni opérer avec une perfection semblable à la mienne; néanmoins, puisque je vous enseigne et que je vous découvre ce que je faisais pour imiter mon très-saint Fils, vous pouvez, selon vos forces, m'imiter, moi, en pensant que vous le regardez comme dans un miroir réflecteur. Car je le regardais par celui de sa très-sainte humanité, et vous le regardez par celui de mon âme et de ma personne. Que si le Tout-Puissant appelle toutes les âmes à cette haute perfection, si elles veulent s'y élever (2), con-

(1) Levit., VI, 12. — (2) Matth., XI, 28.

sidérez ce que vous devez faire pour l'acquérir, puisque la droite du Très-Haut se montre si libérale et si puissante à votre égard pour vous attirer après lui (1).

CHAPITRE XIX

L'auguste Marie et Joseph partent de Bethléem avec l'Enfant Jésus, et vont à Jérusalem pour l'offrir dans le Temple et pour accomplir la loi.

585. La quarantaine allait expirer pendant laquelle la femme qui avait enfanté un fils était, selon la loi, réputée impure (2), et demeurait dans la purification de l'enfantement jusqu'à ce qu'elle se fût présentée au Temple. La Mère de la pureté même, voulant accomplir cette loi, et satisfaire en même temps à celle de l'Exode (3), par laquelle Dieu commandait qu'on lui consacrât tous les premiers-nés, résolut de se rendre à Jérusalem, où elle devait se présenter dans le Temple avec le Fils unique du Père éternel et le sien, et se purifier comme les autres mères. Dans l'accomplissement de ces deux lois, elle n'hésita point à se soumettre, comme les autres

(1) Cant., I, 3. — (2) Levit., XII, 4. — (3) Exod., XIII, 12.

femmes, aux prescriptions qui la concernaient. Ce n'était pas qu'elle ignorât son innocence ni sa pureté, car elle savait dès l'incarnation du Verbe qu'elle n'avait point contracté le péché originel. Elle n'ignorait pas non plus qu'elle eût conçu par l'opération du Saint-Esprit (1) et enfanté sans douleur, restant toujours vierge et plus pure que le soleil. Mais pour se soumettre à la loi commune, loin d'être arrêtée par sa prudence, elle était pressée par l'ardent désir de s'humilier jusqu'à la poussière, qui vivait toujours au fond de son cœur.

586. Elle pouvait avoir quelque doute touchant la présentation de son très-saint Fils, comme il arriva pour la circoncision, parce qu'elle le connaissait pour véritable Dieu et au-dessus des lois qu'il avait lui-même établies. Mais elle fut informée en cette circonstance de la volonté du Seigneur par la lumière divine, et par les actes mêmes de l'âme très-sainte du Verbe incarné; car elle y découvrit les désirs qu'il avait de se sacrifier, en se consacrant comme une hostie vivante au Père éternel, en reconnaissance de ce qu'il eût formé son corps et créé son âme, pour lui être un sacrifice agréable en faveur du genre humain et pour le salut des mortels (2). Et quoique la très-sainte humanité du Verbe produisît toujours ces actes, en se conformant à la volonté divine, non-seulement comme compréhenseur, mais aussi comme voyageur et rédempteur, il n'en voulut pas moins

(1) Luc., I, 15. — (2) Ephes., V, 2.

faire, selon la loi, cette offrande à son Père dans son Temple sacré, où tous l'adoraient et le glorifiaient, comme dans une maison de prière, d'expiation et de sacrifices (1).

587. Notre grande Dame s'entretint du voyage avec son époux. Après qu'ils l'eurent conclu, et préparé ce qui était nécessaire, ils prirent congé de la dévote femme qui les avait logés. Et l'ayant laissée remplie de bénédictions célestes, dont elle recueillit abondamment les fruits, quoiqu'elle ignoràt le mystère de ses divins hôtes, ils allèrent visiter la grotte de la nativité, pour ne commencer leur chemin qu'après avoir rendu une dernière fois le culte de leur vénération à ce pauvre sanctuaire, pourtant si riche d'un bonheur qu'on ne connaissait pas encore. La divine Mère remit l'Enfant Jésus à saint Joseph, pour se prosterner à terre et adorer ce lieu sacré, témoin de tant de mystères vénérables. Et après qu'elle l'eut fait avec une vive émotion et avec une piété incomparable, elle dit à son époux : « Mon seigneur, donnez-« moi votre bénédiction, comme vous me la donnez « toutes les fois que je sors de votre maison, afin « qu'elle m'accompagne dans ce voyage. Je vous « supplie aussi de me permettre de le faire nu-pieds, « puisque je dois porter dans mes bras l'hostie qui « doit être offerte au Père éternel. Cette action est « mystérieuse, c'est pourquoi je souhaite de la faire, « autant qu'il me sera possible, avec toutes les con-

(1) Deut., XII, 5.

« ditions et tout le respect qu'elle réclame. » Notre auguste Reine usait par décence d'une chaussure qui lui couvrait les pieds et lui tenait lieu de bas. Elle était faite d'une certaine plante dont les pauvres se servaient, comme du chanvre ou de la mauve, et quoiqu'elle fût tissue d'une manière grossière et capable de résister à la fatigue, elle était pourtant fort propre et fort honnête.

588. Saint Joseph lui ayant dit de se lever (car elle était encore à genoux), lui tint ce discours : « Le Fils du Père éternel que j'ai entre mes bras, « vous donne sa bénédiction. Je suis bien aise que « vous alliez à pied en le portant, mais non pas sans « chaussure, parce que le temps ne le permet pas ; « contentez-vous de votre saint désir, qui sera « agréable au Seigneur, qui vous l'a inspiré. » Saint Joseph usait quelquefois de son autorité à l'égard de l'auguste Marie, quoique toujours avec beaucoup de respect, pour ne pas la priver de la joie qu'elle trouvait à pratiquer l'humilité et l'obéissance. Et comme le saint ne lui commandait ainsi que pour lui obéir, par mortification et par humilité, il arrivait que tous deux étaient également humbles et obéissants. Il lui refusa d'aller déchaussée à Jérusulem, parce qu'il appréhendait que le froid n'altérât sa santé. Et cette crainte venait de ce qu'il ne connaissait pas l'admirable structure, ni la parfaite complexion de son corps virginal, ni plusieurs autres priviléges dont l'avait douée la main du Seigneur. Notre grande Reine ne répliqua plus à son époux, et se soumit à

l'ordre qu'il lui donnait de ne point marcher pieds nus. Elle se mit à genoux pour recevoir l'Enfant Jésus de ses mains, l'adora, et lui rendit des actions de grâces pour les biens qu'elle et tout le genre humain en avait reçus dans cette sacrée grotte. Elle pria sa Majesté de faire respecter ce sanctuaire, et d'en assurer la possession aux catholiques, de sorte qu'ils ne cessassent jamais de l'estimer et de le vénérer. Puis elle le recommanda de nouveau au saint Ange que Dieu avait commis à sa garde. Enfin elle se couvrit du voile qu'elle portait quand elle était en voyage, et ayant pris dans ses bras le trésor du ciel, elle l'appuya sur son très-chaste sein, et l'enveloppa avec les plus grandes précautions pour le défendre des rigueurs de l'hiver.

589. Ils partirent de la grotte, après avoir tous deux demandé la bénédiction à l'Enfant-Dieu, qui la leur donna ostensiblement. Saint Joseph accommoda sur l'âne la layette contenant les langes du divin Enfant, et la part des présents des mages qu'ils avaient réservée pour offrir au Temple. Ensuite se déroula de Bethléem à Jérusalem la procession la plus solennelle qui eût jamais eu lieu dans le Temple, car les dix mille anges qui avaient assisté à ces mystères, et les autres qui étaient descendus du ciel avec le très-saint et très-doux nom de Jésus, partirent de la sacrée grotte en compagnie du Prince des éternités Jésus, de la Reine, sa Mère, et de saint Joseph, son époux. Tous ces courtisans du ciel allaient sous une forme humaine et visible; ils étaient si beaux et si resplen-

dissants, qu'en comparaison de leurs charmes divins, tout ce qu'il y a de plus précieux et de plus délectable dans le monde aurait paru moins que de la boue et des scories comparées avec l'or le plus fin; ils obscurcissaient le soleil dans son plus grand éclat, et éclairaient du jour le plus brillant les nuits les plus sombres. Notre divine Reine et son époux Joseph jouissaient de leur vue. Tous ces esprits bienheureux célébraient le mystère par de nouveaux et d'admirables cantiques, qu'ils faisaient à la louange de l'Enfant-Dieu qui allait se présenter au Temple. Et c'est ainsi qu'ils firent les deux lieues qu'il y a de Bethléem à Jérusalem.

590. Le temps était très-rude, ce qui ne fut point sans une disposition particulière de Dieu; on ne voyait que frimas et que glaces, qui, n'épargnant pas leur propre Créateur humanisé dans la faiblesse de l'enfance, le faisaient beaucoup souffrir; de sorte que, tremblant de froid comme homme véritable, il pleurait entre les bras de sa tendre Mère, dont l'âme était plus pénétrée de compassion et d'amour que son corps ne l'était des plus vives rigueurs de la saison. Notre puissante Reine s'adressa aux vents et aux éléments; et, comme Maîtresse de l'univers, elle les reprit avec une sainte indignation de ce qu'ils s'attaquaient à Celui qui les avait créés, et leur commanda avec empire de modérer leur rigueur, non envers elle, mais envers l'Enfant-Dieu. Ils obéirent à l'ordre de leur légitime Maîtresse, et l'air glacial se changea en un très-doux et très-agréable zéphyr pour l'Enfant, sans pourtant

s'adoucir pour la Mère; ainsi elle ressentait les incommodités de la saison sans que son très-saint Fils y fût exposé, comme je l'ai dit ailleurs et comme je le dirai dans la suite. Elle s'anima aussi contre le péché, dont elle avait été préservée, et lui dit : « O cruelle source « de toute sorte de désordres! tu es en tout inhu« main, puisqu'il faut que, pour ton remède, le Créa« teur de l'univers soit maltraité des créatures qui en « ont reçu l'être, qu'il leur conserve par sa puissance « et par sa bonté infinie! Tu es un horrible monstre, « toujours rebelle à Dieu; tu es le destructeur des « créatures; tu les rends abominables et les prives de « l'amitié de Dieu, qui est la plus grande des féli« cités. O enfants des hommes! jusqu'à quand aurez« vous le cœur appesanti et aimerez-vous la vanité et « le mensonge? Cessez d'être si ingrats envers le « Très-Haut et si cruels envers vous-mêmes. Ouvrez « les yeux et regardez le danger qui vous menace. « Ne méprisez point les menaces de votre Père céleste, « et n'oubliez pas les instructions de votre Mère (2), « qui vous a conçus par la charité; car le Fils unique « du Père éternel, en prenant chair humaine dans « mon sein, m'a faite Mère de toute la nature, et en « cette qualité je vous aime; et si le Seigneur permet« tait que je pusse souffrir toutes les peines qui ont « été endurées depuis Adam jusqu'à présent, je les « accepterais et les subirais avec complaisance pour « votre salut. »

(1) Ps. IV, 3. — (2) Prov., I, 8.

591. Pendant que notre divine Dame continuait sa route avec l'Enfant-Dieu, le souverain prêtre Siméon, qui se trouvait à Jérusalem, apprit dans une révélation que le Verbe incarné y venait, porté dans les bras de sa Mère, pour se présenter au Temple. La sainte veuve Anne eut la même révélation, et sut comme le pontife que Joseph accompagnait sa très-pure épouse, et qu'ils étaient réduits à une extrême pauvreté. Et, s'étant communiqué ce qu'ils venaient d'apprendre, ils convinrent d'appeler l'économe du Temple, qui prenait soin du temporel; et, après lui avoir donné les indications nécessaires pour reconnaître les saints voyageurs, ils lui ordonnèrent de sortir par la porte du chemin qui va à Bethléem, d'aller à leur rencontre et de les accueillir dans sa maison avec toute la bienveillance et la charité possibles. L'économe exécuta ponctuellement les ordres qu'il avait reçus; ce qui procura une grande consolation à notre auguste Reine et à son saint époux, parce qu'ils étaient en peine de trouver une hôtellerie décente pour le divin Enfant. Cet hôte fortuné les laissa dans sa maison et s'empressa d'aller rendre compte de sa commission au grand prêtre.

592. La sainte Vierge et Joseph arrêtèrent le même soir ce qu'ils avaient à faire. Et la très-prudente Dame l'avertit d'aller porter incontinent les dons des Rois au Temple afin de les offrir sans bruit, ainsi que les aumônes et les offrandes doivent être faites : elle le pria d'acheter en retournant les tourterelles qu'ils devaient offrir publiquement le lendemain avec l'En-

fant Jésus (1). Tout cela fut exécuté par saint Joseph selon les souhaits de notre Princesse. De sorte qu'étranger et peu connu, il put donner la myrrhe, l'encens et l'or à celui qui recevait les dons dans le Temple, sans qu'on songeât à remarquer quel était celui qui avait déposé une si grande aumône. Il eût pu s'en servir pour acheter l'agneau que les plus riches présentaient avec les premiers-nés (2); mais il ne le fit pas, parce que, s'ils eussent publiquement offert les mêmes dons que les riches, cela ne se serait point accordé avec l'extrême simplicité de leur mise. Il n'était pas non plus convenable qu'ils s'écartassent en rien de la pauvreté et de l'humilité, eût-ce été avec une fin pieuse et honnête, parce que la Mère de la Sagesse nous a enseigné en toutes choses la perfection (3) aussi bien que son très-saint Fils, qui voulut naître, vivre et mourir pauvre (4).

593. Siméon était, comme dit saint Luc (5), juste et craignant Dieu; il attendait la consolation d'Israël, et le Saint-Esprit, qui était en lui, lui avait révélé qu'il verrait le Christ du Seigneur avant que de mourir (6). Il vint donc au Temple par l'inspiration du même Saint-Esprit; car, outre ce qu'il avait connu, il fut cette nuit-là illustré de nouveau par la divine lumière; et elle lui fit découvrir avec une plus grande clarté tous les mystères de l'incarnation et de la rédemption du genre humain, et qu'en la très-pure

(1) Luc., II, 24. — (2) Levit., XII, 6. — (3) Eccles., XXIV, 24. — (4) Matth., VIII, 20. — (5) Luc., II, 25 et 26. — (6) *Ibid.*, 27.

Marie s'étaient accomplies les prophéties où Isaïe avait annoncé qu'une vierge concevrait, qu'elle enfanterait un fils; que de la tige de Jessé naîtrait une fleur, et que cette fleur serait le Christ (1); il pénétra aussi toutes les autres prophéties. Il eut une très-claire lumière de l'union des deux natures en la personne du Verbe, et des mystères de la passion et de la mort du Rédempteur. Par la connaissance de choses si sublimes, il fut élevé au-dessus de lui-même et tout enflammé de désirs de voir le Rédempteur du monde. Et comme il savait qu'il venait se présenter au Père éternel, il fut, par la force de cette divine lumière, conduit le lendemain au Temple (2), où il arriva ce que je dirai dans le chapitre qui suit. La même nuit, la sainte veuve Anne eut aussi, de son côté, révélation de la plupart de ces mystères; elle en conçut une très-grande consolation, parce qu'elle avait été, comme je l'ai dit dans la première partie de cette histoire, la Maîtresse de notre auguste Reine lorsqu'elle demeurait dans le Temple. L'évangéliste dit (3) qu'elle n'en sortait point, servant Dieu jour et nuit, jeûnant et priant; qu'elle était prophétesse, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser; et, qu'ayant vécu sept ans en mariage, elle en avait alors quatre-vingt-quatre. Elle parla prophétiquement de l'Enfant-Dieu, comme l'on verra.

(1) Isa., VII, 14; XI, 1. — (2) Luc., II, 27. — (3) *Ibid.*, 37.

Instruction que la Reine du ciel me donna.

594. Ma fille, une des misères qui causent le malheur ou diminuent le bonheur des âmes, c'est de se contenter de faire les œuvres de vertu avec négligence et tiédeur, comme au hasard, ou comme quelque chose de peu important. C'est par suite de cette inadvertance et de cette lâcheté que très-peu de personnes jouissent du commerce et gagnent l'amitié intime du Seigneur, qu'on ne peut acquérir que par un fervent amour. Et si on l'appelle fervent, c'est parce que, comme l'eau bout par le moyen du feu, de même cet amour élève l'âme au-dessus d'elle-même, au-dessus de tout ce qui est créé et au-dessus de ses propres œuvres par la douce violence des divines flammes du Saint-Esprit. Car plus elle aime, plus elle s'enflamme, et cet amour produit en elle des sentiments insatiables qui lui font non-seulement mépriser et oublier les choses terrestres, mais trouver insuffisant et insipide tout le bien qu'elle peut faire. Et comme le cœur humain, lorsqu'il n'obtient pas ce qu'il aime avec ardeur, brûle, si c'est possible, d'un plus vif désir de l'acquérir par de nouveaux moyens; de même, quand l'âme est animée d'une fervente charité, elle s'évertue à désirer et à pratiquer toujours de nouvelles choses pour plaire à son bien-aimé; et tout ce qu'elle fait lui paraît insignifiant : de sorte qu'elle cherche à passer de la bonne à la parfaite volonté, et de celle-ci à l'acquies-

cement au bon plaisir du Seigneur, jusqu'à ce qu'elle parvienne à l'union la plus intime et la plus complète, et jusqu'à la transformation en Dieu.

595. Cela vous fera comprendre, ma très-chère fille, la raison pour laquelle je désirais d'aller pieds nus au Temple, en portant mon très-saint Fils pour l'y présenter, et pour accomplir en même temps la loi de la purification; car je donnais à mes œuvres toute la plénitude de perfection possible par la force de l'amour, qui me demandait toujours ce qui était le plus parfait et le plus agréable au Seigneur, m'aiguillonnait sans cesse, et m'excitait à m'élever dans la pratique de toutes les vertus au plus haut degré de perfection. Tâchez de m'imiter avec tout le zèle que vous voyez en moi; car je vous avertis, ma fille, que c'est ce genre d'amour, que c'est ce mode d'agir que le Très-Haut sollicite, en l'attendant comme caché derrière les treillis dont parle l'épouse (1), et à travers lesquels il regarde comment elle fait toutes ses œuvres; et cela de si près, qu'il n'y a qu'un treillis qui l'empêche de jouir de sa vue. Parce qu'il suit pas à pas les âmes qui l'aiment et le servent de la sorte, comme en étant vaincu et épris; mais aussi il s'éloigne de celles qui sont tièdes, ou il ne les surveille plus que par une providence commune et générale. Aspirez toujours à ce qui est le plus parfait et le plus pur des vertus, approfondissez-les et cherchez-y continuellement de nouveaux moyens et de nouveaux secrets d'accroître

(1) Cant., II, 9.

votre amour; et faites que toutes vos forces et toutes vos puissances intérieures et extérieures soient incessamment occupées à ce qui est le plus relevé, le plus excellent et le plus agréable au Seigneur. Subordonnez toutefois tous ces sentiments à l'obéissance, communiquez-les à votre Père spirituel, et dirigez-vous d'après son conseil; car c'est là le plus important et le plus sûr.

CHAPITRE XX

La présentation de l'Enfant Jésus dans le Temple, et ce qui s'y passa.

596. Le Père éternel n'avait pas seulement droit sur la très-sainte humanité de Jésus-Christ en vertu de la création, comme sur toutes les autres créatures, mais elle lui appartenait aussi d'une manière spéciale en vertu de l'union hypostatique avec la personne du Verbe, qui était engendrée de sa propre substance, comme Fils unique et véritable Dieu de Dieu véritable. Néanmoins le Père détermina que son Fils lui serait présenté dans le Temple, tant à cause du mystère que cette cérémonie renfermait, que pour l'accomplissement de sa sainte loi, dont notre Seigneur Jésus-

Christ était la fin (1). C'est pourquoi il fut prescrit aux Juifs de consacrer tous leurs premiers-nés (2), dans la perpétuelle attente de Celui qui le devait être du Père éternel (3) et de sa très-sainte Mère. Et en cela sa divine Majesté se comporta, pour ainsi dire, comme les hommes, qui sont bien aises qu'on les entretienne souvent de ce qu'ils aiment, et qu'on leur redise plusieurs fois ce qui leur agrée; le Père connaissait tout, savait tout par son infinie sagesse, et néanmoins il se plaisait en l'offrande du Verbe incarné, qui lui appartenait par tant de titres.

597. La Mère de la vie connaissait cette volonté du Père éternel, qui était celle de son très-saint Fils en tant que Dieu, et animait également l'humanité du même Seigneur, dont elle voyait que l'âme et les opérations étaient en tout conformes à la volonté du Père. Notre grande Princesse, ainsi éclairée, passa en des entretiens tout divins la nuit qui suivit son arrivée à Jérusalem, et précéda la présentation. S'adressant au Père éternel, elle lui disait : « Seigneur Dieu Tout-« Puissant, Père de mon Seigneur, le jour s'approche « auquel je dois vous offrir dans votre Temple l'hostie « vivante, qui est le trésor de votre Divinité; cet « heureux jour sera solennel pour le ciel et pour la « terre. Cette offrande est très-riche, Seigneur, et elle « suffit pour vous faire dispenser largement vos mi-« séricordes au genre humain, pardonner aux pé-« cheurs, consoler les affligés, secourir les nécessi-

(1) Rom., x, 4. — (2) Exod., xiii, 2. — (3) Hebr., i, 6.

« teux, enrichir les pauvres, protéger les misérables, « éclairer les aveugles et ramener ceux qui se sont « écartés du bon chemin. C'est ce que je vous de- « mande, Seigneur, en vous offrant votre Fils unique, « qui est aussi le mien par un effet de votre bonté in- « finie. Et si vous me l'avez donné Dieu, je vous le « présente Dieu et homme tout ensemble; son prix « est infini et au-dessus de ce que je demande. Je re- « tourne riche à votre Temple, d'où je suis sortie « pauvre; et mon âme vous glorifiera éternellement « de ce que votre divine main s'est montrée si libé- « rale et si puissante à mon égard. »

598. Le jour étant arrivé auquel le Soleil de justice devait paraître au monde entre les bras de la très-pure aurore, la divine Dame prépara les tourterelles et deux cierges, et accommoda l'Enfant Jésus dans ses langes, puis sortit avec son saint époux Joseph de la maison, où ils avaient été reçus pour se rendre au Temple. La procession commença, et les anges qui étaient venus de Bethléem s'y trouvèrent en forme humaine, et tout resplendissants de lumière, comme je l'ai dit. Mais cette fois, ils ajoutèrent plusieurs beaux cantiques, qu'ils chantaient avec une ineffable harmonie à la louange de l'Enfant-Dieu; il n'y eut que l'auguste Marie qui les entendit. Et outre les dix mille anges qui allaient sous cette forme, il descendit du ciel un très-grand nombre d'autres purs esprits qui, se joignant à ceux qui portaient la devise du saint nom de Jésus, accompagnèrent le Verbe incarné à cette présentation. Ceux-ci n'avaient aucune forme

corporelle, ils allaient comme ils sont, et notre seule Princesse pouvait les voir. La bienheureuse Mère ressentit en arrivant à la porte du Temple de nouveaux et sublimes effets intérieurs d'une dévotion très-sensible; et continuant de s'avancer jusqu'au lieu où les autres femmes s'arrêtaient, elle se mit à genoux et adora le Seigneur en esprit et en vérité (1) dans son saint Temple, après quoi elle s'offrit à la Majesté suprême, avec son Fils dans ses bras. Aussitôt la très-sainte Trinité se manifesta à elle par une vision intellectuelle, et il en sortit une voix du Père qui disait: *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me plais uniquement* (2); cette voix ne fut entendue que de la sainte Vierge. Le plus fortuné des hommes, saint Joseph, sentit en même temps une nouvelle et douce impulsion du Saint-Esprit, qui le remplit de joie et de lumière divine.

599. Le souverain prêtre Siméon, mû aussi du Saint-Esprit, comme il a été dit au chapitre précédent, entra dans le Temple (3); et, s'approchant du lieu où se trouvait notre Reine avec son Enfant Jésus entre les bras, il les vit tout rayonnants de gloire; mais cette splendeur ne lui parut pas égale, car l'éclat du Fils se distinguait de celui de la Mère. Ce prêtre était rempli d'années et vénérable sous tous les rapports. La prophétesse Anne l'était aussi; elle vint dans ce saint lieu à la même heure, comme le raconte l'Évangile (4), et vit l'Enfant et la Mère dans un éclat

(1) Joan., IV, 23. — (2) Matth., XVII, 5. — (3) Luc., II, 27. — (4) *Ibid.*, 38.

merveilleux. Ils abordèrent la Reine du ciel pénétrés d'une consolation divine, et le prêtre reçut de ses mains l'Enfant Jésus. Et, levant les yeux au ciel, il l'offrit au Père éternel en disant ce cantique plein de mystères : *Maintenant, Seigneur, vous permettrez à votre serviteur de mourir en paix, selon votre parole, puisque j'ai vu de mes yeux le Sauveur que vous nous donnez, et que vous avez destiné pour être découvert à toutes les nations et pour être la lumière qui doit éclairer les Gentils, et la gloire de votre peuple d'Israël* (1). Et ce fut comme s'il eût dit : Maintenant, Seigneur, vous me laisserez m'en aller libre et en paix, délivré des chaînes de ce corps mortel, où les espérances de votre promesse et le désir de voir votre Fils unique fait homme me retenaient. Je jouirai à présent d'une paix assurée et véritable, puisque j'ai vu mon Sauveur, votre Fils unique incarné, uni à notre nature pour lui donner le salut éternel, décrété avant tous les siècles dans le secret de votre divine sagesse et de votre miséricorde infinie. Vous l'avez, Seigneur, mis à la vue de tous les mortels en le faisant venir au monde, afin que tous, s'ils le veulent, puissent en jouir et en recevoir le salut et la lumière qui éclaire tout homme venant dans ce monde (2) : car il est le Soleil qui doit éclairer les Gentils et la gloire de votre peuple d'Israël (3).

600. L'auguste Marie et Joseph ouïrent ce cantique de Siméon, et ils admirèrent la sublimité de l'esprit

(1) Luc., II, 29, etc. — (2) Joan., I, 9. — (3) Luc., II, 32.

qui le faisait parler. L'évangéliste les appelle parents de l'Enfant-Dieu, selon l'opinion du peuple (1), parce que la chose se passa en public. Siméon continua son discours, et, s'adressant avec attention à la très-sainte Mère, il lui dit : *Sachez, ô femme, que cet Enfant est établi pour la ruine et pour le salut de plusieurs en Israël; il sera un signe de contradiction; votre âme, qui lui appartient, sera transpercée d'un glaive de douleur, afin que les pensées du cœur de plusieurs soient découvertes* (2). Ainsi termina Siméon, et comme prêtre il bénit les heureux parents de l'Enfant. Ensuite la prophétesse Anne reconnut le Verbe incarné (3), et, illuminée de l'Esprit divin, elle dit plusieurs choses de ses mystères à ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. De sorte que la venue du Messie, qui devait racheter son peuple, fut publiquement attestée par les deux saints vieillards.

601. Au moment où le prêtre Siméon prononçait les paroles prophétiques de la passion et de la mort du Seigneur, marquées par ces termes de glaive et de signe de contradiction, l'Enfant Jésus baissa lui-même la tête. Par cette action et par plusieurs actes d'obéissance intérieure, il accepta la prophétie du prêtre comme une sentence du Père éternel déclarée par son ministre. L'amoureuse Mère y connut tout cela; et, par l'intelligence de mystères si douloureux, elle commença d'éprouver la vérité de la prophétie de Siméon, ayant dès lors le cœur percé du

(1) Luc., II, 33. — (2) *Ibid.*, 34 et 35. — (3) *Ibid.*, 38.

glaive qui la menaçait pour le temps à venir. Car tous les mystères que la prophétie enfermait lui furent intérieurement découverts et montrés comme dans un très-clair miroir. Elle vit que son très-saint Fils serait une pierre de scandale et un sujet de ruine pour les incrédules, et qu'il serait la vie pour les fidèles (1) : elle connut la chute de la Synagogue et l'établissement de l'Église dans la gentilité; le triomphe que son adorable Fils remporterait sur les démons et sur la mort, mais qui lui coûterait bien cher, puisqu'il ne le remporterait que par la mort ignominieuse et douloureuse de la croix (2); les contradictions que l'Enfant Jésus essuierait en lui-même et en son Église de la part de l'innombrable multitude des réprouvés (3), et enfin l'excellence des prédestinés. Cette auguste Reine comprit toutes ces choses; et, élevée entre la joie et la douleur de son âme aux actes les plus parfaits par la compréhension de ces inénarrables mystères et par la prophétie de Siméon, elle se livra à l'exercice des vertus les plus éminentes, et grava dans son cœur tout ce qu'elle apprit et tout ce qu'elle vit par la lumière divine et par les paroles prophétiques de Siméon, sans en perdre jamais le souvenir. Elle regardait son très-saint Fils avec une si vive douleur qui renouvelait continuellement les amertumes de son âme, qu'elle seule comme Mère, et Mère d'un Fils Dieu et homme, ressentit dignement ce qui ne nous

(1) Isa., VIII, 14; I Petr., II, 8; Matth., XXI, 43. — (2) Coloss., II, 15. — (3) Joan., XV, 20.

touche point à cause de la dureté et de l'ingratitude de nos cœurs. Le saint époux Joseph pénétra aussi plusieurs choses des mystères de la rédemption et des peines du très-doux Jésus lorsqu'il entendit ces prophéties. Mais la connaissance que le Seigneur lui en donna ne fut pas aussi étendue ni aussi générale que celle de sa divine épouse; et cela pour diverses raisons, et parce que le saint n'en devait pas voir l'entière réalisation pendant sa vie.

602. La cérémonie achevée, notre grande Dame baisa la main au prêtre et lui demanda sa bénédiction. Elle en fit de même à l'égard de son ancienne maîtresse Anne; car, quoiqu'elle fût Mère de Dieu et que sa dignité surpassât toutes celles qu'aient jamais pu avoir les femmes, les anges et les hommes, elle ne laissait pas de pratiquer les actes d'une profonde humilité. Elle retourna ensuite chez son hôte, et elle marchait avec l'Enfant-Dieu et son époux, accompagnée des quatorze mille anges qui l'assistaient. Elle resta quelques jours à Jérusalem par dévotion, comme je le dirai, et durant son séjour elle eut divers entretiens avec le prêtre touchant les mystères de la rédemption et les prophéties qu'il lui avait annoncées. Et, quoiqu'elle employât très-peu de paroles dans ces conférences, elles étaient si éloquentes et si remplies de sagesse, que le prêtre en fut ravi d'admiration, et en ressentit de nouvelles consolations et de très-doux et très-sublimes effets en son âme. Il en arriva de même à la sainte prophétesse Anne. Et ils moururent tous deux dans le Seigneur fort peu de temps après.

Le prêtre prit soin de leur faire fournir à ses dépens tout le nécessaire. Pendant le temps que notre Reine passa en cette maison elle allait souvent au Temple, où elle reçut de nouvelles faveurs qui adoucirent quelque peu la douleur que les prophéties du prêtre lui avaient causée. Et, afin de mieux la consoler, son très-saint Fils lui dit dans cette occasion : « Ma très-« chère Mère et ma Colombe, essuyez vos larmes et « dilatez votre cœur, puisque c'est la volonté de mon « Père que je subisse la mort de la croix. Il veut que « vous partagiez mes peines et mes souffrances, et « moi je veux les endurer pour les âmes, qui sont les « ouvrages de mes mains et faites à mon image et à « ma ressemblance, afin de les conduire dans mon « royaume et de les faire vivre éternellement avec « moi après avoir triomphé de mes ennemis (1). C'est « ce que vous souhaitez aussi. » La divine Mère répondit : « O mon très-doux amour et Fils de mes en-« trailles, si je pouvais partager votre sort autrement « qu'en vous assistant de ma présence et de ma com-« passion, et en subissant la mort avec vous, je serais « bien plus consolée, car ma plus grande douleur « sera de vivre lorsque je vous verrai mourir. » Notre Princesse passa quelques jours dans ces saints exercices et dans ces amoureux et tendres épanchements, jusqu'à ce que saint Joseph fut inspiré de fuir en Égypte, comme je le dirai dans le chapitre suivant.

(1) Ephes., II, 10; Gen., I, 27; Rom., VI, 8; Coloss., II, 15.

Instruction que la très-sainte Vierge me donna.

603. Ma fille, vous trouvez dans ce que vous avez écrit la leçon et l'exemple de la constance et de la générosité que vous devez tâcher d'avoir, toujours disposée à accepter avec égalité d'âme la prospérité et l'adversité, la douceur et l'amertume. O ma très-chère fille, que le cœur humain est faible et lâche pour supporter ce qui est pénible et contraire à ses inclinations terrestres ! Comme il regimbe contre les afflictions ! Avec quelle impatience il les reçoit ! Combien lui paraît intolérable tout ce qui s'oppose à ses goûts ! Et comme il oublie que son Maître et son Seigneur a été le premier à souffrir, et qu'il a honoré et sanctifié en lui-même la souffrance (1) ! Qu'il est honteux et en même temps qu'il est téméraire pour les fidèles de l'abhorrer ainsi, après ce que mon très-saint Fils a enduré pour eux, puisqu'il y a eu plusieurs saints qui ont embrassé la croix avant qu'il y mourût, dans la seule vue de ce que le Christ y devait souffrir, quoiqu'ils ne le vissent pas encore. Et si ce peu de conformité qu'on a avec mon adorable Fils est si blâmable en tous, considérez, ma bien-aimée, combien il le serait davantage en vous, qui témoignez tant d'ardeur pour acquérir l'amitié et la grâce du Très-Haut, pour mériter le

(1) I Petr., II, 21.

titre de son épouse et de sa favorite, et pour être toute à lui comme lui tout à vous, et qui désirez aussi très-vivement d'être ma disciple, de m'avoir pour votre maîtresse, de me suivre et de m'imiter comme une fille fidèle. Vous ne devez pas faire consister tout cela en de simples affections, ni répéter sans cesse : Seigneur, Seigneur (1), et vous désoler et vous plaindre lorsqu'il faudra goûter le calice, porter la croix et passer par les afflictions où est éprouvée la sincérité d'un cœur épris d'amour.

604. Ce serait désavouer par les œuvres ce que vous protestez de faire par vos promesses, et sortir du chemin de la vie éternelle; car vous ne pouvez pas suivre Jésus-Christ que vous n'embrassiez la croix (2), et que vous ne vous plaisiez en elle : vous ne me trouverez pas non plus par une autre voie. Si les créatures vous abandonnent, si la tentation vous menace, si la tribulation vous afflige et si les douleurs de la mort vous environnent (3), il n'y a pas là de quoi vous troubler ni vous abattre, et vous nous offenseriez grièvement, mon très-saint Fils et moi, si vous ne vous serviez point de sa puissante grâce pour vous défendre, et si vous la déshonoriez et la receviez en vain (4). En outre, vous donneriez lieu au démon de remporter sur vous un grand triomphe, car il se glorifierait beaucoup d'avoir troublé ou abattu celle qu'il regarde comme la disciple de mon Seigneur

(1) Matth., VII, 21. — (2) Marc., VIII, 34, — (3) Ps. XVII, 5. — (4) II Cor., VI, 1.

Jésus-Christ et la mienne: et si vous commenciez à défaillir dans les petites occasions, il vous perdrait dans les grandes. Confiez-vous donc, ma fille, en la protection du Très-Haut, et dans le soin que je prends de tout ce qui vous concerne. Et, pleine de cette foi, quand la tribulation vous visitera, répondez avec courage : « Le Seigneur est ma lumière et mon salut, « qui est-ce que je craindrai ? Il est mon défenseur, « comment serai-je ébranlée (1)? J'ai une Mère, une « Maîtresse et une Reine qui me protégera et veillera « sur moi dans mon affliction. »

605. Tâchez par cette assurance de conserver la paix intérieure, et de ne me perdre point de vue, afin que vous imitiez mes œuvres et que vous suiviez mes traces. Pensez à la douleur dont les prophéties de Siméon me percèrent le cœur, et voyez quel calme je sus garder dans cette peine, sans me laisser ni agiter ni ébranler, quoique mon âme fût déchirée par le glaive. Tout ne me portait qu'à glorifier et qu'à révérer la sagesse admirable du Très-Haut. Si elle recevait les peines passagères avec un cœur joyeux et tranquille, la créature serait spiritualisée et élevée à une science divine, de sorte qu'elle ferait la plus grande estime des souffrances, et que bientôt elle trouverait la consolation et recueillerait le fruit du désenchantement et de la mortification des passions. Cette science s'apprend à l'école du Rédempteur, qui est cachée aux habitants de Babylone et aux partisans

(1) Ps. xxvi, 1.

de la vanité (1). Je veux aussi que vous m'imitiez en la vénération que j'avais pour les prêtres et les ministres du Seigneur, car leur excellence et leur dignité sont bien plus grandes maintenant que le Verbe s'est uni à la nature humaine, et s'est fait Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech (2). Écoutez leur doctrine et leurs instructions, comme émanant de sa divine Majesté, dont ils tiennent la place. Considérez quel pouvoir et quelle autorité elle leur donne dans l'Évangile en disant : *Celui qui vous écoute, m'écoute; et celui qui vous méprise, me méprise* (3). Pratiquez ce qui est le plus saint, comme ils vous l'enseigneront; occupez-vous continuellement à méditer ce que mon très-saint Fils a souffert, et faites-le de telle sorte que vous preniez part à ses douleurs, que vous ayez de l'aversion et du dégoût pour les consolations terrestres, et que vous oubliiez tout ce qui est visible pour suivre l'auteur de la vie éternelle (4).

(1) Matth., XI, 25. — (2) Ps. CIX, 4. — (3) Luc., X, 16. — (4) Matth., XIX, 27.

CHAPITRE XXI

Le Seigneur avertit l'auguste Marie de fuir en Égypte. — L'Ange parle à saint Joseph. — Plusieurs autres choses relatives au voyage.

606. Après que la sainte Vierge et son époux Joseph furent de retour du Temple, où ils avaient présenté l'Enfant Jésus, ils déterminèrent de demeurer encore neuf jours à Jérusalem, et d'y visiter autant de fois le Temple, en y renouvelant chaque jour l'offrande de la très-sainte Hostie, dont ils étaient les dépositaires, en actions de grâces du bienfait qu'ils avaient reçu entre toutes les créatures. Notre divine Dame révérait avec une dévotion singulière le nombre de neuf, en reconnaissance des neuf jours pendant lesquels elle avait été préparée pour l'incarnation du Verbe, comme je l'ai dit dans les dix premiers chapitres de cette seconde partie, et en mémoire des neuf mois qu'elle l'avait porté dans son sein virginal. C'est pourquoi elle souhaitait de faire cette neuvaine avec son Enfant-Dieu, et de le présenter autant de fois au Père éternel, comme une offrande agréable pour de très-hautes fins qu'elle avait. Ils commencèrent la neuvaine en allant chaque jour au Temple avant l'heure de tierce, et ils y restaient en prières

jusqu'au soir, choisissant avec l'Enfant Jésus le lieu le plus bas ; de sorte qu'ils se montrèrent dignes d'ouïr ces honorables paroles, que le maître du festin adressa à l'humble convié dans l'Évangile, quand il lui dit : *Mon ami, montez plus haut* (1). C'est ce que mérita notre très-humble Reine, et ce que pratiqua à son endroit le Père éternel, en la présence duquel elle répandait son âme (2). Et étant en prière dans un de ces neuf jours, elle lui dit :

607. « Suprême Roi, Seigneur et Créateur de « tout ce qui a l'être, voici la cendre et la vile pous- « sière que votre seule bonté ineffable a élevée à la « grâce, qu'elle ne savait ni ne pouvait mériter. Je « me sens, Seigneur, irrésistiblement poussée à la re- « connaissance par le torrent impétueux de vos bien- « faits. Mais quel digne retour pourra vous rendre « celle qui, n'étant qu'un pur néant, a reçu de votre « très-libérale bonté l'être et la vie, et de plus, tant « de favorables effets de votre miséricorde? Que peut « faire pour le service de votre Divinité infinie, celle « qui est une créature faible et bornée? J'ai reçu, et « je reçois de votre main, mon âme, mon être et mes « puissances; et maintes fois je vous les ai offerts, je « les ai consacrés à votre gloire. Je me reconnais votre « débitrice, non-seulement à raison de ce que vous « m'avez donné, mais surtout à raison de l'amour « avec lequel vous me l'avez donné, et parce que « votre pouvoir infini m'a préservée entre toutes les

(1) Luc., XIV, 10. — (2) Ps. CXLI, 2.

« créatures de la souillure du péché, et m'a choisie, « moi fille d'Adam, et vil composé de matière ter« restre, pour revêtir de la forme humaine votre Fils « unique, pour le porter dans mon sein et le nourrir « de mon lait. Je proclame, Seigneur, cette ineffable « bonté, et dans ma reconnaissance, mon cœur et ma « vie s'épuisent en affections de votre divin amour; « car je n'ai rien à vous donner pour tout ce que « votre bras tout-puissant a fait en faveur de votre « servante. Mais que dis-je? Une pensée me ranime, « et mon cœur se réjouit de ce qu'il a de quoi vous « offrir, et que le don qu'il peut vous faire est en « substance avec vous une même chose (1); égal « en la majesté, dans les perfections et dans les « attributs; la génération de votre entendement; « l'image de votre être (2), la plénitude de vos com« plaisances, votre Fils unique et bien-aimé (3). C'est, « Père éternel, le présent que je vous offre, l'hostie « que je vous apporte, sûre que vous l'agréerez. « Comme vous me l'avez donné Dieu, je vous le rends « Dieu et homme. Je n'ai, Seigneur, et les créatures « n'auront jamais rien d'autre à vous donner, et même « votre Majesté ne saurait leur demander un don plus « précieux. Et il est si grand, qu'il suffit pour le re« tour de ce que j'ai reçu. Je l'offre en son nom et au « mien à votre suprême grandeur. Et puisque étant « Mère de votre Fils unique, lui ayant donné la chair « humaine, je l'ai fait frère des mortels, et qu'il a

(1) Joan., I, 1. — (2) Coloss., I, XV. — (3) Matth., XVII, 5.

« bien voulu venir pour être leur Rédempteur et leur « Maître, je dois intercéder pour eux, défendre leur « cause et solliciter leur remède. Or donc, Père de « mon très-saint Fils, Dieu de miséricorde, je vous « l'offre de tout mon cœur, et je vous prie avec lui et « par lui de pardonner aux pécheurs, de répandre sur « le genre humain vos anciennes miséricordes, et de « faire éclater vos merveilles d'une manière toute « nouvelle (1). C'est le lion de Juda qui est devenu « agneau (2), pour ôter les péchés du monde. C'est « le trésor de votre Divinité. »

608. La Mère de miséricorde fit ces prières, et plusieurs autres semblables, dans les premiers jours de la neuvaine qu'elle commença dans le Temple. Le Père éternel répondit à toutes, les recevant avec l'offrande de son Fils unique comme un sacrifice agréable ; il s'éprit de nouveau de la pureté de sa Fille, de son unique et élue, et regarda sa sainteté avec complaisance. Et pour exaucer ses prières, le Roi des rois lui accorda de nouveaux priviléges, et lui promit qu'elle obtiendrait tout ce qu'elle demanderait pour ses dévots, tant que le monde durerait; que si même les grands pécheurs se prévalaient de son intercession, ils trouveraient leur salut, et qu'elle serait la coopératrice de son très-saint Fils et Maîtresse dans la loi évangélique, surtout après son ascension, temps auquel notre Reine deviendrait la protectrice de la nouvelle Église, et l'instrument dont la puissance divine

(1) Eccles., xxxvi, 6. — (2) Apoc., v, 5; Joan., i, 29.

se servirait pour y exécuter ses desseins, comme je le dirai dans la troisième partie de cette histoire. Lorsque la divine Mère s'adonnait à cette sublime oraison, le Très-Haut lui départit plusieurs autres bienfaits, et lui communiqua de si grands mystères, que je ne saurais trouver des termes pour les exprimer.

609. Elle atteignit en y persévérant le cinquième jour, qui suivit la présentation et la purification, et comme l'auguste Dame était dans le Temple avec son Enfant-Dieu entre les bras, la Divinité lui fut manifestée; et quoique ce ne fût point intuitivement, elle ne laissa pas d'être toute ravie et remplie du Saint-Esprit. Il est vrai qu'elle l'était déjà, mais comme Dieu est infini en son pouvoir et en ses trésors, il ne donne jamais tant qu'il ne lui reste de quoi donner davantage aux simples créatures. Dans cette vision abstractive, le Très-Haut voulut préparer de nouveau son incomparable Épouse aux afflictions et aux peines qui l'attendaient. Et pour l'animer et la fortifier, il lui dit : « Mon Épouse et ma Colombe, vos intentions et « vos désirs sont agréables à mes yeux, et je les ac« cueille toujours avec complaisance. Mais vous ne « pouvez pas achever la pieuse neuvaine que vous « avez commencée; parce que je veux que vous vous « livriez à un autre exercice, où vous trouverez de » quoi souffrir pour mon amour; je veux que pour « élever votre Enfant et lui sauver la vie, vous sortiez « de votre maison et de votre patrie, et que vous vous « retiriez avec lui et Joseph votre époux en Égypte, « jusqu'à ce que j'en ordonne autrement; car Hérode

« cherchera à faire mourir l'Enfant. Le voyage est « long et pénible; vous y essuierez de grandes incom« modités, endurez-les pour moi, qui suis et serai « toujours avec vous. »

610. Toute autre sainteté et toute autre foi que celles de Marie auraient pu ressentir quelque trouble, comme les incrédules ont été fortement scandalisés en voyant un Dieu puissant fuir devant un misérable mortel, pour sauver sa vie humaine, s'éloigner et s'absenter comme s'il eût été capable de crainte, ou qu'il n'eût point été homme et Dieu tout ensemble. Mais la très-prudente et très-obéissante Mère ne répliqua pas un seul mot; elle n'eut aucun doute, et ne se troubla nullement de l'étrangeté du fait. Et dans cette tranquillité, elle répondit: « Mon Seigneur et « mon Maître, voici votre servante avec un cœur dis« posé à mourir pour votre amour, s'il est nécessaire. « Faites de moi tout ce qu'il vous plaira. Je demande « seulement que votre bonté immense, sans égard à « mon peu de mérite ni à mes ingratitudes, ne per« mette point que mon Fils et mon Seigneur soit af« fligé, et que les peines me soient réservées, à moi « qui dois les souffrir avec justice. » Le Seigneur la renvoya à saint Joseph, à qui il lui dit de se rapporter pour toutes choses dans le voyage. Ensuite elle sortit de la vision qu'elle avait eue, sans perdre l'usage des sens extérieurs; car elle tenait l'Enfant Jésus entre les bras, l'extase n'ayant élevé que la partie supérieure de son âme; il en rejaillit pourtant sur les sens des dons particuliers, qui les spiritualisèrent et

les rendirent comme témoins de ce que l'âme était plus où elle aimait que là où elle animait.

611. Mais l'amour incomparable que notre grande Reine portait à son très-saint Fils, attendrit en quelque sorte son cœur maternel et compatissant, par la pensée des peines que l'Enfant-Dieu souffrirait, selon qu'il lui avait été révélé dans la vision. Et ce fut en versant des larmes abondantes qu'elle sortit du Temple pour retourner à la maison où elle logeait, sans découvrir à son époux la cause de sa douleur; et le saint l'attribuait uniquement à la prophétie qu'ils avaient entendue de la bouche de Siméon. Mais comme le très-fidèle Joseph l'aimait si tendrement, et qu'il était d'ailleurs naturellement officieux et délicat, il se troubla un peu, voyant son épouse si affligée, sans qu'elle lui fît connaître le sujet de ses nouvelles larmes. Ce trouble fut une des raisons pour lesquelles l'ange lui parla dans un songe, comme il avait fait à l'occasion de la grossesse de notre Reine, ainsi que nous l'avons rapporté. Car cette même nuit, saint Joseph étant endormi, le même ange lui apparut et lui dit ce que raconte saint Matthieu (1): « Levez-vous, prenez l'Enfant et la Mère, fuyez en « Égypte, et n'en partez que lorsque je vous le « dirai, parce que Hérode doit chercher l'Enfant « pour le faire mourir. » A l'instant saint Joseph se leva rempli de sollicitude et de peine, prévoyant combien souffrirait sa bien-aimée épouse. Et allant

(1) Matth., II, 13.

la trouver dans sa retraite, il lui dit : « Chère Dame, « c'est la volonté du Très-Haut que nous soyons « affligés, car son saint ange m'a déclaré que sa « Majesté ordonne que nous fuyions avec l'Enfant en « Égypte, parce que Hérode projette de lui ôter la « vie. Préparez-vous, digne amie, aux fatigues de ce « voyage, et dites-moi ce que je puis faire pour votre « soulagement, puisque je n'ai l'être et la vie que « pour les employer au service de notre très-doux « Enfant et au vôtre.

612. « Mon époux et mon seigneur, répondit notre « Reine, si nous recevons de la main libérale du « Très-Haut tant de biens de grâce, il est juste que « nous en acceptions avec joie les peines et les afflic- « tions temporelles (1). Nous porterons avec nous le « Créateur du ciel et de la terre; et s'il nous a mis « si près de lui, quelle main sera assez puissante « pour nous blesser (2), fût-ce celle du roi Hérode ? « Emportant où nous allons toutes nos richesses, le « souverain Bien, le trésor du ciel, notre Maître, « notre guide et notre véritable lumière, nous n'y « saurions être exilés ; car il est notre repos, notre « héritage et notre patrie. Nous avons toutes choses « l'ayant avec nous; allons accomplir sa sainte vo- « lonté. » La très-pure Marie et Joseph s'approchè- rent du berceau où l'Enfant Jésus était endormi, et ce sommeil n'arriva point sans quelque mystère. La divine Mère le découvrit sans qu'il s'éveillât, parce

(1) Job., II, 10. — (2) Ps. XVII, 3.

qu'il attendit ces tendres et douloureuses paroles de l'amante : *Fuyez, mon bien-aimé, comme un faon de biche sur les montagnes des parfums* (1). *Venez, mon bien-aimé, allons aux champs, et demeurons dans les villages* (2). « Mon unique amour, ajouta la tendre « Mère, très-doux Agneau, votre pouvoir ne sau- « rait être limité par celui des rois de la terre; mais « vous voulez le cacher par une très-haute sagesse « pour l'amour que vous portez aux hommes. Qui « d'entre les mortels peut se promettre, mon bien- « aimé, de vous ôter la vie, puisque votre pouvoir « anéantit le leur ? Si c'est vous qui la donnez à « tous (3), comment vous l'ôtera-t-on ? Et si c'est « vous qui les cherchez pour leur donner celle qui « est éternelle, comment veulent-ils vous donner la « mort ? Mais qui comprendra les secrets impéné- « trables de votre providence (4) ? Or donc, mon « Seigneur et lumière de mon âme, permettez-moi de « vous éveiller; car, quoique vous dormiez, votre « cœur veille (5). »

613. Saint Joseph dit quelque chose de semblable. Après quoi la divine Mère se mit à genoux, éveilla le très-doux Enfant, et le prit entre ses bras. Notre aimable Sauveur, voulant donner des marques qu'il était homme véritable, et attendrir davantage son amoureuse Mère, pleura quelque peu. O merveilles du Très-Haut en des choses qui paraissent si petites

(1) Cant., VIII, 14. — (2) Cant., VII, 11. — (3) Joan., X, 10. — (4) Rom., XI, 34. — (5) Cant., V, 2.

à notre faible jugement! Mais il se tut incontinent. La sacrée Vierge et saint Joseph lui ayant demandé sa bénédiction, il la leur donna d'une manière sensible. Et après qu'ils eurent ramassé ses pauvres langes dans la layette dans laquelle ils les avaient apportés, ils partirent sans aucun délai, un peu après minuit, se servant de la monture sur laquelle notre Reine était venue de Nazareth, et ils se dirigèrent du côté de l'Égypte avec toute la diligence possible, comme je le dirai dans le chapitre suivant.

614. Et pour achever celui-ci, j'ai reçu l'explication de la concordance qu'il y a entre les deux évangélistes saint Matthieu et saint Luc sur ce mystère; car comme ils écrivirent tous avec l'assistance et sous l'inspiration du Saint-Esprit, chacun d'eux connaissait par la même inspiration ce que les trois autres écrivaient et ce qu'ils omettaient. De là vient que par la divine volonté ils écrivirent tous quatre parfois les mêmes choses de la vie de notre Seigneur Jésus-Christ et de l'histoire évangélique, et que dans d'autres endroits les uns ont raconté ce que les autres avaient omis, comme on le voit dans l'Évangile de saint Jean et des autres aussi. Saint Matthieu décrivit l'adoration des rois et la fuite en Égypte (1), que saint Luc ne décrivit pas. Et celui-ci décrivit la circoncision, la présentation et la purification (2), que saint Matthieu avait omises. Ainsi, de ce que saint Matthieu, ayant raconté le départ des rois mages de

(1) Matth., II, 1, etc. — (2) Luc., II, 21, etc.

Bethléem, dit incontinent que l'Ange ordonna à saint Joseph de fuir en Égypte (1), sans parler de la présentation, il ne s'ensuit pas que l'Enfant-Dieu n'ait été présenté auparavant, car il est certain que cette présentation eut lieu après le départ des mages et avant la fuite en Égypte, comme le raconte saint Luc (2). De même, quoique saint Luc écrive immédiatement après la présentation et la purification, qu'ils se rendirent à Nazareth (3), on ne doit pas inférer de là qu'ils ne soient allés auparavant en Égypte; car il est hors de doute qu'ils y allèrent, comme le rapporte saint Matthieu (4), quoique saint Luc se taise sur ce point; et il n'a point parlé de cette fuite, ni avant, ni après, parce qu'elle était déjà racontée par saint Matthieu. De sorte qu'elle arriva incontinent après la présentation, et avant le retour de la sainte Vierge et de Joseph à Nazareth. Et comme saint Luc ne devait pas écrire ce voyage, il fallait bien, pour suivre le fil de son histoire, qu'il racontât leur retour à Nazareth immédiatement après la présentation. Que s'il dit qu'après avoir accompli les prescriptions de la loi, ils retournèrent en Galilée (5), il ne nie pas pour cela le voyage qu'ils firent en Égypte; mais il continue le récit, en omettant la fuite qu'ils furent obligés de faire pour éviter la persécution d'Hérode. Et l'on infère même du texte de saint Luc que leur retour à Nazareth eut

(1) Matth., II, 13. — (2) Luc., II, 22, etc. — (3) *Ibid.*, 39. — (4) Matth., II, 24. — (5) Luc., II, 39.

lieu après leur voyage d'Égypte, puisqu'il dit (1) que l'Enfant croissait et se fortifiait, étant rempli de sagesse, et que la grâce se montrait en lui : ce qui ne pouvait pas être avant qu'il eût achevé les années de l'enfance, par conséquent avant le retour d'Égypte, époque à laquelle il était dans un âge où l'on aperçoit ordinairement dans les enfants le principe de l'usage de la raison.

615. Il m'a aussi été découvert combien a été insensé le scandale des infidèles, ou celui des incrédules qui ont commencé à heurter contre cette pierre angulaire (2), notre Seigneur Jésus-Christ, dès son enfance, en le voyant fuir en Égypte pour éviter la persécution d'Hérode; comme si c'eût été un manque de pouvoir et non point un mystère qui tendait à d'autres fins plus hautes que celle de mettre sa vie à couvert de la cruauté d'un homme pécheur. Ce que dit l'évangéliste (3) devait suffire pour satisfaire un cœur bien disposé : à savoir, qu'il fallait que fût accomplie la prophétie d'Osée, disant au nom du Père éternel : *J'ai fait revenir mon fils d'Égypte* (4). Il est sûr que les fins qu'il eut en l'envoyant dans ce pays et en le rappelant sont très-mystérieuses; j'en dirai quelque chose dans la suite. Mais, quand même toutes les œuvres du Verbe incarné n'auraient pas été si admirables et si pleines de mystère, il n'est personne d'un jugement sain qui puisse reprendre ou ignorer la douce provi-

(1) Luc., II, 40. — (2) I Petr., II, 8. — (3) Matth., II, 15. — (4) Os., XI, 1.

dence avec laquelle Dieu conduit les causes secondes, en laissant agir la volonté humaine selon sa liberté (1). C'est pour ce sujet, et non par manque de pouvoir, qu'il permet dans le monde tant d'injustices, d'idolâtries, d'hérésies et tant d'autres péchés qui ne sont pas moindres que celui d'Hérode, et qu'il permit celui de Judas et de ceux qui effectivement maltraitèrent et crucifièrent sa divine Majesté. Il est constant que le Seigneur pouvait empêcher tout cela, et qu'il ne le fit point, non-seulement pour opérer la rédemption, mais pour nous procurer ce bienfait de la liberté, laissant agir les hommes à leur gré, selon leur volonté, et leur donnant la grâce et les secours que sa divine Providence juge convenables, afin que par eux ils pussent opérer le bien, s'ils voulaient user de leur liberté pour ce même bien comme ils le font pour le mal.

616. C'est avec cette même douceur de sa Providence qu'il donne aux pécheurs le temps de se convertir, et qu'il attend leur conversion comme il attendit celle d'Hérode. S'il usait de son pouvoir absolu et qu'il fît de grands miracles pour arrêter les effets des causes secondes, l'ordre de la nature serait confondu, et en tant qu'auteur de la grâce, il serait en quelque sorte contraire à lui-même comme auteur de la nature. C'est pour ce sujet que les miracles ne doivent éclater que rarement et que pour des fins singulières, car Dieu les a réservés pour des moments opportuns auxquels il

(1) Eccles., xv, 14, etc.

veut manifester sa puissance et se faire connaître auteur de l'univers, et indépendant des mêmes choses qu'il a créées et qu'il conserve. On ne doit pas non plus être surpris de ce qu'il permit la mort des innocents qu'Hérode fit égorger (1). S'il ne jugea pas convenable de l'empêcher par un miracle, c'est que cette mort leur acquit la vie éternelle et une abondante récompense; cette vie valant sans comparaison plus que la temporelle, que l'on doit sacrifier et perdre pour celle-là; et si tous ces enfants eussent vécu et fussent morts d'une mort naturelle, peut-être tous n'auraient-ils pas été sauvés. Les œuvres du Seigneur sont justes et saintes en toutes choses, quoique nous ne pénétrions pas maintenant les raisons de leur équité; mais nous les connaîtrons en lui quand nous le verrons face à face.

—

Instruction que la Reine du ciel me donna.

617. Ma fille, entre les choses que vous devez tirer de ce chapitre pour votre instruction, que la première soit l'humble reconnaissance des bienfaits que vous recevez, puisque vous êtes, entre plusieurs nations, si distinguée et si enrichie par les faveurs que mon

(1) Matth., II, 16.

Fils et moi vous faisons sans que vous les ayez méritées. Je redisais souvent ce verset de David : *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits* (1)? Et, dans cette affection reconnaissante, je m'humiliais profondément, me regardant comme la plus inutile de toutes les créatures. Or, par la connaissance de ce que je faisais étant véritable Mère de Dieu, vous devez considérer quelle est votre obligation, et avouer que vous êtes véritablement indigne de ce que vous recevez, et tout à fait incapable de le reconnaître. Il faut, ma fille, que vous suppléiez à cette impuissance de votre misère en offrant au Père éternel l'hostie vivante de son Fils humanisé, surtout quand vous le recevez sous les espèces sacramentelles et que vous l'avez dans votre poitrine : car en cela vous imiterez aussi David, qui, après s'être interrogé sur ce qu'il rendrait au Seigneur pour les faveurs dont il était comblé, répondait : *Je prendrai le calice du salut, et j'invoquerai le nom du Très-Haut* (2). Vous devez recevoir le salut et travailler à celui de votre âme (3), en suivant les voies qui y conduisent, et en payant les divins bienfaits de retour par la pratique de la perfection; vous devez aussi invoquer le nom du Seigneur et lui offrir son Fils unique, qui est celui qui a opéré la vertu et le salut, qui l'a mérité, et qui peut seul dignement récompenser ce que le genre humain a reçu de la main du Tout-Puissant et ce que vous avez reçu en particulier. Je l'ai revêtu de la forme

(1) Ps. CXV, 12. — (2) Ps. *Ibid.*, 13. — (3) Philip., II, 12.

humaine, afin qu'il conversât avec les hommes (1) et qu'il fût à tous comme une chose propre. Et sa Majesté s'est renfermée sous les espèces du pain et du vin (2) pour se rendre plus propre à chacun en particulier, et afin que chacun en jouît et l'offrît au Père éternel comme une chose qui lui appartînt; les âmes suppléant par cette offrande à l'insuffisance de ce qu'elles pourraient lui rendre sans elle, et le Très-Haut se trouvant comme satisfait par elle, puisqu'il ne saurait demander à ses créatures quelque autre chose qui lui fût plus agréable.

618. Après cette offrande, celle que les âmes font en acceptant et en supportant avec égalité et patience les peines et les adversités de la vie mortelle, lui est fort agréable. Mon très-saint Fils et moi avons été les Maîtres excellents de cette doctrine : sa divine Majesté se mit à l'enseigner dès le moment que je l'eus conçue dans mon sein, parce que incontinent nous commençâmes à fatiguer et à souffrir (3); sitôt qu'il fut né nous endurâmes la persécution d'Hérode, et nous fûmes obligés de nous réfugier dans un pays étranger; ses souffrances durèrent jusqu'à la mort de la croix. Et moi aussi, je souffris de mon côté jusqu'à la fin de ma vie, comme vous l'apprendrez par tout ce que vous en écrirez. Or, puisque nous avons tant souffert pour les hommes et pour leur remède, je veux qu'en cela vous nous imitiez comme son épouse et comme ma fille, et que vous vous habituiez à souffrir

(1) Baruch., III, 38. — (2) Joan., VI, 57. — (3) Ps. LXXXVII, 16.

avec un cœur joyeux et tranquille, tâchant d'augmenter les richesses de votre Seigneur et Maître par la conquête des âmes qu'il a achetées au prix de sa vie et de son sang, et qui lui sont si chères (1). N'épargnez jamais ni peines ni travaux, acceptez toute sorte d'amertumes et de douleurs, si par leur moyen vous pouvez gagner quelques âmes à Dieu ou les aider à sortir du péché, à améliorer leur vie. Prenez garde que la vue de votre pauvreté et du peu de fruit que vous tirerez de vos désirs et de vos soins ne vous fasse perdre courage; car vous ne devez pas douter qu'ils ne soient agréables au Très-Haut, et vous ne savez pas jusqu'à quel point il peut lui plaire de les faire servir. Dans tous les cas, vous n'avez qu'à travailler avec activité, et à ne point manger paresseusement le pain dans sa maison (2).

CHAPITRE XXII

Jésus, Marie et Joseph entreprennent le voyage d'Égypte, accompagnés des esprits angéliques. — Ils arrivent à la ville de Gaza.

619. Nos divins voyageurs sortirent de Jérusalem pour se rendre au lieu d'exil, cachés sous le silence

(1) I Cor., VI, 20. — (2) Prov., XXXI, 27.

et l'obscurité de la nuit, mais pleins de la sollicitude que leur imposait la garde du gage du Ciel, qu'ils emmenaient dans un pays étranger où ils ne connaissaient personne. Et quoique la foi et l'espérance les soutinssent (car chez notre Reine et chez son très-fidèle époux, ces vertus étaient portées au plus haut degré possible), néanmoins le Seigneur leur laissa sentir cette peine, parce qu'elle était naturellement inséparable de l'amour qu'ils avaient pour l'Enfant Jésus, et qu'ils ne savaient point en particulier tout ce qui pouvait leur arriver dans un si long voyage, ni quand il finirait, ni comment ils seraient reçus en Égypte étant étrangers, ni les commodités qu'ils auraient pour élever l'Enfant, et d'abord pour lui adoucir la fatigue du chemin. La précipitation du départ leur causa de très-grands embarras et de très-grands soucis, mais leur douleur fut beaucoup diminuée par l'assistance des courtisans du ciel, car les dix mille anges dont j'ai fait mention se manifestèrent aussitôt en forme humaine et avec leur beauté et splendeur ordinaire, de sorte qu'ils leur changèrent cette nuit en un jour très-agréable. Et ils ne furent pas plutôt sortis de la ville, qu'ils s'humilièrent devant le Verbe incarné, et l'adorèrent entre les bras de sa Mère Vierge; ils la consolèrent en lui offrant de nouveau leurs services et leur obéissance, et en lui promettant de l'accompagner et de la conduire partout où le Seigneur l'ordonnerait.

620. Le moindre soulagement paraît considérable à un cœur affligé; et comme celui-ci était grand, il

fortifia beaucoup notre Reine et son époux Joseph ; de sorte qu'étant sortis de Jérusalem par la porte du côté de Nazareth, ils commencèrent leur voyage avec beaucoup d'ardeur. La divine Mère eut quelque désir d'aller au lieu de la nativité, pour vénérer cette sacrée grotte, qui avait servi de premier asile à son très-saint Fils. Mais les saints anges répondant à sa pensée avant qu'elle l'eût exprimée, lui dirent : « Reine et Maîtresse de l'univers, Mère de notre « Créateur, il faut que nous hâtions le voyage et que « nous poursuivions notre route sans nous arrêter ; « car le peuple s'est ému à cause du détour que les « mages ont pris pour ne pas retourner à Jérusalem, « et à cause des paroles du prêtre Siméon et d'Anne ; « plusieurs ont déjà dit que vous étiez la Mère du « Messie ; d'autres, que vous saviez où il était ; et « d'autres encore ont avancé que votre Fils était un « prophète. On a porté divers jugements sur la visite « que les rois vous ont faite en Bethléem ; Hérode est « informé de tout, il a ordonné qu'on vous cherche « avec une grande activité, et vous ne devez pas « douter qu'on n'y emploie toutes les diligences pos« sibles. C'est pourquoi le Très-Haut vous a com« mandé de partir de nuit, et avec tant d'empresse« ment. »

621. La Reine du ciel obéit à la volonté du Tout-Puissant, qui lui était déclarée par les anges ses ministres ; de sorte que, sans quitter le chemin, elle se contenta de saluer le sacré lieu de la naissance de son Fils, se rafraîchissant la mémoire des mystères

qui y avaient été opérés, et des faveurs qu'elle y avait reçues. Le saint ange qui gardait ce sanctuaire vint à leur rencontre sous une forme visible, et adora le Verbe incarné entre les bras de sa divine Mère, et ce qui lui causa une nouvelle consolation et une joie singulière, c'est qu'elle le vit et lui parla. Notre miséricordieuse Dame eut aussi envie de passer par Hébron, parce qu'elle se serait écartée fort peu de sa route, et que sa cousine et bonne amie Élisabeth s'y trouvait avec son fils Baptiste. Mais le soigneux saint Joseph, qui était plus craintif, empêcha ce détour, et dit à sa divine Épouse : « Chère Dame, je crois « qu'il nous importe beaucoup de ne pas retarder le « voyage d'un moment, mais de l'avancer autant « qu'il nous sera possible, afin de nous éloigner au « plus tôt du danger. C'est pourquoi il n'est pas « convenable que nous allions à Hébron, où l'on « nous cherchera plus facilement qu'ailleurs. — « Votre volonté soit faite, répondit la très-humble « Reine; mais je prierai, s'il vous plaît, un de ces « esprits célestes d'aller informer ma cousine Élisa- « beth du sujet de notre voyage, afin qu'elle mette « son fils à l'abri de la persécution d'Hérode, qui « s'étendra sans doute jusqu'à eux. »

622. La Reine du ciel pénétrait l'intention qu'Hérode avait de faire égorger les enfants, quoiqu'il ne l'eût pas encore annoncée. Mais ce qui excite ici mon admiration, c'est l'humilité et l'obéissance de la très-sainte Vierge, qui étaient en tout si rares et toujours accompagnées d'une si grande prudence; car elle

n'obéit pas seulement à saint Joseph en ce qu'il lui ordonnait ; mais elle ne voulut pas même envoyer l'ange à sainte Élisabeth sans son agrément, quoique la chose ne dépendît que d'elle, et qu'elle la pût exécuter mentalement par elle-même. J'avoue ma confusion et ma paresse, puisque je n'étanche point ma soif à la très-pure source des eaux qui m'est ouverte, et que je ne profite pas de la lumière qui jaillit de pareils exemples, quelque doux, quelque puissants qu'ils soient pour nous engager et nous obliger tous à renoncer à notre propre et pernicieuse volonté. Or, notre auguste Princesse, après avoir consulté celle de son époux, chargea un des principaux anges qui l'assistaient d'annoncer à sainte Élisabeth ce qui se passait ; et, comme supérieure aux mêmes anges, elle informa dans cette occasion mentalement son ambassadeur de ce qu'il avait à dire à sa cousine et au petit Baptiste.

623. Le saint ange se rendit auprès de l'heureuse Élisabeth, et selon l'ordre qu'il en avait reçu de sa Reine, il lui apprit tout ce qu'il était convenable qu'elle sût. Il lui dit que la Mère de Dieu allait avec lui en Égypte afin de se soustraire à la fureur d'Hérode, et de ne pas tomber entre les mains de ceux qui le cherchaient pour le faire mourir, et qu'il fallait qu'elle cachât le petit Baptiste pour mettre sa vie en sûreté ; il lui révéla aussi d'autres mystères du Verbe incarné, ainsi que la divine Mère le lui avait ordonné. Sainte Élisabeth, remplie d'admiration et de joie par cette ambassade, dit à l'ange qu'elle souhaitait d'al-

ler adorer l'Enfant Jésus et voir sa très-sainte Mère, et s'informa de lui si elle pourrait les joindre. Le saint ange lui répondit que son Roi humanisé et la très-pure Mère étaient loin d'Hébron, et qu'il n'était pas convenable de les retarder, de sorte que la sainte fut obligée de se contenter de son désir. Et ayant donné à l'ange de douces recommandations pour le Fils et pour la Mère, elle resta tout attendrie, et l'ambassadeur céleste alla rendre réponse à notre auguste Reine. Sainte Élisabeth leur dépêcha aussitôt une personne en toute diligence, et leur fit parvenir par cette même voie une provision de vivres, de l'argent et de quoi faire des langes à l'Enfant, prévoyant le besoin qu'ils en pourraient avoir dans un pays étranger. Ce messager les trouva dans la ville de Gaza, distante de Jérusalem d'environ vingt heures de chemin, située sur le bord de la rivière de Besor, assez près de la Méditerranée, et sur la route qui conduit de la Palestine en Égypte.

624. Ils se reposèrent deux jours dans cette ville, parce que saint Joseph se sentit assez fatigué, aussi bien que la petite monture qui portait notre grande Reine. Ils congédièrent de là le domestique de sainte Élisabeth, après que saint Joseph lui eut recommandé de ne découvrir à personne l'endroit où il les avait trouvés. Mais le Seigneur prit un plus grand soin de prévenir cet inconvénient; car il ôta à cet homme le souvenir de ce que saint Joseph lui avait recommandé de taire, de sorte qu'il ne se souvint que de la réponse qu'il devait rapporter à sa maîtresse Élisabeth. La cha-

ritable Marie partagea avec les pauvres les présents qu'elle en avait reçus, car celle qui en était la Mère ne les pouvait pas oublier; et de l'étoffe que sa cousine lui envoya elle fit un voile pour couvrir l'Enfant-Dieu, et un manteau pour saint Joseph propre à la fatigue du chemin et à l'injure du temps. Elle prépara aussi quelques-unes des choses qu'ils pouvaient emporter avec leur pauvre bagage; parce que, quand notre très-prudente Dame pouvait subvenir par ses soins aux nécessités de son Fils et de saint Joseph, elle ne voulait point avoir recours aux miracles; et en cela elle se conduisait selon l'ordre naturel et commun, autant que ses forces le lui permettaient. Elle fit quelques œuvres merveilleuses pendant les deux jours qu'ils demeurèrent à Gaza, pour n'en pas partir sans y avoir communiqué de grands biens. Elle rendit la santé à deux malades qui étaient en danger de mort, et guérit entièrement une autre femme paralytique. Elle opéra des effets divins, touchant la connaissance de Dieu et le changement de vie, dans les âmes de plusieurs qui la virent et lui parlèrent; et tous ressentaient de grands motifs de louer le Créateur. Ils ne découvrirent pourtant à personne leur pays, ni le dessein qu'ils avaient de passer en Égypte, parce que cette indication jointe au bruit que ces œuvres admirables causaient, aurait permis facilement aux émissaires d'Hérode de découvrir le chemin qu'ils tenaient, et de les atteindre.

625. Je ne trouve point de termes assez expressifs pour déclarer ce qui m'a été manifesté des œuvres que

l'Enfant Jésus et sa Mère-Vierge faisaient le long de la route ; je n'ai pas non plus cette dévotion ni cette énergie que des mystères si admirables demandent. Les bras de la très-pure Marie servaient toujours de lit au nouveau et véritable roi Salomon (1). Quand elle sondait les secrets de cette humanité et de cette âme très-sainte, il arrivait quelquefois que le Fils et la Mère entraient dans de doux entretiens, que le divin Enfant commençait, et qu'ils formaient des cantiques de louange, par lesquels ils glorifiaient tout d'abord l'être infini de Dieu, tous ses attributs et toutes ses perfections. A cet effet, sa divine Majesté communiquait à notre auguste Reine une nouvelle lumière, et des visions intellectuelles, dans lesquelles elle connaissait le très-haut mystère de l'unité de l'essence en la trinité des personnes, les opérations *au dedans* de la génération du Verbe et de la procession du Saint-Esprit ; comment le Verbe est toujours engendré par l'opération de l'entendement, et le Saint-Esprit inspiré par celle de la volonté ; non qu'il y ait aucune succession de *priorité et postériorité* (car tout est actuel en l'éternité), mais parce que nous percevons le mystère d'après les données de la durée successive du temps. Notre grande Princesse pénétrait aussi comment les trois personnes se comprennent mutuellement par un même acte d'entendement, et comment elles connaissent celle du Verbe unie à l'humanité, ainsi que les effets qui résultent en elle de son union avec la Divinité.

(1) Cant., III, 7.

626. Par cette si haute science elle descendait de la Divinité à l'humanité, et composait de nouveaux cantiques de louange et de reconnaissance, bénissant le Seigneur d'avoir créé cette humanité très-sainte et très-parfaite, tant pour l'âme que pour le corps: l'âme remplie de sagesse, de grâce et des dons du Saint-Esprit avec toute la plénitude possible; le corps très-pur et très-accompli au degré le plus éminent. Ensuite elle observait tous les actes si héroïques et si excellents de ses puissances; et après les avoir tous imités avec la proportion possible, elle bénissait et remerciait le Très-Haut par mille actions de grâces de l'avoir choisie entre toutes pour être sa Mère, et pour être conçue sans péché, et élevée à une gloire enrichie de toutes les faveurs de sa puissante droite, dont une simple créature pût être capable. Pour exalter et glorifier ces mystères, et tant d'autres qui s'y trouvaient renfermés, l'Enfant disait, et la Mère répondait ce que les hommes ni même les anges ne sauraient exprimer. Notre divine Dame, au milieu de ces saints exercices, ne manquait pas de prendre le plus grand soin de son adorable Fils, de l'allaiter trois fois par jour, et de le caresser avec plus d'amour, d'attention et de tendresse, que toutes les autres mères ensemble n'ont jamais caressé les leurs.

627. Elle lui disait quelquefois: « Mon Fils, mon « très-doux amour, permettez-moi de vous interro« ger et de vous découvrir mon désir, quoiqu'il ne « vous soit pas inconnu, mais pour avoir la consola« tion d'ouïr vos aimables réponses. Dites-moi, chère

« vie de mon âme, lumière de mes yeux, si le chemin « vous fatigue, si les injures du temps vous incom- « modent, et ce que je puis faire pour votre service « et pour adoucir vos peines? » A quoi l'Enfant-Dieu répondait : « Ma Mère, toutes les fatigues que j'en- « dure pour l'amour de mon Père éternel et pour « celui des hommes que je viens enseigner et racheter, « me paraissent très-légères et très-douces, surtout « en votre compagnie. » L'Enfant pleurait en certaines occasions avec une sereine gravité, comme l'homme d'un âge mûr; et l'amoureuse Mère en étant affligée tâchait d'en pénétrer la cause, la cherchant dans son intérieur, qu'elle connaissait. Et là elle découvrait que c'étaient des larmes d'amour et de compassion pour le salut des hommes, et à cause de leurs ingratitudes. Alors elle gémissait avec lui comme une plaintive tourterelle; elle le caressait et le baisait avec un respect incomparable comme une mère attendrie. L'heureux Joseph était souvent témoin de mystères si divins, et il en recevait quelque lumière qui lui adoucissait les peines du voyage. De temps en temps il demandait à son épouse comment elle se trouvait, et si elle avait besoin de quelque chose pour elle ou pour l'Enfant; et il s'en approchait et l'adorait, lui baisant les pieds et lui demandant sa bénédiction; et quelquefois il le prenait entre ses bras. De sorte que par ces consolations notre grand patriarche supportait aisément toutes les fatigues de la route; et sa divine épouse l'animait, prévoyant toutes choses avec un cœur magnanime, sans que son recueillement inté-

rieur l'empêchât de veiller aux besoins extérieurs, et sans que ceux-ci pussent la faire descendre de la hauteur de ses sublimes pensées, et de ses fréquentes oraisons jaculatoires; car elle conservait toujours et partout la même perfection.

—

Instruction que notre divine Maîtresse me donna.

628. Ma très-chère fille, pour arriver à comprendre et à imiter comme je le demande de vous ce que vous venez d'écrire, il faut que vous preniez pour modèle l'admiration et les affections que faisait naître en mon âme la lumière divine, au moyen de laquelle je savais que mon très-saint Fils s'assujettissait volontairement à la fureur barbare des hommes les plus méchants, comme il le fit à l'égard d'Hérode dans cette occasion, où nous fûmes obligés de fuir sa colère, et comme il le fit dans la suite à l'égard des mauvais ministres, des pontifes et des magistrats. Le Très-Haut fait éclater sa grandeur, sa bonté et sa sagesse infinie dans toutes ses œuvres. Mais ce qui excitait le plus mon admiration, c'était lorsque je voyais par une très-sublime lumière que l'Être de Dieu se trouvait en la personne du Verbe unie à l'humanité; que mon très-saint Fils était lui-même le Dieu éternel, puissant, infini, créateur et conservateur de toutes choses, et que la vie et l'être de cet

inique roi dépendaient de ses bienfaits; de voir en même temps que l'Humanité très-sainte priait encore le Père éternel de lui donner de bonnes pensées, de lui accorder son secours et de nouvelles faveurs; et que, bien qu'il lui fût si facile de le punir, il s'en abstint, et tout au contraire obtint par ses prières qu'il ne fût point puni effectivement autant que sa malice le méritait. Et quoique, par son impénitence, il ait fini par se perdre et se damner, il n'en est pas moins vrai que son châtiment n'est pas aussi rigoureux que si mon très-saint Fils n'eût pas prié pour lui. Je tâchai d'imiter cette conduite et tout ce qu'elle renferme de sa miséricorde et de sa mansuétude incomparable; car, en agissant de la sorte, mon divin Fils et mon Maître me montrait déjà ce qu'il devait enseigner dans la suite par ses exemples, par ses paroles, et par une pratique plus éclatante de l'amour des ennemis (1). Et lorsque je savais si bien qu'il cachait son pouvoir infini, et qu'étant un Lion invincible (2), il s'abandonnait comme le plus doux des agneaux à la fureur des loups ravissants (3), mon cœur se brisait et les forces me manquaient (4), tant je désirais de l'aimer et de l'imiter en son amour, en sa charité, en sa patience et en sa douceur.

629. Je vous propose cet exemplaire, afin que vous l'ayez toujours présent et que vous sachiez comment et jusques où vous devez souffrir, pardonner et aimer

(1) Matth., v, 44; Luc., xxiii, 34. — (2) Isa., v, 29. — (3) Jerem., xi, 19. — (4) Ps. lxxii, 26.

ceux qui vous offensent, puisque ni vous ni les autres créatures n'êtes innocentes, ni exemptes de péché, et qu'il y en a tant au contraire qui méritent par leurs crimes réitérés les injures qu'on leur fait. Or, si les persécutions vous peuvent procurer le grand bien de cette imitation, quel sujet aurez-vous de ne les pas estimer et recevoir comme un très-grand bonheur ; de ne pas aimer ceux qui vous donnent les moyens de pratiquer ce qui est le plus sublime de la perfection, et de ne point reconnaître ce bienfait en ne regardant pas comme ennemi, mais comme bienfaiteur, Celui qui vous met dans l'occasion d'acquérir une chose qui vous est si avantageuse? Après l'objet qui vous a été proposé, vous n'aurez aucune excuse si vous manquez en cela; car la lumière divine et ce que vous en savez vous le rendent comme présent.

CHAPITRE XXIII

Jésus, Marie et Joseph poursuivent leur voyage, et vont de Gaza à Héliopolis, ville d'Égypte.

630. Nos saints voyageurs, trois jours après leur arrivée à Gaza, en partirent pour l'Égypte. Et quittant bientôt les lieux habités de la Palestine, ils

entrèrent dans les déserts sablonneux qu'on appelle de Bersabée, et traversèrent plus de soixante lieues de pays inhabités avant que d'arriver à la ville d'Héliopolis, qui est maintenant appelée le Caire d'Égypte. Ils marchèrent longtemps dans cette solitude, parce que leurs journées étaient fort petites, tant à cause de la grande quantité de sable qu'ils trouvaient, que par le défaut de retraite et de vivres. Et comme ils eurent beaucoup d'aventures dans ce pénible voyage, j'en dirai quelques-unes dont on inférera les autres, parce qu'il n'est pas nécessaire de les raconter toutes. Or, afin qu'on comprenne combien l'Enfant Jésus, la sainte Vierge et Joseph y souffrirent, on doit présupposer que le Très-Haut permit que son Fils unique humanisé, son auguste Mère et saint Joseph ressentissent les incommodités de ce désert. Et quoique notre divine Dame les endurât avec une grande tranquillité, elle en fut néanmoins très-affligée, ainsi que son très-fidèle époux de son côté; car ils souffrirent tous deux de très-grandes peines en leurs personnes; mais le cœur de la Mère en fut beaucoup plus pénétré, à cause de celles de son Fils et de Joseph, quoique celui du saint le fût aussi à la vue des incommodités que l'Enfant et la Mère essuyaient, et de l'impuissance où il était de les en préserver par ses soins.

631. Il fallait nécessairement qu'ils passassent les nuits en plein air et sans abri, en traversant ce désert, et cela en hiver, puisqu'ils commencèrent leur voyage au mois de février, six jours après la purifi-

cation, comme on le peut conclure de ce que j'ai dit au chapitre XXI de ce livre. La première nuit qui les surprit dans cette solitude les obligea de s'arrêter au pied d'une colline, qui fut le seul asile qu'ils trouvèrent. La Reine du ciel s'assit à terre avec son Fils entre les bras, et après qu'ils s'y furent un peu délassés ils soupèrent de ce qu'ils avaient porté de Gaza. La sainte Vierge donna de son lait à l'Enfant Jésus, et sa Majesté consola cette Mère affligée et son époux par des manières agréables et caressantes. Le saint dressa une petite tente avec son manteau et quelques bâtons, afin que le Verbe incarné et sa très-sainte Mère fussent moins exposés à l'air de la nuit, sous cet humble et étroit pavillon. Dans cette circonstance les dix mille anges qui assistaient avec admiration nos saints voyageurs, firent un corps de garde à leur Roi et à leur Reine, en les environnant sous des formes humaines. Notre grande Dame vit que son très-saint Fils offrait au Père éternel cette affliction, ses peines, celles de sa Mère et de saint Joseph. Elle s'associa pendant la plus grande partie de la nuit à ses prières et aux autres actes que faisait cette âme déifiée. Puis, l'Enfant-Dieu dormit un peu dans ses bras; mais elle veilla toujours, se livrant à de divins entretiens avec le Très-Haut et avec les anges. Saint Joseph se coucha par terre, appuyant sa tête sur le petit coffre qui renfermait les langes et leurs autres pauvres hardes.

632. Le jour suivant ils continuèrent leur route, et dès lors la provision de pain et de fruits qu'ils

avaient prise étant épuisée, la Maîtresse de l'univers et son saint époux se trouvèrent dans une extrême nécessité et ressentirent la faim. Et quoique celle du saint fût plus grande, ils en souffrirent néanmoins tous deux beaucoup. Il arriva, un des premiers jours de leur voyage, qu'ils restèrent jusqu'à neuf heures du soir sans prendre aucune nourriture; et comme il était impossible de remédier à cette nécessité par aucun soin humain, notre divine Dame, s'adressant au Très-Haut, lui dit : « Dieu éternel et tout-puis-« sant, je vous rends grâces et vous bénis pour les « œuvres magnifiques de votre bon plaisir, et de ce « que vous m'avez donné l'être et la vie sans que je « l'eusse mérité, et aussi de ce que par votre seule « bonté vous m'avez conservée et élevée, n'étant « qu'une poussière et qu'une créature inutile. Je ne « vous ai pas payé, Seigneur, du retour que je vous « devais pour tous ces bienfaits; et comment oserai-je « maintenant vous demander pour moi ce que je ne « saurais reconnaître? Mais regardez, mon divin Père, « votre Fils unique (1), et accordez-moi les moyens « de lui entretenir la vie naturelle et de conserver « celle de mon époux, afin qu'il l'emploie au service « de votre Majesté, et que je serve votre Verbe incarné « pour le salut des hommes. »

633. Le Très-Haut permit que l'inclémence des éléments s'unît à la faim, à la lassitude et à cette espèce d'abandonnement, afin que ces clameurs de la

(1) Joan., I, 14.

très-douce Mère vinssent d'une plus grande tribulation : car il s'éleva une furieuse tempête où ils étaient battus et aveuglés par le vent et la pluie. Ce mauvais temps affligea beaucoup la pitoyable et amoureuse Mère, à cause de la grande délicatesse de l'Enfant-Dieu, qui n'avait pas encore cinquante jours. Et, quoiqu'elle le garantît de son mieux, cela n'empêcha pas qu'il en ressentît la rigueur; ce qu'il fit connaître par ses larmes et par ses tremblements, comme l'auraient fait d'autres enfants dans une semblable occasion. La soigneuse Mère, usant alors de son pouvoir de Reine des créatures, commanda avec empire aux éléments de ne point offenser leur Créateur, mais d'user envers lui de leur douceur, et de ne garder que pour elle ce qu'ils avaient de plus rude. Il arriva dans cette rencontre la même chose que j'ai dite aux chapitres précédents, en parlant de la naissance et du voyage de Bethléem à Jérusalem; car aussitôt les vents s'apaisèrent et la tempête cessa. Et l'Enfant Jésus, voulant récompenser ce soin amoureux, ordonna à ses anges d'assister sa Mère bien-aimée et de la mettre à l'abri. Ils obéirent à l'instant, et, formant un globe lumineux et impénétrable aux injures du temps, ils y enfermèrent leur Dieu humanisé, l'auguste Vierge et son époux; de sorte qu'ils y furent plus richement et plus commodément logés qu'ils ne l'eussent été dans les plus superbes palais des puissants de la terre. Ils reçurent le même secours dans quelques autres occasions en traversant ce désert.

634. Mais les vivres leur manquaient, et ils étaient

réduits à une disette contre laquelle ne pouvait rien l'industrie humaine. Et, après que le Seigneur les eût laissés arriver à cette extrémité, il exauça les justes demandes de son Épouse, et les secourut par le mininistère des anges, qui leur offrirent incontinent du pain et des fruits délicieux, et leur apportèrent en outre une liqueur d'un goût exquis. Et, lorsqu'ils les eurent servis, ils récitèrent tous ensemble des cantiques de louanges au Seigneur, qui donne la nourriture à toute chair au moment convenable (1), afin que ceux qui espèrent en sa divine Providence et en ses magnifiques largesses soient rassasiés (2). Ce fut là le régal que le Seigneur fit à ses trois voyageurs exilés dans le désert de Bersabée, qui est l'endroit où Élie, fuyant Jézabel, fut fortifié par le pain cuit sous la cendre que l'ange du Seigneur lui donna, afin qu'il pût aller jusqu'à la montagne Horeb (3). Mais ni ce pain ni celui que les corbeaux lui avaient apporté auparavant, ni la chair qu'il en reçut miraculeusement, afin qu'il en mangeât le matin et le soir sur le bord du torrent de Carith (4); ni la manne que le ciel envoya aux Israélites, quoiqu'elle fût appelée le pain des anges, le pain venu du ciel; ni les cailles que le vent du midi poussa à leur portée (5); ni la nuée qui les mettait à couvert des ardeurs du soleil (6), rien de tout cela ne peut être comparé avec ce que le Sei-

(1) Ps. CXXXV, 25; Ps. CXLIV, 15. — (2) Ps. XXI, 27. — (3) III Reg., XIX, 3, 6 et 8. — (4) III Reg., XVII, 6. — (5) Exod., XVI, 13, etc. — (6) Ps. LXXVII, 14, 15 et 26; Num., X, 34.

gneur fit dans ce voyage en faveur de son Fils humanisé, de l'auguste Marie et de saint Joseph. Ces nouveaux prodiges ne se faisaient point pour nourrir un prophète et un peuple ingrat, mais pour entretenir un Dieu fait homme et sa véritable Mère, et pour conserver une vie naturelle de laquelle dépendait la vie éternelle de tout le genre humain. Et si cette divine nourriture répondait à l'excellence des conviés, la reconnaissance était aussi tout à fait en rapport avec la grandeur d'un tel bienfait. Et, afin que le tout vînt dans le temps le plus convenable, le Seigneur permettait toujours que la nécessité fût extrême, et que cette extrémité même exigeât le secours du Ciel.

635. Que les pauvres se réjouissent par cet exemple; que les affamés ne se désolent plus dans leur détresse; que ceux qui souffrent persécution espèrent le secours, et que personne ne se plaigne de la divine Providence, en quelque affliction et en quelque nécessité qu'il se trouve. Quand est-ce que le Seigneur a manqué à ceux qui ont mis leur confiance en lui? Quand est-ce qu'il en a détourné ses regards paternels (1)? Nous sommes frères de son Fils humanisé, héritiers de ses biens, ses enfants (2) et les enfants de sa très-miséricordieuse Mère. Or, enfants de Dieu et de l'auguste Marie, comment vous méfiez-vous d'un tel Père et d'une telle Mère dans vos besoins? Pourquoi leur refusez-vous cette gloire? Comment renoncez-vous au droit que

(1) Ps. xvii, 21, etc. — (2) Rom., viii, 17, 29.

vous avez de leur demander du secours? Venez, venez avec humilité et confiance, les yeux de vos parents sont attentifs à vous regarder (1), leurs oreilles écoutent les gémissemeuts que vous poussez dans vos nécessités, et les mains de cette Reine sont ouvertes pour soulager le pauvre (2). Et vous, riches de ce monde, pourquoi mettez-vous votre espérance dans vos seules et incertaines richesses, au risque de perdre la foi, et vous engageant par là dans beaucoup d'afflictions, comme l'Apôtre vous le prédit (3)? Aveuglés par la cupidité, vous ne faites pas profession d'être les enfants de Dieu et de sa Mère; au contraire, vous renoncez à cette qualité par vos œuvres, et vous vous déclarez étrangers : car le fils légitime sait seul s'abandonner aux soins et à l'amour de son véritable père et de sa véritable mère, qui se plaindraient avec raison s'il mettait son espérance en d'autres qui ne leur seraient pas seulement indifférents, mais qui seraient même leurs propres ennemis. La divine lumière m'enseigne cette vérité, et la charité m'oblige de l'écrire.

636. Le Très-Haut ne prenait pas seulement soin de nourrir nos pèlerins, mais il les récréait aussi d'une manière sensible pour les distraire de la fatigue du chemin et de l'ennui de cette vaste solitude. Il arrivait quelquefois que la divine Mère s'arrêtant avec son Enfant-Dieu pour prendre un peu de relâche, des multitudes d'oiseaux accouraient des montagnes,

(1) Ps. x, 5. — (2) Prov., xxxi, 20. — (3) I Tim., vi, 17, 9 et 10.

comme je l'ai raconté ailleurs, et ils la réjouissaient par la douceur de leur chant et par la variété de leur plumage, se mettant sur ses épaules et sur ses mains, et s'ébattant autour d'elle. La très-prudente Reine les recevait, et leur ordonnait de louer leur Créateur en reconnaissance de ce qu'il les avait créés si beaux et si bien ornés de plumes pour jouir de l'air et de la terre, qui leur fournissait chaque jour la nourriture nécessaire. Les oiseaux obéissaient à leur Maîtresse : mais l'amoureuse Mère récréait l'Enfant Jésus par d'autres cantiques plus doux, le bénissant et le reconnaissant pour son Dieu, pour son Fils et pour l'auteur de toutes ces merveilles. Les saints anges s'unissaient tour à tour à notre grande Reine et aux petits oiseaux, faisant tous ensemble un chœur d'une harmonie plus spirituelle que sensible et d'une douceur admirable.

637. Quelquefois l'auguste Princesse disait à l'Enfant : « Mon amour, lumière de mon âme, comment « vous soulagerai-je de vos peines? Comment empê- « cherai-je que vous ne soyez fatigué? Que pourrai-je « faire pour vous adoucir un chemin si rude? Oh! si « je pouvais vous porter dans mon cœur et vous y « faire une couche où vous fussiez à l'abri! » A quoi le très-doux Jésus répondait : « Ma chère Mère, je « suis fort à mon aise entre vos bras, reposant sur « votre sein; je trouve mes délices en vos soigneuses « affections et en vos douces paroles. » D'autres fois le Fils et la Mère s'entretenaient intérieurement, et ces entretiens étaient si sublimes et si divins, qu'il n'est pas possible de les traduire. Le saint époux

Joseph participait à plusieurs de ces mystères et à ces consolations, qui lui faisaient oublier la fatigue de la route et ressentir le fruit d'une si douce compagnie, quoiqu'il ne s'aperçût point que l'Enfant parlât à la Mère d'une manière sensible, car cette faveur lui était alors réservée, comme je l'ai déjà dit. Nos saints persécutés poursuivirent ainsi leur voyage d'Égypte.

—

Instruction que je reçus de la très-sainte Vierge.

638. Ma fille, comme ceux qui connaissent le Seigneur mettent leur confiance en lui (1), de même ceux qui n'espèrent pas en sa bonté et en son amour immense, n'ont point une parfaite connaissance de sa divine Majesté. Et si l'on manque de foi et d'espérance, on manque aussi d'amour, parce que le cœur s'attache à l'objet dans lequel il a placé sa confiance et qu'il estime le plus (2). Tout le mal des mortels vient de cette erreur, parce qu'ils ont un si bas sentiment de la bonté infinie de Dieu, qui leur a donné l'être et qui le leur conserve, qu'ils n'oseraient établir toute leur confiance en lui; manquant à cette même confiance, ils manquent à l'amour qu'ils lui doivent, et le prostituent aux créatures; ils se confient en elles

(1) Ps. IX, 10. — (2) Matth., VI, 21.

et estiment ce qu'ils souhaitent, c'est-à-dire le pouvoir, les richesses et la vanité (1). Et quoique les fidèles puissent détourner ce mal par la foi et par l'espérance infuse, ils ne profitent point de leurs ressources et condamnent trop souvent ces vertus à l'inaction, et c'est pour cela qu'ils se ravalent jusqu'aux choses basses. Ceux qui possèdent les richesses espèrent en elles, et ceux qui ne les ont pas les souhaitent (2). Les uns tâchent de les acquérir par les moyens les plus injustes; les autres se confient en la puissance des grands, ils les flattent et les applaudissent (3): de sorte que le Seigneur en trouve très-peu qui méritent les favorables effets de sa providence, qui espèrent en elle, et qui le reconnaissent pour le bon Père, qui prend soin de ses enfants, qui les nourrit, et les conserve sans en laisser aucun dans la nécessité.

639. C'est cet aveuglement qui donne au monde un si grand nombre de partisans, qui l'a infecté d'avarice et de concupiscence, contrairement à la volonté du Créateur, et qui a trompé les hommes sur cela même qu'ils désiraient ou qu'ils devaient désirer; car tous avouent communément qu'ils ne désirent les richesses et les biens temporels que pour satisfaire à leurs besoins; et ils ne le disent que parce qu'ils ne devraient pas demander autre chose. Mais en fait, la plupart mentent, car ils souhaitent le superflu, et non point le nécessaire, afin de le faire servir aux pompes

(1) Ps. LI, 7; Eccl., v, 9. — (2) Prov., XXVIII, 8. — (3) Ps. CXLV, 3.

du monde plutôt qu'aux besoins de la nature. Que si les hommes ne désiraient que ce qui leur est véritablement nécessaire, il y aurait folie de leur part à mettre leur confiance en de faibles créatures, et non pas en Dieu, qui étend son ineffable providence jusque sur les petits des corbeaux (1), comme si leurs croassements étaient autant de voix qui invoquassent le secours de leur Créateur. Avec cette conviction, je ne pouvais rien craindre dans mon long pèlerinage. Et comme je n'espérais que dans le Seigneur, sa divine providence venait au secours de ma détresse. Pour vous, ma fille, qui connaissez cette grande providence, ne vous affligez point avec excès dans vos nécessités; employez seulement, sans manquer à vos obligations, les moyens possibles pour y remédier, et ne comptez ni sur les industries humaines ni sur les créatures; et après que vous aurez fait ce qui dépend de vous, croyez que le seul moyen efficace est d'attendre avec patience et sans trouble le secours du Seigneur, car quoiqu'il vous le retarde quelquefois, il vous l'enverra toujours au moment le plus propice (2), et de façon à manifester davantage son amour paternel, comme il nous arriva dans nos extrêmes besoins.

640. Ceux qui ne souffrent pas avec patience, et qui ne veulent point endurer la nécessité; ceux qui vont à des citernes entr'ouvertes (3), se confiant dans le mensonge et en la puissance des grands; ceux qui ne se contentent pas du nécessaire, et qui souhaitent

(1) Ps. CXLVI, 9. — (2) Ps. CXLIV, 16. — (3) Jerem., II, 13.

ardemment ce dont ils n'ont pas besoin pour l'entretien de la vie; ceux qui gardent avec un attachement sordide ce qu'ils ont, et qui, dans la prévision d'une nécessité future, refusent aux pauvres l'aumône qui leur est due; tous ceux-là, dis-je, ont sujet de craindre qu'il ne leur manque ce qu'ils ne devraient point attendre de la Providence divine, si elle était aussi avare à donner, qu'ils le sont à espérer et à secourir les nécessiteux pour son amour. Mais le Père suprême qui est aux cieux fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et envoie la pluie aux justes et aux injustes (1), les assistant tous en leur donnant la vie et la nourriture. Et comme les bienfaits du Seigneur sont communs aux bons et aux méchants, et qu'ils donnent aux uns de très-grands biens qu'il refuse aux autres, on ne doit pas juger par là de son amour; car il veut le plus souvent que les prédestinés soient pauvres (2), afin qu'ils augmentent leurs mérites et leurs récompenses, ou afin qu'ils ne se laissent pas séduire par l'amour des biens temporels. Et en effet, il y a fort peu de gens qui en sachent faire un bon usage et les posséder sans une cupidité désordonnée. Et quoique nous ne fussions point, mon très-saint Fils et moi, exposés à ce danger, sa Majesté néanmoins voulut par cet exemple enseigner aux hommes cette divine science, par laquelle ils peuvent acquérir la vie éternelle.

(1) Matth., v, 45. — (2) Jacob., II, 5.

CHAPITRE XXIV

Les voyageurs Jésus, Marie et Joseph, après quelques détours dans le désert, arrivent à la ville d'Héliopolis. — Grandes merveilles qui y furent opérées.

641. J'ai dit dans un des chapitres précédents que la fuite du Verbe incarné eut d'autres mystères et d'autres fins plus relevées que de s'éloigner d'Hérode pour éviter les effets de sa colère; car ce fut plutôt un moyen que le Seigneur prit pour s'en aller en Égypte, et y opérer les merveilles qu'il y fit, et dont les anciens prophètes avaient parlé (1), notamment Isaïe, lorsqu'il dit (2) : que le Seigneur monterait sur un nuage léger, qu'il entrerait dans l'Égypte, que les idoles d'Égypte seraient ébranlées devant sa face, et que le cœur des Égyptiens se troublerait au milieu d'elles; et plusieurs autres choses que cette prophétie renferme, et qui arrivèrent au temps de la naissance de notre Seigneur Jésus-Christ. Mais laissant ce qui n'entre pas dans mon dessein, je dis que Jésus, Marie et Joseph, poursuivant leur voyage en la manière que j'ai racontée, parvinrent après plusieurs

(1) Ezech., xxx, 13; Os., xi, 1. — (2) Isa., xix, 1.

journées de marche aux endroits habités de l'Égypte. Et pour se rendre à Héliopolis, où ils devaient demeurer, les anges les conduisirent, le Seigneur l'ordonnant de la sorte, par quelques détours, afin qu'ils passassent auparavant dans plusieurs autres lieux où sa Majesté voulait opérer des merveilles et des bienfaits, dont il devait enrichir l'Égypte. C'est ainsi qu'ils employèrent plus de cinquante jours dans leur voyage, et qu'ils firent, depuis leur départ de Jérusalem, plus de deux cents lieues, quoiqu'ils eussent pu arriver en moins de temps à Héliopolis, s'ils eussent suivi la route la plus directe.

642. Les Égyptiens étaient fort enclins à l'idolâtrie et aux superstitions qui l'accompagnent ordinairement; de sorte que les plus petits endroits de cette province étaient remplis d'idoles. Il y en avait beaucoup qui avaient leurs temples, dans lesquels plusieurs démons se trouvaient, et les malheureux habitants y allaient pour les adorer par des sacrifices, et des cérémonies prescrites par les mêmes démons, qui répondaient à leurs demandes par des oracles auxquels ce peuple stupide et superstitieux se soumettait aveuglément. Il était si adonné à l'adoration du démon et si aveuglé par toutes ses tromperies, qu'il ne fallait pas moins que le puissant bras du Seigneur (1) (qui est le Verbe incarné) pour le ramener de son égarement et le retirer de l'oppression dans laquelle Lu-

(1) Luc., I, 51; Isa., LI, 9.

cifer le tenait, oppression beaucoup plus cruelle que celle que les Égyptiens eux-mêmes avaient fait peser sur le peuple de Dieu (1). Pour remporter cette victoire sur le démon, et illuminer ceux qui demeuraient dans la région et dans l'ombre de la mort (2), et afin que ce peuple vît cette grande lumière dont Isaïe fait mention (3), le Très-Haut détermina que le Soleil de justice (4), Jésus-Christ, paraîtrait peu de temps après sa naissance en Égypte entre les bras de sa bienheureuse Mère, et qu'il parcourrait ce pays pour l'éclairer des rayons de sa divine lumière.

643. Or l'Enfant Jésus arriva avec sa Mère et saint Joseph aux endroits habités de l'Égypte. Et lorsque le divin Enfant, porté sur les bras de l'auguste Marie, entrait dans une bourgade, il levait les yeux au ciel, et, les mains jointes, priait le Père éternel, et lui demandait le salut de ses habitants esclaves du démon. Et usant aussitôt de sa puissance divine sur ces malins esprits qui animaient les idoles, il les précipitait dans les ténébreux abîmes; de sorte qu'ils tombaient avec la rapidité de la foudre dans les dernières profondeurs des cavernes infernales. Au même instant, les idoles, les temples, les autels de l'idolâtrie s'écroulaient avec fracas. La cause de ces prodigieux effets était connue à notre divine Dame, qui accompagnait par ses prières celles de son très-saint Fils, comme coopératrice universelle du salut du genre humain. Saint Joseph dé-

(1) Exod., I, 11, etc. — (2) Luc., I, 79. — (3) Isa., IX, 2. — (4) Malach., IV, 2.

couvrait aussi que toutes ces merveilles venaient du Verbe incarné, et rempli d'une sainte admiration, il l'en louait et l'en bénissait. Mais quoique les démons sentissent la force du pouvoir de Dieu, ils ne savaient pourtant pas d'où sortait une telle vertu.

644. Les Égyptiens s'étonnaient d'une nouveauté si surprenante, quoiqu'il circulât parmi les plus savants d'entre eux une tradition, transmise par les anciens depuis l'époque où Jérémie avait été en Égypte, et portant qu'un roi des Juifs viendrait dans le pays, et que les temples des idoles égyptiennes seraient détruits (1). Mais et le peuple et les savants ignoraient comment la chose devait arriver; ainsi la crainte leur fut commune; car ils se troublèrent tous, selon la prophétie d'Isaïe (2). Dans ce trouble ils s'interrogeaient les uns les autres, et il y en eut qui, poussés par un certain esprit de curiosité de voir des étrangers, allèrent trouver notre grande Reine et saint Joseph, et s'entretinrent avec eux de la ruine de leurs temples, et de la chute des dieux qu'ils adoraient. La Mère de la Sagesse, prenant de là occasion de les instruire, commença à les détromper en leur faisant connaître le véritable Dieu, et en leur faisant voir qu'il était le seul Créateur du ciel et de la terre (3), et que lui seul devait être adoré et reconnu pour Dieu (4); que les autres étaient faux, qu'ils ne se dis-

(1) Refert sanctus Dorotheus, in *Vit. Prophetarum*, in Jerem. — (2) Isa., IX, 1. — (3) Eccles., I, 8. — (4) Isa., XXXVII, 16; Deut., VI, 13.

tinguaient point du bois, de la terre, ou des métaux dont ils étaient formés; qu'ils n'avaient ni yeux, ni oreilles, ni aucun pouvoir; que les mêmes artisans qui les avaient faits, ou tout autre homme que ce fût, pouvaient les détruire (1), parce qu'ils étaient eux-mêmes et plus nobles et plus puissants que ces ouvrages de leurs mains; que les réponses qu'ils en obtenaient venaient des démons, qui habitaient dans ces idoles pour les tromper, et que toutes ces fausses divinités ne sauraient avoir une vertu véritable, parce que Dieu seul était vérité.

645. Les paroles de notre divine Dame étaient si douces, si éloquentes et si efficaces, ses manières si aimables, et les effets de ses entretiens si salutaires, que le bruit de l'arrivée de nos saints voyageurs se répandait, et faisait qu'on s'empressait de les venir voir. Et comme la prière du Verbe incarné opérait en faveur des Égyptiens, et qu'elle leur obtenait de très-grandes grâces, cela joint à la ruine des idoles, leur causait une émotion incroyable, et changeait les cœurs, au point qu'on voyait beaucoup de gens se convertir à la connaissance du vrai Dieu, et faire pénitence de leurs péchés, sans savoir d'où leur venait un changement si avantageux. Jésus et Marie passèrent par plusieurs bourgs de l'Égypte, et ils faisaient partout des merveilles, chassant les démons, non-seulement des idoles, mais aussi de plusieurs corps, guérissant un grand nombre de malades, éclairant les cœurs de di-

(1) Baruch., VI, 47, etc.; Ps. CXIII, 4.

verses personnes, et notre auguste Princesse et saint Joseph enseignaient le chemin de la vérité et de la vie éternelle. Par ces bienfaits temporels, qui touchent ordinairement le peuple ignorant et grossier, plusieurs étaient attirés à aller ouïr les instructions de salut.

646. Ils arrivèrent à la ville d'Hermopolis, située vers la Thébaïde, et appelée par plusieurs ville de Mercure. On y adorait beaucoup d'idoles, où se trouvaient des démons fort puissants, et en particulier un, qui résidait dans un arbre à l'entrée de la ville : car les habitants l'ayant révéré à cause de sa grandeur et de sa beauté, le démon prit de là occasion de s'approprier ce culte et d'y établir son siége. Et lorsque le Verbe humanisé y parut, non-seulement le démon l'abandonna et fut précipité au fond de l'abîme, mais l'arbre se baissa jusqu'à terre, comme pour reconnaître le bonheur de son sort : les créatures insensibles nous apprenant combien l'empire de cet ennemi est tyrannique. Ce miraculeux respect des arbres se manifesta diverses fois sur les chemins par où leur Créateur passait; et quoiqu'on n'ait pas fait mention de tous ces prodiges, on a pourtant conservé longtemps la mémoire de celui-ci, parce qu'à la suite de ce miracle les feuilles et les fruits de ce même arbre guérissaient plusieurs maladies. Quelques auteurs ont fait mention de cette merveille (1), comme aussi de plusieurs autres dont

(1) Nicephor., lib. x, c. 31; Sozomen. lib., v, c. 20; Brocard., in *Descrip. Terræ Sanctæ*, part. II, c. 4.

furent témoins les villes par où le Verbe incarné et sa très-sainte Majesté passaient pour se rendre au lieu de leur séjour : comme d'une fontaine, qui est proche du Caire, où notre grande Reine alla puiser de l'eau, qu'elle et le divin Enfant burent et dont elle se servit pour laver ses langes ; car tout cela est réellement arrivé, la tradition et la vénération de ces merveilles ayant duré jusqu'à présent, non-seulement parmi les fidèles qui visitent les saints lieux, mais même parmi les infidèles, qui reçoivent quelquefois en y allant des faveurs temporelles de la main du Sauveur, soit pour mieux justifier sa cause envers eux, soit afin qu'on en conserve la mémoire. On sait qu'il y a encore d'autres endroits où les divins voyageurs se sont arrêtés et où ils ont opéré de grands miracles ; mais il n'est pas nécessaire de les raconter ici, parce que le séjour le plus long qu'ils firent en Égypte fut à Héliopolis, qui n'a pas été appelée ville du Soleil sans mystère, et qu'on nomme aujourd'hui le grand Caire.

647. En écrivant ces merveilles, je demandai avec admiration à notre auguste Princesse comment elle avait pu passer avec l'Enfant-Dieu par tant d'endroits inconnus, parce qu'il me semblait que tous ces détours avaient dû augmenter ses peines et ses fatigues. Sur quoi elle me répondit : « Vous ne devez pas être « surprise de ce que mon très-saint Fils et moi tra- « versâmes tant de pays étrangers pour gagner un « si grand nombre d'âmes, puisque pour une seule « nous eussions parcouru toute la terre s'il n'y eût

« pas eu d'autre remède. » Mais si ce que ces saints voyageurs ont fait pour le salut du genre humain nous paraît beaucoup, c'est parce que nous ignorons la force de l'amour immense qu'ils nous ont porté, et que nous ne savons pas non plus assez aimer pour reconnaître un tel bienfait.

648. Lucifer fut fort troublé de voir précipiter tant de démons dans l'enfer par une nouvelle vertu à leur égard; et, enflammé de fureur, il vint sur la terre pour y découvrir la cause de cette nouveauté. Il passa par tous les endroits de l'Égypte où les temples, les autels et les idoles avaient été renversés; et étant arrivé à Héliopolis, qui était une plus grande ville, et où par conséquent la ruine de son empire avait été plus notable, il tâcha d'examiner avec beaucoup d'attention toutes les personnes qui l'habitaient. Et il n'y remarqua rien dont il pût se préoccuper, sinon que la très-pure Marie y était arrivée: car il ne fit aucun cas de l'Enfant Jésus, le regardant comme les autres enfants sans nulle différence, parce qu'il ne le connaissait point. Mais comme il avait été si souvent vaincu par les vertus et par la sainteté de la prudente Mère et Vierge, il conçut de nouvelles craintes; quoiqu'il ne la crût pas assez puissante pour lui avoir causé un si grand dommage, il résolut cependant de la persécuter de nouveau, et de se servir pour ce dessein de ses ministres d'iniquité.

649. Il retourna aussitôt dans l'enfer, et y ayant convoqué un conciliabule de princes des ténèbres, il leur apprit la ruine des idoles et des temples d'É-

gypte ; car quand les démons en sortirent, ils furent précipités par le pouvoir divin d'une manière si subite, si ignominieuse et si pénible, qu'ils ne s'aperçurent pas de ce qui arrivait aux idoles et aux autres lieux qu'ils abandonnaient. Mais Lucifer les ayant informés de tout ce qui se passait, et que son empire allait être détruit dans toute l'Égypte, il leur dit qu'il ne comprenait point la cause de sa ruine, parce qu'il n'avait trouvé dans tout ce pays que la femme son ennemie (c'est ainsi que le dragon appelait l'auguste Marie), et qu'il ne croyait point que sa vertu, quoiqu'il la connût extraordinaire, fût assez forte pour produire des effets tels qu'ils venaient d'éprouver dans cette occasion ; qu'il déterminait néanmoins de lui faire une nouvelle guerre, et qu'ils devaient tous s'y préparer. Les ministres de Lucifer répondirent qu'ils étaient prêts à lui obéir ; et voulant le consoler dans son furieux désespoir, ils lui promirent la victoire, comme si leurs forces eussent pu s'égaler à leur présomption (1).

650. Plusieurs légions sortirent ensemble de l'enfer, et allèrent en Égypte, où la Reine du ciel se trouvait, se persuadant que s'ils la vainquaient ils répareraient leurs pertes par ce seul triomphe, et recouvreraient tout ce que le pouvoir de Dieu leur avait ôté dans ce misérable royaume, parce qu'ils soupçonnaient qu'elle était l'instrument dont Dieu se servait pour opérer ces merveilles. Or, comme ils vou-

(1) Isa., XVI, 6.

lurent s'en approcher pour la tenter selon leurs intentions diaboliques, ils furent bien surpris de se voir dans l'impossibilité de le faire, et forcés de s'arrêter à une distance de plus de deux mille pas, parce qu'une vertu divine les empêchait secrètement de s'avancer, et leur faisait en même temps sentir qu'elle venait de l'endroit où notre auguste Princesse se trouvait. Et quoique Lucifer et les autres ennemis s'obstinassent à poursuivre leur dessein, ils étaient toujours plus affaiblis et comme arrêtés par de très-fortes chaînes, dans lesquelles ils se démenaient sans pouvoir aller où était cette invincible Dame, qui voyait tout cela par la puissance du même Dieu qu'elle portait dans ses bras. Mais Lucifer, s'obstinant dans cette lutte inégale, fut soudainement précipité cette fois encore, avec tous ses ministres d'iniquité, dans les profondeurs de l'abîme. Cette nouvelle défaite, si humiliante, tourmenta et inquiéta vivement le dragon. Et comme cela lui était arrivé plusieurs fois depuis l'incarnation, ainsi que nous l'avons dit, il se demanda si le Messie n'était pas venu au monde. Mais comme le mystère lui était caché, et qu'il supposait que le Messie apparaîtrait avec éclat, il restait dans sa perplexité; et cette incertitude le remplissait de fureur : de sorte que plus il s'acharnait à découvrir la cause de sa douleur, plus elle lui échappait, et moins il la trouvait.

—

Instruction que je reçus de l'auguste Reine du ciel.

651. Ma fille, les âmes fidèles et amies de mon très-saint Fils reçoivent une grande consolation et un bien au-dessus de tout autre bien, lorsqu'elles considèrent avec une vive foi qu'elles servent un Seigneur qui est le Dieu des dieux et le Seigneur des seigneurs, Celui qui règne seul avec un empire absolu sur tout ce qui est créé, et qui triomphe de ses ennemis (1). L'entendement se plaît en cette vérité, la mémoire s'y récrée, la volonté y puise mille délices, et toutes les facultés de l'âme dévote s'abandonnent sans crainte à la douceur qu'elles ressentent dans de si nobles opérations, et ne cessent de contempler cet objet de bonté, de sainteté et d'un pouvoir infini, qui n'a besoin de personne (2), et de la volonté duquel tout l'univers dépend (3). Oh! de combien de trésors se privent les créatures lorsque, oubliant leur propre félicité, elles emploient tout le temps de la vie et toutes leurs puissances à rechercher les choses visibles, passagères, apparentes et trompeuses! Je voudrais, ma fille, que vous vous retirassiez de ce danger par le secours de la lumière que vous avez, et que votre entendement et votre mémoire fussent toujours occupés de la vérité de l'Être de Dieu. Abîmez-vous dans cette mer immense, en redisant sans cesse :

(1) I Tim., VI, 15 et 16. — (2) Mach., XIV, 35. — (3) Apoc., IV, 11.

Qui est semblable au Seigneur notre Dieu, qui habite les lieux les plus élevés, et qui regarde les humbles dans le ciel et sur la terre (1)? Qui est semblable à Celui qui est tout puissant et qui ne dépend de personne, qui humilie les superbes, et qui abat ceux que le monde aveugle appelle puissants (1); qui triomphe du démon, et qui le précipite jusque dans le plus profond des enfers?

652. Et afin que vous puissiez mieux faire entrer ces vérités dans votre cœur, et vous assurer par leur moyen un plus grand avantage sur les ennemis du Très-Haut, qui sont aussi les vôtres, je veux que vous m'imitiez, autant qu'il vous sera possible, en vous glorifiant dans les victoires de son puissant bras, et en tâchant de prendre quelque part à celles qu'il veut toujours remporter sur ce cruel dragon. Les hommes ni même les anges ne sauraient exprimer ce que mon âme ressentait lorsque je voyais que mon très-saint Fils opérait entre mes bras tant de merveilles contre ses ennemis et en faveur de ces âmes aveuglées et tyrannisées par leurs erreurs, et que le nom du Très-Haut était ainsi publié et de plus en plus exalté par son Verbe fait chair. Dans cette joie mon âme magnifiait le Seigneur, et je faisais avec mon adorable Fils de nouveaux cantiques de louange, en tant que sa Mère et en tant qu'Épouse du Saint-Esprit. Vous êtes fille de la sainte Église, épouse de mon très-béni Fils, et enrichie de sa grâce; il est juste que vous

(1) Ps. cxii, 5.

travailliez avec ardeur, avec zèle, à lui procurer cette gloire en combattant vaillamment contre ses ennemis, afin que votre Époux obtienne de nouveaux triomphes.

CHAPITRE XXV

Jésus, Marie et Joseph établissent leur demeure, suivant la volonté divine, dans la ville d'Héliopolis. — Ils y règlent leur manière de vivre pour tout le temps de leur séjour.

653. Le souvenir qui se perpétua en plusieurs endroits de l'Égypte, des merveilles que le Verbe incarné y fit, peut avoir donné lieu à divers auteurs d'écrire, les uns, que nos saints voyageurs séjournèrent dans telle ville, les autres, dans telle autre. Mais tous leurs témoignages peuvent être considérés comme exacts et se concilier si on les rapporte à des époques différentes, auxquelles la sainte famille demeura à Hermopolis, à Memphis ou Babylone d'Égypte, et à Matarieh; puisqu'elle s'arrêta non-seulement dans ces villes, mais aussi dans plusieurs autres. Ce qui m'a été révélé, c'est qu'après y avoir passé, elle arriva à Héliopolis et qu'elle y fixa son séjour, parce que les saints anges qui les conduisaient dirent à

notre divine Reine et à saint Joseph qu'ils devaient s'arrêter en cette ville, où le Seigneur voulait, outre la ruine des idoles et de leurs temples, que leur présence y causa comme dans les autres endroits, opérer d'autres merveilles pour sa gloire et pour le salut de plusieurs âmes, afin que les habitants de cette ville (qui était appelée, selon l'heureux pronostic de son nom, ville du Soleil), vissent le Soleil de justice et de la grâce (1), et qu'ils en fussent beaucoup mieux éclairés qu'ils ne l'étaient du soleil matériel. Ayant donc reçu cet avis, ils s'y arrêtèrent, et aussitôt qu'ils y furent arrivés, saint Joseph alla chercher un logement, offrant d'en payer le juste prix; et le Seigneur lui fit trouver une maison pauvre, mais suffisante pour leur habitation, et un peu éloignée de la ville, comme la Reine du ciel le souhaitait.

654. Après donc qu'ils eurent loué cette maison dans Héliopolis, ils s'y installèrent. Et notre divine Dame s'y étant renfermée avec son très-saint Fils et son époux Joseph, se prosterna et baisa la terre avec une profonde humilité et avec une tendre reconnaissance, rendant des actions de grâces au Très-Haut de ce qu'elle avait trouvé ce lieu de repos après un si long et si pénible voyage. Elle remercia aussi cette même terre et les éléments de leurs bienfaits; car dans son humilité incomparable elle se croyait toujours indigne de tout ce qu'elle recevait. Elle adora au même endroit l'Être immuable de Dieu,

(1) Malach., IV, 2.

lui consacrant tout ce qu'elle y devait faire. Elle lui fit intérieurement le sacrifice de ses puissances et de ses sens, et s'offrit d'endurer avec empressement et avec joie toutes les afflictions que sa Majesté voudrait lui envoyer dans cet exil; car sa prudence les prévoyait, et son affection les embrassait. Elle les appréciait d'après la science divine, parce que cette même science lui avait montré comment elles sont accueillies au tribunal divin, et qu'elle savait que son très-saint Fils allait les regarder comme son héritage et comme un riche trésor. Après ce sublime exercice, elle s'humilia à nettoyer et à arranger la pauvre demeure avec l'aide des saints anges, ayant emprunté jusqu'au balai dont elle se servait. Quoique nos divins étrangers se crussent assez bien logés entre les tristes murailles de cette maison, il leur manquait pourtant et la nourriture et les meubles nécessaires pour l'usage de tous les jours. Et comme ils étaient alors dans un endroit habité, le secours miraculeux qu'ils recevaient par le ministère des anges dans le désert, leur manqua également, de sorte que le Seigneur les remit à la table ordinaire des plus pauvres, c'est-à-dire qu'il les réduisit à mendier. Lorsque dans leur dénûment ils commencèrent à souffrir de la faim, saint Joseph alla demander l'aumône pour l'amour de Dieu, apprenant par cet exemple aux pauvres à ne point se plaindre dans leurs besoins, et à ne pas avoir honte d'y remédier par ce moyen, quand ils n'en trouveront point d'autre légitime, puisqu'il fallut mendier de si bonne heure pour entretenir la vie du Seigneur de tout ce

qui est créé, qui voulait avoir occasion par là de payer ses bienfaiteurs au centuple (1).

655. Les trois premiers jours de leur arrivée à Héliopolis, la Reine du ciel n'y eut point d'autres aliments pour elle et pour son adorable Fils, comme dans divers autres endroits de l'Égypte, que ceux que saint Joseph reçut par aumône, jusqu'à ce qu'il commençât à gagner quelque chose par son travail. Lorsqu'il eut pu réaliser quelque bénéfice, il fit une couchette dont les planches formaient toute la garniture et un berceau pour l'Enfant; quant au saint, il n'avait point d'autre lit que la terre, ni d'autres meubles que ceux-là dans la maison, jusqu'à ce qu'il eut acquis par sa sueur le moyen d'acheter ceux dont ils ne pouvaient se passer. Je ne dois pas cacher ce qui m'a été découvert ici, c'est que dans une si extrême pauvreté, Marie et Joseph ne songèrent aucunement à leur maison de Nazareth, ni à leurs parents, ni à leurs amis, ni aux présents des mages qu'ils avaient distribués, et qu'ils auraient pu garder. Ils ne regrettèrent aucune de ces choses, et se trouvèrent dans une si grande nécessité sans former la moindre plainte, sans se souvenir du passé, et sans craindre l'avenir. Au contraire, ils conservèrent toujours une égalité et une joie incomparable, s'abandonnant à la Providence divine dans leurs plus pressants besoins. O bassesse de nos cœurs infidèles, de combien de troubles, de soucis et de peines ne sont-ils pas remplis au moindre

(1) Matth., XIX, 29.

embarras qui nous survient! Nous nous plaignons incontinent d'avoir perdu une occasion, de n'avoir pas profité d'une autre; nous nous reprochons avec impatience que si nous eussions tenu une autre conduite, nos affaires iraient mieux. Toutes ces peines sont inutiles et insensées, parce qu'elles ne servent de rien Sans doute il eût été bon de ne pas donner lieu à nos afflictions par nos péchés, qui nous les attirent bien souvent; mais d'ordinaire nous ressentons le dommage temporel, et non point le péché qui nous l'a mérité. Nous sommes trop attachés à la terre pour découvrir les choses spirituelles, qui peuvent causer notre justification et les accroissements de la grâce, et assez matériels et téméraires pour nous livrer aux choses sensibles et à leurs soins superflus, qui contribuent à notre perte (1). L'exemple de nos saints étrangers doit nous servir d'une sévère leçon, et confondre notre lâcheté.

656. Notre très-prudente Dame et son époux, dépourvus de toutes les choses temporelles, se contentèrent pleinement de cette pauvre petite maison solitaire. Et des trois chambres qu'il y avait, l'une fut consacrée en un sanctuaire destiné à l'Enfant Jésus et à sa très-pure Mère; on y mit le berceau et le petit lit tout nu jusqu'à ce qu'ils eurent, quelques jours après, de quoi se pouvoir tous couvrir, par le travail du saint et par la charité de plusieurs femmes dévotes qui s'affectionnèrent à notre Reine. L'autre chambre fut

(1) I Cor., II, 14.

pour saint Joseph, où il se retirait pour prier et pour reposer. Et la troisième lui servait de boutique pour travailler de son métier. Notre auguste Princesse, voyant leur extrême pauvreté, et qu'il fallait que son époux augmentât son travail ordinaire pour pouvoir subsister dans un pays étranger, se résolut à travailler aussi pour le soulager autant qu'il lui serait possible. Et c'est ce qu'elle exécuta incontinent, cherchant des ouvrages par l'intermédiaire de ces charitables femmes, qui commencèrent à la fréquenter, attirées par sa modestie et par sa douceur. Et, comme il ne sortait rien de ses mains qui ne fût de la dernière perfection, le bruit de son habileté et de la délicatesse de ses ouvrages se répandit bientôt; de sorte qu'il ne lui manqua jamais de quoi travailler pour nourrir son Fils homme et Dieu véritable.

657. Notre grande Reine crut qu'il fallait employer tout le jour au travail, sauf à passer la nuit dans ses exercices spirituels, pour gagner tout ce qui était nécessaire à leur nourriture, pour vêtir saint Joseph, meubler leur maison, quoique très-simplement, et en payer le loyer. Ce n'est pas qu'elle eût aucune attache aux biens de la terre en se déterminant à cela, ni qu'elle négligeât la contemplation en aucun moment de la journée; car elle y vaquait toujours, et se tenait continuellement en la présence de l'Enfant-Dieu, comme je l'ai dit si souvent et comme je le dirai dans la suite. Mais elle voulut différer jusqu'à la nuit quelques dévotions particulières qu'elle pratiquait pendant le jour, pour pouvoir travailler davantage,

et pour ne pas demander ni attendre que Dieu lui accordât d'une manière miraculeuse ce qu'elle pouvait se procurer par ses soins en redoublant son travail : car, en semblables cas, nous désirerions le miracle plutôt pour la commodité que pour la nécessité. La très-prudente Reine priait le Père éternel de la pourvoir par sa miséricorde du nécessaire, afin de nourrir son Fils unique, mais en même temps elle travaillait. Et, comme ne se fiant pas à elle-même ni à sa propre industrie, elle demandait en travaillant ce que le Seigneur accorde aux autres créatures par ce moyen.

658. L'Enfant-Dieu agréa beaucoup cette prudence de sa Mère, aussi bien que la conformité qu'elle avait avec son étroite pauvreté : et, pour répondre à cette fidélité toute maternelle, il voulut lui adoucir en quelque façon le travail qu'elle avait commencé. C'est pour ce sujet qu'il lui dit un jour du berceau où il était : « Ma Mère, je veux régler l'ordre de votre vie « et de vos occupations manuelles. » La divine Mère « se mit aussitôt à genoux, et lui répondit : « Mon « très-doux amour et Seigneur de mon être, je vous « loue et vous glorifie de ce que vous avez accepté le « désir que j'avais que votre divine volonté dirigeât « mes pas (1), conduisit mes œuvres, et fixât selon « votre bon plaisir ce dont je dois m'occuper à « chaque heure du jour. Et puisque votre suprême « Majesté a eu la bonté d'exaucer mes souhaits, par-

(1) Ps. CXVIII, 133.

« lez, lumière de mes yeux, parce que votre servante « vous écoute (1). » Le Seigneur lui dit : « Ma très-« chère Mère, dès l'entrée de la nuit (c'est-à-dire, « selon notre manière de compter, vers neuf heures « du soir), vous dormirez et reposerez quelque peu. « De minuit jusqu'au point du jour, vous vous livre-« rez avec moi aux exercices de la contemplation, et « nous louerons ensemble mon Père éternel. Ensuite « vous préparerez ce qui sera nécessaire pour votre « nourriture et pour celle de Joseph. Quand cela sera « fait, vous me donnerez la mienne, et me tiendrez « entre vos bras jusqu'à l'heure de tierce, que vous « me remettrez entre ceux de votre époux pour le « soulagement de son travail; ensuite vous vous reti-« rerez dans votre appartement jusqu'à ce qu'il soit « temps de lui servir à manger, après quoi vous re-« prendrez votre travail. Et parce que vous n'avez « pas ici les Écritures saintes, dont la lecture vous « était d'une consolation singulière, vous lirez en ma « science la doctrine de la vie éternelle, afin que vous « me suiviez en toutes choses avec une parfaite imita-« tion. Et vous prierez toujours mon Père éternel « pour les pécheurs. »

659. L'auguste Marie suivit cet ordre tout le temps qu'elle demeura en Égypte. Elle allaitait l'Enfant-Dieu trois fois chaque jour : parce que, quand il lui marqua la première fois qu'elle lui devait donner la mamelle, il ne lui défendit pas de la lui donner aussi

(1) I Reg., III, 10.

souvent qu'elle le fit dès la naissance. Lorsque la divine Mère faisait quelque ouvrage, elle se tenait toujours à genoux en la présence de l'Enfant Jésus, qui était dans son berceau; et aux entretiens qu'ils avaient alors ils mêlaient d'ordinaine de mystérieux cantiques de louange. Et, s'ils étaient écrits, ils surpasseraient tous les psaumes, toutes les hymnes que l'Église chante et tous les livres qu'elle possède : car on ne doit pas douter que Dieu n'ait parlé d'une manière plus sublime et plus admirable par l'organe de son humanité et de sa très-sainte Mère, que par David, Moïse, Marie, Anne et tous les autres prophètes. La divine Mère était toujours renouvelée dans ces cantiques, et animée de nouvelles affections pour la Divinité et de désirs efficaces de s'unir à son Être immuable; car elle était le phénix qui renaissait dans cet heureux embrasement, et l'aigle qui pouvait regarder fixement le Soleil de la lumière ineffable; et de si près, que jamais aucune créature n'a pu élever aussi haut son vol. Elle tendait à la fin pour laquelle le Verbe divin avait pris chair dans son sein virginal, et qui était de conduire les créatures raisonnables à son Père éternel. Comme elle était la seule entre toutes qui n'était point empêchée par l'obstacle du péché, ni par ses effets, ni par les passions, ni par les appétits, mais qui était au contraire libre de toutes les choses terrestres et de tous les empêchements de la nature, elle volait après son bien-aimé et s'élevait à une haute demeure, sans s'arrêter qu'elle n'eût atteint son centre, qui était la Divinité. Et comme elle avait tou-

jours sous les yeux le Verbe incarné, qui est la voie et la lumière (1), et qu'elle dirigeait tous ses désirs, toutes ses affections vers l'Être immuable du Très-Haut, ils l'entraînaient sans cesse vers lui, et elle arrivait à son but plutôt qu'elle ne courait dans la voie, elle disparaissait d'elle-même pour se perdre dans l'objet de son amour.

660. L'Enfant-Dieu dormait quelquefois en présence de son heureuse Mère, afin de réaliser ce qu'il avait dit : *Je dors, et mon cœur veille* (2). Et comme le très-saint corps de son Fils était à son égard un très-pur cristal à travers lequel elle pénétrait le secret de son âme déifiée et ses opérations (3), elle se regardait souvent dans ce miroir sans tache ; et c'était une consolation singulière à notre divine Dame de voir la partie supérieure de l'âme très-sainte de son Fils si assidue aux actes les plus héroïques, tout à la fois comme voyageur et comme compréhenseur, tandis qu'en même temps il dormait plongé dans une si grande quiétude et brillant d'une beauté si rare ; parce que tout ce qui était humain en cet adorable Seigneur était uni hypostatiquement à la Divinité. Nous ne saurions parler des douces et ardentes affections que la Reine du ciel éprouvait, ni des actes sublimes qu'elle faisait dans ces occasions, sans en ternir en quelque sorte le lustre de notre bouche : ainsi il faut que la foi et le cœur suppléent aux paroles.

(1) Joan., XIV, 6, etc. ; VIII, 12. — (2) Cant., V, 2. — (3) Sap., VII, 26.

661. Quand la divine Mère voyait qu'il était temps de soulager saint Joseph en lui remettant l'Enfant Jésus, elle lui disait : « Mon Fils et mon Seigneur, « regardez votre fidèle serviteur avec un amour de « Fils et de Père, et prenez vos délices en la pureté « de son âme si candide et si agréable à vos yeux. » Et s'adressant au saint, elle lui disait : « Mon époux, « prenez dans vos bras le Seigneur, qui renferme dans « sa main les cieux et la terre (1), auxquels il a donné « l'être par sa seule bonté infinie, et adoucissez les « fatigues de votre travail par Celui qui est la gloire « de tout ce qui est créé. » Le saint recevait cette faveur avec beaucoup d'humilité et de reconnaissance, non sans demander à sa divine épouse s'il pourrait se permettre de faire quelques caresses à l'Enfant. Et, rassuré par la prudente Dame, il en faisait ; et la consolation que lui procurait cet adorable Seigneur était si grande, qu'il oubliait ses peines, et elles lui paraissaient toutes très-légères et même douces. Chaque fois que nos deux saints époux prenaient leur repas, l'auguste Marie tenait l'Enfant ; elle le reprenait des mains de saint Joseph après avoir servi la table, et elle mangeait avec une très-grande propreté ; mais la nourriture que son âme très-sainte recevait était bien plus douce et plus abondante que celle de son corps : car, dans le temps qu'elle avait son Fils bien-aimé entre ses bras comme enfant, et qu'elle le caressait avec la tendresse d'une Mère amoureuse, elle le respectait,

(1) Isa., XL, 12.

l'adorait et l'aimait comme son Dieu éternel. Il n'est pas possible d'exprimer les soins qu'elle prenait de s'acquitter envers son Créateur de cette double obligation de créature et de Mère; d'un côté, elle le reconnaissait pour le Fils du Père éternel, pour le Roi des rois, pour le Seigneur des seigneurs, et pour le Créateur et le Conservateur de tout l'univers (1); et par un autre endroit elle le considérait comme homme véritable encore dans son enfance, et qu'elle devait servir et nourrir. Par ces deux différents motifs d'amour, elle se sentait tout embrasée, et ne cessait d'admirer, de louer et d'aimer celui qui en était le principe. Quant à toutes les autres choses que nos divins époux faisaient, je puis seulement dire qu'ils excitaient l'admiration des anges, et que par la plénitude de leur sainteté ils comblaient le bon plaisir du Seigneur.

Instruction que la Reine du ciel me donna.

662. Ma fille, si l'on considère qu'étant en Égypte avec mon très-saint Fils et mon époux, nous étions dans un pays d'une religion étrangère, où nous n'avions ni amis ni parents, et où je me trouvais dépourvue de tout secours humain pour nourrir un Fils

(1) Apoc., XIX, 16.

que j'aimais si tendrement, on pourra se faire une idée des peines, des tribulations et des incommodités que nous y essuyâmes, car le Seigneur permettait que nous en fussions affligés. Mais on ne saurait concevoir la patience avec laquelle nous les supportâmes; les anges mêmes ne sont pas capables d'apprécier à sa valeur la récompense que j'obtins du Très-Haut pour l'amour et la résignation avec laquelle je les souffris, y conservant plus de calme que si j'eusse été au sein de la prospérité. Il est vrai que j'étais désolée de voir mon époux dans une si grande nécessité; mais je bénissais le Seigneur de cette désolation même, parce que je m'y soumettais avec joie. Je veux, ma fille, que vous m'imitiez en cette généreuse patience et en cette paisible sérénité, dans toutes les circonstances où vous placera le Seigneur, et que vous y sachiez partager avec prudence ce qui regarde l'intérieur et l'extérieur, donnant à l'un et à l'autre ce qu'il est juste que vous donniez dans l'action et dans la contemplation, sans que la première empêche la seconde, et réciproquement.

663. Quand le nécessaire manquera à vos inférieures, tâchez de le leur procurer par les moyens convenables; et si vous renoncez à votre propre repos pour vous acquitter de cette obligation, vous n'en perdrez pas la paix, surtout si vous suivez l'avis que je vous ai donné plusieurs fois, c'est-à-dire si vous faites en sorte de ne perdre jamais le Seigneur de vue, quelque occupation que vous ayez. Avec le secours de sa lumière et de sa grâce vous viendrez,

sans vous troubler, à bout de tout si vous êtes vigilante. Car lorsqu'on peut légitimement subvenir aux nécessités par des moyens humains, on ne doit pas attendre de miracles ni rester les bras croisés dans l'espérance que Dieu pourvoira à tout par des voies surnaturelles, attendu que sa Majesté ne concourt qu'aux moyens doux, communs et convenables; et le travail corporel en est un où le corps sert avec l'âme le Seigneur, offre son sacrifice, et acquiert son mérite en la manière qui lui est possible. De sorte que la créature raisonnable peut, en vaquant au travail, louer et adorer Dieu en esprit et en vérité (1). Et, pour le faire, subordonnez toutes vos actions à son bon plaisir, proposez-les à sa Majesté, et pesez-les au poids du sanctuaire en donnant toute votre attention à la divine lumière que le Tout-Puissant vous communique.

(1) Joan., IV, 23.

CHAPITRE XXVI

Où sont racontées les merveilles que l'Enfant Jésus, sa très-sainte Mère et saint Joseph firent à Héliopolis en Égypte.

664. Lorsque Isaïe dit (1) que le Seigneur entrerait dans l'Égypte sur un nuage léger pour y faire éclater les merveilles qu'il y voulait opérer, il est constant, soit que l'on entende sa très-sainte Mère, soit qu'avec d'autres interprètes l'on entende l'humanité qu'il en avait prise, il est constant, dis-je, qu'il a voulu signifier par cette métaphore qu'il fertiliserait cette terre stérile, c'est-à-dire les cœurs des habitants de ce royaume, par le moyen de ce divin nuage, afin qu'elle produisît à l'avenir de nouveaux fruits de sainteté par la connaissance de Dieu, comme il arriva après que ce nuage céleste y fut entré. Car aussitôt la foi du veritable Dieu se propagea dans l'Égypte, l'idolâtrie y fut détruite, et le chemin de la vie éternelle, que le démon avait tenu fermé jusqu'alors, fut ouvert; et cet ennemi de nos âmes l'avait tenu si bien fermé, qu'on eût trouvé à peine dans le pays une personne qui connût la véritable Divinité lorsque le Verbe in-

(1) Isa., XIX, 1.

carné y entra. Et, quoique quelques Égyptiens eussent puisé cette connaissance dans leurs rapports avec les Hébreux, qui l'habitaient, ils y mêlaient néanmoins beaucoup d'erreurs et de superstitions, et plusieurs pratiques qui se rattachaient au culte du démon, comme avaient fait autrefois les Babyloniens qui étaient venus demeurer à Samarie (1). Mais après que le Soleil de justice eût éclairé l'Égypte, et que la nue exempte de toute sorte de souillure, l'auguste Marie, l'eût fertilisée (2), elle fut si remplie de sainteté et de grâce, qu'elle en donna abondamment des fruits durant plusieurs siècles, comme on a vu dans le grand nombre de saints et d'anachorètes qu'elle a produits ensuite, et qui ont distillé dans ses montagnes le miel délicieux de la sainteté et de la perfection chrétienne (3).

665. Le Seigneur, voulant distribuer ces faveurs qu'il destinait aux Égyptiens, s'arrêta dans la ville d'Héliopolis, ainsi que nous l'avons dit. Et comme elle était fort peuplée et remplie d'idoles, de temples et d'autels consacrés au démon, et que tous écroulèrent avec un bruit épouvantable lorsque l'Enfant Jésus y entra, on ne saurait exprimer la crainte, l'émotion et le trouble dans lesquels ce prodige inouï jeta tous les habitants (4). Ils erraient dans les rues comme éperdus d'épouvante, et la curiosité de voir les étrangers nouvellement arrivés se joignant à cet effroi général, il y eut un grand nombre d'hommes et de

(1) IV Reg., XVII, 24. — (2) Isa., XIX, 1. — (3) Joel., III, 18. — (4) Isa., XIX, 1, etc.

femmes qui allèrent parler à notre grande Reine et au glorieux saint Joseph. La divine Mère, qui savait le mystère et la volonté du Très-Haut, répondit à tous avec beaucoup de prudence, de sagesse et de douceur, par des paroles qui touchaient profondément les cœurs. Ils admiraient sa grâce incomparable et la sublimité de la doctrine qu'elle leur enseignait : et comme tout en les retirant de leurs erreurs elle guérissait en même temps plusieurs des malades qui se trouvaient parmi ceux qui la visitaient, ils étaient consolés en toutes les manières. Le bruit de ces miracles se répandit de telle sorte, que la prudente et divine étrangère se vit en peu de temps aborder de tant de personnes, qu'elle fut obligée de prier son très-saint Fils de lui indiquer ce qu'il voulait qu'elle fît dans cette rencontre. L'Enfant-Dieu lui répondit de leur apprendre la vérité et la connaissance de la Divinité; de leur enseigner son culte, et les moyens dont elles devaient se servir pour sortir du péché.

666. Notre Princesse exerça cet office de prédicateur et de docteur des Égyptiens comme organe de son très-saint Fils, qui donnait cette admirable vertu à ses paroles. Et le fruit que ces âmes en tirèrent fut si grand, qu'il faudrait faire plusieurs livres s'il fallait raconter les merveilles qui arrivèrent, et les conversions à la vérité qui eurent lieu pendant les sept années qu'ils demeurèrent dans ce pays; car il fut tout sanctifié et rempli de douces bénédictions (1).

(1) Ps. xx, 4.

Toutes les fois que notre divine Dame écoutait ou instruisait ceux qui la venaient voir, elle prenait l'Enfant Jésus entre ses bras, comme celui qui était l'auteur de cette grâce et de toutes celles que les pécheurs obtiennent. Elle parlait à chacun selon la portée de son esprit, et se servait des moyens les plus convenables pour que tous reçussent et pénétrassent la doctrine de la vie éternelle. Elle leur fit connaître la Divinité et leur apprit qu'il n'y avait qu'un Dieu, et qu'il était impossible qu'il y en eût plusieurs. Elle leur enseigna aussi toutes les choses et toutes les vérités relatives à la Divinité et à la création du monde. Ensuite elle leur déclara que Dieu même le devait racheter et réparer : et elle leur expliqua tous les commandements que contient le Décalogue, et qui sont fondés sur la loi de nature elle-même, leur enseignant de quelle manière ils devaient servir et adorer Dieu, et comment ils devaient attendre la rédemption du genre humain.

667. Elle leur fit comprendre aussi qu'il y avait des démons ennemis du véritable Dieu et des hommes; elle les désabusa des erreurs dans lesquelles les entretenaient leurs idoles avec les faux oracles qu'elles rendaient, et que ces mêmes démons les portaient à consulter, en contribuant secrètement au désordre de leurs passions, pour les plonger ensuite dans des péchés énormes. Et, quoique notre auguste Reine fût si pure et si éloignée de toute sorte d'imperfection, elle ne laissa pas néanmoins, regardant en cela et la gloire de Dieu et le salut des âmes, de leur inspirer

une juste horreur des crimes abominables dont toute l'Égypte était souillée. Elle leur déclara aussi que le Restaurateur de toutes choses, qui devait vaincre le démon, selon les prédictions des Écritures, était déjà venu, sans leur dire pourtant que ce fût celui qu'elle tenait entre les bras. Et, afin qu'on reçût plus facilement toute cette doctrine et qu'on embrassât avec plus d'affection la vérité, elle la confirmait par de grands miracles, guérissant toutes sortes de maladies, et délivrant les énergumènes qui venaient de divers endroits. Elle se rendait quelquefois dans les hôpitaux, où elle opérait des merveilles en faveur des malades. De sorte que partout elle consolait les affligés, soulageait les misérables et secourait les pauvres; elle instruisait tout le monde avec un amour maternel, reprenait chacun avec une sévérité mêlée de douceur, et gagnait tous les cœurs par ses bienfaits.

668. En ce qui concerne les malades qui avaient des plaies, notre divine Dame se trouva balancée entre la charité, qui l'obligeait à les leur panser de ses propres mains, et un sentiment de retenue qui la portait à ne toucher personne. Et afin de la tirer de cette peine, son très-saint Fils lui dit de guérir les hommes par ses seules paroles et en les instruisant; mais qu'elle pouvait toucher les femmes et panser elle-même leurs plaies. Et c'est ce qu'elle fit dès lors, exerçant tour à tour les offices de mère et d'infirmière à tous, jusqu'à ce que saint Joseph commença de guérir aussi les malades; ce qui arriva deux années après, comme je le dirai. Notre auguste Princesse s'attachait

surtout à guérir les femmes, et cela avec une si grande charité, que, malgré son extrême pudeur et sa délicatesse, elle pansait elle-même leurs plaies, quelque ulcérées qu'elles fussent, et y appliquait les linges et les bandages nécessaires; et elle montrait à toutes ces malades une compassion aussi vive que si elle avait senti leurs maux. Il arrivait parfois que, pour exercer cette charité, elle demandait à son très-saint Fils la permission de l'ôter de ses bras; et alors elle le mettait dans son berceau et s'employait à soulager les pauvres, parmi lesquels le même Seigneur des pauvres revoyait sous une autre forme l'humble et charitable Dame (1). Mais, chose admirable! jamais, au milieu de ces œuvres et de ces soins, elle ne regardait qui que ce fût au visage. Et lors même que la plaie s'y trouvait, notre très-modeste Reine la pansait avec une telle retenue, qu'après coup elle n'eût pu reconnaître aucun malade à ses traits, si d'ailleurs elle ne les eût connus tous par la lumière intérieure.

669. Les chaleurs excessives de l'Égypte et les grands désordres de ce misérable peuple, amenaient ordinairement des maladies très-dangereuses dans le pays. La peste ravagea Héliopolis, et plusieurs autres endroits pendant le temps que l'Enfant Jésus et sa très-sainte Mère y demeurèrent. Ces calamités et le bruit des merveilles qu'ils opéraient, leur attiraient un grand nombre de malades, qui s'en retournaient avec la santé du corps et de l'âme. Mais le Seigneur

(1) Matth., xxv, 40.

voulant étendre davantage sa grâce, et que la très-compatissante Mère fût soulagée dans les œuvres de miséricorde, qu'elle faisait comme instrument vivant de son adorable Fils, détermina, à la prière de notre divine Dame, que saint Joseph instruirait et guérirait aussi les malades; et elle lui obtint une nouvelle lumière intérieure, et une grâce spéciale de sainteté pour exercer ce ministère. De sorte que dans la troisième année depuis leur arrivée, saint Joseph se mit à appliquer ces dons du ciel. Il enseignait et guérissait ordinairement les hommes, et notre grande Reine les femmes. On ne saurait concevoir quels fruits ils produisaient, tant par les faveurs continuelles que ce peuple en recevait, que par l'efficace des paroles de notre auguste Princesse, et par l'affection que tous lui portaient, charmés de sa modestie et attirés par la vertu de sa sainteté (1). On lui offrait de riches présents, afin qu'elle s'en servît; mais elle n'en accepta jamais aucun pour elle-même, car les saints époux se nourrirent toujours de leur travail. Et lorsqu'elle se croyait obligée de recevoir quelque cadeau par honnêteté, elle le distribuait incontinent aux pauvres. Et ce n'était que pour cela qu'elle se prêtait à la piété, et en même temps à la consolation de quelques dévots, à qui elle donnait même bien souvent quelques-uns de ses ouvrages en témoignage de sa reconnaissance. On pourra deviner par ces merveilles combien ils en auront fait dans le cours des

(1) Ps. XLIV, 2.

sept années qu'ils demeurèrent à Héliopolis; car il serait impossible de les raconter en détail.

—

Instruction que l'auguste Marie, Reine du ciel, me donna.

670. Ma fille, vous avez été frappée d'admiration à la vue des œuvres de miséricorde que j'exerçais en Égypte, soulageant les pauvres et guérissant les malades de tant de sortes de maladies, pour leur procurer à la fois la santé du corps et de l'âme. Mais vous concevrez combien cela s'accordait avec ma retenue, et avec le goût que j'avais pour la retraite, si vous faites réflexion sur l'amour immense qui porta mon très-saint Fils aussitôt qu'il fut né, à aller porter le salut dans ce royaume, en donnant à ses habitants les prémices du feu de la charité, dont son cœur était enflammé pour le salut de tous les mortels. Il me communiqua cette charité et me choisit pour être l'instrument de la sienne, aussi bien que de son pouvoir, sans quoi je n'aurais pas osé entreprendre une telle mission de mon propre mouvement, parce que mon inclination me faisait toujours pencher à la retraite et au silence; mais la volonté de mon Fils et mon Seigneur me conduisait en tout. Je veux, ma bien-aimée, qu'à mon imitation vous travailliez au bien et

au salut de votre prochain, et que vous tâchiez de me suivre dans cette voie avec la perfection et d'après les règles que je gardais. Vous ne devez pas chercher les occasions, mais attendre que le Seigneur vous les fournisse, à moins qu'une circonstance extraordinaire ne vous force de prendre les devants. Mais en toute rencontre tâchez d'instruire et d'éclairer ceux que vous pourrez par la lumière que vous avez reçue, non point comme exerçant l'office de maîtresse, mais avec des marques qui fassent connaître que vous ne voulez que consoler vos frères, que compatir à leurs peines, et que leur apprendre à souffrir avec patience dans leurs propres afflictions, unissant à cet effet à la pratique de la charité beaucoup d'humilité et de prudence.

671. Exhortez et corrigez vos inférieures, et amenez-les à ce qui sera le plus parfait et le plus agréable au Seigneur; car après que vous aurez vous-même pratiqué cette perfection, le plus grand service que vous pourrez rendre à sa Majesté sera d'encourager et d'instruire les autres, selon vos forces et selon la grâce que vous en avez reçue. Mais pour ce qui regarde ceux à qui vous ne pouvez parler, priez continuellement pour leur salut, et ainsi vous étendrez votre charité sur tous. Et puisque vous ne pouvez pas vous occuper des malades qui sont hors du monastère, redoublez vos soins envers celles qui s'y trouvent, vous employant à leur service, et contribuant vous-même à tout ce qui pourra les soulager et les consoler. Mais en cela vous ne devez pas vous considérer comme

leur supérieure à cause de la charge dont vous êtes revêtue; car elle vous constitue leur mère, et c'est ce que vous leur montrerez par une égale sollicitude, par une égale affection pour toutes. Quant à tout le reste, vous vous estimerez toujours pour la dernière de la maison. Et comme le monde occupe ordinairement les plus pauvres et les plus méprisables au service des malades, parce que, dans son ignorance, il n'apprécie pas la sublimité de cet emploi, à cause de cela même je vous donne, moi, comme à la plus pauvre et à la moindre de toutes, l'office d'infirmière, afin que vous m'imitiez en le remplissant.

CHAPITRE XXVII

Hérode ordonne de faire mourir les Innocents. — L'auguste Marie en a connaissance, et le petit Baptiste est mis à couvert de sa fureur.

672. Laissons maintenant l'Enfant Jésus, sa très-pure Mère et saint Joseph en Égypte, sanctifiant ce royaume par leur présence et par leurs bienfaits, que la Judée ne méritait pas; et voyons où aboutirent l'astuce et l'hypocrisie diaboliques d'Hérode. Cet inique roi attendait le retour des mages, et le récit qu'ils lui feraient d'avoir trouvé et adoré le nouveau

roi des Juifs qui venait de naître, pour le faire ensuite mourir d'une manière inhumaine. Mais il fut bien trompé quand il apprit que les mages avaient été à Bethléem, s'étaient entretenus avec l'auguste Marie et son saint époux Joseph, et qu'ayant pris un autre chemin, ils étaient déjà hors de la Palestine; car il fut informé de tout cela aussi bien que d'une partie de ce qui s'était passé dans le Temple; et, s'aveuglant lui-même par sa propre politique, il attendit quelques jours, jusqu'à ce que le retard des rois lui parût suspect, et alors le souci que son ambition lui causait l'obligea à demander de leurs nouvelles. Il consulta de nouveau quelques docteurs de la loi; et comme ils s'accordaient en ce qu'ils disaient de Bethléem, d'après les Écritures et d'après ce qui y était arrivé, il commanda de chercher avec beaucoup de diligence notre Reine, son très-doux Enfant et saint Joseph. Mais le Seigneur, qui leur avait ordonné de sortir de nuit de Jérusalem, cacha par conséquent leur voyage, afin que personne ne le sût, ni pût remarquer la moindre trace de leur fuite. Ainsi les ministres d'Hérode et les autres, n'ayant pu les découvrir, lui dirent que ni cet homme, ni cette femme, ni l'enfant, ne paraissaient dans tout le pays.

673. Cette réponse augmenta la fureur d'Hérode, sans qu'il pût prendre un moment de repos, ni trouver aucun moyen de prévenir le dommage qu'il craignait de la venue du nouveau roi (1). Mais le démon,

(1) Matth., II, 16.

qui le vit disposé à commettre tous les attentats, lui inspira un expédient funeste pour le consoler, en lui proposant d'user de son pouvoir absolu, et de faire égorger tous les enfants de cette contrée âgés de moins de deux ans, et en lui faisant entendre qu'il ne serait pas possible que le roi des Juifs nouvellement né ne se rencontrât parmi eux. Le tyran se réjouit d'avoir trouvé cet expédient, qui n'entra jamais dans l'esprit d'aucun autre barbare; de sorte qu'il l'embrassa sans éprouver ni la crainte ni l'horreur qu'une mesure si cruelle eût pu causer en quelque homme raisonnable que ce fût. Et voulant exécuter ce méchant dessein pour satisfaire sa rage, il fit assembler quelques troupes de milice sous la conduite des ministres qui avaient le plus de part à sa confiance, et il leur commanda, sous peine d'encourir sa disgrâce, d'égorger tous les enfants qui seraient audessous de deux ans, dans Bethléem et dans tous les alentours. Ses ordres furent ponctuellement suivis, de sorte que tout le pays fut rempli de confusion, de cris et de larmes des pères, des mères et des parents des innocents condamnés à la mort, sans que personne pût les y soustraire.

674. Hérode donna cet ordre impie six mois après la naissance de notre Rédempteur. Au moment où ses satellites commencèrent à l'exécuter, notre grande Reine tenait son très-saint Fils entre les bras, et regardant son âme et ses opérations, elle y vit tout ce qui se passait à Bethléem, comme dans un très-clair miroir, et plus distinctement que si elle eût entendu

les cris des enfants et de leurs parents. Cette divine Dame vit aussi que son adorable Fils invoquait le Père éternel pour les pères et les mères des Innocents, qu'il lui offrait les petits martyrs comme les prémices de sa mort (1), et qu'il le priait de leur donner l'usage de la raison, comme étant sacrifiés pour la cause du même Rédempteur lui-même, afin qu'ils offrissent volontairement leur vie, et reçussent la mort pour la gloire de ce même Seigneur, qui leur réservait les couronnes du martyre en récompense de ce qu'ils souffraient. Le Père éternel accorda cette demande, et notre auguste Reine connut le tout en son très-saint Fils, et l'imita dans l'offrande et dans les prières qu'il faisait. Elle se joignit aussi aux pères et aux mères des petits martyrs dans la douleur et la compassion qu'ils avaient, et dans les larmes qu'ils versaient pour la mort de leurs enfants. De sorte qu'elle fut la véritable et la première Rachel, qui pleura les enfants de Bethléem (2), qu'elle regardait comme siens; et il n'y eut aucune autre mère qui pût les pleurer autant qu'elle, parce qu'elle les surpassait toutes en tendresse.

675. La sainte Vierge ne savait pas alors ce que sainte Élisabeth avait fait pour sauver son fils Baptiste, selon l'avis qu'elle lui avait donné par l'ange quand ils sortirent de Jérusalem pour aller en Égypte, comme je l'ai dit au chapitre XXII, paragr. 623. Et quoiqu'elle ne doutât point que tous les mystères

(1) Apoc., xiv, 4. — (2) Jerem., xxxi, 15.

qu'elle avait appris par la lumière divine être rattachés à l'office du précurseur, ne fussent accomplis en ce bienheureux enfant, néanmoins elle ignorait les peines dans lesquelles la cruauté d'Hérode avait mis sa cousine Élisabeth et le petit Baptiste, aussi bien que les moyens qu'ils avaient pris pour l'éviter. La douce Mère n'osa pas prier son très-saint Fils de lui en donner la connaissance, à cause du respect qu'elle lui portait et de la prudence qu'elle observait dans ces révélations, de sorte qu'elle se renfermait dans une humilité et dans une patience admirable. Mais sa Majesté répondit à son tendre désir, en lui déclarant que Zacharie, père de saint Jean, était mort quatre mois après la naissance de Jésus-Christ, et environ trois mois après qu'ils furent sortis de Jérusalem; que sainte Élisabeth, qui était alors veuve, n'avait point d'autre compagnie que celle de son fils, qu'elle passait sa solitude et son affliction retirée avec lui dans un lieu écarté, parce que, sur l'avis qu'elle avait reçu de l'ange, et à la vue ensuite de la cruauté qu'Hérode commençait à exercer, elle s'était résolue à fuir dans le désert avec le petit précurseur, et à habiter parmi les bêtes fauves, pour éviter la persécution d'Hérode; que la sainte veuve avait pris cette résolution par l'impulsion et le bon plaisir du Très-Haut, et qu'elle était cachée au fond d'une grotte, où elle vivait avec son fils dans les peines, dans les afflictions et dans les incommodités.

676. Notre divine Dame connut aussi que sainte Élisabeth mourrait dans le Seigneur trois ans après

cette vie solitaire, que le petit Baptiste demeurerait dans ce désert, où il mènerait une vie angélique, et qu'il n'en sortirait point, jusqu'à ce que le Très-Haut lui ordonnât d'aller prêcher la pénitence, comme son précurseur. L'Enfant Jésus découvrit à sa très-sainte Mère tous ces mystères, et d'autres secrètes et sublimes faveurs que sainte Élisabeth et son fils reçurent dans cette solitude. Elle connut tout cela de la même manière qu'elle avait appris la mort des Innocents. Notre auguste Princesse fut remplie de joie et de compassion par cette connaissance : de joie, parce que saint Jean et sa mère étaient en lieu de sûreté, et de compassion, à cause des peines qu'ils souffraient dans ce désert. Ensuite elle demanda la permission à son très-saint Fils de prendre soin de sa cousine et de son enfant. Et dès lors, avec l'agrément du même Seigneur, elle les faisait souvent visiter par les anges qui la servaient; et par leur ministère elle leur envoyait quelque nourriture, qui fut le plus grand régal qu'ils eurent dans leur solitude. De sorte que sans sortir de l'Égypte, notre grande Dame eut par l'intermédiaire des anges une continuelle et secrète correspondance avec l'enfant et la mère. Lorsque sainte Élisabeth fut proche de l'heure de sa mort, elle lui envoya un grand nombre de ses anges, afin qu'ils l'assistassent conjointement avec le petit Baptiste, qui avait alors quatre ans; et quand sa mère fut morte, à l'aide de ces mêmes anges, il l'enterra dans ce désert. Et depuis ce temps-là, notre charitable Reine procura le nécessaire à saint Jean, jusqu'à ce qu'il

fût en âge de chercher lui-même les herbes, les racines et le miel sauvage, dont il se nourrit ensuite avec une abstinence admirable (1), comme je le marquerai en son lieu.

677. On ne saurait concevoir les mérites ni les accroissements de sainteté et de grâce que la très-pure Marie acquérait parmi toutes ces œuvres si merveilleuses, parce qu'elle profitait de tout avec une prudence plus qu'angélique. Et ce qui lui causa beaucoup d'admiration et de tendresse, et lui donna en même temps un nouveau sujet de louer le Tout-Puissant, lorsque son très-saint Fils et elle invoquèrent le Père éternel pour les Innocents, ce fut de voir combien sa divine Providence usa de libéralité à leur égard; car elle connut comme si elle eût été présente le grand nombre des enfants qui furent égorgés; elle sut que les plus âgés ne passaient pas deux ans, que les uns n'avaient que huit jours, d'autres deux mois, et les autres six; et qu'ils reçurent tous plus ou moins l'usage de la raison, et une connaissance très-sublime de l'être de Dieu, qui leur accorda aussi une charité, une foi et une espérance parfaites; de sorte qu'ils exercèrent des actes héroïques de foi, d'adoration, de respect, d'amour de Dieu et de compassion pour leurs parents. Ils prièrent pour eux, et demandèrent au Seigneur de leur donner en récompense de leur affliction la lumière et la grâce, afin qu'ils acquissent par leur moyen les biens éternels. Ils subissaient vo-

(1) Marc., I, 6.

lontairement le martyre, et comme ils étaient dans un âge si tendre, la douleur leur était plus sensible, et par conséquent leur mérite plus grand. Ils étaient assistés par une multitude d'anges, qui les portaient dans les Limbes ou au sein d'Abraham. Et ils réjouirent les saints patriarches par leur présence; parce qu'ils les confirmèrent dans l'espérance qu'ils avaient de recouvrer bientôt leur liberté. Tout cela fut un effet des demandes de l'Enfant-Dieu, et des prières de sa très-sainte Mère. Par la connaissance de ces merveilles, notre auguste Princesse s'enflammait d'amour, et elle dit dans ses transports : *Laudate, pueri, Dominum* (1); et accompagnant par ses louanges celles de ces bienheureux enfants, elle loua l'auteur de toutes ces œuvres si magnifiques, si dignes de sa bonté et de sa toute-puissance. Elle seule les appréciait, et les traitait avec la sagesse et avec l'estime qu'elles réclamaient Mais elle était aussi la seule qui, étant par exception si proche de Dieu, connût le prix de l'humilité, et qui la pratiquât dans toute sa perfection; car étant la Mère de la pureté, de l'innocence et de la sainteté, elle s'humilia plus que toutes les créatures abîmées dans le néant de leurs propres péchés. La seule Marie entre toutes les créatures arriva à ce degré d'humilité, quoiqu'elle se vît enrichie de plus de faveurs et de dons plus sublimes que toutes ensemble aient jamais reçus; parce qu'elle seule comprit suffisamment que la créature ne saurait rendre un retour qui soit propor-

(1) Ps. CXII, 1.

tionné aux bienfaits qu'elle reçoit, et encore moins à l'amour infini d'où ils naissent en Dieu (1). Et notre divine Dame, s'humiliant par cette science, mesurait par elle son amour, sa reconnaissance et son humilité, et donnait la plénitude à toutes choses, autant qu'une simple créature était capable de donner le digne retour, par la seule connaissance qu'elle avait, qu'aucune d'entre elles pût se rendre digne de ces bienfaits par un autre moyen que l'humilité.

678. Je veux avertir à la fin de ce chapitre que je remarque en plusieurs choses que j'écris qu'il y a une grande diversité d'opinions entre les saints Ppres et plusieurs auteurs : par exemple, quant à l'époque à laquelle ils disent qu'Hérode exerça sa fureur sur les Innocents, et si ce fut sur les enfants qui ne faisaient que de naître, ou sur ceux qui avaient quelques jours et qui ne passaient pas deux ans, et par rapport à d'autres points douteux, dont je ne dois pas donner ici l'éclaircissement, parce que cela n'est pas nécessaire à mon dessein, et que je n'écris que ce qui m'est enseigné et dicté, ou ce que l'on m'ordonne quelquefois par obéissance de demander, pour donner plus de liaison à cette divine histoire. Il ne fallait pas d'ailleurs que j'introduisisse aucune dispute dans les choses que j'écris; parce que dès le commencement, comme je l'ai marqué, le Seigneur me déclara qu'il voulait que j'écrivisse tout cet ouvrage, non avec des opinions préconçues, mais avec la vérité que la divine

(1) Ps. cxv, 2.

lumière m'enseignerait. Que s'il y a lieu d'examiner si ce que j'écris est conforme au récit de l'Écriture, et si les choses ont un rapport convenable entre elles, je remets tout cela au jugement de mes supérieurs, et des personnes sages et pieuses. Cette diversité d'opinions est presque inévitable entre ceux qui écrivent, les uns s'attachant à un auteur, les autres à un autre, et chacun suivant son inclination; ainsi la plupart des écrits, excepté les histoires canoniques, sont fondés sur des conjectures, ou sur des auteurs douteux; et je ne pouvais pas suivre cet ordre dans cet ouvrage, parce que je suis une femme ignorante.

—

Instruction que je reçus de la très-sainte Vierge.

679. Ma fille, je veux que la douleur avec laquelle vous avez écrit ce chapitre, et le funeste exemple que vous y avez découvert, vous servent d'instruction. La douleur vous montrera qu'une créature noble, et créée par la main du Seigneur à son image et à sa ressemblance, avec des qualités si excellentes et si divines, que de pouvoir connaître Dieu, l'aimer, le voir et en jouir éternellement (1), oublie si fort sa dignité, et se laisse avilir et vaincre d'une manière si brutale et si horrible par la violence de ses appétits, que de ver-

(1) Sap., II, 23.



ser le sang innocent de ceux qui ne pouvaient faire tort à personne. Cette compassion doit vous exciter à pleurer la perte de tant d'âmes, et surtout dans le siècle où vous êtes, quand cette même ambition qui aveuglait Hérode a allumé des inimitiés si cruelles entre les enfants de l'Église, qu'elle est cause du malheur éternel d'un nombre presque infini d'âmes, et que le sang de mon très-saint Fils, qui a été versé pour leur rédemption, se perd (1). Pleurez amèrement ce malheur et cette perte.

680. Mais profitez du malheur des autres, et considérez quels ravages peut faire une passion aveugle, qui s'insinue dans l'appétit concupiscible; car si elle se rend maîtresse du cœur de l'homme, elle l'enflamme ou du feu de la convoitise s'il réalise son désir, ou de celui de la colère s'il y trouve quelque résistance. Craignez, ma fille, ce danger, non-seulement à la vue de ce que l'ambition suggéra à Hérode, mais aussi au souvenir de ce que vous remarquez ou apprenez tous les jours dans l'histoire d'autres personnes. Prenez bien garde d'attacher votre affection à aucune chose, pour petite qu'elle vous paraisse; car il ne faut qu'une étincelle pour allumer quelquefois un grand incendie. Je vous redis souvent les mêmes choses touchant cette mortification de vos inclinations, et je ne cesserai de vous les répéter; parce que la plus grande difficulté qu'on rencontre en la pratique de la vertu, c'est de mourir entièrement à tout ce qui est

(1) Ephes., I, 7.

délectable et sensible, et parce que vous ne pouvez pas devenir un instrument au gré du Seigneur, si vous n'effacez de vos puissances jusqu'aux espèces ou images de toutes les créatures, afin qu'elles ne trouvent aucune entrée dans votre volonté. Que ce soit pour vous une loi inviolable de regarder tout ce qui est, comme n'étant pas, excepté Dieu, ses anges et ses saints; tendez constamment à cette abstraction: c'est pour cela que le Seigneur vous découvre ses secrets. C'est à cela qu'il vous oblige par ses communications intimes, et moi par les miennes, afin que vous soyez toujours avec sa divine Majesté, et que vous ne désiriez autre chose que lui.

CHAPITRE XXVIII

L'Enfant Jésus parle à saint Joseph un an après sa naissance. — Sa très-sainte Mère se dispose à le chausser et à le faire marcher. — Elle commence à célébrer les anniversaires de l'Incarnation et de la Nativité.

681. Un jour que l'auguste Marie et son époux Joseph s'entretenaient des mystères du Seigneur, l'Enfant Jésus, après avoir achevé sa première année, voulut rompre le silence, et parler d'une voix distincte au très-fidèle Joseph, qui faisait l'office de père

soigneux, comme il avait parlé à sa divine Mère dès le commencement, ainsi que je l'ai marqué au chap. X de ce livre. Les deux saints époux parlaient donc et méditaient de l'être infini de Dieu, et de la bonté qui l'avait porté à un amour si excessif, que d'envoyer du ciel son Fils unique pour être le Maître et le Rédempteur des hommes, et de lui donner la forme humaine, afin qu'il conversât avec eux, et souffrît les peines que la nature dépravée avait méritées (1), et dans ce pieux exercice, saint Joseph admirait les œuvres du Seigneur, et redoublait les désirs qu'il avait de reconnaître et de louer son amour, lorsque tout à coup l'Enfant Dieu qui était alors entre les bras de sa mère, s'en servant comme de sa première chaire de docteur, s'adressa à son père putatif d'une voix intelligible, et lui dit : « Mon père, je suis venu du ciel « pour être la lumière du monde, pour le retirer des « ténèbres du péché, pour chercher et connaître mes « brebis comme un bon pasteur, pour leur donner « la nourriture de la vie éternelle, pour leur ensei- « gner le chemin qu'elles doivent suivre, et pour « leur en ouvrir les portes, que leurs péchés tenaient « fermées (2); je veux que vous soyez tous deux en- « fants de la lumière, puisque vous en êtes si proche. »

682. Ces paroles de l'Enfant Jésus, comme pleines de vie et d'efficace, versèrent dans le cœur du saint patriarche un nouvel amour, un respect et une joie

(1) Joan., III, 16; Isa., LV, 4; Philip., II, 7; Baruch., III, 38. — (2) Joan., XVIII, 37; VIII, 12; X, 14; VI, 69; X, 4; XII, 36; Isa., X, 2; Ps. XXIII, 7.

indicibles. Il se mit avec une très-grande humilité à genoux aux pieds de l'Enfant-Dieu, et lui rendit des actions de grâces de ce que la première parole qu'il lui eût fait entendre, était le nom de *père*. Il pria avec beaucoup de larmes sa Majesté de l'éclairer par sa divine lumière, et de le porter à accomplir ce qui lui serait le plus agréable, et à reconnaître tant de bienfaits incomparables qu'il avait reçus de sa main libérale. Les parents, qui aiment naturellement leurs enfants, éprouvent une grande consolation et se font un titre de gloire de découvrir en eux quelque présage qui annonce qu'ils seront sages, ou remarquables par leurs vertus; et quoiqu'ils ne le soient pas encore, cet amour naturel engage ordinairement les père et mère à louer avec beaucoup d'exagération les puérilités que leurs enfants font ou disent; car la tendre affection qu'ils ont pour eux explique tout cela. Or, bien que saint Joseph ne fût pas père naturel de l'Enfant-Dieu, mais père putatif, l'amour qu'il lui portait surpassait néanmoins sans comparaison celui que les pères naturels ont jamais eu pour leurs enfants; parce que la grâce, et même la nature furent plus puissantes en lui que dans les autres et qu'en tous les pères ensemble; et c'est par cet amour et par l'estime qu'il faisait d'être père putatif de l'Enfant Jésus que l'on doit mesurer la joie dont son âme très-pure fut comblée lorsqu'il entendit que le Fils du Père éternel l'appelait père, lorsqu'il le vit entre les bras de sa Mère, si beau, si rempli de grâce, et commençant à lui parler avec tant de sagesse.

683. L'amoureuse Mère avait tenu l'Enfant-Dieu dans le maillot pendant toute cette première année, comme il arrive aux autres enfants; parce que cet adorable Seigneur ne voulut point se distinguer à cet égard, en témoignage de sa réelle humanité, aussi bien que de l'amour qu'il portait aux mortels, pour qui il souffrait cette incommodité, dont il eût pu se délivrer. La très-prudente Mère, jugeant que le moment était venu de le débarrasser de ses langes, de l'habiller et de lui apprendre à marcher (c'est ainsi que nous parlons), s'agenouilla devant le divin Enfant, alors couché dans son berceau, et lui dit : « Mon Fils, très-« doux amour de mon âme, mon Seigneur! je désire, « en qualité de votre servante, de vous plaire en « toutes choses. Vous êtes resté assez longtemps, lu-« mière de mes yeux, lié et enveloppé dans vos « langes; et par là vous avez découvert le grand amour « que vous avez pour les hommes; il faut enfin que « vous en sortiez. Dites-moi, mon divin Maître, com-« ment vous voulez que je me comporte dans cette « occasion? »

684. « Ma Mère, répondit l'Enfant Jésus, les liens « de mon enfance ne m'ont point paru incommodes, « à cause de l'amour que je porte aux âmes que j'ai « créées, et que je viens racheter, puisque dans mon « âge mûr, je dois être pris, attaché et livré à mes « ennemis, et même à la mort pour eux (1). Et ce sou-« venir m'étant doux en vue du bon plaisir de mon

(1) Matth., xx, 18.

« Père éternel (1), tout le reste me sera facile. Je ne « dois avoir qu'un vêtement en ce monde, parce que « je ne veux user que de celui qui sera nécessaire « pour me couvrir, quoique tout ce qui est créé soit à « moi (2), mais je l'ai remis aux hommes, afin qu'ils « me dussent davantage, et pour leur enseigner « comment, à mon exemple et pour mon amour, ils « doivent renoncer à tout ce qui est superflu à la vie « naturelle. Vous m'habillerez, ma Mère, d'une « tunique longue, et vous la choisirez d'une couleur « commune. Je ne porterai que celle-là, et elle croî- « tra avec moi. Et ce sera cette tunique qu'on tirera « au sort à l'heure de ma mort (3); car elle ne doit « pas même être à ma disposition, mais à celle des « autres, afin que les hommes sachent que je suis né, « et que je veux vivre pauvre et dépouillé des choses « visibles, qui étant terrestres, appesantissent le « cœur de l'homme. Dès l'instant que je fus conçu « dans votre sein virginal, je fis cette renonciation à « tout ce que le monde renferme; quoique tout m'ap- « partienne par l'union de ma nature humaine à la « personne divine (4); et je ne voulus avoir d'autre « droit sur les choses visibles que celui de les offrir « toutes à mon Père éternel, y renonçant pour son « amour, et n'en acceptant que ce que la vie naturelle « exige, pour la consacrer ensuite aux hommes (5). « Je veux par cet exemple corriger le monde, et lui

(1) Hebr., x, 7. — (2) Ps. xxiii, 1. — (3) Ps. xxi, 19. — (4) Joan., iii, 35. — (5) Joan., x, 15.

« apprendre à aimer la pauvreté, loin de la mépriser; « car il sera honteux pour ceux qui me connaîtront « par la foi de convoiter les choses dont j'ai enseigné « le mépris, lorsque moi, qui suis le Seigneur de « tout, j'ai tout dédaigné et tout abandonné. »

685. Ces paroles de l'Enfant-Dieu produisirent des effets divers et également ineffables en la divine Mère; parce que la perspective des liens et de la mort de son adorable Fils transperça son cœur si sensible et si compatissant, et que l'exemple d'une pauvreté si extrême et d'un si austère dénûment, lui inspira une nouvelle admiration et de nouvelles résolutions de l'imiter. L'amour immense que ce divin Seigneur portait aux mortels redoubla les désirs qu'elle avait de lui en témoigner sa reconnaissance pour tous, et elle fit à cette occasion des actes héroïques de toute sorte de vertus. Mais sachant que l'Enfant Jésus ne voulait pour vêtement que cette tunique, et qu'il ne voulait pas être chaussé, elle lui dit: « Mon Fils et mon Sei- « gneur, votre Mère n'aura ni le cœur ni le courage « de vous laisser aller nu-pieds dans un âge si tendre; « permettez, mon amour, que je vous mette quelque « chaussure. Je prévois aussi que le vêtement gros- « sier que vous me demandez, sans vouloir user de « linge en dessous, incommodera beaucoup votre « chair délicate, surtout à votre âge. » L'Enfant Jésus lui répondit: « Ma Mère, je consens que vous « me mettiez quelque pauvre chaussure, jusqu'à ce « que le temps de ma prédication arrive, car je la « dois faire nu-pieds. Mais je ne veux point porter de

« linge; parce que le linge provoque les hommes à « commettre beaucoup de péchés, et parce que je « veux donner l'exemple à une foule de mes servi- « teurs, qui y renonceront à mon imitation et pour « mon amour. »

686. La Reine du ciel employa incontinent tous ses soins pour accomplir la volonté de son très-saint Fils. Et ayant trouvé de la laine qu'on n'avait ni préparée ni teinte, elle-même la fila fort délicatement, et en fit une petite tunique tout d'une pièce, sans couture, et à peu près comme les bas que l'on fabrique au métier; elle n'était pas lisse comme le drap ordinaire, mais un peu velue et cordonnée. Elle la confectionna sur un petit métier qui avait quelque rapport avec ceux des dentellières; et ce n'est pas sans mystère que cette tunique fut faite tout d'une pièce et sans couture. Il y arriva deux choses miraculeuses: l'une, qu'elle sortit du métier absolument égale et sans aucun pli; l'autre, qu'elle perdit sa couleur naturelle à la prière de notre divine Dame et selon sa volonté, pour prendre une autre couleur qui tirait sur le violet et l'argentine, mais avec une nuance toute particulière et mixte qu'on n'aurait su déterminer; car elle ne paraissait proprement ni violette, ni argentine, ni grise, et cependant elle rappelait ces trois couleurs. Notre auguste Princesse fit aussi des sandales d'un fil assez fort, qu'elle mit aux pieds de l'Enfant-Dieu. En outre elle fit une demi-tunique de toile

(1) Joan., XIX, 23.

qui devait lui servir de caleçon. Je dirai au chapitre suivant ce qui arriva lorsqu'on habilla l'Enfant Jésus.

687. Alors survinrent les anniversaires de l'Incarnation et de la Nativité du Verbe, chacun à sa date, depuis l'arrivée de la sainte famille en Égypte. Et la Reine du ciel, voulant célébrer ces jours si solennels, commença à les fêter dès la première année, et conserva cette sainte coutume pendant toute sa vie, comme on le verra dans la troisième partie, où je raconterai les mystères qui se succédèrent plus tard. Elle célébrait celui de l'Incarnation en s'y préparant neuf jours auparavant par de très-saints exercices en mémoire de la neuvaine dans laquelle le Seigneur la disposa à cet adorable mystère par des faveurs admirables et très-sublimes, comme je l'ai dit au commencement de cette seconde partie. Le jour qui répondait à celui de l'incarnation et de l'annonciation étant arrivé, elle conviait les anges qui étaient dans le ciel à s'unir avec ceux de sa garde, pour l'aider à célébrer ces magnifiques mystères, et à rendre de dignes actions de grâces au Très-Haut. Et prosternée les bras en croix, elle priait l'Enfant Jésus de louer le Père éternel pour elle, et de le remercier des faveurs qu'elle avait reçues de sa divine droite, et de ce qu'il avait fait pour le genre humain en lui donnant son Fils unique (1). Elle faisait la même chose lorsque venait l'anniversaire de ses couches. Dans ces jours-là, notre divine Dame était comblée des faveurs du Très-Haut,

(1) Joan., III, 16.

à cause qu'elle y renouvelait la mémoire et la reconnaissance continuelle de si hauts mystères. Et comme elle savait ce qui plaisait au Père éternel, et que le sacrifice de douleur qu'elle offrait en reproduisant dans ses membres la forme de la croix, lui était agréable en souvenir de ce que le divin Agneau y devait être cloué, elle répétait cet exercice dans toutes les fêtes qu'elle célébrait, priant le Seigneur d'apaiser sa justice, et de couvrir les pécheurs de sa miséricorde. De sorte qu'enflammée du feu de la charité, elle terminait ces solennités par des cantiques admirables, qu'elle disait avec les anges, qui formaient un chœur d'une musique céleste (1); mais notre auguste Reine leur répondait avec plus de douceur, et d'une manière plus agréable pour Dieu que tous les chœurs des séraphins et des bienheureux ensemble n'auraient su faire ; parce que les échos de ses excellentes vertus résonnaient jusque dans le consistoire de la très-sainte Trinité, et jusqu'au tribunal de l'être éternel de Dieu.

—

Instruction que notre auguste Maîtresse me donna.

688. Ma fille, ni vous ni toutes les créatures ensemble, ne sauriez comprendre parfaitement quel fut

(1) Cant., II, 24.

l'esprit de pauvreté de mon très-saint Fils, ni celui qu'il m'enseigna. Mais vous pouvez, par les choses que je vous ai découvertes, vous faire une idée assez juste de l'excellence de cette vertu, qui fut tant aimée de Celui qui en était l'auteur et le Maître, et en même temps de l'horreur qu'il eut pour le vice de la cupidité. Le Créateur ne pouvait pas haïr les choses auxquelles il avait donné l'être (1), mais il vit par sa sagesse infinie le grand dommage que causerait aux mortels l'affection désordonnée qu'ils portent aux choses visibles, et que cet amour insensé pervertirait la plus grande partie du genre humain. Ainsi l'aversion qu'il eut pour les biens de la terre naquit de la connaissance qu'il avait du nombre des pécheurs et des réprouvés que ce vice perdrait.

689. Mon très-saint Fils choisit la pauvreté, et l'enseigna par ses paroles et par l'exemple d'un dénûment si admirable, pour empêcher ce dommage et pour y apporter quelque remède, et afin de justifier sa cause, si les mortels n'en profitaient pas, puisque, en médecin charitable, il leur a préparé le remède qui devait leur procurer la santé. J'ai enseigné et pratiqué cette doctrine pendant toute ma vie ; c'est par elle que les apôtres ont établi l'Église ; les patriarches et les saints qui l'ont réformée et qui la soutiennent ont fait la même chose, parce qu'ils ont tous aimé la pauvreté, comme le moyen le plus efficace d'acquérir la sainteté, et ils ont eu de l'horreur

(1) Sap., XI, 25.

pour les richesses, comme principe de tous les maux et racine de tous les vices (1). Je veux que vous chérissiez et que vous recherchiez cette pauvreté avec beaucoup de soin, parce qu'elle est l'ornement des épouses de mon très-saint Fils, à défaut duquel je vous assure, ma fille, qu'il les répudie comme lui étant horriblement dissemblables; car l'épouse qui est riche et dans l'abondance de choses superflues ne saurait convenir à l'Époux, qui est très-pauvre et dénué de tout; un amour réciproque ne comporte point une si grande inégalité.

690. Et si, en fille légitime, vous voulez parfaitement m'imiter, ainsi que vous le devez faire, autant que vos forces vous le permettront, vous devez comprendre que moi, qui ai été si pauvre, je ne vous reconnaîtrai pas pour ma fille, si vous n'êtes pauvre aussi, et que je n'aimerai pas en vous ce que j'ai rejeté avec tant de mépris. Je vous recommande encore de ne point oublier les bienfaits que vous recevez de la main libérale du Très-Haut; car si vous ne veillez très-attentivement à ce culte de la reconnaissance, vous tomberez facilement dans le plus grossier oubli, entraînée par le poids de la propre nature. Renouvelez plusieurs fois chaque jour le souvenir de ces bienfaits, et ne cessez jamais de rendre au Seigneur d'humbles et amoureuses actions de grâces. Et sachez que ceux que vous devez vous remémorer le plus souvent, c'est de vous avoir appelée

(1) I Tim., VI, 10.

et attendue, d'avoir dissimulé vos fautes avec tant de bonté, et surtout de vous avoir fait tant de faveurs extraordinaires. Ce souvenir produira dans votre cœur de doux effets d'amour et de fortes impulsions, qui vous porteront à travailler avec diligence : de sorte que par ce moyen vous vous rendrez agréable au Seigneur, et vous acquerrez une nouvelle récompense, parce qu'il se complaît singulièrement en la fidélité et en la reconnaissance de l'âme, et au contraire il est fort offensé quand ses bienfaits ne sont ni estimés ni reconnus; car, comme il les accorde avec plénitude d'amour, il veut qu'on y corresponde avec un prompt et amoureux retour.

CHAPITRE XXIX

La très-sainte Mère met la tunique sans couture à l'Enfant Jésus, et elle le chausse; et ce que cet adorable Seigneur faisait.

691. La très-prudente Mère voulant mettre à son très-doux Fils la tunique tissue, les caleçons et les sandales qu'elle avait préparés, s'agenouilla devant sa Majesté, et lui parla en ces termes : « Suprême « Seigneur, Créateur du ciel et de la terre, j'aurais « souhaité de vous habiller, s'il eût été possible,

« selon la dignité de votre divine personne ; j'aurais « également voulu que les vêtements que je vous « apporte eussent pu être faits des fibres de mon « cœur ; mais je crois qu'ils seront de votre goût, « parce qu'ils sont pauvres. Pardonnez, Seigneur, « les fautes que je puis avoir commises en m'occu- « pant de ces ouvrages ; agréez l'affection d'une « créature aussi inutile que la cendre et la poussière, « et donnez-moi la permission de vous habiller. » L'Enfant Jésus accepta les offres et les hommages de sa très-pure Mère, et aussitôt elle l'habilla, le chaussa, et le mit sur ses pieds. La tunique se trouva juste à sa mesure, assez longue pour lui couvrir les pieds, sans traîner pourtant ; et les manches lui arrivaient jusqu'à la moitié de la main, quoiqu'on ne lui eût pris aucune mesure auparavant. Le col de la tunique était rond, fermé par devant, un peu haut, et presque juste à la gorge ; et c'est pourquoi la divine Mère commença à la mettre par la tête de l'Enfant, sans l'ouvrir, parce que ce vêtement se prêtait à toutes les formes avec une merveilleuse souplesse, suivant la volonté de notre auguste Reine. Il ne le quitta jamais, jusqu'au moment où les bourreaux le dépouillèrent pour le fouetter et ensuite pour le crucifier, parce qu'il s'agrandissait toujours, autant qu'il était nécessaire, selon la croissance de son corps sacré. Il en arriva de même aux sandales et aux caleçons que la soigneuse Mère lui mit. De sorte que rien ne s'usa et ne vieillit pendant trente-deux ans, et la tunique ne perdit ni la couleur ni le lustre

qu'elle avait quand elle sortit des mains de notre grande Dame. A plus forte raison peut-on dire qu'elle ne fut jamais ni souillée ni tachée : elle resta jusqu'à la fin absolument dans le même état. Le vêtement que le Rédempteur du monde quitta pour laver les pieds à ses apôtres (1) consistait en une espèce de manteau qu'il portait sur les épaules, et que la sainte Vierge fit aussi elle-même, après leur retour à Nazareth; il s'agrandit successivement, comme la tunique, et il était tissu de la même manière et de la même couleur, quoiqu'un peu plus foncée.

692. L'Enfant, Prince des siècles éternels, qui avait été depuis sa naissance enveloppé dans les langes et ordinairement entre les bras de sa très-sainte Mère, se tint donc debout. Il brillait d'une beauté ravissante, qui surpassait celle de tous les enfants des hommes. Et les anges admiraient comment Celui qui revêt les cieux de leur éclat et les champs de leur parure, avait choisi un costume aussi pauvre (2). Il marcha aussitôt en la présence de ses parents, sans être soutenu; mais cette merveille fut quelque temps cachée à ceux du dehors, parce que notre Reine le prenait dans ses bras quand elle recevait quelque visite. La divine Dame et son saint époux Joseph éprouvèrent une joie inexprimable lorsqu'ils virent ainsi marcher leur enfant, et lorsqu'ils remarquèrent sa rare beauté. La très-pure Mère l'allaita jusqu'à ce qu'il eût accompli un an et demi, après quoi elle le

(1) Joan., XIII, 4. — (2) Ps. XLIV, 3.

sevra. Et dans la suite il mangea, mais toujours peu de chose, pour la quantité comme pour la qualité. Il se nourrissait au commencement de potages à l'huile et de fruits, ou de poisson. Et, tant que dura sa croissance, la Vierge-Mère lui donnait trois fois à manger par jour, comme auparavant elle lui donnait la mamelle, le matin, un peu après midi, et quand arrivait la nuit. L'Enfant-Dieu ne demanda jamais sa nourriture; mais la tendre Mère avait le plus grand soin de la lui donner à temps, jusqu'à ce qu'étant déjà grand, il mangeait à la même heure que les divins époux, et pas plus souvent. C'est ce qu'il continua jusqu'à ce qu'il fut arrivé à l'âge parfait, comme je le dirai dans la suite. Et lorsqu'il mangeait avec ses parents, ils attendaient toujours qu'il donnât la bénédiction au commencement, et qu'il rendît grâces à la fin du repas.

693. Du moment où l'Enfant Jésus se mit à marcher, il commença à se retirer et à rester quelque temps seul dans l'oratoire de sa Mère. Et comme notre prudente Dame souhaitait de savoir si son très-saint Fils voudrait être seul ou avec elle, cet adorable Seigneur, répondant à son désir, lui dit : « Ma Mère, « entrez et soyez toujours avec moi, afin que vous « m'imitiez autant qu'il vous sera possible, parce « que je veux que la haute perfection que je désirais « pour les âmes soit réalisée et imprimée en vous. « Car si elles n'eussent point résisté à ma première « volonté, qui était portée à les remplir de sainteté « et de dons, elles les auraient reçus avec abon-

« dance (1); mais le genre humain ayant empêché « cette effusion de mes grâces, je veux que mon bon « plaisir soit entièrement accompli en vous seule, et « que les trésors de ma droite, que les autres créa- « tures ont perdus, soient mis en dépôt en votre « âme. Soyez donc attentive à mes œuvres, afin de « m'imiter en elles. »

694. Notre auguste Princesse fut par là établie de nouveau la disciple de son très-saint Fils. Et dès lors il se passa de si profonds mystères entre eux deux, qu'il n'est pas possible de les raconter, et on ne les connaîtra qu'au jour de l'éternité. L'Enfant-Dieu se prosternait souvent par terre; quelquefois il s'élevait en l'air, les bras étendus, pour figurer la croix, et il ne cessait de prier le Père éternel pour le salut des mortels. La très-amoureuse Mère le suivait et l'imitait en toutes choses, parce que les opérations intérieures de l'âme de son très-doux Fils lui étaient manifestées aussi visiblement que les actes extérieurs du corps. J'ai parlé en divers endroits de cette histoire de la connaissance que la très-pure Marie en eut, et il faudra bien que j'y revienne souvent, puisque ce fut de cette lumière et de cet exemplaire qu'elle tira sa sainteté; et ce lui fut une faveur si particulière, que toutes les créatures ensemble ne la sauraient expliquer, ni même comprendre. Notre grande Dame ne jouissait pas toujours des visions de la Divinité; mais elle eut toujours celle de l'humanité

(1) I Tim., II, 4.

et de l'âme très-sainte de son Fils, aussi bien que de toutes ses œuvres; et elle percevait d'une manière spéciale les effets qui résultaient en cette sainte humanité des unions hypostatique et béatifique, quoiqu'elle ne vît pas toujours en substance la gloire ni l'union; mais elle connaissait les actes intérieurs par lesquels l'humanité honorait, glorifiait et aimait la divinité à laquelle elle était unie, et cette faveur ne fut accordée qu'à la Mère Vierge.

695. Dans ces exercices, il arrivait souvent que l'Enfant Jésus pleurait et suait du sang en la présence de sa très-sainte Mère, car cela eut lieu maintes fois avant l'agonie du Jardin, et alors notre divine Dame lui essuyait le visage, et, pénétrant son intérieur, elle y discernait la cause de cette tristesse, qui était toujours la perte des réprouvés et des ingrats aux bienfaits de leur Créateur et Rédempteur, et l'inutilité pour eux des œuvres de la puissance et de la bonté infinie du Seigneur. Quelquefois sa bienheureuse Mère le trouvait tout resplendissant et entouré d'anges qui lui adressaient de doux cantiques de louange; elle savait aussi que le Père éternel prenait ses délices avec son Fils unique et bien-aimé (1). Toutes ces merveilles commencèrent dès que l'Enfant-Dieu fut en état de marcher, après avoir achevé sa première année. Et elles ne furent découvertes qu'à sa seule Mère, dont le cœur en devait être le dépositaire (2), comme étant elle seule l'Unique et

(1) Matth., XVII, 5. — (2) Luc., II, 19.

l'Élue (1) pour son Fils et son Créateur. Les actes d'amour, de louange, de respect et de reconnaissance par lesquels elle se joignait à l'Enfant Jésus, et les prières qu'elle faisait pour le genre humain, tout cela surpasse ma portée, et je suis incapable de dire ce que j'en conçois. Ainsi je m'en remets à la foi et à la piété des chrétiens.

696. L'Enfant Jésus croissait à l'admiration et à la satisfaction de tous ceux qui le connaissaient. Et ayant atteint sa sixième année, il commença à sortir quelquefois de la maison pour aller dans les hôpitaux y visiter les malades et les nécessiteux, qu'il consolait et qu'il fortifiait dans leurs afflictions d'une manière toute mystérieuse. Il était connu de beaucoup de monde dans Héliopolis, et il s'attirait tous les cœurs par l'influence de sa divinité et par sa sainteté; plusieurs personnes lui portaient des présents, et selon les raisons et les motifs que lui révélait sa science, il les recevait ou il les refusait, et dans le premier cas il les distribuait aux pauvres. Mais ses paroles pleines de sagesse et ses manières si modestes et si majestueuses causaient tant d'admiration, qu'on venait de toutes parts féliciter et bénir ses parents de ce qu'ils avaient un tel Fils. Et quoique le monde ignorât en tout cela les mystères et la dignité du Fils et de la Mère, néanmoins le Seigneur de l'univers, voulant honorer sa très-sainte Mère, faisait qu'on la révérait en lui et pour lui autant qu'il était

(1) Cant., VI, 8.

alors possible, sans qu'on connût la raison particulière qu'on avait de lui rendre à lui-même le plus grand honneur.

697. Beaucoup d'enfants d'Héliopolis s'associaient avec notre aimable Enfant Jésus, comme il est ordinaire à ceux du même âge et de la même mise. Et comme ils n'avaient pas assez de discernement pour juger s'il était plus qu'homme, ni assez de malice pour empêcher la lumière, le Maître de la vérité l'accordait et la distribuait à tous ceux qu'il était convenable. Il les instruisait à la connaissance de la Divinité et des vertus, et leur apprenait le chemin de la vie éternelle, plus fréquemment qu'à ceux qui étaient dans un âge plus avancé. Et comme ses paroles étaient vivantes et efficaces (1), il les attirait, les mouvait et les leur imprimait dans le cœur d'une telle sorte, que tous ceux qui eurent ce bonheur devinrent dans la suite de grands saints, parce qu'ils donnèrent avec le temps le fruit de cette semence céleste, répandue de si bonne heure dans leurs âmes (2).

698. La divine Mère avait connaissance de toutes ces œuvres admirables. Et lorsque son très-saint Fils venait de faire la volonté de son Père éternel, en s'occupant des brebis qu'il lui avait recommandées (3), cette auguste Reine des anges, se trouvant seule avec lui, se prosternait pour lui rendre des actions de grâces du bien qu'il faisait à ces petits innocents,

(1) Hebr., IV, 12. — (2) Luc., VIII, 8. — (3) Joan., VI, 38 et 39.

qui ne le connaissaient pas pour leur Dieu véritable; et elle lui baisait les pieds comme au souverain Pontife du ciel et de la terre (1). Elle faisait la même chose quand l'Enfant sortait de la maison, et alors sa Majesté la relevait de cette humble posture avec un empressement tout filial. L'amoureuse Mère lui demandait aussi sa bénédiction pour toutes les œuvres qu'elle faisait, et jamais elle ne perdait l'occasion de pratiquer tous les actes de vertu avec toute la ferveur et la force de la grâce. Loin de la laisser oisive, elle agit toujours avec toute la plénitude possible et avec un accroissement continu de nouvelles grâces. Cette grande Dame ne faisait que chercher les moyens de s'humilier, adorant le Verbe incarné par de très-profondes génuflexions, par des prosternations expressives, et par d'autres cérémonies dignes de sa sainteté et de sa sagesse. Et en tout ceci, sa conduite était si admirable, qu'elle ravissait les anges qui l'assistaient; de sorte qu'en chantant alternativement les divines louanges, ils se disaient : « Quelle « est cette pure créature si agréable à notre Créa« teur et son Fils (2)? Quelle est celle qui se montre « si ingénieuse et si sage dans le culte d'honneur et « de respect qu'elle rend au Très-Haut, qu'elle nous « surpasse tous par son zèle incomparable, par ses « soins et par sa diligence? »

699. Le plus beau, le plus ravissant des enfants prenait un air plus sérieux à l'égard de ses parents

(1) Hebr., IV, 14. — (2) Cant., VIII, 5.

à mesure qu'il avançait en âge. De sorte que quelque temps après qu'il fut sorti du maillot, les caresses plus tendres auxquelles il ne s'était jamais livré qu'avec la retenue que j'ai fait remarquer, cessèrent. Et la réserve que ses parents avaient sur ce point venait de ce que sa divinité, quoique cachée, laissait percer sur sa physionomie une majesté telle, que s'il ne l'eût tempérée par une grande expression de douceur, elle leur aurait souvent inspiré une crainte si respectueuse, qu'ils n'auraient point osé lui parler. Mais l'amoureuse Mère et saint Joseph ressentaient de sa présence des effets efficaces et divins, par lesquels ils découvraient en lui à la fois la force et la puissance d'un Dieu, et la bénignité, l'extrême bonté d'un père. Dans cette majestueuse grandeur, il se montrait Fils de la divine Mère, et il traitait saint Joseph comme celui qui avait le nom et l'office de père; ainsi il leur obéissait comme obéit à ses parents le fils le plus soumis (1). Le Verbe incarné conciliait avec une sagesse infinie tous ces témoignages de dignité, d'obéissance, d'humilité, de majesté divine et d'affabilité humaine, donnant à chaque chose ce qu'elle demandait, sans que la grandeur du Dieu et la petitesse de l'enfant se gênassent ou se nuisissent. Notre auguste Dame était très-attentive à tous ces mystères, et elle seule pénétrait dignement (autant qu'il était possible à une simple créature) les œuvres de son très-saint Fils, aussi bien que l'ordre que sa

(1) Luc., II, 51.

sagesse infinie y gardait. Ce serait entreprendre l'impossible que de vouloir raconter les effets que toutes ces choses causaient dans son très-pur et très-prudent esprit, et montrer comment elle imitait son adorable Fils, gravant en elle-même la vive image de sa sainteté ineffable. On ne saurait non plus dire le nombre des âmes qui se convertirent et se sauvèrent dans Héliopolis et dans toute l'Égypte, des malades qu'ils y guérirent et des merveilles qu'ils y firent pendant les sept ans qu'ils y demeurèrent, tant la cruauté d'Hérode fut avantageuse à l'Égypte ! La force de la bonté et de la sagesse infinie de Dieu est telle, qu'elle tire de grands biens même du mal et du péché. Et si on le rejette en un endroit, et qu'on ferme les portes à ses miséricordes, il frappe à plusieurs autres, jusqu'à ce qu'on les lui ouvre et qu'on lui donne l'entrée (1), parce que toutes les eaux de nos iniquités et de nos ingratitudes ne sauraient ni détourner le désir qu'il a de favoriser le genre humain, ni éteindre son ardente charité (2).

Instruction que la très-sainte Vierge me donna.

700. Ma fille, vous avez appris, dès le premier ordre que vous avez reçu d'écrire cette histoire de ma

(1) Job., XXXIV, 24. — (2) Cant., VIII, 7.

vie, qu'en vous le donnant le Seigneur a voulu, entre autres fins, faire connaître aux hommes ce qu'ils doivent à son divin amour et au mien, tandis qu'ils vivent à cet égard dans une telle insensibilité et dans un tel oubli. Il est vrai que tout est compris et exprimé en deux mots, lorsqu'on dit qu'il les a aimés jusqu'à mourir sur la croix pour eux (1); car ce fut là le dernier terme où les effets de son immense charité purent arriver. Mais à beaucoup d'ingrats le souvenir de ce bienfait ne fait que causer une sorte de dégoût. Pour ceux-là comme pour tous les autres ce sera un nouvel aiguillon que de connaître quelque chose de ce que sa Majesté a fait pour eux pendant les trente-trois ans de sa vie mortelle, puisque la moindre de ses œuvres est d'un prix infini et mérite une reconnaissance éternelle. La puissance divine m'a rendue témoin de tout, et je vous assure, ma très-chère fille, que, dès le premier instant qu'il fut conçu dans mon sein, il n'a cessé de prier le Père éternel pour le salut des hommes (2). Il commença dès lors à embrasser la croix, non-seulement par une simple affection, mais aussi d'une manière réelle, autant que possible, se mettant durant son enfance bien souvent en la posture de crucifié : et il continua ces exercices pendant toute sa vie. Je l'imitai en cela, et je l'accompagnai dans les œuvres et dans les prières qu'il faisait pour les hommes, à partir du premier acte de reconnaissance qu'il fit pour les bienfaits que son humanité très-sainte avait reçus.

(1) Joan., III, 16. — (2) Hebr., x, 5.

701. Que les mortels considèrent maintenant si, ayant été moi-même témoin et coopératrice de leur salut, je ne viendrai pas aussi au jour du jugement attester combien la cause de Dieu est justifiée à leur égard, et si je ne refuserai pas avec beaucoup de justice mon intercession à ceux qui ont méprisé et oublié follement tant de grâces plus que suffisantes, et tant d'effets du divin amour de mon très-saint Fils aussi bien que du mien. Quelle réponse feront-ils, quelle excuse allègueront-ils, après avoir été si informés, si instruits et si éclairés de la vérité? Comment pourront-ils compter, les ingrats et les obstinés, sur la miséricorde d'un Dieu très-juste et très-équitable qui leur a donné un temps précis et convenable, pendant lequel il les a excités, appelés, attendus et favorisés de bienfaits immenses qu'ils ont dissipés et perdus pour suivre la vanité? Craignez, ma fille, le plus grand des périls et des aveuglements; repassez souvent dans votre esprit les œuvres de mon très-saint Fils et les miennes, et imitez-les avec toute la ferveur possible. Continuez les exercices de la croix selon l'ordre de vos supérieurs, afin que vous y trouviez ce que vous devez imiter et reconnaître. Mais sachez que mon Fils et mon Seigneur pouvait racheter le genre humain sans souffrir tant de peines, et qu'il a voulu cependant les augmenter par l'amour immense qu'il a pour les âmes. La correspondance qu'exige une pareille bonté ne consiste pas à se contenter de peu, comme les hommes le font ordinairement par une ignorance fatale. Ajoutez, ma fille, une vertu et un travail à plusieurs

autres, afin de vous acquitter de vos obligations, et partagez avec mon Seigneur et moi ce que nous avons souffert dans le monde. Unissez tout ce que vous ferez à ses mérites, et offrez-le au Père éternel pour les âmes.

CHAPITRE XXX

Jésus, Marie et Joseph retournent d'Égypte à Nazareth par la volonté du Très-Haut.

702. L'Enfant Jésus atteignit sa septième année pendant qu'il était en Égypte; c'était le temps de ce mystérieux exil que la Sagesse éternelle avait déterminé : et il fallait qu'il retournât à Nazareth pour accomplir les prophéties. Ainsi le Père éternel déclara un jour sa volonté à l'humanité de son très-saint Fils en présence de sa divine Mère, dans un moment où ils vaquaient ensemble à leurs exercices : mais elle la connut dans le très-pur miroir de cette âme déifiée, et elle vit comme elle l'acceptait pour l'exécuter. Notre grande Dame l'accepta à son tour, quoiqu'elle eût déjà plus de relations et plus de personnes dévouées en Égypte qu'à Nazareth. Le Fils ni la Mère ne découvrirent point à saint Joseph le nouvel ordre du Ciel;

mais l'ange du Seigneur lui apparut cette même nuit dans un songe, ainsi que le raconte saint Matthieu, et lui dit de prendre l'enfant et la Mère et de retourner au pays d'Israël (1), parce que Hérode et ceux qui avaient avec lui cherché à faire périr l'Enfant étaient morts. Le Très-Haut aime tellement l'ordre et la régularité dans toutes les choses créées, que l'Enfant Jésus étant Dieu véritable, et sa Mère si supérieure en sainteté à saint Joseph, il ne voulut pas néanmoins que la décision du retour en Galilée vînt du Fils ni de la Mère, mais il en remit la conduite au saint époux Joseph, qui faisait l'office de chef dans cette divine famille : pour apprendre par cet exemple à tous les mortels combien il lui est agréable que toutes choses soient gouvernées suivant l'ordre naturel établi par sa providence; et que, dans la vie spirituelle, les inférieurs doivent (quand même ils l'emporteraient par d'autres qualités et vertus) obéir et se soumettre à ceux qui leur sont supérieurs à raison de leurs fonctions extérieures.

703. Saint Joseph alla incontinent communiquer l'ordre du Seigneur à l'Enfant Jésus et à sa très-pure Mère, qui lui répondirent que la volonté du Père céleste fût exécutée. Après quoi ils se disposèrent à partir avec toute la diligence possible, et distribuèrent aux pauvres le peu de meubles qu'ils avaient dans leur maison. Et cela se fit par l'entremise de l'Enfant-Dieu : car la divine Mère lui remettait souvent les

(1) Matth., II, 19,

aumônes qu'elle destinait aux nécessiteux, sachant que l'Enfant, comme Dieu de miséricorde, aimait à les distribuer de ses propres mains. Et lorsqu'elle lui donnait ces aumônes, elle s'agenouillait et lui disait : « Prenez, mon Fils et mon Seigneur, ce que vous « souhaitez de départir à nos amis et à vos frères les « pauvres (1). » Quelques-unes des personnes les plus pieuses qu'il laissaient à Héliopolis vinrent habiter cette maison, sanctifiée par le séjour que nos saints voyageurs y avaient fait pendant sept ans, et consacrée en un temple par le souverain Prêtre Jésus-Christ : et ce fut la sainteté de ces personnes qui leur attira le bonheur qu'elles ne connaissaient pas ; quoique le souvenir de tout ce qu'elles avaient vu et expérimenté les portât à se féliciter vivement de pouvoir vivre là où leurs saints étrangers avaient demeuré si longtemps. Elles furent récompensées de cette piété et de ces dévots sentiments par une abondante lumière et par plusieurs secours pour arriver à la félicité éternelle.

704. Ils partirent d'Héliopolis pour la Palestine, suivis des mêmes anges qui les avaient accompagnés lors du premier voyage. Notre grande Reine allait sur un petit âne avec l'Enfant-Dieu sur ses genoux, et saint Joseph cheminait à pied, fort proche du Fils et de la Mère. Leur départ fut fort sensible à toutes les personnes qui les connaissaient, par la perte qu'elles faisaient de si grands bienfaiteurs ; et elles n'en prirent

(1) Matth., xxv, 40.

congé qu'avec beaucoup de larmes, sentant et avouant qu'elles perdaient toute leur consolation, leurs secours et le remède à tous leurs maux. L'affection que les Égyptiens leur portaient était telle, qu'il leur eût été très-difficile de sortir d'Héliopolis si le pouvoir divin ne leur en eût ménagé les moyens : les pauvres gens redoutaient secrètement dans leur cœur la nuit de leurs misères par l'absence du Soleil qui les éclairait (1) et qui les consolait dans ces mêmes misères. Nos saints voyageurs passèrent par quelques lieux habités de l'Égypte avant que d'arriver au désert, et ils laissèrent partout des marques de leurs charités, parce que les merveilles qu'ils avaient opérées jusqu'alors n'étaient pas si cachées qu'elles ne fussent déjà connues dans tout ce pays. De sorte que, par suite du bruit qui s'en était répandu, les infirmes, les affligés et les pauvres allaient au-devant de leur remède, et tous le recevaient en leurs âmes aussi bien qu'en leurs corps. Ils guérirent beaucoup de malades et chassèrent un grand nombre de démons, sans qu'ils sussent eux-mêmes qui les précipitait dans l'abîme, quoiqu'ils sentissent la vertu divine qui les chassait et qui comblait les hommes de bienfaits.

705. Je ne m'arrête pas à raconter les choses particulières qui survinrent à l'Enfant Jésus et à sa bienheureuse Mère dans le cours de ce voyage, à leur sortie de l'Égypte, parce que cela n'est pas nécessaire et ne serait pas possible sans allonger trop cette his-

(1) Joan., I, 9.

toire. Ainsi il suffira de dire que tous ceux qui les abordèrent avec des sentiments plus ou moins pieux furent éclairés de la vérité, secourus de la grâce et pénétrés du divin amour : et ils cédaient à une force secrète qui les mouvait à suivre le bien, à quitter le chemin de la mort et à chercher celui de la vie éternelle. Ils allaient trouver le Fils attirés par le Père, et ils retournaient au Père guidés par la divine lumière que le Fils répandait dans leur entendement pour connaître la divinité du Père (1). S'il la cachait en lui-même, parce que le temps n'était pas venu de la manifester, il ne laissait pas néanmoins de faire éprouver à chaque instant les divins effets de ce feu qu'il venait allumer et propager sur la terre (2).

706. Après que les mystères que la divine volonté avait déterminés furent accomplis dans l'Égypte, et que ce royaume eut été rempli de merveilles et de miracles, nos divins voyageurs sortirent des endroits habités et entrèrent dans le désert par où ils étaient venus. Ils y souffrirent d'autres nouvelles incommodités semblables à celles qu'ils avaient essuyées lors de leur départ de la Palestine, parce que le Seigneur les exposait toujours à la nécessité et à la tribulation, afin de les secourir dans le temps convenable (3). Dans ces extrémités, le Seigneur leur envoyait quelquefois lui-même le nécessaire par le ministère des anges, comme dans le premier voyage; quelquefois l'Enfant Jésus leur commandait d'apporter à manger à sa très-

(1) Joan., VI, 44; XIV, 6; I, 9. — (2) Luc., XII, 49. — (3) Ps. CXLIV, 15.

sainte Mère et à son époux, qui, pour jouir davantage de cette faveur, entendait l'ordre que notre adorable Sauveur donnait à ses ministres spirituels, et voyait qu'ils obéissaient avec beaucoup de complaisance et de promptitude : de sorte que le saint patriarche se consolait dans la peine qu'il avait de ne pouvoir procurer au Roi et à la Reine du ciel la nourriture dont ils avaient besoin. Dans d'autres occasions l'Enfant-Dieu, usant de la puissance divine, multipliait un morceau de pain autant qu'il le fallait. Le reste de ce qui arriva dans ce voyage ressemble à ce que j'ai rapporté du premier au chapitre XXII de ce livre; et c'est pourquoi il m'a paru inutile de le répéter. Mais, quand ils approchèrent de la Palestine, le soigneux époux apprit qu'Archélaüs régnait en Judée au lieu d'Hérode son père (1). Et, craignant qu'il n'eût hérité de sa cruauté contre l'Enfant Jésus aussi bien que du royaume, il prit un autre chemin, et, sans passer à Jérusalem ni même entrer dans la Judée, il traversa le territoire de la tribu de Dan et de celle d'Issachar jusqu'à la Galilée inférieure, en longeant les côtes de la mer Méditerranée, et en laissant Jérusalem à main droite.

707. Ils se rendirent à Nazareth, leur patrie, parce que l'Enfant devait être appelé Nazaréen (2). Ils y trouvèrent leur ancienne et pauvre maison sous la garde de cette sainte femme, parente de saint Joseph au troisième degré, qui, comme je l'ai dit au troisième

(1) Matth., II, 22. — (2) *Ibid.*, 23.

livre, chapitre XVIIe, s'empressa de venir le servir lorsque notre Reine était chez sainte Élisabeth. Et quand ils partirent de Judée pour aller en Égypte, le saint époux lui écrivit de prendre soin de la maison et de ce qu'ils y laissaient. Ils trouvèrent tout en fort bon état, et cette femme les reçut avec beaucoup de joie et de consolation, à cause de l'amour qu'elle portait à notre auguste Princesse, quoiqu'elle ignorât alors sa dignité. La divine Dame y entra avec son très-saint Fils et son époux Joseph; et incontinent elle se prosterna pour adorer le Seigneur et pour lui rendre des actions de grâces de ce qu'il les avait conduits dans le lieu de leur repos, et délivrés de la cruauté d'Hérode et des périls d'un si long voyage, et surtout de ce qu'elle venait dans sa maison avec son très-saint Fils, déjà si grand, si plein de grâce et de vertu (1).

708. La très-heureuse Mère régla ensuite ses exercices par la disposition de l'Enfant-Dieu. Ce n'est pas qu'elle se fût relâchée en la moindre chose dans le voyage, car elle n'avait pas cessé de rendre ses actions aussi parfaites que possible, à l'imitation de son très-saint Fils; mais, une fois tranquille dans sa maison, elle avait le moyen de faire plusieurs choses dont elle avait dû se dispenser ailleurs, quoique partout le plus grand soin qu'elle eût fût de coopérer avec son adorable Fils au salut des âmes, qui était la grande affaire que le Père éternel avait recommandée. C'est pour cette très-haute fin que notre Reine disposa ses

(1) Luc., II, 40.

exercices avec le Rédempteur, et ils s'y livraient, comme nous le verrons dans la suite de cette seconde partie. Le saint époux Joseph régla aussi ce qui concernait son office et ses occupations de manière à gagner par son travail la nourriture de l'Enfant-Dieu, de la Mère et la sienne. Aussi le bonheur de ce saint patriarche fut-il si grand, que si c'est un châtiment et une peine pour les autres enfants d'Adam d'être condamnés à gagner leur subsistance par le travail de leurs mains et à la sueur de leur visage (1), c'était néanmoins pour Joseph une bénédiction, une faveur et une consolation incomparable d'être choisi pour gagner par son travail de quoi nourrir l'Enfant-Dieu et sa Mère, à qui le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment appartenaient (2).

709. La Reine des anges voulut se charger de récompenser l'active sollicitude de son époux. Et pour lui marquer sa reconnaissance elle le servait, et préparait son frugal repas avec les soins les plus empressés et les plus délicats, et avec une complaisance sans égale. Elle lui obéissait en tout, et se regardait, non point comme son épouse, et, ce qui plus est, comme Mère du Créateur et du Maître de l'univers, mais comme son humble servante. Elle se réputait indigne de tout ce qui avait l'être, et même de la terre qui la soutenait, parce qu'elle se persuadait qu'en bonne justice tout lui devait manquer. Et sachant qu'elle avait été tirée du néant sans avoir pu mériter ce

(1) Gen., III, 19. — (2) Esth., XIII, 10 et 11.

bienfait de Dieu, ni ensuite (suivant son opinion) aucun autre, elle établit si solidement sa rare humilité, qu'elle était toujours abîmée dans ce même néant, et encore plus bas dans sa propre estime. Pour chaque bienfait, quelque petit qu'il pût être, elle rendait avec une sagesse admirable mille actions de grâces au Seigneur, comme au premier auteur de tout bien, et elle en remerciait les créatures, comme étant les instruments de son pouvoir et de sa bonté : les unes parce qu'elles lui prêtaient leur concours, les autres parce qu'elles le lui refusaient, ou de ce qu'elles la souffraient. De sorte que, se croyant redevable et inférieure à toutes, elle les comblait de bénédictions, et cherchait par toute sorte de moyens et d'industries à ne laisser jamais échapper aucune occasion de pratiquer en toutes choses ce qu'il y a de plus saint, de plus parfait et de plus sublime dans les vertus ; et c'était avec tant de ferveur, qu'elle faisait l'admiration des anges, et se rendait très-agréable au Seigneur.

—

Instruction que la Reine du ciel me donna.

710. Ma fille, jamais je ne me troublai, jamais je ne m'affligeai des dispositions que le Très-Haut a prises à mon égard, en me faisant voyager de pays en pays, de royaume en royaume, car j'étais tou-

jours prête à accomplir en toute chose sa sainte volonté. Et quoique sa divine Majesté me fît connaître les très-hautes fins de ces dispositions, elle ne le fit pourtant pas toujours dans les commencements, afin que je souffrisse davantage, et pour montrer que la créature ne doit pas chercher d'autre motif à sa soumission, sinon que c'est le Créateur qui ordonne tout et qui dispose de tout. Les âmes qui n'ont point d'autre intention que de plaire au Seigneur se soumettent à ses ordres par cette seule réflexion, sans faire aucune distinction entre les événements favorables et les événements fâcheux, et sans écouter ce que peuvent leur suggérer leurs propres inclinations. Je veux, ma fille, que vous vous avanciez dans cette science, et que vous receviez les prospérités et les adversités de la vie mortelle avec un même visage et avec tranquillité d'esprit, à mon imitation, et en vue des grandes obligations que vous avez à mon très-saint Fils, sans que les unes vous remplissent d'une vaine joie, ni que les autres vous attristent, persuadée que le Très-Haut règle tout pour son bon plaisir.

711. La vie humaine n'est qu'un tissu de ces divers événements, les uns qui plaisent aux mortels, les autres qui les affligent; les uns que l'on craint, les autres que l'on désire. Et comme le cœur de la créature est toujours faible et borné, il arrive qu'elle ne garde point un juste milieu entre ces extrémités, car elle accueille avec un enthousiasme excessif ce qu'elle aime, ce qu'elle désire; et tout au contraire elle se

décourage et se désole lorsqu'il lui survient quelque chose qu'elle abhorre et qu'elle voudrait pouvoir repousser. Ces changements et ces agitations mettent toutes les vertus dans le plus grand péril, parce que l'amour désordonné que l'on a pour une chose quelconque qu'on ne peut acquérir, fait qu'on en souhaite aussitôt une autre, cherchant dans de nouveaux désirs le soulagement de la peine que cause la privation de ceux dont on a été frustré : et si on l'obtient, on se laisse enivrer de la vaine satisfaction qu'on a de posséder ce que l'on souhaitait, de sorte que cette multitude de désirs jette la créature dans un désordre toujours plus grand de mouvements confus et de passions différentes. Or évitez, ma très-chère fille, ce danger, et coupez le mal dans sa racine, en conservant votre cœur dans une complète indépendance, uniquement attentif aux desseins de la divine Providence, sans le laisser pencher vers les objets qui l'attirent, sans le laisser se détourner de ceux qui lui inspirent de la répugnance. Réjouissez-vous seulement en la volonté de votre Seigneur; ne vous laissez ni emporter par vos désirs, ni abattre par vos craintes, quoi qu'il vous arrive; et faites en sorte que ni les occupations extérieures ni le respect humain n'empêchent et ne dérangent vos saints exercices. Observez en toute chose ce que je faisais, et suivez mes traces avec une diligente ferveur.

LIVRE CINQUIÈME

OU L'ON DÉPEINT LA PERFECTION AVEC LAQUELLE LA TRÈS-PURE MARIE IMITAIT LES OPÉRATIONS DE L'AME DE SON TRÈS-AIMABLE FILS, ET COMMENT CE DIVIN LÉGISLATEUR LUI EXPLIQUAIT LA LOI DE GRACE, LES VÉRITÉS DE LA FOI, LES SACREMENTS ET LE DÉCALOGUE. — ON Y VOIT AUSSI AVEC QUEL ZÈLE ET AVEC QUELLE FIDÉLITÉ ELLE OBSERVAIT CETTE LOI. — LA MORT DE SAINT JOSEPH. — LA PRÉDICATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE. — LE JEUNE ET LE BAPTÊME DE NOTRE RÉDEMPTEUR. — LA VOCATION DES PREMIERS DISCIPLES, ET LE BAPTÊME DE NOTRE DAME LA VIERGE MARIE.

CHAPITRE I

Après le retour à Nazareth, le Seigneur éprouve la très-pure Marie par une certaine sévérité et par une espèce d'absence. — But de cette épreuve.

712. Jésus, Marie et Joseph arrivèrent enfin à Nazareth, où leur pauvre maison fut changée en un nouveau ciel. Et si j'étais obligée de raconter les mystères qui se passèrent entre l'Enfant-Dieu et la très-pure Mère, jusqu'à ce qu'il eut achevé la douzième année de son âge et commencé à prêcher au

peuple, il me faudrait faire plusieurs livres, et encore cela ne me permettrait-il de dire que fort peu de chose, à cause de la grandeur ineffable de l'objet et de la bassesse d'une femme ignorante telle que je suis. J'entrerai néanmoins dans quelques détails, selon la lumière que j'ai reçue de cette grande Dame, passant toujours sous silence les choses les plus sublimes, parce qu'il n'est ni possible ni convenable de traiter toutes les vérités en ce monde, la connaissance en étant réservée pour Celui que nous attendons.

713. Quelques jours après leur retour à Nazareth, le Seigneur détermina d'exercer sa très-sainte Mère en la manière dont il l'avait exercée lorsqu'elle était dans son enfance (comme je l'ai marqué au second livre de la première partie, chap. xxvii[e]), quoiqu'elle fût dans cette présente occasion plus forte dans la pratique de l'amour et dans la plénitude de la sagesse. Mais comme le pouvoir de Dieu est infini, et le cercle de son divin amour immense, et que la capacité de notre Reine surpassait celle de toutes les créatures, ce même Seigneur résolut de l'élever à un plus haut état de sainteté et de mérite. Et il voulut par là, comme un véritable Maître spirituel, former une disciple si sage et si excellente, qu'elle fût ensuite une Maîtresse consommée et un exemplaire vivant de la doctrine de son Maître, comme elle le fut après l'ascension de son Fils, notre Seigneur, ainsi que je le dirai dans la troisième partie. Il était aussi convenable et même nécessaire pour l'honneur de notre

Rédempteur Jésus-Christ, que sa doctrine évangélique, par laquelle et en laquelle il devait fonder cette nouvelle loi de grâce, si sainte, qu'on n'y peut trouver ni tache ni ride (1), prouvât aussitôt son efficace et sa vertu par la formation d'une simple créature en qui elle produisît ses effets dans une plénitude vraiment adéquate, et que toute la perfection possible fût donnée à cette créature, afin que ses semblables d'un rang inférieur pussent se modeler sur elle. Et il était raisonnable que cette créature fût la très-pure Marie, comme étant la Mère et la plus proche du Maître de la sainteté.

714. Le Très-Haut détermina que notre divine Dame fût la première disciple de son école et l'aînée de la nouvelle loi de grâce, la parfaite image de son idée, et la matière choisie sur laquelle le sceau de sa doctrine et de sa sainteté serait imprimé comme sur une cire molle, afin que le Fils et la Mère fussent les deux tables véritables de la nouvelle loi (2) qu'il venait enseigner au monde. Et afin d'atteindre cette très-sublime fin que la sagesse divine s'était proposée, le Seigneur découvrit à l'auguste Marie tous les mystères de la loi évangélique et de sa doctrine, et s'en entretint avec elle à leur retour d'Égypte, jusqu'à ce qu'il commençât à prêcher, comme nous le verrons plus loin. Le Verbe incarné et sa très-sainte Mère s'occupèrent en ces profonds mystères l'espace de vingt-trois ans qu'ils demeurèrent à Nazareth, avant que

(1) Ephes., v, 27. — (2) Exod., xxxi, 18.

le temps de la prédication de notre adorable Sauveur fût arrivé. Et c'est parce que tout cela regardait la divine Mère (dont les évangélistes n'ont point écrit la vie) qu'ils n'en ont fait aucune mention, excepté de ce qui arriva lors de la douzième année de l'Enfant Jésus, quand à Jérusalem il s'écarta de ses parents, comme le raconte saint Luc (1), et ainsi que je le dirai en son lieu. Pendant ce temps-là l'auguste Marie fut la seule disciple de son adorable Fils. Et outre les dons ineffables de sainteté et de grâce qu'il lui avait communiqués jusqu'alors, il lui donna une nouvelle lumière, et la fit participante de sa science divine, déposant en elle et gravant dans son cœur toute la loi de grâce, et la doctrine qu'il devait enseigner dans son Église évangélique, jusqu'à la fin du monde. Et cela se fit d'une manière si relevée, qu'il n'est pas possible de l'exprimer par des termes humains ; mais notre grande Dame en devint si savante, qu'elle aurait pu éclairer par son enseignement plusieurs mondes, s'ils eussent été créés.

715. Or le Seigneur voulant élever au-dessus de tout ce qui n'était pas Dieu cet édifice dans le cœur de sa très-sainte Mère, en jeta les fondements en éprouvant la force de son amour et de ses autres vertus. C'est pourquoi il lui fit ressentir intérieurement ses absences, en la privant de sa vue habituelle, qui la remplissait d'une joie inaltérable et d'une consolation céleste qui répondait à ce bienfait. Je ne

(1) Luc., II, 43, etc.

veux pas dire par là que le Seigneur l'abandonnât; mais qu'étant avec elle et en elle d'une manière mystérieuse et par une grâce ineffable, il lui cacha sa présence et lui suspendit les très-doux effets qui en découlaient ; notre auguste Princesse ignorait la cause aussi bien que le mode de ce changement, parce que sa Majesté ne lui découvrit point ses desseins. En outre, l'Enfant-Dieu, sans lui rien faire connaître, se montra plus sérieux qu'à l'ordinaire, et se trouvait corporellement moins souvent avec elle, car il se retirait à chaque instant, et ne lui adressait plus que quelques paroles, et encore était-ce avec un air imposant et d'un ton impérieux. Mais une chose plus affligeante pour elle, ce fut l'éclipse de ce soleil qui se réflétait auparavant dans sa très-sainte humanité, comme dans un miroir de cristal, où elle voyait ordinairement les opérations de son âme très-pure ; de sorte qu'elle ne les pouvait plus considérer pour tâcher de copier cette image vivante, comme elle l'avait fait jusque-là.

716. Cette épreuve inattendue fut le creuset où l'or très-pur du saint amour de notre grande Reine reçut un nouveau lustre et un nouveau prix. Car d'abord, surprise de ce qui lui était arrivé, elle eut aussitôt recours à l'humble estime qu'elle avait d'elle-même, et se croyant indigne de la vue du Seigneur qui venait de lui cacher sa présence, elle attribua le tout à son ingratitude, et à ce qu'elle n'avait pas donné au Père des miséricordes le retour qu'elle lui devait pour les bienfaits qu'elle avait reçus de sa main

très-libérale. Notre très-prudente Reine ne s'affligeait point de ce que les douces consolations et les caresses ordinaires du Seigneur lui manquassent; mais la crainte qu'elle avait de lui avoir déplu, ou d'avoir négligé son service et méconnu en quelque chose son bon plaisir, lui perçait l'âme de douleur. Un amour aussi véritable et aussi noble que le sien ne pouvait avoir d'autres sentiments; car il ne s'emploie qu'à plaire à l'objet qu'il aime, et il ne sait goûter aucun repos, lorsqu'il ne le croit pas satisfait, parce qu'il ne trouve de consolation que dans le contentement de son bien-aimé. Ces amoureuses angoisses de la divine Mère étaient fort agréables à son très-saint Fils, parce qu'elles renouvelaient son amour, et les tendres affections de son Unique et de son Élue lui pénétraient le cœur (1). Mais quand sa très-douce Mère le cherchait (2) et voulait lui parler, il feignait par une amoureuse adresse de paraître toujours sérieux et réservé; et par cette rigueur mystérieuse, le feu du très-chaste cœur de la Mère élevait ses flammes comme la fournaise dans laquelle on jette quelques gouttes d'eau.

717. L'innocente colombe faisait des actes héroïques de toutes les vertus; elle s'humiliait jusqu'à l'anéantissement, elle honorait son très-saint Fils par de profondes adorations, elle bénissait le Père éternel, et lui rendait des actions de grâces pour ses œuvres et pour ses bienfaits admirables; se confor-

(1) Cant., IV, 9. — (2) Cant., III, 1.

mant à son bon plaisir divin, elle cherchait sa volonté sainte et parfaite pour l'accomplir en tout ; elle s'enflammait d'amour, de foi, d'espérance : de sorte que de toutes ses œuvres s'exhalaient des parfums (1) dont respirait la délicieuse odeur le Roi des rois, qui reposait dans le cœur de cette très-sainte Vierge, comme dans sa couche fleurie et odoriférante (2). Elle persévérait dans une oraison continuelle avec des larmes, des gémissements et des soupirs redoublés, qui partaient du plus intime de son cœur ; elle répandait sa prière en la présence du Seigneur (3), exposait son affliction à sa divine clémence, et ne cessait de lui adresser des plaintes remplies d'une incomparable douceur et d'une douleur amoureuse.

718. « Créateur de l'univers, disait-elle, Dieu « éternel et puissant, infini en sagesse et en bonté, « incompréhensible en votre être et en vos perfec- « tions, je sais, mon souverain bien, que mes gémis- « sements ne sont point cachés à votre sagesse (4), « et que vous connaissez la blessure de mon cœur. Si « j'ai manqué, comme une servante inutile, à votre « service et à votre bon plaisir, pourquoi, vie de « mon âme, ne me châtiez-vous pas par toutes les « peines de la vie mortelle en laquelle je me trouve, « plutôt que de me condamner à voir la sévérité de « votre face, que mérite celui qui vous a offensé? « Toutes les douleurs me seraient indifférentes, mais

(1) Cant., I, 11. — (2) *Ibid.*, 16. — (3) Ps. CXLI, 3. — (4) Ps. XXXVII, 10.

« je ne saurais me résigner à l'idée de vous voir irrité;
« parce que vous seul, Seigneur, êtes ma vie, mon
« bien, ma gloire et mon trésor. Rien de tout ce que
« vous avez créé ne touche mon cœur, et les images
« sensibles ne sont entrées dans mon âme que pour
« me faire glorifier votre grandeur, et vous recon-
« naître comme le Maître et le Créateur de toutes
« choses. Or que ferai-je, mon unique bien, si je suis
« privée de la lumière de mes yeux (1), de la fin de
« mes désirs, du guide de mon pèlerinage, de la vie
« qui me donne l'être, et de tout l'être qui me nour-
« rit et me donne la vie? Qui donnera une source de
« larmes à mes yeux (2), afin que je pleure de n'avoir
« pas profité de tant de biens que j'ai reçus, et d'a-
« voir été si ingrate dans le retour que je devais? O
« ma divine lumière, ma voie, mon guide et mon
« Maître, qui par la perfection et l'excellence suré-
« minente de vos œuvres, souteniez ma faiblesse et
« excitiez ma lâcheté; si vous me cachez cet exem-
« plaire, comment conformerai-je ma vie à votre
« bon plaisir? Qui m'éclairera dans la nuit de ce ban-
« nissement? Que ferai-je? à qui aurai-je recours, si
« vous m'éloignez de votre protection? »

719. Notre auguste Reine ne se trouvait pourtant pas soulagée par toutes ces tendres affections; mais soupirant, comme un cerf blessé (3), après les très-pures fontaines de la grâce, elle s'adressait aussi à ses saints anges, et dans les longs entretiens qu'elle avait

(1) Ps. xxxvii, 11. — (2) Jerem., ix, 1. — (3) Ps. xli, 2.

avec eux, elle leur disait : « Princes célestes, favoris « et amis intimes du souverain Roi, et mes gardes « fidèles, au nom de la félicité inamissible que vous « avez de voir toujours sa divine face dans la lumière « inaccessible (1), je vous prie de me dire, en cas qu'il « soit irrité, le sujet de sa colère. Intercédez aussi « pour moi en son adorable présence, afin qu'il me « pardonne, si par malheur je l'ai offensé. Représen- « tez-lui, mes amis, que je ne suis que poussière, « quoique formée de ses mains et marquée de son « image (2); qu'il n'oublie pas pour toujours cette « pauvre affligée (3), qui le glorifie et le loue avec « humilité. Priez-le de calmer ma crainte, et d'ani- « mer la vie que je n'ai que pour l'aimer. Dites-moi « par quels moyens je pourrai lui plaire, et mériter « la joie de sa divine face? — Notre Reine et Maî- « tresse, lui répondirent les anges, votre cœur est « assez fort pour ne point se laisser vaincre à la tri- « bulation, et vous savez mieux que nous combien « le Seigneur est proche de celui qui est affligé et qui « l'appelle dans ses besoins (4). Il est sans doute at- « tentif à vos souhaits, et ne méprise point vos plaintes « amoureuses. Vous ne trouverez jamais en lui que le « meilleur des Pères, et votre enfant unique se mon- « trera toujours le plus tendre des fils à la vue de « vos larmes. — Serait-ce une témérité, répliquait « la plus aimante des mères, de me présenter devant

(1) Matth., XVIII, 10; I Tim., VI, 16. — (2) Job., X, 9. — (3) Ps. LXXIII, 19. — (4) Ps. IV, 2; XC, 15; XXXVII, 10.

« lui? Commettrais-je un excès d'audace en me pros-
« ternant pour lui demander pardon, si j'ai été assez
« malheureuse que de lui déplaire? Que ferai-je? Quel
« remède trouverai-je dans mes peines? — Notre
« Roi, lui répondaient les princes célestes, ne rebute
« point un cœur humilié; il le regarde avec complai-
« sance, et il ne rejette jamais les soupirs de celui qui
« aime, ni les œuvres qu'il fait avec amour (1). »

720. Les saints anges consolaient quelque peu leur Reine par ces réponses, dans lesquelles ils lui déclaraient en termes généraux l'amour du Tout-Puissant et la complaisance singulière avec laquelle il écoutait ses douces plaintes. Ils ne s'expliquaient pas davantage, parce que ce même Seigneur y voulait prendre ses délices (2). Et quoique son très-saint Fils, par l'amour naturel qu'il portait à une telle Mère comme homme véritable, s'attendrît plusieurs fois de la voir si affligée, il cachait néanmoins cette compassion sous un sérieux apparent. Il arrivait parfois que quand la très-amoureuse Mère l'appelait à table, il ne bougeait pas, ou bien il y allait sans la regarder et sans lui dire un seul mot. Alors notre grande Reine versait beaucoup de larmes et représentait à son aimable Fils les amoureuses peines de son cœur, et elle s'exprimait, elle se comportait dans des cas pareils avec tant de modération, de prudence et de sagesse, que si par impossible Dieu était susceptible d'un sentiment d'admiration, il l'aurait éprouvé en

(1) Ps. L, 19; CI, 18. — (2) Prov., VIII, 17.

voyant chez une simple créature une si grande plénitude de sainteté et de perfection. Mais l'Enfant Jésus, en tant qu'homme, ressentait une joie particulière à la vue des effets merveilleux que l'amour divin et la grâce produisaient en sa Mère Vierge. Et les saints anges lui donnaient une nouvelle gloire et lui offraient des cantiques de louanges pour ce prodige inouï de vertu.

721. La tendre et prévoyante Mère avait préparé pour l'Enfant Jésus une estrade que le patriarche saint Joseph avait faite, et elle n'y mit qu'une simple couverture : car depuis que cet adorable Enfant fut sorti du berceau, lorsqu'ils étaient en Égypte, il ne voulut point avoir de couche ni d'autres literies. Et encore ne s'y étendait-il pas et ne s'en servait-il pas toujours; assez souvent il s'asseyait sur le bois nu, ne faisant que s'appuyer sur un pauvre coussin de laine, qu'avait arrangé notre Dame elle-même. Et quand elle voulut lui proposer de prendre un lit plus commode, le saint Enfant lui répondit qu'il ne devait se coucher et s'étendre que sur le lit de la croix, pour enseigner au monde par son exemple qu'on ne doit pas passer au repos éternel par celui que les habitants de Babylone aiment, et que pendant la vie mortelle la souffrance est un délice (1). Dès lors notre divine Dame prit un soin tout particulier de l'imiter en cette manière de reposer. Quand le moment de se retirer était venu, la Maîtresse céleste de l'humilité

(1) I Petr., II, 21.

avait coutume de se prosterner devant son très-saint Fils, qui se tenait sur son estrade, et de lui demander chaque soir pardon de ne l'avoir pas mieux servi dans le cours de la journée, et de n'avoir pas répondu à ses bienfaits par assez de reconnaissance. Elle lui rendait de nouvelles actions de grâces pour toutes ses faveurs, et confessait, en versant des larmes abondantes, qu'il était véritablement le Dieu rédempteur du monde; et elle ne se relevait point que son Fils ne le lui eût commandé et donné en même temps sa bénédiction. Elle pratiquait la même chose tous les matins, afin que le divin Maître lui ordonnât ce qu'elle devait faire pour son service pendant tout le jour; et le divin Maître se prêtait aux désirs de sa Mère avec la plus tendre complaisance.

722. Mais à l'époque de cette épreuve il tint une tout autre conduite. Lorsque sa très-innocente Mère l'abordait pour l'adorer, selon sa coutume, redoublant ses larmes et ses soupirs, il ne lui répondait pas un seul mot, il ne l'écoutait que d'un air sévère, et lui commandait ensuite de se retirer. On ne saurait dire quelles impressions causait dans le très-candide cœur de l'amoureuse Mère de voir son Fils Dieu et homme si changé en ses manières, si grave, si taciturne, et si différent dans tout son extérieur de ce qu'il était autrefois à son égard. Notre divine Dame examinait son intérieur, observait l'ordre de ses actions, pesait leurs qualités, leurs circonstances, et appliquait toute son attention et toute sa mémoire à cette revue de son âme et de ses puissances : et

quoiqu'elle n'y pût remarquer la moindre obscurité, parce que tout y était lumière, sainteté, pureté et grâce, néanmoins, comme elle savait que ni les cieux ni les étoiles ne sont purs aux yeux de Dieu, suivant l'expression de Job (1), et qu'il trouve de quoi reprendre dans les esprits les plus angéliques, notre grande Reine craignait que le Seigneur ne découvrît en elle quelque défaut qu'elle n'apercevait point. Et de cette crainte elle tombait dans des défaillances d'amour, d'un amour fort comme la mort (2), qui, quoique inspiré par la plus haute sagesse, fait souffrir à l'âme, dans ces accès de sainte jalousie, des tourments indicibles. Notre auguste Princesse passa plusieurs jours dans ce rude exercice, où son très-saint Fils l'éprouva avec une satisfaction ineffable, et l'éleva à un état qui la rendit Maîtresse universelle des créatures, pour la récompenser de la fidélité et de la tendresse de son amour par un surcroît de grâces plus abondantes que celles dont elle était déjà comblée. Il arriva ensuite ce que je dirai dans le chapitre suivant.

(1) Job., xv, 15; xxv, 5; iv, 18. — (2) Cant., viii, 6.

Instruction que j'ai reçue de la Reine du ciel.

723. Ma fille, je vois que vous désirez d'être la disciple de mon très-saint Fils, surtout depuis que vous avez su et écrit comment je la fus. Je veux que vous appreniez, pour votre consolation, que l'adorable Sauveur n'a pas exercé une seule fois l'office de maître, et seulement dans le temps où, sous la forme humaine, il a enseigné sa doctrine telle qu'elle se trouve dans les Évangiles et dans son Église ; mais qu'il continue à remplir toujours le même office envers les âmes, et qu'il le remplira jusqu'à la fin du monde (1), en les corrigeant, les instruisant et leur inspirant ce qui est le meilleur et le plus parfait, afin qu'elles le mettent en pratique. C'est ce qu'il fait absolument envers toutes, quoiqu'elles reçoivent plus ou moins de lumières, selon sa divine volonté, et selon les dispositions plus ou moins bonnes dans lesquelles elles se trouvent. Si vous avez toujours profité de cette vérité, vous saurez par une longue expérience que le Seigneur ne dédaigne point d'être le maître du pauvre (2), ni d'enseigner le misérable et le pécheur, s'ils veulent être attentifs à ses leçons intérieures. Et puisque vous souhaitez maintenant de connaître la disposition que sa Majesté demande pour exercer à votre égard l'office de maître au

(1) Matth., XXVIII, 20. — (2) Matth., XI, 5.

degré que votre cœur désire, je veux vous l'indiquer de la part du même Seigneur, et vous assurer que s'il vous trouve bien disposée, il répandra dans votre âme, comme un véritable et sage maître, sa sagesse, sa lumière et sa doctrine avec une grande plénitude.

724. Vous devez avoir en premier lieu la conscience pure et tranquille, et un soin continuel de ne tomber dans aucun péché, ni dans la moindre imperfection, en quelque circonstance que vous soyez placée. Vous devez aussi abandonner tout ce qui est terrestre, et faire tous vos efforts pour bannir de votre mémoire les images des choses visibles, afin de garder votre cœur dans la simplicité, dans la sérénité et dans le calme. Et quand vous aurez l'intérieur débarrassé, et libre des ténèbres et des idées grossières qui les causent, alors vous écouterez le Seigneur, vous prêterez l'oreille à sa voix, comme une fille bien-aimée qui oublie son peuple de cette Babylone remplie de vanité, la maison de son père Adam et toutes les mauvaises habitudes de sa vie passée; et si vous êtes ainsi disposée, je vous assure qu'il vous fera entendre les paroles de la vie éternelle (1). Il faut donc que vous l'écoutiez avec beaucoup de respect et avec une humble reconnaissance (2), que vous fassiez une très-grande estime de sa doctrine, et que vous la pratiquiez avec une extrême ponctualité; parce que rien ne saurait échapper à ce souverain Seigneur et Maître des âmes (3), et qu'il se retire avec dégoût, lorsque la créature in-

(1) Joan., VI, 69. — (2) Ps. XLIV, 11. — (3) Hebr., IV, 13.

grate néglige de lui obéir, et de reconnaître un si grand bienfait. Les âmes ne doivent pas croire que ces éloignements du Très-Haut leur arrivent toujours comme celui par lequel il m'éprouvait; car chez moi, loin qu'il y eût faute, il n'y avait qu'un amour excessif; mais à l'égard des autres créatures, en qui se trouvent tant de péchés, de négligences et de grossières ingratitudes, cette absence est ordinairement une peine et un châtiment qu'elles ont mérité.

725. Or, faites maintenant réflexion, ma fille, sur les manquements que vous pouvez avoir commis en ne faisant pas toute l'estime que vous deviez de la doctrine et de la lumière que vous avez reçues du divin Maître par un enseignement tout particulier aussi bien que par mes conseils et par mes avis. Commencez à modérer vos craintes désordonnées, et ne doutez plus que ce ne soit le Seigneur qui vous parle et qui vous enseigne, puisque la doctrine elle-même rend témoignage de sa vérité et vous assure que c'est lui qui en est l'auteur; car elle est sainte, pure, parfaite et sans tache. Elle apprend ce qui est le meilleur et vous corrige du moindre défaut; et en outre elle a l'approbation de vos supérieurs et de vos pères spirituels. Je veux aussi que, m'imitant en ce que vous avez écrit, vous ne vous dispensiez jamais de venir à moi tous les soirs et tous les matins, puisque je suis votre Maîtresse, et que vous me disiez vos fautes avec humilité et avec une parfaite contrition, afin que j'intercède pour vous et que, comme mère, j'en obtienne du Seigneur le pardon. Si vous commettez quelque

faute ou quelque imperfection, reconnaissez-la aussitôt avec douleur, et priez le Seigneur, avec un ferme désir de vous en corriger, qu'il vous la pardonne. Et si vous êtes fidèle à exécuter mes ordres, vous serez la disciple du Très-Haut et la mienne, comme vous le souhaitez, parce que la pureté de l'âme et la grâce sont la plus éminente et la plus juste disposition pour recevoir les influences de la lumière divine et la science infuse, que le Rédempteur du monde communique à ceux qui sont ses véritables disciples.

CHAPITRE II

La très-pure Marie découvre de nouveau les opérations de l'âme de son Fils, notre Rédempteur, aussi bien que tout ce qui lui avait été caché; et cet adorable Seigneur commence à lui expliquer la loi de grâce.

726. L'esprit humain a longtemps disserté sur la nature, les propriétés, les causes et les effets de l'amour. Et si je voulais dépeindre l'amour saint et divin de notre Dame l'auguste Marie, il faudrait que j'ajoutasse beaucoup de choses à tout ce qui a été dit et écrit sur cette matière; car après celui que l'âme de notre Seigneur Jésus-Christ a eu, on ne saurait trouver en toutes les créatures humaines et angéliques un amour qui approche de la noblesse et de l'excel-

lence de celui dont la Reine du ciel a été partagée, puisqu'elle a mérité d'être appelée la Mère de la belle dilection (1). L'objet, la matière du saint amour est toujours et partout unique : c'est Dieu pour lui-même, et toutes les choses créées pour Dieu. Mais le sujet qui éprouve cet amour, les causes qui l'engendrent et les effets qu'il produit sont fort différents : et tout cela atteignit chez notre grande Princesse le suprême degré auquel puisse arriver la simple créature. La pureté de cœur, la foi, l'espérance, la crainte sainte et filiale, la science et la sagesse furent en elle sans limites, de même que les bienfaits, le souvenir qu'elle en conserva, l'estime qu'elle en fit, et toutes les autres causes que l'amour saint et divin peut avoir. Cette flamme céleste n'est point produite ni allumée comme l'amour profane et aveugle, qui entre par les sens dépravés, et qui bientôt fait perdre la raison aux malheureux qu'il égare : car l'amour saint et pur pénètre par la très-noble intelligence, et par la force de sa bonté infinie et de sa douceur ineffable, parce que Dieu, qui est la sagesse et la bonté même, veut être aimé non-seulement avec douceur, mais aussi avec sagesse et avec connaissance de ce que l'on aime.

727. Ces amours ont plus de ressemblances dans les effets que dans les causes. Car s'ils ont une fois soumis le cœur et qu'ils y aient établi leur empire, ils n'en sortent qu'avec difficulté. Et de là naît la douleur que le cœur humain ressent quand il rencontre chez

(1) Eccles., XXIV, 24.

l'objet qu'il aime du dédain, de la froideur ou une moindre correspondance, parce que c'est ce qui l'oblige à renoncer à l'amour; et comme d'un autre côté l'amour s'est tellement emparé du cœur, qu'il saurait difficilement en être banni, même avec le secours de la raison, cette cruelle tyrannie fait souffrir à ses esclaves les douleurs de la mort. Tout cela n'est que folie dans l'amour aveugle et mondain. Mais c'est une très-haute sagesse dans l'amour divin, parce que, où l'on ne peut trouver aucune raison pour s'empêcher d'aimer, la grande prudence est de chercher constamment de nouveaux motifs pour aimer avec plus d'ardeur et pour plaire à l'objet que l'on aime. Et comme la volonté emploie toute sa liberté dans cette entreprise, plus elle aime librement le souverain Bien, moins elle se sent libre pour ne le pas aimer : de sorte que la volonté étant la maîtresse et la reine de l'âme dans ce glorieux débat, la rend heureusement esclave de son amour même, et fait qu'elle ne veut et ne peut, pour ainsi dire, refuser cette libre servitude. Et si elle essuie quelque rebut de la part du souverain Bien qu'elle aime, elle souffre, par cette libre violence, les douleurs de la mort, comme étant privée de l'objet de la vie : parce qu'elle ne vit qu'à cause qu'elle aime et qu'elle sait être aimée.

728. On peut comprendre par là jusqu'à un certain point ce que le cœur très-ardent et très-pur de notre Reine souffrit par l'absence de l'objet de son amour, qui la laissa si longtemps dans les craintes qu'elle avait de lui avoir déplu. Car cette auguste Dame étant un

abrégé quasi immense d'humilité et d'amour divin, et ne sachant pas la cause de cette sévérité apparente de son bien-aimé, endura le martyre le plus doux et le plus rigoureux à la fois que les hommes ou les anges puissent imaginer. La seule Marie, qui fut la Mère du saint Amour (1), et qui l'eut dans le suprême degré possible en une simple créature, elle seule, dis-je, fut capable de souffrir ce supplice, qui surpassa toutes les peines des martyrs et toutes les pénitences des confesseurs. De sorte qu'en elle fut accompli ce que dit l'Époux dans les Cantiques : *Quand même un homme donnerait tout ce qu'il possède pour l'amour, il croirait n'avoir rien donné* (2). En effet, elle oublia tout ce qui est visible et créé aussi bien que sa propre vie dans cette occasion, et n'en fit aucun cas, ne cherchant que les moyens de regagner les bonnes grâces et l'amour de son très-saint Fils et son Dieu, qu'elle craignait d'avoir perdus, quoiqu'elle en jouît toujours. Il n'est pas possible d'exprimer les peines et les soins qu'elle prit pour plaire à son aimable Fils et au Père éternel.

729. Elle passa dans ce pénible état trente jours, qui lui parurent durer des siècles; car elle ne pouvait vivre un seul moment sans la satisfaction de son amour et de son bien-aimé. Et il nous semble que le cœur de notre doux Enfant Jésus ne pouvait pas non plus résister davantage à la force de l'amour qu'il portait à sa très-pure Mère, parce que ce tendre Sauveur souffrait aussi une surprenante et douce violence en

(1) Eccles., XXIV, 24. — (2) Cant., VIII, 7.

la tenant si longtemps dans l'affliction et dans la crainte. Il arriva que cette humble et auguste Reine se présenta un jour devant l'Enfant-Dieu, et, se prosternant à ses pieds avec beaucoup de larmes et des soupirs, elle lui dit : « Mon très-doux amour et unique « bien de mon âme, qu'est-ce que cette vile poussière « comparée avec votre pouvoir immense? Que peut « toute la misère de la créature auprès de votre bonté « infinie? Vous êtes en tout au-dessus de notre bas- « sesse, et nos imperfections aussi bien que nos défauts « font un heureux naufrage dans l'océan immense de « votre miséricorde. Si je n'ai pas apporté à votre ser- « vice tout le zèle que je confesse que je vous dois, « châtiez mes négligences et pardonnez-les-moi; mais « faites, mon Fils et mon Seigneur, que je voie la joie « de votre face, qui est mon salut, et cette lumière « désirée qui me donnait la vie et l'être. Regardez « cette pauvre créature prosternée dans la poussière « à vos pieds : je ne m'en relèverai point que je n'aie « vu clairement le miroir dans lequel mon âme s'exa- « minait. »

730. Notre grande Reine, humiliée devant son très-saint Fils, lui dit ces paroles et lui exposa quelques autres raisons remplies de sagesse et de l'amour le plus ardent. Et comme cet adorable Seigneur désirait de la remettre dans ses délices plus encore qu'elle ne désirait d'y rentrer, il lui répondit avec beaucoup de complaisance : *Ma Mère, levez-vous*. Et ces mots, prononcés par Celui qui était la Parole du Père éternel, eurent tant d'efficace, qu'ils transformèrent instanta-

nément la divine Mère et l'élevèrent à une très-sublime extase, dans laquelle elle vit abstractivement la Divinité; et elle y fut reçue du Seigneur avec de très-doux embrassements et avec des paroles de père et d'époux : de sorte qu'elle passa de la tristesse à la joie, de la peine à la jubilation, et de l'amertume aux plus suaves délices. Sa Majesté lui découvrit de profonds mystères qui regardaient la nouvelle loi évangélique. Et la très-sainte Trinité, voulant la graver tout entière dans son cœur très-candide, la destina pour être l'aînée et la première disciple du Verbe incarné, afin de former en elle comme l'exemplaire qui devait servir de règle aux apôtres, aux martyrs, aux docteurs, aux confesseurs, aux vierges et à tous les autres justes de la nouvelle Église et de la loi de grâce que le Verbe devait fonder pour la rédemption des hommes.

731. C'est à ce mystère que répond tout ce que notre auguste Princesse dit d'elle-même, et que la sainte Église lui applique au chapitre vingt-quatrième de l'Ecclésiastique, sous le symbole de la Sagesse divine. Je ne m'arrête point à expliquer ce chapitre, parce que, sachant le mystère que j'écris maintenant, on peut facilement conjecturer que tout ce que le Saint-Esprit y dit se rapporte à notre grande Dame. Il suffit de citer quelques passages du texte pour que tous pénètrent une partie d'un mystère si admirable. *Je suis sortie*, dit cette incomparable Reine, *de la bouche du Très-Haut, je suis née avant toutes les créatures : c'est moi qui ai fait naître dans le ciel une lumière qui ne s'éteindra jamais, et qui ai couvert la terre*

comme un nuage; j'ai habité dans les lieux très-hauts, et mon trône est dans une colonne de nuée. Seule j'ai parcouru le cercle des cieux, j'ai pénétré la profondeur des abîmes, j'ai marché sur les flots de la mer, et je me suis assise dans tous les lieux de la terre : j'ai eu l'empire sur tous les peuples et sur toutes les nations; j'ai foulé aux pieds par ma puissance les cœurs de tous les grands et de tous les petits; et parmi toutes ces choses j'ai cherché un lieu de repos, et je demeurerai dans l'héritage du Seigneur. Alors le Créateur de l'univers m'a donné ses ordres et m'a parlé; Celui qui m'a créée a reposé dans mon tabernacle, et il m'a dit : Habitez dans Jacob, qu'Israël soit votre héritage, et étendez vos racines dans mes élus. J'ai été créée dès le commencement et avant les siècles; je ne cesserai point d'être dans la suite de tous les âges, et j'ai exercé en sa présence mon ministère dans la maison sainte. J'ai été ainsi affermie dans Sion, j'ai trouvé mon repos dans la Cité sanctifiée, et ma puissance s'est établie dans Jérusalem. J'ai pris racine dans le peuple que le Seigneur a honoré, le peuple dont l'héritage est la part de mon Dieu, et ma demeure se trouve *dans l'assemblée des saints* (1).

732. L'Ecclésiastique, continuant à décrire les autres excellences de l'auguste Marie, dit aussi : *J'ai étendu mes branches comme le térébinthe, et mes branches sont des branches d'honneur et de grâce. J'ai poussé des fleurs d'une agréable odeur comme la vigne, et mes fleurs deviendront des fruits de gloire et d'abondance. Je suis la*

(1) Eccles., XXIV, 5, etc.

Mère du pur amour, de la crainte, de la science et de l'espérance sainte. En moi est toute la grâce de la voie et de la vérité, en moi est toute l'espérance de la vie et de la vertu. Venez à moi, vous tous qui me désirez avec ardeur, et vous serez remplis des fruits que je porte : car mon esprit est plus doux que le miel, et mon héritage l'emporte sur le miel le plus excellent : la mémoire de mon nom passera dans la suite de tous les siècles. Ceux qui me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent auront encore soif. Celui qui m'écoute ne sera point confondu; et ceux qui agissent en moi ne pècheront point. Et ceux qui me trouvent auront la vie éternelle (1). Ce que je viens de copier littéralement du chapitre de l'Ecclésiatique est plus que suffisant pour découvrir les excellences de la très-pure Marie; les âmes pieuses y apprendront tant de mystères qui la concernent, que leur force secrète les attirera à cette Mère de la grâce, et leur donnera quelque connaissance de la grandeur incompréhensible à laquelle l'enseignement de son adorable Fils l'a élevée par un décret de la bienheureuse Trinité. Cette auguste Princesse fut l'Arche véritable du nouveau Testament (2); et la surabondance de la sagesse et de la grâce dont elle est enrichie rejaillit et rejaillira sur les autres saints jusqu'à la fin du monde.

733. La divine Mère revint de son extase; elle adora de nouveau son très-saint Fils, et le pria de lui pardonner si elle avait commis quelque négligence à

(1) Eccles., XXIV, 22, etc. — (2) Apoc., XI, 19.

son service. Sa Majesté lui dit en la relevant de terre : « Ma Mère, je suis fort satisfait de votre zèle, et je « veux que vous vous prépariez de nouveau à recevoir « les témoignages de ma loi. J'accomplirai la volonté « de mon Père, et je graverai dans votre cœur la doc- « trine évangélique que je viens enseigner au monde. « Et vous la mettrez, ma Mère, en pratique selon mes « désirs et mes intentions (1). » La très-pure Reine lui répondit : « Faites, mon Fils et mon Seigneur, « que je trouve grâce devant vos yeux (2), et condui- « sez mes puissances par les droites voies de votre « bon plaisir. Parlez, mon divin Maître, parce que « votre servante vous écoute (3), et elle vous servira « jusqu'à la mort. » Dans ce doux entretien, notre grande Reine découvrit tout l'intérieur et toutes les opérations de l'âme très-sainte de Jésus-Christ ; et dès lors cette faveur augmenta tant du côté du sujet, qui était la divine disciple, que du côté de l'objet, parce qu'elle reçut une lumière plus claire et plus sublime ; de sorte qu'elle vit en son adorable Fils toute la nouvelle loi évangélique, tous ses mystères, tous ses sacrements et toute sa doctrine, telle que le Maître céleste l'avait conçue dans son entendement et déterminé dans sa volonté comme Rédempteur et Maître des hommes. A cette connaissance, qui fut réservée pour la seule Marie, le Seigneur en ajouta une autre ; car il l'instruisait verbalement et lui dévoilait le plus caché de sa sagesse (4), et ce que tous les hommes et

(1) Ps. CXVIII, 2. — (2) Esth., VII, 3. — (3) I Reg., III, 10. — (4) Ps. L, 8.

tous les anges ensemble n'ont jamais découvert. Et comme elle apprit cette sagesse sans déguisement, elle en communiqua aussi sans envie toute la lumière (1), qu'elle répandit avant et surtout après l'Ascension de notre Seigneur Jésus-Christ.

734. Je vois bien qu'il faudrait parler ici des très-profonds mystères qui se passèrent entre notre Seigneur Jésus-Christ et sa Mère jusqu'à ce qu'il commençât à prêcher, parce que toutes ces merveilles arrivèrent à la divine Mère dans le temps de l'enfance de cet adorable Seigneur; mais j'avoue de nouveau ce que j'ai dit de mon incapacité et de celle de toutes les créatures pour un sujet si relevé. Il faudrait d'ailleurs, pour le traiter, écrire tous les mystères de l'Écriture sainte, toutes les vertus chrétiennes, toute la doctrine et toutes les traditions de la sainte Église; la réfutation des hérésies, les décisions de tous les sacrés conciles, tout ce qui soutient l'Église, et tout ce qui la conservera jusqu'à la fin du monde, et plusieurs autres grands mystères de la vie et de la gloire des saints, parce que tout cela fut gravé dans le cœur très-pur de notre grande Reine; aussi bien que tout ce que fit notre Rédempteur et Maître afin que la rédemption des hommes et la doctrine de son Église fussent abondantes; ce qu'écrivirent les évangélistes, les apôtres, les prophètes et les anciens pères; ce que firent ensuite tous les saints, les lumières que les docteurs reçurent; ce que souffrirent les martyrs et les

(1) Sap., VII, 13. — (2) Ps. CXXIX, 7.

vierges, la grâce qu'ils obtinrent pour supporter leurs peines avec patience. Notre auguste Princesse connut distinctement et avec une grande pénétration toutes ces choses, et beaucoup d'autres qu'on ne saurait expliquer; et elle en témoigna au Père éternel comme auteur de tout, et à son Fils unique comme chef de l'Église, toute la reconnaissance possible à une simple créature. J'essaierai, malgré mon insuffisance, d'en parler plus tard.

735. Quoiqu'elle fût occupée à de telles merveilles avec toute la plénitude qu'elles demandaient, étant fort attentive à son Fils et à son Maître, elle ne négligeait jamais ce qui regardait son service corporel, et veillait soigneusement à ses besoins et à ceux de saint Joseph; lorsqu'elle avait préparé leur repas, elle servait toujours son très-saint Fils à genoux et avec un respect incomparable. Elle faisait aussi que l'Enfant Jésus consolât de sa présence son père putatif autant que s'il eût été son père naturel. Et l'Enfant-Dieu obéissait à sa Mère, et se trouvait souvent près de saint Joseph pendant le travail, auquel il ne cessait de se livrer pour entretenir à la sueur de son front le Fils du Père éternel, aussi bien que sa Mère. Et à mesure que l'Enfant croissait, il aidait le saint patriarche suivant les forces de son âge; et quelquefois il faisait des miracles, s'employant à des choses qui surpassaient les forces naturelles, afin de soulager davantage le saint époux dans son travail; mais ces merveilles ne se passaient qu'entre eux trois.

Instruction que la Reine des anges me donna.

736. Ma fille, je vous convie de nouveau à être dès à présent ma disciple et ma compagne en la pratique de la doctrine céleste, que mon très-saint Fils a enseignée à son Église par le moyen des Évangiles et des Écritures saintes. Je veux que vous prépariez votre cœur avec un nouveau zèle, afin que vous receviez comme une terre choisie la semence vive et sacrée de la parole du Seigneur, et que son fruit soit au centuple (1). Soyez attentive à mes paroles, faites que votre plus fréquente lecture soit celle des Évangiles, et méditez dans le plus secret de votre âme sur la doctrine et sur les mystères que vous y découvrirez. Écoutez la voix de votre Époux et de votre Maître. Il engage tous les hommes à recueillir de sa bouche les paroles de la vie éternelle (2). Mais la vie mortelle présente tant de dangers et tant de séductions, qu'il y a fort peu d'âmes qui veuillent les écouter et prendre le chemin de la lumière (3). La plupart s'adonnent aux plaisirs que leur offre le prince des ténèbres; et celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va (4). Le Très-Haut vous appelle dans les voies de la véritable lumière; marchez-y à ma suite, et vous obtiendrez l'accomplissement de vos désirs. Renoncez à tout ce qui est terrestre et visible; détournez-en votre vue

(1) Luc., VIII, 8. — (2) Joan., VI, 69. — (3) Matth., VII, 14. — (4) Joan., XII, 35.

et votre attention; méprisez toutes les fausses apparences; évitez les occasions d'être connue; faites en sorte que les créatures n'aient aucune place dans votre cœur; gardez votre secret, et mettez votre trésor à couvert des tromperies humaines et diaboliques (1). Vous viendrez à bout de tout, si, comme disciple de mon très-saint Fils et la mienne, vous vous conformez avec la perfection convenable à la doctrine de l'Évangile que nous vous enseignons. Or, pour que cette doctrine vous mène à une fin si sublime, vous devez vous souvenir toujours du bienfait dont vous a prévenue la bonté divine en vous appelant à être, autant que votre faiblesse vous le permettra, la novice et la professe de l'imitation de ma vie, de ma doctrine et de mes vertus, en suivant en toutes choses mes traces, afin que vous passiez de cet état au noviciat le plus élevé et à la profession la plus parfaite de la religion catholique, en vous modelant par la pratique de la doctrine évangélique sur le Rédempteur du monde, qui vous attirera par l'odeur de ses parfums dans les voies droites de sa vérité. La première condition pour être ma disciple, c'est d'être disposée à devenir celle de mon très-saint Fils; et l'un et l'autre vous doivent faire arriver au but final, qui consiste dans l'union de l'âme à l'être immuable de Dieu. Ces trois états sont des bienfaits d'un prix incomparable, qui vous mettent dans l'obligation d'être plus parfaite que les plus hauts séraphins. La droite du Tout-Puissant

(1) Isa., XXIV, 16; Matth., XIII, 44.

vous les a accordés, pour vous rendre capable de recevoir l'enseignement et vous élever à l'intelligence de ma vie, de mes œuvres, de mes vertus et de mes mystères, afin que vous les écriviez. Et le souverain Seigneur a bien voulu vous favoriser, par mon intercession et par mes prières, de cette grande miséricorde, sans que vous l'ayez méritée. Et j'ai rendu ces prières efficaces, en récompense de ce que vous avez soumis votre esprit craintif et lâche à la volonté du Très-Haut, et à l'autorité de vos supérieurs qui vous ont ordonné plusieurs fois d'écrire mon histoire. Le prix le plus avantageux et le plus utile à votre âme est celui que vous avez reçu dans ces trois états, ou chemins mystiques, très-relevés, très-mystérieux, très-cachés à la prudence de la chair (1), et très-agréables aux yeux de la Divinité. Ils renferment une science et des instructions très-abondantes pour arriver à leur fin, comme vous l'avez appris et expérimenté. Faites-en un traité à part, car c'est la volonté de mon très-saint Fils. Vous lui donnerez pour titre celui que vous avez annoncé dans l'introduction de cette Histoire, c'est-à-dire celui-ci : *Les Lois de l'épouse, les hautes Perfections de son chaste amour, et le Fruit tiré de l'arbre de la vie que cet ouvrage contient.*

(1) Matth., XI, 25.

CHAPITRE III

L'auguste Marie et son saint époux Joseph allaient tous les ans à Jérusalem, selon la loi, et y menaient avec eux l'Enfant Jésus.

737. Quelques jours après le retour de nos saints voyageurs à Nazareth, le temps arriva où le précepte de la loi de Moïse obligeait les Israélites de se présenter à Jérusalem devant le Seigneur. Ce commandement obligeait trois fois l'année, comme cela résulte de l'Exode et du Deutéronome (1). Mais il n'obligeait que les hommes, et par conséquent les femmes pouvaient y aller par dévotion ou s'en dispenser, car la visite du Temple ne leur était ni commandée ni défendue. La divine Dame et son époux conférèrent ensemble sur ce qu'ils devaient faire dans ces occasions. Le saint souhaitait d'y mener la Reine du ciel et le très-saint Enfant, pour l'offrir de nouveau au Père éternel, comme il le faisait toutes les fois qu'il allait dans le Temple. La très-pure Mère y était aussi portée par sa dévotion et par le culte du Seigneur; mais comme en cas semblable elle n'entreprenait rien sans le conseil de son Maître, le Verbe incarné,

(1) Exod., XXIII, 14 et 17; Deut., XVI, 1, etc.

elle le consulta sur le parti qu'il y avait à prendre. Après quoi il fut décidé que saint Joseph irait seul deux fois l'année à Jérusalem, et que la troisième ils iraient tous trois ensemble. Ces fêtes solennelles, lors desquelles les Israélites se rendaient au Temple, étaient celle des Tabernacles, celle des Semaines, qui correspondait à la Pentecôte, et celle des pains sans levain, qui était la préparation de la Pâque (1). Et c'est à celle-ci que le très-doux Jésus, la très-pure Marie et saint Joseph montaient ensemble à Jérusalem. Elle durait sept jours, et il y arriva ce que je dirai dans le chapitre suivant. Mais le saint patriarche assistait seul aux deux autres fêtes sans y mener l'Enfant ni la Mère.

738. Les deux fois par an que le saint époux Joseph allait à Jérusalem, il faisait ce voyage pour lui-même, pour sa divine épouse et au nom du Verbe incarné, dont les lumières et les faveurs le remplissaient de grâce, de dévotion et de dons célestes, et lui permettaient ainsi de faire au Père éternel l'offrande de l'hostie que sa Majesté lui laissait comme en dépôt jusqu'au temps qu'elle avait déterminé. Et en attendant, le saint, comme député du Fils et de la Mère (qui priaient pour lui à Nazareth), faisait des prières mystérieuses dans le temple de Jérusalem, et offrait le sacrifice de ses lèvres. Et comme il y offrait Jésus et Marie, cette offrande était plus agréable au Père éternel que toutes celles que le reste du peuple d'Is-

(1) Deut., XVI, 13, 9, 8.

raël lui pouvait offrir. Mais quand le Verbe incarné et la Vierge Mère se rendaient en la ville sainte pour la fête de Pâque, avec saint Joseph, ce voyage était beaucoup plus merveilleux pour lui et pour les courtisans du ciel, parce que les dix mille anges qui accompagnaient sous une forme humaine les trois voyageurs Jésus, Marie et Joseph, formaient toujours le long de la route cette très-solennelle procession dont j'ai déjà parlé; de sorte qu'ils s'y trouvaient tous avec la beauté éclatante et avec le profond respect qui leur étaient ordinaires, servant leur Créateur et leur Reine, comme je l'ai marqué en racontant leurs autres voyages. Celui-ci était presque de trente lieues, distance de Nazareth à Jérusalem. Et soit qu'ils y allassent, soit qu'ils s'en retournassent, l'ordre de cette procession et du service des saints anges était observé suivant les besoins et suivant la volonté du Verbe incarné.

739. Ils faisaient moins de chemin par jour dans ces voyages que dans les autres, parce qu'après leur retour d'Égypte, l'Enfant Jésus voulut les faire à pied; de sorte qu'ils marchaient ainsi tous les trois. Il était par conséquent nécessaire d'aller plus lentement, car l'adorable Sauveur voulut dès lors se soumettre à la fatigue pour le service du Père éternel et pour notre salut; et loin d'user de sa puissance infinie pour éviter la peine de la marche, il cheminait comme un homme passible, permettant aux causes naturelles de produire leurs effets propres, ce qui avait lieu quand il se rendait sujet à la lassitude.

Et quoique la première année en laquelle ils firent ce voyage, la divine Mère et son époux prissent soin de soulager l'Enfant-Dieu en le portant quelquefois entre leurs bras, ce n'était que pendant un moment, et dans la suite il alla toujours à pied. La très-douce Mère ne s'y opposait point, parce qu'elle savait que c'était sa volonté d'endurer cette fatigue; mais elle le menait d'ordinaire par la main, ou parfois le saint patriarche Joseph. Mais quand cet adorable Enfant se lassait et s'échauffait, la très-prudente et très-amoureuse Mère se laissait attendrir d'une compassion naturelle, et souvent se mettait à pleurer. Elle lui demandait alors comment il se trouvait du chemin, et lui essuyait la sueur de son divin visage plus beau que les cieux et que leurs astres. Notre auguste Reine lui rendait ce service à genoux et avec un respect incomparable. Et le très-saint Enfant lui répondait d'une manière agréable, et lui exprimait la complaisance avec laquelle il supportait ces peines pour la gloire de son Père éternel et pour le bien des hommes. Ils passaient la plus grande partie du temps dans ces entretiens et en des louanges divines, comme ils faisaient dans les autres voyages que j'ai racontés.

740. Quelquefois notre grande Reine regardait les opérations intérieures de son très-saint Fils, et elle considérait en même temps la perfection de l'humanité divinisée, sa beauté et ses actions, dans lesquelles se révélait déjà sa divine grâce; elle voyait aussi comme il croissait en l'être et en la manière d'opérer

comme homme véritable; la très-prudente Dame repassait toutes ces choses dans son esprit (1), faisait des actes héroïques de toutes les vertus, et s'enflammait du divin amour. Elle regardait aussi dans l'Enfant le Fils du Père éternel et le Dieu véritable; et tout en conservant la tendresse naturelle d'une mère véritable, elle lui rendait l'honneur et le respect qu'elle lui devait comme à son Dieu et à son Créateur; et tout cela se conciliait admirablement dans son cœur candide et très-pur. Il arrivait parfois que lorsque le divin Enfant marchait, le vent lui faisait flotter les cheveux (disons en passant qu'ils ne devinrent jamais trop longs, et qu'il n'en perdit point un seul jusqu'à ce que les bourreaux les lui arrachèrent), et à cette vue la très-douce Mère éprouvait de nouvelles impressions et des sentiments pleins de douceur et de sagesse. Mais quoi qu'elle fît, soit intérieurement, soit extérieurement, elle ne cessait de ravir les anges et de complaire souverainement à son très-saint Fils et Créateur.

741. Toutes les fois que le Fils et la Mère faisaient ce voyage, ils opéraient des choses admirables pour le bien des âmes, car ils en convertissaient plusieurs à la connaissance du Seigneur, et les retiraient du péché en les mettant dans le chemin de la vie éternelle. Ils le faisaient néanmoins d'une manière secrète, parce qu'il n'était pas encore temps que le Maître de la vérité se manifestât. Mais comme la divine Mère savait

(1) Luc., II, 19.

que c'était ce que le Père éternel avait recommandé à son très-saint Fils (1), et que ses œuvres devaient alors se produire sans éclat, elle y concourait comme un instrument caché de la volonté du Restaurateur du monde. Et notre très-prudente Maîtresse voulant se conduire en tout avec une plénitude de sagesse, consultait toujours l'Enfant-Dieu sur tout ce qu'ils devaient faire dans ces voyages, et lui demandaient par quels lieux et par quelles maisons ils devaient passer, et cela parce qu'elle savait que son adorable Fils disposait dans ces circonstances les moyens convenables pour opérer les merveilles que sa sagesse avait prévues et déterminées.

742. Quand ils s'arrêtaient pour passer la nuit soit dans une hôtellerie, soit à la campagne, où ils reposèrent plus d'une fois, l'Enfant-Dieu et sa très-pure Mère ne se séparaient jamais. Notre grande Dame se trouvait toujours avec son Fils et son Maître, et elle était fort attentive à toutes ses actions pour les imiter. Il en était de même dans le Temple, où elle suivait les prières que le Verbe incarné adressait à son Père éternel, et voyait comme il s'humiliait dans son humaine infériorité, et reconnaissait avec un profond respect les dons qu'il recevait de la Divinité. La bienheureuse Mère entendait quelquefois la voix du Père qui disait : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui je me plais uniquement* (2). Elle découvrait aussi quelquefois que son très-saint Fils priait le

(1) Joan., XII, 49. — (2) Matth., XVII, 5.

Père éternel pour elle, et qu'il la lui présentait comme sa véritable Mère, et cette connaissance lui causait une joie indicible. Elle le voyait souvent prier pour le genre humain, et offrir ses œuvres et ses peines pour tant de hautes fins. Et toutes ses prières, elle les répétait en s'y associant pleinement.

743. Il arrivait aussi que les saints anges chantaient avec une harmonie céleste des hymnes au Verbe incarné, soit lorsqu'il cheminait, soit lorsqu'il entrait dans le Temple; et l'heureuse Mère les entendait et pénétrait tous ces mystères, qui la remplissaient d'une nouvelle lumière et d'une sagesse sublime, et enflammaient son cœur de l'amour divin; et le Très-Haut lui communiquait tant de nouvelles faveurs, qu'il ne m'est pas possible de les rapporter. Mais il la préparait par toutes ces grâces aux peines et aux afflictions qu'elle était destinée à souffrir; car souvent, après tant de bienfaits admirables, il lui représentait, comme s'il avait déroulé un plan sous ses yeux, tous les affronts, toutes les ignominies et toutes les douleurs que son très-saint Fils souffrirait dans la ville de Jérusalem. Et afin que ce spectacle lui fût plus sensible, cet adorable Seigneur avait accoutumé en ces moments-là de se mettre en prière en présence de sa très-douce Mère; et comme elle le regardait par la lumière de la divine sagesse, et qu'elle l'aimait comme son Dieu et comme son Fils véritable, elle était transpercée du glaive de douleur que Siméon lui avait prédit (1), et versait beaucoup

(1) Luc., II, 35.

de larmes, prévoyant les injures, les peines et la mort ignominieuse que son très-doux Fils subirait, et considérant que cette beauté qui surpassait celle de tous les enfants des hommes, serait si fort défigurée, qu'il paraîtrait plus difforme qu'un lépreux (1), et que ses yeux seraient témoins de toutes ces horreurs. Mais l'Enfant-Dieu, voulant adoucir sa douleur, lui disait quelquefois d'y disposer son cœur par la charité qu'elle avait pour le genre humain, et d'offrir ces peines, qui les attendaient tous deux, au Père éternel pour le salut des hommes. Le Fils et la Mère faisaient conjointement cette offrande, que la très-sainte Trinité recevait avec complaisance, et l'appliquaient spécialement aux fidèles, et surtout aux prédestinés, qui devaient profiter des mérites et de la rédemption du Verbe incarné. C'est à ces exercices que Jésus et Marie consacraient principalement le temps qu'ils mettaient pour aller visiter le Temple de Jérusalem.

—

Instruction que l'auguste Reine Marie me donna.

744. Ma fille, si vous considérez avec une profonde attention l'étendue de vos obligations, la peine que je vous ai dit si souvent de prendre pour accom-

(1) Isa., LIII, 3 et 4; Sap., II, 20; Ps. XLIV, 3.

plir les commandements et la loi du Seigneur, vous paraîtra très-légère et très-douce (1). Ce doit être le premier pas de votre pèlerinage, comme le principe et le fondement de toute la perfection chrétienne. Je vous ai enseigné plusieurs fois que les préceptes du Seigneur ne doivent pas être accomplis avec tiédeur et lâcheté, mais avec une dévotion fervente qui vous portera à ne pas vous contenter simplement d'une vertu commune, mais à vous adonner à la pratique de beaucoup d'œuvres surérogatoires, en ajoutant par amour ce que Dieu ne vous impose point par obligation; car c'est une invention de sa sagesse pour rendre ses fidèles serviteurs et ses véritables amis plus agréables à sa Majesté, comme il veut que vous le soyez. Rappelez-vous, ma très-chère fille, que le chemin de la vie mortelle à la vie éternelle est long, pénible et dangereux; long par la distance (2), pénible par les obstacles, dangereux par la fragilité humaine et par la ruse des ennemis (3). En outre le temps est court (4), la fin incertaine, et cette même fin est ou très-heureuse ou très-malheureuse, et l'une et l'autre sont irrévocables. Depuis le péché d'Adam, la vie animale et terrestre tyrannise ceux qui la suivent; les chaînes des passions sont fortes, et la guerre est continuelle; le plaisir par sa présence flatte les sens et les trompe aisément; les choses qui conduisent à la vertu sont plus cachées en leurs effets et plus diffi-

(1) Matth., XI, 30. — (2) III Reg., XIX, 7. — (3) Matth., VII, 14. — (4) I Cor., VII, 29.

ciles à connaître; et tout cela joint ensemble rend le pèlerinage douteux quant à son issue, et sème la route de dangers et d'embûches (1).

745. Entre tous les périls, celui de la chair n'est pas le moindre, à cause de la faiblesse humaine; c'est là un ennemi domestique toujours actif, qui fait déchoir beaucoup d'âmes de la grâce (2). Le moyen le plus court et le plus sûr de le vaincre, pour vous comme pour tout le monde, doit être de passer votre vie dans les amertumes, dans les afflictions et dans les peines, sans y jouir d'un moment de repos ni d'aucune satisfaction des sens, et de faire avec eux un pacte inviolable (3), en vertu duquel vous ne leur accordiez que ce que la nécessité exige ou ce que la raison permet. Outre cette précaution, vous devez aspirer toujours à ce qui sera le plus agréable au Seigneur, et à la dernière fin que vous souhaitez d'atteindre. C'est pourquoi il faut que vous vous efforciez de m'imiter toujours, et si je vous recommande cette imitation, c'est par le désir que j'ai de vous voir arriver à la plénitude de la vertu et de la sainteté. Considérez la ferveur et la ponctualité avec lesquelles je faisais tant de choses, sans que le Seigneur me les eût commandées, mais parce que je savais qu'elles étaient de son bon plaisir. Redoublez avec ardeur les actes de vertu, les dévotions, les exercices spirituels; faites en tout temps des prières

(1) Eccles., IX, 2; II, 8; Matth., XXV, 31, etc.; Job., VII, 20, 1. — (2) Sap., IV, 12. — (3) Job., XXXI, 1.

au Père éternel pour le salut des hommes, et aidez-les par votre exemple et par d'utiles avis autant que vous le pourrez. Consolez les affligés, encouragez les faibles, tendez la main à ceux qui sont tombés, et offrez, s'il est nécessaire, votre sang et votre propre vie pour tous. Remerciez singulièrement mon très-saint Fils, de ce qu'il souffre avec tant de mansuétude la noire ingratitude des hommes, sans cesser de les conserver et de les combler de bienfaits. Réfléchissez à l'amour invincible qu'il leur a porté et qu'il leur porte, et à la manière dont je partageais et je partage encore maintenant cette charité. Enfin je veux que vous suiviez votre divin Époux en une vertu si excellente, et moi aussi, puisque je suis votre Maîtresse.

CHAPITRE IV

L'Enfant Jésus étant dans sa douzième année, va avec ses parents à Jérusalem, et il reste dans le Temple sans qu'ils s'en aperçoivent (1).

746. Jésus, Marie et Joseph continuaient, comme je l'ai dit, de se rendre tous les ans au Temple pour y célébrer la pâque des pains sans levain; et, par suite de cette habitude, ils allèrent à Jérusalem au moment

(1) Luc., II.

où l'Enfant-Dieu atteignait sa douzième année, quand déjà il convenait qu'il commençât à faire paraître les splendeurs de son inaccessible lumière. Cette fête des pains sans levain durait sept jours, selon les prescriptions de la loi (1); mais le premier et le dernier jour étaient les plus solennels. C'est pour cela que nos très-saints pèlerins passaient à Jérusalem toute cette semaine, solennisant la fête par le culte qu'ils rendaient au Seigneur, et par les prières que les autres Israélites avaient coutume de faire, quoiqu'ils fussent si distingués et si différents de tous les autres par le mystère qui cachait leur excellence. La bienheureuse Mère et son saint époux recevaient pendant ces jours, chacun de leur côté, de si grandes faveurs de la main libérale du Seigneur, qu'il n'est pas possible à l'entendement humain de les concevoir.

747. Le septième jour de la solennité étant passé, ils prirent le chemin de Nazareth. Et comme ils sortaient de la ville de Jérusalem, l'Enfant-Dieu quitta ses parents sans qu'ils s'en pussent apercevoir (2), et il demeura caché pendant qu'ils poursuivaient leur voyage, ne sachant pas ce qui leur arrivait. Dans cette circonstance, le Seigneur profita de la coutume et du grand concours des pèlerins; car ils étaient si nombreux dans ces fêtes, qu'ordinairement ils se partageaient par troupes, et que les hommes se séparaient des femmes pour garder la bienséance convenable. Les enfants qu'on y menait allaient indifféremment avec

(1) Deut., XVI, 8. — (2) Luc., II, 43.

leurs pères ou avec leurs mères, parce qu'il n'y avait en cela aucun danger d'indécence : de sorte que dans cette occasion saint Joseph avait sujet de croire que l'Enfant Jésus accompagnait sa très-sainte Mère, dont il ne s'éloignait jamais (1); et il ne pouvait pas supposer qu'elle fût partie sans lui, parce que cette divine Reine l'aimait et le connaissait bien mieux que toutes les créatures angéliques et humaines. Notre grande Dame n'avait pas des raisons aussi fortes pour se persuader que notre adorable Sauveur était avec le patriarche saint Joseph; mais le Seigneur lui-même la divertit par d'autres pensées divines et saintes, afin qu'elle n'y prît pas garde dès le commencement, et qu'ensuite, lorsqu'elle remarquerait l'absence de son bien-aimé, elle crût que le glorieux saint Joseph le menait avec lui, et que ce souverain Maître avait voulu lui ménager cette consolation.

748. Marie et Joseph marchèrent dans cette pensée pendant tout un jour, comme dit saint Luc (2). Et, comme on sortait de la ville par des endroits différents, les étrangers rejoignaient ensuite chacun sa femme ou sa famille. La très-pure Marie et son époux se réunirent au lieu où ils devaient passer la première nuit après leur départ de Jérusalem. Alors cette grande Dame s'aperçut que l'Enfant-Dieu n'était point avec saint Joseph, comme elle le croyait, et que le patriarche ne le trouvait pas non plus avec sa Mère : cela les mit tous deux dans un tel étonnement, qu'ils en

(1) Luc., II, 44. — (2) *Ibid.*

perdirent presque la parole; de sorte qu'ils restèrent un assez long temps sans se pouvoir parler. Et chacun se conduisant, de son côté, par sa très-profonde humilité, s'accusait soi-même d'avoir par sa négligence perdu de vue le très-saint Enfant, parce qu'ils ignoraient l'un et l'autre le mystère et les voies que sa Majesté avait prises pour l'exécuter. Les divins époux revinrent quelque peu de leur étonnement, et ils délibérèrent ensemble avec une extrême douleur sur ce qu'ils devaient faire. Et l'amoureuse Mère dit à saint Joseph : « Mon époux et mon Seigneur, je ne saurais « avoir le cœur en repos si nous n'allons au plus tôt « chercher mon très-saint Fils. » Ils le firent de la sorte, en commençant par en demander des nouvelles parmi leurs parents et ceux de leur connaissance; mais personne ne put leur en donner aucune ni adoucir leur douleur : au contraire, ils la leur augmentèrent en leur répondant qu'ils ne l'avaient pas vu depuis qu'ils étaient sortis de Jérusalem.

749. La Mère, affligée, s'adressa à ses saints anges. Et ceux qui portaient cette admirable devise du très-saint nom de Jésus (dont j'ai fait mention en parlant de la Circoncision) se trouvaient avec le même Seigneur; les autres accompagnaient sa très-pure Mère, et cela arrivait toutes les fois qu'ils se séparaient. La Reine du ciel interrogea ceux-ci, qui étaient au nombre de dix mille, et leur dit : « Mes amis et mes compa« gnons fidèles, vous pénétrez assez la juste cause de « ma douleur; je vous prie de me consoler dans une

« affliction si amère en me donnant quelque nouvelle « de mon bien-aimé, afin que je le cherche et que je « le trouve (1). Donnez, esprits célestes, quelque es- « poir à mon cœur désolé, qui, privé de son bien et « de sa vie, semble me quitter pour l'aller chercher. » Les saints anges, qui savaient que c'était la volonté du Seigneur d'exercer dans cette occasion sa très-sainte Mère pour augmenter ses mérites, et qu'il n'était pas encore temps de lui découvrir le mystère, tâchèrent, sans perdre de vue leur Créateur et notre Rédempteur, de la consoler par d'autres considérations; mais ils ne lui dirent pas alors où son très-saint Fils était, ni de quelles choses il s'occupait. Cette réponse des anges et les nouveaux doutes qu'ils causèrent à notre très-prudente Dame redoublaient ses inquiétudes, ses larmes, ses soupirs et l'impatience qu'elle avait de chercher non la drachme perdue, comme cette femme de l'Évangile (2), mais tout le trésor du ciel et de la terre.

750. La Mère de la Sagesse formait dans son cœur diverses pensées. Elle se demanda d'abord si Archélaüs, ayant eu quelque connaissance de l'Enfant Jésus, et imitant la cruauté de son père Hérode, ne l'aurait point fait prendre. Et, quoiqu'elle sût par les divines Écritures et par les révélations et l'enseignement de son très-saint Fils que le temps de la mort de son Rédempteur et du nôtre n'était pas encore arrivé, néanmoins elle craignait qu'on ne l'eût mis en prison et

(1) Cant., III, 2 et 3. — (2) Luc., XV, 8.

qu'on ne le maltraitât (1). Sa très-profonde humilité la faisait aussi douter si par malheur son service ne lui aurait point été désagréable, et s'il ne se serait point retiré dans le désert avec son futur précurseur saint Jean. Puis, s'adressant quelquefois à son bien-aimé absent, elle lui disait : « Mon doux amour, la « gloire de mon âme, le désir qui vous presse de souf- « frir pour les hommes et votre immense charité feront « que vous n'éviterez aucune peine (2); au contraire, « je crains, mon adorable Seigneur, que vous n'alliez « au-devant de toutes les souffrances. Où irai-je? Où « est-ce que je pourrai vous rencontrer, lumière de « mes yeux? Voulez-vous que le glaive de douleur qui « m'a séparée de votre présence m'arrache la vie (3)? « Mais je ne dois pas m'étonner, mon divin Maître, « que vous châtiiez par votre absence celle qui n'a pas « su profiter du bonheur de votre compagnie. Pour- « quoi, Seigneur, m'avez-vous fait goûter les douces « caresses de votre enfance, si je dois être privée sitôt « de votre aimable présence et de votre doctrine cé- « leste? Mais, hélas! je ne puis pas mériter de vous « avoir pour Fils et de vivre auprès de vous ici-bas; « ainsi j'avoue que je dois vous remercier d'avoir dai- « gné m'accepter quelque temps comme esclave (4). « Que si étant, malgré mon indignité, votre Mère, je « puis me prévaloir de ce titre pour vous chercher

(1) Sap., II, 13, etc.; Isa., LIII, 2; Jerem., XI, 18, etc.; Dan., IX, 26; Joan., VII, 30. — (2) Hebr., X, 5, etc.; Isa., LIII, 7. — (3) Tob., X, 4. — (4) Luc., I, 48.

« comme mon Dieu et mon souverain bien, permettez-
« moi, Seigneur, de le faire, et accordez-moi ce qui
« me manque pour mériter de vous trouver; car je
« vivrai avec vous au désert, dans les peines, dans les
« afflictions, et en quelque endroit du monde que
« vous soyez, Seigneur, mon âme désire devenir, au
« prix de toutes les douleurs et de tous les tourments,
« jusqu'à un certain point digne soit de mourir, si je
« ne vous trouve pas, soit de vivre en votre service et
« en votre compagnie. Quand votre être divin se dé-
« roba à mon amour, il me resta la présence de votre
« aimable humanité; et quoiqu'elle me montrât un
« air sérieux et sévère, et moins de marques de sa
« bienveillance qu'à l'ordinaire, j'avais la consolation
« de pouvoir me prosterner à vos pieds. Mais je suis
« maintenant privée de ce bonheur; le Soleil qui
« m'éclairait s'est entièrement caché, et il ne me
« reste que les craintes et les gémissements. Ah!
« vie de mon âme, que de profonds soupirs n'ai-je
« pas sujet de vous adresser! mais ils ne sont
« pas dignes de votre grande clémence, puisque
« je ne sais où il sera donné à mes yeux de vous
« trouver. »

571. La très-innocente colombe passa les trois jours pendant lesquels elle chercha le Sauveur du monde dans les larmes, dans les gémissements, sans reposer, sans dormir ni manger. Et, quoique les dix mille anges qui l'accompagnaient sous une forme humaine la vissent si affligée et si triste, ils ne lui dirent pas où elle trouverait le divin Enfant. Le troisième jour elle réso-

lut de l'aller chercher au désert, où se tenait saint Jean : car, n'apprenant rien qui lui fît présumer qu'Archélaüs eût fait prendre son très-saint Fils, elle penchait à croire qu'il était près de son précurseur. Mais, quand elle voulut exécuter son dessein, les saints anges l'en dissuadèrent en lui disant que le Verbe incarné n'était point au désert. Elle se proposa aussi de se rendre à Bethléem, pour voir si par bonheur elle ne le trouverait point dans la grotte de la nativité : les anges la détournèrent encore de ce voyage, en lui déclarant que le Seigneur n'était pas si loin. Et quoique la bienheureuse Mère inférât de ces réponses que les esprits célestes n'ignoraient point où était l'Enfant Jésus, elle fut si retenue et si humble, qu'elle ne leur demanda plus où elle le pourrait trouver, parce qu'elle crut que le Seigneur voulait qu'ils le lui cachassent. On voit par là avec combien de magnificence et de respect cette auguste Reine traitait les secrets du Très-Haut et ses ministres (1) : car ce fut une des rencontres où elle put déployer toute la grandeur royale de son cœur magnanime.

752. La douleur que la très-pure Marie eut dans cette occasion surpassa celle que tous les martyrs ensemble ont pu souffrir; et elle y exerça aussi une patience et une résignation sans égale, parce que la perte de son très-saint Fils, la connaissance qu'elle en avait, l'amour qu'elle lui portait et l'estime qu'elle en faisait étaient au-dessus de tout ce qu'on saurait con-

(1) II Mach., II, 9.

cevoir. Sa perplexité était excessive, sans que, comme je l'ai dit, elle en connût la cause. En outre, le Seigneur la laissa pendant ces trois jours dans cet état commun, où elle avait accoutumé de se trouver quand, privée de ses faveurs singulières, elle était, pour ainsi dire, réduite à l'état de grâce ordinaire : car, excepté la présence sensible des anges et les entretiens qu'elle avait avec eux, il lui suspendit les autres bienfaits qu'il communiquait souvent à son âme très sainte. Par tout ce que je viens de dire, on comprendra un peu quelle devait être la douleur de la divine et amoureuse Mère. Mais, ô prodige de sainteté, de prudence, de force et de perfection ! dans une affliction si inouïe et dans une peine si extrême, elle ne se troubla point; elle ne perdit ni la paix intérieure ni la paix extérieure; elle n'eut aucune pensée de colère, ni aucun mouvement d'impatience, ni la moindre tristesse désordonnée, comme il arrive d'ordinaire dans les grandes afflictions aux autres enfants d'Adam, dont toutes les passions et les puissances se soulèvent même pour une petite contrariété. Mais la Maîtresse des vertus gouvernait et maintenait toujours les siennes dans un accord admirable. Et quoique la douleur dont son cœur était pénétré fût sans mesure, elle n'en resta pas moins mesurée dans toutes ses actions, ne cessant jamais de louer le Seigneur, de le prier pour le genre humain, et de lui demander la consolation de retrouver son très-saint Fils.

753. Elle le chercha avec cette sagesse divine et avec une extrême diligence pendant trois jours, inter-

rogeant et questionnant diverses personnes, signalant l'extérieur de son bien-aimé aux filles de Jérusalem, et allant par les rues et par les places de la ville; de sorte que ce que Salomon dit de cette grande Dame dans les Cantiques fut accompli en cette occasion (1). Quelques femmes lui demandaient à quelles marques on pourrait reconnaître l'Enfant qu'elle avait perdu; et elle leur répondait en indiquant celles que l'Épouse avait données en son nom : ***Mon bien-aimé est blanc et vermeil, choisi entre mille*** (2). Il y en eut une entre autres qui, l'ayant entendue, lui dit : « Un enfant qui « a les mêmes marques que vous dites s'est présenté « hier à ma porte pour demander l'aumône, et je la « lui ai donnée; mais ses manières agréables et son « extrême beauté m'ont ravi le cœur; et, en lui fai- « sant la charité, je sentis en mon âme une forte et « douce impression, et une tendre compassion de voir « un si bel enfant dans la pauvreté et sans asile. » Ce furent les premières nouvelles que la Mère affligée reçut de son Fils à Jérusalem. Et, respirant quelque peu dans sa douleur, elle continua de s'en informer, et quelques autres personnes lui dirent presque la même chose. Après qu'elle eut reçu ces nouvelles, elle alla à l'hôpital de la ville, croyant qu'elle y trouverait l'Époux et le Maître de la pauvreté parmi les pauvres comme parmi ses frères et ses amis légitimes (3). Et, lorsqu'elle leur en demanda des nou-

(1) Cant., v, 10 et 11; III, 2. — (2) Cant., v, 9 et 10. — (3) Matth., xxv, 40.

velles, ils lui dirent que l'Enfant qui avait toutes les marques qu'elle disait les avait visités pendant trois jours, leur portant quelques aumônes et les laissant fort consolés dans leurs afflictions.

754. Toutes ces nouvelles excitaient en notre divine Dame de très-doux sentiments, qu'elle offrait du plus intime de son cœur à l'Enfant adorable qu'elle cherchait. Et ne l'ayant pas trouvé au milieu des pauvres, elle crut qu'il serait sans doute au Temple, comme en la maison de Dieu, en la maison de prière. Les saints anges, répondant à cette pensée, lui dirent : « Reine et Maîtresse de l'univers, votre consolation « est proche, vous verrez bientôt la lumière de vos « yeux ; hâtez-vous d'aller au Temple. » Le glorieux patriarche saint Joseph rencontra en ce moment son épouse, car pour multiplier les chances de retrouver l'Enfant-Dieu, il avait dirigé ses recherches vers d'autres endroits. Il fut aussi averti par un autre ange de se rendre au Temple. Pendant ces trois jours, il avait couru dans tous les sens, tantôt avec sa divine épouse, tantôt seul, avec des fatigues excessives et une douleur inexprimable ; de sorte que sa vie aurait été dans un danger manifeste, si la main du Seigneur ne l'eût fortifié, et si notre très-prudente Dame n'eût eu soin de le consoler dans son extrême affliction, et de lui faire prendre un peu de nourriture et de repos ; car le tendre et sincère amour qu'il portait à l'Enfant-Dieu lui inspirait un si vif désir de le retrouver, qu'il oubliait tout le reste. Or, par cet avis des Princes célestes, la très-pure Marie et saint Joseph

allèrent au Temple, où il arriva ce que je dirai dans le chapitre suivant.

—

Instruction que la Reine des anges me donna.

755. Ma fille, les mortels savent par une fort longue expérience qu'on ne perd point sans douleur ce que l'on aime et que l'on possède avec plaisir. Cette vérité, si connue par l'épreuve qu'on en fait, devrait instruire les mondains et les faire rougir du peu d'amour qu'ils portent à leur Dieu et Créateur; puisque d'un si grand nombre qui le perdent, il en est si peu qui s'affligent de l'avoir perdu, parce qu'ils n'ont jamais mérité de l'aimer, ni de le posséder en vertu de la grâce. Et comme la perte d'un bien qu'ils n'aiment point et qu'ils n'ont point possédé, ne les afflige pas, il en résulte que l'ayant perdu, ils ne se mettent pas fort en peine de le chercher. Mais il y a une grande différence entre la perte et l'absence du véritable bien; en effet, ce n'est pas une même chose que Dieu se cache d'une âme pour éprouver son amour, et lui donner occasion d'avancer dans la vertu, ou qu'il s'en éloigne en punition de ses péchés; car le premier est une industrie de l'amour divin, et un moyen pour se communiquer davantage à la créature qui le désire et qui le mérite. Le second est un juste châtiment de la colère divine. Dans la première ab-

sence du Seigneur l'âme saintement inquiète s'humilie par un filial amour, qui lui fait craindre d'y avoir donné quelque sujet. Et quand même sa conscience ne lui reprocherait rien, le juste, dans ce cas, pénétré d'un sincère amour, apprécie mieux les conséquences de la perte dont il se voit menacé; heureux de ce bonheur dont parle le Sage (1), il ne cesse de trembler de frayeur à la pensée d'une telle perte; car l'homme ne sait jamais s'il est digne de l'amour ou de la haine de Dieu (2); et cette connaissance est réservée pour l'avenir. En attendant, les mêmes choses arrivent en général au juste et au pécheur, dans le cours de leur vie mortelle.

756. Le Sage dit que ce danger est le plus grand et le plus funeste, parmi tous les maux qu'il y a sous le soleil (3), parce que les impies et les réprouvés se remplissent de malice et s'endurcissent le cœur par une fausse et dangereuse sécurité, en voyant que les choses se passent de même pour eux et pour les autres, et qu'on ne peut distinguer avec certitude l'élu du réprouvé, l'ami de l'ennemi, le juste du pécheur, celui qui mérite la haine, de celui qui est digne d'amour (4). Mais si les hommes écoutaient leur conscience sans passion, sans illusion, elle apprendrait à chacun la vérité, qu'il lui importe de savoir; car lorsqu'elle reproche les péchés commis, c'est une insigne folie de ne point s'attribuer à soi-même les maux que

(1) Prov., XXVIII, 14. — (2) Eccles., IX, 1 et 2. — (3) *Ibid.*, 3. — (4) *Ibid.*, 12.

l'on souffre, et de ne pas reconnaître sa misère, après avoir perdu la grâce et avec elle le souverain bien (1). Et si leur raison était libre, ils avoueraient que la plus grande preuve de leur malheur serait de ne point ressentir avec une extrême affliction la perte ou la privation de la joie spirituelle, et des effets de la grâce; car si une âme créée et destinée pour la félicité éternelle n'éprouve point ce regret, elle témoigne assez qu'elle ne la désire et qu'elle ne l'aime pas; puisqu'elle ne la cherche point avec empressement (2), jusqu'à ce qu'elle parvienne à espérer qu'elle n'a point perdu le souverain bien par sa faute, du moins avec cette prudente certitude que comporte la vie mortelle.

757. Je perdis mon très-saint Fils quant à la présence corporelle; et quoique je conservasse l'espoir de le retrouver, l'amour que je lui portais, et le doute où j'étais de la cause de son absence, ne me laissèrent prendre aucun repos que je ne l'eusse rencontré. Je veux, ma très-chère fille, que vous en fassiez de même quand vous le perdrez, soit par votre faute, soit par son amoureuse industrie. Et afin que cela n'arrive point en punition de votre négligence, vous devez vivre avec tant de ferveur, que ni l'affliction, ni les angoisses, ni la faim, ni les périls, ni la persécution, ni l'épée, ni la hauteur, ni la profondeur ne puissent jamais vous séparer de votre bien (3); puisque si vous lui êtes fidèle comme vous le devez être, et que vous

(1) Luc., xii, 58. — (2) Luc., xv, 8. — (3) Rom., viii, 35.

ne veuilliez point le perdre, ni les anges, ni les principautés, ni les vertus, ni aucune autre créature ne sauraient vous en priver (1). Les chaînes de son amour sont si fortes, que rien ne les peut rompre, si ce n'est la propre volonté de la créature.

(1) Rom., VIII, 38.

FIN DU TOME III.

TABLE DES CHAPITRES

DEUXIÈME PARTIE. — LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

TOURS. — IMP. MAME.





